les nouvelles de cervantes saaved4ra

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

LES NOUVELLES UE MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA, TRADUITES ET ANNOTÉES PAR LOUIS VIARDOTTOME SECOND. J.-J. DUBOCHET ET C" , ÉDITEURS, RUE 1)E SEINE, 33. 1838 Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.75% accurate

LE JALOUX ESTREMADÜRIEN. II. 1 Digilized by Googic

LE JALOUX ESTREMADURIEN.

LE JALOUX ËSTRÉMAOURlEN. 11 n’y a pas bien des années que , d’un bourg do l’Estrémadure , sortit un hidalgo , né de parents nobles , lequel , comme un autre Enfant Prodigue , s’en alla courir l’Espagne, l'Italie et la Flandre, dépensant ses années ainsi que sa fortune. Au bout de plusieurs voyages , ses parents étant morts et son patrimoine consommé, il arriva dans la grande cité de Séville, où il trouva de bien suffisantes occasions pour achever le peu qui lui restait. Se voyant donc si court d’argent et guère mieux pourvu d’amis , il essaya du remède qu’emploient tant d’autres gens perdus dans cette ville, qui est de passer aux Indes , refuge des désespérés d’Espagne, église des banqueroutiers, sauf-conduit des homicides , salut des joueurs qui gagnent à coup sûr, appeau des femmes libres , commun leurre de la plupart, et ressource particulière d’un bien petit nombre. Enfin, le temps venu où une flotte partait pour TerreFerme, il s’accommoda avec l’amiral, apprêta ses viDigilized by Google

LE JALOUX ESTRÉMADURIEN.

Il n'y a pas bien des années que, d'un bourg de l'Estrémadure, sortit un hidalgo, né de parents nobles, lequel, comme un autre Enfant Prodigue, s'en alla courir l'Espagne, l'Italie et la Flandre, dépensant ses années ainsi que sa fortune. Au bout de plusieurs voyages, ses parents étant morts et son patrimoine consommé, il arriva dans la grande cité de Séville, où il trouva de bien suffisantes occasions pour achever le peu qui lui restait. Se voyant donc si court d'argent et guère mieux pourvu d'amis, il essaya du remède qu'emploient tant d'autres gens perdus dans cette ville, qui est de passer aux Indes, refuge des désespérés d'Espagne, église des banqueroutiers, sauf-conduit des homicides, salut des joueurs qui gagnent à coup sûr, appeau des femmes libres, commun leurre de la plupart, et ressource particulière d'un bien petit nombre. Enfin, le temps venu où une flotte partait pour Terre-Ferme, il s'accommoda avec l'amiral, apprêta ses vi-

LE JALOVX ESTRÉMADUEIEA. vres et son Iianiac déjoue , et s’erabarqnaà Cadix, donnant à l’Espagne sa l)ënëdiction. La flotte leva l'ancre, et , au milieu d’une joie générale, les voiles s’enflèrent au vent, lequel en peu d’heures eut bientôt caché la terre aux passagers pour leur découvrir les larges et spacieuses plaines du père des eaux , le grand Océan. Notre voyageur s’en allait tout pensif, roulant dans sa mémoire les nombreux et diveis périls qu’il avait counis dans ses années de pèlerinage , et le mauvais emploi qu’il avait fait du cours de sa vie; et du compte qu’il faisait avec lui-méme , il tirait la ferme résolution de changer sa manière de vivre, de mieux garder la fortune qu’il plairait à Dieu de lui donner encore , et d’agir plus prudemment que jusqu’alors avec les femmes. La flotte était au calme, tandis que cet orage se passait dans l’esprit de Felipe deCarrizalès , car tel est le nom de celui qui a donné matière à notre nouvelle. Le vent souilla de nouveau , poussant les navires avec tant de force, qu’il ne laissa personne sur son siège , et ainsi Carrizalès fut obligé de laisser aussi ses pensées pour ne s’occuper que des soins du voyage, lequel fut si prospère, que, sans encombre ni contrariété , on arriva au port de Cartliagène. Pour en finir avec tout ce qui ne tient pas à noire sujet , je dirai que l’Age de Felipe , quand il passa aux Indes , pouvait être de quarante-huit ans, et qu’en vingt autres années qu’il y resta, aidé de son industrie et de son savoir-faire , il parvint à gagner plus de cent cinquante mille piastres au titre. Quand il sévit heureux et riche, poussé du naturel désir qu’a tout homme de revoir sa]>atrie , il abandonna scs grands intérêts, quitta le Pérou, où il avait amasse

Digitized by Google

vres et son hamac de jonc, et s'embarqua à Cadix, donnant à l'Espagne sa bénédiction. La flotte leva l'ancre, et, au milieu d'une joie générale, les voiles s'enflèrent au vent, lequel en peu d'heures eut bientôt caché la terre aux passagers pour leur découvrir les larges et spacieuses plaines du père des eaux, le grand Océan.

Notre voyageur s'en allait tout pensif, roulant dans sa mémoire les nombreux et divers périls qu'il avait courus dans ses années de pèlerinage, et le mauvais emploi qu'il avait fait du cours de sa vie; et du compte qu'il faisait avec lui-même, il tirait la ferme résolution de changer sa manière de vivre, de mieux garder la fortune qu'il plairait à Dieu de lui donner encore, et d'agir plus prudemment que jusqu'alors avec les femmes. La flotte était au calme, tandis que cet orage se passait dans l'esprit de Felipe de Carrizalès, car tel est le nom de celui qui a donné matière à notre nouvelle. Le vent souffla de nouveau, poussant les navires avec tant de force, qu'il ne laissa personne sur son siége, et ainsi Carrizalès fut obligé de laisser aussi ses pensées pour ne s'occuper que des soins du voyage, lequel fut si prospère, que, sans encombre ni contrariété, on arriva au port de Carthagène. Pour en finir avec tout ce qui ne tient pas à notre sujet, je dirai que l'âge de Felipe, quand il passa aux Indes, pouvait être de quarante-huit ans, et qu'en vingt autres années qu'il y resta, aidé de son industrie et de son savoir-faire, il parvint à gagner plus de cent cinquante mille piastres au titre.

Quand il se vit heureux et riche, poussé du naturel désir qu'a tout homme de revoir sa patrie, il abandonna ses grands intérêts, quitta le Pérou, où il avait amassé

 sa fortune , qu'il portait toute en lingots d'or et d'ar> gent , dûment contrôlés pour éviter tout embarras , et revint en Espagne. Débarqué à San-Lucar , il arriva à Séville aussi chargé d'années que de richesses ; il mit ses trésors en sûreté; il chercha ses amis , n'en trouva plus aucun vivant, et voulut se mettre en route pour son pays, bien qu'il eût appris déjà que la mort ne lui avait laissé aucun parent. Enfin, si, quand il allait aux Indes , pauvre et besoigneux , le combat de ses pensées ne lui laissait pas un moment de repos sur les ondes de la mer, maintenant , dans le repos du port , il n'en avait pas davantage , mais par un motif tout contraire. S'il ne pouvait naguère dormir, parce qu'il était pauvre, il ne pouvait reposer maintenant, parce qu'il était riche ; car la richesse est un aussi pesant fardeau pour celui qui n'y est point habitué et ne sait pas en faire usage, que la pauvreté pour celui qu'elle poursuit sans cesse. L'or occasionne autant de soucis par sa possession que par son défaut ; mais , de ces soucis^ les uns s'en vont si l'on acquiert quelque chose, et les autres s'augmentent à mesure que l'on acquiert davantage. Carrizalès contemplait ses lingots, non par avarice, car en quelques années qu'il fut soldat, il avait appris à être libéral, mais par indécision de ce qu'il en ferait; les garder en nature était une chose infructueuse, et les avoir chez lui , une amorce pour les convoiteux et les voleurs. Il avait perdu tonte envie de reprendre l'inquiète occupation du commerce, jugeant, au nombre de ses années, qu'il avait assez d'argent pour vivre sans rien faire, et il aurait voulu achever sa vie dans son pays, y placer sa fortune, et passer dans le repos les années de sa vieillesse, Digitized by Google

sa fortune, qu'il portait toute en lingots d'or et d'argent, dûment contrôlés pour éviter tout embarras, et revint en Espagne. Débarqué à San-Lucar, il arriva à Séville aussi chargé d'années que de richesses; il mit ses trésors en sûreté; il chercha ses amis, n'en trouva plus aucun vivant, et voulut se mettre en route pour son pays, bien qu'il eût appris déjà que la mort ne lui avait laissé aucun parent. Enfin, si, quand il allait aux Indes, pauvre et besoigneux, le combat de ses pensées ne lui laissait pas un moment de repos sur les ondes de la mer, maintenant, dans le repos du port, il n'en avait pas davantage, mais par un motif tout contraire. S'il ne pouvait naguère dormir, parce qu'il était pauvre, il ne pouvait reposer maintenant, parce qu'il était riche; car la richesse est un aussi pesant fardeau pour celui qui n'y est point habitué et ne sait pas en faire usage, que la pauvreté pour celui qu'elle poursuit sans cesse. L'or occasionne autant de soucis par sa possession que par son défaut; mais, de ces soucis, les uns s'en vont si l'on acquiert quelque chose, et les autres s'augmentent à mesure que l'on acquiert davantage. Carrizalès contemplait ses lingots, non par avarice, car en quelques années qu'il fut soldat, il avait appris à être libéral, mais par indécision de ce qu'il en ferait; les garder en nature était une chose infructueuse, et les avoir chez lui, une amorce pour les convoiteux et les voleurs. Il avait perdu toute envie de reprendre l'inquiète occupation du commerce, jugeant, au nombre de ses années, qu'il avait assez d'argent pour vivre sans rien faire, et il aurait voulu achever sa vie dans son pays, y placer sa fortune, et passer dans le repos les années de sa vieillesse,

C !,« HlÙVX E8TllÉMADtIl!E!l< pour donner à Dieu tout ce qu'il pouvait, nyant donné au monde plus qu'il n'aurait dû. D'une autre part , il considérait que son pays étant de peu de ressource, et scs habitants pauvres , aller y vivre , c'était se placer pour but à toutes les importunités dont les malheureux ont coutume d'assiéger le riche qu'ils ont pour voisin , surtout quand il n'y en a point d'autre auprès d'eux à qui recourir dans leur misère. Il voulait surtout avoir quelqu'un à qui laisser ses biens après lui ; et , dans ce désir , tûtant le pouls è son tempérament, il se trouvait de force à porter encore la charge du mariage. Mais quand celte pensée lui venait , une crainte l'assaillait aussitôt , qui la chassait comme le vent fait au brouillard. C'est qu'il était, de son naturel, l'homme le plus jaloux du monde , et cela sans être marié , de manière qu'à la seule idée de l'être , les doutes , les soupçons , toutes les visions de la jalousie le fatiguaient de telle sorte , qu'il prit décidément le parti de rester garçon. En cela bien résolu, mais non en ce qu'il ferait du reste de sa vie, sa destinée voulut qu'un jour, passant dans la rue , il levât les yeux , et vît à une fenêtre une jeune hile, qui paraissait avoir treize à quatorze ans, d'un si agréable visage et d'une beauté si parfaite , que, sans pouvoir s'en défendre , le bon vieux Carrizalès rendit la faiblesse de ses longues années à la puissance des jeunes années de Lëonor : tel était le nom de la belle enfant. Aussitôt, il se mit à élever un grand tas de projets , et se parlant à lui-même , il disait : « Cette jeune fille est belle , et , si j'en juge à l'apparence de sa maison, ne doit pas être riche -, elle est encore enfant, et sa grande jeunesse peut prévenir Digitized by Google

pour donner à Dieu tout ce qu'il pouvait, ayant donné au monde plus qu'il n'aurait dû. D'une autre part, il considérait que son pays étant de peu de ressource, et ses habitants pauvres, aller y vivre, c'était se placer pour but à toutes les importunités dont les malheureux ont coutume d'assiéger le riche qu'ils ont pour voisin, surtout quand il n'y en a point d'autre auprès d'eux à qui recourir dans leur misère.

Il voulait surtout avoir quelqu'un à qui laisser ses biens après lui; et, dans ce désir, tâtant le pouls à son tempérament, il se trouvait de force à porter encore la charge du mariage. Mais quand cette pensée lui venait, une crainte l'assaillait aussitôt, qui la chassait comme le vent fait au brouillard. C'est qu'il était, de son naturel, l'homme le plus jaloux du monde, et cela sans être marié, de manière qu'à la seule idée de l'être, les doutes, les soupçons, toutes les visions de la jalousie le fatiguaient de telle sorte, qu'il prit décidément le parti de rester garçon.

En cela bien résolu, mais non en ce qu'il ferait du reste de sa vie, sa destinée voulut qu'un jour, passant dans la rue, il levât les yeux, et vît à une fenêtre une jeune fille, qui paraissait avoir treize à quatorze ans, d'un si agréable visage et d'une beauté si parfaite, que, sans pouvoir s'en défendre, le bon vieux Carrizalès rendit la faiblesse de ses longues années à la puissance des jeunes années de Léonor : tel était le nom de la belle enfant. Aussitôt, il se mit à élever un grand tas de projets, et se parlant à lui-même, il disait : « Cette jeune fille est belle, et, si j'en juge à l'apparence de sa maison, ne doit pas être riche; elle est encore enfant, et sa grande jeunesse peut prévenir

LB JALOUX BSTBÉMADUItlElf. 7 mes soupçons. Je rëpouserai , je l'enfermerai , je la ferai à mes manies, et, de cette façon, elle ne saura et ne voudra que ce que je lui apprendrai. Je ne sois pas si vieux que j'aie perdu l'espoir d'avoir des enfants à qui laisser mon héritage. Qu'elle ait une dot ou non, peu m'importe , puisque le Ciel m'a donné de quoi pourvoir à tout. Les riches , d'ailleurs , ne doivent pas chercher dans le mariage la fortune , mais le plaiûr, car le plaisir allonge la vie, et les chagr ins du ménage l'abrègent. Halte donc ! le soit en est jeté. » Ayant fait ce soliloque, non une, mais cent fois , au bout de quelques jours, il alla parler aux parents de Léonor , et sut que, quoique pauvres, ils étaient nobles. Après leur avoir fait connaître la qualité de sa personne et l'étendue de sa fortune , il les pria instamment de lui accorder leur ûlle pour femme. Ceux-ci lui demandèrent du temps , afin de prendre des informations, et pour qu'il pût s'assurer lui-méme que ce qu'ils avaient dit de leur noblesse était exact. On se sépara; on s'informa réciproquement , on trouva vrai ce que chacun avait dit, et, finalement, Léonor devint femme de Carrizalès , qui la dota tout d'abord de vingt mille ducats, tant elle avait embrasé le cœur du jaloux vieillard. Mais à peine eut-il prononcé le oui conjugal , qu'il se sentit assailli par une grêle de traits de la jalousie. Il commença à trembler sans aucun motif, et à ressentir de plus grands soucis qu'il n'en avait jamais eu. Le premier signe qu'il donna de sa jalouse complcxion fut de ne pas vouloir qu'aucun tailleur prit la mesure de sa femme pour les nombreux habits qu'il voulait lui donner. Il chercha donc une autre femme qui eût à peu près la taille et l'embonpoint de la Digilized by Google

6 tE J4LOUX BSTRÉHADcniBN. sienne , et il rencontra une pauvre fille à laquelle on fit une robe qui se trouva juste pour Lëonor. Ce fut sur cette mesure qu'on tailla tons les autres habits , qui furent si nombreux et si riches , que les parents de la mariée s’estimèrent trop heureux d’avoir gagné un si bon gendre pour enrichir eux et leur fille. La petite était toute ravie de voir tant de parures , car les plus brillantes qu’elle eût mises de sa vie ne passaient pas un jupon de serge et un pourpoint de taffetas. La seconde preuve de jalousie que donna Felipe fut de ne pas vouloir se réunir à son épouse avant qu’il la tînt enfermée dans une maison à part, qu’il arrangea de la manière suivante. Il en acheta une, moyennant douze mille ducats, dans le plus beau quartierde la ville, où se trouvaient de l’eau de source et un jardin d’orangers. Il ferma toutes les fenêtres qui s’ouvraient sur la rue , et donna du jour par en haut à toutes les autres fenêtres de la maison. Sous le portail , et dans l'espèce de vestibule en usage ù Séville pour conduire de la porte d’entrée à la cour , il fit pratiquer une écurie pour une mule , avec un grenier au-dessus et une chambre pour un vieux nègre eunuque qui devait prendre soin de la bête. Il éleva les murailles de la terrasse de telle manière , que celui qui entrait dans la maison ne pouvait voir le ciel qu’en ligne droite. Il fit établir un four qui , du vestibule , correspondait avec la cour intérieure. Il acheta un riche ameublement pour orner la maison , de façon qu’elle semblait , par ses tapisseries, ses estrades, ses dais et ses fauteuils , la demeure d’un grand seigneur. Il acheta aussi quatre esclaves blanches (ju’il marqua de feu au visage , et deux autres négresses Digitized by Google

sienne, et il rencontra une pauvre fille à laquelle on fit une robe qui se trouva juste pour Léonor. Ce fut sur cette mesure qu'on tailla tous les autres habits, qui furent si nombreux et si riches, que les parents de la mariée s'estimèrent trop heureux d'avoir gagné un si bon gendre pour enrichir eux et leur fille. La petite était toute ravie de voir tant de parures, car les plus brillantes qu'elle eût mises de sa vie ne passaient pas un jupon de serge et un pourpoint de taffetas.

La seconde preuve de jalousie que donna Felipe fut de ne pas vouloir se réunir à son épouse avant qu'il la tînt enfermée dans une maison à part, qu'il arrangea de la manière suivante. Il en acheta une, moyennant douze mille ducats, dans le plus beau quartier de la ville, où se trouvaient de l'eau de source et un jardin d'orangers. Il ferma toutes les fenêtres qui s'ouvraient sur la rue, et donna du jour par en haut à toutes les autres fenêtres de la maison. Sous le portail, et dans l'espèce de vestibule en usage à Séville pour conduire de la porte d'entrée à la cour, il fit pratiquer une écurie pour une mule, avec un grenier au-dessus et une chambre pour un vieux nègre eunuque qui devait prendre soin de la bête. Il éleva les murailles de la terrasse de telle manière, que celui qui entrait dans la maison ne pouvait voir le ciel qu'en ligne droite. Il fit établir un tour qui, du vestibule, correspondait avec la cour intérieure. Il acheta un riche ameublement pour orner la maison, de façon qu'elle semblait, par ses tapisseries, ses estrades, ses dais et ses fauteuils, la demeure d'un grand seigneur. Il acheta aussi quatre esclaves blanches qu'il marqua de feu au visage, et deux autres négresses

LE ULOUX ESTEÉMAni'RTEN. () apprenties. Enfin , il s’arrangea avec un maître d’hôtel pour que celui-ci achetât et lui apportât it manger, mais à condition de ne point coucher, ni même entrer dans la maison , si ce n’est jusqu’au tour , par lequel il remettrait les provisions. Cela fait , Carrizalès plaça une partie de sa fortune en rentes sur biens-fonds , une autre partie à la banque , et en garda quelque chose pour ce qui pouvait arriver. Il fit faire egalement un passe-partout pour toute la maison , et y mit à la fois en magasin pour la provision de toute l’annëe ce qu’on a coutume d’acheter à chaque saison. Quand tout fut arrangé et préparé de cette manière , il alla demander sa femme > à ses beaux-pères, lesquels la lui remirent, non sans verser bien des larmes, car il leur semblait qu’on la portait à la sépulture. La tendre Léonor ne savait pas encore ce qui l'attendait, et ainsi, mêlant ses pleurs à ceux de ses parents , elle leur demanda leur bénédiction , et prenant congé d’eux , entourée de ses femmes et de ses esclaves, conduite par son mari, elle arriva dans sa maison. Dès qu’on y fut entré, Carrizalès leur fit à toutes un sermon , pour leur recommander la garde de Léonor, et surtout pour que , sous aucun prétexte , ni pour aucune raison, elles ne laissassent entrer personne, même le nègre eunuque , au delà de la seconde porte. Mais celle qu’il chargea principalement de garder et de divertir Léonor fut une duègne de beaucoup de prudence et de gravité , qu’il avait prise pour gouvernante de sa femme et pour surintendautc de sa maison , afin quelle commandât aux esclaves , et à deux autres jeunes filles du même âge que LéoDigitized by Google

apprenties. Enfin, il s'arrangea avec un maître d'hôtel pour que celui-ci achetât et lui apportât à manger, mais à condition de ne point coucher, ni même entrer dans la maison, si ce n'est jusqu'au tour, par lequel il remettrait les provisions.

Cela fait, Carrizalès plaça une partie de sa fortune en rentes sur biens-fonds, une autre partie à la banque, et en garda quelque chose pour ce qui pouvait arriver. Il fit faire également un passe-partout pour toute la maison, et y mit à la fois en magasin pour la provision de toute l'année ce qu'on a coutume d'acheter à chaque saison. Quand tout fut arrangé et préparé de cette manière, il alla demander sa femme à ses beaux-pères, lesquels la lui remirent, non sans verser bien des larmes, car il leur semblait qu'on la portait à la sépulture. La tendre Léonor ne savait pas encore ce qui l'attendait, et ainsi, mêlant ses pleurs à ceux de ses parents, elle leur demanda leur bénédiction, et prenant congé d'eux, entourée de ses femmes et de ses esclaves, conduite par son mari, elle arriva dans sa maison.

Dès qu'on y fut entré, Carrizalès leur fit à toutes un sermon, pour leur recommander la garde de Léonor, et surtout pour que, sous aucun prétexte, ni pour aucune raison, elles ne laissassent entrer personne, même le nègre eunuque, au delà de la seconde porte. Mais celle qu'il chargea principalement de garder et de divertir Léonor fut une duègne de beaucoup de prudence et de gravité, qu'il avait prise pour gouvernante de sa femme et pour surintendante de sa maison, afin qu'elle commandât aux esclaves, et à deux autres jeunes filles du même âge que Léo-

 nor, qu’il avait admises aussi pour lui servir de compagnes. Carrizalès leur promit à toutes qu’il les traiterait et les régalerait de manière qu’elles né sentiraient point leur réclusion , et que , chaque jour de fête, sans en excepter aucun, elles iraient entendre la messe, mais de si bon matin , qu’à peine l’aurore pourrait les voir. Les femmes promirent, de leur côté , qu’elles feraient tout ce qu’il ordonnerait , sans ennui , sans murmure, de bon cœur et de bonne volonté; et la nouvelle épouse, baissant la tête et les épaules , dit qu'elle n’avait d’autre volonté que celle de son époux et seigneur, auquel elleobéirail toujours. Cette précaution prise , et bien retiré dans sa maison , le bonhomme commença à cueillir comme il put les fruits du mariage , lesquels n’avaient pour Léonor, qui n’en avait point goûté d’antres , ni douceur, ni amertume. Elle passait le temps avec sa duègne , ses fdles et ses esclaves ; et celles-ci , pour mieux occuper leurs loisirs, donnèrent dans le péché de gourmandise , et tellement , que peu de jours se passaient sans quelles fissent ces mille petites friandises qu’assaisonnent le miel et le sucre. Elles avaient en grande abondance tout ce qui leur était nécessaire , et la bonne volonté du maître à leren fournir ne leur manquait pas davantage : car il lui semblait qu’il les tenait ainsi occupées et contentes, sans qu’elles eussent le temps de regretter le monde. Léonor, vivant en égale avec ses femmes , se divertissait comme elles; et même, dans sa simplicité, elle s’amusait à faire des poupées et à d’autres enfantillages qui montraient son jeune âge et la candeur de son caractère. Tout cela ravissait le jaloux mari , qui crut avoir Digilized by Google

nor, qu'il avait admises aussi pour lui servir de compagnes. Carrizalès leur promit à toutes qu'il les traiterait et les régalerait de manière qu'elles ne sentiraient point leur reclusion, et que, chaque jour de fête, sans en excepter aucun, elles iraient entendre la messe, mais de si bon matin, qu'à peine l'aurore pourrait les voir. Les femmes promirent, de leur côté, qu'elles feraient tout ce qu'il ordonnerait, sans ennui, sans murmure, de bon cœur et de bonne volonté; et la nouvelle épouse, baissant la tête et les épaules, dit qu'elle n'avait d'autre volonté que celle de son époux et seigneur, auquel elle obéirait toujours.

Cette précaution prise, et bien retiré dans sa maison, le bonhomme commença à cueillir comme il put les fruits du mariage, lesquels n'avaient pour Léonor, qui n'en avait point goûté d'autres, ni douceur, ni amertume. Elle passait le temps avec sa duègne, ses filles et ses esclaves; et celles-ci, pour mieux occuper leurs loisirs, donnèrent dans le péché de gourmandise, et tellement, que peu de jours se passaient sans qu'elles fissent ces mille petites friandises qu'assaisonnent le miel et le sucre. Elles avaient en grande abondance tout ce qui leur était nécessaire, et la bonne volonté du maître à les en fournir ne leur manquait pas davantage : car il lui semblait qu'il les tenait ainsi occupées et contentes, sans qu'elles eussent le temps de regretter le monde. Léonor, vivant en égale avec ses femmes, se divertissait comme elles; et même, dans sa simplicité, elle s'amusait à faire des poupées et à d'autres enfantillages qui montraient son jeune âge et la candeur de son caractère.

Tout cela ravissait le jaloux mari, qui crut avoir

LK ïALOrX ÏSTnÉMAnintEK, 1 I trouvé le meilleur genre de vie qui se pût imaginer , et un repos que ne pouvaient troubler ni l'adresse ni la malice humaine. Aussi ne songeait-il qu'à faire des cadeaux à sa femme , et à lui répéter qu'elle lui demandât tout ce qui lui viendrait à l'esprit , sûre d'être aussitôt satisfaite. Les jours qu'elle allait à la messe , et c'était , comme on l'a dit, entre chien et loup , ses parents venaient à l'église , et parlaient à leur fille devant son mari , lequel les comblait de tant de dons et de bienfaits , que toute la pitié qu'ils pouvaient avoir pour la retraite austère où vivait leur fille s'oubliait devant les riches présents d'un gendre si libéral. Carrizalès se levait de grand matin , et attendait l'arrivée du maître-d'hôtel , qu'on avisait la veille au soir, par un billet placé dans le tour, de ce qu'il devait apporter le lendemain. Quand son pourvoyeur était venu, Carrizalès sortait de la maison, le plus souvent à pied , laissant les deux portes fermées, celle de la rue et celle de la cour , et le nègre emprisonné dans l'intervalle. Il vaquait à ses affaires , qui n'étaient pas nombreuses, et revenait sur-le-champ. Une fois de retour, et bien enfermé , il s'amusait à combler de petits soins sa femme et ses compagnes , se faisant bien aimer d'elles toutes par son humeur simple et bonne, et surtout par tant de libéralité. De cette manière , ils passèrent une année de noviciat , et firent leurs vœux de vivre ainsi, bien déterminés à les garder jusqu'à la fin de leurs jours , ce qui aurait été , si le rusé perturbateur du genre humain ne se fût mis à la traverse, comme vous allez l'apprendre. Mais d'abord , que celui qui se tient pour le plus prudent, le plus discret et le mieux' avisé, me réDigitized by Google

trouvé le meilleur genre de vie qui se pût imaginer, et un repos que ne pouvaient troubler ni l'adresse ni la malice humaine. Aussi ne songeait-il qu'à faire des cadeaux à sa femme, et à lui répéter qu'elle lui demandât tout ce qui lui viendrait à l'esprit, sûre d'être aussitôt satisfaite. Les jours qu'elle allait à la messe, et c'était, comme on l'a dit, entre chien et loup, ses parents venaient à l'église, et parlaient à leur fille devant son mari, lequel les comblait de tant de dons et de bienfaits, que toute la pitié qu'ils pouvaient avoir pour la retraite austère où vivait leur fille s'oubliait devant les riches présents d'un gendre si libéral.

Carrizalès se levait de grand matin, et attendait l'arrivée du maître-d'hôtel, qu'on avisait la veille au soir, par un billet placé dans le tour, de ce qu'il devait apporter le lendemain. Quand son pourvoyeur était venu, Carrizalès sortait de la maison, le plus souvent à pied, laissant les deux portes fermées, celle de la rue et celle de la cour, et le nègre emprisonné dans l'intervalle. Il vaquait à ses affaires, qui n'étaient pas nombreuses, et revenait sur-le-champ. Une fois de retour, et bien enfermé, il s'amusait à combler de petits soins sa femme et ses compagnes, se faisant bien aimer d'elles toutes par son humeur simple et bonne, et surtout par tant de libéralité. De cette manière, ils passèrent une année de noviciat, et firent leurs vœux de vivre ainsi, bien déterminés à les garder jusqu'à la fin de leurs jours, ce qui aurait été, si le rusé perturbateur du genre humain ne se fût mis à la traverse, comme vous allez l'apprendre.

Mais d'abord, que celui qui se tient pour le plus prudent, le plus discret et le mieux avisé, me ré-

 ponde : Quelles plus grandes précautions pouvait prendre pour sa sûreté le vieux Felipe , puisqu'il n'nvait pas même permis qu'il y eût dans sa maison un animal mâle ? Jamais chat n'y poursuivit les souris , et jamais on n'y entendit aboiement de chiens; tout y était du genre féminin. Quant à lui , de jour il veillait, et de nuit ne dormait pas. Il était la sentinelle et le guet de sa maison , et l'argus de ce qu'il aimait ; il négociait avec ses amis dans la rue, et jamais homme ne passa la porte de sa cour. Dans les peintures des tapisseries qui ornaient ses salons et ses chambres, on ne voyait que des femmes, ou des fleurs et des bocages. Toute sa maison respirait la décence, le recueillement et la sagesse. Même dans les histoires que, pendant les longues nuits d'hiver, ses servantes contaient autour du feu, comme il était présent, on ne découvrait aucune trace d'amoureuse passion. Les cheveux d'argent du vieillard paraissaient à Léonor des cheveux d'or pur ; car le premier amour qu'éprouve une jeune fdle s'imprime dans son âme comme le cachet dans la cire. Une garde si sévère lui semblait sage prudence ; elle pensait et croyait que ce qu'on faisait pour elle se faisait pour toutes les nouvelles mariées. Aussi ses pensées ne s'écartaient jamais jusqu'à sortir des murs de sa maison , ni sa volonté à désirer autre chose que ce <|ue voulait bien son mari. Elle ne voyait les rues que les jours où elle allait à la messe, et c'était de si grand matin, qu'on ne pouvait, sinon au retour de l'église , apercevoir aucun objet. Enfin , jamais on ne vit monastère si bien fermé , religieuses si bien recluses , et pommes d'or si bien gardées. Et cependant Carrizalès ne put éviter de tomber dans le péril qu'il redouDigitized by Google

ponde : Quelles plus grandes précautions pouvait prendre pour sa sûreté le vieux Felipe, puisqu'il n'avait pas même permis qu'il y eût dans sa maison un animal mâle? Jamais chat n'y poursuivit les souris, et jamais on n'y entendit aboiement de chiens; tout y était du genre féminin. Quant à lui, de jour il veillait, et de nuit ne dormait pas. Il était la sentinelle et le guet de sa maison, et l'argus de ce qu'il aimait; il négociait avec ses amis dans la rue, et jamais homme ne passa la porte de sa cour. Dans les peintures des tapisseries qui ornaient ses salons et ses chambres, on ne voyait que des femmes, ou des fleurs et des bocages. Toute sa maison respirait la décence, le recueillement et la sagesse. Même dans les histoires que, pendant les longues nuits d'hiver, ses servantes contaient autour du feu, comme il était présent, on ne découvrait aucune trace d'amoureuse passion. Les cheveux d'argent du vieillard paraissaient à Léonor des cheveux d'or pur; car le premier amour qu'éprouve une jeune fille s'imprime dans son âme comme le cachet dans la cire. Une garde si sévère lui semblait sage prudence; elle pensait et croyait que ce qu'on faisait pour elle se faisait pour toutes les nouvelles mariées. Aussi ses pensées ne s'écartaient jamais jusqu'à sortir des murs de sa maison, ni sa volonté à désirer autre chose que ce que voulait bien son mari. Elle ne voyait les rues que les jours où elle allait à la messe, et c'était de si grand matin, qu'on ne pouvait, sinon au retour de l'église, apercevoir aucun objet. Enfin, jamais on ne vit monastère si bien fermé, religieuses si bien recluses, et pommes d'or si bien gardées. Et cependant Carrizalès ne put éviter de tomber dans le péril qu'il redou-

 tait, ou du moins de croire qu'il y cHait tomb^. A Séville , il y a une espèce de jeunes gens oisifs , désœuvrés et vagabonds , qu'on appelle d'habitude coureurs de rues ' ; ce sont les fils des plus riches bourgeois, gens frivoles, parés et beaux diseurs , dont la manière de vivre et de s'habiller , le caractère , les usages et les lois qu'ils gardent entre eux donneraient belle matière à discourir , si de bonnes raisons n'imposaient silence. Un de ces galants qu'ils appellent dans leur jargon virote , c'est-à-dire garçon (on nomme matons les nouveaux mariés), vint à regarder la maison du prudent Carrizalès , et , la voyant toujours fermée , il lui prit fantaisie de savoir qui vivait dans ce cloître, si bien que , sa diligence aidant sa curiosité, il vint à bout de découvrir ce qu'il désirait ; il sut l'étrange humeur du vieillard , la beauté de sa femme , et la manière qu'il avait prise de la garder. Tout cela alluma chez lui le désir d'essayer s'il ne serait pas possible d'emporter de force ou d'adresse une forteresse si bien défendue ; et communiquant la chose à deux virotes et un maton de ses amis , ils résolurent de la mettre en œuvre. Pour de telles entreprises , jamais on ne manque de conseillers et d'aides. La difficulté était de trouver le moyen d'entreprendre une si hasardeuse prouesse. Ils entrèrent plusieurs fois en conseil , et arrêtèrent enfin leur plan de campagne. Loaïsa , c'est le nom du virote, feignit d'abord d'aller passer plusieurs jours hors de la ville , pour échapper aux yeux de ses amis. Cela fait, il mit un ca* , ' GchU de barrio. Digitized by Google

tait, ou du moins de croire qu'il y était tombé.

A Séville, il y a une espèce de jeunes gens oisifs, désœuvrés et vagabonds, qu'on appelle d'habitude *coureurs de rues* [1]; ce sont les fils des plus riches bourgeois, gens frivoles, parés et beaux diseurs, dont la manière de vivre et de s'habiller, le caractère, les usages et les lois qu'ils gardent entre eux donneraient belle matière à discourir, si de bonnes raisons n'imposaient silence. Un de ces galants qu'ils appellent dans leur jargon *virote*, c'est-à-dire garçon (on nomme *matons* les nouveaux mariés), vint à regarder la maison du prudent Carrizalès, et, la voyant toujours fermée, il lui prit fantaisie de savoir qui vivait dans ce cloître, si bien que, sa diligence aidant sa curiosité, il vint à bout de découvrir ce qu'il désirait; il sut l'étrange humeur du vieillard, la beauté de sa femme, et la manière qu'il avait prise de la garder. Tout cela alluma chez lui le désir d'essayer s'il ne serait pas possible d'emporter de force ou d'adresse une forteresse si bien défendue; et communiquant la chose à deux *virotes* et un *maton* de ses amis, ils résolurent de la mettre en œuvre. Pour de telles entreprises, jamais on ne manque de conseillers et d'aides. La difficulté était de trouver le moyen d'entreprendre une si hasardeuse prouesse. Ils entrèrent plusieurs fois en conseil, et arrêtèrent enfin leur plan de campagne.

Loaïsa, c'est le nom du *virote*, feignit d'abord d'aller passer plusieurs jours hors de la ville, pour échapper aux yeux de ses amis. Cela fait, il mit un ca-

[1] *Gente de barrio.*

 leçon de toile propre et une chemise blanche, et, pardessus , des habits si troués , si rapiécés , qu'aucun mendiant de la ville n'en avait de plus misérables ; il s'enleva un peu de barbe qu'il avait, se couvrit un ceil avec un emplâtre , se banda étroitement une jambe , et s'appuyant sur deux béquilles , il se changea en un pauvre ()erclus, tel, que le plus véritable estropié n'approchait pas de lui. Dans cet accoutrement , il venait chaque nuit, à l'heure de \ angélus , se mettre à la porte de la maison de Carrizalès, qui était déjà close , le vieux nègre, qu'on appelait Luis, restant enfermé entre les deux portes. Planté là , Loaïsa prenait une guitare passablement encrassée et veuve de quelques cordes , puis , comme il était un peu musicien , il sc mettait à racler quelques chansons gaies et plaisantes , changeant sa voix pour ne pas être reconnu. Une fois en train , il défilait un chapelet de romances moresques avec tant de grâce , que tous ceux qui passaient dans la rue s'arrêtaient pour l'écouter , et que , tant qu'il chantait, il avait autour de lui une galerie de polissons. Pour le nègre Luis , mettant l'oreille contre la porte , il restait comme accroché à la sérénade du faux mendiant, et il aurait volontiers donné un bras pour pouvoir ouvrir la porte et l'entendre plus à son aise : tant est grand le penchant qu'ont les nègres à devenir musiciens. Quand Loaïsa voulait que son auditoire le laissât, il cessait de chanter, rengainait sa guitare, et s'en allait monté sur ses béquilles. Quatre ou cinq fois il donna ainsi de la musique au nègre J car c'était pour lui seul qu'elle était faite, dans l'opinion que la première attaque contre l'édifice de Carrizalès devait s'adresser à la sentinelle avancée ; Digitized by Google

leçon de toile propre et une chemise blanche, et, par-dessus, des habits si troués, si rapiécés, qu'aucun mendiant de la ville n'en avait de plus misérables ; il s'enleva un peu de barbe qu'il avait, se couvrit un œil avec un emplâtre, se banda étroitement une jambe, et s'appuyant sur deux béquilles, il se changea en un pauvre perclus, tel, que le plus véritable estropié n'approchait pas de lui. Dans cet accoutrement, il venait chaque nuit, à l'heure de l'*angelus*, se mettre à la porte de la maison de Carrizalès, qui était déjà close, le vieux nègre, qu'on appelait Luis, restant enfermé entre les deux portes. Planté là, Loaïsa prenait une guitare passablement encrassée et veuve de quelques cordes, puis, comme il était un peu musicien, il se mettait à racler quelques chansons gaies et plaisantes, changeant sa voix pour ne pas être reconnu. Une fois en train, il défilait un chapelet de romances moresques avec tant de grâce, que tous ceux qui passaient dans la rue s'arrêtaient pour l'écouter, et que, tant qu'il chantait, il avait autour de lui une galerie de polissons. Pour le nègre Luis, mettant l'oreille contre la porte, il restait comme accroché à la sérénade du faux mendiant, et il aurait volontiers donné un bras pour pouvoir ouvrir la porte et l'entendre plus à son aise : tant est grand le penchant qu'ont les nègres à devenir musiciens. Quand Loaïsa voulait que son auditoire le laissât, il cessait de chanter, rengaînait sa guitare, et s'en allait monté sur ses béquilles.

Quatre ou cinq fois il donna ainsi de la musique au nègre ; car c'était pour lui seul qu'elle était faite, dans l'opinion que la première attaque contre l'édifice de Carrizalès devait s'adresser à la sentinelle avancée ;

 et son idée se trouva juste. En effet , une nuit, qu’il arrivait comme de coutume , et commençait à accorder sa guitare, il s’aperçut que le nègre avait déjà pris son poste; alors, s’approchant du gond de la porte , il lui dit à voix basse : « Pour Dieu ! Luis , serait-il possible de me donner un peu d’eau ? je meurs de soif, et ne puis pas chanter. — Hélas! non , répondit le nègre ; car je n’ai pas la clef de cette porte , et il n’y a pas un trou par où je puisse vous en passer. — Et qui donc a la clef demanda Loaïsa. — Mon maître , reprit le nègre, qui est l’homme le plus jaloux du monde ; et s’il savait que je parle maintenant à quelqu’un , ce serait la fin de ma vie. Mais qui étesvous , vous qui me demandes de l’eau ? — Moi , répondit Loaïsa , je suis un pauvre estropié , qui gagne ma vie en demandant l’aumône aux bonnes âmes pour l’amour de Dieu, et en mémo temps j’enseigne à jouer de la guitare à quelques nègres et autres pauvres gens ; j’ai déjà trois esclaves de trois veinticuatros auxquels j’ai si bien montré, qu’ils peuvent chanter et jouer dans quelque bal et dans quelque taverne que ce soit ; et ils me l’ont , ma foi , bien payé. — Je vous le paierais bien mieux encore , dit Luis , si je pouvais prendre leçon ; mais ce n’est pas possible, parce «jue mon maître, en sortant le matin , ferme la porte delà rue, et fait de meme en rentrant, de façon que je reste emmuraillé entre les deux portes. — Pardieu ! Luis , répondit Loaïsa , qui savait déjà le nom du nègre, si vous trouviez moyen de me faire entrer ‘ Membres de U muaidpalité de Séville', qu’oa appelait ainsi & cause de leur nombre.
Digitized by Google

et son idée se trouva juste. En effet, une nuit, qu'il arrivait comme de coutume, et commençait à accorder sa guitare, il s'aperçut que le nègre avait déjà pris son poste; alors, s'approchant du gond de la porte, il lui dit à voix basse : « Pour Dieu! Luis, serait-il possible de me donner un peu d'eau? je meurs de soif, et ne puis pas chanter. — Hélas! non, répondit le nègre; car je n'ai pas la clef de cette porte, et il n'y a pas un trou par où je puisse vous en passer. — Et qui donc a la clef? demanda Loaïsa. — Mon maître, reprit le nègre, qui est l'homme le plus jaloux du monde; et s'il savait que je parle maintenant à quelqu'un, ce serait la fin de ma vie. Mais qui êtes-vous, vous qui me demandez de l'eau? — Moi, répondit Loaïsa, je suis un pauvre estropié, qui gagne ma vie en demandant l'aumône aux bonnes âmes pour l'amour de Dieu, et en même temps j'enseigne à jouer de la guitare à quelques nègres et autres pauvres gens; j'ai déjà trois esclaves de trois *veinticuatros*[1], auxquels j'ai si bien montré, qu'ils peuvent chanter et jouer dans quelque bal et dans quelque taverne que ce soit; et ils me l'ont, ma foi, bien payé. — Je vous le paierais bien mieux encore, dit Luis, si je pouvais prendre leçon; mais ce n'est pas possible, parce que mon maître, en sortant le matin, ferme la porte de la rue, et fait de même en rentrant, de façon que je reste emmuraillé entre les deux portes. — Pardieu! Luis, répondit Loaïsa, qui savait déjà le nom du nègre, si vous trouviez moyen de me faire entrer

[1] Membres de la municipalité de Séville, qu'on appelait ainsi à cause de leur nombre.

LE J4Lut\ ESXUÉJUAULKIEK. iG quelques nuits,])otir vous donner leçon, en moins de quinze jours, je vous rendrais si habile sur la guitare , que vous pourriez , sans honte , en jouer sur la grande place. 11 faut que vous sachiez que j'ai le plus grand talent pour montrer ; de plus , j’ai ouï dire que vous avez les meilleures dispositions, et si j’en juge par l’organe de la voix , qui est doux et féminin , vous devez très-bien chanter. — Je ne chante pas trop mal , répondit le nègre ; mais de quoi cela me sert-il? je ne sais pas une seule chanson, si ce n’est celle de l’Étoile de Vénus , et celle qui dit : Sur la verdure d'un pré , et une autre qu’on chante à présent : Âux grilles d’une Jenéliv, la main attachée. — Tout cela n’est que du vent, ditLoaïsa, au prix de celles que je pourrais vous apprendre ; car je sais toutes les chansons du More Âbindarraez , et celles de sa dame Xarilà , et celles qu’on chante sur l'instoirc du grand Sophi Tomunibeyo , et celles de la sarabande à la divine mode, qui sont telles, qu'elles feraient pâmer d’aise même des Portugais j tout cela, je l’enseigne par une telle méthode , et avec tant de iâcilité , que même en ne vous donnant pas grande hâte d’apjirendre , vous n’aurez pas mangé trois ou (juatre muids de sel , que vous vous trouverez musicien fait et parfait en tout genre de guitare. » A ces mots , le nègre soupira , et dit : « Que me sert tout cela , si je ne sais comment vous faire entrer dans la maison? — - Il y a un bon moyen , répondit Loaïsa *, tâchez de prendre un moment les clefs à votre maître : je vous donnerai un morceau de cire où vous en imprimerez les gardes; et, pour l’amitié que vous m’inspirez , je ferai faire des clefs semblables par Digitized by Google

quelques nuits, pour vous donner leçon, en moins de quinze jours, je vous rendrais si habile sur la guitare, que vous pourriez, sans honte, en jouer sur la grande place. Il faut que vous sachiez que j'ai le plus grand talent pour montrer; de plus, j'ai ouï dire que vous avez les meilleures dispositions, et si j'en juge par l'organe de la voix, qui est doux et féminin, vous devez très-bien chanter. — Je ne chante pas trop mal, répondit le nègre; mais de quoi cela me sert-il? je ne sais pas une seule chanson, si ce n'est celle de l'Étoile de Vénus, et celle qui dit : *Sur la verdure d'un pré*, et une autre qu'on chante à présent : *Aux grilles d'une fenêtre, la main attachée.* — Tout cela n'est que du vent, dit Loaïsa, au prix de celles que je pourrais vous apprendre; car je sais toutes les chansons du More Abindarraez, et celles de sa dame Xarifa, et celles qu'on chante sur l'histoire du grand Sophi Tomunibeyo, et celles de la sarabande à la divine mode, qui sont telles, qu'elles feraient pâmer d'aise même des Portugais; tout cela, je l'enseigne par une telle méthode, et avec tant de facilité, que même en ne vous donnant pas grande hâte d'apprendre, vous n'aurez pas mangé trois ou quatre muids de sel, que vous vous trouverez musicien fait et parfait en tout genre de guitare. »

A ces mots, le nègre soupira, et dit : « Que me sert tout cela, si je ne sais comment vous faire entrer dans la maison? — Il y a un bon moyen, répondit Loaïsa; tâchez de prendre un moment les clefs à votre maître : je vous donnerai un morceau de cire où vous en imprimerez les gardes; et, pour l'amitié que vous m'inspirez, je ferai faire des clefs semblables par

 un serrurier de mes amis; de celte manière, je pourrai entrer la nuit chez vous , et vous enseigner mieux que le Prestc-Jean des Indes. Ce serait vraiment grand dommage qu'une voix comme la vôtre se perdît , faute du secours de la guitare ; car je veux que vous sachiez , mon frère Luis , que la meilleure voix du monde perd la moitié de son prix , si elle n'est accompagnée de quelque instrument , comme une guitare , un clavecin , un orgue ou une harpe ; mais celui qui convient le mieux à votre voix est la guitare, comme étant le plus facile et le moins coûteux des instruments. — Tout cela est bel et bon , reprit le nègre; mais c'est impossible, car jamais les clefs ne sont en mon pouvoir. Mon maître ne les Idche pas un moment de jour, et de nuit, elles dorment sons son oreiller. — Eh bien! Luis, faisons autre chose, dit Loaïsa ; si toutefois vous avez l'envie d'être musicien consommé , car autrement , il est inutile que je me fatigue à vous donner des conseils. — Comment ! si j'en ai l'envie! répliqua Luis; elle est si grande, <|u'il n'y a rien que je ne fasse de possible , pourvu qu'en échange je sorte de vos mains musicien. — S'il en est ainsi , reprit l'autre , je vous passerai pardessous la porte , ce qui sera facile en ôtant un peu de terre autour du gond, des tenailles et un marteau; avec leur aide, vous pourrez , pendant la nuit , enlever aisément les clous de la serrure ; ensuite nous remettrons la plaque avec la même facilité, de manière t[u'on ne puisse voir qu'elle ait été déclouée; et quand je serai dedans , enfermé avec vous dans votre grenier, je mettrai tant d'ardeur à la besogne , que vous verrez bien plus que je n'ai promis, pour l'honneur de ma II. 2 Digitized by Google

 personne et l’accroissement de vos mérites. Quant à notre nourriture , n’en ayez aucun souci ; j’apporterai des vivres qui nous dureront, à tous deux, plus de huit jours : car j’ai des écoliers et des amis qui ne me laisseront manquer de rien. — Oh! reprit le nègre, ce n’est pas de la mangeaille qu’il faut nous inquiéter \ avec la ration que me donne mon maître, et les restes que me donnent les esclaves , il y aurait à dîner pour deux autres bouches. Viennent donc ce marteau et ces tenailles que vous dites : je ferai près du gond un trou pour les passer, et je le remplirai de terre ensuite; et quand même je donnerais quelques mauvais coups en ôtant la serrure, mon maître dort si loin de cette porte , que ce serait un miracle ou un grand malheur qu’il les entendit. — Eh bien! à la grâce de Dieu, dit Loaïsa ; d’ici à deux jours , Luis , vous aurez tout ce qui est nécessaire pour mettre h exécution notre vertueux projet; et prenez garde de ne pas manger des choses échaullantes : elles ne sont d’aucun profit, et nuisent à la voix. — Ma foi , répondit le nègre , rien ne m’enroue tant que le vin ; mais je ne m’en passerais pas pour toutes les voix que possède le monde. — .Te ne dis pas cela , reprit Loaïsa ; et que Dieu m’en préserve! Buvez, mon fils Luis, buvez, et grand bien vous fasse! jamais le vin, pris avec mesure, n’a fait de mal à personne. — Je le bois avec mesure , en effet, répondit le nègre; j’ai là une jarre qui tient tout juste trois pintes. Les esclaves me la remplissent tous les jours, sans que mon maître le sache, et le maître d’hôtel m’apporte en cachette une petite outre de six pintes, qui supplée à l’insufltsance de la jarre. — En vérité ! reprit Loaïsa ; que Dieu me donne une Digitized by Google

personne et l'accroissement de vos mérites. Quant à notre nourriture, n'en ayez aucun souci ; j'apporterai des vivres qui nous dureront, à tous deux, plus de huit jours : car j'ai des écoliers et des amis qui ne me laisseront manquer de rien. — Oh! reprit le nègre, ce n'est pas de la mangeaille qu'il faut nous inquiéter ; avec la ration que me donne mon maître, et les restes que me donnent les esclaves, il y aurait à dîner pour deux autres bouches. Viennent donc ce marteau et ces tenailles que vous dites : je ferai près du gond un trou pour les passer, et je le remplirai de terre ensuite ; et quand même je donnerais quelques mauvais coups en ôtant la serrure, mon maître dort si loin de cette porte, que ce serait un miracle ou un grand malheur qu'il les entendît. — Eh bien! à la grâce de Dieu, dit Loaïsa ; d'ici à deux jours, Luis, vous aurez tout ce qui est nécessaire pour mettre à exécution notre vertueux projet ; et prenez garde de ne pas manger des choses échauffantes : elles ne sont d'aucun profit, et nuisent à la voix. — Ma foi, répondit le nègre, rien ne m'enroue tant que le vin ; mais je ne m'en passerais pas pour toutes les voix que possède le monde. — Je ne dis pas cela, reprit Loaïsa ; et que Dieu m'en préserve! Buvez, mon fils Luis, buvez, et grand bien vous fasse! jamais le vin, pris avec mesure, n'a fait de mal à personne. — Je le bois avec mesure, en effet, répondit le nègre ; j'ai là une jarre qui tient tout juste trois pintes. Les esclaves me la remplissent tous les jours, sans que mon maître le sache, et le maître d'hôtel m'apporte en cachette une petite outre de six pintes, qui supplée à l'insuffisance de la jarre. — En vérité! reprit Loaïsa ; que Dieu me donne une

 vie si raisonnable : car gorge bmlanie ni ne grogne ni ne chante. — Maintenant , dit le nègre , allez avec Dieu, et ne manquez pas de venir chanter ici les nuits que vous tarderez à m'apporter ce qu'il faut pour vous mettre céans ; car je me mange les doigts d'impatience dd les voit sur les cordes de la guitare. — Comment ! si je viendrai ? répondit Loaïsa ; et même avec des chansons nouvelles, — C'est ce que je demande , dit Luis \ et maintenant , chantez-moi quelque chose , pour que j'aille me coucher avec plaisir. Et , quant au prix des leçons , sachez , seigneur pauvre , que je vous paierai mieux qu'un riche. — Je ne tiens pas à cela , dit Loaïsa : comme je vous montrerai , vous me paierez ; et maintenant , écoutez cette tonadilla , en attendant que je vous fasse voir des miracles. — Bien volontiers, m répondit le nègre; et, finissant cette longue causerie, Loaïsa chanta une chanson badine qui mit le nègre de si bonne humeur, qu'il ne rêvait plus qu'à voir la porte s'ouvrir. A ficine Loaïsa eut-il quitté son poste, qu'avec plus de légèreté que n'en promettaient ses béquilles, il alla rendre compte à ses amis du bon commencement de son entreprise, augure delà bonne fin qu'il en attendait, et leur conta ce qu'il avait concerté avec le nègre. Ceux-ci se procurèrent le lendemain des instruments propres à briser toute espèce de clous comme s'ils fussent de bois. Le virote ne manqua pas d'aller donner au nègre sa sérénade habituelle, et le nègre ne manqua pas davantage de faire sous la porte un trou par où son professeur pût lui donner les tenailles et le marteau. La seconde nuit, Loaïsa lui passa ces instruments, et Luis, essayant

Digitized by Google

 ses forces , se trouva bientôt avec les clous arrachés et la sernire dans la main. Il ouvrit la porte, et recueillit son Orphée. Quand il le vit avec ses deux béquilles, si déguenillé, et la jambe si entortillée, il resta tout surpris. Loaïsa ne portait plus d'emplâtre sur l'œil, chose devenue inutile; dès qu'il entra, il embrassa son cher disciple , le baisa au visage, et lui mil aussitôt dans les mains une grande outre de vin vieux , une caisse de conserves , et d'autres mets sucrés dont il avait empli sa besace; puis, jetant ses béquilles , comme s'il n'eût eu aucun mal , il se mit à faire des cabrioles , de quoi le nègre s'étonna bien davantage encore. Loaïsa lui dit : « Sachez, mon frère Luis , que si je suis boiteux et estropié , ce n'est point par maladie , mais par adresse , et que je gagne ainsi ma vie, en demandant la charité pour l'amour de Dieu. Avec l'aide de mon industrie et de ma musique, je passe la meilleure vie de ce monde, dans lequel , sans un peu de ruse et de fourberie , on serait, condamné à mourir de faim. C'est ce que vous verrez pendant le cours de notre amitié. — Nous verrons, dit le nègre ; mais d'abord occupons-nous de remettre la serrure, pour qu'on n'aperçoive pas son déplacement. — Volontiers, » dit Loaïsa; et tirant des clous de sa besace , il reposa la .serrure aussi bien quelle étaitavant, ce qui réjouit infiniment le nègre. Loaïsa, montant alors dans le fenil , s'y accommoda du mieux qu'il put. Luis alluma une torche en cire, et, sans attendre davantage, Loaïsa prit sa guitare dont il joua tout bas, mais de manière à ravir le nègre, qui était tout hors de lui en l'écoutant. Après un petit concert, leniaitre servit une collation audisciple, et, bien que Digitized by Google

ses forces, se trouva bientôt avec les clous arrachés et la serrure dans la main. Il ouvrit la porte, et recueillit son Orphée. Quand il le vit avec ses deux béquilles, si déguenillé, et la jambe si entortillée, il resta tout surpris. Loaïsa ne portait plus d'emplâtre sur l'œil, chose devenue inutile; dès qu'il entra, il embrassa son cher disciple, le baisa au visage, et lui mit aussitôt dans les mains une grande outre de vin vieux, une caisse de conserves, et d'autres mets sucrés dont il avait empli sa besace; puis, jetant ses béquilles, comme s'il n'eût eu aucun mal, il se mit à faire des cabrioles, de quoi le nègre s'étonna bien davantage encore. Loaïsa lui dit : « Sachez, mon frère Luis, que si je suis boiteux et estropié, ce n'est point par maladie, mais par adresse, et que je gagne ainsi ma vie, en demandant la charité pour l'amour de Dieu. Avec l'aide de mon industrie et de ma musique, je passe la meilleure vie de ce monde, dans lequel, sans un peu de ruse et de fourberie, on serait condamné à mourir de faim. C'est ce que vous verrez pendant le cours de notre amitié. — Nous verrons, dit le nègre; mais d'abord occupons-nous de remettre la serrure, pour qu'on n'aperçoive pas son déplacement. — Volontiers, » dit Loaïsa; et tirant des clous de sa besace, il reposa la serrure aussi bien qu'elle était avant, ce qui réjouit infiniment le nègre. Loaïsa, montant alors dans le fenil, s'y accommoda du mieux qu'il put. Luis alluma une torche en cire, et, sans attendre davantage, Loaïsa prit sa guitare dont il joua tout bas, mais de manière à ravir le nègre, qui était tout hors de lui en l'écoutant. Après un petit concert, le maître servit une collation au disciple, et, bien que

LK JALUtX £SXHÉMADLK1E.>. 2 1 ce ne fût que de sucreries, celui-ci caressa l'outre à tant de reprises qu'elle lui euleva le peu de raison que lui avait laissé la musique. Le repas fait , la leçon commença. Mais comme le pauvre nègre avait quatre doigts de vin par-dessus la cervelle, il ne pouvait pas seulement trouver les touches. Cependant Loaïsa lui persuada qu'il savait au moins deux airs , et ce qu'il y a de bon , c'est que l'autre le crut , et qu'il ne fit autre chose toute la nuit que de gratter sur une guitare fausse et sans cordes. Ils dormirent un peu le matin. Vers les six heures, Carrizalès descendit, ouvrit la porte delà cour, puis celle de la rue, et attendit le maître d'hôtel , qui vint quelques moments apres, mit les provisions dans le tour, et s'en alla. Carrizalès appela le nègre pour qu'il vint prendre sa ration et l'orge de sa mule ; après <|uoi le vieillard sortit, laissant les deux portes bien fermées, mais sans s'être aperçu de ce qu'on avait fait à celle de la rue , ce qui réjouit fort le professeur et l'écolier. A peine le maître du logis eut-il tourné les talons, que le nègre empoigna sa guitare , et se mit à jouer de telle façon que toutes les servantes l'entendirent, et vinrent le questionner par le tour : — Qu'est-ce que cela , Luis ? Depuis quand as-tu cette guitare , et qui te l'a donnée? — Qui me l'a donnée? répondit Luis j le plus grand musicien qu'il y ait au monde, celui qui me montrera en moins de six jours plus de six cents airs. — Où est ce musicien ? demanda la duègne. — Pas loin d'ici , répondit le nègre ; et si ce n'était la crainte ([ue j'ai de notre seigneur, je vous le montrerais peut-être , et , par ma foi ! vous seriez bien aises de le voir. — Mais ou peut-il être

pour Digitized by Google

ce ne fût que de sucreries, celui-ci caressa l'outre à tant de reprises qu'elle lui enleva le peu de raison que lui avait laissé la musique. Le repas fait, la leçon commença. Mais comme le pauvre nègre avait quatre doigts de vin par-dessus la cervelle, il ne pouvait pas seulement trouver les touches. Cependant Loaïsa lui persuada qu'il savait au moins deux airs, et ce qu'il y a de bon, c'est que l'autre le crut, et qu'il ne fit autre chose toute la nuit que de gratter sur une guitare fausse et sans cordes. Ils dormirent un peu le matin. Vers les six heures, Carrizalès descendit, ouvrit la porte de la cour, puis celle de la rue, et attendit le maître d'hôtel, qui vint quelques moments après, mit les provisions dans le tour, et s'en alla. Carrizalès appela le nègre pour qu'il vînt prendre sa ration et l'orge de sa mule; après quoi le vieillard sortit, laissant les deux portes bien fermées, mais sans s'être aperçu de ce qu'on avait fait à celle de la rue, ce qui réjouit fort le professeur et l'écolier.

A peine le maître du logis eut-il tourné les talons, que le nègre empoigna sa guitare, et se mit à jouer de telle façon que toutes les servantes l'entendirent, et vinrent le questionner par le tour : — Qu'est-ce que cela, Luis? Depuis quand as-tu cette guitare, et qui te l'a donnée? — Qui me l'a donnée? répondit Luis; le plus grand musicien qu'il y ait au monde, celui qui me montrera en moins de six jours plus de six cents airs. — Où est ce musicien? demanda la duègne. — Pas loin d'ici, répondit le nègre; et si ce n'était la crainte que j'ai de notre seigneur, je vous le montrerais peut-être, et, par ma foi! vous seriez bien aises de le voir. — Mais où peut-il être pour

f. que nous puissions le voir, répliqua la duègne , si jamais autre homme que notre maître n’est entré dans cette maison? — C'est bon, c’est bon, reprit le nègre, je ne veux rien vous dire de plus jusqu’à ce que vous voyiez tout ce qu’il m’apprendra , en aussi peu de temps que je vous l’ai dit. — Par ma foi! dit la duègne , ce doit être quelque démon qui te montrera , car je ne sais qui pourrait faire si vite un musicien de toi. — Diable ou non, reprit le nègre, vous l’entendrez , et vous le verrez quelque jour. — Mais cela ne peut être, dit une autre fille, puisque nous n’avons pas une seule fenêtre sur la rue pour voir ou pour entendre quelqu’un. — C’est égal, répondit le nègre ; il y a remède à tout , si ce n’est à la mort , et d’ailleurs si vous saviez ou si vous vouliez vous taire... — Ob ! oui, nous nous tairons, mon frère Luis, s’écria une des esclaves ; nous nous tairons comme si nous étions muettes. Je te promets , cher ami, que je me meurs pour entendre une belle voix; car depuis que nous sommes enterrées dans ces murailles, nous n’avons pas entendu seulement le chant des oiseaux. » Tous ces propos , Loaïsa les écoutait avec un plaisir infini , trouvant qu’ils allaient droit à son but , et qu’une bonne étoile dirigeait tout à la mesure de sa volonté. Les servantes s’en allèrent, après que le nègre leur eût promis qu’un beau jour, quand elles y penseraient le moins , il les appellerait pour leur faire entendre un délicieux chanteur ; puis, dans la crainte que son maître ne rentrât et ne le surprît causant avec elles, il revint s’enfermer dans son bouge. U aurait bien voulu prendre leçon , mais il n’osait jouer de jour, de peur que son maître ne l’entendît. Celui-ci Digitized by Google

que nous puissions le voir, répliqua la duègne, si jamais autre homme que notre maître n'est entré dans cette maison? — C'est bon, c'est bon, reprit le nègre, je ne veux rien vous dire de plus jusqu'à ce que vous voyiez tout ce qu'il m'apprendra, en aussi peu de temps que je vous l'ai dit. — Par ma foi! dit la duègne, ce doit être quelque démon qui te montrera, car je ne sais qui pourrait faire si vite un musicien de toi. — Diable ou non, reprit le nègre, vous l'entendrez, et vous le verrez quelque jour. — Mais cela ne peut être, dit une autre fille, puisque nous n'avons pas une seule fenêtre sur la rue pour voir ou pour entendre quelqu'un. — C'est égal, répondit le nègre; il y a remède à tout, si ce n'est à la mort, et d'ailleurs si vous saviez ou si vous vouliez vous taire... — Oh! oui, nous nous tairons, mon frère Luis, s'écria une des esclaves; nous nous tairons comme si nous étions muettes. Je te promets, cher ami, que je me meurs pour entendre une belle voix; car depuis que nous sommes enterrées dans ces murailles, nous n'avons pas entendu seulement le chant des oiseaux. »

Tous ces propos, Loaïsa les écoutait avec un plaisir infini, trouvant qu'ils allaient droit à son but, et qu'une bonne étoile dirigeait tout à la mesure de sa volonté. Les servantes s'en allèrent, après que le nègre leur eût promis qu'un beau jour, quand elles y penseraient le moins, il les appellerait pour leur faire entendre un délicieux chanteur; puis, dans la crainte que son maître ne rentrât et ne le surprît causant avec elles, il revint s'enfermer dans son bouge. Il aurait bien voulu prendre leçon, mais il n'osait jouer de jour, de peur que son maître ne l'entendît. Celui-ci

LE JALOUX ESTKÉMADUIIIEN. x3 rentra pen de temps après, et, fermant toutes les portes selon son usage, se barricada dans sa maison. Lorsqu'on vint, clans la journée, donner au nègre son dîner par le tour, il dit à une négresse qui le lui apportait, que, cette nuit, quand dormirait son maître, elles descendissent toutes sans faute au tour, pour entendre la voix qu'il leur avait promise. U est vrai qu'avant de parler ainsi , il avait instamment supplié son professeur de vouloir bien chanter et Jouer ce soir-là près du tour, afin qu'il pût remplir la promesse qu'il avait faite aux servantes de leur donner le concert d'une voix parfaite , assurant au chanteur qu'il serait comblé par elles de chatteries et de présents. Celui-ci se fit un peu prier avant de consentir à ce qu'il grillait de faire ; mais enfin , il répondit qu'il ferait ce que désirait son bon disciple , mais seulement pour lui faire plaisir, et sans nul autre intérêt. Le nègre l'embrassa, et lui donna un baiser sur la joue, en signe de la joie que lui causait la faveur promise; et, ce jour-là, ce fut lui qui donna à dîner à Loaïsa, lequel dîna aussi bien qu'il l'eût fait dans sa maison , et peut-être mieux. La nuit vint enfin , et vers minuit , on entendit dans le tour quelque bruit de voix qui appelaient tout bas. Luis comprit aussitôt que la bande était arrivée-, il appela son maître , et tous deux descendirent du grenier avec la guitare remontée et bien d'accord. Luis demanda : « Qui êtes- vous? et combien êtesvous pour entendre ? — Toutes , répondit-on , excepté notre maîtresse , qui reste couchée avec son mari. » Cette réponse contraria Loaïsa ; mais cependant , voulant poursuivre son dessein et contenter son Digitized by Google

rentra peu de temps après, et, fermant toutes les portes selon son usage, se barricada dans sa maison. Lorsqu'on vint, dans la journée, donner au nègre son dîner par le tour, il dit à une négresse qui le lui apportait, que, cette nuit, quand dormirait son maître, elles descendissent toutes sans faute au tour, pour entendre la voix qu'il leur avait promise. Il est vrai qu'avant de parler ainsi, il avait instamment supplié son professeur de vouloir bien chanter et jouer ce soir-là près du tour, afin qu'il pût remplir la promesse qu'il avait faite aux servantes de leur donner le concert d'une voix parfaite, assurant au chanteur qu'il serait comblé par elles de chatteries et de présents. Celui-ci se fit un peu prier avant de consentir à ce qu'il grillait de faire; mais enfin, il répondit qu'il ferait ce que désirait son bon disciple, mais seulement pour lui faire plaisir, et sans nul autre intérêt. Le nègre l'embrassa, et lui donna un baiser sur la joue, en signe de la joie que lui causait la faveur promise; et, ce jour-là, ce fut lui qui donna à dîner à Loaïsa, lequel dîna aussi bien qu'il l'eût fait dans sa maison, et peut-être mieux.

La nuit vint enfin, et vers minuit, on entendit dans le tour quelque bruit de voix qui appelaient tout bas. Luis comprit aussitôt que la bande était arrivée; il appela son maître, et tous deux descendirent du grenier avec la guitare remontée et bien d'accord. Luis demanda : « Qui êtes-vous? et combien êtes-vous pour entendre? — Toutes, répondit-on, excepté notre maîtresse, qui reste couchée avec son mari. » Cette réponse contraria Loaïsa; mais cependant, voulant poursuivre son dessein et contenter son

a4 JALOUX ESTRÉMADUH1K^. disciple , il se mit à jouer à demi-voix de si jolis airs sur sa guitare, qu'il jeta dans la même admiration et le nègre et le troupeau de femmes qui l'écoutaient. Mais comment dire ce qu'elles éprouvèrent quand elles lui entendirent jouer le fameux Pesame de ello , et l'air infernal de la sarabande , alors tout nouveau en Espagne? Il n'y eut vieille qui ne se mît en branle, ni jeune qui ne se rompit les reins , et tout cola dans le plus grand silence, avec des sentinelles placées pour avertir, si le vieillard venait à s'éveiller. Loaïsa leur chanta aussi quelques couplets de se'guidillaSj ce qui acheva de ravir ses paroissiennes , lesquelles supplièrent le nègre de leur dire quel était ce miraculeux musicien. Luis répondit que c'était un pauvre mendiant, le plus galant et le plus gentilhomme qu'il y eût dans toute la gueuserie de Séville. Elles le prièrent alors de faire en sorte qu'elles le vissent, et surtout de le garder quinze jours à la maison, promettant de le traiter et de le régaler à bouche que veux-tu. Elles demandèrent aussi quel moyen il avait employé pour l'introduire dans la maison. A cela le nègre ne répondit pas un mot ; mais, quant au surplus , il leur dit que, pour le voir, elles n'avaient qu'à faire dans le tour un petit trou quelles boucheraient ensuite avec de la cire , et que de garder le chanteur à la maison , il en faisait sa propre alFaire. Loaïsa leur parla aussi, et leur ofTrit ses services en termes si courtois , si bien choisis , qu'elles reconnurent aussitôt que ses propos ne pouvaient sortir de la bouche d'un pauvre mendiant. Elles l'engagèrent à revenir la nuit suivante au même endroit, promettant de décider leur maîtresse à venir l'entendre , malgré le sommeil léger Digitized by Google

LE JALOUX ESTRÉMADURIEN. 2$ de son mari, qui dormait si peu, non de vieillesse, mais de jalousie. Loaïsa leur répondit que, si elles avaient ertvie de l'entendre sans aucune crainte du vieillard, il leur donnerait une poudre à jeter dans son vin, qui le ferait dormir plus que le temps ordinaire, et d'un profond sommeil. «Oh! bon Jésus! s'écria l'une des filles , si cela était vrai , quelle bonne fortune nous serait arrivée par la porte , sans le savoir et sans le mériter ! Ce ne serait pas une poudre de sommeil pour lui , mais une poudre de vie pour nous toutes , et surtout pour ma pauvre maîtresse Léonor, sa femme , qu'il ne laisse ni au soleil ni à l'ombre , et qu'il ne perd pas de vue un moment. Ah ! seigneur de mon âme, apportez vite cette poudre, et que Dftu vous rende tout le bien que vous désirez. Allez vite , apportez -la; moi, je m'offre à la mêler dans le vin , et à être l'échanson ; et plaise à Dieu que le vieux s'endorme pour trois jours entiers avec leurs trois nuits ; ce serait nous donner le même temps des joies du paradis. — Eh bien ! dit Loaïsa , je vous apporterai cette poudre ; elle est telle qu'elle ne fait d'autre mal à celui qui la prend que de le faire dormir comme un mort. » Toutes ensemble le supplièrent de l'apporter au plus vite , et après être convenues qu'elles feraient un trou dans le tour avec une vrille, et amèneraient leur maîtresse pour qu'elle pût le voir et l'entendre , elles prirent congé du musicien. Quoiqu'on fût presque au point du jour, le nègre voulut prendre sa leçon, et Loaïsa la lui donna , en l'assurant qu'il n'y avait pas, dans tous scs écoliers, de plus fine oreille que la sienne ; et le pauvre nègre ne savait et ne sut de sa vie faire un croisé. Digitized by Google

de son mari, qui dormait si peu, non de vieillesse, mais de jalousie. Loaïsa leur répondit que, si elles avaient envie de l'entendre sans aucune crainte du vieillard, il leur donnerait une poudre à jeter dans son vin, qui le ferait dormir plus que le temps ordinaire, et d'un profond sommeil. « Oh ! bon Jésus ! s'écria l'une des filles, si cela était vrai, quelle bonne fortune nous serait arrivée par la porte, sans le savoir et sans le mériter! Ce ne serait pas une poudre de sommeil pour lui, mais une poudre de vie pour nous toutes, et surtout pour ma pauvre maîtresse Léonor, sa femme, qu'il ne laisse ni au soleil ni à l'ombre, et qu'il ne perd pas de vue un moment. Ah! seigneur de mon âme, apportez vite cette poudre, et que Dieu vous rende tout le bien que vous désirez. Allez vite, apportez-la; moi, je m'offre à la mêler dans le vin, et à être l'échanson; et plaise à Dieu que le vieux s'endorme pour trois jours entiers avec leurs trois nuits; ce serait nous donner le même temps des joies du paradis.— Eh bien ! dit Loaïsa, je vous apporterai cette poudre; elle est telle qu'elle ne fait d'autre mal à celui qui la prend que de le faire dormir comme un mort. » Toutes ensemble le supplièrent de l'apporter au plus vite, et après être convenues qu'elles feraient un trou dans le tour avec une vrille, et amèneraient leur maîtresse pour qu'elle pût le voir et l'entendre, elles prirent congé du musicien. Quoiqu'on fût presque au point du jour, le nègre voulut prendre sa leçon, et Loaïsa la lui donna, en l'assurant qu'il n'y avait pas, dans tous ses écoliers, de plus fine oreille que la sienne; et le pauvre nègre ne savait et ne sut de sa vie faire un croisé.

LE JALOUX E$TIUÉKADUI11EN. e6 Les amis de Loaïsa avaient soin de venir chaque nuit écouter à la porte de la rue, pour savoir s'il avait quelque chose à leur dire ou à leur demander. Au signal dont ils étaient convenus, Loaïsa reconnut qu'ils étaient à la porte, et, par le trou du gond, après leur avoir appris brièvement le bon état de son affaire , il les pria instamment de lui trouver quelque drogue somnifère bonne à donner à Carrizalès, ayant ouï dire qu'il y avait une poudre à cet usage. Us répondirent que , parle moyen d'un médecin de leurs amis , ils se procureraient le meilleur remède qu'il y eût dans ce genre, si toutefob U y en avait ; et l'exhortant à pousser jusqu'au bout son entreprise , après lui avoir promis de revenir la nuit suivante, munis de toutes les provisions nécessaires , ils s'éloignèrent en toute hâte. La nuit vint , et la troupe de colombes accourut à l'appeau de la guitare. Avec elles venait la simple Léonor, topt effrayée, toute tremblante que son mari ne s'éveillât. Vainement, agitée de cette crainte, elle avait voulu résister ; tant de choses lui dirent ses femmes, et surtout la duègne, sur le charme de la musique et la bonne mine du musicien, qu'elles louaient sans l'avoir vu , et mettaient au-dessus d'Absalon et d'Orphée, que la pauvre dame, persuadée et vaincue, se laissa aller à faire ce qu'elle n'aurait jamais pensé d'elle-même. La première chose qu'elles firent en arrivant au tour , fut de le percer avec une vrille pour voir enfin le musicien. Celui-ci n'était déjà plus en habit de pauvre, mais avec de grands hauts-de-chausse de taffetas jaune, larges à la mode des marins , un pourpoint de même étoffe, garni de tresses d'or , une toDigitized by Google

LE JALOUX ESTKÉMADUEIEK. »7 que de satin de même couleur, et up col empesé, à grandes pointes de dentelles. Il avait eu soin de pourvoir sa besace de tous ces objets , pensant qu'il pourrait bien se voir dans le cas de changer de toilette. Loaïsa était jeune , de belle taille et d'agréable visage j et comme il y avait si longtemps que toutes ce$ pauvres femmes avaient la vue faite à ne voir que leur vieux maître , il leur sembla qu'elles avaient un ange du ciel devant les yeux. L'une se mettait au trou pour le regarder, puis une autre après; et, pour qu'elles le pussent mieux voir , le nègre éclairait son maître en lui promenant la torche de cire du haut en bas sur le corps. Quand elles l'eurent toutes bien vu , même les négresses , Loaïsa prit sa guitare, et chanta cette nuit si merveilleusement, qu'il les laissa toutes, les vieilles comme les jeunes , dans la surprise et l'admiration. Aussi prièrent-elles le nègre d'imaginer un moyen de le faire entrer tout à fait dans la maison, afin qu'elles pussent le voir et l'entendre de plus près , non à la dérobée, par le trou d'une aiguille, et sans la crainte de leur maître , qui pouvait les surprendre à la sourdine et le vol dans la main; chose qui n'arriverait point, si on le tenait caché dans l'intérieur du logis. A cela leur maîtresse s'opposa formellement, disant qu'on ne songeât point à une pareille extravagance , dont elle aurait un regret mortel , et que d'ailleurs , de là , chacune pouvait voir et entendre le musicien en toute sûreté , et sans danger de son honneur. « Son honneur ! s'écria la duègne ; bah ! le roi en a bien assez. Restez , madame , tant qu'il vous plaira , enfermée avec votre Mathusalem, et laissez-nous nous divertir à notre guise. D'autant plus que ce jeune seiDigitized by Google

que de satin de même couleur, et un col empesé, à grandes pointes de dentelles. Il avait eu soin de pourvoir sa besace de tous ces objets, pensant qu'il pourrait bien se voir dans le cas de changer de toilette. Loaïsa était jeune, de belle taille et d'agréable visage; et comme il y avait si longtemps que toutes ces pauvres femmes avaient la vue faite à ne voir que leur vieux maître, il leur sembla qu'elles avaient un ange du ciel devant les yeux. L'une se mettait au trou pour le regarder, puis une autre après; et, pour qu'elles le pussent mieux voir, le nègre éclairait son maître en lui promenant la torche de cire du haut en bas sur le corps. Quand elles l'eurent toutes bien vu, même les négresses, Loaïsa prit sa guitare, et chanta cette nuit si merveilleusement, qu'il les laissa toutes, les vieilles comme les jeunes, dans la surprise et l'admiration. Aussi prièrent-elles le nègre d'imaginer un moyen de le faire entrer tout à fait dans la maison, afin qu'elles pussent le voir et l'entendre de plus près, non à la dérobée, par le trou d'une aiguille, et sans la crainte de leur maître, qui pouvait les surprendre à la sourdine et le vol dans la main; chose qui n'arriverait point, si on le tenait caché dans l'intérieur du logis.

A cela leur maîtresse s'opposa formellement, disant qu'on ne songeât point à une pareille extravagance, dont elle aurait un regret mortel, et que d'ailleurs, de là, chacune pouvait voir et entendre le musicien en toute sûreté, et sans danger de son honneur. « Son honneur! s'écria la duègne; bah! le roi en a bien assez. Restez, madame, tant qu'il vous plaira, enfermée avec votre Mathusalem, et laissez-nous nous divertir à notre guise. D'autant plus que ce jeune sei-

 gneur paraît si honnête , qu’il ne voudra rien de plus de nous autres que ce que nous voudrons nous-mêmes. — Oh ! mesdames , dit aussitôt Loaïsa , je ne suis venu ici qu’avec l’intention de servir toutes vos grâces de mon âme et de mon sang , par compassion de votre réclusion inouïe , et des belles années que vous perdez dans une vie semblable. Par la vie de mon père, je suis un homme si simple, si doux, si obéissant et de si bonne pâte , que je ne ferai rien que ce qu’on m’ordonnera. Et si quelqu’une de vous me dit : « Maître , asseyez-vous ici 5 maître , promenezvous là , tournez , passez, arrêtez, «j’obéirai aussitôt comme le plus docile et le mieux dressé de tous les chiens qui sautent pour le roi de France. — S’il en est ainsi , dit l’innocente Léonor , quel moyen prendrons-nous pour faire entrer céans ce seigneur professeur? — Un fort bon, répondit Loaïsa ^ tâdiez entre vous toutes de prendre sur la cire l'empreinte de la clef de cette porte du milieu , et je me charge d’en faire venir une pour la nuit prochaine , bonne à notre service. — Avec cette clef, dit une des filles , on a toutes celles de la maison , car c’est le passepartout. — Ce n’en sera que mieux, reprit Loaïsa. — Sans doute, dit Léonor ; mais , avant tout , le seigneur doit jurer qu’une fois dedans , il ne fera rien autre chose que de chanter et de jouer ce qu’on lui demandera , et qu’il restera bien caché et bien tranquille dans l’endroit où nous le mettrons. — Oui , je le jure , dit aussitôt Loaïsa. — Ce serment 11e vaut rien , répondit Léonor ; il faut qu’il jure par la vie de son père , et en baisant la croix , de manière que nous le voyions toutes. — Je le jure par la vie de mon jîère. Digilized by Google

lE JàLOüX ESTRÉMADfEIEN. 3.9 dit Loaïsa , et par ce signe de la croix que je baise avec ma bouche indigne. » Et faisant , en effet , une croix avec deux doigts , il la baisa à trois reprises. Cela fait, une autre fille ajouta : « Surtout, seigneur, n'oubliez pas la poudre, car c'est le tu cuitem de toute l'affaire. » Ainsi se termina la conversation de cette nuit , et tout le monde s'en alla , enchanté de la convention. Le sort , qui menait de bien en mieux les affaires de Loaïsa, amena justement à la même heure , qui était la seconde après minuit, ses amis dans la rue. Ceuxci , donnant le signal accoutumé , qui était de jouer d'un corde Paris, appelèrent Loaïsa, lequel leur rendit compte de l'état de son entreprise, leur demanda la poudre ou tout autre narcotique qui devait endormir Carrizalès , et les avertit qu'ils auraient à lui procurer une clef. Les amis répondirent qu'ils apporteraient , non une poudre , mais un onguent , dont il suffisait de frotter le pouls et les tempes à quelqu'un pour lui procurer un si profond sommeil , qu'il ne .s'en éveillerait pas de deux jours , à moins qu'on ne lui lavât avec du vinaigre les parties graissées; ils ajoutèrent que , dès qu'ils auraient l'empreinte en cire , ils se procureraient la clef sur-le-champ. Ses amis parfis, Loaïsa dormit avec le nègre le reste de cette nuit, et attendit impatiemment que l'autre nuit vînt , pour voir si l'on accomplirait la promesse de la clef. Et bien que le temps semble pesant et paresseux è ceux qui attendent qu'il passe , il joute néanmoins de vitesse avec la pensée elle-même , et leur amène bienlùt le terme attendu, car jamais il ne s'arrête ni ne se repose.
Digilized by Google

dit Loaïsa, et par ce signe de la croix que je baise avec ma bouche indigne. » Et faisant, en effet, une croix avec deux doigts, il la baisa à trois reprises. Cela fait, une autre fille ajouta : « Surtout, seigneur, n'oubliez pas la poudre, car c'est le *tu autem* de toute l'affaire. »

Ainsi se termina la conversation de cette nuit, et tout le monde s'en alla, enchanté de la convention. Le sort, qui menait de bien en mieux les affaires de Loaïsa, amena justement à la même heure, qui était la seconde après minuit, ses amis dans la rue. Ceux-ci, donnant le signal accoutumé, qui était de jouer d'un cor de Paris, appelèrent Loaïsa, lequel leur rendit compte de l'état de son entreprise, leur demanda la poudre ou tout autre narcotique qui devait endormir Carrizalès, et les avertit qu'ils auraient à lui procurer une clef. Les amis répondirent qu'ils apporteraient, non une poudre, mais un onguent, dont il suffisait de frotter le pouls et les tempes à quelqu'un pour lui procurer un si profond sommeil, qu'il ne s'en éveillerait pas de deux jours, à moins qu'on ne lui lavât avec du vinaigre les parties graissées; ils ajoutèrent que, dès qu'ils auraient l'empreinte en cire, ils se procureraient la clef sur-le-champ. Ses amis partis, Loaïsa dormit avec le nègre le reste de cette nuit, et attendit impatiemment que l'autre nuit vînt, pour voir si l'on accomplirait la promesse de la clef. Et bien que le temps semble pesant et paresseux à ceux qui attendent qu'il passe, il joute néanmoins de vitesse avec la pensée elle-même, et leur amène bientôt le terme attendu, car jamais il ne s'arrête ni ne se repose.

3o le jaloux ESTRÉMAtiuiilEî». La nuit arriva donc, et l'heure habituelle pour accourir au tour, où furent bientôt rendues toutes les femmes de la maison, grandes et petites , blanches et noires , car elles avaient toutes le môme désir de tenir dans leur sérail le seigneur musicien. Mais Léonor ne vint point ; et quand Loaïsa s'informa d'elle , on lui répondit qu'elle était couchée avec son mari , lequel , avant de s'endormir, fermait en dedans la porte de sa chambre , et mettait la clef sous son traversin ; mais que leur maîtresse avait dit que , dès que le vieux s'endormirait , elle ferait en sorte de tirer la clef pour en prendre l'empreinte sur de la cire molle qu'elle avait préparée, et qu'on pourrait l'aller chercher dans peu d'instants par la chatière. Loaïsa resta stupéfait des précautions du vieillard; mais pourtant il ne perdit ni le désir ni l'espérance. En ce moment , le cor de Paris se fit entendre ; il accourut à l'autrè porte, et trouva ses amis qui lui donnèrent une petite fiole de l'onguent dont ils lui avaient appris la propriété. Loaïsa prit la fiole , leur dit d'attendre un peu pour qu'il leur donnât l'empreinte de la clef, et, revenant au tour, il dit à la duègne , qui montrait plus que toute autre l'envie de le faire entrer, qu'elle portât ce baume à sa maîtresse , pour que celle-ci , quand elle en connaîtrait l'usage et la vertu , fit en sorte d'en frotter tout doucement son mari , et qu'alors on verrait des merveilles. La duègne obéit , et quand elle arriva à la chatière, elle trouva Léonor qui l'attendait , étendue tout de son long sur le plancher, et le nez au trou du chat. La duègne s'approcha , s'étendit de la même façon, et mettant la bouche à l'oreille de sa maîtresse , elle lui Digitized by Google

La nuit arriva donc, et l'heure habituelle pour accourir au tour, où furent bientôt rendues toutes les femmes de la maison, grandes et petites, blanches et noires, car elles avaient toutes le même désir de tenir dans leur sérail le seigneur musicien. Mais Léonor ne vint point; et quand Loaïsa s'informa d'elle, on lui répondit qu'elle était couchée avec son mari, lequel, avant de s'endormir, fermait en dedans la porte de sa chambre, et mettait la clef sous son traversin; mais que leur maîtresse avait dit que, dès que le vieux s'endormirait, elle ferait en sorte de tirer la clef pour en prendre l'empreinte sur de la cire molle qu'elle avait préparée, et qu'on pourrait l'aller chercher dans peu d'instants par la chatière. Loaïsa resta stupéfait des précautions du vieillard; mais pourtant il ne perdit ni le désir ni l'espérance. En ce moment, le cor de Paris se fit entendre; il accourut à l'autre porte, et trouva ses amis qui lui donnèrent une petite fiole de l'onguent dont ils lui avaient appris la propriété. Loaïsa prit la fiole, leur dit d'attendre un peu pour qu'il leur donnât l'empreinte de la clef, et, revenant au tour, il dit à la duègne, qui montrait plus que toute autre l'envie de le faire entrer, qu'elle portât ce baume à sa maîtresse, pour que celle-ci, quand elle en connaîtrait l'usage et la vertu, fît en sorte d'en frotter tout doucement son mari, et qu'alors on verrait des merveilles.

La duègne obéit, et quand elle arriva à la chatière, elle trouva Léonor qui l'attendait, étendue tout de son long sur le plancher, et le nez au trou du chat. La duègne s'approcha, s'étendit de la même façon, et mettant la bouche à l'oreille de sa maîtresse, elle lui

LE JilLOUX ESTEÉMAOtmiER. 3l dit à voix basse qu'elle apportait l'onguent , et lui expliqua la manière dé s'en servir. L'autre prit la fiole , et dit à la duègne qu'il lui avait été iihpossible de prendre la clef à son mari , parce qu'au lieu de la mettre , comme d'habitude , sous sou oreiller^ il l'a^ vait cachée entre les deux matelas , et sous le milieu de son corps. « Mais, ajouta-t-elle, dites au maître que, si son onguent agit comme il le promet , on aura facilement la clef toutes les fois qu'elle sera nécessaire , et sans qu'il soit besoin d'en prendre la figure en dre. Allez vite lui porter ma réponse , et revenez voir si l'onguent opère , car J'entends tout de suite , tout de suite, en frotter mon mari. » La duègne descendit porter le message à maître Loaïsa, lequel renvoya ses amis qui attendaient encore la clef. Tout émue , toute tremblante , et retenant le souille de sa bouche , Léonor alla graisser les deut pouls de son jaloux mari ; puis elle lui graissa les deux narines, et comme , pendant cette opération , il remua tout à coup la tête , elle resta glacée de crainte, croyant qu'il la prenait sur le fait. Enfin , du mieux qu'elle put , elle acheva de le frotter dans tous les endroits nécessaires , ce qui fut la même chose que de l'embaumer pour la sépulture. U sc passa peu de temps avant que le narcotique donnât des preuves de sa vertu , car le vieillard se mit bientôt à pousser de si formidables ronflements qu'on les aurait entendus de la rue : musique plus douce encore aux oreilles de sa femme que celle du maître de son nègre. Léonor, toujours doutant de son succès, s'approcha de lui, et le secoua un peu , pour voir s'il dormait bien , puis un peu plus , puis un peu plus encore ^ à la fin , s'en> Digitized by Google

dit à voix basse qu'elle apportait l'onguent, et lui expliqua la manière de s'en servir. L'autre prit la fiole, et dit à la duègne qu'il lui avait été impossible de prendre la clef à son mari, parce qu'au lieu de la mettre, comme d'habitude, sous son oreiller, il l'avait cachée entre les deux matelas, et sous le milieu de son corps. « Mais, ajouta-t-elle, dites au maître que, si son onguent agit comme il le promet, on aura facilement la clef toutes les fois qu'elle sera nécessaire, et sans qu'il soit besoin d'en prendre la figure en cire. Allez vite lui porter ma réponse, et revenez voir si l'onguent opère, car j'entends tout de suite, tout de suite, en frotter mon mari. » La duègne descendit porter le message à maître Loaïsa, lequel renvoya ses amis qui attendaient encore la clef.

Tout émue, toute tremblante, et retenant le souffle de sa bouche, Léonor alla graisser les deux pouls de son jaloux mari; puis elle lui graissa les deux narines, et comme, pendant cette opération, il remua tout à coup la tête, elle resta glacée de crainte, croyant qu'il la prenait sur le fait. Enfin, du mieux qu'elle put, elle acheva de le frotter dans tous les endroits nécessaires, ce qui fut la même chose que de l'embaumer pour la sépulture. Il se passa peu de temps avant que le narcotique donnât des preuves de sa vertu, car le vieillard se mit bientôt à pousser de si formidables ronflements qu'on les aurait entendus de la rue : musique plus douce encore aux oreilles de sa femme que celle du maître de son nègre. Léonor, toujours doutant de son succès, s'approcha de lui, et le secoua un peu, pour voir s'il dormait bien, puis un peu plus, puis un peu plus encore; à la fin, s'en-

3a tE jALorx estrémadlrien. liardissant , elle le retourna d'un côté sur l’autre , sans qu'il s’éveillât. Voyant cela , elle s’en fut à la cliatiire de la porte , et d’une voix aussi basse que la première fois, elle appela la duègne qui l’attendait là. « Bonne nouvelle, ma sœur, lui dit -elle; Carrizalès dort comme un mort. — Eh bien I madame , s'écria la duègne , qu’attendez-vous pour prendre la clef? pensez donc que le musicien l’attend depuis plus d’une heure. — Allons , ma sœur, répondit Léonor, je vais la chercher. » En effet, s’approchant du lit, elle mit la main entre les deux matelas , et en tira la clef sans que le vieillard s’en aperçût. Quand elle la tint dans sa main, elle se mit à sauter de joie, courut ouvrir la porte, et présenta cette clefbienheurcuse à la duègne, qui se pâma d’aise en la recevant. « Maintenant, dit Léonor, il faut aller ouvrir au musicien , et l’amener dans la galerie, car je n’ose pas bouger d’ici, crainte de ce qui peut arriver. IMais avant toute chose , il liiut lui faire ratifier et prêter de nouveau son serment, de ne rien faire que ce qu’on lui ordonnera ; et s’il refuse de le répéter et de le confirmer, il ne faut lui ouvrir en aucune façon. — Ainsi sera , dit la duègne; et, par ma foi ! il n’entrera qu’après avoir juré et parjuré , et baisé la croix six fois. — INe mets point de tarif, reprit Léonor; qu’il la baise, et que ce soit autant de fois qu’il voudra. Mais aie soin de le faire jurer par la vie de ses parents, et par tout ce qu’il aime bien. Après cela , nous serons tranquilles , et nous pourrons nous rassasier de l’entendre jouer et chanter, ce qu’il fait , sur mon âme , fort délicatement. Cours à présent, et te dépêche ; que la nuit ne se p.asse pas en paroles. » Digilized by Google

hardissant, elle le retourna d'un côté sur l'autre, sans qu'il s'éveillât. Voyant cela, elle s'en fut à la chatière de la porte, et d'une voix aussi basse que la première fois, elle appela la duègne qui l'attendait là. « Bonne nouvelle, ma sœur, lui dit-elle; Carrizalès dort comme un mort. — Eh bien! madame, s'écria la duègne, qu'attendez-vous pour prendre la clef? pensez donc que le musicien l'attend depuis plus d'une heure. — Allons, ma sœur, répondit Léonor, je vais la chercher. » En effet, s'approchant du lit, elle mit la main entre les deux matelas, et en tira la clef sans que le vieillard s'en aperçût. Quand elle la tint dans sa main, elle se mit à sauter de joie, courut ouvrir la porte, et présenta cette clef bienheureuse à la duègne, qui se pâma d'aise en la recevant. « Maintenant, dit Léonor, il faut aller ouvrir au musicien, et l'amener dans la galerie, car je n'ose pas bouger d'ici, crainte de ce qui peut arriver. Mais avant toute chose, il faut lui faire ratifier et prêter de nouveau son serment, de ne rien faire que ce qu'on lui ordonnera; et s'il refuse de le répéter et de le confirmer, il ne faut lui ouvrir en aucune façon. — Ainsi sera, dit la duègne; et, par ma foi! il n'entrera qu'après avoir juré et parjuré, et baisé la croix six fois. — Ne mets point de tarif, reprit Léonor; qu'il la baise, et que ce soit autant de fois qu'il voudra. Mais aie soin de le faire jurer par la vie de ses parents, et par tout ce qu'il aime bien. Après cela, nous serons tranquilles, et nous pourrons nous rassasier de l'entendre jouer et chanter, ce qu'il fait, sur mon âme, fort délicatement. Cours à présent, et te dépêche; que la nuit ne se passe pas en paroles. »

 La bonne dnègne retroussa ses jupes, et, d’une seule traite, arriva jusqu’au tour, où l’attendaient toutes les femelles de la maison. Quand elles la virent, agitant la clef dans sa main , leur joie fut si grande, qu’elles la prirent en rond , et l’emportèrent comme un doyen d’université , en criant : « Vivat / vivat ! » Ce fut un redoublement , quand elle leur dit qu'il n’y avait nul besoin de contrefaire la clef, puisque le vieux dormait si fort avec l’onguent dont il était graissé , qu’on pourrait la lui prendre toutes les fois qu’on en aurait envie. « Eh bien donc ! s’écria l’une des filles ; ouvrez celte porte , et faites entrer ce cavalier, qui s’ennuie d’attendre , etdonnons*nous de la musique à cœur-joie ^ il n’y a plus rien à voir ni rien à prévoir. — Si fait , si fait , reprit la duègne ; il y a quelque chose à voir : c’est de lui faire prêter serment , comme la nuit dernière. — U est si bon , dit une des esclaves, qu’il prêtera tous ceux que nous voudrons. » La duègne mit alors la clef dans la serrure , et , tenant la porte entrouverte, appela Loaïsa, qui avait tout entendu par l'ouverture du tour, et qui , s’approchant de la porte , voulut entrer tout d’un coup ; mais la duègne le retint , en lui mettant la main sur la poitrine , et lui dit ; « Apprenez , mon cher seigneur , et je le jure sur ma conscience et sur le nom de Dieu , que nous toutes qui vivons enfermées dans les limites de cette maison, nous sommes vierges comme les mères qui nous ont mises an monde , excepté toutefois ma maltresse. Et moi , qui dois paraître avoir bien quarante ans , quoique je n’en aie pas trente , puisqu’il s’en manque deux mois et demi, je le suis aussi, miséricorde ! et si je parais vieille , c’est que les peines Digilized by Google

La bonne duègne retroussa ses jupes, et, d'une seule traite, arriva jusqu'au tour, où l'attendaient toutes les femelles de la maison. Quand elles la virent, agitant la clef dans sa main, leur joie fut si grande, qu'elles la prirent en rond, et l'emportèrent comme un doyen d'université, en criant : « *Vivat ! vivat !* » Ce fut un redoublement, quand elle leur dit qu'il n'y avait nul besoin de contrefaire la clef, puisque le vieux dormait si fort avec l'onguent dont il était graissé, qu'on pourrait la lui prendre toutes les fois qu'on en aurait envie. « Eh bien donc ! s'écria l'une des filles ; ouvrez cette porte, et faites entrer ce cavalier, qui s'ennuie d'attendre, et donnons-nous de la musique à cœur-joie ; il n'y a plus rien à voir ni rien à prévoir. — Si fait, si fait, reprit la duègne ; il y a quelque chose à voir : c'est de lui faire prêter serment, comme la nuit dernière. — Il est si bon, dit une des esclaves, qu'il prêtera tous ceux que nous voudrons. »

La duègne mit alors la clef dans la serrure, et, tenant la porte entr'ouverte, appela Loaïsa, qui avait tout entendu par l'ouverture du tour, et qui, s'approchant de la porte, voulut entrer tout d'un coup ; mais la duègne le retint, en lui mettant la main sur la poitrine, et lui dit : « Apprenez, mon cher seigneur, et je le jure sur ma conscience et sur le nom de Dieu, que nous toutes qui vivons enfermées dans les limites de cette maison, nous sommes vierges comme les mères qui nous ont mises au monde, excepté toutefois ma maîtresse. Et moi, qui dois paraître avoir bien quarante ans, quoique je n'en aie pas trente, puisqu'il s'en manque deux mois et demi, je le suis aussi, miséricorde ! et si je parais vieille, c'est que les peines

■ U? JALOtJX ESTBfeMADUKIEK. et les chagrins ont bientôt mis un zéro anx années , si ce n’est deux , quand l’envie leur en prend. Et étant , U ne serait ni juste , ni raisonnable , que noos payassions trois ou quatre chansonnettes au prix de toute la virginité qu’enferme cette maison. Car, jusqu’à cette négresse » qui s’appelle Guiomar , tout est vierge ici. Ainsi donc , seigneur de mon cœur, avant d’entrer dans notre royaume , votre grâce prêtera un solennel serment de ne faire autre chose que ce que nous prescrirons ; et s’il vous paraît que c est beaucoup exiger de votre part , considérez que c’est beaucoup plus aventurer de la nôtre ; et d ailleurs , si vous venez avec de bonnes intentions , vous devez jurer sans regret : le bon payeur ne refuse pas de gages. — Bien et très-bien dit, s’écria l’une des fdles; Dame MariAlonzo a parlé en personne discrète et qui sait son monde. Si le seigneur ne veut pas jurer , qu’il n’entre point ici. — Moi , dit la négresse Guiomar , qui ne se piquait pas de grande finesse, jure ou non jure , être égal. Comme le diable, lui jurer , lui entrer , lui lüut oublier. » C’était avec le plus grand sérieux que Loaïsa avait écouté la harangue de Dame Mari- Alonzo, et ce fut avec la plus imposante gravité qu’il répondit : « Certes, mesdames, chères sœurs et compagnes, jamais mon intention ne fut , n’est et ne sera autre que de vous donner plaisir et satisfaction en tout ce que mes forces peuvent atteindre. Aussi le serment que vous me demandez ne me fera-t-il pas broncher-, mais j’aurais voulu que vous eussiez plus de confiance en ma simple parole , car , donnée par un homme de ma sorte, c’était la même chose qu’une obligation en force de chose jugée 5 et je veux que vous Digitized by Google

et les chagrins ont bientôt mis un zéro aux années, si ce n'est deux, quand l'envie leur en prend. Et cela étant, il ne serait ni juste, ni raisonnable, que nous payassions trois ou quatre chansonnettes au prix de toute la virginité qu'enferme cette maison. Car, jusqu'à cette négresse, qui s'appelle Guiomar, tout est vierge ici. Ainsi donc, seigneur de mon cœur, avant d'entrer dans notre royaume, votre grâce prêtera un solennel serment de ne faire autre chose que ce que nous prescrirons; et s'il vous paraît que c'est beaucoup exiger de votre part, considérez que c'est beaucoup plus aventurer de la nôtre; et d'ailleurs, si vous venez avec de bonnes intentions, vous devez jurer sans regret : le bon payeur ne refuse pas de gages. — Bien et très-bien dit, s'écria l'une des filles; Dame Mari-Alonzo a parlé en personne discrète et qui sait son monde. Si le seigneur ne veut pas jurer, qu'il n'entre point ici. — Moi, dit la négresse Guiomar, qui ne se piquait pas de grande finesse, jure ou non jure, être égal. Comme le diable, lui jurer, lui entrer, lui tout oublier. » C'était avec le plus grand sérieux que Loaïsa avait écouté la harangue de Dame Mari-Alonzo, et ce fut avec la plus imposante gravité qu'il répondit : « Certes, mesdames, chères sœurs et compagnes, jamais mon intention ne fut, n'est et ne sera autre que de vous donner plaisir et satisfaction en tout ce que mes forces peuvent atteindre. Aussi le serment que vous me demandez ne me fera-t-il pas broncher; mais j'aurais voulu que vous eussiez plus de confiance en ma simple parole, car, donnée par un homme de ma sorte, c'était la même chose qu'une obligation passée en force de chose jugée; et je veux que vous

LE JALOUX XSTKÉMADURIKK. 35 sachiez que sous un mauvais manteau est d'ordinaire un bon buveur. Mais, pour que vous soyez toutes bien assurées de la droiture de mes intentions , je me décide à jurer en bon catholique et en honnête homme. Ainsi donc , je jure par la plus formidable efficacité , dans toute sa sainteté et plénitude , par les entrées et les sorties du saint mont Liban , et par tout ce que renferme dans sa préface la véridique histoire de Charlemagne , y compris la mort du géant Fier-^-Bras , de ne passer ni outre-passer le serment que je £iis, ni les commandements de la plus petite et de la plus chétive deces dames, sous peine, si je fais ou veux faire autre chose, de la voir, dès à présent pour alors, et dès alors pour à présent, déclarer nulle et non avenue. » U en arrivait lè de son serment , le bon Loaïsa , quand une d^ filles , qui l'avait écouté avec la plus grande attention , s'écria , en jetant un grand cri : « Voilà, j'imagine, un serment fait pour attendrir les pierres ; que le Ciel me damne si je veux que tu jures davantage, car, seulement avec ce que tu as déjà juré , tu entrerais dans la caverne de Cabra ! » Et le prenant par ses chausses , elle le tira dedans. Les autres l'entourèrent aussitôt, et l'une d'elles courut annoncer la nouvelle à sa maîtresse , qui guettait encore le sommeil de son mari. Quand la messagère lui dit que le musicien était déjà dans l'escalier , elle se réjouit et se troubla tout à la fois , et demanda vite s'il avait juré. « Certainement, répondit l'autre, et avec la plus étrange formule de serment que j'aie entendue dans toute ma vie. — Bon ! s'écria Léonor , s'il a juré , nous le tenons. Oh ! que j'étais bien avisée en exigeant qu'il jurât! » Digitized by Google

sachiez que sous un mauvais manteau est d'ordinaire un bon buveur. Mais, pour que vous soyez toutes bien assurées de la droiture de mes intentions, je me décide à jurer en bon catholique et en honnête homme. Ainsi donc, je jure par la plus formidable efficacité, dans toute sa sainteté et plénitude, par les entrées et les sorties du saint mont Liban, et par tout ce que renferme dans sa préface la véridique histoire de Charlemagne, y compris la mort du géant Fier-à-Bras, de ne passer ni outre-passer le serment que je fais, ni les commandements de la plus petite et de la plus chétive de ces dames, sous peine, si je fais ou veux faire autre chose, de la voir, dès à présent pour alors, et dès alors pour à présent, déclarer nulle et non avenue. »

Il en arrivait là de son serment, le bon Loaïsa, quand une des filles, qui l'avait écouté avec la plus grande attention, s'écria, en jetant un grand cri : « Voilà, j'imagine, un serment fait pour attendrir les pierres; que le Ciel me damne si je veux que tu jures davantage, car, seulement avec ce que tu as déjà juré, tu entrerais dans la caverne de Cabra ! » Et le prenant par ses chausses, elle le tira dedans. Les autres l'entourèrent aussitôt, et l'une d'elles courut annoncer la nouvelle à sa maîtresse, qui guettait encore le sommeil de son mari. Quand la messagère lui dit que le musicien était déjà dans l'escalier, elle se réjouit et se troubla tout à la fois, et demanda vite s'il avait juré. « Certainement, répondit l'autre, et avec la plus étrange formule de serment que j'aie entendue dans toute ma vie. — Bon ! s'écria Léonor, s'il a juré, nous le tenons. Oh ! que j'étais bien avisée en exigeant qu'il jurât ! »

LE JAI.OrX r.STP.ÉMADÜRIES. 3(î En ce moment toute la troupe arriva , le musicien au milieu, éclairée par le nègre et Goiomar la négresse. Dès que Loaïsa vit Léonor, il voulut se jeter à ses genoux pour lui baiser les mains ; elle , sans parler et par signe , le fit aussitôt relever. Toutes les autres restaient comme muettes, n'osant dire mot, dans la crainte que leur maître ne les entendit. Voyant cela, Loaïsa leur dit qu'elles pouvaient parler tout haut , puisque l'onguent dont leur maître était frotté avait une telle vertu , que, sauf d'ôter la vie , il rendait un homme comme un mort. — Je le crois bien, dit Léonor, car s'il n'en était pas ainsi, mon mari se serait déjà éveillé vingt fois, tant ses infirmités nombreuses lui rendent le sommeil léger. Mais depuis que je l'ai graissé , il ronfle comme un animal. — En ce cas, dit la duègne , allons-nons-en dans cette salle en face , pour entendre chanter ce seigneur, et nous divertir un peu. — Allons , dit Léonor ; mais que Guiomar reste ici pour nous avertir si Carrizalès s'éveille. » Guiomar soupira, et répondit : « Moi noire reste, blanches s'en vont; Dieu pardonne à tontes ! » La négresse resta, les autres entrèrent dans la salle , où se trouvait une riche estrade, et, plaçant l'étranger au milieu d'elles, elles s'assirent toutes à l'entour. La bonne Mari-Alonzo prit alors une lumière, et se mit à regarder le musicien du haut en bas; etl'une disait : . (Oh! quel joli toupet, .si frisé , si pommadé ! » Une autre : « Ouf! quelle blancheur de dents! voyez : elles feraient honte à des amandes. » Une autre : « Holà ! quels yeux grands et bien fendus ! Par le siècle de ma grand'mère ! ils sont verts , en vérité , et ressemblent à deux émeraudes. » Celle-ci louait la bouche, celle-là les pieds, et toutes Digitized by Google

LE JALOUX ESTBÉMAULRIEN. i'] ensemble faisaient de sa personne une minutieuse anatomie. Lëonor seule se taisait ; mais elle regardait aussi , et l’étranger lui semblait à chaque coup d’œil plus avenant que son vieux mari. En ce moment la duègne prit la guitare que portait le nègre, et la mit entre les mains de Loaïsa , en le priant de l’accompagner tandis qu’elle chanterait des couplets très à la mode alors à Séville. Loaïsa se rendit à son désir. Tontes se levèrent, et, tandis qu’elles dansaient à perdre haleine , la duègne , qui savait les couplets , les chanta avec plus de bonne grâce que de belle voix. La chanson commençait ainsi : Maman, pour ina ganle Duègne en vain mettrez ; Si je ne me garde , Mal me garderez. D'un cruel martyre Mon cœur est soulTraiit ; Il bat, il soupire. Et se tait ponrtam. Hais si prompt remède A. son mal n'oITrez, En vain à votre aide Duègne appellerez; L'amour le pMiède, Mal me garderez >. Â la fin de ses chants et de ses danses était arrivé le chœur des jeunes filles, conduit par la bonne duègue, quand tout à coup accourut Giiiomar , la sentinelle , toute troublée , tout effarée , battant des pieds et des ■ Cette chansonnette de Cervaiilès a été récemment mise en musique par Gooiis. Digitized by Google

ensemble faisaient de sa personne une minutieuse anatomie. Léonor seule se taisait ; mais elle regardait aussi, et l'étranger lui semblait à chaque coup d'œil plus avenant que son vieux mari.

En ce moment la duègne prit la guitare que portait le nègre, et la mit entre les mains de Loaïsa, en le priant de l'accompagner tandis qu'elle chanterait des couplets très à la mode alors à Séville. Loaïsa se rendit à son désir. Toutes se levèrent, et, tandis qu'elles dansaient à perdre haleine, la duègne, qui savait les couplets, les chanta avec plus de bonne grâce que de belle voix. La chanson commençait ainsi :

Maman, pour ma garde
Duègne en vain mettrez ;
Si je ne me garde,
Mal me garderez.

D'un cruel martyre
Mon cœur est souffrant ;
Il bat, il soupire,
Et se tait pourtant.
Mais si prompt remède
A son mal n'offrez,
En vain à votre aide
Duègne appellerez ;
L'amour le possède,
Mal me garderez [1].

A la fin de ses chants et de ses danses était arrivé le chœur des jeunes filles, conduit par la bonne duègue, quand tout à coup accourut Guiomar, la sentinelle, toute troublée, tout effarée, battant des pieds et des

[1] Cette chansonnette de Cervantès a été récemment mise en musique par Gomis.

 mains comme une épileptique ; elle s'écria d'une voix rauque et basse : « Éveillé monsieur, madame; madame, éveillé monsieur-, vous lever, lui venir. » Celui qui a vu dans la campagne une bande de colombes picoter en paix le grain qu'a semé la main d'autrui , puis tout à coup, au bruit terrible d'un fusil qui part, s'envoler éperdues, oubliant la pâture, et fuir en tous sens au milieu des airs, celui-là peut imaginer ce que devint la bande des danseuses à la nouvelle inattendue qu'apportait Guiomar. Cherchant chacune son excuse, et toutes ensemble leur salut, l'une fuyant par ici , l'autre par là , elles allèrent se cacher dans les mansardes et les recoins de la maison, laissant le pauvre musicien tout seul. Celui-ci cessa le concert, jeta sa guitare , et, plein de trouble , il ne savait trop quelle contenance faire. Léonor tordait ses belles mains ; la Mari-Alonzo se battait, mais tout douillettement , le visage et la gorge ; enfin , tout était confusion , alarme et terreur. Cependant la duègne, comme plus fine et plus maîtresse d'elle-méme , s'arrangea pour faire entrer Loaïsa dans sa chambre , et pour rester dans la salle avec sa maîtresse , espérant qu'elles ne manqueraient pas d'excuse si son maître les y trouvait. Loaïsa se cacha vite , et la duègne se mit à écouter attentivement si son maître venait. N'entendant aucun bruit, elle reprit courage, et tout doucement , un pied devant l'autre, elle alla jusqu'à la chambre à coucher de son maître , qui ronflait comme auparavant. Sûre qu'il dormait encore, elle leva ses longues jupes, et revint en courant donner cette bonne nouvelle à sa maîtresse , qui l'en remercia de tout son coeur. La bonne duègne ne voulut pas laisser échapper l'ocDigitized by Google

UE iAUOUX EBnÉK&DVSlBIi. 89 casion que le sort loi offrait , de jouir avant toutes les autres des grâces qu'elle supposait au musicien, fille dit à sa maîtresse d'attendre dans la salle jusqu'à ce qu'on le lui amenât , puis elle entra dans la chambre où il était. Loaïsa , confus et pensif, attendant avec anxiété ce qu'allait faire le vieillard ressuscité , maudissait la fausseté du baume et lacrédulitédeses amis , et sa propre étourderie de n'avoir pas fait l'expérience sur un autre , avant de la faire sur Carrizalès. Ce fut alors qu'entra la duègne. En apprenant que le vieillard était plus endormi que jamais, il se calma, écouta patiemment les amoureux propos que lui disait la Mari-Alonzo , et , devinant sa perverse intention , il résolut de Ëiire d'elle un hameçon pour pécher sa maîtresse. Tandis qu'ils étaient tous deux en conversation, les aptres femmes , qui s'étaiçnt d'abord cachées dans tous les coins de la maison , l'une paiv à, l'autre par-là, voulurent voir s'il était vrai que leur maître se fut éveillé, et, trouvant partout le plus profond silence , elles revinrent jusqu'à la salle où était restée leur maîtresse , qui leur apprit la vérité. Elles demandèrent aussi ce qu'étaient devenus la duègne et le musicien ; quand elles surent qu'ils étaient enfermés dans la pièce voisine , elles s'approchèrent, toutjours avec le même silence , pour tâcher de voir ou d'entendre à travers la porte ce qui se passait entre eux. Guiomar la négresse était dans la troupe , mais le nègre non ; car , dès qu'il entendit que son maitrf était éveillé , il empoigna sa guitare et courut se cacher dans son galetas. Là , sous la couverture de sou méchant Ut, il suait et grelottait de peur ^ mais tout^ fois U grattait à tâtons les cordes de sa guitare , tant Digitized by Google

casion que le sort lui offrait, de jouir avant toutes les autres des grâces qu'elle supposait au musicien. Elle dit à sa maîtresse d'attendre dans la salle jusqu'à ce qu'on le lui amenât, puis elle entra dans la chambre où il était. Loaïsa, confus et pensif, attendant avec anxiété ce qu'allait faire le vieillard ressuscité, maudissait la fausseté du baume et la crédulité de ses amis, et sa propre étourderie de n'avoir pas fait l'expérience sur un autre, avant de la faire sur Carrizalès.

Ce fut alors qu'entra la duègne. En apprenant que le vieillard était plus endormi que jamais, il se calma, écouta patiemment les amoureux propos que lui disait la Mari-Alonzo, et, devinant sa perverse intention, il résolut de faire d'elle un hameçon pour pêcher sa maîtresse. Tandis qu'ils étaient tous deux en conversation, les autres femmes, qui s'étaient d'abord cachées dans tous les coins de la maison, l'une par-ci, l'autre par-là, voulurent voir s'il était vrai que leur maître se fût éveillé, et, trouvant partout le plus profond silence, elles revinrent jusqu'à la salle où était restée leur maîtresse, qui leur apprit la vérité. Elles demandèrent aussi ce qu'étaient devenus la duègne et le musicien; quand elles surent qu'ils étaient enfermés dans la pièce voisine, elles s'approchèrent, toujours avec le même silence, pour tâcher de voir ou d'entendre à travers la porte ce qui se passait entre eux. Guiomar la négresse était dans la troupe, mais le nègre non; car, dès qu'il entendit que son maître était éveillé, il empoigna sa guitare et courut se cacher dans son galetas. Là, sous la couverture de son méchant lit, il suait et grelottait de peur; mais toutefois il grattait à tâtons les cordes de sa guitare, tant

l.t: JA14>UX ËSTKBMADVRIEN. 4o il avait, que l'enfer le confonde ! de passion pour la musique. Les jeunes filles entr'ouïrent les galanteries de la duègne , et se mirent à la baptiser charitablement. Aucune d'elles ne l'appela vieille , que ce ne fut avec les adjectifs de folle, de barbue , de sorcière , et d'autres que je tairai par respect. Mais ce qui eût le plus diverti celui qui les aurait entendues, c'eût été les rabons de Guiomar la négresse, qui , en sa qualité de Portugaise et d'innocente , habillait la duègne de la plus gracieuse façon. Enfin la conclusion de l'entretien des deux enfermés fut que Loaïsa se mettrait à la discrétion de la Mari-Alonzo , après que celle-ci lui aurait d'abord livré sa maîtresse. Rien ne coûta à la duègne pour promettre ce que le musicien demandait, car elle aurait promis toutes les choses imaginables afin de satisfaire le désir qui s'était emparé de son âme et de la moelle de ses os. Elle sortit aussitôt pour parler à sa maîtresse, et voyant la porte assiégée par toutes les servantes , elle leur dit de se retirer dans leurs cellules , et que, la nuit prochaine , on pourrait plus tranquillement jouir des talents du musicien , mais que , pour cette nuit , la frayeur ôterait tout plaisir. Les antres entendirent bien que la vieille voulait rester seule ; mais elles ne purent refuser de lui obéir , parce qu'elle leur commandait à toutes. Les servantes se retirèrent, et la duègne revint dans la salle pour persuader à sa maîtresse de se rendre aux désirs de Loaïsa , au moyen d'une harangue si longue et si bien méditée , qu'on eût dit qu'elle la savait depuis plusieurs jours par cœur. Elle lui vanta la bonne mine du jeune homme, sa galanterie , son esprit , ses grâces j elle lui peignit Digitized by Goog[e

il avait, que l'enfer le confonde ! de passion pour la musique. Les jeunes filles entr'ouïrent les galanteries de la duègne, et se mirent à la baptiser charitablement. Aucune d'elles ne l'appela vieille, que ce ne fût avec les adjectifs de folle, de barbue, de sorcière, et d'autres que je tairai par respect. Mais ce qui eût le plus diverti celui qui les aurait entendues, c'eût été les raisons de Guiomar la négresse, qui, en sa qualité de Portugaise et d'innocente, habillait la duègne de la plus gracieuse façon. Enfin la conclusion de l'entretien des deux enfermés fut que Loaïsa se mettrait à la discrétion de la Mari-Alonzo, après que celle-ci lui aurait d'abord livré sa maîtresse.

Rien ne coûta à la duègne pour promettre ce que le musicien demandait, car elle aurait promis toutes les choses imaginables afin de satisfaire le désir qui s'était emparé de son âme et de la moelle de ses os. Elle sortit aussitôt pour parler à sa maîtresse, et voyant la porte assiégée par toutes les servantes, elle leur dit de se retirer dans leurs cellules, et que, la nuit prochaine, on pourrait plus tranquillement jouir des talents du musicien, mais que, pour cette nuit, la frayeur ôterait tout plaisir. Les autres entendirent bien que la vieille voulait rester seule ; mais elles ne purent refuser de lui obéir, parce qu'elle leur commandait à toutes. Les servantes se retirèrent, et la duègne revint dans la salle pour persuader à sa maîtresse de se rendre aux désirs de Loaïsa, au moyen d'une harangue si longue et si bien méditée, qu'on eût dit qu'elle la savait depuis plusieurs jours par cœur. Elle lui vanta la bonne mine du jeune homme, sa galanterie, son esprit, ses grâces ; elle lui peignit

■ LE]ÀLOVX SSTnÉMADtRIBN. 4‘ combien seraient plus douces les caresses d’un jeune amant que celles d’un vieux mari ; elle garantit le secret et la durée de leurs plaisirs, et ajouta cent autres choses semblables, que le diable lui mit sur la langue, embellies de fleurs de rhétorique si persuasives, si entraînantes , qn’elles auraient ému non-seulement le cœur tendre et simple de l’innocente Léonor , mais celui d’une statue de marbre. O duègnes ! nées et mises au monde pour la perdition des âmes les plus pures ! ô coiffes longues etplissées., qu’on choisit pour chaperons de nobles dames ! comme vous remplissez tout au rebours votre office ! Enfin , la duègne parla si bien , persuada si bien , que Léonor se laissa tromper , que Léonor se rendit et se perdit , ruinant en une minute l’édifice de précautions qu’avait élevé le prudent Carrizalès, lequel dormait do sommeil de la mort de son honneur. Mari-Alonzo prit sa maîtresse par la main , et , presque de force , l’entraîna , les yeux baignés de larmes , dans la chambre où se trouvait Loaïsa , pois , leur donnant la bénédiction, avec un rire infernal, et fermant la porte derrière elle , elle les laissa enfermés , et se coucha sur l’estrade du salon pour y attendre son bénéfice de ricochet; mais, vaincue parla veille des nuits précédentes , elle s’endormit profondément. n aurait fait bon , si l’on n’eût pas su qu’il dormait , demander alors à Carrizalès ce qu’étaient devenus ses infinies précautions , sa défiance jalouse, ses conseils et ses remontrances , les hautes murailles de sa maison , l’absence absolue de tout ce qui portait nom de mâle , le tour étroit , les murs épais , les fenêtres sans lumière et la complète réclusion , la grande dot u’il avait donnée à Léonor et les présents qu’il lui Digitized by Google

LE JtJMVX ESTRÉXIDUKIEH. 4» faisait sans cesse, les bons traitements qu'il avait poàr ses servantes et ses esclaves , et son soin de pourvoir à tout ce qu'il supposait devoir satisfaire leurs besoins ou leurs désirs. On a déjà dit qu'il serait inutile de le lui demander, puisqu'il dormait plus qu'il n'aurait dû faire. Mais si , par hasard , il eût pu entendre et voulu répondre , il n'aurait pu mieux faire que de hausser les épaules, de f roncer les sourcils, et de dire : « Il n'a fallu, pour renverser jusqu'en ses fondements tout l'édifice de ma prudence, que l'artifice d'un jeune homme vicieux et désœuvré , et la perversité d'une fausse duègne , aux prises avec l'inexpérience d'une jeune fille suppliée et persuadée. Que Dieu délivre cbacuu de tels ennemis, contre lesquels il n'ya ni bouclier de précaution qui défende, ni épée de sagesse qui perce ! » Mais toutefois, la valeur de Léonor fut telle, et elle la montra si à propos contre les grossières vio* lences de son perfide assaillant , qu'il ne put triompher d'elle. Us restèrent , lui vainement fatigué , elle victorieuse, et tous deux endormis. £n ce moment , le Ciel voulut que , malgré l'onguent, Carrûsalès s'éveilLU. Selon sa coutume , il tâta le lit de tous côtés, et n'y trouvant pas sa chère épouse* il sauta dehors tout effaré , et plus légèrement que ne promettait son grand âge. Quand il vit la chambre vide, et la porte ouverte, et la clef enlevée d'entre lea deux matelas , il pensa perdre l'esprit. Toutefois , se remettant un peu , il sortit dans le corridor , et marchant pas à pas pour ne pas être entendu , il arriva dans la salle où la duègne gisait endormie. La venant !>enle et sans Léonor, il avança jusqu'à la chambre de U duègne , dont il ouvrit la porte avec la même préDigitized by Google

X.E ESTKÉMADimiEll. caution ; et là, il vit ce qu’il n’aundt jamais voulu voir, car il aurait volontiers donné ses yeux pour oe l’avoir point vu : il vit Léonor dans les bras de Loaïsa , dormant tous deux aussi profondément que si le baume eût opéré sur eux et non sur le jaloux vieillard. A cette vue amère , Carrizalès resta sans mouvement ; son sang se glaça , la voix expira dans son gosier , les bras lui tombèrent de défaillance, il demeura comme une statue de marbre glacé. Quoique la colère fît son etfet naturel , en ranimant un peu ses esprits presque morts , la douleur fut si forte qu’il ne put de longtemps reprendre haleine. Cependant , il aurait tiré la vengeance qu’exigeait cette grande infamie, s’il eût eu des armes pour se venger : aussi se décida-t-il à re«toumer dans sa chambre prendre une dague, pour revenir ensuite laver les taches de son honneur dans le sang de s% deux ennemis, et même dans celui de tous les gens de la maison. Prenant cette déterminatbn honorable et nécessaire , il revint , dans le même silence , jusqu'en son appartement j mais là , son cœur se serra tellemmit par les angoisses de la douleur , que, sans pouvoir résister, il tomba sur le lit privé de sentiment. Le jour parut bientôt après, et surprit les nouveaux adultères enlacés dans les liens de leurs bras. MariAlonzo s’éveilla la première , et pensa d’al;>ord que aou tour était venu ; mais voyant 'qu’il était si tard « elle remit la chose à la nuit prochaine. Inquiète et trouidée à la vue du grand jour, Léonor maudit sa négligence et celle de la maudite duègne , et toutes deux gagnèrent à pas précipités la chambre de Carrizalès , priant Dieu entre leurs dents de le trouver eqeore Digitized by Google

caution ; et là, il vit ce qu'il n'aurait jamais voulu voir, car il aurait volontiers donné ses yeux pour ne l'avoir point vu : il vit Léonor dans les bras de Loaïsa, dormant tous deux aussi profondément que si le baume eût opéré sur eux et non sur le jaloux vieillard. A cette vue amère, Carrizalès resta sans mouvement ; son sang se glaça, la voix expira dans son gosier, les bras lui tombèrent de défaillance, il demeura comme une statue de marbre glacé. Quoique la colère fît son effet naturel, en ranimant un peu ses esprits presque morts, la douleur fut si forte qu'il ne put de longtemps reprendre haleine. Cependant, il aurait tiré la vengeance qu'exigeait cette grande infamie, s'il eût eu des armes pour se venger : aussi se décida-t-il à retourner dans sa chambre prendre une dague, pour revenir ensuite laver les taches de son honneur dans le sang de ses deux ennemis, et même dans celui de tous les gens de la maison. Prenant cette détermination honorable et nécessaire, il revint, dans le même silence, jusqu'en son appartement ; mais là, son cœur se serra tellement par les angoisses de la douleur, que, sans pouvoir résister, il tomba sur le lit privé de sentiment.

Le jour parut bientôt après, et surprit les nouveaux adultères enlacés dans les liens de leurs bras. Mari-Alonzo s'éveilla la première, et pensa d'abord que son tour était venu ; mais voyant qu'il était si tard, elle remit la chose à la nuit prochaine. Inquiète et troublée à la vue du grand jour, Léonor maudit sa négligence et celle de la maudite duègne, et toutes deux gagnèrent à pas précipités la chambre de Carrizalès, priant Dieu entre leurs dents de le trouver encore

 «ndormi. Quand elles le virent sur le lit, immobile et silencieux , elles crurent que le charme opérait encore , et s'embrassèrent avec etlusion. Léonor s’approcha de son mari , le prit par le bras, et le tourna d’un côté sur l’autre pour voir si elle parviendrait à l’éveiller , sans qu’il fut besoin de le laver avec du vinaigre. Carrizalès revint alors de son évanouissement, et poussant un profond soupir, il s’écria d’une voix creuse et lamentable : « O malheureux que je suis ! à quelles tristes extrémités m’a réduit la fortune ! » Léonor n’entendit pas bien ce que disait son époux ; mais , voyant qu’il s’éveillait et parlait , étonnée que la puissance du baume ne durât pas autant qu’on l’avait promis , elle s’approcha de lui , posa son visage sur le sien, et lui dit, en le tenant étroitement embrassé ; « Qu’avez-vous, mon seigneur ? il me semble que vous vous plaignez. >i L’infortuné vieillard entendit la voix de sa douce ennemie ; il ouvrit de grands yeux , les fixa sur elle , comme un hébété , et demeura ainsi plusieurs minutes , la regardant sans remuer les paupières. Enfin , il lui dit : « Faites-moi le plaisir , madame, d’envoyer tout de suite , tout de suite, appelervos parents de ma part ; car je sens dans le cœur je ne sais quelle grande défaillance , qui , je le crains , m’ôtera bientôt la vie , et je voudrais les voir avant de mourir. » Léonor crut aisément que son mari disait vrai; mais elle crut aussi que c’était la puissance du baume , et non ce qu’il avait vu , qui le réduisait à cette extrémité. Après avoir répondu qu’il serait obéi, elle ordonna au nègre d’aller aussitôt chercher ses parents ; puis , jetant ses bras au cou de son mari, elle lui faisait de si vives caresses, et luideDigitized by Google

LE jAlOrV ESTnÉMADCniEN. 4^ mandait quel était son mal avec de si tendres et de si amoureux propos , qu'on eût dit que c'était la chose qu'elle aimait le plus au monde. Lui , la regardait toujours dans le même hébètement, et chacune de ses paroles on de ses caresses était comme un coup de lance qui lui traversait l'ârae. Déjà la duègne avait appris aux gens de la maison et à Loaïsa la maladie de son maître, en les assurant que la chose devait être grave, puisqu'il avait oublié d'envoyer fermer la porte de la rue, après que le nègre était sorti pour appeler les parents de sa dame. Et cette ambassade paraissait également étrange, car, depuis qu'ils avaient marié leur fille, ni le père ni la mère n'étaient jamais entrés dans sa maison. Enfin, tout le monde était dans le silence et dans l'attente -, mais personne ne devinait la vraie cause de l'indisposition de Carrizalès, lequel poussait de temps en temps de si profonds et de si douloureux soupirs , que chacun d'eux semblait lui arracher l'àme. Léonor pleurait de le voir dans cet état , et lui , considérant la fausseté de ses larmes , souriait de ce rire d'une personne en démence. En ce moment arrivèrent les parents de Léo.ior. Quand ils trouvèrent la porte de la rue et celle de la cour ouvertes , quand ils virent la solitude et le silence de la maison , ils éprouvèrent encore plus d'effroi que de surprise. Ils montèrent à l'appartement de leur gendre, et le trouvèrent, commeonl'a dit, les yeux ' toujourscloués sur sa femme, qu'il tenait aussi des deux mains, et tous deux versant d'abondantes larmes, celle-ci , parce qu'elle voyait son mari pleurer , ce-r lui-là, parce qu'il voyait avec quelle fausseté coulaient les siennes. Dès que les parents de Léonor furent enDigitized by Google

mandait quel était son mal avec de si tendres et de si amoureux propos, qu'on eût dit que c'était la chose qu'elle aimait le plus au monde. Lui, la regardait toujours dans le même hébètement, et chacune de ses paroles ou de ses caresses était comme un coup de lance qui lui traversait l'âme. Déjà la duègne avait appris aux gens de la maison et à Loaïsa la maladie de son maître, en les assurant que la chose devait être grave, puisqu'il avait oublié d'envoyer fermer la porte de la rue, après que le nègre était sorti pour appeler les parents de sa dame. Et cette ambassade paraissait également étrange, car, depuis qu'ils avaient marié leur fille, ni le père ni la mère n'étaient jamais entrés dans sa maison. Enfin, tout le monde était dans le silence et dans l'attente ; mais personne ne devinait la vraie cause de l'indisposition de Carrizalès, lequel poussait de temps en temps de si profonds et de si douloureux soupirs, que chacun d'eux semblait lui arracher l'âme. Léonor pleurait de le voir dans cet état, et lui, considérant la fausseté de ses larmes, souriait de ce rire d'une personne en démence.

En ce moment arrivèrent les parents de Léonor. Quand ils trouvèrent la porte de la rue et celle de la cour ouvertes, quand ils virent la solitude et le silence de la maison, ils éprouvèrent encore plus d'effroi que de surprise. Ils montèrent à l'appartement de leur gendre, et le trouvèrent, comme on l'a dit, les yeux toujours cloués sur sa femme, qu'il tenait aussi des deux mains, et tous deux versant d'abondantes larmes, celle-ci, parce qu'elle voyait son mari pleurer, celui-là, parce qu'il voyait avec quelle fausseté coulaient les siennes. Dès que les parents de Léonor furent en-

 très dans la chambre , Carrizalès parla : « Asseyezvous ici, leur dit-il, et que tout le monde sorte de ma chambre , excepté Dame Mari-Alonzo. » On obéit , et voyant qa'ils n'étaient plus qu'eux cinq , sans attendre qn'nn autre parlât , Carrizalès , se frottant les yeux, et d'une voix grave, continua de la sorte : « Je snis bien sûr , mes chers parents et seigneurs , que je n'aurai pas besoin de recourir à des témoignages pour que vous croyiez â une vérité que je veux vous dire. Vous devez bien vous rappeler, car il n'est pas possible que cela soit sorti de votre mémoire , avec quel amour et quelle tendresse paternelle vous me livrâtes, il y a maintenant un an , un mois , cinq jours et neuf heures, votre chère hile pour ma légitime épouse. Vous savez aussi avec quelle libéralité je constituai sa dot , puisc|u'elle fut telle que trois filles de sa qualité se seraient mariées, en se la partageant, avec la réputation de riches. Vous devez vous souvenir aussi de l'empressement que j'apportai à loi donner toutes les parures et tous les joyaux qu'elle put désirer , et que je pus supposer lui plaire. Enfin vous avez vu comment , poussé par mon naturel instinct, par la crainte do mal dont je vais mourir , et par l'expérience que mon grand âge m'a donnée des étranges et divers événements du monde, j'ai voulu garder ce bijou, que j'avais choisi et que vous m'aviez donné , avec toute la prudence imaginable. J'élevai les murailles de cette maison, j'ôtai la vue à ses fenêtres, je doublai les serrures de ses portes , j'y mis un tour , comme au couvent , j'en bannis tout ce qui avait apparence ou nom de mâle, je donnai à votre fille des esclaves et des servantes, je ne refusai jamais ni à elles , ni â leur malDigitized by Google

trés dans la chambre, Carrizalès parla : « Asseyez-vous ici, leur dit-il, et que tout le monde sorte de ma chambre, excepté Dame Mari-Alonzo. » On obéit, et voyant qu'ils n'étaient plus qu'eux cinq, sans attendre qu'un autre parlât, Carrizalès, se frottant les yeux, et d'une voix grave, continua de la sorte : « Je suis bien sûr, mes chers parents et seigneurs, que je n'aurai pas besoin de recourir à des témoignages pour que vous croyiez à une vérité que je veux vous dire. Vous devez bien vous rappeler, car il n'est pas possible que cela soit sorti de votre mémoire, avec quel amour et quelle tendresse paternelle vous me livrâtes, il y a maintenant un an, un mois, cinq jours et neuf heures, votre chère fille pour ma légitime épouse. Vous savez aussi avec quelle libéralité je constituai sa dot, puisqu'elle fut telle que trois filles de sa qualité se seraient mariées, en se la partageant, avec la réputation de riches. Vous devez vous souvenir aussi de l'empressement que j'apportai à lui donner toutes les parures et tous les joyaux qu'elle put désirer, et que je pus supposer lui plaire. Enfin vous avez vu comment, poussé par mon naturel instinct, par la crainte du mal dont je vais mourir, et par l'expérience que mon grand âge m'a donnée des étranges et divers événements du monde, j'ai voulu garder ce bijou, que j'avais choisi et que vous m'aviez donné, avec toute la prudence imaginable. J'élevai les murailles de cette maison, j'ôtai la vue à ses fenêtres, je doublai les serrures de ses portes, j'y mis un tour, comme au couvent, j'en bannis tout ce qui avait apparence ou nom de mâle, je donnai à votre fille des esclaves et des servantes, je ne refusai jamais ni à elles, ni à leur maî-

pouvaient me demander ; je la fis mon ëgal , je lui confiai mes plus secrètes pensées, je lui livrai toute ma fortune. Tout cela, c'étaient des œuvres , à le bien considérer , qui devaient suliire pour que je vécusse assuré de jouir sans alarme de ce qui m’avait tant coûté , et pour qu’elle s’efforçât d’éviter que toute espèce de soupçon jaloux entrât dans mon cœur. Mais, comme nulle diligence humaine ne peut détourner le châtiment que la volonté divine vent infliger à ceux qui ne mettent point en elle tous leurs désirs et toutes leurs espérances, il n’est pas étonnant que je sois resté déçu dans les miennes , et que j’aie préparé moi-méme le poison qui m’ôte en ce moment la vie. Mais je vois le doute et l’inquiétude où vous êtes tous , suspendus aux paroles de ma bouche, et je veux achever le long préambule de cet entretien pur vous dire en une seule parole ce que mille ne sauraient exprimer. Je dis donc , mes parents et seigneurs , que , pour dénouement de mes bons conseils et de mes bonnes actions , j’ai trouvé ce matin cette femme (en montrant son épouse), mise au monde pour la perte de mon repos et la fin de ma vie , dans les bras d’un beau jeune homme , que cette duègne pestilentielle cache maintenant dans sa chambre. » A peine Carrixalès eut-il achevé ces derniers mots , qne Léonor sentit défaillir son cœur et tomba évanouie aux genoux même de son époux. Mari-Alonzo pâlit , et les parents de Léonor , comme étouffés par le saisissement , ne pouvaient articuler un mot. Mais Carrizalès poursuivit ainsi : « La vengeance que je pense tirer de cet outrage ne sera point de celles qu’on en tire communément : je veux , en effet, n’ayant agi Digitized by Google

tresse, ce qu'elles pouvaient me demander ; je la fis mon égal, je lui confiai mes plus secrètes pensées, je lui livrai toute ma fortune. Tout cela, c'étaient des œuvres, à le bien considérer, qui devaient suffire pour que je vécusse assuré de jouir sans alarme de ce qui m'avait tant coûté, et pour qu'elle s'efforçât d'éviter que toute espèce de soupçon jaloux entrât dans mon cœur. Mais, comme nulle diligence humaine ne peut détourner le châtiment que la volonté divine veut infliger à ceux qui ne mettent point en elle tous leurs désirs et toutes leurs espérances, il n'est pas étonnant que je sois resté déçu dans les miennes, et que j'aie préparé moi-même le poison qui m'ôte en ce moment la vie. Mais je vois le doute et l'inquiétude où vous êtes tous, suspendus aux paroles de ma bouche, et je veux achever le long préambule de cet entretien par vous dire en une seule parole ce que mille ne sauraient exprimer. Je dis donc, mes parents et seigneurs, que, pour dénouement de mes bons conseils et de mes bonnes actions, j'ai trouvé ce matin cette femme (en montrant son épouse), mise au monde pour la perte de mon repos et la fin de ma vie, dans les bras d'un beau jeune homme, que cette duègne pestilentielle cache maintenant dans sa chambre. »

A peine Carrizalès eut-il achevé ces derniers mots, que Léonor sentit défaillir son cœur et tomba évanouie aux genoux même de son époux. Mari-Alonzo pâlit, et les parents de Léonor, comme étouffés par le saisissement, ne pouvaient articuler un mot. Mais Carrizalès poursuivit ainsi : « La vengeance que je pense tirer de cet outrage ne sera point de celles qu'on en tire communément : je veux, en effet, n'ayant agi

LE lALOmC ESTRÉHADERIEK. comme nul autre , être unique aussi dans ma vengeance , et c’est de moi-même que je la tirerai , comme du plus coupable dans ce crime. J’aurais dû considérer combien mal étaient assortis les quinze ans de cette jeune fille et mes soixante-quinze ; c’est moi , comme le ver à soie , qui ai fabriqué mon tombeau , et ce n’est pas toi que j’accuse, ô fille mal conseillée ! » En disant cela , il inclina la tête , et baisa au visage Léonor, toujours évanouie. « Je ne t’accuse pas , disje , parce que les persuasions de vieilles fourbes et les galanteries de jeune amoureux triomphent aisément du peu d’intelligence que donnent peu d’années ^ mais pour que tout le monde apprenne avec quelle ardeur et quelle sincérité je t’ai aimée, je veux, à cette dernière heure de ma vie , en donner une telle preuve, que je reste au monde pour exemple , sinon de bonté, au moins de simplicité jamais ouïe ni vue. Je veux qu'on amène sur-le-champ un notaire ici , pour faire de nouveau mon testament -, j’y ordonnerai que la dot de Léonor soit doublée, et je la prierai, après ma mort, qui sera bientôt venue, de disposer sa volonté (car elle pourra le faire sans violence) à donner sa main à ce jeune homme, que n’avaient pourtant jamais offensé les cheveux blancs de ce pauvre vieillard ; elle verra par-là que si, vivant , je ne me suis jamais écarté d’un pas de ce qui me semblait son goût et son plaisir , mourant , je fais encore de même : je veux qu’elle ait le même sort avec celui qu’elle doit tant aimer. Le reste de mon bien sera distribué en œuvres pieuses ; mais toutefois , après vous avoir laissé, mes chers parents , de quoi passer honorablement ce qui vous reste de vie ; et que le notaire ne se fasse pas Digitized by Google

comme nul autre, être unique aussi dans ma vengeance, et c'est de moi-même que je la tirerai, comme du plus coupable dans ce crime. J'aurais dû considérer combien mal étaient assortis les quinze ans de cette jeune fille et mes soixante-quinze; c'est moi, comme le ver à soie, qui ai fabriqué mon tombeau, et ce n'est pas toi que j'accuse, ô fille mal conseillée! » En disant cela, il inclina la tête, et baisa au visage Léonor, toujours évanouie. « Je ne t'accuse pas, dis-je, parce que les persuasions de vieilles fourbes et les galanteries de jeune amoureux triomphent aisément du peu d'intelligence que donnent peu d'années; mais pour que tout le monde apprenne avec quelle ardeur et quelle sincérité je t'ai aimée, je veux, à cette dernière heure de ma vie, en donner une telle preuve, que je reste au monde pour exemple, sinon de bonté, au moins de simplicité jamais ouïe ni vue. Je veux qu'on amène sur-le-champ un notaire ici, pour faire de nouveau mon testament; j'y ordonnerai que la dot de Léonor soit doublée, et je la prierai, après ma mort, qui sera bientôt venue, de disposer sa volonté (car elle pourra le faire sans violence) à donner sa main à ce jeune homme, que n'avaient pourtant jamais offensé les cheveux blancs de ce pauvre vieillard; elle verra par-là que si, vivant, je ne me suis jamais écarté d'un pas de ce qui me semblait son goût et son plaisir, mourant, je fais encore de même: je veux qu'elle ait le même sort avec celui qu'elle doit tant aimer. Le reste de mon bien sera distribué en œuvres pieuses; mais toutefois, après vous avoir laissé, mes chers parents, de quoi passer honorablement ce qui vous reste de vie; et que le notaire ne se fasse pas

LE TALOVX ESTRÉMADOUEN. 49 attendre ; car la souffrance que j'endure m'ëtreint de telle sorte, qu'elle aura bientôt coupé le dernier fil de ma vie. » En disant cela , il fut saisi d'une défaillance , et se laissa tomber si près de Léonor , (|ue leurs visages se touchaient ; étrange et triste specUicle pour les parents, qui voyaient en cet état leur fille chérie et leur gendre bien-aimé ! La méchante duègne ne voulut point attendre les reproches qu'elle redoutait des parentsde sa maîtresse ; elle sortit de la chambre, et courut raconter à LocVisa tout ce qui se passait , lui donnant , avec le conseil de quitter au plus vite cette maison , la promesse de l'informer, par le moyen du nègre , de ce qui arriverait , puisqu'il n'y avait plus de portes ni de clefs pour y mettre obstacle. Étonné de semblables nouvelles , et trouvant le conseil bon , Loaïsa retourna s'habiller en pauvre , puis alla rendre compte à ses complices de l'étrange issue de ses amours. Pendant que ces deuxlà s'éloignaient, le père de Léonor envoya chercher un notaire de ses amis , lequel arriva lorsque la fille et le gendie venaient de reprendre connaissance. Carrizalès fit son testament en la forme qu'il avait dite, sans déclarer la faute de Léonor, mais sj bornant à la prier, dans le cas où il viendrait à mourir, d'épouser le jeune homme qu'il lui avait nommé en secret. Quand Léonor entendit cela , elle se jeta aux pieds de son mari, et, son cœur bondissant dans sa poitrine, elle s'écria: «O! vivez, vous, vivez de longues années, mon seigneur et mon unique bien ! et quoique vous ne soyez pas tenu de croire û rien de ce que je puis dire , sachez que je ne Vous ai point offensé , sinon par la pensée. » tlle allait s'excuser et conter en détail la vérité de U. 4 Digitized by Google

attendre ; car la souffrance que j'endure m'étreint de telle sorte, qu'elle aura bientôt coupé le dernier fil de ma vie. » En disant cela, il fut saisi d'une défaillance, et se laissa tomber si près de Léonor, que leurs visages se touchaient : étrange et triste spectacle pour les parents, qui voyaient en cet état leur fille chérie et leur gendre bien-aimé !

La méchante duègne ne voulut point attendre les reproches qu'elle redoutait des parents de sa maîtresse ; elle sortit de la chambre, et courut raconter à Loaïsa tout ce qui se passait, lui donnant, avec le conseil de quitter au plus vite cette maison, la promesse de l'informer, par le moyen du nègre, de ce qui arriverait, puisqu'il n'y avait plus de portes ni de clefs pour y mettre obstacle. Étonné de semblables nouvelles, et trouvant le conseil bon, Loaïsa retourna s'habiller en pauvre, puis alla rendre compte à ses complices de l'étrange issue de ses amours. Pendant que ces deux-là s'éloignaient, le père de Léonor envoya chercher un notaire de ses amis, lequel arriva lorsque la fille et le gendre venaient de reprendre connaissance. Carrizalès fit son testament en la forme qu'il avait dite, sans déclarer la faute de Léonor, mais se bornant à la prier, dans le cas où il viendrait à mourir, d'épouser le jeune homme qu'il lui avait nommé en secret. Quand Léonor entendit cela, elle se jeta aux pieds de son mari, et, son cœur bondissant dans sa poitrine, elle s'écria : « O! vivez, vous, vivez de longues années, mon seigneur et mon unique bien ! et quoique vous ne soyez pas tenu de croire à rien de ce que je puis dire, sachez que je ne vous ai point offensé, sinon par la pensée. » Elle allait s'excuser et conter en détail la vérité de

 l’aventure ; mais elle sentit se glacer sa langue , et défaillit une seconde fois. Le triste vieillard la serra tout évanouie dans ses bras; ses parents l'embrassèrent aussi , et ils versaient tous des larmes si amères , que le notaire ne put retenir les siennes , et qu'il en mouilla le testament. Carrizalès y laissa de quoi vivre à toutes les servantes de la maison , et affranchit le nègre et les esclaves ; mais la fourbe MariAlonzo ne reçut d’autre legs que le paiement de ses gages. Bientôt après , la douleur étreignit tellement le vieillard, que, le septième jour, on le conduisit à la sépulture. Léonor resta veuve, affligée et riche ; etquandLoaïsa espérait qu’elle allait accomplir l’ordre qu’il savait que son mari avait laissé par testament, il la vit, au bout d’une semaine, entrer religieuse dans un des plus austères couvents de la ville. Plein de dépit et de confusion, il s’embarqua pour les Indes. Les parents de Léonor furent tristes longtemps; mais ils se consolèrent avec ce que leur avait légué leur gendre. Les servantes se consolèrent aussi par le même motif, et les esclaves pour avoir recouvré la liberté. Mais la duègne perverse resta pauvre et déçue dans toutes ses mauvaises pensées. Moi , je restai avec le désir de mener à fin cette histoire, exemple mémorable du peu de confiance que méritent les clefs, les tours et les murailles , quand la volonté demeure libre , et de la confiance moindre encore qu’il faut accorder à de jeunes et tendres années , si elles ont autour des oreilles les eidïortations de ces duègnes aux longues robes noires et aux longues coiffes blanches. Seulement , je ne sais Vqp pourquoi Léonor ne mit pas plus d’en^presseDigitized by Google

l'aventure; mais elle sentit se glacer sa langue, et défaillit une seconde fois. Le triste vieillard la serra tout évanouie dans ses bras; ses parents l'embrassèrent aussi, et ils versaient tous des larmes si amères, que le notaire ne put retenir les siennes, et qu'il en mouilla le testament. Carrizalès y laissa de quoi vivre à toutes les servantes de la maison, et affranchit le nègre et les esclaves; mais la fourbe Mari-Alonzo ne reçut d'autre legs que le paiement de ses gages. Bientôt après, la douleur étreignit tellement le vieillard, que, le septième jour, on le conduisit à la sépulture.

Léonor resta veuve, affligée et riche; et quand Loaïsa espérait qu'elle allait accomplir l'ordre qu'il savait que son mari avait laissé par testament, il la vit, au bout d'une semaine, entrer religieuse dans un des plus austères couvents de la ville. Plein de dépit et de confusion, il s'embarqua pour les Indes. Les parents de Léonor furent tristes longtemps; mais ils se consolèrent avec ce que leur avait légué leur gendre. Les servantes se consolèrent aussi par le même motif, et les esclaves pour avoir recouvré la liberté. Mais la duègne perverse resta pauvre et déçue dans toutes ses mauvaises pensées. Moi, je restai avec le désir de mener à fin cette histoire, exemple mémorable du peu de confiance que méritent les clefs, les tours et les murailles, quand la volonté demeure libre, et de la confiance moindre encore qu'il faut accorder à de jeunes et tendres années, si elles ont autour des oreilles les exhortations de ces duègnes aux longues robes noires et aux longues coiffes blanches. Seulement, je ne sais trop pourquoi Léonor ne mit pas plus d'empresse-

U JALOUX ESTRÉMADUXICM. 5t ment à se dbculper, et h convaincre son jaloux niari qu’elle était sortie pure et sans tache de cette aventure ; mais le trouble d’abord lui attacha la langue ; puis ensuite la hâte que se donna son époux k mourir ne lui laissa pas le temps de se justifier.
Digilized by Google

ment à se disculper, et à convaincre son jaloux mari qu'elle était sortie pure et sans tache de cette aventure ; mais le trouble d'abord lui attacha la langue ; puis ensuite la hâte que se donna son époux à mourir ne lui laissa pas le temps de se justifier.

' * ■ ./T •• Il • • ■ . , .■ i 'l.i ; '■ .• ■.* ' • • • •!-!.' . • -U'j/I. I'. ; il,' . • !.■ i-ll il i-'i .• ,r: yrci;" i.ii- •. .ni, ii.p il'. î r.i •tj ii;'i'.-i ' •■. >1(1 !•.'.• • | in! ■■((! I Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate

L’ESPAGNOLE-ANGLAISE. Digitized by Google

L'ESPAGNOLE-ANGLAISE.

Digitized by Google

L’ESPAGNOLE -ANGLAISE. Parmi le butin et les dépouilles qu'emportèrent les Anglais de la NÜIe de Cadix > , se trouva une jeune fille d'environ sept ans, que Clotald , gentilhomme anglais , commandant d'une escadre , emmena à Londres contre la volonté et les ordres prudents du comte d’Essex, qui fit rechercher soigneusement la jeune fille pour la rendre è ses parents. Ceux-ci s'étaient plaints à ce général de l’enlèvement de leur fille, en le suppliant, puisqu’il se contentait des biens et laissait libres les personnes , de ne pas les laisser si malheureux que, restant pauvres, ils restassent aussi privés de leur fille, qui était la lumière de leurs yeux, et la plus belle enfant qu’il y eût dans toute la ville. Le comte d’Essex fit publier un ban sur toute sa flotte, pour ordonner, sous peine de la vie, que celui, quel qu’il fût , qui retenait la jeune fille, la ren' Lorsque , sous le règne d’Élisabeth , l’amiral Howanl et lé comte d’Éssex la iurprireOt et là sacca^rent , le I*’ juillëttà^S. Digitized by Google

L'ESPAGNOLE-ANGLAISE.

Parmi le butin et les dépouilles qu'emportèrent les Anglais de la ville de Cadix [1], se trouva une jeune fille d'environ sept ans, que Clotald, gentilhomme anglais, commandant d'une escadre, emmena à Londres contre la volonté et les ordres prudents du comte d'Essex, qui fit rechercher soigneusement la jeune fille pour la rendre à ses parents. Ceux-ci s'étaient plaints à ce général de l'enlèvement de leur fille, en le suppliant, puisqu'il se contentait des biens et laissait libres les personnes, de ne pas les laisser si malheureux que, restant pauvres, ils restassent aussi privés de leur fille, qui était la lumière de leurs yeux, et la plus belle enfant qu'il y eût dans toute la ville. Le comte d'Essex fit publier un ban sur toute sa flotte, pour ordonner, sous peine de la vie, que celui, quel qu'il fût, qui retenait la jeune fille, la ren-

[1] Lorsque, sous le règne d'Élisabeth, l'amiral Howard et le comte d'Essex la surprirent et la saccagèrent, le 1er juillet 1596.

56 L’ESPXG^OLE-ANGL&ISE. dit sur-le-champ. Mais aucune peine , aucune crainte ne fut capable de faire obéir Clotald, qui tenait l’enfant cachée dans son vaisseau, épris, bien que chrétiennement, de l’incomparable beauté d'Isabelle; ainsi se nommait la jeune captive. Finalement , ses parents restèrent privés d’elle, tristes et inconsolables, et Clotald, ravi de joie, revint à Londres , et remit , comme un riche butin , la belle enfant à sa femme. Le bonheur voulut que tous les gens de la maison de Clotald fussent secrètement catholiques , quoiqu’on public ils parussent suivre la religion de leur reine. Clotald avait un fils, appelé Ricared, d’environ douze ans, instruit par ses père et mère dans l’amour et la crainte de Dieu , et dans la ferme croyance des vérités de la foi catholique. Catherine, la femme de Clotald , dame noble , chrétienne et prudente , prit tant d’afl’ection pour la jeune Isabelle , qu’elle l’élevait el la choyait comme si elle eût été sa propre fille , et l’enfant était de si heureui naturel, qu’elle apprenait avec facilité tout ce qu’on lui enseignait. Avec le temps, avec les bons traitements qui lui étaient prodigués, elle oublia peu à peu ceux qu’elle avait reçus de ses parents véritables, mais pas .assez cependant pour qu’elle ne se les rappelât bien des fois el ne soupirât après eux. Quoiqu’elle s’occupât à apprendre la langue anglaise, elle ne perdait pas celle de son pays, parce que Clotald avait soin d’amener secrètement chez lui des Espagnols qui parlassent avec elle. De cette manière , sans oublier sa langue maternelle , comme on vient de le dire , elle parlait l’anglais comme si elle fût née à Londres. Digitized by Google

dît sur-le-champ. Mais aucune peine, aucune crainte ne fut capable de faire obéir Clotald, qui tenait l'enfant cachée dans son vaisseau, épris, bien que chrétiennement, de l'incomparable beauté d'Isabelle : ainsi se nommait la jeune captive. Finalement, ses parents restèrent privés d'elle, tristes et inconsolables, et Clotald, ravi de joie, revint à Londres, et remit, comme un riche butin, la belle enfant à sa femme.

Le bonheur voulut que tous les gens de la maison de Clotald fussent secrètement catholiques, quoiqu'en public ils parussent suivre la religion de leur reine. Clotald avait un fils, appelé Ricared, d'environ douze ans, instruit par ses père et mère dans l'amour et la crainte de Dieu, et dans la ferme croyance des vérités de la foi catholique. Catherine, la femme de Clotald, dame noble, chrétienne et prudente, prit tant d'affection pour la jeune Isabelle, qu'elle l'élevait et la choyait comme si elle eût été sa propre fille, et l'enfant était de si heureux naturel, qu'elle apprenait avec facilité tout ce qu'on lui enseignait. Avec le temps, avec les bons traitements qui lui étaient prodigués, elle oublia peu à peu ceux qu'elle avait reçus de ses parents véritables, mais pas assez cependant pour qu'elle ne se les rappelât bien des fois et ne soupirât après eux. Quoiqu'elle s'occupât à apprendre la langue anglaise, elle ne perdait pas celle de son pays, parce que Clotald avait soin d'amener secrètement chez lui des Espagnols qui parlassent avec elle. De cette manière, sans oublier sa langue maternelle, comme on vient de le dire, elle parlait l'anglais comme si elle fût née à Londres.

l.’ESFiCNOLE-AI(GLA.ISE. 57 Après lui avoir enseigné tous les ouvrages de couture que peut et doit savoir une jeune fille bien née j on lui apprit à lire et à écrire plus que médiocrement. Mais où elle réussit le mieux , ce fut à jouer de tous les instruments qui sont permis à une femme , avec une extrême perfection de goût et de talent dans la musique , accompagnant cette qualité d’une voix que le Ciel lui avait donnée si parfaitement belle, qu’elle enchantait lorscju’ellc chantait. Tous ces mérites, acquis et ajoutés au sien propre et naturel , enflammèrent peu à peu le coeur de Bicared , qu’elle aimait et servait comme fils de son seigneur. Au commencement , l’amour s’empara de lui par une habitude de se complaire à regarder la beauté sans égale d’Isabelle , à considérer ses grâces et ses vertus ; il l’aimait comme si elle eût été sa soeur, sans que ses désirs sortissent des limites du plus vertueux attachement. Mais comme Isabelle grandit et se forma , et qu’elle avait déjà douze ans lorsque Ricared commençait à s’enflammer, cette première bienveillance , cet innocent plaisir de la regarder et de l’entendre , se changèrent en désirs ardents de la posséder. Ce n’est point qu’il aspirât à cette possession par d’autres moyens que celui d’étre son époux, car de l’incomparable honnêteté d’Élisabeth (c'est ainsi qu’ils l’appelaient à Londres), on ne pouvait pas espérer autre chose , et lui-même , s’il l’eût pu , n’eût pas voulu l’espérer. En effet, son noble caractère et l’estime qu’il avait pour Isabelle ne permettaient point qu’aucune mauvaise pensée jetât racine dans son âme. IVlille fois il résolut de découvrir sa passion à ses parents, et autant de fois il recula devant cette résohiDigitized by Google

Après lui avoir enseigné tous les ouvrages de couture que peut et doit savoir une jeune fille bien née ; on lui apprit à lire et à écrire plus que médiocrement. Mais où elle réussit le mieux, ce fut à jouer de tous les instruments qui sont permis à une femme, avec une extrême perfection de goût et de talent dans la musique, accompagnant cette qualité d'une voix que le Ciel lui avait donnée si parfaitement belle, qu'elle enchantait lorsqu'elle chantait.

Tous ces mérites, acquis et ajoutés au sien propre et naturel, enflammèrent peu à peu le cœur de Ricared, qu'elle aimait et servait comme fils de son seigneur. Au commencement, l'amour s'empara de lui par une habitude de se complaire à regarder la beauté sans égale d'Isabelle, à considérer ses grâces et ses vertus ; il l'aimait comme si elle eût été sa sœur, sans que ses désirs sortissent des limites du plus vertueux attachement. Mais comme Isabelle grandit et se forma, et qu'elle avait déjà douze ans lorsque Ricared commençait à s'enflammer, cette première bienveillance, cet innocent plaisir de la regarder et de l'entendre, se changèrent en désirs ardents de la posséder. Ce n'est point qu'il aspirât à cette possession par d'autres moyens que celui d'être son époux, car de l'incomparable honnêteté d'Élisabeth (c'est ainsi qu'ils l'appelaient à Londres), on ne pouvait pas espérer autre chose, et lui-même, s'il l'eût pu, n'eût pas voulu l'espérer. En effet, son noble caractère et l'estime qu'il avait pour Isabelle ne permettaient point qu'aucune mauvaise pensée jetât racine dans son âme. Mille fois il résolut de découvrir sa passion à ses parents, et autant de fois il recula devant cette résolu-

l’espacbole-ahglaise. 58 tion , sachant qu’ils lui destinaient pour ëpouse une demoiselle écossaise , très-riche et de grande qualité, comme eux secrètement catholique. U était clair, à ce qu’il se disait, que ses parents ne consentiraient point à donner à une esclave , si ce nom convenait à Isabelle, ce qu’ils avaient déjà promis de donner à une grande dame. Toujours pensif, inquiet, irrésolu; ne sachant quel chemin prendre pour arriver au but ’ de ses louables désirs , il passait une telle vie , qu’elle le réduisit au point de la perdre. Mais , trouvant qu’il y avait une grande lâcheté à se laisser mourir sans essayer de trouver quelque remède à son mal , il s’encouragea et s’enhardit à déclarer ses intentions à Isabelle. Tous les gens de la maison étaient tristes et tourmentés de la maladie de Ricared , qui était chéri dé tout le monde, et de ses parents surtout avec une tendresse extrême, tant parce que c’était leur seul enfant, que parce qu’il méritait cette affection par ses nombreuses qualités, sa grande valeur et sa brillantè intelligence. Les médecins ne pouvaient deviner sa maladie, et lui n’osait ni ne voulait la découvrir. Enfin , bien résolu à braver les difficultés que lui présentait son imagination , un jour qu’Isabelle entré pour le servir, la voyant seule, il lui dit d’une voix défaillante et d’une langue troublée : « Charmante Isabelle , ce sont ta grande vertu et ta grande beauté qui me tiennent dans l’état où tu me vois. Si tu ne veux pas que je perde la vie sous les coups des plus cruels tourments qu’on puisse imaginer, que ton désir réponde au mien , qui n’est autre que de te prendfe pour épouse , en cachette de mes parents , desquels Digitized by Google

tion, sachant qu'ils lui destinaient pour épouse une demoiselle écossaise, très-riche et de grande qualité, comme eux secrètement catholique. Il était clair, à ce qu'il se disait, que ses parents ne consentiraient point à donner à une esclave, si ce nom convenait à Isabelle, ce qu'ils avaient déjà promis de donner à une grande dame. Toujours pensif, inquiet, irrésolu, ne sachant quel chemin prendre pour arriver au but de ses louables désirs, il passait une telle vie, qu'elle le réduisit au point de la perdre. Mais, trouvant qu'il y avait une grande lâcheté à se laisser mourir sans essayer de trouver quelque remède à son mal, il s'encouragea et s'enhardit à déclarer ses intentions à Isabelle.

Tous les gens de la maison étaient tristes et tourmentés de la maladie de Ricared, qui était chéri de tout le monde, et de ses parents surtout avec une tendresse extrême, tant parce que c'était leur seul enfant, que parce qu'il méritait cette affection par ses nombreuses qualités, sa grande valeur et sa brillante intelligence. Les médecins ne pouvaient deviner sa maladie, et lui n'osait ni ne voulait la découvrir. Enfin, bien résolu à braver les difficultés que lui présentait son imagination, un jour qu'Isabelle entra pour le servir, la voyant seule, il lui dit d'une voix défaillante et d'une langue troublée : « Charmante Isabelle, ce sont ta grande vertu et ta grande beauté qui me tiennent dans l'état où tu me vois. Si tu ne veux pas que je perde la vie sous les coups des plus cruels tourments qu'on puisse imaginer, que ton désir réponde au mien, qui n'est autre que de te prendre pour épouse, en cachette de mes parents, desquels

JL’ESPACBOLS-ANCL&lkB. 5^ jé ct^ins qae, ne reconnaissant pas ce que je rëcOn-' nais que tu mérites, ils ne croient devoir me refuser le bonheur qu’il m’importe tant d’obtenir. Si tu me donnes parole d’étre à moi , je te la donne surle-champ, comme chrétien sincère et catholique, d’être à toi. Et, dussé-je ne point parvenir & te posséder. Car je n’y parviendrai qu’avec la bénédiction de l’Église et de mes parents, cette seule pensée que tu m’appartiens sûrement sufilra pour me rendre la santé, et pour me maintenir dans la joie jusqu’au temps où arrivera l’heureux moment que je désire. » Pendant que Ricared lui pariait ainsi , Isabelle était restée à l’écouter en silence , les yeux baissé , montrant en cette circonstance que sa pudeur égalait sa beauté , et sa réserve son esprit. Voyant que Ricared se taisait, décente , belle et discrète , elle lui répondit ' de la sorte : « Depuis que la rigueur ou la déUience du Ciel , car je ne sais auquel de ces deux extrêmes l’attribuer, a voulu , seigneur Ricared , m’ôter è mes parents et me donner aux vôtres , reconnaissante de$ feveurs infinies dont ceux-ci m’ont comblée, je me suis résolue à ce que jamais ma volonté ne s’écartât de la leur. Ainsi donc, sans cette volonté, je tiendrais, non pas à bonne, mais à mauvaise fortune « rineslimable &veur que vous voulez bien nie iâire, si, à leur escient, j’étais assez heureuse pour voUs mériter. Dès à présent, je vous offre la volonté qu’ils m’imposeront, et eu attendant que votre projet s’accomplisse on soit abandonné , une chose doit entretenir et satisfaire vos désirs : c’est de savoir que les miens seront disposés toujours, et en toute sincérité , Digilized by Google

je crains que, ne reconnaissant pas ce que je reconnais que tu mérites, ils ne croient devoir me refuser le bonheur qu'il m'importe tant d'obtenir. Si tu me donnes parole d'être à moi, je te la donne sur-le-champ, comme chrétien sincère et catholique, d'être à toi. Et, dussé-je ne point parvenir à te posséder, car je n'y parviendrai qu'avec la bénédiction de l'Église et de mes parents, cette seule pensée que tu m'appartiens sûrement suffira pour me rendre la santé, et pour me maintenir dans la joie jusqu'au temps où arrivera l'heureux moment que je désire. »

Pendant que Ricared lui parlait ainsi, Isabelle était restée à l'écouter en silence, les yeux baissés, montrant en cette circonstance que sa pudeur égalait sa beauté, et sa réserve son esprit. Voyant que Ricared se taisait, décente, belle et discrète, elle lui répondit de la sorte : « Depuis que la rigueur ou la clémence du Ciel, car je ne sais auquel de ces deux extrêmes l'attribuer, a voulu, seigneur Ricared, m'ôter à mes parents et me donner aux vôtres, reconnaissante des faveurs infinies dont ceux-ci m'ont comblée, je me suis résolue à ce que jamais ma volonté ne s'écartât de la leur. Ainsi donc, sans cette volonté, je tiendrais, non pas à bonne, mais à mauvaise fortune, l'inestimable faveur que vous voulez bien me faire, si, à leur escient, j'étais assez heureuse pour vous mériter. Dès à présent, je vous offre la volonté qu'ils m'imposeront, et en attendant que votre projet s'accomplisse ou soit abandonné, une chose doit entretenir et satisfaire vos désirs : c'est de savoir que les miens seront disposés toujours, et en toute sincérité,

6o).’ESFÀGNOLE-AHaUiISE. à VOUS souhaiter le bonheur que peut vous accorder le Gel. » Là , Isabelle mit fin à son honnête et discrète réponse ; là , commença à renaître la santé de Ricared , et recommencèrent à vivre les espérances de ses parents qu’avait tuées sa maladie. Les deux jeunes gens se séparèrent poliment , lui , avec des larmes dans les yeux ; elle , avec admiration dans l’âme en voyant celle de Ricared si remplie pour elle d’amour et de soumission. Ricared, une fois relevé du lit, et par miracle aux yeux de ses parents, ne voulut pas leur cacher plus longtemps ses pensées. Un jour, il en fit confidence à sa mère , en lui disant, à la fin de sa conversation , qui fut longue , que si on ne lui donnait pas Isabelle pour femme , la lui refuser et lui donner la mort serait une seule et même chose. Il sot par de tels propos et de tels éloges élever au ciel les vertus d’Isabelle, que sa mère dût croire qu’Isabelle était la dupe du marché en prenant son fils pour mari. Elle donna l’espoir à Ricared qu’elle disposerait son père à permettre volontiers ce qu'elle permettait ellemême. Effectivement , en rapportant à son mari les mêmes propos que lui avait tenus Ricared , elle l’amena facilement à vouloir ce que désirait si vivement leur fils, et à supposer des prétextes pour empêcher le mariage qui était presque conclu avec la demoiselle écossaise. A cette époque , Isabelle avait quatorze ans et Ricared vingt -, mais , dans un âge si tendre , dans un âge qu’on pourrait appeler si vert et si fleuri , leur discrétion singulière et leur prudence reconnue en faisaient des gens d’un âge mûr. Il ne manquait plus que quatre jours pour iju'on Digitized by Google

Ricared voulaient que leur fils courbât la tête sous le saint joug du mariage , se croyant aussi bien avisés qu heureux d’avoir choisi leur prisonnière pour fille, et préférant la dot de ses vertus aux grandes richesses que leur eût apportées l’Écossaise. Les parures étaient prêtes , les parents et les amis invités ; il ne fallait plus rien qu’informer la reiné de cette convention : car, sans sa volonté et son consentement, aucun mariage ne se Ëiit parmi les gens de sang illustre. Mais , ne doutant point que l’autorisation ne fût donnée , ils ne se hâtèrent pas de la demander. Or, lorsque tout se trouvait ainsi préparé , et qu’il ne manquait plus que quatre jours pour arriver à celui des noces , un soir, toute cette joie fut troublée par l’arrivée d’un messager de la reine : il venait annoncer à Clotald que Sa Majesté lui ordonnait d’amener le lendemain matin , devant elle , sa prisonnière , l’Espagnole de Cadix. Clotald répondit qu’il obéirait avec plaisir à l’ordre de Sa Majesté. Le messager partit , et laissa toute la famille dans le trouble , l’agitation et l’effroi. « Hélas ! s’écriait madame Catherine , que sera-ce si la reine vient à savoir ({uc j’ai élevé cette enfant dans la foi catholique , et infère de là que tons nous sommes chrétiens dans cette maison ! En effet , si la reine lui demande ce <{u’elle a appris dans les huit années passées depuis qu’elle est prisonnière , que peut répondre la pauvre fille qui ne nous condamne, quelque discrétion qu’elle y mette? » Isabelle , qui entendit ces propos, répondit : « Que cette crainte ne vous afflige pas. madame ; j’ai la confiance que le Ciel , en sa divine miséricorde , me fournira dans cet instant des paroles qui , nonDigitized by Google

arrivât à celui où les parents de Ricared voulaient que leur fils courbât la tête sous le saint joug du mariage, se croyant aussi bien avisés qu'heureux d'avoir choisi leur prisonnière pour fille, et préférant la dot de ses vertus aux grandes richesses que leur eût apportées l'Écossaise. Les parures étaient prêtes, les parents et les amis invités; il ne fallait plus rien qu'informer la reine de cette convention : car, sans sa volonté et son consentement, aucun mariage ne se fait parmi les gens de sang illustre. Mais, ne doutant point que l'autorisation ne fût donnée, ils ne se hâtèrent pas de la demander. Or, lorsque tout se trouvait ainsi préparé, et qu'il ne manquait plus que quatre jours pour arriver à celui des noces, un soir, toute cette joie fut troublée par l'arrivée d'un messager de la reine : il venait annoncer à Clotald que Sa Majesté lui ordonnait d'amener le lendemain matin, devant elle, sa prisonnière, l'Espagnole de Cadix. Clotald répondit qu'il obéirait avec plaisir à l'ordre de Sa Majesté. Le messager partit, et laissa toute la famille dans le trouble, l'agitation et l'effroi. « Hélas ! s'écriait madame Catherine, que sera-ce si la reine vient à savoir que j'ai élevé cette enfant dans la foi catholique, et infère de là que tous nous sommes chrétiens dans cette maison ! En effet, si la reine lui demande ce qu'elle a appris dans les huit années passées depuis qu'elle est prisonnière, que peut répondre la pauvre fille qui ne nous condamne, quelque discrétion qu'elle y mette? » Isabelle, qui entendit ces propos, répondit : « Que cette crainte ne vous afflige pas, madame; j'ai la confiance que le Ciel, en sa divine miséricorde, me fournira dans cet instant des paroles qui, non-

6» l’espigmole-akglaise. seulemeot ne vous condamneront point, mais qui tourneront à votre avantage. » Ricared tremblait , comme s’il eût pressenti quelque catastrophe -, Clotald cherchait des raisons de calmer son extrême frayeur , et ne les trouvait que dans la grande confiance qu'il avait en Dieu et dans la prudence d’Isabelle, à laquelle il recommanda, par-dessus tout, d’éviter par tous les moyens de les faire condamner comme catholiques , disant que , bien qu’ils fussent prêts, en esprit , à recevoir le martyre, cependant la chair débile refusait une si dure carrière. Isabelle les assura plusieurs fois qu’ils pouvaient être tranquilles et certains qu’à cause d’elle, il ne leur arriverait rien de ce qu’ils redoutaient ; bien qu’elle ne sût pas alors , disait-elle , ce qu’il y aurait à répondre aux questions qui lui seraient faites en semblable cas, elle avait la vive et ferme espérance quelle répondrait de façon que ses réponses , comme elle l’avait déjà dit, serviraient à leur justification. Ils discoururent toute la nuit sur une foule de choses , et s’arrêtèrent spécialement à cette pensée que , si la reine les eût connus pour catholiques , elle ne leur aurait pas envoyé un message si doux ; qu’on pouvait donc supposer qu’elle voulait seulement voir Isabelle , dont la beauté sans égale et les remarquables talents seraient arrivés jusqu’à sa connaissance, comme à celle de toute la ville. Mais , de ne la lui «voir pas encore présentée, ils se trouvaient déjà oou. pables , et ils ne trouvèrent rien de mieux à dire , pour se disculper de cette faute, si ce n’est que , du moment où elle tomba dans leurs mains , ils l’avaient choisie et désignée pour épouse de leur fils Ricared. Digitized by Coogle

seulement ne vous condamneront point, mais qui tourneront à votre avantage. » Ricared tremblait, comme s'il eût pressenti quelque catastrophe; Clotald cherchait des raisons de calmer son extrême frayeur, et ne les trouvait que dans la grande confiance qu'il avait en Dieu et dans la prudence d'Isabelle, à laquelle il recommanda, par-dessus tout, d'éviter par tous les moyens de les faire condamner comme catholiques, disant que, bien qu'ils fussent prêts, en esprit, à recevoir le martyre, cependant la chair débile refusait une si dure carrière. Isabelle les assura plusieurs fois qu'ils pouvaient être tranquilles et certains qu'à cause d'elle, il ne leur arriverait rien de ce qu'ils redoutaient; bien qu'elle ne sût pas alors, disait-elle, ce qu'il y aurait à répondre aux questions qui lui seraient faites en semblable cas, elle avait la vive et ferme espérance qu'elle répondrait de façon que ses réponses, comme elle l'avait déjà dit, serviraient à leur justification.

Ils discoururent toute la nuit sur une foule de choses, et s'arrêtèrent spécialement à cette pensée que, si la reine les eût connus pour catholiques, elle ne leur aurait pas envoyé un message si doux; qu'on pouvait donc supposer qu'elle voulait seulement voir Isabelle, dont la beauté sans égale et les remarquables talents seraient arrivés jusqu'à sa connaissance, comme à celle de toute la ville. Mais, de ne la lui avoir pas encore présentée, ils se trouvaient déjà coupables, et ils ne trouvèrent rien de mieux à dire, pour se disculper de cette faute, si ce n'est que, du moment où elle tomba dans leurs mains, ils l'avaient choisie et désignée pour épouse de leur fils Ricared.

l'espagnole-anglAise. 63 {la cela même, ils s'accusaient encore, pour avoir fait ce mariage sans l'autoi isalion de la reine -, mais une telle faute ne leur semblait pas digne d'un bien sévère châtiment. Cette pensée les consola , et ils dédi~ dèrent qu'Isabelle ne se montrerait pas vêtue humblement comme une prisonnière, mais richement, comme une épouse, puisqu'elle l'était en effet, d'un aussi noble époux que leur fils. Ayant pris sur ce point leur résolution , le lendemain ils habillèrent Isabelle à l'espagnole , avec une jupe de satin vert à longue queue, tailladée et doublée d'une riche toile d'or -, les taillades étaient rele-r vées par des s en perles , et toute la robe était semée de broderies semblables. Isabelle portait un collier et une ceinture de diamants , ainsi qu'un éventail â la mode des grandes dames espagnoles \ ses propres cheveux , qui étaient blonds et longs , lui servaient de coiffure, entremêlés de garnitures de diamants et de perles. Sous cette riche parure , avec sa bonne mine et sa beauté miraculeuse , elle parut à Londres ce jour* là , montée dans un beau carrosse , entraînant les yeux et les âmes de tous ceux qui la regardaient. Avec elle venaient dans le carrosse Clotald , sa femme et Ricared , et plusieurs illustres personnages de leurs parents les suivaient à cheval. Clotald voulut rendre tous ces honneurs à sa prisonnière , pour obliger la reine à la traiter comme l'épouse de son fils. Quand ils furent arrivés au palais, et dans un grand salon où se tenait la reine , Isabelle entra , montrant le plus bel échantillon de beauté que pût rêver une imagination humaine. La salle était large et spacieuse^ au bout de deux pas , le cortège s'arrêta , tandis qulDigitized by Google

En cela même, ils s'accusaient encore, pour avoir fait ce mariage sans l'autorisation de la reine ; mais une telle faute ne leur semblait pas digne d'un bien sévère châtiment. Cette pensée les consola, et ils décidèrent qu'Isabelle ne se montrerait pas vêtue humblement comme une prisonnière, mais richement, comme une épouse, puisqu'elle l'était en effet, d'un aussi noble époux que leur fils.

Ayant pris sur ce point leur résolution, le lendemain ils habillèrent Isabelle à l'espagnole, avec une jupe de satin vert à longue queue, tailladée et doublée d'une riche toile d'or ; les taillades étaient relevées par des *s* en perles, et toute la robe était semée de broderies semblables. Isabelle portait un collier et une ceinture de diamants, ainsi qu'un éventail à la mode des grandes dames espagnoles ; ses propres cheveux, qui étaient blonds et longs, lui servaient de coiffure, entremêlés de garnitures de diamants et de perles. Sous cette riche parure, avec sa bonne mine et sa beauté miraculeuse, elle parut à Londres ce jour-là, montée dans un beau carrosse, entraînant les yeux et les âmes de tous ceux qui la regardaient. Avec elle venaient dans le carrosse Clotald, sa femme et Ricared, et plusieurs illustres personnages de leurs parents les suivaient à cheval. Clotald voulut rendre tous ces honneurs à sa prisonnière, pour obliger la reine à la traiter comme l'épouse de son fils.

Quand ils furent arrivés au palais, et dans un grand salon où se tenait la reine, Isabelle entra, montrant le plus bel échantillon de beauté que pût rêver une imagination humaine. La salle était large et spacieuse ; au bout de deux pas, le cortége s'arrêta, tandis qu'I-

t.’mpagnole-akglaise. 64 sabelle s’avançait ; et, comme elle resta seule, elle parut ce que paraît l’étoile ou l’exhalaison qui glisse dans la région du feu pendant une nuit sereine , ou bien comme un rayon du soleil , qui perce , au point du jour, entre deux montagnes. Elle parut tout cela ; et même encore une comète qui prédisait l’incendie de plus d’une âme parmi ceux qui se trouvaient présents , et que l’amour embrasa avec les rayons des deux beaux soleils d’Isabelle. Celle-ci , pleine d’humilité et de courtoisie, alla se mettre à genoux devant la reine, et lui dit, en langue anglaise : « Que V. M. laisse baiser ses mains à son humble esclave, qui désormais se tiendra plutôt pour une noble dame, puisqu’elle a été assez heureuse pour parvenir à contempler votre grandeur. » La reine se mit à la considérer un long espace de temps , sans dire une parole , car il lui semblait, comme elle le dit ensuite à sa camériste, qu’elle avait devant les yeux un ciel étoilé , dont les perles et les 'diamants que portait Isabelle étaient les étoiles, ses deux yeux le soleil et la lune , et toute sa personne une merveille de beauté. Les dames qui entouraient la reine auraient voulu être tout yeux pour ne rien perdre dq ce qu’elles avaient à voir en Isabelle : l’une vantait la vivacité de son regard , l'autre le teint de son visage -, celle-ci louait l’élégance de sa taille , celle-là la douceur de son parler, et telle autre s’écria, de pure jalousie : « Elle est jolie, l’Espagnole; mais sa toilette ne me plaît pas. » Lorsque la reine fut un peu remise de son étonnement , elle fit relever Isabelle , et lui dit : « Parlez-moi en espagnol , jeune fille, je le comprends, et cela me fera plaisir. » Puis,
Digitized by Google

l'espAckole-aaglaisk. 6J se tournant vers Clotald : « Vous m’avez fait un véritable tort , Ciotald , lui dit-elle , en me cachant ce trésor depuis tant d’années-, mais il est tel, que vous avez dû en être avare. Vous voilà contraint à me le restituer , car de droit il m’appartient. — Madame , répondit Clotald , c'est une grande vérité que V. M. a dite; je confesse ma faute , si c’en est une que d’avoir gardé ce trésor jusqu’à ce qu’il eût atteint la perfection convenable pour être présenté devant les yeux de V. M. Mais à présent qu’il a celte perfection , je pensais lui en donner une nouvelle , en demandant à V. M. son autorisation pour qu’Isabellc devint l’épouse de mon lils Ricared, et pour vous offrir daps ce couple , Haute Majesté , tout ce qu’il est possible que je vous offre. — Le nom même me plaît, reprit la reine , et il ne lui manquait que de s’appeler Isabelle l'Espagnole pour qu’il ne me restât aucune perfection à désirer en elle. Mais prenez garde , Clotald ; je sais que , sans ma permission , vous l’aviez promise à votre fils. — Cela est vrai , madame , répondit Clotald ; mais ce fut dans la confiance que les services nombreux et signalés que nous avons rendus à celte couronne, mes ancêtres et moi , mériteraient aux yeux de V. M. des faveurs plus difficiles à obtenir que celle de cette permission ; d'ailleurs, mon fils n’est point encore marié. — Et il ne sera point non plus le mari d’Isabelle , reprit la reine , avant qu’il l’ait méritée par lui-même; je veux dire que je n’entends point qu'en cela puissent lui profiter vos ser■ ttabel, en espagnol, est le même nom t\\x’ Elisabeth en anglais. H. 5 Digitized by Google

se tournant vers Clotald : « Vous m'avez fait un véritable tort, Clotald, lui dit-elle, en me cachant ce trésor depuis tant d'années; mais il est tel, que vous avez dû en être avare. Vous voilà contraint à me le restituer, car de droit il m'appartient. — Madame, répondit Clotald, c'est une grande vérité que V. M. a dite; je confesse ma faute, si c'en est une que d'avoir gardé ce trésor jusqu'à ce qu'il eût atteint la perfection convenable pour être présenté devant les yeux de V. M. Mais à présent qu'il a cette perfection, je pensais lui en donner une nouvelle, en demandant à V. M. son autorisation pour qu'Isabelle devînt l'épouse de mon fils Ricared, et pour vous offrir dans ce couple, Haute Majesté, tout ce qu'il est possible que je vous offre. — Le nom même me plaît, reprit la reine, et il ne lui manquait que de s'appeler Isabelle l'Espagnole [1], pour qu'il ne me restât aucune perfection à désirer en elle. Mais prenez garde, Clotald; je sais que, sans ma permission, vous l'aviez promise à votre fils. — Cela est vrai, madame, répondit Clotald; mais ce fut dans la confiance que les services nombreux et signalés que nous avons rendus à cette couronne, mes ancêtres et moi, mériteraient aux yeux de V. M. des faveurs plus difficiles à obtenir que celle de cette permission; d'ailleurs, mon fils n'est point encore marié. — Et il ne sera point non plus le mari d'Isabelle, reprit la reine, avant qu'il l'ait méritée par lui-même; je veux dire que je n'entends point qu'en cela puissent lui profiter vos ser-

[1] *Isabel*, en espagnol, est le même nom qu'*Élisabeth* en anglais.

 vices cl ceux de vos ancêtres. Ricared doit se disposer à me servir par lui-même, et à mériter par lui-méme ce bijou , celle perle , ([ue j’estime comme si elle était ma fille. » A peine Isabelle eut-elle entendu ces derniers mots , qu’elle tomba de nouveau aux genoux de la reine, et lui dit en langue castillane : k Les malheurs qui trouvent de telles réparations, ùsêrénissime dame, doivent plutôt passer pour d’heureux événements que pour des infortunes. V. M. m’a donné le nom de lille : sur un tel gage de bonheur , quels maux puisje craindre, quels biens ne dois-je pas espérer? » Isabelle parlait avec tant de grAce , et exprimait si élégamment tout ce qu’elle voulait dire, que la reine , à qui elle plut extrêmement , ordonna quelle restât à son service ; elle la confia sur-le-champ à une grande dame, sa première caméristе, pour que celle-ci lui enseignât scs nouvelles fonctions. Ricared , qui se vit ôter la vie en perdant Isabelle , fut sur le point de perdre aussi la raison. Tremblant, plein de trouble et d’effroi , il alla se jeter aux genoux de la reine, a Pour servir V. M., lui dit- il, il n’était pas besoin de m’exciter par l’appât d’autres récompenses que celles ([u'ont obtenues mon père et mes aïeux au service de leurs rois. Mais puisque V. M. veut bien que je la serve avec d’autres désirs , avec un autre but , je voudrais savoir de quelle manière et dans quelle profession je pourrai prouver que j’ai rempli l’obligation que V.M. m’impose. — Deux vaisseaux, répondit la reine , sont prêts à partir en course. J’en ai donné le commandement au baron de Lansac ; de l’un de ces vaisseaux , je vous fais capitaine , car le sang d’où vous Digitized by Google

vices et ceux de vos ancêtres. Ricared doit se disposer à me servir par lui-même, et à mériter par lui-même ce bijou, cette perle, que j'estime comme si elle était ma fille. »

A peine Isabelle eut-elle entendu ces derniers mots, qu'elle tomba de nouveau aux genoux de la reine, et lui dit en langue castillane : « Les malheurs qui trouvent de telles réparations, ô sérénissime dame, doivent plutôt passer pour d'heureux événements que pour des infortunes. V. M. m'a donné le nom de fille : sur un tel gage de bonheur, quels maux puis-je craindre, quels biens ne dois-je pas espérer ? » Isabelle parlait avec tant de grâce, et exprimait si élégamment tout ce qu'elle voulait dire, que la reine, à qui elle plut extrêmement, ordonna qu'elle restât à son service ; elle la confia sur-le-champ à une grande dame, sa première camériste, pour que celle-ci lui enseignât ses nouvelles fonctions. Ricared, qui se vit ôter la vie en perdant Isabelle, fut sur le point de perdre aussi la raison. Tremblant, plein de trouble et d'effroi, il alla se jeter aux genoux de la reine. « Pour servir V. M., lui dit-il, il n'était pas besoin de m'exciter par l'appât d'autres récompenses que celles qu'ont obtenues mon père et mes aïeux au service de leurs rois. Mais puisque V. M. veut bien que je la serve avec d'autres désirs, avec un autre but, je voudrais savoir de quelle manière et dans quelle profession je pourrai prouver que j'ai rempli l'obligation que V. M. m'impose. — Deux vaisseaux, répondit la reine, sont prêts à partir en course. J'en ai donné le commandement au baron de Lansac ; de l'un de ces vaisseaux, je vous fais capitaine, car le sang d'où vous

1. BSFA&II01.E-AI(GLÀISE. 67 sortez me donne l'assurance qu'il suppléera chez vous au manque des années. Songez l)ien à la faveur que je vous accorde, pnisqu'en elle je vous donne l'occasion, tout en servant votre reine, comme l'exige ce que vous êtes, de montrer votre intelligence et votre courage , et d'obtenir le prix le plus précieux que vous-méme , à ce qu'il me semble, puissiez jamais désirer. Je serai moi-méme le gardien d'Isabelle , bien qu'elle montre assez que sa propre honnêteté sera son gardien véritable. Allez avec Dieu ; puisque vous êtes amoureux , comme je le suppose, je dois me promettre un grand résultat de vos prouesses. Heureux serait le roi guerrier qui aurait dans son armée dix mille soldats amoureux , espérant que le prix de leurs victoires fût la possession de leurs bien-aimées ! Levez-vous , Ricared , et voyez si vous avez quelque chose à dire à Isabelle, car demain sera le jour de votre départ. » Ricared baisa les mains à la reine , pour la remercier de la grâce qu'elle lui faisait ; puis, il alla se mettre à genoux devant Isabelle , et , voulant lui parler , il ne put prononcer un mot, car il sembla qu'un noeud lui serrait la gorge et lui liait la langue. Les larmes seules lui vinrent aux yeux, et, bien qu'il fit tous ses ciforts pour dissimuler son attendrissement, il ne put les cacher aux yeux de la reine. « Ne rougissez point de pleurer, Ricared , lui dit-elle , et ne vous croyez point avili pour avoir montré, dans ce moment pénible , la tendresse de votre cœur. Autre chose est combattre l'ennemi , autre chose prendre congé de celle qu'on aime ■, Isabelle , embrassez Ricared , et donnez-lui votre bénédiction : ses regrets la méritent assez. » Isabelle , tonte saisie à la vue de l'humilité et Digitized by Google

sortez me donne l'assurance qu'il suppléera chez vous au manque des années. Songez bien à la faveur que je vous accorde, puisqu'en elle je vous donne l'occasion, tout en servant votre reine, comme l'exige ce que vous êtes, de montrer votre intelligence et votre courage, et d'obtenir le prix le plus précieux que vous-même, à ce qu'il me semble, puissiez jamais désirer. Je serai moi-même le gardien d'Isabelle, bien qu'elle montre assez que sa propre honnêteté sera son gardien véritable. Allez avec Dieu; puisque vous êtes amoureux, comme je le suppose, je dois me promettre un grand résultat de vos prouesses. Heureux serait le roi guerrier qui aurait dans son armée dix mille soldats amoureux, espérant que le prix de leurs victoires fût la possession de leurs bien-aimées! Levez-vous, Ricared, et voyez si vous avez quelque chose à dire à Isabelle, car demain sera le jour de votre départ. »

Ricared baisa les mains à la reine, pour la remercier de la grâce qu'elle lui faisait; puis, il alla se mettre à genoux devant Isabelle, et, voulant lui parler, il ne put prononcer un mot, car il sembla qu'un nœud lui serrait la gorge et lui liait la langue. Les larmes seules lui vinrent aux yeux, et, bien qu'il fît tous ses efforts pour dissimuler son attendrissement, il ne put les cacher aux yeux de la reine. « Ne rougissez point de pleurer, Ricared, lui dit-elle, et ne vous croyez point avili pour avoir montré, dans ce moment pénible, la tendresse de votre cœur. Autre chose est combattre l'ennemi, autre chose prendre congé de celle qu'on aime; Isabelle, embrassez Ricared, et donnez-lui votre bénédiction : ses regrets la méritent assez. » Isabelle, toute saisie à la vue de l'humilité et

(j8 l’espAümole-anglaise. de la douleur de Ricared , qu’elle aimait comme son époux, n’enlendil point ce <|ue lui ordonnait la reine; au contraire , elle se mit k verser des larmes , sans penser à ce qu elle faisait, et si sérieuse, si immobile , qu’on eût dit voir pleurer une statue d’albâtre. Ces muets transports des deux amants , si tendres, si bien épris, firent couler les larmes de plusieurs assistants. Ricared, sans ajouter un mot, et sans avoir puenadresser un seul à Isabelle, sortit du salon. Clotald et ceux qui l’avaientaccompagné le suivirent, après avoir salué la reine, pleins de compassion, de regret et de douleur. Isabelle resta comme une orpheline qui vient d’en* terrer ses parents , et craignant que sa nouvelle maîtresse ne voulût lui faire changer les habitudes dans lesquelles l’avait élevée la première. Enfin elle resta ; et, deux jours après, Ricared mit à la voile, combattu par deux pensées qui , parmi beaucoup d’autres , le mettaient hors de lui. L’une de ces pensées était qu’il lui convenait de faire de telles prouesses , quelles lui fissent mériter Isabelle ; l’autre , qu’il n’en pouvait faire aucune , s'il écoutait sa catholique résolution , qui était de ne pas tirer l’épée contre des catho* liques. Dans ce cas , il devait nécessairement passer pour chrétien ou pour lâche , ce qui devenait un danger pour sa vie , ou un obstacle aux prétentions de son amour. Mais enfin, il résolut de faire céder ses désirs amoureux à celui qu’il avait de rester catholique, et , du ibnd de son cœur , il demandait au Ciel de lui envoyer des occasions où il pût se montrer vaillant sans cesser d’être bon chrétien, où il pût satisfaire la reine et mériter Isabelle. Les deux vaisseaux naviguèrent pendant six jours
Digitized by Google

de la douleur de Ricared, qu'elle aimait comme son époux, n'entendit point ce que lui ordonnait la reine; au contraire, elle se mit à verser des larmes, sans penser à ce qu'elle faisait, et si sérieuse, si immobile, qu'on eût dit voir pleurer une statue d'albâtre. Ces muets transports des deux amants, si tendres, si bien épris, firent couler les larmes de plusieurs assistants. Ricared, sans ajouter un mot, et sans avoir pu en adresser un seul à Isabelle, sortit du salon. Clotald et ceux qui l'avaient accompagné le suivirent, après avoir salué la reine, pleins de compassion, de regret et de douleur.

Isabelle resta comme une orpheline qui vient d'enterrer ses parents, et craignant que sa nouvelle maîtresse ne voulût lui faire changer les habitudes dans lesquelles l'avait élevée la première. Enfin elle resta; et, deux jours après, Ricared mit à la voile, combattu par deux pensées qui, parmi beaucoup d'autres, le mettaient hors de lui. L'une de ces pensées était qu'il lui convenait de faire de telles prouesses, qu'elles lui fissent mériter Isabelle; l'autre, qu'il n'en pouvait faire aucune, s'il écoutait sa catholique résolution, qui était de ne pas tirer l'épée contre des catholiques. Dans ce cas, il devait nécessairement passer pour chrétien ou pour lâche, ce qui devenait un danger pour sa vie, ou un obstacle aux prétentions de son amour. Mais enfin, il résolut de faire céder ses désirs amoureux à celui qu'il avait de rester catholique, et, du fond de son cœur, il demandait au Ciel de lui envoyer des occasions où il pût se montrer vaillant sans cesser d'être bon chrétien, où il pût satisfaire la reine et mériter Isabelle.

Les deux vaisseaux naviguèrent pendant six jours

l’espagnole-asglaise. 69 avec un vent favorable , en mettant le cap sur les îles Açores, parages où ne manquent jamais, soit des navires portugais venant des Grandes-Indes , soit quelques autres bâtiments de retour des Indes Occidentales. Au bout de six jours, ils furent pris en flanc par un vent très-fort , qui a dans l'Océan un autre nom que dans la Méditerranée, où on l’appelle midi ; et ce vent souffla avec tant de durée et de violence , que , sans qu’ils pussent prendre terre aux îles , force leur fut de rebrousser chemin dans la direction de l’Espagne. Près des rivages de cette contrée , et à l’emboucluire du détroit de Gibraltar , ils découvrirent trois vaisseaux, l’un grand et fort, les deux autres petits. Le bâtiment de Ricared s’approcha de la capitanepour savoir du général s’il voulait qu’on attaquât les trois vaisseaux. Mais avant d’atteindre lacapitane, il vit hisser sur la grande hune un drapeau noir. En approchant de plus près, il entendit dans le bâtiment un bruit lugubre de clairons et de trompettes, ce qui indiquait clairement que le général était mort , ou quelque autre personnage important. Ce fut en ce moment de surprise et d’alarme que les deux vaisseaux parvinrent à pouvoir se parler , ce qu’ils n’avaient point fait depuis leur sortie du port. On héla de la capitane pour dire que le capitaine Ricared passât à bord , parce que le général était mort la veille au soir d'une attaque d’apoplexie. Tout le monde s’attrista , hormis Ricared , qui se réjouit, non de la perte de son général, mais parce qu’il restait avec le libre commandement des deux vaisseaux. Tel était l’ordre delà reine, que, le général venant à manquer, Ricared prit sa place. Celui-ci passa sur-le-champ k Digilized by Google

avec un vent favorable, en mettant le cap sur les îles Açores, parages où ne manquent jamais, soit des navires portugais venant des Grandes-Indes, soit quelques autres bâtiments de retour des Indes-Occidentales. Au bout de six jours, ils furent pris en flanc par un vent très-fort, qui a dans l'Océan un autre nom que dans la Méditerranée, où on l'appelle midi ; et ce vent souffla avec tant de durée et de violence, que, sans qu'ils pussent prendre terre aux îles, force leur fut de rebrousser chemin dans la direction de l'Espagne. Près des rivages de cette contrée, et à l'embouchure du détroit de Gibraltar, ils découvrirent trois vaisseaux, l'un grand et fort, les deux autres petits. Le bâtiment de Ricared s'approcha de la capitane pour savoir du général s'il voulait qu'on attaquât les trois vaisseaux. Mais avant d'atteindre la capitane, il vit hisser sur la grande hune un drapeau noir. En approchant de plus près, il entendit dans le bâtiment un bruit lugubre de clairons et de trompettes, ce qui indiquait clairement que le général était mort, ou quelque autre personnage important. Ce fut en ce moment de surprise et d'alarme que les deux vaisseaux parvinrent à pouvoir se parler, ce qu'ils n'avaient point fait depuis leur sortie du port. On héla de la capitane pour dire que le capitaine Ricared passât à bord, parce que le général était mort la veille au soir d'une attaque d'apoplexie. Tout le monde s'attrista, hormis Ricared, qui se réjouit, non de la perte de son général, mais parce qu'il restait avec le libre commandement des deux vaisseaux. Tel était l'ordre de la reine, que, le général venant à manquer, Ricared prît sa place. Celui-ci passa sur-le-champ à

 bord de la capitane , où il trouva que les uns pleuraient le général mort , et que les autres fêtaient le vivant. Finalement , les uns et les autres lui rendirent aussitôt obéissance , et le proclamèrent leur général avec de brèves cérémonies ; car on n'eut pas le temps d’en faire de plus longues , à cause de l’approche de deux des trois vaisseaux qu’ils avaient découverts, lesquels , laissant le grand navire en arrière , mardutient sur ceux de Ricared. On reconnut bientôt que c’étaient des galères , et qu’elles étaient turques , à cause des croissants que portaient les pavillons -, ce qui causa un grand plaisir à Ricared , car il lui sembla que cette prise , si le Ciel la lui accordait , serait de grande importance , sans qu’il eût fait tort à aucun catholique. Les deux galères turques s’approchèrent pour reconnaître les vaisseaux anglais , qui ne portaient pas les couleurs de l’Angleterre , mais celles de l’Espagne , afin d’abuser ceux qui viendraient les reconnaître , et de n’être pas pris pour des bâtiments corsaires. Les Turcs crurent que c’étaient des navires revenant des Indes, et qu’ils s’en empareraient avec facilité. Ils approchèrent donc peu à peu , et Ricared les laissa venir , jusqu’il ce qu’il les tint .H belle portée de son artillerie : alors , il commanda le feu si à propos et avec tant de succès , que cinq boulets frappèrent dans le corps d’une des galères , et l’ouvrirent en deux ; elle pencha aussitôt à la bande, et commença à s’en aller en dérive , sans pouvoir remédier au désastre. L’autre galère, voyant son danger , lui jeta un câble en toute hâte , et la remorqua jusque sous le flanc du grand navire; mais Ricared , qui avait des vaisseaux prompts et légers , Digitized by Google

bord de la capitane, où il trouva que les uns pleuraient le général mort, et que les autres fêtaient le vivant. Finalement, les uns et les autres lui rendirent aussitôt obéissance, et le proclamèrent leur général avec de brèves cérémonies; car on n'eut pas le temps d'en faire de plus longues, à cause de l'approche de deux des trois vaisseaux qu'ils avaient découverts, lesquels, laissant le grand navire en arrière, marchaient sur ceux de Ricared.

On reconnut bientôt que c'étaient des galères, et qu'elles étaient turques, à cause des croissants que portaient les pavillons; ce qui causa un grand plaisir à Ricared, car il lui sembla que cette prise, si le Ciel la lui accordait, serait de grande importance, sans qu'il eût fait tort à aucun catholique. Les deux galères turques s'approchèrent pour reconnaître les vaisseaux anglais, qui ne portaient pas les couleurs de l'Angleterre, mais celles de l'Espagne, afin d'abuser ceux qui viendraient les reconnaître, et de n'être pas pris pour des bâtiments corsaires. Les Turcs crurent que c'étaient des navires revenant des Indes, et qu'ils s'en empareraient avec facilité. Ils approchèrent donc peu à peu, et Ricared les laissa venir, jusqu'à ce qu'il les tînt à belle portée de son artillerie : alors, il commanda le feu si à propos et avec tant de succès, que cinq boulets frappèrent dans le corps d'une des galères, et l'ouvrirent en deux; elle pencha aussitôt à la bande, et commença à s'en aller en dérive, sans pouvoir remédier au désastre. L'autre galère, voyant son danger, lui jeta un câble en toute hâte, et la remorqua jusque sous le flanc du grand navire; mais Ricared, qui avait des vaisseaux prompts et légers,

l'espackolb-asglaisc. 7 1 obéissant à la manœuvre comme s'ils eussent eu des rames , suivit les galères jusqu'au navire , en faisant pleuvoir sur elles une grêle de boulets. Les gens de la galère ouverte n'eurent pas plutôt atteint le gros vaisseau , qu'ils abandonnèrent la galère , essayant de grimper à bord en toute célérité. Quand Ricared vit cela, et que la galère intacte était embarrassée des débris de l'autre , il fondit sur elle avec ses deux vaisseaux , et sans la laisser virer de bord , ni mettre les rames à profit, il la prit entre deux feux. Les Turcs alors n'eurent d'autre ressource que de se réfugier aussi sur le grand navire, non pour s'y défendre, mais pour échapper du moins à la mort. Les chrétiens qui ramaient sur les galères, rompant leurs chaînes et se mêlant parmi les Turcs, cherchèrent le même refuge ; mais comme ils montaient tous ensemble sur le flanc du gros navire , la mousqueterie des vaisseaux tirait sur eux comme à la cible , sur les Turcs du moins , car Ricared ordonna que personne ne tirât sur les chrétiens. De cette façon, presque tous les Turcs périrent , et ceux qui entrèrent dans le vaisseau furent mis en pièces par les chrétiens avec lesquels ils étaient mêlés , et qui employèrent contre eux leurs propres armes. La force des braves, quand ils tombent, passe à la faiblesse de ceux qui se relèvent; aussi les chrétiens, échauffés par la pensée c|uc les vaisseaux anglais étaient espagnols , firent-ils des merveilles pour leur délivrance. Finalement , après avoir tué presque tous les Turcs, quch[ues Espagnols parurent à bord du vaisseau, et appelèrent à grands cris ceux qu'ils croyaient Espagnols aussi, pour qu'ils vinssent recueillir le prix de leur Digilized by Google

obéissant à la manœuvre comme s'ils eussent eu des rames, suivit les galères jusqu'au navire, en faisant pleuvoir sur elles une grêle de boulets. Les gens de la galère ouverte n'eurent pas plutôt atteint le gros vaisseau, qu'ils abandonnèrent la galère, essayant de grimper à bord en toute célérité. Quand Ricared vit cela, et que la galère intacte était embarrassée des débris de l'autre, il fondit sur elle avec ses deux vaisseaux, et sans la laisser virer de bord, ni mettre les rames à profit, il la prit entre deux feux. Les Turcs alors n'eurent d'autre ressource que de se réfugier aussi sur le grand navire, non pour s'y défendre, mais pour échapper du moins à la mort. Les chrétiens qui ramaient sur les galères, rompant leurs chaînes et se mêlant parmi les Turcs, cherchèrent le même refuge; mais comme ils montaient tous ensemble sur le flanc du gros navire, la mousqueterie des vaisseaux tirait sur eux comme à la cible, sur les Turcs du moins, car Ricared ordonna que personne ne tirât sur les chrétiens. De cette façon, presque tous les Turcs périrent, et ceux qui entrèrent dans le vaisseau furent mis en pièces par les chrétiens avec lesquels ils étaient mêlés, et qui employèrent contre eux leurs propres armes. La force des braves, quand ils tombent, passe à la faiblesse de ceux qui se relèvent; aussi les chrétiens, échauffés par la pensée que les vaisseaux anglais étaient espagnols, firent-ils des merveilles pour leur délivrance.

Finalement, après avoir tué presque tous les Turcs, quelques Espagnols parurent à bord du vaisseau, et appelèrent à grands cris ceux qu'ils croyaient Espagnols aussi, pour qu'ils vinssent recueillir le prix de leur

l’ ESPAGNOLE-ANGLAISE. 7* victoire. Ricared leur demanda en espagnol qu'est-ce qu’était ce navire; ils répondirent que c’était un galion qui venait des Indes portugaises, chargé d’épiceries , et ponant de plus tant de perles et de diamants, qu’il valait plus d'un million d’or. Ils ajoutèrent que la tempête l’avait amené dans ces parages, désemparé et sans artillerie , parce que les gens de l’équipage l’avaient jetée à la mer, étant malades , et demi-morts de soifetdefaim ; quecesdeux galères, qui appartenaient au corsaire arnaute Mami ' , s’en étaient emparées la veille , sans qu’il ait pu se mettre en défense, et que ne pouvant , à ce qu'ils avaient ouï dire , transporter tant de richesses sur les deux galères, les Turcs emmenaient le galion à la remorque , pour le conduire il la rivière Larache, qui est près de là. Ricaredleur dit alors que s’ils avaient cru que les deux vaisseaux sous ses ordres étaient espagnols , ils se trompaient : car ils appartenaient à la reine d’Angleterre. Cette nouvelle donna de quoi penser et de quoi craindre à ceux qui l’apprirent , et ils s’imaginèrent , comme il était naturel , qu’ils étaient tombés d’un filet dans un autre. Mais Ricared leur dit de ne craindre aucun mal , et d’étre bien assurés de leur délivrance , pourvu qu’ils ne songeassent point à se défendre. « Il est impossible d’en avoir la pensée , répondirent-ils , puisque ce navire, comme nous l’avons dit, n’a point d’artillerie et ' que nous n’avons point d’armes. Force nous est donc de recourir à la noblesse d’âme et à la générosité de votre général ; il est juste que celui qui nous a délivrés * C’esl-i»dire l’Albsnais Mami , de fjoi Cervantès fut eaclaTe i Alger. Digitized by Google

victoire. Ricared leur demanda en espagnol qu'est-ce qu'était ce navire ; ils répondirent que c'était un galion qui venait des Indes portugaises, chargé d'épiceries, et portant de plus tant de perles et de diamants, qu'il valait plus d'un million d'or. Ils ajoutèrent que la tempête l'avait amené dans ces parages, désemparé et sans artillerie, parce que les gens de l'équipage l'avaient jetée à la mer, étant malades, et demi-morts de soif et de faim ; que ces deux galères, qui appartenaient au corsaire arnaute Mami [1], s'en étaient emparées la veille, sans qu'il ait pu se mettre en défense, et que ne pouvant, à ce qu'ils avaient ouï dire, transporter tant de richesses sur les deux galères, les Turcs emmenaient le galion à la remorque, pour le conduire à la rivière Larache, qui est près de là. Ricared leur dit alors que s'ils avaient cru que les deux vaisseaux sous ses ordres étaient espagnols, ils se trompaient : car ils appartenaient à la reine d'Angleterre. Cette nouvelle donna de quoi penser et de quoi craindre à ceux qui l'apprirent, et ils s'imaginèrent, comme il était naturel, qu'ils étaient tombés d'un filet dans un autre. Mais Ricared leur dit de ne craindre aucun mal, et d'être bien assurés de leur délivrance, pourvu qu'ils ne songeassent point à se défendre. « Il est impossible d'en avoir la pensée, répondirent-ils, puisque ce navire, comme nous l'avons dit, n'a point d'artillerie et que nous n'avons point d'armes. Force nous est donc de recourir à la noblesse d'âme et à la générosité de votre général ; il est juste que celui qui nous a délivrés

[1] C'est-à-dire l'Albanais Mami, de qui Cervantès fut esclave à Alger.

L ESPAGHOLE-AKGLAISE, 7^ de l’insupportable esclavage où nous tenaient les Turcs, achève jusqu'au bout une si grande grâce , un si grand bienfait, propre à le rendre fameux dans tous les endroits , en nombre infini , où parviendra la nouvelle de cette mémorable victoire , et de la libéralité dont nous attendons les effets avec plus d’espoir que de crainte. » Satisfait des propos de l’Espagnol qui parlait , Ricared appela en conseil les gens de son vaisseau, et leur demanda comment il fallait faire pour envoyer tous ces chrétiens en Espagne, sans s’exposer au danger de quelque sinistre événement , si , encouragés par leur grand nombre, il leur prenait idée de se soulever. Quelques-uns furent d'avis qu’il les fît passer un à un sur son vaisseau , et qu’à mesure qu’ils entreraient sous le pont , on les tuât tous l’un après l’autre ; puis , que l’on conduisit ensuite le galion à Londres sans crainte et sans souci. « Puisque Dieu , répondit Ricared , nous a fait la grâce insigne de nous donner tant de richesses , je ne veux point répondre à cette faveur par des sentiments de cruauté et d’ingratitude. Il ne faut pas trancher avec l’épée les difficultés qu’on peut résoudre avec l’adresse. Je suis d’avis qu’on nç fasse mourir aucun chrétien catholique, non point parce que j’ai pour eux de l’a£Fection , mais parce que j’en ai pour moi-méme; je voudrais que cet exploit d’aujourd’hui ne nous valût , ni à moi , ni à vous , qui avez été mes compagnons, la réputation de cruels avec le renom de braves : car la cruauté ternit toujours la vaillance. Ce qu’il faut faire, c’est de transporter sur le galion portugais l’artillerie d’un de nos vaisseaux, sans laisser dans cçlui*ci d’autres armes « ni Digitized by Google

 rien de plus que les provisions ; et , formant de nos gens l’équipage du galion, nous le conduirons en Angleterre, tandis que les Espagnols retourneront en Espagne. » Personne n’osa contredire la proposition de Ricared : les uns le tinrent pour vaillant, magnanime et de grande habileté -, les autres le jugèrent dans leurs cœurs pour plus catholique qu’il n’aurait dû l’étre. Bien affermi dans cette résolution , Ricared passa sur le vaisseau portugais avec cinquante arquebusiers, tous sur le qui-vive , et avec les mèches allumées. Il trouva dans le vaisseau environ trois cents personnes, de celles qui s'étaient échappées des galères -, il demanda aussitôt le registre du vaisseau, et le même qui lui avait parlé du haut du pont la première fois lui répondit que le registre avait été pris par le corsaire des bâtiments légers , qui s’était noyé lorsqu’ils avaient coulé bas. Â l'instant , Ricared fit mettre le tour en bon ordre, et son second navire ayant abordé le galion avec une merveilleuse célérité, à la faveur de vigoureux cabestans , on passa l'artillerie du petit navire sur le grand vaisseau. Ensuite, ayant fait une courte allocution aux chrétiens , Ricared les fit passer sur le navire allégé , où ils trouvèrent des provisions en abondance pour plus d’un mois , et pour plus de monde qu'ils n’étaient. Tandis qu’ils s’embarquaient les uns après les autres, il leur donna à chacun quatre écus d’or en monnaie d’Espagne , qu’il fit apporter de son vaisseau , pour remédier à leurs premiers besoins quand ils arriveraient à terre , de laquelle ils étaient si proches , que les hautes montagnes de Calpë et d’Abila se laissaient apercevoir. Digitized by Google

rien de plus que les provisions ; et, formant de nos gens l'équipage du galion, nous le conduirons en Angleterre, tandis que les Espagnols retourneront en Espagne. »

Personne n'osa contredire la proposition de Ricared : les uns le tinrent pour vaillant, magnanime et de grande habileté ; les autres le jugèrent dans leurs cœurs pour plus catholique qu'il n'aurait dû l'être. Bien affermi dans cette résolution, Ricared passa sur le vaisseau portugais avec cinquante arquebusiers, tous sur le qui-vive, et avec les mèches allumées. Il trouva dans le vaisseau environ trois cents personnes, de celles qui s'étaient échappées des galères ; il demanda aussitôt le registre du vaisseau, et le même qui lui avait parlé du haut du pont la première fois lui répondit que le registre avait été pris par le corsaire des bâtiments légers, qui s'était noyé lorsqu'ils avaient coulé bas. A l'instant, Ricared fit mettre le tour en bon ordre, et son second navire ayant abordé le galion avec une merveilleuse célérité, à la faveur de vigoureux cabestans, on passa l'artillerie du petit navire sur le grand vaisseau. Ensuite, ayant fait une courte allocution aux chrétiens, Ricared les fit passer sur le navire allégé, où ils trouvèrent des provisions en abondance pour plus d'un mois, et pour plus de monde qu'ils n'étaient. Tandis qu'ils s'embarquaient les uns après les autres, il leur donna à chacun quatre écus d'or en monnaie d'Espagne, qu'il fit apporter de son vaisseau, pour remédier à leurs premiers besoins quand ils arriveraient à terre, de laquelle ils étaient si proches, que les hautes montagnes de Calpé et d'Abila se laissaient apercevoir.

L'ESriCMOLE-AKGLAISE. Tous lui oiTrirent des actions de grâces infinies pour la faveur qu'il leur faisait. Le dernier qui allait s'embarquer fut celui qui avait parlé pour les autres. Quand son tour fut venu , il dit à Ricared : « Je tiendrais plutôt il bonne fortune , vaillant genlilkonime , que tu m'emmenasses avec toi en Angleterre que de me renvoyer en Espagne. Bien que ce soit ma patrie , et qu'il n'y ait pas plus de six jours que je l'ai quittée, je ne dois rien y retrouver qui ne réveille ma tristesse et le sentiment de ma solitude. Tu sauras, seigneur, qu'à la prise de Cadix , qui eut lieu il y a une dixaine d'années, je perdis une fille que les Anglais ont dû conduire en Angleterre *, avec elle, j'ai perdu le repos de ma vieillesse et la lumière de mes yeux : car, depuis qu'ils ne la voient plus, ils n'ont rien vu qui leur donnât le moindre plaisir. La cruelle aflliction où me laissèrent sa perte et celle de ma fortune , qui me fut aussi ravie , me réduisit au point que je ne pus ni ne voulus plus exercer le commerce, qui m'avait valu la réputation d'étre le plus riche négociant de toute la ville; et c'était vrai, car, outre mon crédit, qui dépassait plusieurs centaines de milliers d'écus , ma fortune s'élevait, dans les portes de ma maison, à plus de cinquante mille ducats. Tout fut perdu , et pourtant j'aurais cru ne rien perdre, si je n'avais pas perdu ma fille. Après ce malheur général, et celui qui m'avait si spécialement frappé , la détresse vint à me tourmenter de telle sorte, que, ne pouvant plus résister à ses atteintes, je résolus avec ma femme, qui est cette tiiste personne assise devant nous, de passer aux Indes, commun refuge des pauvres généreux. Nous étant embarqués, il y a six jours, Digilized by Google

Tous lui offrirent des actions de grâces infinies pour la faveur qu'il leur faisait. Le dernier qui allait s'embarquer fut celui qui avait parlé pour les autres. Quand son tour fut venu, il dit à Ricared : « Je tiendrais plutôt à bonne fortune, vaillant gentilhomme, que tu m'emmenasses avec toi en Angleterre que de me renvoyer en Espagne. Bien que ce soit ma patrie, et qu'il n'y ait pas plus de six jours que je l'ai quittée, je ne dois rien y retrouver qui ne réveille ma tristesse et le sentiment de ma solitude. Tu sauras, seigneur, qu'à la prise de Cadix, qui eut lieu il y a une dixaine d'années, je perdis une fille que les Anglais ont dû conduire en Angleterre ; avec elle, j'ai perdu le repos de ma vieillesse et la lumière de mes yeux : car, depuis qu'ils ne la voient plus, ils n'ont rien vu qui leur donnât le moindre plaisir. La cruelle affliction où me laissèrent sa perte et celle de ma fortune, qui me fut aussi ravie, me réduisit au point que je ne pus ni ne voulus plus exercer le commerce, qui m'avait valu la réputation d'être le plus riche négociant de toute la ville ; et c'était vrai, car, outre mon crédit, qui dépassait plusieurs centaines de milliers d'écus, ma fortune s'élevait, dans les portes de ma maison, à plus de cinquante mille ducats. Tout fut perdu, et pourtant j'aurais cru ne rien perdre, si je n'avais pas perdu ma fille. Après ce malheur général, et celui qui m'avait si spécialement frappé, la détresse vint à me tourmenter de telle sorte, que, ne pouvant plus résister à ses atteintes, je résolus avec ma femme, qui est cette triste personne assise devant nous, de passer aux Indes, commun refuge des pauvres généreux. Nous étant embarqués, il y a six jours,

 sur un aviso , ces deux bâtiments corsaires nous rencontrèrent à la sortie de Cadix , et nous firent captifs. Ce fut un renouvellement de notre disgrâce passée et le sceau de nos malheurs, qui auraient été plus grands encore, si les corsaires n’eussent pris ce galion jwrtugais, qui les retint jusqu’aux événements dont tu viens d'être le témoin. » Ricared lui demanda comment s’appelait sa fille. «Son nom, répondit il, est Isabelle. » Cette réponse acheva de confirmer Ricared dans le soupçon qu’il avait conçu que celui qui lui racontait son histoire était le père de son Isabelle bien-aimée. Sans lui en donner aucune nouvelle, il lui répliqua que, de bon coeur, il les mènerait lui et sa femme à Londres , où iis pourraient peut-être apprendre quelque chose sur le sort de celle qu’ils désiraient retrouver. Il les fit aussitôt passer sur sa capitane , après avoir placé sur le vaisseau portugais des matelots et des gardes en nombre suffisant. Cette nuit même, ils mirent à la voile, et s’éloignèrent en toute hâte des côtes d’Espagne , et comme sur le navire des chrétiens délivrés se trouvaient aussi une vingtaine de Turcs, auxquels Ricared avait également donné la liberté , afin de témoigner par-là que c’était plutôt par douceur et générosité naturelles qu’il se montrait libéral , que par amour pour les catholiques , il pria les Espagnols de rendre , à la première occasion qui s’offrirait, une entière liberté aux Turcs , qui lui témoignèrent leur reconnaissance. Le vent, après s’être montré d’aijord favorable par sa direction et sa force , commença à tomber un peu ; ce calme subit souleva une grande tempête de frayeur parmi les Anglais, qui accusaient Ricared et sa générosité ,
Digitized by Google

sur un *aviso*, ces deux bâtiments corsaires nous rencontrèrent à la sortie de Cadix, et nous firent captifs. Ce fut un renouvellement de notre disgrâce passée et le sceau de nos malheurs, qui auraient été plus grands encore, si les corsaires n'eussent pris ce galion portugais, qui les retint jusqu'aux événements dont tu viens d'être le témoin. » Ricared lui demanda comment s'appelait sa fille. « Son nom, répondit-il, est Isabelle. » Cette réponse acheva de confirmer Ricared dans le soupçon qu'il avait conçu que celui qui lui racontait son histoire était le père de son Isabelle bien-aimée. Sans lui en donner aucune nouvelle, il lui répliqua que, de bon cœur, il les mènerait lui et sa femme à Londres, où ils pourraient peut-être apprendre quelque chose sur le sort de celle qu'ils désiraient retrouver. Il les fit aussitôt passer sur sa capitane, après avoir placé sur le vaisseau portugais des matelots et des gardes en nombre suffisant.

Cette nuit même, ils mirent à la voile, et s'éloignèrent en toute hâte des côtes d'Espagne, et comme sur le navire des chrétiens délivrés se trouvaient aussi une vingtaine de Turcs, auxquels Ricared avait également donné la liberté, afin de témoigner par-là que c'était plutôt par douceur et générosité naturelles qu'il se montrait libéral, que par amour pour les catholiques, il pria les Espagnols de rendre, à la première occasion qui s'offrirait, une entière liberté aux Turcs, qui lui témoignèrent leur reconnaissance. Le vent, après s'être montré d'abord favorable par sa direction et sa force, commença à tomber un peu; ce calme subit souleva une grande tempête de frayeur parmi les Anglais, qui accusaient Ricared et sa générosité,

l.'ESPÀG»OLE-AI(CLilSE. 77 disant que les captifs délivrés pouvaient donner avis de cette aventure en Espagne , et que , s’il se trouvait des galions armés dans le port , ces galions pourraient se mettre à leur poursuite , les presser , les atteindre et les détruire. Ricared reconnaissait bien qu’ils avaient raison ; mais en répondant victorieusement à leurs plaintes par de bons propos , il parvint à les apaiser. Mais ce qui les apaisa mieux encore, ce fut le vent qui se remit à fraîchir , de façon qu’enflant les voiles , sans qu’il fût besoin de les carguer , ni même de les régler, au bout de neuf jours, ils se trouvèrent en vue de Londres. Quand ils y revenaient ainsi victorieux , il n’y avait pas plus d'un mob qu’ils en étaient partis. Ricared ne voulut point, à cause de la mort de son général , entrer dans le port avec des signes d’allégresse *, il mêla donc des marques de tristesse aux marques de joie. Tantôt résonnaient de gais clairons , tantôt de lugubres trompettes ; tantôt les tambours battaient gaiment aux champs , tantôt les fifres leur répondaient par des accents lamentables ; d’une hune pendait , renversée , une bannière parsemée de croissants ; sur une autre se voyait un long drapeau de taffetas noir , dont les pointes baisaient la sur&ce de l’eau. Finalement , ce fut avec ces marques si contraires de joie et de douleur qu’il entra avec son navire dans la rivière de Londres-, car le grand vaisseau portugais, n’y trouvant pas assez de fond , fut obligé de rester au large en pleine mer. Ces signes tellement opposés tenaient en suspens la multitude infinie de peuple qui les regardait du rivage. Les spectateurs reconnurent bien , à quelques insignes , que le plus

disant que les captifs délivrés pouvaient donner avis de cette aventure en Espagne, et que, s'il se trouvait des galions armés dans le port, ces galions pourraient se mettre à leur poursuite, les presser, les atteindre et les détruire. Ricared reconnaissait bien qu'ils avaient raison ; mais en répondant victorieusement à leurs plaintes par de bons propos, il parvint à les apaiser. Mais ce qui les apaisa mieux encore, ce fut le vent qui se remit à fraîchir, de façon qu'enflant les voiles, sans qu'il fût besoin de les carguer, ni même de les régler, au bout de neuf jours, ils se trouvèrent en vue de Londres. Quand ils y revenaient ainsi victorieux, il n'y avait pas plus d'un mois qu'ils en étaient partis.

Ricared ne voulut point, à cause de la mort de son général, entrer dans le port avec des signes d'allégresse ; il mêla donc des marques de tristesse aux marques de joie. Tantôt résonnaient de gais clairons, tantôt de lugubres trompettes ; tantôt les tambours battaient gaîment aux champs, tantôt les fifres leur répondaient par des accents lamentables ; d'une hune pendait, renversée, une bannière parsemée de croissants ; sur une autre se voyait un long drapeau de taffetas noir, dont les pointes baisaient la surface de l'eau. Finalement, ce fut avec ces marques si contraires de joie et de douleur qu'il entra avec son navire dans la rivière de Londres; car le grand vaisseau portugais, n'y trouvant pas assez de fond, fut obligé de rester au large en pleine mer. Ces signes tellement opposés tenaient en suspens la multitude infinie de peuple qui les regardait du rivage. Les spectateurs reconnurent bien, à quelques insignes, que le plus

l'espagnole-anglaise . 78 petit vaisseau était la capitane du baron de Lansac , mais ils ne pouvaient comprendre comment l'autre vaisseau s'était changé en ce puissant navire qui restait en mer >. Mais iis furent tirés de leur incertitude en voyant sauter dans un esquif, armé de toutes pièces et couvert d'armes resplendissantes , le vaillant Bicared, qui, li pied, et sans attendre d'autre cortège que celui de l'innombrable fouie dont il était suivi , se rendit au palais, où déjà la reine, placée à une galerie extérieure , attendait qu'on lui apportât des nouvelles de ces deux vaisseaux. Avec la reine et les antres dames , se trouvait Isabelle , vêtue à l'anglaise , ce qui loi séyait aussi bien que d'étre vêtue à l'espagnole. Avant que Ricared fût arrivé , une autre personne accourut pour informer la reine de sa venue 5 au nom de Ricared , Isabelle se troubla , et , dans ce moment, elle craignit et espéra, tout à la fois, de mauvais et de lx>ns résultats de son arrivée. Ricared était de haute taille , d'une tournure élégante et bien proportionnée ; comme il se présentait armé de la cuirasse , de l'épaulière , du gorgerin , des brassards et tassettes , enfin avec une armure milanaise de onze aspects , gravée et dorée , il semblait parfaitement bien à tous ceux <{ui le regardaient. Sa tête n'était pas couverte d'un merion , mais d'un chapeau à larges bords de couleur fauve , avec une grande variété de ' Ccrvantèi, comme on voit, c'avait pas une idée très-nette delà position de Londres, puisqu'il suppose que, du port de cette ville, qui est A quinze ou viiqp lieues de l'embouchure de la Tamise , on peut apercevoir la pleine mer. 11 ne faisait pas de romans historiques , et n'était guère plus fort que Shakspearc en géographie. Digitized by Google

 plantes ajastëes à la wallonne ; il portait l’épée large , de riches pendants de ôeÎDturon et des chausses à la suisse. A la vue de ce bel équipage et de sa démarche fière , quelques-uns le comparèrent à Mai-s , dieu des batailles ; mais d’autres, plus frappés de la beauté de son visage, le comparèrent , dit-on, à Vénus , qui , pour jouer quelque tour à Mars , se serait déguisée de cette façon. Enfin, il arriva devant la reine , et se mettant à genoux , il lui dit : « Haute Majesté , par la force de votre heureuse étoile, et en conséquence de mon désir , après que le baron de Lansac fut mort d’uu coup d’apoplexie , et que je restai à sa place , grâce à votre générosité, le sort me fit rencontrer deux galères turques , emmenant à la remorque ce grand navire qu’on aperçoit au loin. Je les attaquai^ vos soldats combattirent comme toujours ; les deux bâtiments corsaires furent coulés à fond; dans l’im des nôtres, et eu votre nom royal , je rendis la liberté aux chrétiens qui s’étaient échappés du pouvoir des Turcs ; je n’amenai avec moi qu’un homme et une femme , tous deux Espagnols, qui , pour leur plaisir , voulurent venir voir votre grandeur. Ce grand navire est de ceux qui viennent des Indes du Portugal; désemparé par l'orage , il tomba au pouvoir des Turcs , qui , avec peu de peine , ou sans aucune , pour mieux dire , s’eu rendirent maîtres ; et, suivant ce (jue dirent quelques Portugais de ceux (|ui montaient ce vaisseau , il contient pour plus d’un million d’or en épiceries , et autres marchandises de perles et de diamants. On n’a touché à aucun objet, et les Turcs eux-mêmes n’étaient pas encore entrés dans le navire, parce que le Ciel avait Digitized by Google

plumes ajustées à la wallonne ; il portait l'épée large, de riches pendants de ceinturon et des chausses à la suisse. A la vue de ce bel équipage et de sa démarche fière, quelques-uns le comparèrent à Mars, dieu des batailles ; mais d'autres, plus frappés de la beauté de son visage, le comparèrent, dit-on, à Vénus, qui, pour jouer quelque tour à Mars, se serait déguisée de cette façon.

Enfin, il arriva devant la reine, et se mettant à genoux, il lui dit : « Haute Majesté, par la force de votre heureuse étoile, et en conséquence de mon désir, après que le baron de Lansac fut mort d'un coup d'apoplexie, et que je restai à sa place, grâce à votre générosité, le sort me fit rencontrer deux galères turques, emmenant à la remorque ce grand navire qu'on aperçoit au loin. Je les attaquai ; vos soldats combattirent comme toujours ; les deux bâtiments corsaires furent coulés à fond ; dans l'un des nôtres, et en votre nom royal, je rendis la liberté aux chrétiens qui s'étaient échappés du pouvoir des Turcs ; je n'amenai avec moi qu'un homme et une femme, tous deux Espagnols, qui, pour leur plaisir, voulurent venir voir votre grandeur. Ce grand navire est de ceux qui viennent des Indes du Portugal ; désemparé par l'orage, il tomba au pouvoir des Turcs, qui, avec peu de peine, ou sans aucune, pour mieux dire, s'en rendirent maîtres ; et, suivant ce que dirent quelques Portugais de ceux qui montaient ce vaisseau, il contient pour plus d'un million d'or en épiceries, et autres marchandises de perles et de diamants. On n'a touché à aucun objet, et les Turcs eux-mêmes n'étaient pas encore entrés dans le navire, parce que le Ciel avait

8o l'espàcnole-akglaise. tout destiné, et que j’ai tout mis en garde pour Votre Majesté , qui , en me donnant un seul bijou , me lais* sera lui redevoir dix autres vaisseaux. Ce bijou, Votre Majesté me l'a déjà promis , c’est mon Isabelle. Avec elle, je serai riche, et bien récompensé, non-seulement de ce service , quel qu’il soit , que j’ai rendu à Votre Majesté , mais de bien d’autres que je pense lui rendre encore pour payer quelque partie du trésor infini que, dans ce seul bijou, m’offre Votre Majesté. « Levez-vous, Ricared, répondit la reine, et croyez bien que si je voulais mettre un prix à Isabelle, l'estimant comme je le fais, vous ne la pourriez payer, ni avec ce que contient ce vaisseau , ni avec tout ce qui reste aux Indes. Je vous la donne parce que je vous l’ai promise, parce qu’elle est digne de vous , et que vous êtes digne d’elle. Votre valeur seule la mérite; si vous m’avez gardé les bijoux du navire , je vous ai gardé votre bijou ; et bien qu’il semble que je fais peu de chose en vous rendant ce qui vous appartient , je sais que je vous fais en cela grande faveur; le trésor qui s’achète par des désirs , et qui a son estimation dans l’aiiie de l’acheteur, vaut ce que vaut une âme, qui ne saurait trouver de prix sur la terre. Isabelle est à vous, voyez-la; quand vous voudrez, vous pouvez prendre entière possession d’elle ; je crois que ce sera de sa part avec plaisir, car elle est discrète, elle saura bien apprécier l’affection que vous lui portez ; et je ne veux pas dire la grâce que vous lui faites, voulant me faire honneur de ce titre , que moi seule je puis lui faire des grâces. Allez prendre du repos , et venez nie voir demain ; je désire entendre vos prouesses plus en détail; ameaez-raoi aussi ces deux personnes que Digitized by Google

 VOUS dites être venues de leur plein gré pour me voir ; je veux les en remercier. » Ricared baisa les mains à la reine pour les grandes faveurs qu'elle lui accordait. Elisabeth entra dans une autre salle , et les dames entourèrent Ricared. L'une d’elles, quis’ëlait liée avec Isabelle d’une amitié très-vive , appelée madame Tansy , et qui passait pour la plus spirituelle , la plus hardie et la plus gracieuse, dit à Ricared : « Qu’est-ce que cela , seigneur Ricared , et pourquoi ces armes P pensiez-vous par hasard que vous veniez combattre contre vos ennemis ? Eh bien , en vérité , nous sommes toutes ici vos amies , excepté pourtant madame Isabelle , qui est obligée, comme Espagnole, à ne pas avoir pour vous bonne volonté. — Qu’elle se souvienne seulement , madame Tansy, répondit Ricared , d’avoir pour moi une volonté quelconque. Pourvu que je reste dans son souvenir , je sais que la volonté sera bonne, car avec sa haute intelligence et sa rare beauté serait incompatible la tache de l’ingratitude. — Seigneur Ricared, répondit alors Isabelle , puisque je dois être à vous, à vous il appartient d’exiger de moi toutes les satisfactions que vous voudrez, pour vous récompenser des louanges que vous me donnez et des grâces que vous pensez me faire. » Ces honnêtes propos , et d’autres semblables , furent échangés entre Ricared , Isabelle et les dames , parmi lesquelles se trouvait une jeune fille d’un âge très-tendre, qui ne fit autre chose que regarder Ricared tout le temps qu’il fut là ; elle lui levait les tassettes pour voir ce qu’il portait dessous , lui tâtait l’épée , et, avec une simplicité d’enfant, voulait que it. 6 Digitized by Google

vous dites être venues de leur plein gré pour me voir ; je veux les en remercier. »

Ricared baisa les mains à la reine pour les grandes faveurs qu'elle lui accordait. Élisabeth entra dans une autre salle, et les dames entourèrent Ricared. L'une d'elles, qui s'était liée avec Isabelle d'une amitié très-vive, appelée madame Tansy, et qui passait pour la plus spirituelle, la plus hardie et la plus gracieuse, dit à Ricared : « Qu'est-ce que cela, seigneur Ricared, et pourquoi ces armes ? pensiez-vous par hasard que vous veniez combattre contre vos ennemis ? Eh bien, en vérité, nous sommes toutes ici vos amies, excepté pourtant madame Isabelle, qui est obligée, comme Espagnole, à ne pas avoir pour vous bonne volonté. — Qu'elle se souvienne seulement, madame Tansy, répondit Ricared, d'avoir pour moi une volonté quelconque. Pourvu que je reste dans son souvenir, je sais que la volonté sera bonne, car avec sa haute intelligence et sa rare beauté serait incompatible la tache de l'ingratitude. — Seigneur Ricared, répondit alors Isabelle, puisque je dois être à vous, à vous il appartient d'exiger de moi toutes les satisfactions que vous voudrez, pour vous récompenser des louanges que vous me donnez et des grâces que vous pensez me faire. »

Ces honnêtes propos, et d'autres semblables, furent échangés entre Ricared, Isabelle et les dames, parmi lesquelles se trouvait une jeune fille d'un âge très-tendre, qui ne fit autre chose que regarder Ricared tout le temps qu'il fut là ; elle lui levait les tassettes pour voir ce qu'il portait dessous, lui tâtait l'épée, et, avec une simplicité d'enfant, voulait que

 les armes lui servissent de miroir , s’approchant tout près pour s’y mirer. Quand il fut parti, elle s’adressa aux dames et leur dit : « Maintenant j’imagine, mesdames, que la guerre doit être une bien belle chose , puisque , même au milieu des femmes , les hommes armés ont si bonne façon. — Comment, s’ils ont bonne façon ! répliqua madame Tansy ; voyez plutôt Ricared , ne dirait-on pas que le soleil est descendu sur la terre , et qu’il se promène dans les rues en cet équipage? » Toutes se mirent è rire du propos de la jeune fille et de l’extravagante comparaison de madame Tansy. 11 ne manqua pas de mauvaises langues qui accusèrent Ricared d’impertinence , pour s’être présenté au palais avec ses armes-, mais il trouva grâce devant d’autres personnes , qui le défendirent en disant qu’il avait pu faire ainsi , comme soldat , pour manifester sa martiale assurance. Ricared fut reçu par ses parents, ses amis, ses connaissances , avec des témoignages d’affection profonde, et des réjouissances générales eurent lieu cette nuit à Londres pour célébrer son heureux succès. Le père et la mère d’Isabelle étaient déjà dans la maison de Clotald, auquel Ricared avait bien dit qui ils étaient , mais en lui recommandant de ne leur donner aucune nouvelle d’Isabelle , jusqu’à ce que luiméme leur en donnât. Cette recommandation fut faite également à sa mère , madame Catherine , ainsi qu’à tous les domestiques et servantes de la maison. La nuit même, avec une foule de chaloupes et de barques, et devant non moins d’yeux qui regardaient cette besogne , on commença à décharger le grand Digitized by Google

 vaisseau, qui, en huit jours, n’acheva point de li> vrer tout le poivre et toutes les riches marchandises qu’il reo(^lail dans son large ventre. Le lendemain de cette nuit, Ricared alla au palais, menant avec lui le père et la mère d’Isabelle, habillés de neuf à l’anglaise, auxquels il avait dit que la reine voulait les voir. Ils arrivèrent tous à l’endroit où la reine se tenait au milieu de ses dames , attendant Rir cared , qu’elle voulut flatter et favoriser par l’attenr tion de faire asseoir à ses côtés Isabelle , vêtue des mêmes habits qu’elle portait la première fois , et qui ne paraissait pas moins belle à ce moment qu’à l’autre. Les parents d'Isabelle restèrent surpris et stupéfaits en voyant tant de grandeur réunie à tant d’élégance; ils jetèrent les yeux sur Isabelle, mais ne la reconnur rent point. G^pendant, et comme s’ils eussent présagé le bonheur qui était si près d’eux, le cœur commença à leiu- battre dans la poitrine , non pas avec une agitation qui les attristât, mais avec je ne sais quel sentiment de plaisir qu'ils ne parvenaient point à ccMSlprendre. La reine ne permit point que Ricared s’agenouillât devant elle; au contraire, elle le fit lever, et asseoir sur un tabouret qu’on avait placé là tout exprès : faveur inusitée pour le caractère allier de la reine. L’un des assistants dit à son voisin : c Ricared ne s’assied pas aujourd'hui sur le siège qu’on lui a donné , mais sur le poivre qu'il a rapporté. » Un autre s’approcha , et dit : « Voici la preuve de ce qu’on dit communément, que les présents brisent les rocheix , car ceux qu’a rapportés Ricared ont adouci la dureté de cœur de notre reine. » Un autre vint encore, et ajouta : « Maintenant qu'il est si bien sellé. Digitized by Google

vaisseau, qui, en huit jours, n'acheva point de livrer tout le poivre et toutes les riches marchandises qu'il recélait dans son large ventre.

Le lendemain de cette nuit, Ricared alla au palais, menant avec lui le père et la mère d'Isabelle, habillés de neuf à l'anglaise, auxquels il avait dit que la reine voulait les voir. Ils arrivèrent tous à l'endroit où la reine se tenait au milieu de ses dames, attendant Ricared, qu'elle voulut flatter et favoriser par l'attention de faire asseoir à ses côtés Isabelle, vêtue des mêmes habits qu'elle portait la première fois, et qui ne paraissait pas moins belle à ce moment qu'à l'autre. Les parents d'Isabelle restèrent surpris et stupéfaits en voyant tant de grandeur réunie à tant d'élégance; ils jetèrent les yeux sur Isabelle, mais ne la reconnurent point. Cependant, et comme s'ils eussent présagé le bonheur qui était si près d'eux, le cœur commença à leur battre dans la poitrine, non pas avec une agitation qui les attristât, mais avec je ne sais quel sentiment de plaisir qu'ils ne parvenaient point à comprendre. La reine ne permit point que Ricared s'agenouillât devant elle; au contraire, elle le fit lever, et asseoir sur un tabouret qu'on avait placé là tout exprès : faveur inusitée pour le caractère altier de la reine. L'un des assistants dit à son voisin : « Ricared ne s'assied pas aujourd'hui sur le siége qu'on lui a donné, mais sur le poivre qu'il a rapporté. » Un autre s'approcha, et dit : « Voici la preuve de ce qu'on dit communément, que les présents brisent les rochers, car ceux qu'a rapportés Ricared ont adouci la dureté de cœur de notre reine. » Un autre vint encore, et ajouta : « Maintenant qu'il est si bien sellé,

 plus de deux oseront courir sur lui ' . » En effet, de ce nouvel honneur que la reine fit à Ricared , l'envie prit occasion pour naître dans les cœurs d'un grand nombre d’assistants : car il n’y a point de faveur faite par le prince à son favori, qui ne soit un coup de lance dont le cœur de l’envieux est traversé. La reine voulut savoir en détail, de Ricared, comment s’était passée la bataille avec les vaisseaux des corsaires. 11 la raconta de nouveau, et attribua la victoire à Dieu et à la valeur de ses soldats , faisant l’éloge de tous à la fois , et spécifiant les actions particulières de quelques-uns qui s’étaient signalés plus que les autres : chose qui obligea la reine à leur donner à tons des récompenses, et de particulières à ceux qui s’étaient particulièrement distingués. Quand il vint à la liberté qu’il avait rendue, au nom de Sa Majesté , aux Turcs et aux chrétiens , il ajouta : « Cette femme et cet homme que voici (montrant les parents d’Lsabelle) sont ceux dont j’ai dit hier à Votre Majesté que , dans le désir de voir Votre Grandeur , ils m’avaient instamment prié de les emmener avec moi. Ils sont de Cadix , et , d’après ce qu’ils m’ont conté, d’après ce que j’ai vu d’eux, je sais que ce sont des gens de qualité et d’importance. » La reine leur ordonna de s’approcher ; Isabelle leva les yeux pour voir ceuxqu’on disait être Espagnols , et surtout de Cadix , avec le désir de savoir si, par hasard , ils con' Il 7 a, dans CPtte phrase, un donble jen de mots : ensillado , sellé , veut dire anssi placé sur un siège , et correr, coarir, signifie également, devenu verbe actif, poursuivre ou Hicher quelqu’un. Digitized by Google

L'iSPÀàMOtï'ilrGLlltSï/ 85 naîtraient seâ parents. Quand Isabelle leva les yeux , sa mère aussi les jeta sur elle , et s’arrêta pour la regarder avec plus d’attention ; alors, dans la mémoire d'Isabelle , commencèrent à s’éveiller des souvenirs confus qui voulaient lui faire entendre que , dans un autre temps, elle avait vu cette femme qui se trouvait devant elle. Son père était dans la même perplexité , n’osant pas se décider à croire la vérité que lui montraient ses yeux. Ricared mettait toute son attention à surprendre les sentiments et les transports de ces trois âmes en suspens , qui demeuraient incertaines entre le oui ou le non de se connaître. La reine s’aperçut delà perplexité des deux étrangers , et même’ du trouble d'Isabelle , car elle la vit rougir, pâlir , et porter plusieurs fois la main à ses cheveux comme pour les arranger. En ce moment , Isabelle désirait entendre parler celle qu’elle pensait être sa mère , espérant que l’oreille la tirerait du doute où l’avaient jetée les yeux. La reine dit alors à Isabelle de demander en langue espagnole à cet homme et à cette femme quel motif les avait portés à ne pas vouloir jouir de la liberté que Ricared leur avait rendue , la liberté étant la chose qu’aimaient le plus, non-seulement les gens doués de la raison, mais encore le animaux qui en sont privés. Isabelle fit cette question à sa mère , laquelle, sans lui répondre un seul mot , étourdiment et se heurtant aux obstacles, accourut près d’Isabelle; puis , sans s’arrêter aux scrupules ni aux observances de cour , elle porta la main à l’oreille droite d'Isabelle, et y découvrit un petit signe noir qu’elle y avait, ce qui acheva de confirmer son soupçon ; alors, voyant clairement qu’Isabelle était sa fille , elle lui jeta les

Digitized by Google

naîtraient ses parents. Quand Isabelle leva les yeux, sa mère aussi les jeta sur elle, et s'arrêta pour la regarder avec plus d'attention ; alors, dans la mémoire d'Isabelle, commencèrent à s'éveiller des souvenirs confus qui voulaient lui faire entendre que, dans un autre temps, elle avait vu cette femme qui se trouvait devant elle. Son père était dans la même perplexité, n'osant pas se décider à croire la vérité que lui montraient ses yeux. Ricared mettait toute son attention à surprendre les sentiments et les transports de ces trois âmes en suspens, qui demeuraient incertaines entre le *oui* ou le *non* de se connaître. La reine s'aperçut de la perplexité des deux étrangers, et même du trouble d'Isabelle, car elle la vit rougir, pâlir, et porter plusieurs fois la main à ses cheveux comme pour les arranger. En ce moment, Isabelle désirait entendre parler celle qu'elle pensait être sa mère, espérant que l'oreille la tirerait du doute où l'avaient jetée les yeux. La reine dit alors à Isabelle de demander en langue espagnole à cet homme et à cette femme quel motif les avait portés à ne pas vouloir jouir de la liberté que Ricared leur avait rendue, la liberté étant la chose qu'aimaient le plus, non-seulement les gens doués de la raison, mais encore le animaux qui en sont privés. Isabelle fit cette question à sa mère, laquelle, sans lui répondre un seul mot, étourdiment et se heurtant aux obstacles, accourut près d'Isabelle; puis, sans s'arrêter aux scrupules ni aux observances de cour, elle porta la main à l'oreille droite d'Isabelle, et y découvrit un petit signe noir qu'elle y avait, ce qui acheva de confirmer son soupçon ; alors, voyant clairement qu'Isabelle était sa fille, elle lui jeta les

86 i.’urÀGiioLE-AHaLjkr6ii. brts au côu , et , poussant un grand cri : « O fille de mon cœur ! s’écria-t-elle , ô cher trésor de mon âme ! » et, sans pouvoir en dire davantage , elle tomba évanouie dans les bras d’Isabelle. Son père , non moins tendre , mais plus retenu , ne fît connaître ses transports qu’en versant des larmes , qui baignèrent bientôt son vénérable visage et sa barbe blanchie. Isabelle colla son visage à celui de sa mère, et, tournant les yeux sur son père , elle le regarda de telle sorte , qu’elle lui fît connaître à la fois le plaisir et le regret qu’éprouvait son âme à le voir en cet endroit. Étonnée d’un tel événement , la reine dit à Ricared : « Je pense, Ricared , que c’est votre discrétion qui a préparé CCS entrevues; mais je ne sais si je dois dire que vous avez fait sensément, car nous savons qu’une joie inattendue peut tuer comme un chagrin subit. » En disant cela , elle se tourna près d’Isabelle , quelle sépara de sa mère, à qui l’on jeta de l’eau sur le visage pour la rappeler à la vie. Quand celle-ci eut un peu repris ses sens , elle se jeta aux genoux de la reine , et lui dit : « Que Votre Majesté pardonne à mon audace; il n’est pas étonnant qu’on perde connaissance par la joie de retrouver un objets! chéri. » La reine lui répondit qu’elle avait raison , employant , pour se faire comprendre, Isabelle comme interprète. Ce fut de la manière qui vient d’élre contée que celle-ci reconnut ses parents, et que ses parents la reconnurent. La reine les fît rester au palais , afin qu'ils pussent tout à l’aise voir leur fille , causer et se réjouir avec elle. Ricared en ressentit une grande joie , et pria de nouveau la reine d’accomplir la promesse qu’elle lui avait faite de lui donner la main d’Isabelle , si toutefois il Digitized by Google

bras au cou, et, poussant un grand cri : « O fille de mon cœur ! s'écria-t-elle, ô cher trésor de mon âme ! » et, sans pouvoir en dire davantage, elle tomba évanouie dans les bras d'Isabelle. Son père, non moins tendre, mais plus retenu, ne fit connaître ses transports qu'en versant des larmes, qui baignèrent bientôt son vénérable visage et sa barbe blanchie. Isabelle colla son visage à celui de sa mère, et, tournant les yeux sur son père, elle le regarda de telle sorte, qu'elle lui fit connaître à la fois le plaisir et le regret qu'éprouvait son âme à le voir en cet endroit. Étonnée d'un tel événement, la reine dit à Ricared : « Je pense, Ricared, que c'est votre discrétion qui a préparé ces entrevues ; mais je ne sais si je dois dire que vous avez fait sensément, car nous savons qu'une joie inattendue peut tuer comme un chagrin subit. » En disant cela, elle se tourna près d'Isabelle, qu'elle sépara de sa mère, à qui l'on jeta de l'eau sur le visage pour la rappeler à la vie. Quand celle-ci eut un peu repris ses sens, elle se jeta aux genoux de la reine, et lui dit : « Que Votre Majesté pardonne à mon audace ; il n'est pas étonnant qu'on perde connaissance par la joie de retrouver un objet si chéri. » La reine lui répondit qu'elle avait raison, employant, pour se faire comprendre, Isabelle comme interprète. Ce fut de la manière qui vient d'être contée que celle-ci reconnut ses parents, et que ses parents la reconnurent. La reine les fit rester au palais, afin qu'ils pussent tout à l'aise voir leur fille, causer et se réjouir avec elle. Ricared en ressentit une grande joie, et pria de nouveau la reine d'accomplir la promesse qu'elle lui avait faite de lui donner la main d'Isabelle, si toutefois il

L BSPAGM01.B-ÀNG1.ÀISK. 87 la méritait, et , dans le cas contraire , de vouloir bien l’occuper en des choses qui le rendissent digne d'obtenir ce qu’il désirait. La reine comprit bien que Ricared était sûr de lui-méine et de son grand courage ; elle crut donc qu'il n’y avait nul besoin de le soumettre â de nouvelles épreuves : aussi lui dit-elle qu’à quatre jours de là , elle lui livrerait Isabelle , en leur faisant à tous deux autant d’honneur qu’il lui serait possible. Sur cela , Ricared prit congé d'elle , ravi de joie , et emportant l’espérance prochaine d’avoir Isabelle en sa possession, sans effroi de la perdre, ce qui est le dernier terme du désir des amants. Le temps courut , non cependant avec autant de célérité qu’il l'eût voulu ; èar ceux qui vivent dansl’espoir de promesses à venir n’imaginent jamais que le temps vole , mais , au contraire , qu’il marche sur les pieds de la paresse même. Enfin le jour arriva où Ricared pensait, non point mettre un terme à ses désirs, mais à trouver dans Isabelle de nouvelles grâces qui la lui fissent aimer davantage , si davantage était possible. Néanmoins, dans ce court espace de temps , pendant lequel il pensait que le vaisseau de son bonheur cinglait avec un vent prospère vers le port désiré, le sort contraire éleva sur la mer de sa vie une telle tempête , que mille fois il dut craindre d’être submergé. Le cas est que la première camériste de la reine , aux soins de qui était confiée Isabelle , avait un fils d’environ vingt-deux ans , appelé le comte Arnest. L’étendue de ses terres, la noblesse de son sang , et la haute faveur dont jouissait sa mère auprès de la reine, le rendaient , plus que de raison , arrogant , hautain et présomptueux. Cet Arnest donc devint amoureux Digitized by Google

la méritait, et, dans le cas contraire, de vouloir bien l'occuper en des choses qui le rendissent digne d'obtenir ce qu'il désirait. La reine comprit bien que Ricared était sûr de lui-même et de son grand courage; elle crut donc qu'il n'y avait nul besoin de le soumettre à de nouvelles épreuves : aussi lui dit-elle qu'à quatre jours de là, elle lui livrerait Isabelle, en leur faisant à tous deux autant d'honneur qu'il lui serait possible. Sur cela, Ricared prit congé d'elle, ravi de joie, et emportant l'espérance prochaine d'avoir Isabelle en sa possession, sans effroi de la perdre, ce qui est le dernier terme du désir des amants.

Le temps courut, non cependant avec autant de célérité qu'il l'eût voulu; car ceux qui vivent dans l'espoir de promesses à venir n'imaginent jamais que le temps vole, mais, au contraire, qu'il marche sur les pieds de la paresse même. Enfin le jour arriva où Ricared pensait, non point mettre un terme à ses désirs, mais à trouver dans Isabelle de nouvelles grâces qui la lui fissent aimer davantage, si davantage était possible. Néanmoins, dans ce court espace de temps, pendant lequel il pensait que le vaisseau de son bonheur cinglait avec un vent prospère vers le port désiré, le sort contraire éleva sur la mer de sa vie une telle tempête, que mille fois il dut craindre d'être submergé.

Le cas est que la première camériste de la reine, aux soins de qui était confiée Isabelle, avait un fils d'environ vingt-deux ans, appelé le comte Arnest. L'étendue de ses terres, la noblesse de son sang, et la haute faveur dont jouissait sa mère auprès de la reine, le rendaient, plus que de raison, arrogant, hautain et présomptueux. Cet Arnest donc devint amoureux

88 l’espachole-anglæise. d’Isabelle, et si éperdument, qu’à la lumière des yeux de la jeune fille son âme s’embrasait et se consumait. Bien que , pendant l’absence de Ricared , il lui eût découvert ses désirs par quelques indices , jamais ils ne furent accueillis d’Isabelle 5 mais aussi , quoique l’éloignement et les dédains, dans les commencements de l’amour , fassent d’habitude renoncer les amoureux à l’entreprise , dans Arnest , les refus formels et répétés d’Isabelle firent un effet contraire. La jalousie de l’un s’allumait à la vertu de l’autre. Quand il vit que Ricared , suivant l'opinion de la reine , avait mérité Isabelle, et qu’au bout de si peu de temps, elle allait la lui donner pour femme , il voulut mourir en désespéré. Mais, avant de recourir à un remède si infâme et si lâche , il parla à sa mère , et lui dit qu’elle eût à demander à la reine la main d’Isabelle, et que, si elle ne l’obtenait pas , elle pensât que la mort appelait aux portes de la vie de son fils. La camériste demeura tout interdite aux propos d’ Arnest^ mais, comme elle connaissait la violence de son caractère et la ténacité avec laquelle les désirs se fixaient dans son âme , elle craignit que ses amours n’eussent quelque malheureux dénouement. Toutefois, et comme mère, à qui il est naturel de chercher le bien de ses enfants, elle promit au sien de parler à la reine, non dans l’espérance d’obtenir d’elle une chose impossible, la violation de sa parole, mais au moins pour ne pas manquer d’essayer les dernières ressources. Ce matin même, Isabelle avait été vêtue, par ordre d’Élisabeth , si richement , que la plume n’ose point retracer sa parure. La reine elle-même lui avait Digitized by Google

i/espachole-aitglaise.' 89 attaché un collier de perles, des plas.belles que contînt le vaisseau , et qu'on avait estimées à vingt mille ducats ; elle lui avait mis au doigt un anneau de diamants évalué à six mille écus ; enfin , les autres dames étaient tout en émoi pour les fêtes qu'elfes se promettaient de la noce , lorsque la première camériste entra auprès de la reine , et la supplia à genoux de suspendre le mariage d'Isabelle deux jours encore , disant que , moyennant cette seule grâce que lui accorderait Sa Majesté, elle se tiendrait pour satisfaite et payée de toutes les grâces qu'elle méritait et attendait de ses services. La reine voulut d'abord savoir pourquoi elle lui demandait avec tant d'instance cette suspension , qui allait droit contre la parole qu'elle avait donnée à Ricared. Mais la camériste ne voulut pas lui faire de réponse , jusqu'à ce que la reine lui eût enfin octroyé la faveur qui lui était demandée , ce qu'elle fit , tant elle avait grand désir de savoir la cause de cette singulière demande. Ainsi donc , dès que la camériste eut obtenu ce qu'elle désirait pour le moment, elle conta à la reine les amours de son fils , et la crainte qu'elle avait que , si on ne lui donnait pas Isabelle pour femme , il ne se tuât ou ne fit quelque action scandaleuse , ajoutant que , si elle avait demandé ces deux jours de répit , c'était pour que Sa Majesté eût le temps de penser au moyen qu'il serait convenable d'employer pour sauver son fils du désespoir. La reine répondit que si sa royale parole n'était pas engagée , elle trouverait facilement une issue à ce labyrinthe , mais qu'elle ne la violerait pas, et ne tromperait point les espérances de Ricared, pour tous les intérêts du monde. Digitized by Google

attaché un collier de perles, des plus belles que contînt le vaisseau, et qu'on avait estimées à vingt mille ducats; elle lui avait mis au doigt un anneau de diamants évalué à six mille écus; enfin, les autres dames étaient tout en émoi pour les fêtes qu'elles se promettaient de la noce, lorsque la première camériste entra auprès de la reine, et la supplia à genoux de suspendre le mariage d'Isabelle deux jours encore, disant que, moyennant cette seule grâce que lui accorderait Sa Majesté, elle se tiendrait pour satisfaite et payée de toutes les grâces qu'elle méritait et attendait de ses services. La reine voulut d'abord savoir pourquoi elle lui demandait avec tant d'instance cette suspension, qui allait droit contre la parole qu'elle avait donnée à Ricared. Mais la camériste ne voulut pas lui faire de réponse, jusqu'à ce que la reine lui eût enfin octroyé la faveur qui lui était demandée, ce qu'elle fit, tant elle avait grand désir de savoir la cause de cette singulière demande. Ainsi donc, dès que la camériste eut obtenu ce qu'elle désirait pour le moment, elle conta à la reine les amours de son fils, et la crainte qu'elle avait que, si on ne lui donnait pas Isabelle pour femme, il ne se tuât ou ne fît quelque action scandaleuse, ajoutant que, si elle avait demandé ces deux jours de répit, c'était pour que Sa Majesté eût le temps de penser au moyen qu'il serait convenable d'employer pour sauver son fils du désespoir. La reine répondit que si sa royale parole n'était pas engagée, elle trouverait facilement une issue à ce labyrinthe, mais qu'elle ne la violerait pas, et ne tromperait point les espérances de Ricared, pour tous les intérêts du monde.

9® L’ESFiGHOLB-iJIGUUSB. Cette réponse fut portée par la camériste à son fils, lequel , à l'instant même , brûlant d’amour et de ja> lousie , s’arma de toutes pièces , et , monté sur un vigoureux cheval, se présenta devant la maison de Ricared. Lè, il appela Ricared à grands cris, pour qu’il se mît à la fenêtre. Celui-ci venait , en ce moment , d’achever sif toilette de fiancé , et se disposait li se rendre au palais avec le cortège qu’exigeait une telle cérémonie. Mais, ayant entendu les cris, et appris qui l’appelait, ainsi que la manière dont se présentait Ar* nest, il s’approcha d’une fenêtre avec quelque inquiétude. Dès qu’il l’aperçut , Arnest lui dit : « Ricared , sois attentif à ce que je vais te dire : la reine, ma maîtresse, t’a envoyé combattre à son service et faire des prouesses qui te rendissent digne de la sans pareille Isabelle ; tu es parti , et tu as ramené des vaisseaux chargés d’or, avec lequel tu penses avoir acheté et mérité Isabelle ; mais si la reine , ma maîtresse , te l’a promise , c’est qu’elle croyait qu’il n’y a personne dans cette cour qui la serve mieux que toi, et qui mérite Isabelle à meilleur titre. En cela , il pourrait se faire qu’elle se fût trompée ; ainsi donc , m’arrêtant à cette opinion, que je regarde comme vérité démontrée , je dis que tu n’as pas fait de telles choses qu’ elles te rendent digne d’Isabelle , et que tu n’en pourras jamais faire qui t’élèvent à un si grand bonheur , et , par cette raison que tu ne la mérites pas , si tu veux me contredire , je te défie à toute outrance. » Le comte se tut, et Ricared lui répondit de la sorte : « 11 ne m’appartient en aucune manière d’accepter votre défi, seigneur comte , car je confesse, non-seuDigitized by Google

 leinent que je ne mërite point Isabelle , mais encore que personne ne la mérite , de ceux qui vivent aujourd'hui dans le monde. Ainsi donc , si je confesse ce que vous dites, je répète que votre défi ne s'adresse point à moi ; mais je l'accepte , cependant, pour l'audace que vous avez eue de me défier. » Cela dit , il quitta la fenêtre , et demanda ses armes en toute hâte. Aussitôt le trouble se répandit parmi ses parents et tous ceux qui étaient venus pour l'accompagner au palais. Dans la foule de gens qui avaient vu le comte Arnest couvert de ses armes , et qui avaient entendu les propos du défi , il ne manqua pas de se trouver quelqu'un qui alla tout conter à la reine , laquelle ordonna au capitaine de sa garde d'aller arrêter le comte. Le capitaine se hâta tellement, qu'il arriva au moment où Ricarcd sortait de sa maison , couvert des armes avec lesquelles il avait débarqué , et monté sur un beau cheval.' Lorsque le comte vit le capitaine , il comprit aussitôt l'objet de sa venue , et résolut de ne pas se laisser arrêter ; élevant la voix , il dit à Rica- red : « Tu vois , Ricared , l'empêchement qui vient nous séparer. Si tu as envie de me punir , tu me chercheras , et comme j'ai aussi envie de te punir , moi aussi je te chercherai ; et puisque deux personnes qui se cherchent se trouvent facilement, laissons pour aujourd'hui l'exécution de notre mutuelle envie. — Volontiers , » répondit Ricared. En ce moment , le capitaine approcha avec toute sa garde , et dit au comte de se rendre prisonnier an nom de sa majesté. Le comte répondit qu'en effet il se rendait , mais sous la condition qu'il ne serait pas conduit ailleurs qu'en présence de la reine. Le capiDigitized by Google

lement que je ne mérite point Isabelle, mais encore que personne ne la mérite, de ceux qui vivent aujourd'hui dans le monde. Ainsi donc, si je confesse ce que vous dites, je répète que votre défi ne s'adresse point à moi; mais je l'accepte, cependant, pour l'audace que vous avez eue de me défier. » Cela dit, il quitta la fenêtre, et demanda ses armes en toute hâte. Aussitôt le trouble se répandit parmi ses parents et tous ceux qui étaient venus pour l'accompagner au palais. Dans la foule de gens qui avaient vu le comte Arnest couvert de ses armes, et qui avaient entendu les propos du défi, il ne manqua pas de se trouver quelqu'un qui alla tout conter à la reine, laquelle ordonna au capitaine de sa garde d'aller arrêter le comte. Le capitaine se hâta tellement, qu'il arriva au moment où Ricared sortait de sa maison, couvert des armes avec lesquelles il avait débarqué, et monté sur un beau cheval. Lorsque le comte vit le capitaine, il comprit aussitôt l'objet de sa venue, et résolut de ne pas se laisser arrêter; élevant la voix, il dit à Ricared : « Tu vois, Ricared, l'empêchement qui vient nous séparer. Si tu as envie de me punir, tu me chercheras, et comme j'ai aussi envie de te punir, moi aussi je te chercherai; et puisque deux personnes qui se cherchent se trouvent facilement, laissons pour aujourd'hui l'exécution de notre mutuelle envie. — Volontiers, » répondit Ricared.

En ce moment, le capitaine approcha avec toute sa garde, et dit au comte de se rendre prisonnier au nom de sa majesté. Le comte répondit qu'en effet il se rendait, mais sous la condition qu'il ne serait pas conduit ailleurs qu'en présence de la reine. Le capi-

i.’espacnole-anglàise. ‘)2 taine y consentit , et , l’enfermant au milieu des rangs de sa garde , il l’emmena an palais. La reine venait d’être informée par sa camériste du violent amour qu’avait son fils pour Isaliellc , et, les larmes aux yeux , la camériste l’avait suppliée de pardonner au comte, qui était, comme jeune homme et comme amoureux , exposé à commettre déplus grandes fautes. Ârnest parut devant la reine, qui, sans entrer en explication avec lui, le fit dépouiller de son épée et conduire en prison dans une tour. Tous ces événements fâcheux tourmentaient le cœur d’Isabelle , et de ses parents aussi qui voyaient si promptement troubler la mer calme de leur repos. La camériste conseilla à la reine , pour prévenir les malheurs qui pouvaient arriver entre sa famille et celle de Ricared , d’ôter la cause de cette discorde , qui était Isabelle , et de la renvoyer en Espagne ; « Ainsi, disait>elle, s’éviteraient les résultats qui étaient à craindre. » A ces propos, elle ajoutait qu'Isabelle était catholique, et si fervente, qu’aucune de ses admonitions, qui avaient été nombreuses, pressantes , n’avait pu la détourner en rien de sa croyance catholique. « Pour cela même, répondit la reine, j’en estime davantage Isabelle , puisqu’elle sait si bien garder la foi que ses parents lui ont enseignée ; quant à la renvoyer en Espagne , qu’on ne m’en parle point, car son charmant aspect , ses grâces , ses vertus , me la rendent chère , et sans nul doute , si ce n’est aujourd’hui, un autre jour au moins, je la donnerai pour épouse à Ricared , comme je lui en ai fait la promesse. » Cette décision de la reine jeta la camériste dans Digitized by Google

taine y consentit, et, l'enfermant au milieu des rangs de sa garde, il l'emmena au palais. La reine venait d'être informée par sa camériste du violent amour qu'avait son fils pour Isabelle, et, les larmes aux yeux, la camériste l'avait suppliée de pardonner au comte, qui était, comme jeune homme et comme amoureux, exposé à commettre de plus grandes fautes. Arnest parut devant la reine, qui, sans entrer en explication avec lui, le fit dépouiller de son épée et conduire en prison dans une tour.

Tous ces événements fâcheux tourmentaient le cœur d'Isabelle, et de ses parents aussi qui voyaient si promptement troubler la mer calme de leur repos. La camériste conseilla à la reine, pour prévenir les malheurs qui pouvaient arriver entre sa famille et celle de Ricared, d'ôter la cause de cette discorde, qui était Isabelle, et de la renvoyer en Espagne : « Ainsi, disait-elle, s'éviteraient les résultats qui étaient à craindre. » A ces propos, elle ajoutait qu'Isabelle était catholique, et si fervente, qu'aucune de ses admonitions, qui avaient été nombreuses, pressantes, n'avait pu la détourner en rien de sa croyance catholique. « Pour cela même, répondit la reine, j'en estime davantage Isabelle, puisqu'elle sait si bien garder la foi que ses parents lui ont enseignée ; quant à la renvoyer en Espagne, qu'on ne m'en parle point, car son charmant aspect, ses grâces, ses vertus, me la rendent chère, et sans nul doute, si ce n'est aujourd'hui, un autre jour au moins, je la donnerai pour épouse à Ricared, comme je lui en ai fait la promesse. »

Cette décision de la reine jeta la camériste dans

l'espIcnole-anclaise. 93 un tel désespoir, qu’elle ne lui répliqua pas un mot. Mais , conservant l’opinion qu’elle avait eue dès l’origine , qu’à moins d’ôter Isabelle d'entre eux , il n’y avait aucun moyen d’adoucir l’humeur fougueuse de sou fils et de l’obliger à la paix avec Ricared, elle se résolut à commettre une des plus horribles cruautés qui puissent venir à la pensée d’une femme de qualité comme elle l’était. Cette résolution fut d’empoisonner Isabelle -, et , comme chez la plupart des femmes , leur caractère les porte à être aussi promptes que résolues, ce soir même elle empoisonna Isabelle dans une conserve qu’elle lui olTrit , et qu’elle la força de prendre , en lui disant que c’était un remède contre les angoisses de cœur. Peu de moments s’écoulèrent avant qu’Isabelle commençât à en ressentir les eifets. Sa langue et sa gorge s’enflèrent, ses lèvres se noircirent, sa voix devint rauque, ses yeux troublés, sa poitrine oppressée : signes certains qu’on lui avait donné du poison. Les dames accoururent auprès de la reine pour lui rapporter ce qui arrivait , et aftirmant que c’était la première camériste qui avait fait ce mauvais coup. Il ne fallut pas beaucoup insister pour en convaincre la reine, qui accourut auprès d’Isabelle, déjà presque expirante. La reine envoya chercher ses médecins en toute hâte, et, pendant qu’ils tardaient à venir, elle fit donner à la malade une grande dose de poudre de licorne , et de plusieurs autres antidotes dont les princes ont coutume d’être pourvus contre de semblables accidents. Les médecins arrivèrent, redoublèrent les remèdes, et prièrent la reine de faire dire à la camériste de quelle espèce de poison elle s’était servie ; car perDigitized by Google

un tel désespoir, qu'elle ne lui répliqua pas un mot. Mais, conservant l'opinion qu'elle avait eue dès l'origine, qu'à moins d'ôter Isabelle d'entre eux, il n'y avait aucun moyen d'adoucir l'humeur fougueuse de son fils et de l'obliger à la paix avec Ricared, elle se résolut à commettre une des plus horribles cruautés qui puissent venir à la pensée d'une femme de qualité comme elle l'était. Cette résolution fut d'empoisonner Isabelle ; et, comme chez la plupart des femmes, leur caractère les porte à être aussi promptes que résolues, ce soir même elle empoisonna Isabelle dans une conserve qu'elle lui offrit, et qu'elle la força de prendre, en lui disant que c'était un remède contre les angoisses de cœur. Peu de moments s'écoulèrent avant qu'Isabelle commençât à en ressentir les effets. Sa langue et sa gorge s'enflèrent, ses lèvres se noircirent, sa voix devint rauque, ses yeux troublés, sa poitrine oppressée : signes certains qu'on lui avait donné du poison. Les dames accoururent auprès de la reine pour lui rapporter ce qui arrivait, et affirmant que c'était la première camériste qui avait fait ce mauvais coup. Il ne fallut pas beaucoup insister pour en convaincre la reine, qui accourut auprès d'Isabelle, déjà presque expirante. La reine envoya chercher ses médecins en toute hâte, et, pendant qu'ils tardaient à venir, elle fit donner à la malade une grande dose de poudre de licorne, et de plusieurs autres antidotes dont les princes ont coutume d'être pourvus contre de semblables accidents. Les médecins arrivèrent, redoublèrent les remèdes, et prièrent la reine de faire dire à la camériste de quelle espèce de poison elle s'était servie ; car per-

l’espagnole-anglaise. 94 sonne ne doutait qu’elle seule eût empobonnd Isabelle. La camériste en fit l’aveu , et , sur cette indication , les médecins appliquèrent des remèdes si etficaces , que , par leur secours et avec la grâce de Dieu , Isabelle conserva la vie , ou du moins l’espoir de la conserver. La reine fit arrêter sa camériste, qu’on enferma dans une étroite pièce du palais, avec l’intention de la punir comme le méritait son crime, bien qu’elle se disculpât en disant que tuer Isabelle , c’était de sa part faire au Ciel un agréable sacrifice, puisque c’était ôter une catholique de dessus la terre, et avec elle le motif des querelles de son fils. Ces tristes nouvelles, quand elles arrivèrent h Ricared, le jetèrent en un tel état qu’on crut qu’il allait perdre la raison , avoir les choses insensées qu’il faisait et les propos déchirants qu'il mêlait à ses plaintes. Finalement , Isabelle ne perdit pas la vie ; mais la nature , pour prix de cette vie qu’elle lui laiæait , la laissa sans cheveux , sans cils et sans sourcils , le visage enflé , le teint flétri , la peau écailleuse et les yeux pleureurs ; enfin elle demeura si laide, qu’après avoir jusque-là paru un miracle de beauté, elle semblait alors un monstre de laideur. Ceux qui la connaissaient regardaient comme un plus grand malheur qu’elle fût restée en cet état que d’avoir été tuée parle poison. Toutefois Ricared la demanda à la reine, qu’il supplia de la lui laisser emmener dans sa maison, disant que l’amour qu’il lui portait passait du corps à l’âme, et que, pour avoir perdu sa beauté, Isabelle ne pouvait avoir perdu ses vertus infinies. « C’est très-bien , répondit la reine , emmenez-la , Ricared, et comptez que vous emportez un riche bijou Digiiized by Google

sonne ne doutait qu'elle seule eût empoisonné Isabelle. La camériste en fit l'aveu, et, sur cette indication, les médecins appliquèrent des remèdes si efficaces, que, par leur secours et avec la grâce de Dieu, Isabelle conserva la vie, ou du moins l'espoir de la conserver.

La reine fit arrêter sa camériste, qu'on enferma dans une étroite pièce du palais, avec l'intention de la punir comme le méritait son crime, bien qu'elle se disculpât en disant que tuer Isabelle, c'était de sa part faire au Ciel un agréable sacrifice, puisque c'était ôter une catholique de dessus la terre, et avec elle le motif des querelles de son fils. Ces tristes nouvelles, quand elles arrivèrent à Ricared, le jetèrent en un tel état qu'on crut qu'il allait perdre la raison, à voir les choses insensées qu'il faisait et les propos déchirants qu'il mêlait à ses plaintes. Finalement, Isabelle ne perdit pas la vie; mais la nature, pour prix de cette vie qu'elle lui laissait, la laissa sans cheveux, sans cils et sans sourcils, le visage enflé, le teint flétri, la peau écailleuse et les yeux pleureurs; enfin elle demeura si laide, qu'après avoir jusque-là paru un miracle de beauté, elle semblait alors un monstre de laideur. Ceux qui la connaissaient regardaient comme un plus grand malheur qu'elle fût restée en cet état que d'avoir été tuée par le poison. Toutefois Ricared la demanda à la reine, qu'il supplia de la lui laisser emmener dans sa maison, disant que l'amour qu'il lui portait passait du corps à l'âme, et que, pour avoir perdu sa beauté, Isabelle ne pouvait avoir perdu ses vertus infinies. « C'est très-bien, répondit la reine, emmenez-la, Ricared, et comptez que vous emportez un riche bijou

I.’ESFAGirOLE*AnGLAlSB. 95 enfermé dans une grossière caisse de bois. Dieu sait si je voudrais vous la rendre comme vous me l’avez confiée; mais, puisque ce n’est pas possible, par* donnez-moi. Peut-être que le châtiment que j’infligerai à celle qui s’est rendue coupable d’un tel crime satisfera quelque peu votre désir de vengeance. » Ricared dit tout ce qu’il put à la reine pour excuser la camériste, et la supplia de lui pardonner, puisque les excuses qu'elle donnait étaient suffisantes pour faire pardonner de plus grands griefs. Finalement, on lui remit Isabelle, son père et sa mère, et Ricared les emmena dans sa maison , c’est-à-dire dans celle de ses parents. Aux perles et aux diamants , la reine ajouta d’autres bijoux et d’autres parures si riches qu’on découvrait clairement dans ces cadeaux le tendre amour qu’elle portait à Isabelle. Celle-ci resta deux mois entiers dans sa laideur, sans donner aucun signe qu’elle pût jamais recouvrer sa beauté passée ; mais , an bout de ce temps, la peau écailleuse commença à tomber , et son beau teint à reparaître. Pendant ce temps, les parents de Ricared, auxquels il .semblait impossible qu’isabelle revînt à son premier état, résolurent d’envoyer chercher la demoiselle écossaise qu’ils devaient, avant Isabelle, donner pour épouse à Ricared. Us firent cela sans qu’i I le sût , ne doutant point que la beauté présente de la nouvelle épouse ne fît oublier à leur fils les charmes passés d’Isabelle , qu’ils pensaient renvoyer en Espagne avec ses parents, en leur donnant assez de richesses pour réparer toutes leurs anciennes pertes. Un mois et demi ne s’était pas écoulé , lorsque , sans que Ricared fût prévenu , la nouve le épouse entra un beau jour dans sa maison , Digitized by Google

enfermé dans une grossière caisse de bois. Dieu sait si je voudrais vous la rendre comme vous me l'avez confiée; mais, puisque ce n'est pas possible, pardonnez-moi. Peut-être que le châtiment que j'infligerai à celle qui s'est rendue coupable d'un tel crime satisfera quelque peu votre désir de vengeance. » Ricared dit tout ce qu'il put à la reine pour excuser la camériste, et la supplia de lui pardonner, puisque les excuses qu'elle donnait étaient suffisantes pour faire pardonner de plus grands griefs. Finalement, on lui remit Isabelle, son père et sa mère, et Ricared les emmena dans sa maison, c'est-à-dire dans celle de ses parents. Aux perles et aux diamants, la reine ajouta d'autres bijoux et d'autres parures si riches qu'on découvrait clairement dans ces cadeaux le tendre amour qu'elle portait à Isabelle. Celle-ci resta deux mois entiers dans sa laideur, sans donner aucun signe qu'elle pût jamais recouvrer sa beauté passée ; mais, au bout de ce temps, la peau écailleuse commença à tomber, et son beau teint à reparaître.

Pendant ce temps, les parents de Ricared, auxquels il semblait impossible qu'Isabelle revînt à son premier état, résolurent d'envoyer chercher la demoiselle écossaise qu'ils devaient, avant Isabelle, donner pour épouse à Ricared. Ils firent cela sans qu'il le sût, ne doutant point que la beauté présente de la nouvelle épouse ne fît oublier à leur fils les charmes passés d'Isabelle, qu'ils pensaient renvoyer en Espagne avec ses parents, en leur donnant assez de richesses pour réparer toutes leurs anciennes pertes. Un mois et demi ne s'était pas écoulé, lorsque, sans que Ricared fût prévenu, la nouvelle épouse entra un beau jour dans sa maison,

 accompagnée comme devait l’être une femme de sa qualité, et si belle, qu’aprës l’Isabelle d’autrefois, il .u’y en avait pas une autre aussi belle dans Londres tout entier. Ricared se troubla à l’aspect inattendu de la demoiselle, et craignit que le saisissement causé par son arrivée n’achevât d’ôter la vie à la malade. Pour calmer cette crainte , il s’approcha du lit ou gisait Isabelle , qu’il trouva en compagnie de son père et de sa mère. « Isabelle de mon âme, lui dit-il devant eux, mes parents, par le grand amour qu’ils me portent, et ne connaissant pas encore dans toute son étendue celui que j’ai pour toi , ont fait venir à la maison une demoiselle écossaise avec laquelle ils étaient convenus de me marier avant que je susse ce que tu vaux *, et cela , si je ne me trompe , pour que la grande beauté de cette demoiselle efface la tienne de mon âme, où elle est gravée. Pour moi , depuis le moment où je t’aimai , ce fut d'un autre amour que celui qui a pour but et pour terme la satisfaction d’un désir sensuel , et bien que les charmes de ton corps aient captivé mes sens , tes vertus infinies ont subjugué mon âme, au point que, si je t’aimai belle, laide je t’adore. Pour confirmer ce que j’avance , donne-moi cette main. » Dès qu’elle lui eut tendu la main , il la prit dans la sienne, et continua : « Parla foi catholique , que mes parents chrétiens m’ont enseignée , et , si elle n’est pas dans toute la pureté requise, parla foi que garde le pontife romain, qui est celle que mon cœur croit et confesse, et par le Dieu véritable qui nous écoute , je te promets , je te jure , ô Isabelle , moitié de mon âme, d’être ton époux , et je le suis dès à présent, situveuxm’éleverjusqu’aurang d’êtreàtoi. » Digiiized by Google

l'eSTACWOLE'ANGLAISE. 97 Isabelle resta confondae des propos de Ricared ; ses parents, confus et stupéfaits. Elle ne sut que répondre, et ne put faire antre chose que de baiser à plusieurs reprises la main de Ricared , en lui disant, d’une voix entrecoupée par les larmes , qu’elle l’acceptait pour son maître , et se livrait à lui pour son esclave. Ricared lui donna un baiser sur son laid visage, lui qui n’avait jamais en üaudace d’en approcher ses lèvres lorsqu’il était beau , et les parents d’Isabelle cé~ lébrërent par de tendres et abondantes larmes la fête des fiançailles. Ricared leur dit qu’il différerait le mariage avec l'Écossaise , qui était déjà dans la maison , de la manière qu'ils verraient ensuite ; il ajouta que lorsque son père voudrait les renvoyer tous trois en Espagne, ils ne refusassent pas d’y retourner, mais qu’ils allassent an contraire l’attendre à Cadix ou à Séville deux années , dans le cours desquelles il leur donnait sa parole d’aller les rejoindre , si le Ciel loi laissait ce temps à vivre , et que si ce délai s’écoulait sansqu’ils le vissent, ils tinssent pour chose très-certaine que quelque grand obstacle , ou la mort , ce qui serait le plus sûr, avait empêché son voyage. Isabelle lui répondit qu’elle l’attendrait , non-seulement deux années , mais toutes celles de sa vie , j usqo’à ce qu’elle apprit que lui l’avait perdue ; car l’instant où elle apprendrait cette nouvelle serait l’instant même de sa mort. Ces tendres paroles firent de nouveau couler les larmes de tous les yeux, et Ricared sortit pour dire à ses parents qu’il ne se marierait jamais, et ne donnerait pas sa main à son épouse l’Écossaise , qu’il n’eût d’abord été à Rome pour rassurer sa conscience. H H. 7 Digitized by Google

Isabelle resta confondue des propos de Ricared ; ses parents, confus et stupéfaits. Elle ne sut que répondre, et ne put faire autre chose que de baiser à plusieurs reprises la main de Ricared, en lui disant, d'une voix entrecoupée par les larmes, qu'elle l'acceptait pour son maître, et se livrait à lui pour son esclave. Ricared lui donna un baiser sur son laid visage, lui qui n'avait jamais eu l'audace d'en approcher ses lèvres lorsqu'il était beau, et les parents d'Isabelle célébrèrent par de tendres et abondantes larmes la fête des fiançailles. Ricared leur dit qu'il différerait le mariage avec l'Écossaise, qui était déjà dans la maison, de la manière qu'ils verraient ensuite ; il ajouta que lorsque son père voudrait les renvoyer tous trois en Espagne, ils ne refusassent pas d'y retourner, mais qu'ils allassent au contraire l'attendre à Cadix ou à Séville deux années, dans le cours desquelles il leur donnait sa parole d'aller les rejoindre, si le Ciel lui laissait ce temps à vivre, et que si ce délai s'écoulait sans qu'ils le vissent, ils tinssent pour chose très-certaine que quelque grand obstacle, ou la mort, ce qui serait le plus sûr, avait empêché son voyage. Isabelle lui répondit qu'elle l'attendrait, non-seulement deux années, mais toutes celles de sa vie, jusqu'à ce qu'elle apprît que lui l'avait perdue ; car l'instant où elle apprendrait cette nouvelle serait l'instant même de sa mort.

Ces tendres paroles firent de nouveau couler les larmes de tous les yeux, et Ricared sortit pour dire à ses parents qu'il ne se marierait jamais, et ne donnerait pas sa main à son épouse l'Écossaise, qu'il n'eût d'abord été à Rome pour rassurer sa conscience. Il

L E»PAGMOLE-AA'6lJUSB. 9» sut leur donner de telles raisons, ainsi qu'aux parents qui avaient accompagné Clisterna (c'était le nom de l'Écossaise), qu'étant tous catholiques , ils y ajoutèrent foi facilement, et Clisterna consentit à rester dans la maison de son beau-père jusqu'au retour de Ricared, qui demanda un au de délai. Cela fait et conclu, Clotald dit à Ricared qu'il avait résolu d'envoyer en Espagne Isabelle et ses parents , si la reine lui en donnait permission ; que peutêtre l'air de la patrie hâterait et faciliterait la guérison qui commençait à se déclarer. Ricared , pour ne donner aucun soupçon de ses desseins , ré|K>ndit froidement â son père qu'il fit ce qui lui semblerait le plus convenable. 11 le supplia seulement de n'enlever à Isabelle aucun des objets précieux que lui avait donnés la reine. Clotald le lui promit , et , le même jour, il alla demander l'autorisation de la reine, tant pour marier son fils à Clisterna que pour renvoyer ■ en Espagne Isabelle et ses parents. La reine consentit à tout, et trouva fort raisonnable la résolution de Clotald. Ce même jour, sans prendre l'avis d'aucun inagistrat, et sans soumettre sa caméristе à aucune forme judiciaire, elle la condamna à ne plus servir en son office et à une amende de dix mille écus d'or au profit d'Isabelle. Le comte Arnest, en punition de son défi, fut exilé pour six ans de l'Angleterre. Quatre jours n'étaient pas encore passés qu' Arnest se préparait à partir pour son exil , et que l'argent était prêt. La reine fit appeler un riche marchand qui habitait Londres et qui était Français, lequel avait des relations en France , en Italie et en Espagne. Elle lui remit les dix mille écus , et le père de Ricared lui Digitized by Google

sut leur donner de telles raisons, ainsi qu'aux parents qui avaient accompagné Clisterna (c'était le nom de l'Écossaise), qu'étant tous catholiques, ils y ajoutèrent foi facilement, et Clisterna consentit à rester dans la maison de son beau-père jusqu'au retour de Ricared, qui demanda un an de délai.

Cela fait et conclu, Clotald dit à Ricared qu'il avait résolu d'envoyer en Espagne Isabelle et ses parents, si la reine lui en donnait permission; que peut-être l'air de la patrie hâterait et faciliterait la guérison qui commençait à se déclarer. Ricared, pour ne donner aucun soupçon de ses desseins, répondit froidement à son père qu'il fît ce qui lui semblerait le plus convenable. Il le supplia seulement de n'enlever à Isabelle aucun des objets précieux que lui avait donnés la reine. Clotald le lui promit, et, le même jour, il alla demander l'autorisation de la reine, tant pour marier son fils à Clisterna que pour renvoyer en Espagne Isabelle et ses parents. La reine consentit à tout, et trouva fort raisonnable la résolution de Clotald. Ce même jour, sans prendre l'avis d'aucun magistrat, et sans soumettre sa camériste à aucune forme judiciaire, elle la condamna à ne plus servir en son office et à une amende de dix mille écus d'or au profit d'Isabelle. Le comte Arnest, en punition de son défi, fut exilé pour six ans de l'Angleterre. Quatre jours n'étaient pas encore passés qu'Arnest se préparait à partir pour son exil, et que l'argent était prêt. La reine fit appeler un riche marchand qui habitait Londres et qui était Français, lequel avait des relations en France, en Italie et en Espagne. Elle lui remit les dix mille écus, et le père de Ricared lui

l’espagnole-anglaisb. ^ demanda des traites pour que le père d’Isabelle pût toucher cette somme à Séville ou sur une autre place d’Espagne. Le marchand , après avoir prélevé sesin> téiéts et commission, dit à la reine qu'il donnerait d’excellent papier sur un autre marchand français, wn correspondant , établi à Séville , en la forme suiyante : qu'il écrirait à Paris pour que les traites se fissent dans cette ville par un autre de ses coirespon* ^ants, afin qu’elles fussent datées de France et non d’Angleterre, à cause de la prohibition des communications entre ce dernier royaume et l’&pagne, et qu’il suflirait d’emporter une lettre d'avis, sans date, ^ignée de lui, pour toucher l'argent du marchand de Séville, qui serait avisé par celui de Paris. Enfin , U reine prit de telles sûretés du marchand , qu’elle ne douta point du recouvrement de la somme. Non contente de cela, elle fît appeler le patron d’un vaisseau flamand qui était sur le point de partir pour la France, seulement afin de prendre dans un port de ce pays une patente pour entrer en Espagne, comme venant de France et non d’Angleterre. Elle le pria instamment d’emmener sur son vaisseau Isabelle et ses parents , et de les conduire en toute sûreté , avec tous les égards et les bons traitements possibles , aq premier port d’Espagne où il toucherait. Le patron , qui désirait contenter la reine , promit de faire ce qui lui était demandé , et de les descendre à Lisbonne , à Cadix ou à Séville. Après avoir pris du marchand toutes les garanties , la reine envoya dire à Clotald de ne rien ôter è ls.ibe]le de ce qu’elle lui avait donné , tant en joyaux qu’en parures. Le lendemain, Isabelle vint avec ses parents prendre congé de la reine , qui Digitized by Google

demanda des traites pour que le père d'Isabelle pût toucher cette somme à Séville ou sur une autre place d'Espagne. Le marchand, après avoir prélevé ses intérêts et commission, dit à la reine qu'il donnerait d'excellent papier sur un autre marchand français, son correspondant, établi à Séville, en la forme suivante : qu'il écrirait à Paris pour que les traites se fissent dans cette ville par un autre de ses correspondants, afin qu'elles fussent datées de France et non d'Angleterre, à cause de la prohibition des communications entre ce dernier royaume et l'Espagne, et qu'il suffirait d'emporter une lettre d'avis, sans date, signée de lui, pour toucher l'argent du marchand de Séville, qui serait avisé par celui de Paris. Enfin, la reine prit de telles sûretés du marchand, qu'elle ne douta point du recouvrement de la somme. Non contente de cela, elle fit appeler le patron d'un vaisseau flamand qui était sur le point de partir pour la France, seulement afin de prendre dans un port de ce pays une patente pour entrer en Espagne, comme venant de France et non d'Angleterre. Elle le pria instamment d'emmener sur son vaisseau Isabelle et ses parents, et de les conduire en toute sûreté, avec tous les égards et les bons traitements possibles, au premier port d'Espagne où il toucherait. Le patron, qui désirait contenter la reine, promit de faire ce qui lui était demandé, et de les descendre à Lisbonne, à Cadix ou à Séville. Après avoir pris du marchand toutes les garanties, la reine envoya dire à Clotald de ne rien ôter à Isabelle de ce qu'elle lui avait donné, tant en joyaux qu'en parures. Le lendemain, Isabelle vint avec ses parents prendre congé de la reine, qui

too i/espaonolé-Anglaisé.' lès reçut avéc beaucoup de bonté. Elle leur donna la lettre du marchand , et plusieurs autres cadeaux , soit en argent , soit en objets d'utilité pour le voyage. Isabelle lui en témoigna sa reconnaissance par de tels propos qu'elle laissa de nouveau la reine dans l'obligation de la combler toujours de faveurs. Elle prit ensuite congé des dames, lesquelles , depuis qu'elle était devenue laide, n'auraient pas voulu qu'elle partit, se voyant délivrées de l'envie qu'elles portaient a sa beauté , et désirant jouir des agi éments de son esprit. La reine embrassa les trois voyageurs, et, après les avoir recommandés au patron du navire, en leur souhaitant une heureuse traversée , après avoir prié Isabelle de lui faire savoir son arrivée en Espagne et de lui donner exactement des nouvelles de sa santé par l'entremise du marchand français, elle dit adieu à Isabelle et à ses parents , qui s'embarquèrent le soir même, non sans tirer des larmes à Clotald , à sa femme, à tous les gens de leur maison , dont la jeune étrangère était passionnément aimée. Ricared ne se trouva point présenté cette séparation, car, dans la crainte de laisser éclater ses tendres sentiments, il se fit emmener à la chasse par quelques-uns de ses amis. Les présents que madame Catherine fit à Isabelle pour le voyage furent considérables , les embrassements infinis, les larmes abondantes, les recommandations sans nombre *, mais les remerciements d'Isabelle et de ses parents répondirent é tout , de sorte que, tout en pleurant, ils se séparèrent satisfaits. Cette nuit même, le vaisseau mit à la voile, et ayant, par un vent prospère, touché à un port de France pour v prendre la patente nécessaire à son ady . ■ . _ f '

les reçut avec beaucoup de bonté. Elle leur donna la lettre du marchand, et plusieurs autres cadeaux, soit en argent, soit en objets d'utilité pour le voyage. Isabelle lui en témoigna sa reconnaissance par de tels propos qu'elle laissa de nouveau la reine dans l'obligation de la combler toujours de faveurs. Elle prit ensuite congé des dames, lesquelles, depuis qu'elle était devenue laide, n'auraient pas voulu qu'elle partît, se voyant délivrées de l'envie qu'elles portaient à sa beauté, et désirant jouir des agréments de son esprit. La reine embrassa les trois voyageurs, et, après les avoir recommandés au patron du navire, en leur souhaitant une heureuse traversée, après avoir prié Isabelle de lui faire savoir son arrivée en Espagne et de lui donner exactement des nouvelles de sa santé par l'entremise du marchand français, elle dit adieu à Isabelle et à ses parents, qui s'embarquèrent le soir même, non sans tirer des larmes à Clotald, à sa femme, à tous les gens de leur maison, dont la jeune étrangère était passionnément aimée. Ricared ne se trouva point présent à cette séparation, car, dans la crainte de laisser éclater ses tendres sentiments, il se fit emmener à la chasse par quelques-uns de ses amis. Les présents que madame Catherine fit à Isabelle pour le voyage furent considérables, les embrassements infinis, les larmes abondantes, les recommandations sans nombre; mais les remerciements d'Isabelle et de ses parents répondirent à tout, de sorte que, tout en pleurant, ils se séparèrent satisfaits.

Cette nuit même, le vaisseau mit à la voile, et ayant, par un vent prospère, touché à un port de France pour y prendre la patente nécessaire à son ad-

l.’£$PAGirOUB'AI(GX.ÀISE. lOl mission en Espagne , au bout de trente jours , il entm dans la baie de Cadix , où débarquèrent Isabelle et ses parents. Us furent bientôt reconnus par les habitants de la ville, qui les accueillirent avec des témoignages de grande joie. On leur fit mille compliments sur le bonheur qu’ils avaient eu de retrouver Isabelle , et sur la liberté qu’ils avaient recouvrée , en premier lieu des Mores qui les avaient pris en mer (car les captifs qui devaient leur délivrance à la générosité de Ricared avaient répandu la nouvelle de l’événement) , en second lieu des Anglais. Dès ce temps-là, Isabelle commençait à donner de grandes espérances qu’elle recouvrerait toute sa beauté passée. Ils l'estèrent un peu plus d’un mois à Cadix , pour se remettre des fatigues de la navigation , puis ils se rendirent à Séville pour voir s’ils obtiendraient le paiement des dix mille écus, dont ils avaient une traite sur le marchand français. Deux jours après leur arrivée à Séville , ils cherchèrent ce marchand , le trouvèrent, et lui remirent la lettre du marchand français de la cité de Lon,dres. Celui-ci la reconnut, mais avant d’avoir reçu de Paris, répondit-il, la lettre d’avis, il ne pouvait compter l’argent ; ajoutant qu’au reste , il attendait cette lettre d’avis d’un instant à l’autre. Les parents d’Isabelle louèrent une maison décente en face de Santa-Paula , parce que , dans ce saint monastère , était religieuse une de leurs nièces , unique et célèbre par la beauté de sa voix. Ils choisirent cette maison , tant pour être près de leur nièce , que parce qu’Isabelle avait dit à Ricared que, s’il venait la chercher, il la trouverait à Séville , où son adresse lui serait donnée par sa cousine la religieuse de SantaDigitized by Google

mission en Espagne, au bout de trente jours, il entra dans la baie de Cadix, où débarquèrent Isabelle et ses parents. Ils furent bientôt reconnus par les habitants de la ville, qui les accueillirent avec des témoignages de grande joie. On leur fit mille compliments sur le bonheur qu'ils avaient eu de retrouver Isabelle, et sur la liberté qu'ils avaient recouvrée, en premier lieu des Mores qui les avaient pris en mer (car les captifs qui devaient leur délivrance à la générosité de Ricared avaient répandu la nouvelle de l'événement), en second lieu des Anglais. Dès ce temps-là, Isabelle commençait à donner de grandes espérances qu'elle recouvrerait toute sa beauté passée. Ils restèrent un peu plus d'un mois à Cadix, pour se remettre des fatigues de la navigation, puis ils se rendirent à Séville pour voir s'ils obtiendraient le paiement des dix mille écus, dont ils avaient une traite sur le marchand français. Deux jours après leur arrivée à Séville, ils cherchèrent ce marchand, le trouvèrent, et lui remirent la lettre du marchand français de la cité de Londres. Celui-ci la reconnut, mais avant d'avoir reçu de Paris, répondit-il, la lettre d'avis, il ne pouvait compter l'argent; ajoutant qu'au reste, il attendait cette lettre d'avis d'un instant à l'autre.

Les parents d'Isabelle louèrent une maison décente en face de Santa-Paula, parce que, dans ce saint monastère, était religieuse une de leurs nièces, unique et célèbre par la beauté de sa voix. Ils choisirent cette maison, tant pour être près de leur nièce, que parce qu'Isabelle avait dit à Ricared que, s'il venait la chercher, il la trouverait à Séville, où son adresse lui serait donnée par sa cousine la religieuse de Santa-

L*ESPACnoti:-AnGLiIS<. lôa Paula , et qne , pour connaître celle-ci , il lui suffirait de demander la religieuse qui avait la plus belle voile du couvent : indications qu'il ne pouvait oublier. Les avis qu'on attendait de Paris tardèrent encore quarante jours à venir. Dès qu'il les eut reçus , le marchand français remit les dix mille ëcus à Isabelle, et Isabelle les remit à ses parents. Avec cette somme , et avec celles que produisit la vente de quelques-uns des nombreux bijoux d'Isabelle , son père reprit l'exercice de Son négoce , à la grande surprise de ceux qui connaissaient ses pertes considérables. Enfin , au bout de quelques mois , il eut relevé son crédit perdu , et la beauté d'Isabelle reprit son premier éclat , de telle sorte que , parmi les belles personnes , tout le inonde donnait la palme à l'Espagnole-Ânglaise, qui, soiis ce nom et par sa grande beauté, était connue de la ville entière. Par l'entremise du marchand français de Séville , Isabelle et ses parents écrivirent leur arrivéé à la reine d'Angleterre , en ajoutant les expressions de reconnaissance et de soumission qu'exigeaient les faveurs dont elle les avait comblés. Ils écrivirent aussi à Clotald et à sa femme Catherine , qu'Isabelle appelait ison père et sa mère , et que son père et sa mère appelaient leurs seigneurs. Delà reine ils ne reçurent point de réponse, mais bien de Clotald et de sa femme , qui, après les avoir félicités de leur arrivée à bon port , les informaient que le lendemain du jour où ils avaient mis à la voile, leur fils Ricared était parti pour là France, et de là pour d'autres pays où il lui convenait d'aller afin de mettre en repos sa conscience, àjbutant à cela beaucoup de choses affectueuses et WùftèS sortes d'offres dè service. Les parents d'Isabéllè Digiiized by Google

Paula, et que, pour connaître celle-ci, il lui suffirait de demander la religieuse qui avait la plus belle voix du couvent : indications qu'il ne pouvait oublier.

Les avis qu'on attendait de Paris tardèrent encore quarante jours à venir. Dès qu'il les eut reçus, le marchand français remit les dix mille écus à Isabelle, et Isabelle les remit à ses parents. Avec cette somme, et avec celles que produisit la vente de quelques-uns des nombreux bijoux d'Isabelle, son père reprit l'exercice de son négoce, à la grande surprise de ceux qui connaissaient ses pertes considérables. Enfin, au bout de quelques mois, il eut relevé son crédit perdu, et la beauté d'Isabelle reprit son premier éclat, de telle sorte que, parmi les belles personnes, tout le monde donnait la palme à l'Espagnole-Anglaise, qui, sous ce nom et par sa grande beauté, était connue de la ville entière. Par l'entremise du marchand français de Séville, Isabelle et ses parents écrivirent leur arrivée à la reine d'Angleterre, en ajoutant les expressions de reconnaissance et de soumission qu'exigeaient les faveurs dont elle les avait comblés. Ils écrivirent aussi à Clotald et à sa femme Catherine, qu'Isabelle appelait son père et sa mère, et que son père et sa mère appelaient leurs seigneurs. De la reine ils ne reçurent point de réponse, mais bien de Clotald et de sa femme, qui, après les avoir félicités de leur arrivée à bon port, les informaient que le lendemain du jour où ils avaient mis à la voile, leur fils Ricared était parti pour la France, et de là pour d'autres pays où il lui convenait d'aller afin de mettre en repos sa conscience, ajoutant à cela beaucoup de choses affectueuses et toutes sortes d'offres de service. Les parents d'Isabelle

I.’ESPAOirol.E-AirCI.iUSB. loil répondirent à cette lettre par une autre, non moins polie et tendre que remplie de leur gratitude. Isabelle s’imagina aussitôt que , si Ricared avait quitté l’Angleterre , c'était pour venir la cherclier en Espagne. Soutenue par cette espérance, elle passait une vie heureuse , et s’efforcait de vivre de telle sorte que Ricared, en arrivant à Séville, eût les oreilles plutôt frappées du bruit de ses vertus que des indications de sa demeure. Elle ne sortait guère de sa maison que pour aller au couvent, et ne gagnait d’autres jubilés que ceux qu’on gagnait dans ce monastère. C’était de sa maison et deson oratoire qu’elle suivait, par la pensée, les vendredis de Carême, la sainte station de la croix et les sept descentes du SaintEsprit. Jamais elle ne visita les bords du fleuve , ni ne passa au faubourg de Triana , ni n’assista à la fêté qui se tient dans la plaine de Tablada , à la porte de Xérès , le jour (s’il est beau) de Saint-Sébastien , fête célébrée partant de monde, qu’on peut à peine en , évaluer le nombre. Finalement, elle ne vit aucunè réjouissance publique, et ne prit aucun autre divertissement à Séville. Elle était livrée tout entière è sa retraite , à ses oraisons , à ses chastes détirs , attendant toujours Ricared. Ce grand éloignement du monde enflammait les désirs -, non-seulement des jeunes muguets du quartier, mais de tous ceux qui la voyaient une seule fois : de là , des concerts dans la rue pendant la nuit , et des courses de bagues pendant le jour. De ce qu’elle ne se laissait pas voir, et que beaucoup le désiraient , les entremetteuses y trouvaient leur compte, promet* tant de se montrer habiles et beurcuses à solliciter Digitized by Google

répondirent à cette lettre par une autre, non moins polie et tendre que remplie de leur gratitude.

Isabelle s'imagina aussitôt que, si Ricared avait quitté l'Angleterre, c'était pour venir la chercher en Espagne. Soutenue par cette espérance, elle passait une vie heureuse, et s'efforçait de vivre de telle sorte que Ricared, en arrivant à Séville, eût les oreilles plutôt frappées du bruit de ses vertus que des indications de sa demeure. Elle ne sortait guère de sa maison que pour aller au couvent, et ne gagnait d'autres jubilés que ceux qu'on gagnait dans ce monastère. C'était de sa maison et de son oratoire qu'elle suivait, par la pensée, les vendredis de Carême, la sainte station de la croix et les sept descentes du Saint-Esprit. Jamais elle ne visita les bords du fleuve, ni ne passa au faubourg de Triana, ni n'assista à la fête qui se tient dans la plaine de Tablada, à la porte de Xérès, le jour (s'il est beau) de Saint-Sébastien, fête célébrée par tant de monde, qu'on peut à peine en évaluer le nombre. Finalement, elle ne vit aucune réjouissance publique, et ne prit aucun autre divertissement à Séville. Elle était livrée tout entière à sa retraite, à ses oraisons, à ses chastes désirs, attendant toujours Ricared.

Ce grand éloignement du monde enflammait les désirs, non-seulement des jeunes muguets du quartier, mais de tous ceux qui la voyaient une seule fois : de là, des concerts dans la rue pendant la nuit, et des courses de bagues pendant le jour. De ce qu'elle ne se laissait pas voir, et que beaucoup le désiraient, les entremetteuses y trouvaient leur compte, promettant de se montrer habiles et heureuses à solliciter

 Isabelle; il y en eut même qui voulurent mettre en œuvre ce qu’on appelle des charmes , et ce qui n’est que des sottises et des fourberies. Mais, au milieu de toutes ces attaques , Isabelle était comme une roche au milieu de la mer , que les flots et les vents battent sans l’émouvoir. Un an et demi s'était d^à passé , et l’espérance prochaine de l’arrivée de Ricared , promise au bout de deux ans , commençait à faire battre plus vivement que jamais le cœur d’Isabelle; mais lorsqu’il lui semblait déjà que son époux venait d’arriver, qu’elle l’avait devant les yeux , qu’elle lui demandait quels obstacles l’avaient si longtemps retenu ; lorsqu’elle écoutait les excuses de Ricared, qu’elle lui pardonnait, l’embrassait et le recevait enfin comme la moitié de son âme, tout à coup, elle reçoit une lettre de madame Catherine, datée de Londres, cinquante jours auparavant. Cette lettre était écrite en anglais ; mais, la lisant en espagnol, elle y vit ce qui suit : « Fille de mon âme , tu as connu Guillart , le page de Ricared ; il l’a suivi dans le voyage que, le lendemain de ton départ, comme je te l’ai mandé dans une autre lettre, Ricared avait fait pour la France et d’autres pays. Eh bien ! ce même Guillart , au bout de seize mois que nous étions restés sans nouvelles de mon fils, est revenu hier à notre maison, avec la nouvelle que Ricared a été tué traîtreusement en France par le comte Arnest. Juge, ma fille, dans quel état son père , son épouse et moi avons été jetés par de telles nouvelles, telles, en effet, qu’elles ne nous ont pas seulement permis de mettre en doute notre malheur. Ce que Clotald et moi te supplions de faire, fille de mon âme , c’est que tu recommandes aixlemmeut à Dieu Digiiized by Google

Isabelle; il y en eut même qui voulurent mettre en œuvre ce qu'on appelle des *charmes*, et ce qui n'est que des sottises et des fourberies. Mais, au milieu de toutes ces attaques, Isabelle était comme une roche au milieu de la mer, que les flots et les vents battent sans l'émouvoir. Un an et demi s'était déjà passé, et l'espérance prochaine de l'arrivée de Ricared, promise au bout de deux ans, commençait à faire battre plus vivement que jamais le cœur d'Isabelle; mais lorsqu'il lui semblait déjà que son époux venait d'arriver, qu'elle l'avait devant les yeux, qu'elle lui demandait quels obstacles l'avaient si longtemps retenu; lorsqu'elle écoutait les excuses de Ricared, qu'elle lui pardonnait, l'embrassait et le recevait enfin comme la moitié de son âme, tout à coup, elle reçoit une lettre de madame Catherine, datée de Londres, cinquante jours auparavant. Cette lettre était écrite en anglais; mais, la lisant en espagnol, elle y vit ce qui suit :

« Fille de mon âme, tu as connu Guillart, le page de Ricared; il l'a suivi dans le voyage que, le lendemain de ton départ, comme je te l'ai mandé dans une autre lettre, Ricared avait fait pour la France et d'autres pays. Eh bien! ce même Guillart, au bout de seize mois que nous étions restés sans nouvelles de mon fils, est revenu hier à notre maison, avec la nouvelle que Ricared a été tué traîtreusement en France par le comte Arnest. Juge, ma fille, dans quel état son père, son épouse et moi avons été jetés par de telles nouvelles, telles, en effet, qu'elles ne nous ont pas seulement permis de mettre en doute notre malheur. Ce que Clotald et moi te supplions de faire, fille de mon âme, c'est que tu recommandes ardemment à Dieu

L’ESPiGSOLS-ÂUGUUSE. Io5 celle de Bicared ; il mérite bien un tel service , celui qui t'a, comme tu lésais, tant aimée. Tu demanderas aussi à Notre Seigneur qu’il nous donne patience et bonne mort ; de notre côté, nous lui demanderons et le supplierons qu’il te donne , à toi et à tes père et mère , de longues années de vie. » Devant les caractères et la signature de cette lettre, il ne restait à Isabelle aucun doute , aucun moyen de ne pas croire à la mort de son époux. Elle connaissait très-bien le page Guillari ; elle savait qu’il était véridique, et que, de lui- même, il n’aurait voulu feindre , ni consentir à supposer cette mort de son maître ^ d’une autre part, la mère de Ricared n’aurait pu la supposer davantage , n’ayant nul intérêt à lui envoyer de si désolantes nouvelles. Finalement, quelques discours qu’elle fît , quelque chose qu’elle imaginât , rien ne put lui ôter de la pensée que son malheur était certain. Dès quelle eut achevé de lire la lettre, sans verser de larmes, sans donner aucun signe de douleur, avec le visage serein et le cœur en apparence tranquille , elle se leva d’une estrade où elle était assise, entra dans un oratoire , et s’agenouillant devant l’image d’un saint crucifix , elle fit vœu d’être religieuse , comme elle le pouvait , se tenant pour veuve. Ses parents dissimulèrent avec prudence la peine que leur causait la triste nouvelle, afin de pouvoir consoler Isabelle dans l’amère alHiction qu’elle éprouvait ^ mais celle-ci, comme satisfaite de sa douleur , qu’elle adoucissait par la sainte et chrétienne résolution quelle avait prise , consolait à son tour scs parents, auxquels elle découvrit son projet. Us lui conseillèrent de ne pas le mettre à exécution avant la fin Digiiized by Google

celle de Ricared ; il mérite bien un tel service, celui qui t'a, comme tu le sais, tant aimée. Tu demanderas aussi à Notre Seigneur qu'il nous donne patience et bonne mort ; de notre côté, nous lui demanderons et le supplierons qu'il te donne, à toi et à tes père et mère, de longues années de vie. »

Devant les caractères et la signature de cette lettre, il ne restait à Isabelle aucun doute, aucun moyen de ne pas croire à la mort de son époux. Elle connaissait très-bien le page Guillart ; elle savait qu'il était véridique, et que, de lui-même, il n'aurait voulu feindre, ni consentir à supposer cette mort de son maître ; d'une autre part, la mère de Ricared n'aurait pu la supposer davantage, n'ayant nul intérêt à lui envoyer de si désolantes nouvelles. Finalement, quelques discours qu'elle fît, quelque chose qu'elle imaginât, rien ne put lui ôter de la pensée que son malheur était certain. Dès qu'elle eut achevé de lire la lettre, sans verser de larmes, sans donner aucun signe de douleur, avec le visage serein et le cœur en apparence tranquille, elle se leva d'une estrade où elle était assise, entra dans un oratoire, et s'agenouillant devant l'image d'un saint crucifix, elle fit vœu d'être religieuse, comme elle le pouvait, se tenant pour veuve. Ses parents dissimulèrent avec prudence la peine que leur causait la triste nouvelle, afin de pouvoir consoler Isabelle dans l'amère affliction qu'elle éprouvait ; mais celle-ci, comme satisfaite de sa douleur, qu'elle adoucissait par la sainte et chrétienne résolution qu'elle avait prise, consolait à son tour ses parents, auxquels elle découvrit son projet. Ils lui conseillèrent de ne pas le mettre à exécution avant la fin

fo6 z.*B$pioir6ts-AireLÂisB. dés deux années que Ricared avait fixées ponr terme à son retour , disant que ce délai passé confirmerait la mort de Ricared , et qu'elle pourrait alors changer d'état avec plus de sécurité. C'est ce que fit Isabelle 5 et lés six mois et demi qiti restaient pour achever les deux ans , elle les passa en pieuses occupations de religieuse , et à préparer son entrée au couvent , ayant choisi celui de Santa-Paula , où se trouvait sa cou>sine. Le terme des deux ans passa , et le jour arriva de prendre l'habit ; la nouvelle s'en répandit par la ville, et de ceux qui connaissaient Isabelle , de vue ou seulement de réputation, le monastère s'emplit, ainsique la courte distance qui le séparait de la maisôn d'Isabelle. Son père ayant invité ses amis , et ceux-ci les leurs , ils firent à Isabelle un des plus honorables et des plus brillants cortèges qu'on eût vus à Séville pour de' semblables cérémonies. Le corrégidor se trouva' présent , ainsi que le proviseur de l Église et te vicaire de l'archevêque , avec tous les seigneurs et toutes les dames titrées qu'il y avait dans la ville i tant le désir était grand chez tous de voir encore une fois le soleil de la beauté d'Isabelle qui, depuis tant de mois, était éclipsé pour eux. Comme c'est l'usage des demoiselles qui vont prendre le voile de se montrer ■attssi parées , aussi bien vêtues que possible , en ce moment où elles jettent en quelque sorte le dernier édat de leur élégance pour la renier à jamais, Isabelle voulut aussi se parer de tous ses atours. Elle mit ce même costume qu'elle portait lorsqu'elle fut présentée à la reine d'Angleterre , et l'on a déjà dit combien il était riche et galant ; les perles , le fameux diamant , Digiiized by Google

des deux années que Ricared avait fixées pour terme à son retour, disant que ce délai passé confirmerait la mort de Ricared, et qu'elle pourrait alors changer d'état avec plus de sécurité. C'est ce que fit Isabelle; et les six mois et demi qui restaient pour achever les deux ans, elle les passa en pieuses occupations de religieuse, et à préparer son entrée au couvent, ayant choisi celui de Santa-Paula, où se trouvait sa cousine.

Le terme des deux ans passa, et le jour arriva de prendre l'habit; la nouvelle s'en répandit par la ville, et de ceux qui connaissaient Isabelle, de vue ou seulement de réputation, le monastère s'emplit, ainsi que la courte distance qui le séparait de la maison d'Isabelle. Son père ayant invité ses amis, et ceux-ci les leurs, ils firent à Isabelle un des plus honorables et des plus brillants cortéges qu'on eût vus à Séville pour de semblables cérémonies. Le corrégidor se trouva présent, ainsi que le proviseur de l'Église et le vicaire de l'archevêque, avec tous les seigneurs et toutes les dames titrées qu'il y avait dans la ville: tant le désir était grand chez tous de voir encore une fois le soleil de la beauté d'Isabelle qui, depuis tant de mois, était éclipsé pour eux. Comme c'est l'usage des demoiselles qui vont prendre le voile de se montrer aussi parées, aussi bien vêtues que possible, en ce moment où elles jettent en quelque sorte le dernier éclat de leur élégance pour la renier à jamais, Isabelle voulut aussi se parer de tous ses atours. Elle mit ce même costume qu'elle portait lorsqu'elle fut présentée à la reine d'Angleterre, et l'on a déjà dit combien il était riche et galant; les perles, le fameux diamant,

j.’csvittin>tk>iirfatAite. i6ÿ le coHier et la ceinture , ^ui étaient litiS "fftïnë ^ande Valeur , tout fut mis au jbür. SouScètte pa* rure, et avec sà {«râce naturelle, donnant ocosion à cé cpie tout le monde louât Dieu dans son ouvrée , Isabelle Sortit de sa maison, i pied, car la gratüe proximité du monastère rendait inutiles les Voitrès et les carrosses. Mais le concours des curieux fu tel , que les personnes qui l’accompagnaient regrttèrént dé n’être pas montées dans les voitures on n leur laissait paS , en effet , de place pour arriver al couvent. Les uns bénissaient ses père et mère , le aütres le Ciel qui l’avait dôlëe de tant d’attraits; es uns sè dressaient sur letns pieds pour lavoir; »s autres, après l’avoir vue une fois, couraient en av4t pour là voir encore. Et celui qui se montrait le plusitnpI'esSé, le plus iinpàtîènt dans sa curiosité , téllment qué beaucoup de gens en firent la remarque, fut'nbotrtiŸié vêtu du costume que portent les captifs racfetés, aVéc un insigne de la Trinité sur la poitrine ,intïiqüah't qu’ils 'ont été rachetés par les aumônes d'eil^l^ fe.é, ' . f'hh tl II dempteurs. Ce captif donc, au moment où Isabellt avait déjà un pied sous le seuil du couvent , où étænt venues la recevoir. Selon l’usage, la prieure et le religieuses avec la croix, se mit à dire à grands cris « Arrêté', Isabelle, arrête; tant que je serai vivant tu lié peux être religieuse. » A ces cris , Isabelle esés parents tournèrent la tété, et virent que, fendar les flots dé la foule, cé captif se précipitait vers eux Un bonnét bleu qu’il portait sur la tête , étant toibé dans là presse, découvrit une confuse forêt de éeveux d’ôV bouclés, ainsi qu’un Visagé fràià ét blac côtnfùé lè 1 Digitized by Google

le collier et la ceinture, qui étaient aussi d'une grande valeur, tout fut mis au jour. Souscette parure, et avec sa grâce naturelle, donnant occasion à ce que tout le monde louât Dieu dans son ouvrage, Isabelle sortit de sa maison, à pied, car la grande proximité du monastère rendait inutiles les voitures et les carrosses. Mais le concours des curieux fu tel, que les personnes qui l'accompagnaient regrettèrent de n'être pas montées dans les voitures; on ne leur laissait pas, en effet, de place pour arriver au couvent. Les uns bénissaient ses père et mère, le autres le Ciel qui l'avait dotée de tant d'attraits; es uns se dressaient sur leurs pieds pour la voir; es autres, après l'avoir vue une fois, couraient en avat pour la voir encore. Et celui qui se montrait le plus mpressé, le plus impatient dans sa curiosité, tellement que beaucoup de gens en firent la remarque, fut n homme vêtu du costume que portent les captifs racetés, avec un insigne de la Trinité sur la poitrine, indiquant qu'ils ont été rachetés par les aumônes des Pères Rédempteurs.

Ce captif donc, au moment où Isabelle avait déjà un pied sous le seuil du couvent, où étant venues la recevoir, selon l'usage, la prieure et le religieuses avec la croix, se mit à dire à grands cris « Arrête, Isabelle, arrête; tant que je serai vivant tu ne peux être religieuse. » A ces cris, Isabelle e ses parents tournèrent la tête, et virent que, fendar les flots de la foule, ce captif se précipitait vers eux. Un bonnet bleu qu'il portait sur la tête, étant tombé dans la presse, découvrit une confuse forêt de cheveux d'or bouclés, ainsi qu'un visage frais et blanc comme le

lo8].’sSPACB0LE-i5GLlUE. carmin e la neige signes qui le firent reconnaître à l'instant néme pour étranger par tout le monde. En effet, toobant et se relevant , il arriva auprès d’IsabeMe, e la saisissant par la main : « Me reconnaisIsalelle? s’ëcria-t-il; vois, je suis Ricared, ton époux. — Oui , je te reconnais , répondit Isabelle , à moins qie tu ne sois un ikntôme qui vient troubler mon repe. »^Son père et sa mère le saisirent aussi, le regardfent attentivement, et reconnurent que le captif ët'it bien Bâcared. Celui-ci, les larmes aux jrieux,,et|m mettant à genoux aux pieds d'Isabelle, la supplii de ne point voir dans l’étrangeté du cosr tume qu’i portait un empêchement à ce qu’on le reconnût, n dans son bujnble fortune un obstacle à ce qu’elle tnt la paro^^^’ils s’étaient mutuellement donnée, sabelle , ma^é l’impression qu’avaient laite dans sa némoire la lettre de la mère de Ricared et les i. r nouvelle! de st; mort, j aima mieux ajouter foi à ses jreux et à la jférité qu’elle avait présente. Jetant ses bras au cou du ^ptif, elle lui dit : « Oui , sans doute , mon seigneur; oui, vous êtes celui qui peut seul empêcher]f||pq(|^pëtiunne résolution de s’accomplir ; oui , seigni^up^'^ps êtes sans doute la moitié de mon âme, pui^ifl^ ^i^êtes mon véritable époux. Je vous porte grajé dam ma mémoire et conservé dans le fond de coeur. La nouvelle de votre mort , que madame 0|^mère<|i’ad9np^, ne m’ayant point ôté la vie, me cbp^siriC^le. de, religieuse, et j’allais m’y consacrer |à cet instant même. Mais puisque Dieu , par un si juste empêchement, montre qu’il veut autre chose , il n’est ni en notre pouvoir, ni convenable, que, de ma part, sa .volonté soit contrariée. Venez , seigneur, dans la ©igitized by Google

carmin e la neige : signes qui le firent reconnaître à l'instant même pour étranger par tout le monde. En effet, tombant et se relevant, il arriva auprès d'Isabelle, e la saisissant par la main : « Me reconnais-tu, Isalelle ? s'écria-t-il ; vois, je suis Ricared, ton époux. — Oui, je te reconnais, répondit Isabelle, à moins qe tu ne sois un fantôme qui vient troubler mon repe. » Son père et sa mère le saisirent aussi, le regardrent attentivement, et reconnurent que le captif était bien Ricared. Celui-ci, les larmes aux yeux, et se mettant à genoux aux pieds d'Isabelle, la suppli de ne point voir dans l'étrangeté du costume qu'i portait un empêchement à ce qu'on le reconnût, i dans son humble fortune un obstacle à ce qu'elle tnt la parole qu'ils s'étaient mutuellement donnée. sabelle, malgré l'impression qu'avaient faite dans sa némoire la lettre de la mère de Ricared et les nouvelle: de sa mort, aima mieux ajouter foi à ses yeux et à la vérité qu'elle avait présente. Jetant ses bras au cou du captif, elle lui dit : « Oui, sans doute, mon seigneur ; oui, vous êtes celui qui peut seul empêcher ma chrétienne résolution de s'accomplir ; oui, seigneur, vous êtes sans doute la moitié de mon âme, puisque vous êtes mon véritable époux. Je vous porte gravé dans ma mémoire et conservé dans le fond de mon cœur. La nouvelle de votre mort, que madame votre mère m'a donnée, ne m'ayant point ôté la vie, me fit choisir celle de religieuse, et j'allais m'y consacrer à cet instant même. Mais puisque Dieu, par un si juste empêchement, montre qu'il veut autre chose, il n'est ni en notre pouvoir, ni convenable, que, de ma part, sa volonté soit contrariée. Venez, seigneur, dans la

L*E5I>ÀGI«OLE>Ain;LAI8T:. i'05 maison de mes parents , qui est la vdtre et je m’y livrerai en votre possession dans les fornnes qu’exige notre sainte foi catholique. » Ces propa furent entendus par les assistants , par le corrëgidir, le vicaire et le proviseur de l’archevêque , qui , fr.ppës d'une extrême surprise, voulurent savoir sur-le-champ quelle était cette histoire , quel cet étraiger, et de quel mariage il s’agissait. Le père d’Isabele répondit à toutes les questions, en disant que cette Kstoire demandait un autre lieu et quelque temps pour être contée ; qu’il suppliait donc tous ceux qui voudraient la savoir de prendre le chemin de sa maûon, puisqu’elle était si voisine; que là il la leur conterait de façon à les satisfaire par la véiilé, ainii qu’à les étonner par la grandeur et la singularité ces événements. . Il En ce moment , un de ceux qui se trouvaient là éleva la voix ; « Seigneur, dit-il, ce jeune homme est un fameux corsaire anglais , je le connais bien ; c’est lui qui a pris aux pirates d’Alger, il y a un peu plus de deux ans , le galion portugais qui venait des Indes. Nul doute que c'est lui , je le reconnais , car il m’a donné la liberté et de l’argent pour revenir en Espagne , non-seulement à moi, mais à trois cents autres captifs. » Ces propos agitèrent encore plus la foule , et redoublèrent le désir que chacun éprouvait d’avoir l’explication d’aventures si compliquées. Finalement , les personnes de plus haute qualité , avec le corrégidor et les deux seigneurs ecclésiastiques, accompagnèrent Isabelle au retour dans sa maison, laissant les religieuses tristes , confuses et pleurant la perte qu’elles faisaient en perdant la compagnie de la Digitized by Google

maison de mes parents, qui est la vôtre et je m'y livrerai en votre possession dans les formes qu'exige notre sainte foi catholique. » Ces propos furent entendus par les assistants, par le corrégidor, le vicaire et le proviseur de l'archevêque, qui, frappés d'une extrême surprise, voulurent savoir sur-le-champ quelle était cette histoire, quel cet étranger, et de quel mariage il s'agissait. Le père d'Isabele répondit à toutes les questions, en disant que cette histoire demandait un autre lieu et quelque temps pour être contée; qu'il suppliait donc tous ceux qui voudraient la savoir de prendre le chemin de sa maison, puisqu'elle était si voisine; que là il la leur conterait de façon à les satisfaire par la vérité, ainsi qu'à les étonner par la grandeur et la singularité ces événements.

En ce moment, un de ceux qui se trouvaient là éleva la voix : « Seigneur, dit-il, ce jeune homme est un fameux corsaire anglais, je le connais bien; c'est lui qui a pris aux pirates d'Alger, il y a un peu plus de deux ans, le galion portugais qui venait des Indes. Nul doute que c'est lui, je le reconnais, car il m'a donné la liberté et de l'argent pour revenir en Espagne, non-seulement à moi, mais à trois cents autres captifs. » Ces propos agitèrent encore plus la foule, et redoublèrent le désir que chacun éprouvait d'avoir l'explication d'aventures si compliquées. Finalement, les personnes de plus haute qualité, avec le corrégidor et les deux seigneurs ecclésiastiques, accompagnèrent Isabelle au retour dans sa maison, laissant les religieuses tristes, confuses et pleurant la perte qu'elles faisaient en perdant la compagnie de la

tIQ l’espAghqlz-ahçlaisç. çhannante Isabelle. Celle-ci , étant arrivée dans une grande salit de sa maison, fit asseoir tous ces seigneurs, et, bien que Ricared voulût se chai-ger d’abord de raonter son histoire, il trouva cependant ponvenabled’en laisser plutôt le soin à la bouche et à la discréion d’Isabelle qu’à sa propre bouche ; car U ne parlai pas avec beaucoup d’assurance la langue çastillane. Tous letassistants firent silence , et tenant , comme on dit, hurs âmes pendues aux paroles d’Isabelle, celle-ci ctmmença son récit , que je réduis à dire qu’elle conta tout ce qui lui était arrivé depuis Iç jour où Clotald l’enleva de Cadix jusqu’à celui où elje était 'evenue dans cette ville- Elle raconta également la pataille que Ricared avait livrée aux Turcs ^ la libéralié dont il avait usé à l’égard des chrétiens , la parole t^u’ils s’étaient mutuellement donnée d'étre mari et femme , la promesse des deux années d’attente, les nouvelles qu’elle avait reçues de la mort d(B son fiancé, si certaines à ses yeux, quelles l’avaient jetée , comme on venait de le voir, dans la résolution de se faire religieuse -, elle vanta la générosité de la reine, la fermeté chrétienne de Ricared et de ses parents, et finit par prier Ricared de dire ce qui lui était arrivé depuis sop départ de Londres jusqu’au moiment actuel, où on le voyait en habit de captif et portant la marque d’avoir été racheté par la charité publique. ^ J’y consens, répondit Ricared , et vais raconter s uccinctement les peines immenses que j’ai souffertes : « Après avoir quitté Londres, afin d’éviter le mariage que je ne pouvais contracter avec Clisterna , cette jeime Écossaise catholique àqui mes parents vouDigitized by Google

charmante Isabelle. Celle-ci, étant arrivée dans une grande salle de sa maison, fit asseoir tous ces seigneurs, et, bien que Ricared voulût se charger d'abord de raconter son histoire, il trouva cependant convenable d'en laisser plutôt le soin à la bouche et à la discrétion d'Isabelle qu'à sa propre bouche ; car il ne parlait pas avec beaucoup d'assurance la langue castillane.

Tous les assistants firent silence, et tenant, comme on dit, leurs âmes pendues aux paroles d'Isabelle, celle-ci commença son récit, que je réduis à dire qu'elle conta tout ce qui lui était arrivé depuis le jour où Clotald l'enleva de Cadix jusqu'à celui où elle était revenue dans cette ville. Elle raconta également la bataille que Ricared avait livrée aux Turcs, la libéralité dont il avait usé à l'égard des chrétiens, la parole qu'ils s'étaient mutuellement donnée d'être mari et femme, la promesse des deux années d'attente, les nouvelles qu'elle avait reçues de la mort de son fiancé, si certaines à ses yeux, qu'elles l'avaient jetée, comme on venait de le voir, dans la résolution de se faire religieuse ; elle vanta la générosité de la reine, la fermeté chrétienne de Ricared et de ses parents, et finit par prier Ricared de dire ce qui lui était arrivé depuis son départ de Londres jusqu'au moment actuel, où on le voyait en habit de captif et portant la marque d'avoir été racheté par la charité publique. « J'y consens, répondit Ricared, et vais raconter succinctement les peines immenses que j'ai souffertes :

« Après avoir quitté Londres, afin d'éviter le mariage que je ne pouvais contracter avec Clisterna, cette jeune Écossaise catholique à qui mes parents vou-

l’espackolk-abci^isz. III laient tue marier , emmenant , pour m’accompagner, ce même page Guillart qui rapporta à Londres, à ce qu’écrit ma mère , les nouvelles de ma mort , je traversai la France et j’arrivai à Rome. Là, mon âme se réjouit, et ma foi se fortifia. Je baisai les pieds au souverain pontife \ je confessai mes péchés au grand pénitencier; U m’en donna l’absolution, et me remit les certificats nécessaires pour justifier de ma confession , de ma pénitence et de l’hommage que j’avajs rendu à notre mère universelle l’Église catholique. Cela fait, je visitai les lieux saints aussi célèbres • qu’innombrables que renferme cette ville sainte , et de deux mille écus que j’avais en or, j'en versai à un changeur seize cents, desquels un certain Roqui , négociant florentin , me donna une traite sur cette ville. Avec les quatre cents écus qui me restaient, et dans l’intention de passer en Espagne, je partis pour Gènes , où j’avais su que deux galères de celte république étaient en charge pour l’Espagne. J’arriy^ avec Guillart, mon serviteur, à un endroit qu’on appelle Acquapendente, le dernier bourg que possède le pape sur le chemin de Rome à Florence. Dans une hôtellerie où je mis pied à terre, je trouvai le comte Arnest , mon ennemi mortel , qui, déguisé et masqué, allait à Rome avec quatre domestiques , moins , à ce que je compris, comme catliolique que, par curiosité. Je crus, à n’en pas douter, qu’il ne m’avait point reeonnu ; je m’enfermai dans un appartement avec mon domestique, non sans appréhension, etdans l’intention de changer d’auberge à l’entrée de la nuit. Je n’en fis rien cependant , parce que la grande insouciance que je remarquai dans le comte et ses gens me Digilized by Google

laient me marier, emmenant, pour m'accompagner, ce même page Guillart qui rapporta à Londres, à ce qu'écrit ma mère, les nouvelles de ma mort, je traversai la France et j'arrivai à Rome. Là, mon âme se réjouit, et ma foi se fortifia. Je baisai les pieds au souverain pontife; je confessai mes péchés au grand pénitencier; il m'en donna l'absolution, et me remit les certificats nécessaires pour justifier de ma confession, de ma pénitence et de l'hommage que j'avais rendu à notre mère universelle l'Église catholique. Cela fait, je visitai les lieux saints aussi célèbres qu'innombrables que renferme cette ville sainte, et de deux mille écus que j'avais en or, j'en versai à un changeur seize cents, desquels un certain Roqui, négociant florentin, me donna une traite sur cette ville. Avec les quatre cents écus qui me restaient, et dans l'intention de passer en Espagne, je partis pour Gênes, où j'avais su que deux galères de cette république étaient en charge pour l'Espagne. J'arrivai avec Guillart, mon serviteur, à un endroit qu'on appelle Acquapendente, le dernier bourg que possède le pape sur le chemin de Rome à Florence. Dans une hôtellerie où je mis pied à terre, je trouvai le comte Arnest, mon ennemi mortel, qui, déguisé et masqué, allait à Rome avec quatre domestiques, moins, à ce que je compris, comme catholique que par curiosité. Je crus, à n'en pas douter, qu'il ne m'avait point reconnu; je m'enfermai dans un appartement avec mon domestique, non sans appréhension, et dans l'intention de changer d'auberge à l'entrée de la nuit. Je n'en fis rien cependant, parce que la grande insouciance que je remarquai dans le comte et ses gens me

1 ir* L’ESPiCROLE-AHGt AISE . confirma qu’il ne m’avait pas reconnu. Je soupai dans mon appartement , je fermai la porte , je préparai mon épée , et me recommandai à Dieu , sans vouloir me coucher. Mon domestique s'endormit , et je restai sur une chaise , à demi sommeillant. Mais , un peu après minuit, m’éveillèrent , pour me faire dormir du sommeil éternel, quatre coups de pistolet que me tirèrent, comme je le sus depuis, le comte et ses domestiques , lesquels , me laissant pour mort , sautèrent sur leurs chevaux qu’ils tenaient tout prêts , et s'en allèrent en disant an maître de l’auberge qu’il m’enterrât, parce que j’étais un homme de qualité. Mon page , à ce que • me dit ensuite l’hôtelier, s’éveilla au bruit, et de frayeur se jeta par une fenêtre qui donnait sur une cour, pois, s’écriant : « Malheureux que je suis! on a tué mon seigneur », il se sauva de l’auberge, et ce dot être avec un tel effroi qu'il ne s’arrêta plus jusqu’à Londres, puisque ce fut lui qui porta la nouvelle de ma mort. Les gens de l’aubei^e montèrent et me trouvèrent percé de quatre balles , ainsi que de plusieurs grains de plomb ; mais tous les coups avaient porté dans des endroits où nulle blessure ne fut mortelle. Je demandai à me confesser et à recevoir tous les sacrements, comme chrétien catholique; on me les donna ; on me fit les pansements nécessaires ; mais je ne fus pas en état de me mettre en route avant deux mois. An bout de ce temps , je gagnai Gênes, où je ne trouvai d’autre moyen de passage que deux felouques que nous frétâmes, moi et deux autres Espagnols de qualité, l’une pour aller en avant à la découverte, l’autre pour nous transporter nous-mêmes. C’est avec ces précautions que nous mimes à la voile > naviguant Digiiized by Google

confirma qu'il ne m'avait pas reconnu. Je soupai dans mon appartement, je fermai la porte, je préparai mon épée, et me recommandai à Dieu, sans vouloir me coucher. Mon domestique s'endormit, et je restai sur une chaise, à demi sommeillant. Mais, un peu après minuit, m'éveillèrent, pour me faire dormir du sommeil éternel, quatre coups de pistolet que me tirèrent, comme je le sus depuis, le comte et ses domestiques, lesquels, me laissant pour mort, sautèrent sur leurs chevaux qu'ils tenaient tout prêts, et s'en allèrent en disant au maître de l'auberge qu'il m'enterrât, parce que j'étais un homme de qualité. Mon page, à ce que me dit ensuite l'hôtelier, s'éveilla au bruit, et de frayeur se jeta par une fenêtre qui donnait sur une cour, puis, s'écriant : « Malheureux que je suis! on a tué mon seigneur », il se sauva de l'auberge, et ce dut être avec un tel effroi qu'il ne s'arrêta plus jusqu'à Londres, puisque ce fut lui qui porta la nouvelle de ma mort. Les gens de l'auberge montèrent et me trouvèrent percé de quatre balles, ainsi que de plusieurs grains de plomb; mais tous les coups avaient porté dans des endroits où nulle blessure ne fut mortelle. Je demandai à me confesser et à recevoir tous les sacrements, comme chrétien catholique; on me les donna; on me fit les pansements nécessaires; mais je ne fus pas en état de me mettre en route avant deux mois. Au bout de ce temps, je gagnai Gênes, où je ne trouvai d'autre moyen de passage que deux felouques que nous frêtâmes, moi et deux autres Espagnols de qualité, l'une pour aller en avant à la découverte, l'autre pour nous transporter nous-mêmes. C'est avec ces précautions que nous mîmes à la voile, naviguant

L ES»ACNOLB'A^CLAISI!. ïtà le long des côtes, et avec l’intention de ne pas prendre la haute mer. Mais quand nous fûmes arrivés à un endroit qu’on appelle les Trois-Maiies, et qui est sur la côte de France, tandis que notre première felouque marchait à la découverte, tout à coup deux galiotcs turques sortirent d’une petite calle, et nous prenant, l’unepar la mer, l’autre par la terre, pendant que nous cherchions à gagner le rivage, elles nous coupèrent le chemin, et nous firent captifs. Quand nous entrâmes dans la galiote, on nous dépouilla jusqu'à la chair. Les Turcs enlevèrent aussi tout ce que portaient les felouques , qu’ils laissèrent aller à la côte sans les couler à fond , disant qu'elles serviraient une autre fois à leur apporter un autre butin '. On pourra bien me croire si je dis que je ressentis dans l’âme ma captivité , et surtout la |>erle des certificats de Home, que je portais dans une boite de fer-blanc, avec la cédule des seize cents ducats. Mais mon heureuse étoile permit que cette boite tombât aux mains d’un chrétien captif. Espagnol de naissance , ({ui garda les pièces qu’elle renfermait. Si elle fût tombée aux mains des Turcs, ils auraient exigé pour ma rançon au moins ce que portait la cédule , car ils auraient bien vérifié sur qui elle était tirée. On nous conduisit à Alger, où je trouvai les Pères de la Sainte-Trinité occupés au rachat des captifs. Je leur parlai, je leur dis qui j’étais , et eux , émus de pitié , me rachetèrent , quoique je fusse étranger, dans la forme suivante : ' 11 y a, dans l’original , une autre gaè'/na, vienz inotqnl signifiait un |ietit vol , nnc chi/terte, et le texte ajoute n c’est do * ce nom qu’ils appellent les dépouilles qu’ils enlèvent aux « clinUiens. u il. H

Digitized by Google

le long des côtes, et avec l'intention de ne pas prendre la haute mer. Mais quand nous fûmes arrivés à un endroit qu'on appelle les *Trois-Maries*, et qui est sur la côte de France, tandis que notre première felouque marchait à la découverte, tout à coup deux galiotes turques sortirent d'une petite calle, et nous prenant, l'une par la mer, l'autre par la terre, pendant que nous cherchions à gagner le rivage, elles nous coupèrent le chemin, et nous firent captifs. Quand nous entrâmes dans la galiote, on nous dépouilla jusqu'à la chair. Les Turcs enlevèrent aussi tout ce que portaient les felouques, qu'ils laissèrent aller à la côte sans les couler à fond, disant qu'elles serviraient une autre fois à leur apporter un autre butin [1]. On pourra bien me croire si je dis que je ressentis dans l'âme ma captivité, et surtout la perte des certificats de Rome, que je portais dans une boîte de fer-blanc, avec la cédule des seize cents ducats. Mais mon heureuse étoile permit que cette boîte tombât aux mains d'un chrétien captif, Espagnol de naissance, qui garda les pièces qu'elle renfermait. Si elle fût tombée aux mains des Turcs, ils auraient exigé pour ma rançon au moins ce que portait la cédule, car ils auraient bien vérifié sur qui elle était tirée. On nous conduisit à Alger, où je trouvai les Pères de la Sainte-Trinité occupés au rachat des captifs. Je leur parlai, je leur dis qui j'étais, et eux, émus de pitié, me rachetèrent, quoique je fusse étranger, dans la forme suivante :

[1] Il y a, dans l'original, une autre *galima*, vieux mot qui signifiait un petit vol, une *chiperie*, et le texte ajoute « c'est de « ce nom qu'ils appellent les dépouilles qu'ils enlèvent aux « chrétiens. »

 ils donnèrent pour ma rançon trois cents ducats , cent payés comptant, et deux cents à payer, lorsque le navire des aumônes viendrait racheter le Père de la Rédemption, qui restait à Alger, engagé pour quatre mille ducats qu'il avait dépensés de plus que la somme apportée par lui. C'est , en effet , à ce point de miséiricorde et de générosité que s'étend la charité de ces Pères , qu'ils donnent leur liberté pour celle d'autrui, et qu'ils restent captifs pour racheter des captifs Pour ajouter encore au bonheur de ma délivrance , je retrouvai la caisse perdue, avec les certificats et la cédule. Je les montrai au bienheureux Père qui m'avait racheté, et je lui offris cinq cents ducats de plus que le prix de ma rançon , pour aider aux besoins de son pieux ofHce. « L'arrivée des aumônes tarda presque une année entière , et ce qui m'arriva dans le cours de cette année , si je pouvais le conter à présent , serait toute une antre histoire. Je dirai seulement que je fus reconnu par l'un des vingt Turcs auxquels j'avais rendu la liberté , en môme temps qu'aux autres chrétiens , et il se montra si reconnaissant , si homme de bien, qu'il ne voulut pas me découvrir. Si les Turcs , en effet , m'eussent reconnu pour celui qui avait coulé h fond leurs deux navires , et qui leur avait enlevé le grand galion des Indes , ils m'eussent envoyé au Grand'furc, à moins de m'ôler la vie; et m'envoyer au Grand-Turc, c'était me priver de la liberté pour le ‘ L'éloge des Pères de la Rédemption est bien placé dans la bouche de Cervantès ; car c'est par eux qu'il fut racheté loimeme , après sa longue captivité dans les bagnes d'Alger. Digiiized by Google

L'ESPiCHOLZ-AMGlilSE . tl5 reste de mes jours. Finalement, le Père rédempteur me ramena en Espagne , avec une cinquantaine d'autres captifs rachetés. A Valence , nous fîmes la procession générale, et de là chacun partit, prenant la route qui lui convenait, avec les insignes de sa délivrance, ipii sont les habits dont je suis revêtu. Aujourd'hui je suis arrivé dans cette ville, avec un désir si ardent de revoir Isabelle , mon épouse , que , sans m'arrêter à antre chose , je me suis fait indiquer- ce couvent , ou l'on devait me donner de ses nouvelles. Ce qui m'y est arrivé , on vient de le voir ; ce qui me reste à faire voir, ce sont ces certificats , pour qu'ils lassent ajouter foi à mon histoire , qui n'est pas moins mirar culeuse que véritable. » Cela dit , il tira d'une boite de fer-blanc les certir ficats dont il avait parié , et les remit aux mains du proviseur, qui , les ayant examinés avec le corrégidor, n'y trouva rien qui pût faire douter de la vérité du récit qu'avait &it Ricared. Pour en confirmer encore davantage la sincérité , le Ciel voulut qu'à tout cela se trouvât présent le marchand florentin sur lequel était tirée la cédule des seize cents ducats. Il demanda qu'on lui montrât cette cédule , la reconnut dès qu'il l'eut vue , et l'accepta sur-le-champ , car il en avait reçu l'avis depuis bien des mois. Tout cela ne fit qu'ajouter surprise à surprise, admiration à admiration. Ricared dit qu'il confirmait de nouveau le don des cinq cents ducats qu'il avait promis. Le corrégidor embrassa Ricared, les parents d'Isabelle et Isabelle elle-même , leur olfrant à tous ses services avec les expressions les plus courtoises. Les deux seigneurs ecclésiastiques firent de même , et prièrent Isabelle de Digitized by Google

reste de mes jours. Finalement, le Père rédempteur me ramena en Espagne, avec une cinquantaine d'autres captifs rachetés. A Valence, nous fîmes la procession générale, et de là chacun partit, prenant la route qui lui convenait, avec les insignes de sa délivrance, qui sont les habits dont je suis revêtu. Aujourd'hui je suis arrivé dans cette ville, avec un désir si ardent de revoir Isabelle, mon épouse, que, sans m'arrêter à autre chose, je me suis fait indiquer ce couvent, où l'on devait me donner de ses nouvelles. Ce qui m'y est arrivé, on vient de le voir; ce qui me reste à faire voir, ce sont ces certificats, pour qu'ils fassent ajouter foi à mon histoire, qui n'est pas moins miraculeuse que véritable. »

Cela dit, il tira d'une boîte de fer-blanc les certificats dont il avait parlé, et les remit aux mains du proviseur, qui, les ayant examinés avec le corrégidor, n'y trouva rien qui pût faire douter de la vérité du récit qu'avait fait Ricared. Pour en confirmer encore davantage la sincérité, le Ciel voulut qu'à tout cela se trouvât présent le marchand florentin sur lequel était tirée la cédule des seize cents ducats. Il demanda qu'on lui montrât cette cédule, la reconnut dès qu'il l'eut vue, et l'accepta sur-le-champ, car il en avait reçu l'avis depuis bien des mois. Tout cela ne fit qu'ajouter surprise à surprise, admiration à admiration. Ricared dit qu'il confirmait de nouveau le don des cinq cents ducats qu'il avait promis. Le corrégidor embrassa Ricared, les parents d'Isabelle et Isabelle elle-même, leur offrant à tous ses services avec les expressions les plus courtoises. Les deux seigneurs ecclésiastiques firent de même, et prièrent Isabelle de

li6 l'espackols-àrclaisz« Tiiettre toute cette histoire par écrit , pour que monseigneur l’archevêque pût la lire, ce quelle leur promit. Le grand silence qu’avaient gardé tous les assistants, en écoutant le récit de ces événements étranges , fut rompu par les louanges qu’ils donnèrent à Dieu pour de si grandes merveilles, et après avoir tous , depuis le plus grand jusqu’au plus petit , félicité Isabelle, Ricared et leurs parents , ils prirent congé d’eux. Ceuxci supplièrent le corrégidor d’honorer de sa présence les noces qu’ils espéraient faire à huit jours de là. Le corrégidor y consentit avec plaisir , et , au bout de huit jours, accompagné des principaux personnages de la ville , il vint assister aux noces. C’est par ces détours , et au milieu de ces circonstances , que les parents d’Isabelle recouvrèrent leur fille et rétablirent leur fortune, et que cette jeune fille, favorisée du Ciel et de sa haute vertu , trouva , malgré tant d’obstacles , un mari aussi noble , aussi illustre que Ricared , en compagnie duquel on pense qu’elle vit encore dans les maisons qu’ils avaient louées en face de Santa-Paula, et qu’ils achetèrent depuis aux héritiers d’un gentilhomme de Burgos appelé Hernando de Cifuentès. Celte nouvelle pourrait nous apprendre tout ce que peuvent l’innocence et la beauté, puis(|u’elles sont capables, soit réunies, soit chacune séparément, de se faire aimer desennemis eux-memes ; elle pourraitnous apprendre aussi comment le Ciel sait tirer de nos plus grandes adversités notre plus grand bonheur. Digitized by Google

mettre toute cette histoire par écrit, pour que monseigneur l'archevêque pût la lire, ce qu'elle leur promit.

Le grand silence qu'avaient gardé tous les assistants, en écoutant le récit de ces événements étranges, fut rompu par les louanges qu'ils donnèrent à Dieu pour de si grandes merveilles, et après avoir tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, félicité Isabelle, Ricared et leurs parents, ils prirent congé d'eux. Ceux-ci supplièrent le corrégidor d'honorer de sa présence les noces qu'ils espéraient faire à huit jours de là. Le corrégidor y consentit avec plaisir, et, au bout de huit jours, accompagné des principaux personnages de la ville, il vint assister aux noces. C'est par ces détours, et au milieu de ces circonstances, que les parents d'Isabelle recouvrèrent leur fille et rétablirent leur fortune, et que cette jeune fille, favorisée du Ciel et de sa haute vertu, trouva, malgré tant d'obstacles, un mari aussi noble, aussi illustre que Ricared, en compagnie duquel on pense qu'elle vit encore dans les maisons qu'ils avaient louées en face de Santa-Paula, et qu'ils achetèrent depuis aux héritiers d'un gentilhomme de Burgos appelé Hernando de Cifuentès.

Cette nouvelle pourrait nous apprendre tout ce que peuvent l'innocence et la beauté, puisqu'elles sont capables, soit réunies, soit chacune séparément, de se faire aimer des ennemis eux-mêmes ; elle pourrait nous apprendre aussi comment le Ciel sait tirer de nos plus grandes adversités notre plus grand bonheur.

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

LILLÜSTRE SERVANTE

Digitized by Google

UILLÜSTRE SERVANTE*. A Burgos , ville illustre et fameuse , vivaient , il y a peu d’anndes, deux gentilshommes nobles et riches : l’un se nommait Don Diego deCarriazo, l'autre Don Juan de Avendano. Don Diego eut un fils, qu’il appela du même nom que lui ; Don Juan en eut un également, qui fut nommé Don Tomas de Avendano. Mais pour éviter des longueurs de mots, nous ne donnerons à ces deux jeunes gentilshommes, qui doivent être les principaux personnages de cette histoire, d’antres noms que ceux de Carriazo et d’Avendano. Le premier avait à peine treize ans, qu’emporté par des penchants de polisson, sans qu’aucun mauvais traitement de la part de scs parents l’y forçât, et seulement par fantaisie et par goût, il lâcha , comme disent ses pareils, la maison paternelle, et s’en alla par ce monde de Dieu, si content de la vie libre, ‘ Pour augmenter l’anütbète, Cervantèa ye sert 4u mot frt* gona, qui veut dire écureuse, laveuse de vaisselle. Digitized by Google

L'ILLUSTRE SERVANTE[1].

A Burgos, ville illustre et fameuse, vivaient, il y a peu d'années, deux gentilshommes nobles et riches : l'un se nommait Don Diego de Carriazo, l'autre Don Juan de Avendaño. Don Diego eut un fils, qu'il appela du même nom que lui ; Don Juan en eut un également, qui fut nommé Don Tomas de Avendaño. Mais pour éviter des longueurs de mots, nous ne donnerons à ces deux jeunes gentilshommes, qui doivent être les principaux personnages de cette histoire, d'autres noms que ceux de Carriazo et d'Avendaño. Le premier avait à peine treize ans, qu'emporté par des penchants de polisson, sans qu'aucun mauvais traitement de la part de ses parents l'y forçât, et seulement par fantaisie et par goût, il lâcha, comme disent ses pareils, la maison paternelle, et s'en alla par ce monde de Dieu, si content de la vie libre,

[1] Pour augmenter l'antithèse, Cervantès se sert du mot *fregona*, qui veut dire écureuse, laveuse de vaisselle.

lao I-’lLLt'STnE SERVAKTE, qu’au milieu des incommodités et des misères qu'elle traîne après soi, il ne regrettait point l’abondance de la maison de son père. Ni la marche à pied ne le fatiguait , ni le froid ne le gênait, ni la chaleur ne lui causait d’ennui j pour lui, toutes les saisons de l’année étaient un doux printemps*, il dormait aussi bien sur un tas de blé que sur des matelas, et s’enfoncait avec autant de délices dans le pailler d’une auberge qu’entre deux draps de toile de Hollande. Finalement, il devint si habile au métier de picaro • , qu’il aurait pu prendre une chaire dans la faculté, et en remontrer au fameux Guzman d'Alfarache Pendant trois ans qu’il passa sans reparaître chez lui, il apprit à jouer aux osselets à Madrid, à la triomphe dans les cabarets de Tolède , à la basseltc sur les parapets de Séville. Mab , bien que les privations et la misère lussent compagnes obligées de ce genre de vie , Carriazo se montrait un prince dans ses actions. Â portée de mousquet, on reconnaissait à mille signes qu’il était bien né. Il était, en effet, généreux et libéral envers ses camarades; il visitait rarement les ermitages de Bacchus , et quoiqu’il bût du vin, c’était en si petite quantité que jamais il ne put être compté au nombre de ceux qu’on appelle * Il n’y a pas de mot en français pour rendre pleinement celui de picaro, qui veut dire vaurien, mauvais garnement, vagabond , coureur de tripots et |de tavernes , et dont la vie de Carriazo , telle que la décrit Cervantès , fera mieux comprendre le sens que tonte antre définition. * Héros d’un roman espagnol {y ida y aventuras del picaro Guzman de Alfarache), composé par le docteur Mateo Aleman , et imité depuis par Lesage. Digitized by Google

j/lLLCâTUR SEftVAlS’TE,' lai enguignonnds , et qui n’ont pas plutôt fait un petit excès de boisson que leur visage semble avoir été jaspé avec de la terre rouge et du vermillon. Enfin , le monde vit dans Carriazo un picaro vertueux , décent, bien élevé, et d’un esprit plus que médiocre. Il passa par tous les degrés du métier, jusqu’.’i ce qu’il prît le grade de docteur dans les madragues de Zaliara, où est le finibus terræ de la science picaresque. O galopins de cuisine, sales, gras et luisants! ô mendiants postiches, faux perclus, coupeurs de bourses du Zocoelover h Tolède ou de la Plaza-Major ù Madrid , aimables diseurs de patenôtres, portefaix de Séville, valets de rufians, et toute la troupe innombrable qu’enferme ce nom de picarosl rendez les armes, baissez pavillon, et cessez de vous nommer picaros fieffés , si vous n’avez suivi deux années de cours dans l'académie de la pèche des thons ! C’est là , c’est là qu’est dans son centre le travail joint à la fainéantise; c’est là qu’est la saleté propre, la graisse ferme et rebondie , la faim toujours prête , l’estomac repu, le vice sans déguisement, le jeu continuel, les querelles à toute heure , les meurtres à toute minute , les iàrces à chaque pas, les danses comme à la noce , les chansons comme en estampe , la poésie sans aucun sujet. Là on chante , ici on jure ; de ce côté on se querelle, de cet autre on joue , et de tous on vole ; là campe la liberté , et brille le travail ; là bien des pères de haut parage viennent ou envoient chercher leurs fils , et les y trouvent -, et ceux-ci se désolent autant d’être arrachés à cette vie , que si on les conduisait à la mort. Mais toute cette douceur que je viens de peindre a son amertume qui la trouble ; c’esi qu’on

Digitized by Google

enguignonnés, et qui n'ont pas plutôt fait un petit excès de boisson que leur visage semble avoir été jaspé avec de la terre rouge et du vermillon. Enfin, le monde vit dans Carriazo un *picaro* vertueux, décent, bien élevé, et d'un esprit plus que médiocre. Il passa par tous les degrés du métier, jusqu'à ce qu'il prît le grade de docteur dans les madragues de Zahara, où est le *finibus terræ* de la science *picaresque*. O galopins de cuisine, sales, gras et luisants! ô mendiants postiches, faux perclus, coupeurs de bourses du *Zocodover* à Tolède ou de la *Plaza-Mayor* à Madrid, aimables diseurs de patenôtres, portefaix de Séville, valets de rufians, et toute la troupe innombrable qu'enferme ce nom de *picaros!* rendez les armes, baissez pavillon, et cessez de vous nommer *picaros* fieffés, si vous n'avez suivi deux années de cours dans l'académie de la pêche des thons! C'est là, c'est là qu'est dans son centre le travail joint à la fainéantise; c'est là qu'est la saleté propre, la graisse ferme et rebondie, la faim toujours prête, l'estomac repu, le vice sans déguisement, le jeu continuel, les querelles à toute heure, les meurtres à toute minute, les farces à chaque pas, les danses comme à la noce, les chansons comme en estampe, la poésie sans aucun sujet. Là on chante, ici on jure; de ce côté on se querelle, de cet autre on joue, et de tous on vole; là campe la liberté, et brille le travail; là bien des pères de haut parage viennent ou envoient chercher leurs fils, et les y trouvent; et ceux-ci se désolent autant d'être arrachés à cette vie, que si on les conduisait à la mort. Mais toute cette douceur que je viens de peindre a son amertume qui la trouble : c'est qu'on

I»2 1 rLLVSTKE BERTASTB. ne peut dormir d’un sommeil tranquille, sans la crainte d’Otre transporté en un instant de 2Lahara eu Berbérie. Tourmentés de cette appréhension , les pécheurs se retirent la nuit dans quelques tours de la marine ; ils ont des avant-postes et des sentinelles, et c’est sur la foi des yeux d’autrui qu’ils ferment les leurs : ce qui n’empéche point que souvent avant-postes et sentinelles, patrons et travailleurs , barques et filets, avec tonte la multitude de gens qui s'occupent au métier, n’aient vu le coucher du soleil en Espagne et le point du' jour à Tétouan. Toutefois cette crainte ne put empêcher notre Carriazo de revenir là , trois étés de suite , se donner du bon temps. Pendant la dernière saison , le sort le favorisa si bien qu’il gagna aux cartes près de sept cents réaux. Avec cette pacotille, il résolut de s’habiller proprement pour retourner à Burgos , devant les yeux de sa mère, auxquels son absence avait fait verser bien des larmes. Il prit congé de ses amis , car il en avait bon nombre , et de fort attachés ; il leur promit de les retrouver l’été suivant , si la maladid ou la mort ne l’en empêchait ; enfin il laissa avec eux la moitié de son âme , et toutes ses affections à ces plages arides et sablonneuses qui lui semblaient plus vertes et plus fraîches que les champs Élysées ; puis , accoutumé comme il l’était à cheminer pédestreroent , il prit , comme on dit , la route dans sa main , et sur deux sandales de corde ', il alla de Zahara jusqu’à Valladolid , chantant des seguidillas à plein gosier. Là , il passa quinze jours, pour se refaire un peu le teint ' Giaussnres de paywna, appelées n/parga/ea. Digiiized by Google

ne peut dormir d'un sommeil tranquille, sans la crainte d'être transporté en un instant de Zahara en Berbérie. Tourmentés de cette appréhension, les pêcheurs se retirent la nuit dans quelques tours de la marine; ils ont des avant-postes et des sentinelles, et c'est sur la foi des yeux d'autrui qu'ils ferment les leurs : ce qui n'empêche point que souvent avant-postes et sentinelles, patrons et travailleurs, barques et filets, avec toute la multitude de gens qui s'occupent au métier, n'aient vu le coucher du soleil en Espagne et le point du jour à Tétouan.

Toutefois cette crainte ne put empêcher notre Carriazo de revenir là, trois étés de suite, se donner du bon temps. Pendant la dernière saison, le sort le favorisa si bien qu'il gagna aux cartes près de sept cents réaux. Avec cette pacotille, il résolut de s'habiller proprement pour retourner à Burgos, devant les yeux de sa mère, auxquels son absence avait fait verser bien des larmes. Il prit congé de ses amis, car il en avait bon nombre, et de fort attachés; il leur promit de les retrouver l'été suivant, si la maladie ou la mort ne l'en empêchait; enfin il laissa avec eux la moitié de son âme, et toutes ses affections à ces plages arides et sablonneuses qui lui semblaient plus vertes et plus fraîches que les champs Élysées; puis, accoutumé comme il l'était à cheminer pédestrement, il prit, comme on dit, la route dans sa main, et sur deux sandales de corde [1], il alla de Zahara jusqu'à Valladolid, chantant des *seguidillas* à plein gosier. Là, il passa quinze jours, pour se refaire un peu le teint

[1] Chaussures de paysans, appelées *alpargates*.

l’illustre SERVAMTB. ia3 'dn visage , pour devenir de mulâtre Flamand , et se transformer de picaro en gentilhomme. Tout cela s’exécuta suivant la commodité que lui en donnèrent cinq cents réaux qu’il avait en entrant à Yalladolid. U en réserva même une centaine , avec lesquels il se présenta fier et content à ses père et mère, qui le reçurent pleins de joie et de tendresse. Leurs amis, leurs parents , vinrent à l’envi les féliciter de l’heureux retour du seigneur Don Diego de Carriazo , leur fils. U est bon d’ot»erver que , pendant son pèlerinage, Don Diego avait changé le nom de Carriazo en celui d’Urdialès , et que c'est de ce dernier nom qu’il se faisait appeler par ceux qui ne connaissaient pas le sien véritable. Parmi les visiteurs du nouvel arrivé se trouvèrent Don Juan de Âvendano et son fils Don Tomas ; comme les deux jeunes gens étaient du même âge et voisins, ils se lièrent bientôt d’une étroite amitié. Carriazo conta à ses parents et à tout le monde mille mensonges magnifiques et sans fin , à propos de choses qui lui étaient arrivées pendant ses trois ans d’absence ; mais il se garda bien de faire la moindre mention des madragues, bien qu'il les eût toujours présentes à l’imagination, surtout lorsqu’il vit arriver le temps où il avait promis à ses amb de retourner auprès d’eux. Ni la chasse , à laquelle son père l’occupait, ne pouvait le divertir, ni les repas nombreux, agréables, délicats, qui sont de mode à Burgos, ne lui donnaient de plaisir ; tout passe-temps l’ennuyait , et aux amusements les plus recherchés qu’on pût lui ofirir , il préférait cepx qu’il avait goûtés aux madragues. Son ami Avendano, qui le voyait si souvent pensif et mélancolique, Digitized by Google

du visage, pour devenir de mulâtre Flamand, et se transformer de *picaro* en gentilhomme. Tout cela s'exécuta suivant la commodité que lui en donnèrent cinq cents réaux qu'il avait en entrant à Valladolid. Il en réserva même une centaine, avec lesquels il se présenta fier et content à ses père et mère, qui le reçurent pleins de joie et de tendresse. Leurs amis, leurs parents, vinrent à l'envi les féliciter de l'heureux retour du seigneur Don Diego de Carriazo, leur fils. Il est bon d'observer que, pendant son pèlerinage, Don Diego avait changé le nom de Carriazo en celui d'Urdialès, et que c'est de ce dernier nom qu'il se faisait appeler par ceux qui ne connaissaient pas le sien véritable.

Parmi les visiteurs du nouvel arrivé se trouvèrent Don Juan de Avendaño et son fils Don Tomas; comme les deux jeunes gens étaient du même âge et voisins, ils se lièrent bientôt d'une étroite amitié. Carriazo conta à ses parents et à tout le monde mille mensonges magnifiques et sans fin, à propos de choses qui lui étaient arrivées pendant ses trois ans d'absence; mais il se garda bien de faire la moindre mention des madragues, bien qu'il les eût toujours présentes à l'imagination, surtout lorsqu'il vit arriver le temps où il avait promis à ses amis de retourner auprès d'eux. Ni la chasse, à laquelle son père l'occupait, ne pouvait le divertir, ni les repas nombreux, agréables, délicats, qui sont de mode à Burgos, ne lui donnaient de plaisir; tout passe-temps l'ennuyait, et aux amusements les plus recherchés qu'on pût lui offrir, il préférait ceux qu'il avait goûtés aux madragues. Son ami Avendaño, qui le voyait si souvent pensif et mélancolique,

1^4 t'iLLlTSTnE SERVASTeI SC hasarda, confiant en son amitié , à lui demander la cause de sa tristesse , et s'ofiPrit à la guérir , même au prix de son sang, s'il en était besoin. Carriazo , pour ne point faire injure à l'amitié qui lui était témoignée, ne voulut pas tenir son secret caché ; il conta donc de point en point à son ami la vie des pécheurs de thons , et lui confessa que toutes ses tristes pensées naissaient du désir qu'il avait de la reprendre. Il lui peignit cette vie de telle façon , qu'après l'avoir entendu , Âvendatio approuva ses goûts plutôt qu'il ne les blâma. Enfin le résultat de la conversation fut que Carriazo plia la volonté d'Âvendano , au point que celui-ci résolut d'aller avec lui jouir pendant un été de cette bienheureuse vie qu'il lui avait décrite. Carriazo en fut ravi , car il lui sembla qu'il avait gagné un témoin à décharge pour disculper sa basse détermination. Ils s'entendirent également pour réunir autant d'ar< gent qu'il leur serait possible , et le meilleur moyen qu'ils trouvèrent fut qu'Avendano retournât sous deux mois à Salamanque , où il avait déjà volontairement passé trois années à étudier les langues grecque et latine , et où son père voulait qu'il continuât ses études dans la faculté qu'il lui plairait de choisir, car l'argent qui lui serait donné suffirait pour atteindre le but de leurs souhaits. Dans le même temps , Carriazo fit connaître à son père qu'il avait le dessein d'aller avec Avendaiîo étudier à Salamanque. Le père y consentit si volontiers , qu'après avoir parlé à celui d'Avendano , ils tombèrent d'accord d'établir les deux jeunes gens ensemble à Salamanque , avec un train de maison convenable pour leurs fils. Digiiized by Google

se hasarda, confiant en son amitié, à lui demander la cause de sa tristesse, et s'offrit à la guérir, même au prix de son sang, s'il en était besoin. Carriazo, pour ne point faire injure à l'amitié qui lui était témoignée, ne voulut pas tenir son secret caché; il conta donc de point en point à son ami la vie des pêcheurs de thons, et lui confessa que toutes ses tristes pensées naissaient du désir qu'il avait de la reprendre. Il lui peignit cette vie de telle façon, qu'après l'avoir entendu, Avendaño approuva ses goûts plutôt qu'il ne les blâma. Enfin le résultat de la conversation fut que Carriazo plia la volonté d'Avendaño, au point que celui-ci résolut d'aller avec lui jouir pendant un été de cette bienheureuse vie qu'il lui avait décrite. Carriazo en fut ravi, car il lui sembla qu'il avait gagné un témoin à décharge pour disculper sa basse détermination.

Ils s'entendirent également pour réunir autant d'argent qu'il leur serait possible, et le meilleur moyen qu'ils trouvèrent fut qu'Avendaño retournât sous deux mois à Salamanque, où il avait déjà volontairement passé trois années à étudier les langues grecque et latine, et où son père voulait qu'il continuât ses études dans la faculté qu'il lui plairait de choisir, car l'argent qui lui serait donné suffirait pour atteindre le but de leurs souhaits. Dans le même temps, Carriazo fit connaître à son père qu'il avait le dessein d'aller avec Avendaño étudier à Salamanque. Le père y consentit si volontiers, qu'après avoir parlé à celui d'Avendaño, ils tombèrent d'accord d'établir les deux jeunes gens ensemble à Salamanque, avec un train de maison convenable pour leurs fils.

l’illcstuc scrvamtk. ti3 Le jour du départ arriva -, on les pourvut d’argent, et on les fit accompagner par un gouverneur, qui était plus homme de bien qu'liommc de tête. Les pères firent de longues recommandations ii leurs fils sur ce qu’ils avaient à faire , et sur la manière dont ils devaient se conduire pour sortir de l'université également avancés dans les sciences et dans la vertu, double fruit que tout étudiant doit se proposer de scs travaux et de ses veilles, principalement ceux qui sont bien nés. Les enfants se montrèrent humbles et obéissants ; les mères fondirent en larmes -, et , après avoir reçu la bénédiction de tous les assistants , les voyageurs se mirent en route sur leurs propres mules , avec deux domestiques de la maison , outre le gouverneur , qui avait laissé croître sa barbe pour qu’elle servît à l’autorité de son emploi. En arrivant à Yalladolid , les jeunes gens dirent au gouverneur qu’ils voulaient rester deux jours dans cette ville pour la voir à leur aise , ne la connaissant point encore. Mais le gouverneur blâma sévèrement ce retard , leur disant que ceux qui allaient étudier avec autant de hâte qu’ils en mettaient ne devaient point s’arrêter une heure à regarder des niaiseries , à plus forte raison deux jours , et qu’il se faisait scrupule de les laisser perdre un seul instant; qu’ainsi, ils eussent à partir au plus tôt , sinon qu’ils auraient affaire à lui. C’est à ce point que s’étendait l’habileté du seigneur gouverneur , ou majordome , comme il nous plaira de l’appeler. Nos deux jeunes gaillards , qui avaient fait leur moisson et leur vendange, car ils avaient déjà volé quatre cents écus d’or que portait leur respectable guide, lui demandèrent de les laisser J» Digitized by Google

Le jour du départ arriva ; on les pourvut d'argent, et on les fit accompagner par un gouverneur, qui était plus homme de bien qu'homme de tête. Les pères firent de longues recommandations à leurs fils sur ce qu'ils avaient à faire, et sur la manière dont ils devaient se conduire pour sortir de l'université également avancés dans les sciences et dans la vertu, double fruit que tout étudiant doit se proposer de ses travaux et de ses veilles, principalement ceux qui sont bien nés. Les enfants se montrèrent humbles et obéissants ; les mères fondirent en larmes ; et, après avoir reçu la bénédiction de tous les assistants, les voyageurs se mirent en route sur leurs propres mules, avec deux domestiques de la maison, outre le gouverneur, qui avait laissé croître sa barbe pour qu'elle servît à l'autorité de son emploi.

En arrivant à Valladolid, les jeunes gens dirent au gouverneur qu'ils voulaient rester deux jours dans cette ville pour la voir à leur aise, ne la connaissant point encore. Mais le gouverneur blâma sévèrement ce retard, leur disant que ceux qui allaient étudier avec autant de hâte qu'ils en mettaient ne devaient point s'arrêter une heure à regarder des niaiseries, à plus forte raison deux jours, et qu'il se faisait scrupule de les laisser perdre un seul instant ; qu'ainsi, ils eussent à partir au plus tôt, sinon qu'ils auraient affaire à lui. C'est à ce point que s'étendait l'habileté du seigneur gouverneur, ou majordome, comme il nous plaira de l'appeler. Nos deux jeunes gaillards, qui avaient fait leur moisson et leur vendange, car ils avaient déjà volé quatre cents écus d'or que portait leur respectable guide, lui demandèrent de les laisser

l'illcstke SEUVAATE. i»6 àValladoUd un seul jour , pendant lequel ils comptaient aller voir la Fontaine d'Argalès , dont on commençait à conduire Peau à la ville par de vastes aqueducs. En eifet, le bonhomme, an grand regret de son âme, leur donna permission. Il aurait voulu épargner la dépense de celle nuit, et la passer à Valdeastillas , pour diviser en deux journées les dix-huit lieues qu'il y a de ce bourg à Salamanque , et non les vingtdeux lieues qu'il y a depuis Valladolid. Mais, comme une chose pense le bidet , une autre celui qui le selle, tout lai arriva au rebours de ce qu'il avait voulu. Les jeunes gens , suivis d'un seul domestique , et montés sur deux bonnes mules élevées à la maison, allèrent voir la fontaine d'Argalës , fameuse par son antiquité et la beauté de ses eaux , en dépit de celle du Cano dorado et de la révérende Piiora, soit dit sans blesser celle de Leganitos et l'admirable Fuente Castellana , devant qui se taisent la Corpa et la Pizarra de la Manche '. Ib arrivèrent à Argalès, et lorsque le domestique croyait qu'Avendano tirait de sa valise quelque chose à boire , il l'en vit tirer une lettre fermée. Celui-ci la lui donna , en lui dbant de retourner sur-le-champ à la ville , de la remettre à leur gouverneur, et de venw ensuite les attendre à la porte del Campo. Le domestique obéit ; il prit la lettre et regagna la ville. Pour eux , tournant bride , ils allèrent coucher cette nuit à Mojados , et deux jours * Le CaHo dorado (le tuyau dore) était une autre fontaine de Valladolid; la Priora, celle de Leganitos et la Castellana étaient des fontaines de Madrid. Les deux premières n'existent plus , la dernière est hors des murs de la ville , près de la porte de Santa-Barbara. ■J Digitized by Google

 après entrèrent à Madrid. Â qnatre jours de là , ils vendirent leurs mules au marché , et s’habillèrent en paysans , avec des mantelets à deux pans , de larges chausses et des bas de drap brun. Il y eut tel fripier qui leur acheta leurs habits le matin, et qui le soir les avait si bien changés, qu’ils n’auraient pas été reconnus de la mère qui les avait mis au monde. Ainsi vêtus à la légère , et de la façon que choisit Âvendano , ils prirent le chemin de Tolède ad pedem litterœ , et sans épées , car le fripier , bien que ce ne fiât pas de son métier, les leur avait achetées aussi. Laissons-les aller maintenant , puisqu’ils chaînent contents et joyeux , et revenons conter ce que fit le gouverneur lorsqu’il ouvrit la lettre que lui apporta le domestique. Elle était ainsi conçue : « Que votre « grâce veuille bien , seigneur Pedro Alonso , prendre « patience et retourner à Burgos , où vous direz à nos « parents : que nous , leurs fils , après avoir mûrement « considéré combien les armes sont pins propres aux « gentilshommes que les lettres , nous avons résolu de « troquer Salamanque pour Bruxelles , et l’Eispagne « pour la Flandre. Nous emportons les quatre cents « ëcus, et nous pensons vendre les mules. Notre noble « intention et la longueur du voyage sont une sufli« santé excuse de cette faute, que personne n’appel« lera de ce nom , à moins d’être un lâche. Notre « départ a lieu maintenant; notre retour sera quand « Dieu le voudra bien. Qu’il garde votre grâce comme « il le peut , et comme le désirent vos humbles disci« pies. De la fontaine d’Argalès , et le pied déjà dans « l’étrier, prêts à partir pour la Flandre , Carriazo et « Avendano. » * • Digitized by Google

après entrèrent à Madrid. A quatre jours de là, ils vendirent leurs mules au marché, et s'habillèrent en paysans, avec des mantelets à deux pans, de larges chausses et des bas de drap brun. Il y eut tel fripier qui leur acheta leurs habits le matin, et qui le soir les avait si bien changés, qu'ils n'auraient pas été reconnus de la mère qui les avait mis au monde. Ainsi vêtus à la légère, et de la façon que choisit Avendaño, ils prirent le chemin de Tolède *ad pedem litteræ*, et sans épées, car le fripier, bien que ce ne fût pas de son métier, les leur avait achetées aussi.

Laissons-les aller maintenant, puisqu'ils cheminent contents et joyeux, et revenons conter ce que fit le gouverneur lorsqu'il ouvrit la lettre que lui apporta le domestique. Elle était ainsi conçue : « Que votre « grâce veuille bien, seigneur Pedro Alonso, prendre « patience et retourner à Burgos, où vous direz à nos « parents : que nous, leurs fils, après avoir mûrement « considéré combien les armes sont plus propres aux « gentilshommes que les lettres, nous avons résolu de « troquer Salamanque pour Bruxelles, et l'Espagne « pour la Flandre. Nous emportons les quatre cents « écus, et nous pensons vendre les mules. Notre noble « intention et la longueur du voyage sont une suffi- « sante excuse de cette faute, que personne n'appel- « lera de ce nom, à moins d'être un lâche. Notre « départ a lieu maintenant ; notre retour sera quand « Dieu le voudra bien. Qu'il garde votre grâce comme « il le peut, et comme le désirent vos humbles disci- « ples. De la fontaine d'Argalès, et le pied déjà dans « l'étrier, prêts à partir pour la Flandre, *Carriazo* et « *Avendaño*. »

I.' ILLUSTRE SERVANTE. luB Pedro Alonso resta stupéfait en lisant l'épitre. Il courut aussitôt à sa valise, et la trouver vide fut pour lui la confirmation de la lettre. Il partit aussitôt pour Burgos sur la mule qui lui était restée , afin de donner ù scs maitres la nouvelle de cet événement , et qu'ils cherchassent en toute hâte le moyen de rattraper leurs fils. Mais l'auteur de cette nouvelle ne dit rien sur ce sujet; car aussitôt qu'il a mis à cheval Pedro Alonso, il revient aux deux fugitifs , pour conter ce qui leur arriva en entrant à lllescas. A la porte de ce bourg , dit-il , ils rencontrèrent deux garçons muletiers , Andalous, suivant toute apparence, portant de larges chemises en toile, des pourpoints doublés de treillis avec leurs collets de peau de buillc , des dagues de racoleurs et des épées sans ceinturon. L'un paraissait venir de Séville, et l'autre y aller. Celui-ci disait au premier : « Si mes maitres n'étaient pas si loin devant moi , je m'arrêterais encore pour te demander mille choses que je désire savoir; car tu m'as bien étonné en me racontant que le comte a fait pendre Alonso Genis et Ribera , sans vouloir seulement leur accorder l'appel. — • Pécheur à Dieu ! répliqua le muletier de Séville , le comte leur a donné un croc-en-jambe et les a fait tomber dans sa juridiction , car ils étaient soldats , et c'est par contrebande qu'il s'est emparé d'eux, sans que l'Audience * ait pu les lui reprendre. Apprends , ami, que ce comte de Puiionrostro a un Belsébuth dans le c'orps ; il nous met les doigts de son poing jusque dans l'ôme'. Sé' Cour gupci'icare de justice. ' Le nom de Pnûonrostro est,fornic de fwiio, poing, et rostro, visujje. Digiiized by Google

Pedro Alonso resta stupéfait en lisant l'épître. Il courut aussitôt à sa valise, et la trouver vide fut pour lui la confirmation de la lettre. Il partit aussitôt pour Burgos sur la mule qui lui était restée, afin de donner à ses maîtres la nouvelle de cet événement, et qu'ils cherchassent en toute hâte le moyen de rattraper leurs fils. Mais l'auteur de cette nouvelle ne dit rien sur ce sujet; car aussitôt qu'il a mis à cheval Pedro Alonso, il revient aux deux fugitifs, pour conter ce qui leur arriva en entrant à Illescas.

A la porte de ce bourg, dit-il, ils rencontrèrent deux garçons muletiers, Andalous, suivant toute apparence, portant de larges chemises en toile, des pourpoints doublés de treillis avec leurs collets de peau de buffle, des dagues de racoleurs et des épées sans ceinturon. L'un paraissait venir de Séville, et l'autre y aller. Celui-ci disait au premier : « Si mes maîtres n'étaient pas si loin devant moi, je m'arrêterais encore pour te demander mille choses que je désire savoir; car tu m'as bien étonné en me racontant que le comte a fait pendre Alonso Genis et Ribera, sans vouloir seulement leur accorder l'appel. — Pécheur à Dieu! répliqua le muletier de Séville, le comte leur a donné un croc-en-jambe et les a fait tomber dans sa juridiction, car ils étaient soldats, et c'est par contrebande qu'il s'est emparé d'eux, sans que l'Audience [1] ait pu les lui reprendre. Apprends, ami, que ce comte de Puñonrostro a un Belsébuth dans le corps; il nous met les doigts de son poing jusque dans l'âme [2]. Sé-

[1] Cour supérieure de justice.

[2] Le nom de Puñonrostro est formé de *puño*, poing, et *rostro*, visage.

J. ILI.USTRE SERVANTE. 1219 ville est balayée de bravaches jusqu'à dix lieues à la ronde ; pas un voleur ne se montre dans ses environs *, tous le craignent comme le feu. Mais on murmure déjà qu'il quittera bientôt l'emploi A' asistente ' , car il n'-est pas d'humeur à se voir à chaque pas en querelle avec messieurs de l'Audience. — Qu'ils vivent , ceuxlà, mille années! s'écria celui qui allait à Séville; ce sont les pères des misérables et l'appui des infortunés. Combien de pauvres diables sont maintenant à mâcher de la terre, uniquement à cause de la colère d'un juge absolu , d'un corrégidor trop mal informé ou trop bien passionné. Deux yeux ne voient pas si bien que plusieurs , et le venin de l'injustice ne s'empare pas si vite de plusieurs coeurs que d'un seul. — Tu es devenu prédicateur, reprit l'arrivant de Séville, et à la façon dont tu défiles ton chapelet , tu n'auras pas fini de sitôt; je ne peux l'attendre. Mais ne va pas, cette nuit, descendre où lu as coutume. Prends gîte à l'auberge du Sevillano; tu y verras la plus jolie servante qui se puisse imaginer. Marinilla , celle de rhôlellerie TejadUy n'est qu'une horreur en comparaison. Je ne te dirai rien de plus que ceci : Le bruit court que le fils du corrégidor a perdu la tête pour elle. Un de mes maîtres , qui vont devant , a juré qu'au retour en Andalousie , il restera deux mois à Tolède , et dans la même auberge , seulement pour se rassasier de la regarder à son aise. Moi , je lui laisse en gage d'amitié une bonne pincenetlc, et j'emporte en échange un grand souiHet du revers de la main. Elle est dure comme un marbre , farouche comme une montagnarde de Sayago ' A'om du corrégidor à Séville. II. 9 Digitized by Google

ville est balayée de bravaches jusqu'à dix lieues à la ronde ; pas un voleur ne se montre dans ses environs ; tous le craignent comme le feu. Mais on murmure déjà qu'il quittera bientôt l'emploi d'*asistente*[1], car il n'est pas d'humeur à se voir à chaque pas en querelle avec messieurs de l'Audience. — Qu'ils vivent, ceux-là, mille années! s'écria celui qui allait à Séville ; ce sont les pères des misérables et l'appui des infortunés. Combien de pauvres diables sont maintenant à mâcher de la terre, uniquement à cause de la colère d'un juge absolu, d'un corrégidor trop mal informé ou trop bien passionné. Deux yeux ne voient pas si bien que plusieurs, et le venin de l'injustice ne s'empare pas si vite de plusieurs cœurs que d'un seul. — Tu es devenu prédicateur, reprit l'arrivant de Séville, et à la façon dont tu défiles ton chapelet, tu n'auras pas fini de sitôt ; je ne peux t'attendre. Mais ne va pas, cette nuit, descendre où tu as coutume. Prends gîte à l'auberge du *Sevillano ;* tu y verras la plus jolie servante qui se puisse imaginer. Marinilla, celle de l'hôtellerie *Tejada,* n'est qu'une horreur en comparaison. Je ne te dirai rien de plus que ceci : Le bruit court que le fils du corrégidor a perdu la tête pour elle. Un de mes maîtres, qui vont devant, a juré qu'au retour en Andalousie, il restera deux mois à Tolède, et dans la même auberge, seulement pour se rassasier de la regarder à son aise. Moi, je lui laisse en gage d'amitié une bonne pincenette, et j'emporte en échange un grand soufflet du revers de la main. Elle est dure comme un marbre, farouche comme une montagnarde de Sayago

[1] Nom du corrégidor à Séville.

 et revêche comme nne ortie ; mais elle a une figure de Pâques , une mine de bonne année. Une de ses joues porte le soleil, et l’antre, la lune; celle-ci est faite de roses et celle-là d’œillets, et sur toutes deux il j a des lis et des jasmins. Mais je ne te dis rien de plus, sinon que tu ailles la voir, et tu verras que je ne t’ai rien dit en comparaison de ce que j’aurais pu te dire sur sa beauté. Des deux mules grises que j’ai , comme tu sais bien, je la doterais volontiers, si on voulait me la donner pour femme ; mais je sais qu'on ne me la donnera pas. C’est un bijou réservé pour un comte ou pour un archiprêtre. Enfin , je te répète que tu ailles la voir, et adieu. Je m’en vais. » Sur cela , les deux muletiers se séparèrent , laissant muets les deux amis, qui avaient entendu toute leur conversation, spécialement Avendaiio, chez qui la simple relation qu’avait faite le garçon de mules des attraits de la servante d’auberge éveilla un ardent désir de la voir. Carriazo le partageait aussi, mais non cependant de manière qu’il ne désinlt plutôt arriver à ses madragues que s’arrêter à voir les pyramides d'Égypte , ou toute autre des sept merveilles du monde, ou toutes les sept ensemble. En répétant les paroles des muletiers, et en singeant les gestes et les grimaces dont ils les accompagnaient, ils amusèrent le chemin jusqu’à Tolède. Là , guidés par Carriazo, qui était déjà venu dans cette ville, ils arrivèrent, en descendant la côte du Sarijr du Christ, à l’auberge du Sevtllano; mais ils n’osèrent point y demander un logis , car leur costume ne le permettait pas. Il était déjà nuit, et bien que Carriazo pressât son Digitized by Google

l’illvst&e sekvamti. iJi camarade d'aller ailleurs chercher un gîte , il ne pat rarracber de la porte du Seviilaiin, où il attendait $i, par hasard, la tant renoinmt^e servante viendrait à se montrer. La nuit se fermait , et la servante ne paraissait point. Carriazo se désespérait, mais Avendanose tenait coi. Enfin, pour venir à bout de son projet, et sous prétexte de s'informer de certains gentilshommes de Bnrgos qui allaient à Séville, ce* lui-ci pénétra jus(|tie dans la cour de l’auberge. A peine était-il entré que , d'une salle qui donnait sur la cour, il vit sortir une jeune fille d’environ quinte ans, vêtue en paysanne, tenant une chandelle allumée. Avendaùo ne jeta point les yeux sur l’babillement de la jeune fille, mais sur son visage, et il lui sembla y voir ceux que les peintres ont coutume de donner aux anges. Il resta frappé , étourdi de sa beauté, et ne sut rien trouver à lui dire, tant étaient grandes sa surprise et son extase. La jeune fille, voyant cet homme devant elle, lui dit : « Que cherchez-vous , frère? êtes-vous par hasard valet de quelqu’un des hôtes de céans? — Je ne suis valet de personne. sinon le vôtre, » répondit Avendaùo, plein de trouble it d’émotion. La jeune fille, qui se vit répondre de la sorte , reprit aussitôt : u Allez , frère, et que Dieu vous conduise; nous autres qui servons, nous n’avons pas besoin de valets. » Appelant alors son maître, elle lui dit ; « Voyez, seigneur, ce que veut ce garçon. » L’aubergiste vint, et demanda à Avendaùo ce qu'il cherchait, u Des gentilshommes de Bnrgos, répondit celui-ci, qui vont à héville. Un d’eux est mon maître; il m’a envoyé en avant par Alcala de Héoarès, où j’avais à faire quelque chose

Digitized by Google

camarade d'aller ailleurs chercher un gîte, il ne put l'arracher de la porte du *Sevillano*, où il attendait si, par hasard, la tant renommée servante viendrait à se montrer. La nuit se fermait, et la servante ne paraissait point. Carriazo se désespérait, mais Avendaño se tenait coi. Enfin, pour venir à bout de son projet, et sous prétexte de s'informer de certains gentilshommes de Burgos qui allaient à Séville, celui-ci pénétra jusque dans la cour de l'auberge. A peine était-il entré que, d'une salle qui donnait sur la cour, il vit sortir une jeune fille d'environ quinze ans, vêtue en paysanne, tenant une chandelle allumée. Avendaño ne jeta point les yeux sur l'habillement de la jeune fille, mais sur son visage, et il lui sembla y voir ceux que les peintres ont coutume de donner aux anges. Il resta frappé, étourdi de sa beauté, et ne sut rien trouver à lui dire, tant étaient grandes sa surprise et son extase. La jeune fille, voyant cet homme devant elle, lui dit : « Que cherchez-vous, frère? êtes-vous par hasard valet de quelqu'un des hôtes de céans? — Je ne suis valet de personne, sinon le vôtre, » répondit Avendaño, plein de trouble et d'émotion. La jeune fille, qui se vit répondre de la sorte, reprit aussitôt : « Allez, frère, et que Dieu vous conduise; nous autres qui servons, nous n'avons pas besoin de valets. » Appelant alors son maître, elle lui dit : « Voyez, seigneur, ce que veut ce garçon. » L'aubergiste vint, et demanda à Avendaño ce qu'il cherchait. « Des gentilshommes de Burgos, répondit celui-ci, qui vont à Séville. Un d'eux est mon maître; il m'a envoyé en avant par Alcala de Hénarès, où j'avais à faire quelque chose

l. II.I.VSTnE SERVANTi:. pour lui i il m’a de plus ordonné de m’en venir à Tolède, el de l’attendre à l’auberge du Sevillano , où il viendra descendre ; je pense qu’il arrivera cette nuit même, ou demain sans plus tarder. » Avendano sut enfin si bien colorer son mensonge qu’aux yeux de l’aubergiste il passa pour une vérité. Celui-ci lui dit en effet : » Restez, ami, dans la maison: vous y pourrez attendre votre maître justju’à ce qu’il vienne. — Bien des remerciements , répondit Avendano, et que votre grâce veuille bien me faire donner une chambre , pour moi et mon camarade qui est resté là dehors. Nous avons de l’argent pour la payer aussi bien que d’autres. — Volontiers, » répli([ua l’hôte -, puis ,‘se tournant vers la jeune fille : « Costancica , dit-il , va dire à la Arguello qu’elle mène ces galants dans la chambre du coin , et qu’elle leur mette des draps blancs. — Je vais le faire, seigneur, » répondit Costanza (c’était le nom de la jeune fille) , et faisant une révérence à son maître . elle s’éloigna sur-le-cliamp. Son départ fut pour Avendano ce qu’est pour un voyageur la disparition du soleil et l’arrivée d’une nuit obscure. Toutefois, il alla rendre compte à Carriazo de ce qu’il avait vu , et de la négociation qu’il avait entamée. Celui-ci reconnut bien à mille signes que son ami revenait atteint de la peste amoureuse ; mais il ne voulut rien lui dire jusqu’à ce qu’il eût vu si la beauté de Costanza méritait les louanges extraordinaires et les éclatantes hyperboles par lesquelles il l’élevait au-dessus du ciel même. Ils entrèrent enfin dans l’auberge, et la Arguello , qui était une femme d’au moins quarantesiinq .ans , Digitized by Google

pour lui ; il m'a de plus ordonné de m'en venir à Tolède, et de l'attendre à l'auberge du *Sevillano*, où il viendra descendre ; je pense qu'il arrivera cette nuit même, ou demain sans plus tarder. »

Avendaño sut enfin si bien colorer son mensonge qu'aux yeux de l'aubergiste il passa pour une vérité. Celui-ci lui dit en effet : « Restez, ami, dans la maison ; vous y pourrez attendre votre maître jusqu'à ce qu'il vienne. — Bien des remerciements, répondit Avendaño, et que votre grâce veuille bien me faire donner une chambre, pour moi et mon camarade qui est resté là dehors. Nous avons de l'argent pour la payer aussi bien que d'autres. — Volontiers, » répliqua l'hôte ; puis, se tournant vers la jeune fille : « Costancica, dit-il, va dire à la Arguello qu'elle mène ces galants dans la chambre du coin, et qu'elle leur mette des draps blancs. — Je vais le faire, seigneur, » répondit Costanza (c'était le nom de la jeune fille), et faisant une révérence à son maître, elle s'éloigna sur-le-champ.

Son départ fut pour Avendaño ce qu'est pour un voyageur la disparition du soleil et l'arrivée d'une nuit obscure. Toutefois, il alla rendre compte à Carriazo de ce qu'il avait vu, et de la négociation qu'il avait entamée. Celui-ci reconnut bien à mille signes que son ami revenait atteint de la peste amoureuse ; mais il ne voulut rien lui dire jusqu'à ce qu'il eût vu si la beauté de Costanza méritait les louanges extraordinaires et les éclatantes hyperboles par lesquelles il l'élevait au-dessus du ciel même.

Ils entrèrent enfin dans l'auberge, et la Arguello, qui était une femme d'au moins quarante-cinq ans,

 surintendante des lits et du mobilier des appartements , les mena dans une chambre qui n'était ni de gentilshommes, ni de valets , mais de gens qui pouvaient tenir le milieu entre ces deux extrêmes. Ils demandèrent à souper ; la Arguello leur répondit que, dans cette auberge , on ne donnait à manger à personne, bien qu'on y fit cuire et préparer ce que les hôtes achetaient au dehors; mais qu'il y avait tout auprès des cabarets et des gargotes où , sans scrupule de conscience, ils pouvaient aller souper comme il leur plairait. Les deux amis suivirent le conseil de la Arguello ; ils allèrent tomber dans un cabaret où Carriazo mangea ce qu'on lui donna , et Avendano ce qu'il apportait avec lui , c'est-à-dire des pensées et des rêveries. Cette abstinence qu' Avendano gardait surprit Carriazo, lequel, pour s'assurer pleinement des idées de son camarade, lui dit, au retour à l'au-' berge : « Il convient que demain nous nous levions de bonne heure , pour (|u' avant le fort de la chaleur nous soyons à Orgaz. — Ce n'est pas mon avis , répondit Avendafio , car je pense bien , avant de partir de cette ville , voir tout ce qu'on dit qu'elle renferme de curieux, tel que le tabernacle de la cathédrale, la machine de Juanelo >, les hauteurs de San-Agustin , le Jardin du roi et les bords du Tage. — Qu'à cela ne tienne , reprit Carriazo , en deux jours tout cela peut être vu. — En vérité , répliqua Avendano , ' Cette machine n'esitte plus. Elle servait à faire monter l'eau du tlenve jnsqn'i l'Altazar, bâti snr la cime d'nne hante montagne. On l'appelait ainsi , parce qu'elle fut construiu par un certain Gianello , ingénieur italien. , i . . r

surintendante des lits et du mobilier des appartements, les mena dans une chambre qui n'était ni de gentilshommes, ni de valets, mais de gens qui pouvaient tenir le milieu entre ces deux extrêmes. Ils demandèrent à souper; la Arguello leur répondit que, dans cette auberge, on ne donnait à manger à personne, bien qu'on y fît cuire et préparer ce que les hôtes achetaient au dehors; mais qu'il y avait tout auprès des cabarets et des gargotes où, sans scrupule de conscience, ils pouvaient aller souper comme il leur plairait. Les deux amis suivirent le conseil de la Arguello; ils allèrent tomber dans un cabaret où Carriazo mangea ce qu'on lui donna, et Avendaño ce qu'il apportait avec lui, c'est-à-dire des pensées et des rêveries. Cette abstinence qu'Avendaño gardait surprit Carriazo, lequel, pour s'assurer pleinement des idées de son camarade, lui dit, au retour à l'auberge : « Il convient que demain nous nous levions de bonne heure, pour qu'avant le fort de la chaleur nous soyons à Orgaz. — Ce n'est pas mon avis, répondit Avendaño, car je pense bien, avant de partir de cette ville, voir tout ce qu'on dit qu'elle renferme de curieux, tel que le tabernacle de la cathédrale, la machine de Juanelo [1], les hauteurs de San-Agustin, le Jardin du roi et les bords du Tage. — Qu'à cela ne tienne, reprit Carriazo, en deux jours tout cela peut être vu. — En vérité, répliqua Avendaño,

[1] Cette machine n'existe plus. Elle servait à faire monter l'eau du fleuve jusqu'à l'Alcazar, bâti sur la cime d'une haute montagne. On l'appelait ainsi, parce qu'elle fut construite par un certain Gianello, ingénieur italien.

l'illvstrs servants. i34 je prendrai mieux mes aises. Nous n'allons point à Rome solliciter quel(|ue vacance. — Bah , bah , dit Carriazo, qu'on me tue, ami, si vous n'aimez pas mieux vous arrêter à Tolède que continuer notre pèlerina^^e. -- Je l'avoue, répondit Avendano; il m'est aufôi impossible de m'éloij'ner d'où je puisse voir le visage de cette jeune fille qu'il est impossible d'aller au ciel sans bonnes œuvres. — Voilà , parbleu, s'écria Carriazo, une gracieuse comparaison et uné résolution digne d'un cœur généreux comme le vôtre! Qu'il sied bien à un Don Tomas de Avendano, fils de Don Juan de Avendano , gentilhomme autant qu'on peut l'ôtre, riche autant qu'il en est besoin, assez jeune pour réjouir les autres, assez spirituel pour k*t charmer, d'être en outre amoureux fou d'une écurcuse qui sert dans l'auberge du Sevillano l -** C'est absolument ce qui me semble , répondit Aven*» daàov quand je considère un Don Diego de Carriazo, fda égaleitaent de gentilhomme , dont le père porte llubit d'Alcantara et laissera sôn majorât au (Us , non moins aimable de corps que d'esprit, pourvu enfin de tous ces attributs brillants , et que je le vois ansoureut, de qui, pensez- vous? de la reine Ge^ nièvre ? non pas vraiment , mais de la madrague de Z dura, qui est aussi laide, à ce que j'imagine, qu'une tentation de saint Antoine. — Nous voilà quittes, ami, repartit Carriazo; du coup dont je te blessais tu m as tué. Mais ipie notre ilispiite en reste là , et allons dormir, et Dimi ramènera le jour, et nous eu profilerons. — • Écoute , Carriazo , reprit Avendaâo , jusqu'à présent ta n'as pas Vu Costanza ^ quand tu l'auras vue , je tè pehttets dë mè dire tdirtèl DigI" ■ by

L ILLUSTKE SEUVàMTE. i35 l<>s injures , et de me faire tous les reproches qu'il te plaira. — Je sais dt'jà, dit Carriazo, quelle sera la fin de tout cela. — El laquelle? reprit Avendano. — Que j'irai rejoindre ma madrague , répondit Carriazo , et que tu resteras avec ta servante. — Oli ! je ne serai pas si heureux , dit Avendano. — Ni moi si bêle, repartit Carriazo, que, pour suivre ton mauvais goût , je manque de satisfaire ma bonne envie. » C'est en causant ainsi qu'ils arrivèrent à l'aulx rge, et la moitié de la nuit se passa en conversations semblables. Quand ils eurent dormi un peu plus d'une heure, ils furent réveillés par le bruit de plusieurs larigots ' qui résonnaient dans la rue. Ils s'assirent sur leur lit, et se mirent à écouter attentivement. « Je gagerais, dit Carriazo, qu'il est déjà jour, et qu'on doit faire quelque fête au couvent de Notre-Dame du Carmen, qui est ici près. C'est pour cela que ces instruments jouent. — Ce n'est point cela , répondit Avendano \ il n'y a pas assez longtemps que noos dormons pour qu'il puisse être jour. » En ce moment, ils entendirent frapper à la porte de leur chambre , et ayant demandé qui frappait, on leur répondit du dehors : « Jeunes gens, si vous voulez entendre une fameuse musique , levez-vous , et mettez-vous è une lucarne qui donne sur la rue ; elle est dans la salle en face, où personne ne couche. » Les deux amis se levèrent en effet ; mais quand ils eurent ouvert leur porte , ils ne trouvèrent personne , et ne surent qui ' Chirimias , anciens initraments conservés des Arabes. C'étsientdes espèces de longs hautbois, li doute Irons, d'on son grave et r^ntissant.
Digitized by Google

les injures, et de me faire tous les reproches qu'il te plaira. — Je sais déjà, dit Carriazo, quelle sera la fin de tout cela. — Et laquelle? reprit Avendaño. — Que j'irai rejoindre ma madrague, répondit Carriazo, et que tu resteras avec ta servante. — Oh! je ne serai pas si heureux, dit Avendaño. — Ni moi si bête, repartit Carriazo, que, pour suivre ton mauvais goût, je manque de satisfaire ma bonne envie. »

C'est en causant ainsi qu'ils arrivèrent à l'auberge, et la moitié de la nuit se passa en conversations semblables. Quand ils eurent dormi un peu plus d'une heure, ils furent réveillés par le bruit de plusieurs larigots [1] qui résonnaient dans la rue. Ils s'assirent sur leur lit, et se mirent à écouter attentivement. « Je gagerais, dit Carriazo, qu'il est déjà jour, et qu'on doit faire quelque fête au couvent de Notre-Dame du Carmen, qui est ici près. C'est pour cela que ces instruments jouent. — Ce n'est point cela, répondit Avendaño; il n'y a pas assez longtemps que nous dormons pour qu'il puisse être jour. » En ce moment, ils entendirent frapper à la porte de leur chambre, et ayant demandé qui frappait, on leur répondit du dehors : « Jeunes gens, si vous voulez entendre une fameuse musique, levez-vous, et mettez-vous à une lucarne qui donne sur la rue; elle est dans la salle en face, où personne ne couche. » Les deux amis se levèrent en effet; mais quand ils eurent ouvert leur porte, ils ne trouvèrent personne, et ne surent qui

[1] *Chirimias*, anciens instruments conservés des Arabes. C'étaient des espèces de longs hautbois, à douze trous, d'un son grave et retentissant.

 leur avait donné cet avis. Toutefois, entendant le son d’une harpe, ils crurent à la vérité de la sérénade , et ainsi , tout en chemise , comme ils se trouvaient , ils entrèrent dans la salle, où étaient déjà trois on quatre hôtes , appuyés à la lucarne. Ils trouvèrent aussi place , et peu de moments après , au son d'une harpe et d’un luth , ils entendirent chanter d’une voix ravissante ce sonnet, qui ne sortit point de la mémoire d’ A vends no. « Rare et humhle objet , qui élèves la beauté à une telle hauteur que la nature s’est surpassée elle-même en la formant, et qui la portes jusqu’au ciel ; « Si tu parles , si tu ris , si tu chantes , si tu montres de la douceur ou de la dureté , par l’effet seul de ta gentillesse , tu nous enchantes les puissances de l’ûmc. « Pour mieux faire connaître la sans pareille beauté que tu renfermes et lahaute honnêteté dont tu te piques, « Cesse de servir, car tu dois être servie de tous ceux qui voient dans leurs mains et sur leurs tempes briller les sceptres et les couronnes. » U ne fut pas nécessaire qu’on dit aux deux amis que cette sérénade se donnait pour Costanza. C’était assez clairement expliqué par le sonnet, qui sonna de telle manière dans les oreilles d'Avendano , qu’il aurait volontiers consenti , pour ne l’avoir pas entendu , à être né sourd , et à rester sourd tons les jours de la vie qui lui restait, car, depuis ce moment, il commença à la passer aussi mauvaise que celui dont le coeur est sans cesse percé par la lance de la jalousie. Le pire est qu’il ne savait point de qui il devait ou pouvait être jaloux. Mais il fut bientôt tiré de ce souci par un de ceux qui s’étaient mis à la lucarne , et qui s’écria : Digiiized by Google

l'iLLCST&B SEKVAATE. i37 a Est-ii possible qae ce fils du corrégidor soit asseï^ simple pour s’amuser à donner des sérénades à une servante d’auberge ! II est vrai que c’est une des plus jolies filles cjue j’aie jamais vues , et j’en ai vu beaucoup ; mais ce n’est pas une raison pour lui faire la cour avec tant de publicité. — Eh bien ! en vérité , ajouta un antre auditeur de la lucarne, j’ai ouï dire comme une chose certaine qu’elle fait autant de cas de lui que si ce n’était personne. Je gagerais quelle est maintenant à dormir tout de son long derrière le lit de sa maîtresse , où l’on dit qu’elle couche , sans réver seulement aux musiques et aux chansons. — Rien de plus vrai, répliqua l’autre, car c'est la plus honnête fille qu’on connaisse. C’est une merveille qu’étant dans une maison où passent tant de gens , et chaque jour de nouveaux, et parcourant, comme elle le fait , toutes les chambres , on ne sache pas d’elle la plus petite équipée. » Ces paroles rendirent la vie à Avendaho, et lui firent prendre courage pour entendre plusieurs autres morceaux que les musiciens chantèrent au son de divers instruments , mais tous adressés à Costanza , laquelle, comme avait dit l'hôte, était à dormir sans aucun souci. Quand le jour vint, les musiciens s’en allèrent, reconduits par les larigots. Avendano et Carriazo retournèrent dans leur chambre, où dormit, celui qui le put , jusqu’au matin. L’heure venue , ils se levèrent tous deux , et tous deux avec le désir de voir Costanza; mais le désir de l’un était seulement de la curiosité , celui de l’autre de l’amour. Costanza les satisfit l’un et l’autre en sortant de la salle de son maître, ' si belle qu’ils reconnurent tous deux que les louanges

Digitized by Google

« Est-il possible que ce fils du corrégidor soit assez simple pour s'amuser à donner des sérénades à une servante d'auberge ! Il est vrai que c'est une des plus jolies filles que j'aie jamais vues, et j'en ai vu beaucoup ; mais ce n'est pas une raison pour lui faire la cour avec tant de publicité. — Eh bien ! en vérité, ajouta un autre auditeur de la lucarne, j'ai ouï dire comme une chose certaine qu'elle fait autant de cas de lui que si ce n'était personne. Je gagerais qu'elle est maintenant à dormir tout de son long derrière le lit de sa maîtresse, où l'on dit qu'elle couche, sans rêver seulement aux musiques et aux chansons. — Rien de plus vrai, répliqua l'autre, car c'est la plus honnête fille qu'on connaisse. C'est une merveille qu'étant dans une maison où passent tant de gens, et chaque jour de nouveaux, et parcourant, comme elle le fait, toutes les chambres, on ne sache pas d'elle la plus petite équipée. » Ces paroles rendirent la vie à Avendaño, et lui firent prendre courage pour entendre plusieurs autres morceaux que les musiciens chantèrent au son de divers instruments, mais tous adressés à Costanza, laquelle, comme avait dit l'hôte, était à dormir sans aucun souci.

Quand le jour vint, les musiciens s'en allèrent, reconduits par les larigots. Avendaño et Carriazo retournèrent dans leur chambre, où dormit, celui qui le put, jusqu'au matin. L'heure venue, ils se levèrent tous deux, et tous deux avec le désir de voir Costanza ; mais le désir de l'un était seulement de la curiosité, celui de l'autre de l'amour. Costanza les satisfit l'un et l'autre en sortant de la salle de son maître, si belle qu'ils reconnurent tous deux que les louanges

i38 L ILLUSTRE SEKViNTE. du muletier étaient plutôt faibles qu’exagérées. Elle portait une jupe et un corsage de drap vert, avec des bordures de même étoffe. Le corsage était court, mais la chemise montait liant, et le col roulé était orné d’une broderie en soie noire. Un petit collier d’étoiles de jais entourait un fragment de colonne d’albâtre, car son cou n’était pas moins blanc. Elle avait pour ceinture un cordon de saint François, et à son côté droit pendait un gros tiousseau de ciels. Elle ne portait point de pantoufles , mais des souliers à deux semelles rouges , avec des bas qu’on n’apercevait pas , si ce n’est un peu de profd , et rouges également. Ses cheveux étaient tressés avec des rubans blancs de filoselle , et les tresses étaient si lotigues qu'elles lui tombaient sur les épaules plus bas que la ceinture. Leur couleur était moins foncée que le châtain , presque aussi claire que le blond. Mais cette chevelure était si propre, si soyeuse , si bien peignée, qu’aucune , fûtelle de tresses d’or, ne pouvait lui être comprée. Elle portait pour pendants d'oreilles deux petites poires de verre, qui semblaient des perles, et ses cheveux eux mêmes lui servaient de coiffure. Quand elle sortit de la salle , elle fil le signe de la croix , et alla trèsdévotement faire une profonde révérence à une image de Notre-Dame qui était collée à une des murailles de la cour; puis, levant les yeux, elle vit les deux amis qui étaient à la regarder, et, dès <iu’elle lèsent aperçus, elle rentra dans la salle, d’où elle appela la Ârguello pour la faire lever. Il reste maintenant à dire quel effet fit surCarriazo ' la beauté de Costanza , car sur Avendano , on l'a déjà dit lorsqu’il la vit pour la première fois. Je ne dirai

Digitized by Google

l’iLLVSTHE SERTAim. l3g rien de pins , sinon que Carriazo la trouva aussi bien que son compagnon -, niais il s’en éprit beaucoup moins, et tellement moins qu’il eût voulu ne point passer la journée dans l’auberge, mais plutôt se mettre en roule sur-le-champ pour ses chères madragues. Dans ce moment , et aux cris de Costanza , la Arguello parut sur les corridors , avec deux autres grosses filles, servantes aussi dans la maison , et Galiciennes, à ce qu’on dit. Il était nécessaire d’en avoir autant à cause du grand nombre de gens qui descendent à l’auberge du SeviUano , l’une des meilleures et des plus fréquentées qu’il y ait à Tolède. Les valets des hôtes vinrent aussi demander de l’orge pour leurs montures. L’hôtelier sortit de la maison pour leur en donner, maudissant ses servantes, qui avaient, disait-il, fait partir de chez lui on garçon qui distribuait l’orge, et en tenait si bon compte que, jusque-là , U ne s’en était pas égaré un seul grain. Avenda&o, qui entendit cela, dit aussitôt : n Ne vous fatiguez pas , seigneur hôtelier, et donnez-moi le livre des comptes. Pendant les jours que je resterai ici, je tiendrai si bien celui de l’orge et de la paille, que vous ne regretterez plus le garçon qui s’en est allé. — F.n vérité , jeune homme , je vous en sais gré, répondit l’aubergiste, car je ne puis me mêler de cela, tant j'ai de choses à faire hors de le maison. Descendez .je vous donnerai le livre , et prenez garde à ees muletiers ; c’est le diable en personne , et ils vous soutHenl un boisseau d’orge avec aussi peu de conscience que si c’était un brin de paille. » Avendano descendit dans la cour , prit le livre de comptes , et commencé à répandre dès boisseaua Digitized by Google

rien de plus, sinon que Carriazo la trouva aussi bien que son compagnon; mais il s'en éprit beaucoup moins, et tellement moins qu'il eût voulu ne point passer la journée dans l'auberge, mais plutôt se mettre en route sur-le-champ pour ses chères madragues.

Dans ce moment, et aux cris de Costanza, la Arguello parut sur les corridors, avec deux autres grosses filles, servantes aussi dans la maison, et Galiciennes, à ce qu'on dit. Il était nécessaire d'en avoir autant à cause du grand nombre de gens qui descendent à l'auberge du *Sevillano*, l'une des meilleures et des plus fréquentées qu'il y ait à Tolède. Les valets des hôtes vinrent aussi demander de l'orge pour leurs montures. L'hôtelier sortit de la maison pour leur en donner, maudissant ses servantes, qui avaient, disait-il, fait partir de chez lui un garçon qui distribuait l'orge, et en tenait si bon compte que, jusque-là, il ne s'en était pas egaré un seul grain. Avendaño, qui entendit cela, dit aussitôt : « Ne vous fatiguez pas, seigneur hôtelier, et donnez-moi le livre des comptes. Pendant les jours que je resterai ici, je tiendrai si bien celui de l'orge et de la paille, que vous ne regretterez plus le garçon qui s'en est allé. — En vérité, jeune homme, je vous en sais gré, répondit l'aubergiste, car je ne puis me mêler de cela, tant j'ai de choses à faire hors de la maison. Descendez, je vous donnerai le livre, et prenez garde à ces muletiers; c'est le diable en personne, et ils vous soufflent un boisseau d'orge avec aussi peu de conscience que si c'était un brin de paille. »

Avendaño descendit dans la cour, prit le livre de comptes, et commença à répandre des boisseaux

 d’orge comme de l'eau , en les enregistrant avec tant d’ordre , que l’hôtelier, qui le regardait faire, fut enchanté , et lui dit ; « Plût à Dieu que votre maître ne revînt point , et qu’il vous prît envie de rester à la maison; par ma foi! vous entendriez chanter un autre coq. Le garçon qui m’est échappé était entré céans, ily aurahuitmoisjtoutdéchiréet tout maigre; maintenant , il emporte deux paires de fort bons habits , et s’en va gras comme une loutre , car il faut que vous sachiez , mon enfant, que , dans cette maison , il y a de bons profils par-dessus les gages. — Si je restais ici, répondit Avendaho , je ne regarderais guère au bénéfice , et me contenterais de quoi que ce soitpouravoir le plaisir d'habiter cette ville , qu’on dit la meilleure d’Espagne. — Au moins , répliqua l’bôtelier , c’est une des meilleures et des plus abondamment pourvues ; mais une autre chose nous manquerait encore : ce serait de trouver quelqu'un qui allât chercher de l’eau à la rivière ; car il m’est aussi décampé un autre garçon , qui , avec un fameux âne que j’ai à l’écurie , tenait toujours le réservoir plein ', et faisait un lac d’eau de ma maison. Un des motifs qui font que les muletiers amènent avec plaisir leurs maîtres à mon auberge , c’est l’abondance d’eau qu’ils y trouvent toujours , et parce qu’ils n’ont pas besoin de mener leurs bétes à la rivière , car on les fait boire à la maison dans de grandes auges de bois. » Carriazo entendait tout cet entretien ; voyant qu’Aveiidano était déjà installé dans la maison, et pourvu

■ Las linajas , grandev cruches de terre, où l’on garde, selon les pros-inces, l’eau, le vin et l'iiuile. Digiiized by Google

d'orge comme de l'eau, en les enregistrant avec tant d'ordre, que l'hôtelier, qui le regardait faire, fut enchanté, et lui dit : « Plût à Dieu que votre maître ne revînt point, et qu'il vous prît envie de rester à la maison; par ma foi! vous entendriez chanter un autre coq. Le garçon qui m'est échappé était entré céans, il y aura huit mois, tout déchiré et tout maigre; maintenant, il emporte deux paires de fort bons habits, et s'en va gras comme une loutre, car il faut que vous sachiez, mon enfant, que, dans cette maison, il y a de bons profits par-dessus les gages. — Si je restais ici, répondit Avendaño, je ne regarderais guère au bénéfice, et me contenterais de quoi que ce soit pour avoir le plaisir d'habiter cette ville, qu'on dit la meilleure d'Espagne. — Au moins, répliqua l'hôtelier, c'est une des meilleures et des plus abondamment pourvues; mais une autre chose nous manquerait encore: ce serait de trouver quelqu'un qui allât chercher de l'eau à la rivière; car il m'est aussi décampé un autre garçon, qui, avec un fameux âne que j'ai à l'écurie, tenait toujours le réservoir plein [1], et faisait un lac d'eau de ma maison. Un des motifs qui font que les muletiers amènent avec plaisir leurs maîtres à mon auberge, c'est l'abondance d'eau qu'ils y trouvent toujours, et parce qu'ils n'ont pas besoin de mener leurs bêtes à la rivière, car on les fait boire à la maison dans de grandes auges de bois. »

Carriazo entendait tout cet entretien; voyant qu'Avendaño était déjà installé dans la maison, et pourvu

[1] *Las tinajas*, grandes cruches de terre, où l'on garde, selon les provinces, l'eau, le vin et l'huile.

l’illustre seuvakte. i4i d’un ottice , il ne voulut pas rester , lui , à la belle fltoile , considérant surtout le grand plaisir qu’il ferait à son ami, s'il entrait dans ses projets ; il dit donc à l’aubergiste : « Amenez l’âne, seigneur hôte, je saurai aussi bien le sangler et le charger que mon camarade sait enregistrer sa marchandise dans le livre. — Oui, s’écria Avendano, mon camarade Lope l’Asturien servira comme un prince pour amener l’eau , et je réponds de lui. » La Arguello, qui, du haut du corridor , écoutait toute cette conversation , entendant dire à Avendano qu’il répondait de son camarade: « Dites donc, gentilhomme ! lui cria-l-elle, et qui répond de vous ? car, en vérité, vous me semblez avoir * plus besoin d’être cautionné que d’être caution. — Tais-toi , Arguello , s’écria l’hôtelier, ne mets pas le nez où l’on ne t’appelle pas. Moi, je réponds de tons les deux, et par votre vie, mesdemoiselles, n’ayez rien à démêler avec les garçons de céans , qui s’en vont tous à cause de vous. — Tiens , tiens , dit une autre fille, ces deux galants entrent à la maison? Par le saint nom que je porte, si je faisais route avec eux , je ne leur confierais jamais l’outre au vin. — Assez de facéties , madame la Galicienne , répondit l’hôtelier ; faites votre métier, et n’ayez rien i» voir avec mes garçons, où je vous moudrai sous le bâton. — Ah bien , par ma foi , reprit la Galicienne , voyez un peu les beaux bijoux pour qu’on en ait envie ! En vérité , seigneur notre maître, vous ne m’avez pas trouvée si joueuse avec les garçons d’ici ou de dehors que vous deviez avoir de moi si mauvaise opinion. Ce sont de vrais garnements, et ils s’en vont quand il leur en prend fantaisie, sans que nous leur en donnions aucune occasion ; Digitized by Google

d'un office, il ne voulut pas rester, lui, à la belle étoile, considérant surtout le grand plaisir qu'il ferait à son ami, s'il entrait dans ses projets; il dit donc à l'aubergiste : « Amenez l'âne, seigneur hôte, je saurai aussi bien le sangler et le charger que mon camarade sait enregistrer sa marchandise dans le livre. — Oui, s'écria Avendaño, mon camarade Lope l'Asturien servira comme un prince pour amener l'eau, et je réponds de lui. » La Arguello, qui, du haut du corridor, écoutait toute cette conversation, entendant dire à Avendaño qu'il répondait de son camarade : « Dites donc, gentilhomme ! lui cria-t-elle, et qui répond de vous ? car, en vérité, vous me semblez avoir plus besoin d'être cautionné que d'être caution. — Tais-toi, Arguello, s'écria l'hôtelier, ne mets pas le nez où l'on ne t'appelle pas. Moi, je réponds de tous les deux, et par votre vie, mesdemoiselles, n'ayez rien à démêler avec les garçons de céans, qui s'en vont tous à cause de vous. — Tiens, tiens, dit une autre fille, ces deux galants entrent à la maison ? Par le saint nom que je porte, si je faisais route avec eux, je ne leur confierais jamais l'outre au vin. — Assez de facéties, madame la Galicienne, répondit l'hôtelier ; faites votre métier, et n'ayez rien à voir avec mes garçons, où je vous moudrai sous le bâton.—Ah bien, par ma foi, reprit la Galicienne, voyez un peu les beaux bijoux pour qu'on en ait envie ! En vérité, seigneur notre maître, vous ne m'avez pas trouvée si joueuse avec les garçons d'ici ou de dehors que vous deviez avoir de moi si mauvaise opinion. Ce sont de vrais garnements, et ils s'en vont quand il leur en prend fantaisie, sans que nous leur en donnions aucune occasion :

L 1U.USTU SEKVAJfTB. i4a bonnes petites f^ens, pardieu, pour qu'ils aient besoin de sauces qui les excitent à planter là leurs maîtres un beau matin, quand on s'attend le moins à leur escapade! — Vous parlez beaucoup, Galicienne ma sœur, répondit l'Iiôtclier; cousez-vous la bouche, et retournez à vos affaires. » A ce moment, Carriazo avait déjà bâté son Ane , et sautant dessus d'une cabriole, il prit le chemin de la rivière , laissant Avendai'io ravi d'avoir vu sa courageuse résolution. Voilà donc que nous tenons déjà , grâce aux licences du conte, Avendano devenu garçon d'auberge, sous le nom de Tomas Pedro , car c'est ainsi qu'il dit s'appeler, et Carriazo, sous celui de Lope l'Asturien , devenu porteur d'eau : métamorphoses dignes d'étre préférées hautement à celles du poète au grand nez A peine la Aiguello eut-elle entendu que les deux nouveaux venus entraient à la maison , qu'elle jeta son plomb sur l'Asturien Lope, etle marqua pour sien, bien résolue à le choyer et à le régaler de telle façon, que, fût-il d'une humeur sauvage et revêche, elle le rendit plus souple qu'un gant ; la mijaurée de Galicienne fit le même projet sur Avendauo , et comme ces deux lèmelles , vivant et couchant ensemble , étaient devenues grandes amies, elles se déclarèrent sur-le-champ l'une à l'autre leur amoureuse résolution , et tombèrent d'accord de commencer dès cette nuit la conquête de leurs deux amants sans amour. Mais la première chose dont elles convinrent , ce fut qu'elles devaient leur demander de n'avoir jamais la ‘ Ovide, que Cervuitès appelle ainsi ii cause de ton nom (Mdius Niuo.
Digiiized by Google

bonnes petites gens, pardieu, pour qu'ils aient besoin de sauces qui les excitent à planter là leurs maîtres un beau matin, quand on s'attend le moins à leur escapade! — Vous parlez beaucoup, Galicienne ma sœur, répondit l'hôtelier; cousez-vous la bouche, et retournez à vos affaires. » A ce moment, Carriazo avait déjà bâté son âne, et sautant dessus d'une cabriole, il prit le chemin de la rivière, laissant Avendaño ravi d'avoir vu sa courageuse résolution.

Voilà donc que nous tenons déjà, grâce aux licences du conte, Avendaño devenu garçon d'auberge, sous le nom de Tomas Pedro, car c'est ainsi qu'il dit s'appeler, et Carriazo, sous celui de Lope l'Asturien, devenu porteur d'eau : métamorphoses dignes d'être préférées hautement à celles du poëte au grand nez [1]. A peine la Arguello eut-elle entendu que les deux nouveaux venus entraient à la maison, qu'elle jeta son plomb sur l'Asturien Lope, et le marqua pour sien, bien résolue à le choyer et à le régaler de telle façon, que, fût-il d'une humeur sauvage et revêche, elle le rendit plus souple qu'un gant; la mijaurée de Galicienne fit le même projet sur Avendaño, et comme ces deux femelles, vivant et couchant ensemble, étaient devenues grandes amies, elles se déclarèrent sur-le-champ l'une à l'autre leur amoureuse résolution, et tombèrent d'accord de commencer dès cette nuit la conquête de leurs deux amants sans amour. Mais la première chose dont elles convinrent, ce fut qu'elles devaient leur demander de n'avoir jamais la

[1] Ovide, que Cervantès appelle ainsi à cause de son nom *Ovidius Naso*.

L ILLUSTRE SERVANTS. 143 moindre jalousie , quelque chose qu'ils leur vissent faire de leurs personnes ; car ennii les filles d'une maison ne peuvent guère bien régaler ceux du dedans , si elles ne rendent tributaires ceux du deliors. « Allons donc , frères , disaienl-elles , comme si elles eussent eu devant elles les deux amis, et qu'ils eussent été déjà leurs amants en litre, taisez-vous, et fermez les yeux, et laissez jouer du tambour de basque à qui le sait manier, et mener la danse à qui s'y entend. Après cela , il n'y aura pas de paire de chanoines mieux choyés que vous ne le serez de vos servantes. » Ainsi se parlaient entre elles la Galicienne et la Arguello. Cependant, notre bon Lope l'Asturien cheminait du côté de la rivière , par la descente du Carmen , pensant à ses madragues et à son subit changement d'état. Soit par cette raison, soit que le sort en ordonnât ainsi , dans un étroit passage , au plus raide de la descente, il rencontra un âne de porteur d'eau, qui montait chargé. Comme lui descendait, et que son âne était vigoureux, dispos, bien reposé, il donna un tel eboe à l'âne maigre et fatigué qui montait, qu'il le jeta les quatre fers en l'air, et, les cruches s'étant brisées, toute l'eau se réiiandil. A la vue de cet accident, l'ancien porteur d'eau, plein de dépit et de fureur, se ji-ta sur le nouveau confrère qui était encore â cheval sursa bête, et avant que celui-ci pût descendre et se débarrasser, il lui avait asséné une douzaine de coups de bâton , tels (|ue la plaisanterie déplut à l'Asturien. Lope mit enfin pied à terre, mais avec le coeur si mal disposé, qu'il sauta sur son ennemi , le prit des deux mains à la gorge , et le renversa par Digitized by Google

moindre jalousie, quelque chose qu'ils leur vissent faire de leurs personnes ; car enfin les filles d'une maison ne peuvent guère bien régaler ceux du dedans, si elles ne rendent tributaires ceux du dehors. « Allons donc, frères, disaient-elles, comme si elles eussent eu devant elles les deux amis, et qu'ils eussent été déjà leurs amants en titre, taisez-vous, et fermez les yeux, et laissez jouer du tambour de basque à qui le sait manier, et mener la danse à qui s'y entend. Après cela, il n'y aura pas de paire de chanoines mieux choyés que vous ne le serez de vos servantes. » Ainsi se parlaient entre elles la Galicienne et la Arguello.

Cependant, notre bon Lope l'Asturien cheminait du côté de la rivière, par la descente du Carmen, pensant à ses madragues et à son subit changement d'état. Soit par cette raison, soit que le sort en ordonnât ainsi, dans un étroit passage, au plus raide de la descente, il rencontra un âne de porteur d'eau, qui montait chargé. Comme lui descendait, et que son âne était vigoureux, dispos, bien reposé, il donna un tel choc à l'âne maigre et fatigué qui montait, qu'il le jeta les quatre fers en l'air, et, les cruches s'étant brisées, toute l'eau se répandit. A la vue de cet accident, l'ancien porteur d'eau, plein de dépit et de fureur, se jeta sur le nouveau confrère, qui était encore à cheval sur sa bête, et avant que celui-ci pût descendre et se débarrasser, il lui avait asséné une douzaine de coups de bâton, tels que la plaisanterie déplut à l'Asturien. Lope mit enfin pied à terre, mais avec le cœur si mal disposé, qu'il sauta sur son ennemi, le prit des deux mains à la gorge, et le renversa par

L ILLDSTBE SEXVAITTE. t44 terre. L’autre frappa de la télé sur une pierre si violemment, qu’il se l’ouvrit en deux endroits, et le sang coulait avec une telle abondance , que Lope crut qu’il l’avait tué. Plusieurs autres porteurs d’eau qui passaient par là , voyant leur camarade si maltraité, se jetèrent à leur tour sur l’ Asturien , qu'ils saisirent de toutes leurs forces, en criant : « Justice ! justice ! ce porteur d’eau a tué un homme. » Et tout en parlant et criant , ils l’accablaient de coups de poing et de coups de bâton. D’autres coururent au secours du blessé 5 ils virent qu’il avait la tête fendue, et qu’il était près de rendre l’âme. Les cris montèrent de bouche en bouche tout le long de la côte , et , sur la place du Carmen , frappèrent l’oreille d’un alguazii , lequel , suivi de deux recors , et courant avec plus de vitesse que s’il eût volé, arriva sur le lieu de la bataille, au moment où le blessé était di'jà posé de travers sur son âne , et l’âne de Lope en fourrière , et Lope entouré de plus de vingt porleure d’eau qui lui moulaient les côtes de tellesorte qu’il y avait plus à craindre pour sa vie que pour celle du blessé, tant ces vengeurs de l’injure d’autrui faisaient pleuvoir sur lui leurs poings et leurs bâtons. L’alguazil arriva, éloigna la foule, remit l’Asturien aux mains des recors , et poussant son âne devant lui , ainsi que celui qui portait le blessé, il les mena tous dans la prison , accompagnés de tant de gens, et suivis de tant de polissons, qu’il ne jwuvait fendre la foule dans les rues. Au bruit que faisait tout ce monde , 'l'ornas Pedro sortit avec son maître sur la porte de la maison pour voir d’où venait un tel tapage, et ils aperçurent Lope entre deux recors , la bouche et le visage pleins de

Digitized by Google

J.’lLLCSTRE SERVAATE. t/jS sang. L’hôtelier chercha aussitôt son âne des yeux, et le vit au pouvoir d’un autre reçois qui était venu joindre ses camarades. 11 demanda la cause de ces arrestations -, on lui conta la vérité de l’aventure , et il en fut fort allligé pour son âne , craignant de le perdre , ou du moins de dépenser pour le ravoir plus qu’il ne valait. Tomas Pedro suivit son camarade ■, mais il ne put approcher pour lui dire seulement un mot, tant il y avait de gens qui l’en empêchaient, et tant l’alguazil et ses recors faisaient bonne garde. Finalement, il no le laissa qu 'après l’avoir vu mettre en prison, dans un cachot, avec deux paires de menottes, tandis qu’on portait le blessé à l’infirmerie , où il assista à son pansement. Il vit que la blessure était très-dangereuse , et c’est ce que dit aussi le chirurgien. Pour l’alguazil, il emmena chez lui les deux ânes, et, de plus , cinq pièces de huit réaux , que les recors avaient prises à Lope. Tomas Pedro retourna à l'auberge, plein de trouble et de tristesse , et trouva celui qu’il avait pris pour maître non moins affligé que lui-méme. U lui conta en quelle situation sc trouvait son camarade, et le danger de mort que courait le blessé, et ce qu'était devenu son âne. n A cette disgrâce , continua Tomas , il est venu s’en joindre une autre , qui n’est pas moins désagréable. Un ami intime de mon maître m’a rencontré en chemin, et m’a dit que, pour aller plus vite et gagner deux lieues , mon maître avait été, de Madrid, passer le bac d'Aceca ^ qu’il couchait cette nuit à Orgaz , et qu’il lui avait donné douze écus pour me les remettre , avec ordre d'aller le rejoindre à Séville , où il m’attendrait. Mai» II. AS oyiized by Google

sang. L'hôtelier chercha aussitôt son âne des yeux, et le vit au pouvoir d'un autre recors qui était venu joindre ses camarades. Il demanda la cause de ces arrestations ; on lui conta la vérité de l'aventure, et il en fut fort affligé pour son âne, craignant de le perdre, ou du moins de dépenser pour le ravoir plus qu'il ne valait.

Tomas Pedro suivit son camarade ; mais il ne put approcher pour lui dire seulement un mot, tant il y avait de gens qui l'en empêchaient, et tant l'alguazil et ses recors faisaient bonne garde. Finalement, il ne le laissa qu'après l'avoir vu mettre en prison, dans un cachot, avec deux paires de menottes, tandis qu'on portait le blessé à l'infirmerie, où il assista à son pansement. Il vit que la blessure était très-dangereuse, et c'est ce que dit aussi le chirurgien. Pour l'alguazil, il emmena chez lui les deux ânes, et, de plus, cinq pièces de huit réaux, que les recors avaient prises à Lope. Tomas Pedro retourna à l'auberge, plein de trouble et de tristesse, et trouva celui qu'il avait pris pour maître non moins affligé que lui-même. Il lui conta en quelle situation se trouvait son camarade, et le danger de mort que courait le blessé, et ce qu'était devenu son âne. « A cette disgrâce, continua Tomas, il est venu s'en joindre une autre, qui n'est pas moins désagréable. Un ami intime de mon maître m'a rencontré en chemin, et m'a dit que, pour aller plus vite et gagner deux lieues, mon maître avait été, de Madrid, passer le bac d'Aceca, qu'il couchait cette nuit à Orgaz, et qu'il lui avait donné douze écus pour me les remettre, avec ordre d'aller le rejoindre à Séville, où il m'attendrait. Mais

L’ttLTOTHB 88RVAKTE. l46 cela ne peut être; il ne sera pas dit que je laisserai mon ami, mon camarade, en prison et dans un si grand péril. Mon maître m’excusera quant à présent. D’ailleurs, c’est un si bon et si brave homme, qu’il me pardonnera toute faute commise envers lui , pourvu que je n’en commette point envers mon camarade. Que votre grâce , seigneur maître, me fasse la faveur de prendre cet argent, et de pourvoir à cette alTaire. Pendant que cette somme se dépensera , j’écrirai à mon seigneur ce qui arrive, et je sais qu’il m’enverra assez d’argent pour nous tirer de toute espèce de péril. » L’hôtelier ouvrit les yeux d’une aune, joyeux de voir comment il guérissait de la perte de son âne. Il prit l’argent, et se mit à consoler Tomas. n J'ai à Tolède , lui dit-il , des personnes de telle qualité qu’elles peuvent beaucoup sur la justice , principalement une dame religieuse, parente du corrégidor, qui le mène par le bout du nez. Une blanchisseuse du couvent de cette religieuse a une fille qui est intime amie de la sœur d’un moine fort connu du confesseur de ladite religieuse. Or, cette blanchisseuse lave le linge de la maison , et , pourvu qu’elle demande à sa fille, ce qu’elle fera sans aucun doute , de parler à la sœur du moine, pour qu'elle parle à son frère , pour qu’il parle au confesseur, et le confesseur à la religieuse , et pourvu que la religieuse, ce qui sera chose facile , veuille bien donner un billet pour le corrégidor, où elle le priera instamment de s’intéresser à l’atfaire de Lope, on pourra certainement espérer une heureuse issue. Mais , toutefois, c'est sous la condition que le porteur d’eau ne s’avise pas de mourir, et Digitized by Google

x’iLLUSTRE SE&VABTE. »4; qu’on ne manque point de graisse pour graisser les i.ninistres de la justice, car, s’ils ne sont pas bien graisse ils grognent plus que des charrettes h bœufs.’» Tomas s’amusa beaucoup des offres de protection que* lui faisait son maître , ainsi que des ricochets infinis par lesquels lui arrivait celte protection ; et bien qu’il reconnût que le madré compère avait plutôt parlé par gausserie que par innocence, il lui sut gré, touteii)is, de sa bonne volonté, et lui remit l’argent, en y a joutant la promesse d'en trouver davantage , tant il avait confiance en son seigneur. Quant à la Arguell s , dès qu'elle vit qu’on tenait en laisse son nouveau i bon ami , elle courut à la prison pour lui porter à manger; mais on ne lui permit pas de le voir, ce qui 1. a fit revenir très-courroucée et très-mécontente , sa ms quelle abandonnât pourtant son honnête projet. Finale ment , au bout de quinze jours , le blessé était hor s de péril , et , cinq jours après , le chirurgien déc lara cpi'il était entièrement guéri. Pendant ce temps ., Tomas s’étâit arrangé pour faire venir cinquante (Icus de Séville, et, les tirant de sa poche, il les rem it à l'hôtelier avec de feintes lettres et un mandat supposé de son seigneur. Comme il importait fort pe' a à l'hôtelier de vérifier la réalité de cette correspon dance , il prit la somme , qui , étant en beaux écus < J'or, lui faisait plaisir à voir. Pour six ducats , le bl' essé abandonna sa plainte, et l’Âsturien fut condam.né à dix autres ducats , aux frais et dépens, et à la r,onfiscation de l’âne. Il sortit de prison, mais il ne voulut pas retourner viivrc avec son camarade, lui dunjiaiit pour excuse que , pendant les jours qu’il Digilized by Google

qu'on ne manque point de graisse pour graisser les ministres de la justice, car, s'ils ne sont pas bien graissés, ils grognent plus que des charrettes à bœufs. »

Tomas s'amusa beaucoup des offres de protection que lui faisait son maître, ainsi que des ricochets infinis par lesquels lui arrivait cette protection ; et bien qu'il reconnût que le madré compère avait plutôt parlé par gausserie que par innocence, il lui sut gré, toutefois, de sa bonne volonté, et lui remit l'argent, en y ajoutant la promesse d'en trouver davantage, tant il avait confiance en son seigneur. Quant à la Arguello, dès qu'elle vit qu'on tenait en laisse son nouveau bon ami, elle courut à la prison pour lui porter à manger; mais on ne lui permit pas de le voir, ce qui la fit revenir très-courroucée et très-mécontente, sans qu'elle abandonnât pourtant son honnête projet.

Finalement, au bout de quinze jours, le blessé était hors de péril, et, cinq jours après, le chirurgien déclara qu'il était entièrement guéri. Pendant ce temps, Tomas s'était arrangé pour faire venir cinquante écus de Séville, et, les tirant de sa poche, il les remit à l'hôtelier avec de feintes lettres et un mandat supposé de son seigneur. Comme il importait fort peu à l'hôtelier de vérifier la réalité de cette correspondance, il prit la somme, qui, étant en beaux écus d'or, lui faisait plaisir à voir. Pour six ducats, le blessé abandonna sa plainte, et l'Asturien fut condamné à dix autres ducats, aux frais et dépens, et à la confiscation de l'âne. Il sortit de prison, mais il ne voulut pas retourner vivre avec son camarade, lui donnant pour excuse que, pendant les jours qu'il

L U.LUSTRE SERVANTE. i48 avait passes en prison , la Arguello l’avait visité , et lui. avait fait une déclaration d'amour, chose pour lui ‘il désagréable et si fâcheuse, qu’il aimerait mieux se laisser pendre que de répondre aux désirs dea>tte femelle. « Ce que je pense faire , ajouta-t-il , puir jque tu es bien résolu à poursuivre ton dessein , c’es^i d’acheter un Ane et de faire le métier de porteur (l’eau, pendant (jue nous resterons à Tolède. A la fav eur de ce prétexte, je ne serai ni jugé , ni arrêté com me vagabond, et avec une seule charge d’eau, je pourrai, me promener toute la journée par la ville, e n regardant les niaises' à ma fantaisie. — Ce sera pl utôt, répondit Avendaho, des belles que des niaisr s que tu regarderas dans cette ville, qui a la réput tation de posséder les plus aimables femmes de 1’ Espagne, celles chez qui vont de pair l’esprit et la be: ïuté. Vois plutôt Costanza ; du superflu de ses atti ails , elle pourrait enrichir, non-seulement les beauté s de cette ville , mais celles du monde entier. — To ut beau , seigneur Tomas , répliqua Lope, n’allons | >as si vite ni si loin dans les louanges de madame 1’ écureuse , si vous ne voulez que, vous tenant déjà poc ir fou , je vous tienne encore pour hérétique. — Écur euse! reprit Tomas, tu appelles ainsi Costanza, frëi 'e Lope? Dieu te le pardonne, et te fasse reconnai ^tre ton erreur! — Comment donc! n’est-elle pas éc ureuse? repartit l’Asturien. — Jusqu’à présent du moi ns, dit Tomas, je suis encore à lui voir laver la pre mière assiette. — Qu’importe, répliqua Lope, que t u ne ' Mirar bobos a le meme scds (jac nos expressions badau'dcr, gober les mouclies. Digitized by Google

ï. tLLl’SniE SERVANTE. *49 lui aies pas vu laver la première assiette, si tn lui as vu laver la seconde ou la centième? — Je te dis, frère, s’écria Tomas, qu’elle n’écure point, et ne s’occupe à autre chose qu’à son travail d’aiguille et à la garde de l’argenterie , qui est fort nombreuse en ce logis. — Alors, reprit Lope, pourquoi l’appelle-t-on dans toute la ville l’ëcureuse illustre , s’il est vrai qu’elle n’écure pas? mais c’est sans doute parce qu’elle lave de l’argenterie , et non de la faïence , qu’on lui donne le nom d’illustre. Au reste, laissons cela de côté, et dis-moi , Tomas , en quel état sont tes espérances. — En l’état de désespoir, répondit Tomas. Pendant tons les jours que tu as été prisonnier, je n’ai pu lui dire une seule parole, et à toutes celles que les hôtes lui adressent , elle ne fait d’autre réponse que baisser les yeux , sans ouvrir les lèvres. Telles sont sa réserve et son honnêteté , qu’elle n’enchante pas moins par sa pudeur que par ses charmes. Ce qui me fait perdre toute patience , c’est de savoir que le fils du corrégidor , jeune homme entreprenant et quelque peu téméraire , meurt pour ses beaux yeux , et lui fait la cour avec des sérénades. Peu de nuits se passent sans qu’il lui en donne, et avec si peu de mystère, que, dans ce que chantent les musiciens, ils la nomment, la louent et la célèbrent. Mais elle n’entend rien de tout cela , et , du soir jusqu’au matin , ne sort pas de la chambre de sa maîtresse, bouclier qui n’empéchc pas cependant que la flèche aigue de la jalousie ne me perce le cœur. — Eh bien ! reprit Lope , que penses-tu faire devant l’impo'^sibilité que te présente la conquête de cette Porcic , de cette Pénélope , de cette Minerve, qui, sous la figure d’une servante, Digitized by Google

lui aies pas vu laver la première assiette, si tu lui as vu laver la seconde ou la centième? — Je te dis, frère, s'écria Tomas, qu'elle n'écure point, et ne s'occupe à autre chose qu'à son travail d'aiguille et à la garde de l'argenterie, qui est fort nombreuse en ce logis. — Alors, reprit Lope, pourquoi l'appelle-t-on dans toute la ville l'écureuse illustre, s'il est vrai qu'elle n'écure pas? mais c'est sans doute parce qu'elle lave de l'argenterie, et non de la faïence, qu'on lui donne le nom d'illustre. Au reste, laissons cela de côté, et dis-moi, Tomas, en quel état sont tes espérances. — En l'état de désespoir, répondit Tomas. Pendant tous les jours que tu as été prisonnier, je n'ai pu lui dire une seule parole, et à toutes celles que les hôtes lui adressent, elle ne fait d'autre réponse que baisser les yeux, sans ouvrir les lèvres. Telles sont sa réserve et son honnêteté, qu'elle n'enchante pas moins par sa pudeur que par ses charmes. Ce qui me fait perdre toute patience, c'est de savoir que le fils du corrégidor, jeune homme entreprenant et quelque peu téméraire, meurt pour ses beaux yeux, et lui fait la cour avec des sérénades. Peu de nuits se passent sans qu'il lui en donne, et avec si peu de mystère, que, dans ce que chantent les musiciens, ils la nomment, la louent et la célèbrent. Mais elle n'entend rien de tout cela, et, du soir jusqu'au matin, ne sort pas de la chambre de sa maîtresse, bouclier qui n'empêche pas cependant que la flèche aiguë de la jalousie ne me perce le cœur. — Eh bien! reprit Lope, que penses-tu faire devant l'impossibilité que te présente la conquête de cette Porcie, de cette Pénélope, de cette Minerve, qui, sous la figure d'une servante,

 d’unâ ëcureuse , t’enflamme d’amour et te tient en serrage ? — Moffue-toi de moi , ami Lope , tant qu’ü te plaira , répondit Tomas ; je sais que je suis amoureux du plus ravissant visage qu’ail pu former la nature, et de la plus incomparable honnêteté qui se puisse aujourd’hui rencontrer en ce monde. C’est Costanza quelle se nomme, non Porcie, Pénélope ou Minerve^ elle est servante dans une auberge, je ne puis le nier ; mais que puis-je faire , si le destin, par une force occulte , et la raison , par un choix réfléchi , me poussent à l’adorer? Écoute, ami, poursuivit Tomas; je ne sais comment le dire de quelle manière l’amour élève si haut à mes yeux ce vil objet, cette écureuse, comme tu l’appelles, qu'en voyant la réalité je ne la vois plus , et que, la connaissant, je la méconnais. Il m’est impossible, quelque eifort que je fasse , de contempler un instant , si I on peut ainsi dire, la bassesse de sa condition ; car aussitôt sa beauté, sa grâce, son calme, sa pudeur, effacent cette pensée de mon âme , et me font entendre que, sous cette écorce grossière , doit être cachée , enfouie, quelque mine de grande valeur et de mérite éclatant. Enfin, quoi qu’il en soit, je l'aime, je la chéris, et non de cet amour vulgaire que j’ai ressenti pour d’autres, mais d’un amour si pur, qu’il ne s’étend pas plus loin qu’au désir de la servir et de m’en fLire aimer, pas plus loin qu’à faire payer d’un honnête retour ce qu’elle doit à mon affection non moins honnête. » A ces mots, l’Asturien jeta un grand cri, et comme s'il eût déclamé , il s’écria : « O platonique amour ! ô écureuse illustre ! ô temps heureux que le nôtre , où Digilized by Google

d'une écureuse, t'enflamme d'amour et te tient en servage? — Moque-toi de moi, ami Lope, tant qu'il te plaira, répondit Tomas; je sais que je suis amoureux du plus ravissant visage qu'ait pu former la nature, et de la plus incomparable honnêteté qui se puisse aujourd'hui rencontrer en ce monde. C'est Costanza qu'elle se nomme, non Porcie, Pénélope ou Minerve; elle est servante dans une auberge, je ne puis le nier; mais que puis-je faire, si le destin, par une force occulte, et la raison, par un choix réfléchi, me poussent à l'adorer? Écoute, ami, poursuivit Tomas; je ne sais comment te dire de quelle manière l'amour élève si haut à mes yeux ce vil objet, cette écureuse, comme tu l'appelles, qu'en voyant la réalité je ne la vois plus, et que, la connaissant, je la méconnais. Il m'est impossible, quelque effort que je fasse, de contempler un instant, si l'on peut ainsi dire, la bassesse de sa condition; car aussitôt sa beauté, sa grâce, son calme, sa pudeur, effacent cette pensée de mon âme, et me font entendre que, sous cette écorce grossière, doit être cachée, enfouie, quelque mine de grande valeur et de mérite éclatant. Enfin, quoi qu'il en soit, je l'aime, je la chéris, et non de cet amour vulgaire que j'ai ressenti pour d'autres, mais d'un amour si pur, qu'il ne s'étend pas plus loin qu'au désir de la servir et de m'en faire aimer, pas plus loin qu'à faire payer d'un honnête retour ce qu'elle doit à mon affection non moins honnête. »

A ces mots, l'Asturien jeta un grand cri, et comme s'il eût déclamé, il s'écria : « O platonique amour! ô écureuse illustre! ô temps heureux que le nôtre, où

l’illusthe servante. l5t nous voyons que la beauté fait naître un amour sans malice, que l'Iionnétetë enflamme sans embraser, que la grâce fait plaisir à voir sans donner de tentation , que la bassesse d’une humble condition force à ëlever l’objet aimë au sommet de la roue de celle qu’on nomme Fortune ! ô mes pauvres thons chëris, qui allez passer cette année entière sans être visités de celui qui vous aime et vous regrette si vivement ! Mais, l’an qui vient , je me corrigerai de façon que les patrons de mes chères madragues n'auront plus à se plaindre de moi. — Je vois bien, Asturien, reprit Tomas , combien tu te moques ouvertement. Ce que tu pourrais faire , c’est de t’en aller tout bonnement à tes pêcheries; moi, je resterai dans mon auberge , et tu me trouveras au retour. Si tu veux emporter l’argent qui te revient , je vais te le donner ; après cela , va en paix , et que chacun suive le chemin où le destin le conduit. — Je te croyais plus d’esprit , répliqua Lope ; ne vois-tu pas que je parle en plaisantant ? Moi qui sais que tu parles sérieusement , sérieusement je te servirai en tout ce qui te fera plaisir. Je ne te demande qu’une chose , en retour de toutes celles que je pense faire pour ton service : c’est que tu ne me mettes jamais en passe d’être courtisé et sollicité par la Arguello. Je perdrais plutôt ton amitié que de courir le danger de gagner la sienne. Vive Dieu ! ami, elle parle plus qu’un juge rapporteur , et son haleine sent la lie de vin à une dcmi-liene ; toutes ses dents du haut sont postiches et je crois de plus que ses cheveux sont une perrij^^g Ce n’est pas tout ; pour réparer tous ces dé«»depuis qu’elle m’a découvert sa ' «^ires , .iiechante intention , Digitized by Google

nous voyons que la beauté fait naître un amour sans malice, que l'honnêteté enflamme sans embraser, que la grâce fait plaisir à voir sans donner de tentation, que la bassesse d'une humble condition force à élever l'objet aimé au sommet de la roue de celle qu'on nomme Fortune ! ô mes pauvres thons chéris, qui allez passer cette année entière sans être visités de celui qui vous aime et vous regrette si vivement ! Mais, l'an qui vient, je me corrigerai de façon que les patrons de mes chères madragues n'auront plus à se plaindre de moi. — Je vois bien, Asturien, reprit Tomas, combien tu te moques ouvertement. Ce que tu pourrais faire, c'est de t'en aller tout bonnement à tes pêcheries; moi, je resterai dans mon auberge, et tu me trouveras au retour. Si tu veux emporter l'argent qui te revient, je vais te le donner; après cela, va en paix, et que chacun suive le chemin où le destin le conduit. — Je te croyais plus d'esprit, répliqua Lope; ne vois-tu pas que je parle en plaisantant? Moi qui sais que tu parles sérieusement, sérieusement je te servirai en tout ce qui te fera plaisir. Je ne te demande qu'une chose, en retour de toutes celles que je pense faire pour ton service : c'est que tu ne me mettes jamais en passe d'être courtisé et sollicité par la Arguello. Je perdrais plutôt ton amitié que de courir le danger de gagner la sienne. Vive Dieu ! ami, elle parle plus qu'un juge rapporteur, et son haleine sent la lie de vin à une demi-lieue; toutes ses dents du haut sont postiches et je crois de plus que ses cheveux sont une perruque. Ce n'est pas tout; pour réparer tous ces désastres, depuis qu'elle m'a découvert sa méchante intention,

J.'lLLl'STRE SERVAHTE. i5a elle s’est imaginée de se farder avec du blanc de])Iomb, et elle se jaspe si bien le visage , qu’il ne ressemble plus qu’à un mufle de plâtre. — Tout cela est vrai, répliqua Tomas, et la Galicienne qui me martyrise n’est pas si hideuse. Ce qu’il faut faire, c’est que tu ne couches plus que cette nuit dans l’auberge ; demain tu achèteras ton âne, et lu chercheras un autre logis; ainsi tu fuiras les attaques de la Arguello, tandis que je resterai exposé à celles de la Galicienne, et aux traits inévitables des yeux de ma Costanza. » Étant convenus de cela , les deux amis regagnèrent l’auberge, où la Arguello reçut l’Asturien avec de grands témoignages d’amour. La nuit venue , il y eut un hal U la porte du logis entre plusieurs garçons muletiers qui se trouvaient dans cette auberge et dans celles des environs. Ce fut l’Asturien qui joua de la guitare , et les danseuses furent , outre les deux Galiciennes et la Arguello , trois autres servantes d’une autre auberge. Bien des gens en manteaux se réunirent, plutôt avec l’envie de voir Costanza que le bal ; mais elle ne parut pas , et ne vint pas voir la danse , cc qui trompa bien des désirs. Lope touchait la guitare de telle sorte , qu’on disait qu’il la faisait parler. Les servantes lui demandèrent , et la Arguello avec plus d’instance qu’aucune autre , de chanter quelque romance. Il répondit que , pourvu qu’elles le dansassent ■ à la façon dont on ‘ Les compositions de mnsiqoe populaire en Espagne , comme les boléros, les seguidillas , etc. , sont à la fois des chansons et '-s danses. Cervantès donne ici un exemple intéressant de la ‘ <e composent ces chants et ces danSes. Ce sont ti«manière doux des improvisations faitel an - . . milieu des rocsi Digiiized by Google

l’iLLCSTEE SEEVAHTE. iS3 chante et dont on danse dans les comédies , il en chanterait un volontiers, et que, pour ne pas sc tromper , elles n’avaient qu’à faire ce qu’il leur dirait en chantant. Lope se nettoya bien la poitrine, en crachant deux ou trois fois ; pendant ce peu de temps , il pensa à ce qu’il devait dire, et comme il avait un esprit vif et facile, avec une heureuse fluidité d’improvisation, il commença à chanter de la sorte : « Que la belle Arguello s'avance, jeune fille, une fois et pas plus, et qu’après avoir fait une révérence , elle retourne deux pas en arrière. U Ramenez-la par la main, vous qu’on appelle Barrabas , garçon muletier andaloux , chanoine du Compas * Des deux servantes galiciennes qui sont dans cetté auberge, faites avancer la plus jouillue, en manches de chemise et sans tablier. « Que Torote l’accroche, et que tous quatre ensemble , avec des changements et des contorsions , commencent un contrapas » Tout ce qu’avait jusque-là chanté l’Asturien fut exécuté au pied de la lettre par les danseurs et les danseuses; mais quand il vint à leur dire de commencer un coTitrapeis , le danseur muletier , qu’on appelait par sobriquet Barrabas , s’écria aussitôt ; n Eh ! frère musicien , prenez garde à ce que vous chantez , et ne reprochez à personne d’être mal vêtu, car il ii’y a personne ici qui soit en haillons, et chacun s'habille * Nom d’an quartier de Séville habité par la lie du peuple. * Pour comprendre ce qni va aaivre , il faut «avoir que les mots con trapos signifient avec de$ hailloni. Digitized by Google

chante et dont on danse dans les comédies, il en chanterait un volontiers, et que, pour ne pas se tromper, elles n'avaient qu'à faire ce qu'il leur dirait en chantant. Lope se nettoya bien la poitrine, en crachant deux ou trois fois ; pendant ce peu de temps, il pensa à ce qu'il devait dire, et comme il avait un esprit vif et facile, avec une heureuse fluidité d'improvisation, il commença à chanter de la sorte :

« Que la belle Arguello s'avance, jeune fille, une fois et pas plus, et qu'après avoir fait une révérence, elle retourne deux pas en arrière.

« Ramenez-la par la main, vous qu'on appelle Barrabas, garçon muletier andaloux, chanoine du Compas [1].

« Des deux servantes galiciennes qui sont dans cette auberge, faites avancer la plus joufflue, en manches de chemise et sans tablier.

« Que Torote l'accroche, et que tous quatre ensemble, avec des changements et des contorsions, commencent un *contrapas* [2]. »

Tout ce qu'avait jusque-là chanté l'Asturien fut exécuté au pied de la lettre par les danseurs et les danseuses ; mais quand il vint à leur dire de commencer un *contrapas*, le danseur muletier, qu'on appelait par sobriquet Barrabas, s'écria aussitôt : « Eh ! frère musicien, prenez garde à ce que vous chantez, et ne reprochez à personne d'être mal vêtu, car il n'y a personne ici qui soit en haillons, et chacun s'habille

[1] Nom d'un quartier de Séville habité par la lie du peuple.

[2] Pour comprendre ce qui va suivre, il faut savoir que les mots *con trapos* signifient *avec des haillons*.

i.*atvmB sEKTimrB.' l54 comme Diea le lui permet. » L’hôtelier s’aperçut de l’ignorance du garçon muletier : « Frère, lui dit-il, contraças est une danse étrangère , et non un reproche aux gens mal vêtus. — Si cela est , répliqua le muletier, pourquoi se mêler de faire ce qu’on ne sait pas ? qu’on joue des sarabandes, des chaconnes et des folies à b mode , et qu’on nous fasse aller comme on voudra *, il y a des gens ici qui sauront remplir la mesure jusqu'au goulot. » L’Asturien, sans répliquer un mot, continua sa chanson: « Faites donc entrer tontes les Vénus et tous les Adonis qui veulent s’en mêler, car la danse de la chaconne est plus vaste que la mer. « Mettez en branle les castagnettes , et baissez vos mains jusqu’à les frotter sur ce sable ou cette terre de fumier. « Tout le monde s'en est bien tiré , et je n’ai à gronder personne ; maintenant faites le signe de la croix, et donnez au diable deux figues de votre figuier ’ . « Crachez sur le malin , pour qu’il nous laisse divertir , bien que de la chaconne il n’ait guères coutume de s’éloigner. « Je change de musique , divine Arguello , plus belle qu’un hôpital, et puisque tu es ma nouvelle muse , accorde-moi ta faveur. La danse de la chaconne renferme la vie bonne *. « Là se trouve l’exercice que la santé rédame , et qui secoue des membres la paresse endormie. « Le rire bouillonne dans la poitrine de celui qui • On mit ce que vent dire faire la figue. ■ Mot pris de l’expression italienne la vi4a buona. Digiiized by Google

comme Dieu le lui permet. » L'hôtelier s'aperçut de l'ignorance du garçon muletier : « Frère, lui dit-il, *contrapas* est une danse étrangère, et non un reproche aux gens mal vêtus. — Si cela est, répliqua le muletier, pourquoi se mêler de faire ce qu'on ne sait pas ? qu'on joue des *sarabandes,* des *chaconnes* et des *folies* à la mode, et qu'on nous fasse aller comme on voudra ; il y a des gens ici qui sauront remplir la mesure jusqu'au goulot. » L'Asturien, sans répliquer un mot, continua sa chanson :

« Faites donc entrer toutes les Vénus et tous les Adonis qui veulent s'en mêler, car la danse de la *chaconne* est plus vaste que la mer.

« Mettez en branle les castagnettes, et baissez vos mains jusqu'à les frotter sur ce sable ou cette terre de fumier.

« Tout le monde s'en est bien tiré, et je n'ai à gronder personne ; maintenant faites le signe de la croix, et donnez au diable deux figues de votre figuier [1].

« Crachez sur le malin, pour qu'il nous laisse divertir, bien que de la *chaconne* il n'ait guères coutume de s'éloigner.

« Je change de musique, divine Arguello, plus belle qu'un hôpital, et puisque tu es ma nouvelle muse, accorde-moi ta faveur. La danse de la *chaconne* renferme la vie bonne [2].

« Là se trouve l'exercice que la santé réclame, et qui secoue des membres la paresse endormie.

« Le rire bouillonne dans la poitrine de celui qui

[1] On sait ce que veut dire faire la figue.

[2] Mot pris de l'expression italienne *la vita buona.*

1,'lLLVSmB SERVAHTB. X55 danse et de celai qui joue , de celui qui regarde la danse agile et de celui qui écoule la musique sonore. « Les pieds versent du vif-argent, tout le corps se fond en eau , et , au gré de leurs maîtres , les escarpins perdent leurs semelles. « L'élan et la légèreté rajeunissent chez les vieux, et chez les jeunes s'élèvent jusqu'au délire, car la danse de la chaconne renferme la vie bonne. c(Combien de fois cette noble dame a essayé , avec la gaie sarabande, le pésame et la perra-mora ' , <(De pénétrer par les fentes des maisons religieuses, pour y troubler l'honnéteté qui séjourne dans les saintes cellules! « Combien de fois fut-elle blâmée de ceux même qui l'adorent! car l'ami de la joie s'imagine, et le niais lui- même se figure que la danse de la chaconne renferme la vie bonne. « Cette Indienne couleur de mulâtre * , de qui la renommée rapporte quelle a commb plus de sacrilèges et d'iniquités que n'en fit Âroba , « Cette Indienne , de qui sont tributaires la foule des écureuses , la multitude des pages et l'armée des laquais , « Dit et jure , sans crever, que , malgré la personne du superbe Zambapalo ^ , elle est la fleur de la marmite , et que la seule chaconne renferme la vie bonne. » ' Nom* de danse* ancienne*. * Cervanlÿ* appelle ainsi la chaconne, parce qn'elle venait d'Amérique, comme toutes les antre* danses nommées dans cette chanson. * Antre danse da même temps et de si âme origine. Digitized by Google

danse et de celui qui joue, de celui qui regarde la danse agile et de celui qui écoute la musique sonore.

« Les pieds versent du vif-argent, tout le corps se fond en eau, et, au gré de leurs maîtres, les escarpins perdent leurs semelles.

« L'élan et la légèreté rajeunissent chez les vieux, et chez les jeunes s'élèvent jusqu'au délire, car la danse de la *chaconne* renferme la vie bonne.

« Combien de fois cette noble dame a essayé, avec la gaie *sarabande*, le *pésame* et la *perra-mora* [1],

« De pénétrer par les fentes des maisons religieuses, pour y troubler l'honnêteté qui séjourne dans les saintes cellules!

« Combien de fois fut-elle blâmée de ceux même qui l'adorent! car l'ami de la joie s'imagine, et le niais lui-même se figure que la danse de la *chaconne* renferme la vie bonne.

« Cette Indienne couleur de mulâtre [2], de qui la renommée rapporte qu'elle a commis plus de sacriléges et d'iniquités que n'en fit Aroba,

« Cette Indienne, de qui sont tributaires la foule des écureuses, la multitude des pages et l'armée des laquais,

« Dit et jure, sans crever, que, malgré la personne du superbe *Zambapalo* [3], elle est la fleur de la marmite, et que la seule *chaconne* renferme la vie bonne. »

[1] Noms de danses anciennes.

[2] Cervantès appelle ainsi la *chaconne*, parce qu'elle venait d'Amérique, comme toutes les autres danses nommées dans cette chanson.

[3] Autre danse du même temps et de même origine.

i56 i.’iLi.rsTHE sp,nvAHTE. Pendant que l’Astiirien chantait ainsi , toute la cohue des muletiers et des écureuses du bal , dont le nombre montait à douze, dansaient à se mettre en pièces. Mais lorsque Lope se préparait à continuer , en chantant des choses de plus gros volume et de plus riche substance que celles qu’il avait chantées jusquelà , un des nombreuxgens à manteaux qui regardaient le bal lui dit , sans se découvrir la figure : « Tais-toi , ivrogne , tais-toi , peau de bouc, sac à vin , poëte savetier, musicieti de travers. » D’autres se joignirent à celui-là, ajoutant tant d'injures et de moqueries, que Lope trouva bon de se taire. Mais les muletiers le trouvèrent si mal , que, sans l’hôtelier, qui les calma par de bonnes raisons, le diable allait entrer dans la danse; et certes, ils n’auraient pas manqué de jouer des poings, si dans ce moment le guet ne fût arrivé, et ne les eût fait tous rentrer chez eux. A peine la foule s’était-elle retirée, qu’une voix frappa les oreilles de tous ceux qui étaient encore éveillés dans le quartier. C’était celle d’un homme qui , assis sur une pierre , en face de l’auberge du Sevillano , chantait avec une si merveilleuse suavité , qu’il tint tous scs auditeurs en suspens , et les força de l’écouter jusqu’au bout. Mais celui qui se montra le plus attentif fut Tomas Pedro , comme étant celui qui avait le plus d’intérêt , non-seulemeut à écouter la musique, mais à entendre les paroles, tellement que, pour lui , ce ne fut pas écouter des chansons , mais des sentences d’excommunication qui lui perçaient l’ànie , car ce que le musicien chanta fut le romance suivant : « Où es-tu , pourquoi ne parais-tu point , sphère Digitized by Google

Pendant que l'Asturien chantait ainsi, toute la cohue des muletiers et des écureuses du bal, dont le nombre montait à douze, dansaient à se mettre en pièces. Mais lorsque Lope se préparait à continuer, en chantant des choses de plus gros volume et de plus riche substance que celles qu'il avait chantées jusque-là, un des nombreux gens à manteaux qui regardaient le bal lui dit, sans se découvrir la figure : « Tais-toi, ivrogne, tais-toi, peau de bouc, sac à vin, poëte savetier, musicien de travers. » D'autres se joignirent à celui-là, ajoutant tant d'injures et de moqueries, que Lope trouva bon de se taire. Mais les muletiers le trouvèrent si mal, que, sans l'hôtelier, qui les calma par de bonnes raisons, le diable allait entrer dans la danse; et certes, ils n'auraient pas manqué de jouer des poings, si dans ce moment le guet ne fût arrivé, et ne les eût fait tous rentrer chez eux.

A peine la foule s'était-elle retirée, qu'une voix frappa les oreilles de tous ceux qui étaient encore éveillés dans le quartier. C'était celle d'un homme qui, assis sur une pierre, en face de l'auberge du *Sevillano*, chantait avec une si merveilleuse suavité, qu'il tint tous ses auditeurs en suspens, et les força de l'écouter jusqu'au bout. Mais celui qui se montra le plus attentif fut Tomas Pedro, comme étant celui qui avait le plus d'intérêt, non-seulement à écouter la musique, mais à entendre les paroles, tellement que, pour lui, ce ne fut pas écouter des chansons, mais des sentences d'excommunication qui lui perçaient l'âme, car ce que le musicien chanta fut le *romance* suivant :

« Où es-tu, pourquoi ne parais-tu point, sphère

l'illlstke servante. ï5j céleste de la beauté, et, dans la vie humaine, de divine formation P « Ciel empyrée , où l’amour a sa demeure certaine ; premier mobile ■ , qui emporte après soi tous les bonheurs : « Fontaine cristalline où des eaux transparentes rafraîchissent et épurent les flammes de l'amour: <(Nouveau firmament, où deux étoiles réunies, sans emprunter leur lumière, éclairent la terre et le ciel : « Allégresse qui combat les tristesses confuses du père qui donne à ses enfants sépulture en son estomac ’ : « Filet invisible et subtil qui met en une dure prison le guerrier adultère qui triomphe dans les batailles^ : « Quatrième ciel , et second soleil , qui laisses le premier dans l'ombre , quand par hasard tu te laisses voir , car te voir est on hasard heureux : « Grave ambassadeur , qui parles avec une si gi'ande éloquence que tu persuades en te taisant , même plus que tu n’essaies de le faire : « Du second ciel tu n’as rien moins que la beauté , et du premier, rien moins que l’éclat de la lune. « Vous êtes cette sphère, Costanza, placée, par injustice de la fortune , dans un lieu dont l’indignité obscurcit vos mérites ; • Nom que Ptolomëe donne an ciel qni enveloppe et fait mouvoir tout les antres. * Le Temps. ' Allusion au filet où Vulcain prit Mars cl ^'cnus. Digitized by Google

i58 l’illttswb servante. « Réformez vous-même votre sort , en consentant à réduire la fierté en façons à la mode , le mépris en douceur. « Avec cela, vous verrez, madame, envier votre fortune par les orgueilleuses de leur naissance, par les hautaines de leur beauté. « Si vous voulez abréger le chemin , je vous offre en moi la plus pure et la plus vive ardeur qu'amour vit en aucune âme. » La fin de ces derniers vers et l’arrivée en volant de • deux moitiés de brique , ce fut l'affaire du même instant; et si , au lieu de frapper aux pieds du chanteur, elles l’eussent atteint au beau milieu de la tâte , elles lui auraient facilement tiré du cerveau la musique et la poésie. Le pauvre diable s'épouvanta, et se mit à courir le long de cette montée avec tant de hâte, qu’un lévrier même ne l’eût pas rattrapé : malheureuse condition des musiciens chats-huants et chauves-souris, toujours exposés à de semblables averses. Tous ceux qui avaient entendu la voix du lapidé la trouvèrent de leur goût; mais celui à qui elle plut davantage fut Tomas Pedro, qui admira le chant et le romance. Toutefois, il aurait voulu qu’une autre que Costanza fût l’occasion de tant de sérénades, bien qu’aucune n’arrivât jamais aux oreilles de la jeune fille. D’un avis contraire se trouva Barrabas, le garçon muletier, qui avait aussi écouté la musique; car dès qu’il vit fuir le musicien, il lui cria : « Val’en , imbécile , troubadour de Judas , et que les puces te mangent les yeux ! Qui diable t’a appris à chanter à une laveuse de vaisselle des histoires de Digiiized by Google

L’iLttSTRE SERVA5TE. tSg sphères et de cieax, l’appelant lundi, mardi et roues de fortune? Si tu lui avais dit, maudit sois-tu et quiconque a trouvé bonne ta chanson , si tu lui avais dit qu’elle est droite comme une asperge , hautaine comme un panache, blanche comme du lait, pudique comme un frère novice , intraitable comme une mule de louage , et plus dure que du mortier sec, elle aurait pu te comprendre , et se serait réjouie. Mais l’appeler ambassadeur, fdet, mobile, altesse et bassesse , c’est bon à dire à un écolier des frères ignorantins plutôt qu'à une écnreuse. Véritablement, il y a des poètes dans le monde qui écrivent des chansons où le diable n’entendrait rien. Pour mon compte , bien que je sois Barrabas , je n’ai pas compris le plus petit mot à celle qu’a chantée ce musicien; voyez un peu ce que fera Costanza. Mais elle s’en tire mieux , car elle est fourrée dans son lit, se moquant du Preste-Jean des Indes *. Ce musicien du moins n’est pas de ceux qu’amène le fils du corrégidor, car ils sont nombreux, et de temps en temps se laissent comprendre; mais celui-ci, diable m’emporte! il m’a fÜché tout rouge. » Tous cenx qui entendirent Barrabas s’amusèrent beaucoup de sa censure, et trouvèrent son avis fort judicieux. Après cela , chacun alla se coucher ; mais à peine ’ Lunet et Maries , ce qai forme un jeu de moU avec les noms de la lune et de Mars (luna et Marie). ' Persoona;;e proverbial i la façon du Juif errant. C’était, eroyait-on, un prince chrétien, à la fois roi et pritre, qui avait régné sur les confins de U Chine. Digiiized by Google

sphères et de cieux, l'appelant lundi, mardi [1], et roues de fortune? Si tu lui avais dit, maudit sois-tu et quiconque a trouvé bonne ta chanson, si tu lui avais dit qu'elle est droite comme une asperge, hautaine comme un panache, blanche comme du lait, pudique comme un frère novice, intraitable comme une mule de louage, et plus dure que du mortier sec, elle aurait pu te comprendre, et se serait réjouie. Mais l'appeler ambassadeur, filet, mobile, altesse et bassesse, c'est bon à dire à un écolier des frères ignorantins plutôt qu'à une écureuse. Véritablement, il y a des poëtes dans le monde qui écrivent des chansons où le diable n'entendrait rien. Pour mon compte, bien que je sois Barrabas, je n'ai pas compris le plus petit mot à celle qu'a chantée ce musicien; voyez un peu ce que fera Costanza. Mais elle s'en tire mieux, car elle est fourrée dans son lit, se moquant du Preste-Jean des Indes [2]. Ce musicien du moins n'est pas de ceux qu'amène le fils du corrégidor, car ils sont nombreux, et de temps en temps se laissent comprendre; mais celui-ci, diable m'emporte! il m'a fâché tout rouge. »

Tous ceux qui entendirent Barrabas s'amusèrent beaucoup de sa censure, et trouvèrent son avis fort judicieux.

Après cela, chacun alla se coucher; mais à peine

[1] *Lunes* et *Martes*, ce qui forme un jeu de mots avec les noms de la lune et de Mars (*luna* et *Marte*).

[2] Personnage proverbial à la façon du Juif errant. C'était, croyait-on, un prince chrétien, à la fois roi et prêtre, qui avait régné sur les confins de la Chine.

1 tio l.'jLn.»T1lE SERVAMTE. le l'cpos régnait-il , que Lope entendit frapper tout doucement à la porte de sa chambre. « Qui est là? » demanda-t-il. On lui répondit à voix basse : « Nous sommes la Arguello et la Galicienne ; ouvrez-nous , car nous mourons de froid. — Comment donc! s'écria Lope j nous sommes au milieu de la canicule. — Laisse là les bons mots , Lope , reprit la Galicienne^ lève-toi, et ouvre ta porte; nous venons parées comme des archiduchesses. — Des archiduchesses à celte heure ! repartit Lope , je n'en crois rien ; je m'imagine plutôt que vous êtes des sorcières ou de grandissimes coquines. Allez -vous -en, partez, ou sinon par la vie de... je fais serment; si je me lève, d'aller avec les crochets de ma ceinture de cuir vous rendre les fesses rouges comme des coquelicots. » Les deux femelles , qui s'entendirent répondre si vertement, et si différemment de ce qu'elles attendaient , eurent peur de la furie de l'Asturien , et , voyant leurs espérances déçues, leure projets frustrés, regagnèrent leur lit , tristes et l'oreille basse. Cependant, avant de quitter la porte , la Arguello alla mettre le groin au trou de la serrure , et dit : « Le miel n'est pas fait pour la bouche de l'Ane. » Après cela , comme si elle eût dit un grand axiome et tiré une juste vengeance , elle s'en retourna , comme on l'a dit, sur son triste grabat. Dès qu'il s'aperçut qu'elles étaient parties , Lope dit à Tomas Pedro , qui s'était éveillé : « Écoutez , Tomas , metlez-moi aux prises avec deux géants , obligez-moi, pour votre service , à démantibuler une demi-douzaine de lions , ou une douzaine entière , je le ferai plus aisément queboirc un verre de vin ; mais Digitized by Coogk

le repos régnait-il, que Lope entendit frapper tout doucement à la porte de sa chambre. « Qui est là? » demanda-t-il. On lui répondit à voix basse : « Nous sommes la Arguello et la Galicienne; ouvrez-nous, car nous mourons de froid. — Comment donc! s'écria Lope; nous sommes au milieu de la canicule. — Laisse là tes bons mots, Lope, reprit la Galicienne; lève-toi, et ouvre ta porte; nous venons parées comme des archiduchesses. — Des archiduchesses à cette heure! repartit Lope, je n'en crois rien; je m'imagine plutôt que vous êtes des sorcières ou de grandissimes coquines. Allez-vous-en, partez, ou sinon par la vie de... je fais serment; si je me lève, d'aller avec les crochets de ma ceinture de cuir vous rendre les fesses rouges comme des coquelicots. »

Les deux femelles, qui s'entendirent répondre si vertement, et si différemment de ce qu'elles attendaient, eurent peur de la furie de l'Asturien, et, voyant leurs espérances déçues, leurs projets frustrés, regagnèrent leur lit, tristes et l'oreille basse. Cependant, avant de quitter la porte, la Arguello alla mettre le groin au trou de la serrure, et dit : « Le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne. » Après cela, comme si elle eût dit un grand axiome et tiré une juste vengeance, elle s'en retourna, comme on l'a dit, sur son triste grabat.

Dès qu'il s'aperçut qu'elles étaient parties, Lope dit à Tomas Pedro, qui s'était éveillé : « Écoutez, Tomas, mettez-moi aux prises avec deux géants, obligez-moi, pour votre service, à démantibuler une demi-douzaine de lions, ou une douzaine entière, je le ferai plus aisément que boire un verre de vin; mais

L ILLUSTHE SERVANTE. l6l que TOUS me mettiez dans la nécessité de me prendre à bras-le-corps avec la Arguello ! oh non , j'aimerais mieux qu'on me tuât à coups de flèches. Voyez uu peu quelles damoiselles de Dannemarc ' le sort nous a envoyées cette nuit ; mais prenons patience, Dieu enverra le jour, et nous fera voir notre chemin. — Je t'ai déjà dit, ami , répondit Toraas , que tu peux faire à ta fantaisie, soit continuer ton pèlerinage, soit acheter l'âne et te faire porteur d'eau, comme tu en as le projet. — G' 'est à être porteur d'eau que je me décide , répliqua Lope. Mais dormons le peu qui reste jusqu'au jour, car j'ai la tête grosse comme un cuvier, et ne sois pas en train de deviser maintenant avec toi. » Les deux causeurs s'endormirent -, le jour vint , ils se levèrent ; Tomas alla distribuer l'orge, et Lope gagna le marché au bétail , qui est tout près , pour y acheter un âne qui fût bon et beau. , Or , il arriva que Tomas , entraîné par ses pensées et par l'occasion que lui offrait la solitude des heures de sieste, avait composé ijuelques vers amoureux , et les avait écrits sur le registre même où il tenait le compte de l'orge , avec l'intention de les mettre plus tard au net, et de déchirer ces feuilles. Mais avant de faire cela, dans un moment où il était sorti delà maison, ayant laissé le registre sur le coffre à l'orge , son maître le prit, et fouvrant pour voir où en était le compte, il tomba sur les vers , dont la lecture le surprit et le troubla. Il courut les porter à sa femme ; mais avant de les lui lire, il appela Costanza , et avec de grandes recommandations, mêlées de quelques menaces, il la > .1 > • , ' Personnage du roman à'Amadis dtt (rmih- ' t • II. Il Digitized by Google

que vous me mettiez dans la nécessité de me prendre à bras-le-corps avec la Arguello ! oh non, j'aimerais mieux qu'on me tuât à coups de flèches. Voyez un peu quelles damoiselles de Dannemarc [1] le sort nous a envoyées cette nuit ; mais prenons patience, Dieu enverra le jour, et nous fera voir notre chemin. — Je t'ai déjà dit, ami, répondit Tomas, que tu peux faire à ta fantaisie, soit continuer ton pèlerinage, soit acheter l'âne et te faire porteur d'eau, comme tu en as le projet. — C'est à être porteur d'eau que je me décide, répliqua Lope. Mais dormons le peu qui reste jusqu'au jour, car j'ai la tête grosse comme un cuvier, et ne suis pas en train de deviser maintenant avec toi. »

Les deux causeurs s'endormirent ; le jour vint, ils se levèrent ; Tomas alla distribuer l'orge, et Lope gagna le marché au bétail, qui est tout près, pour y acheter un âne qui fût bon et beau.

Or, il arriva que Tomas, entraîné par ses pensées et par l'occasion que lui offrait la solitude des heures de sieste, avait composé quelques vers amoureux, et les avait écrits sur le registre même où il tenait le compte de l'orge, avec l'intention de les mettre plus tard au net, et de déchirer ces feuilles. Mais avant de faire cela, dans un moment où il était sorti de la maison, ayant laissé le registre sur le coffre à l'orge, son maître le prit, et l'ouvrant pour voir où en était le compte, il tomba sur les vers, dont la lecture le surprit et le troubla. Il courut les porter à sa femme ; mais avant de les lui lire, il appela Costanza, et avec de grandes recommandations, mêlées de quelques menaces, il la

[1] Personnage du roman d'*Amadis de Gaule*.

t. ILl.USTKE SKKVANTE. i6a pressa de dire si Tomas Pedro , le garçon de l'orge, lui avait contë fleurette, ou dit quelque parole impertinente qui montrât qu'il fût épris d'elle. Costanza jura qu'il était encore à lui dire le premier mot sur ce sujet ou sur tout autre , et que jamais , même avec les yeux , il ne lui avait témoigné aucune mauvaise pensée. Ses maîtres la crurent, accoutumés qu'ils étaient à lui entendre toujours répondre la vérité ; ils la firent retirer, et l'bdtelier dit à sa femme ; « Je ne sais que penser de cela; il faut que vous sachiez, madame, que Tomas a écrit sur ce registre de l'orge des couplets qui m6 mettent la puce à l'oreille , et me font croire qu'il est amoureux de Coslan/a. — Voyons les couplets, t^pondit la femme, et je vous dirai ce qu'il en doit être. — Je n'en doute pas , répliqua le mari ; puisque vous êtes poète, vous en aurez bien vile deviné le sens. — Je ne suis pas poète , repartit la femme; mais vous savez bien que j'ai l'esprit éveillé, et que je sais n^citer en latin les quatre oraisons. — Vous feriez mieux de les réciter en espagnol , reprit ' l'hdlelier, car votre oncle le curé vous a déjà dit que vous disiez mille balivernes quand vous priiez Dieu en latin , et que vous ne priiez rien du tout. — Cette flèche vient du carquois de sa nièce , répondit la femme ; elle est envieuse de me voir tenir au bout des doigts mes heures en latin, et me promener tout à travers comme dans une vigne vendangée. — Qu'il en soit comme il vous plaira, répliqua l'Iiôte ; mais écoutez, voici les couplets ' : ' Ces couplets ou strophes sont semblables , pour la forme et le rbytfame , à ceux que chante Cardénio (Don ÇuidiolU, Digitized by Google

L ILLUSTRE SERVANTE. i63 « Qui trouve le bonheur d’amour? celui qui se tait. — Qui triomphe de sa rigueur? la constance. — Qui parvient à ses joies ? l’obstination. — De cette manière, je pourrais espérer une heureuse victoire , si, dans cette entreprise, mon âme se tait, reste coasüiQte et s’obstine. K Avec quoi se nourrit l’amour ? avec la faveur. — Avec quoi diminue sa violence ? avec l’injure. — Au contraire le dédain l’accroît , ou l’affaiblit. — De là , il parait clairement que mon amour sera immortel , puisque la cause de mon mal ne me fait injure , ni ne me favorise. a Celui qui désespère, qu’espère-t-il ? une mort entière. — Mais quelle mort remédie au mal ? celle qui n’est qu’à moitié. — Alors , il sera bon de mourir ; mieux vaut souffrir. — Car on dit communément , et cette vérité doit être admise, qu 'après l’orage furieux le calme reparaît. « Découvrirais-je ma passion ? dans l’occasion. — Mais si je n’en trouve jamais ? si, elle se trouvera. — La mort viendra en attendant-, non, élève à tel degré ta ibiet ton espérance , que, les connaissant, Costanza change tes pleurs en rire. » 1" partie, chapitre 27). Je crois devoir, comme dans le Dom Quichotte , citer la première strophe en original : i Quteo de amor rmluru balle î El que celU. i Qaleii trlunfe de «a aiperen? La flrineii. 4 Qnlen de akance àea elegrler La porfla. Deee Dodo bleu podrta Baperer dtcboa palma, tt ta «la emprem ml aima CaUi , mtk 0rnM, y parfla. Digitized by Google

« Qui trouve le bonheur d'amour ? celui qui se tait. — Qui triomphe de sa rigueur ? la constance. — Qui parvient à ses joies ? l'obstination. — De cette manière, je pourrais espérer une heureuse victoire, si, dans cette entreprise, mon âme se tait, reste constante et s'obstine.

« Avec quoi se nourrit l'amour ? avec la faveur. — Avec quoi diminue sa violence ? avec l'injure. — Au contraire le dédain l'accroît, ou l'affaiblit. — De là, il paraît clairement que mon amour sera immortel, puisque la cause de mon mal ne me fait injure, ni ne me favorise.

« Celui qui désespère, qu'espère-t-il ? une mort entière. — Mais quelle mort remédie au mal ? celle qui n'est qu'à moitié. — Alors, il sera bon de mourir ; mieux vaut souffrir. — Car on dit communément, et cette vérité doit être admise, qu'après l'orage furieux le calme reparaît.

« Découvrirais-je ma passion ? dans l'occasion. — Mais si je n'en trouve jamais ? si, elle se trouvera. — La mort viendra en attendant ; non, élève à tel degré ta foiet ton espérance, que, les connaissant, Costanza change tes pleurs en rire. »

Ire partie, chapitre 27). Je crois devoir, comme dans le *Don Quichotte*, citer la première strophe en original :

¿ Quien de amor venturas halla ?
El que calla.
¿ Quien triunfa de su aspereza ?
La firmeza.
¿ Quien da alcance á su alegria ?
La porfia.
Dese modo bien podria
Esperar dichosa palma,
Si en esta empresa mi alma
Calla, está firme, y porfia.

 « Y a-t-il autre chose? dit l’hôtesse. — Non, répondit le mari -, mais que vous semble de ces vers ? — La première chose à faire , reprit-elle , c’est de s’assurer s’ils sont de Tomas. — Il n’y a nul doute à cela , répliqua le mari , car l’écriture du compte de l'orge et celle des couplets est absolument la même , sans qu’on puisse le nier. — Kcoutez, mari , dit l'hôtesse , à ce que je vois , bien que les couplets nomment Costanza, ce qui peut faire penser qu’ils ont été faits pour elle , cependant nous ne pouvons l’afTirmer en toute vérité comme si nous avions vu Tomas les écrire; et d’ailleurs, il y a d’autres Coslanzas que la nôtre dans le monde. Mais quand même ce serait pour celle-ci , il ne dit rien là qui la déshonore , et ne lui demande rien qu’elle ait à refuser. Soyons sur nos gardes, et prévenons la petite fille. S’il est amoureux d’elle , bien sûr qu’il lui fera d’autres couplets , et qu’il tâchera de les lui donner. — Ne vaudrait-il pas mieux, dit le mari, nous délivrer de ces embarras, et le renvoyer de la maison ? — C’est dans votre main , répondit l’hôtesse ; mais , en vérité , suivant ce que vous dites vous-même , ce garçon sert de telle sorte , qu’il y aurait conscience à le mettre dehors pour un si frivole motif. — Vous avez raison, dit le mari, ayons l’œil ouvert, comme vous dites, et le temps nous dira ce qu’il faudra faire. » Une fois d’accord sur ce point , l’hôtelier alla remettre le livre où il l’avait pris. De son côté , Tomas revint tout empressé chercher son registre, et, l’ayant trouvé, pour n’avoir plus à craindre de nouvelles alarmes, il transcrivit lescouplifls , déchira les feuilles où ils étaient écrits , et résolut de s’aventurer à déDigitized by Google

« Y a-t-il autre chose? dit l'hôtesse. — Non, répondit le mari ; mais que vous semble de ces vers ? — La première chose à faire, reprit-elle, c'est de s'assurer s'ils sont de Tomas. — Il n'y a nul doute à cela, répliqua le mari, car l'écriture du compte de l'orge et celle des couplets est absolument la même, sans qu'on puisse le nier. — Écoutez, mari, dit l'hôtesse, à ce que je vois, bien que les couplets nomment Costanza, ce qui peut faire penser qu'ils ont été faits pour elle, cependant nous ne pouvons l'affirmer en toute vérité comme si nous avions vu Tomas les écrire ; et d'ailleurs, il y a d'autres Costanzas que la nôtre dans le monde. Mais quand même ce serait pour celle-ci, il ne dit rien là qui la déshonore, et ne lui demande rien qu'elle ait à refuser. Soyons sur nos gardes, et prévenons la petite fille. S'il est amoureux d'elle, bien sûr qu'il lui fera d'autres couplets, et qu'il tâchera de les lui donner. — Ne vaudrait-il pas mieux, dit le mari, nous délivrer de ces embarras, et le renvoyer de la maison ? — C'est dans votre main, répondit l'hôtesse ; mais, en vérité, suivant ce que vous dites vous-même, ce garçon sert de telle sorte, qu'il y aurait conscience à le mettre dehors pour un si frivole motif. — Vous avez raison, dit le mari, ayons l'œil ouvert, comme vous dites, et le temps nous dira ce qu'il faudra faire. »

Une fois d'accord sur ce point, l'hôtelier alla remettre le livre où il l'avait pris. De son côté, Tomas revint tout empressé chercher son registre, et, l'ayant trouvé, pour n'avoir plus à craindre de nouvelles alarmes, il transcrivit les couplets, déchira les feuilles où ils étaient écrits, et résolut de s'aventurer à dé-

1. ILLUSTRE SERVANTE. i65 couvrir ses vœux à Costanza , dès qu'une occasion s'offrirait. Mais comme la jeune fille était toujours montée sur les étriers de sa réserve et de sa vertu , elle ne donnait à personne le temps de la regarder, à plus forte raison d'entrer en conversation avec elle ; et comme il y avait d'ordinaire dans l'auberge tant de gens réunis et tant d'yeux ouverts , la difficulté de lui parler s'augmentait encore, ce qui désespérait le pauvre amoureux. Mais pourtant , ce jour-là , Costanza s'étant montrée avec un lionnet qui lui enveloppait les jones, étayant répondu à quelqu'un qui lui demandait pourquoi elle avait mis celte coiffe , ({u'elle souffrait d'un grand mal de dents , Tomas , à qui ses désirs aiguisaient l'esprit , s'avisa sur-le-champ de ce qu'il avait à faire. — Mademoiselle Costanza , dit-il , je vous donnerai par écrit une oraison , telle qu'après l'avoir récitée deux fois , elle vous ôtera la douleur comme avec la main. — Bien obligée , répondit Costanza , et je dirai cette oraison , car je sais lire. — C'est sous la condition , reprit Tomas , que vous ne la montrerez à personne, car je l'estime beaucoup, et il ne faudrait pas que, pour être sue de plusieurs, elle perdit de son prix. — Je vous promets , Tomas , repartit Costanza , que je ne la communiquerai à personne. Mais donnez-la-moi vile , car la douleur me tourmente beaucoup. — Je vais la transcrire par cœur, répondit Tomas , et sur-le-champ je vous la donnerai. » Tels furent les premiers propos qu'échangèrent Tomas et Costanza, en tout le temps qui s'était écoulé depuis qu'il était à la maison , c'est-à-dire depuis plus de vingt-quatre jours. Tomas se relira, Digitized by Google

couvrir ses vœux à Costanza, dès qu'une occasion s'offrirait. Mais comme la jeune fille était toujours montée sur les étriers de sa réserve et de sa vertu, elle ne donnait à personne le temps de la regarder, à plus forte raison d'entrer en conversation avec elle; et comme il y avait d'ordinaire dans l'auberge tant de gens réunis et tant d'yeux ouverts, la difficulté de lui parler s'augmentait encore, ce qui désespérait le pauvre amoureux.

Mais pourtant, ce jour-là, Costanza s'étant montrée avec un bonnet qui lui enveloppait les joues, et ayant répondu à quelqu'un qui lui demandait pourquoi elle avait mis cette coiffe, qu'elle souffrait d'un grand mal de dents, Tomas, à qui ses désirs aiguisaient l'esprit, s'avisa sur-le-champ de ce qu'il avait à faire. — Mademoiselle Costanza, dit-il, je vous donnerai par écrit une oraison, telle qu'après l'avoir récitée deux fois, elle vous ôtera la douleur comme avec la main. — Bien obligée, répondit Costanza, et je dirai cette oraison, car je sais lire. — C'est sous la condition, reprit Tomas, que vous ne la montrerez à personne, car je l'estime beaucoup, et il ne faudrait pas que, pour être sue de plusieurs, elle perdît de son prix. — Je vous promets, Tomas, repartit Costanza, que je ne la communiquerai à personne. Mais donnez-la-moi vite, car la douleur me tourmente beaucoup. — Je vais la transcrire par cœur, répondit Tomas, et sur-le-champ je vous la donnerai. »

Tels furent les premiers propos qu'échangèrent Tomas et Costanza, en tout le temps qui s'était écoulé depuis qu'il était à la maison, c'est-à-dire depuis plus de vingt-quatre jours. Tomas se retira,

 écrivit l'oraison, et trouva moyen de la donner à Coslanza sans que personne le vit. Celle-ci , avec un grand plaisir et une dévotion plus grande encore, entra dans une chambre où elle était seule , ouvrit le papier, et vit qu'il était ainsi conçu : « Dame de mon Ame, je suis un gentilhomme natif « de Burgos. Si je survis à mon père , j'hériterai d'un « majorai de six mille ducats de rente. Au bruit de « votre beauté, dont bien des langues s'occupent, « j'ai quitté ma patrie , j'ai changé d'habit, et dans « le cMtume où vous me voyez, je suis venu me m mettre au service de votre maître. Si vous vouliez « devenir le mien, par les moyens qui conviendraievt « le mieux à votre honnêteté , voyez quelles preuves « vou» exigez de moi pour être convaincue que je « dis la vérité. Une fois que vous le serez , et si c'est « votre bon plaisir, je deviendrai votre époux , et je « me tiendrai pour le plus heureux des hommes. A M présent, je ne vous demande qu'une chose, c'est « que vous ne repoussiez pas dans la rue des pensées * aussi tendres et aussi pures que les miennes. Si « votre maître sait cela, et ne croit pas à ma sincérité, « il m'exilera de votre présence , ce qui sera la même « chose que me condamner à la mort. Laissez-moi , « mademoiselle, laissez-moi vous voir, jusqu'à ce « que vous me croyiez, considérant que celui-là ne « mérite point le rigoureux châtiment de ne plus vous »< voir, qui n'a commis d'autre faute que de vous ado« rer. Avec les yeux vous pouvez me répondre , en « cachette de tous ceux qui sont sans cesse fixés sur « vous , car les vôtres sont tels , qu'ils tuent par lent « colère « et qu'ils ressuscitent par leur compassion. »
Digiiized by Google

écrivit l'oraison, et trouva moyen de la donner à Costanza sans que personne le vît. Celle-ci, avec un grand plaisir et une dévotion plus grande encore, entra dans une chambre où elle était seule, ouvrit le papier, et vit qu'il était ainsi conçu :

« Dame de mon âme, je suis un gentilhomme natif « de Burgos. Si je survis à mon père, j'hériterai d'un « majorat de six mille ducats de rente. Au bruit de « votre beauté, dont bien des langues s'occupent, « j'ai quitté ma patrie, j'ai changé d'habit, et dans « le costume où vous me voyez, je suis venu me « mettre au service de votre maître. Si vous vouliez « devenir le mien, par les moyens qui conviendraient « le mieux à votre honnêteté, voyez quelles preuves « vous exigez de moi pour être convaincue que je « dis la vérité. Une fois que vous le serez, et si c'est « votre bon plaisir, je deviendrai votre époux, et je « me tiendrai pour le plus heureux des hommes. A « présent, je ne vous demande qu'une chose, c'est « que vous ne repoussiez pas dans la rue des pensées « aussi tendres et aussi pures que les miennes. Si « votre maître sait cela, et ne croit pas à ma sincérité, « il m'exilera de votre présence, ce qui sera la même « chose que me condamner à la mort. Laissez-moi, « mademoiselle, laissez-moi vous voir, jusqu'à ce « que vous me croyiez, considérant que celui-là ne « mérite point le rigoureux châtiment de ne plus vous « voir, qui n'a commis d'autre faute que de vous ado- « rer. Avec les yeux vous pouvez me répondre, en « cachette de tous ceux qui sont sans cesse fixés sur « vous, car les vôtres sont tels, qu'ils tuent par leur « colère, et qu'ils ressuscitent par leur compassion. »

L IUL0STBE SnVÂIlTX. 167 Pendant le temps qne Tomas s'imagina qne Costanza avait ëtë lire son billet , le cnriir lui battit sans relâche , craignant et espérant , soit l'arrêt de sa mort, soit la confirmation de sa vie. Costanza parut sur ces entrefaites, si belle, quoique ayant le visage à déni voilé , que si ses attraits eussent pu recevoir de quelque accident on nouvel éclat , on aurait pu Ære que l'émotion d'avoir vu dans le papier de Tomas une chose si différente de ce qu'elle pensait y voir, avait encore accru sa beauté. Elle approcha, tenant à la main ce papier, qu'elle avait mis en pièces, et dit à Tomas , qui pouvait à peine se soutenir : « Frère Tomas, cette oraison que tu m'as donnée paraît plutdt un sortilège et une tromperie qu'une sainte prière ; je ne veux donc ni la croire, ni en faire usage, et pour cela je l'ai déchirée, afin qu'elle ne soit vue d'aucune autre personne, plus crédule que moi. Apprends d'autres oraisons fdus faciles, car celle-ci, il est impossible qu'elle te serve à rien. » Cela dit, elle rentra auprès de sa maîtresse, et Tomas resta tout stupéfait, mais un peu constdé néanmoins , en voyant que dans le cœur seul de Costanea demeurait déposé le secret de ses vœux , et pensant que , puisqu'elle ne l'avait pas révélé à son maître, il ne courait pas du moins le risque d'élre chassé de la maison. Il lui sembla d'ailleurs qu'en faisant le premier pas dans son entreprise , il avait aplani des montagnes d'obstacles; car, aux choses importantes et de succès douteux , c'est dans les comuseoçements qu'est la plus grande difficulté. Pendant que cela ae passait è l'auberge , l'AstHncn s'occupait à acheter son âne au marché. Vainement Digitized by Google

Pendant le temps que Tomas s'imagina que Costanza avait été lire son billet, le cœur lui battit sans relâche, craignant et espérant, soit l'arrêt de sa mort, soit la confirmation de sa vie. Costanza parut sur ces entrefaites, si belle, quoique ayant le visage à demi voilé, que si ses attraits eussent pu recevoir de quelque accident un nouvel éclat, on aurait pu dire que l'émotion d'avoir vu dans le papier de Tomas une chose si différente de ce qu'elle pensait y voir, avait encore accru sa beauté. Elle approcha, tenant à la main ce papier, qu'elle avait mis en pièces, et dit à Tomas, qui pouvait à peine se soutenir : « Frère Tomas, cette oraison que tu m'as donnée paraît plutôt un sortilége et une tromperie qu'une sainte prière; je ne veux donc ni la croire, ni en faire usage, et pour cela je l'ai déchirée, afin qu'elle ne soit vue d'aucune autre personne, plus crédule que moi. Apprends d'autres oraisons plus faciles, car celle-ci, il est impossible qu'elle te serve à rien. »

Cela dit, elle rentra auprès de sa maîtresse, et Tomas resta tout stupéfait, mais un peu consolé néanmoins, en voyant que dans le cœur seul de Costanza demeurait déposé le secret de ses vœux, et pensant que, puisqu'elle ne l'avait pas révélé à son maître, il ne courait pas du moins le risque d'être chassé de la maison. Il lui sembla d'ailleurs qu'en faisant le premier pas dans son entreprise, il avait aplani des montagnes d'obstacles; car, aux choses importantes et de succès douteux, c'est dans les commencements qu'est la plus grande difficulté.

Pendant que cela se passait à l'auberge, l'Asturien s'occupait à acheter son âne au marché. Vainement

it>8 l’illustre servante. il en trouva plusieurs ; aucun ne le satisfit , bien qu’un Bohémien eût fait tous ses efforts pour lui en glisser un que faisait plutôt cheminer le vif-argent qu’on lui avait jeté dans les oreilles que sa propre légèreté. Si cet âne contentait par l’allure, il déplaisait par la forme, car il était fort petit, et n’avait ni la taille, ni la force que voulait Lope, qui cherchait une monture bonne à le porter par-dessus le marché, que les cruches fussent vides ou pleines. En ce moment, un jeune homme s’approcha de lui , et lui dit à l’oreille : — Galant, si vous cherchez une bête commode pour le métier de porteur d’eau , j’ai un âne ici près , dans un pré , qui n’a pas son pareil dans la ville -, et je vous conseille de ne rien acheter des Bohémiens : car, bien que leurs bêtes semblent bonnes et saines , elles sont toutes fausses , toutes remplies de tares et de défauts. - Si vous voulez acheter celle qui vous convient, venez . avec moi , et bouche close. » L’Asturien le crut, et lui dit de le mener où était cet âne , dont il faisait si grand éloge. Ils s’en allèrent tous deux , bras dessus bras dessous , jusqu’au Jardin du roi , où ils trouvèrent , à l’ombre d’une azuda ' , plusieurs porteurs d'eau , dont les ânes paissaient dans une prairie voisine. Le vendeur montra son âne j l’animal était tel qu’il donna dans l’œil à l’Asturien , et tous ceux qui se trouvaient là le vantèrent comme un âne vigoureux , grand marcheur et mangeur outre ‘ Nom d’une machine hydraulique fort simple, pour tirer l’eau des rivières et arroser les champs. C’est une grande roue ' hsée par son essieu sur deux forts piliers, laquelle tourne au choc du courant et lance l’eau dans un réservoir. Digitized by Google

il en trouva plusieurs; aucun ne le satisfit, bien qu'un Bohémien eût fait tous ses efforts pour lui en glisser un que faisait plutôt cheminer le vif-argent qu'on lui avait jeté dans les oreilles que sa propre légèreté. Si cet âne contentait par l'allure, il déplaisait par la forme, car il était fort petit, et n'avait ni la taille, ni la force que voulait Lope, qui cherchait une monture bonne à le porter par-dessus le marché, que les cruches fussent vides ou pleines. En ce moment, un jeune homme s'approcha de lui, et lui dit à l'oreille : — Galant, si vous cherchez une bête commode pour le métier de porteur d'eau, j'ai un âne ici près, dans un pré, qui n'a pas son pareil dans la ville; et je vous conseille de ne rien acheter des Bohémiens : car, bien que leurs bêtes semblent bonnes et saines, elles sont toutes fausses, toutes remplies de tares et de défauts. Si vous voulez acheter celle qui vous convient, venez avec moi, et bouche close. »

L'Asturien le crut, et lui dit de le mener où était cet âne, dont il faisait si grand éloge. Ils s'en allèrent tous deux, bras dessus bras dessous, jusqu'au Jardin du roi, où ils trouvèrent, à l'ombre d'une *azuda* [1], plusieurs porteurs d'eau, dont les ânes paissaient dans une prairie voisine. Le vendeur montra son âne; l'animal était tel qu'il donna dans l'œil à l'Asturien, et tous ceux qui se trouvaient là le vantèrent comme un âne vigoureux, grand marcheur et mangeur outre

[1] Nom d'une machine hydraulique fort simple, pour tirer l'eau des rivières et arroser les champs. C'est une grande roue fixée par son essieu sur deux forts piliers, laquelle tourne au choc du courant et lance l'eau dans un réservoir.

L ILLrsTKE SEHVAKTE. lt)9 mesure. L'affaire s’arrangea , et sans autre garantie ni information , les autres porteurs d’eau se faisant médiateurs et courtiers, Lope donna seize ducats pour l’âne, avec tous les accessoires du métier; il paya royalement , en beaux écus d’or. Les autres lui firent compliment de son achat et de son entrée dans le métier, lui assurant qu’il avait acheté un âne qui portait bonheur, car le maître qui le cédait , sans s’étre estropié ni tué à la peine , avait gagné avec lui , en moins d’un an , après avoir vécu honorablement lui et l’âne, deux paires d’habits, et de plus, ces seize ducats, avec lesquels il peusait retourner dans son pays , où l’on avait arrangé son mariage avec nne de ses arrière-cousines. Outre les courtiers de l’âne , il y avait là quatre porteurs d’eau qui jouaient à la prime ', étendus par terre, ayant le gazon pour table et leurs manteaux pour tapis. L’Asturien se mit à les regarder, et vit qu’ils ne jouaient pas en porteurs d’eau , mais en archidiacres-, car chacun d’eux avait devant lui plus de cent réaux en monnaies de cuivre et d’argent. Un coup arriva de jouer tous leur reste , et si l’un d’eux n'eût donné partie à un autre, il faisait table rase. Finalement, deux d’entre eux perdirent à ce coup tout leur argent , et s’en allèrent. Alors le vendeur de l’âne s’écria que , s’il y avait un quatrième , il jouerait volontiers, mais qu’il n’aimait pas jouer à trois. L’Asturien , qui était , comme on dit , de pâte de sucre, reprit aussitôt qu’il ferait le quatrième. Les joueurs s’assirent , la chose marcha de bonne façon , ‘ Aocieu jeu de cartes, qu’on appelait aussi la quinolu. Digitized by Google

mesure. L'affaire s'arrangea, et sans autre garantie ni information, les autres porteurs d'eau se faisant médiateurs et courtiers, Lope donna seize ducats pour l'âne, avec tous les accessoires du métier ; il paya royalement, en beaux écus d'or. Les autres lui firent compliment de son achat et de son entrée dans le métier, lui assurant qu'il avait acheté un âne qui portait bonheur, car le maître qui le cédait, sans s'être estropié ni tué à la peine, avait gagné avec lui, en moins d'un an, après avoir vécu honorablement lui et l'âne, deux paires d'habits, et de plus, ces seize ducats, avec lesquels il pensait retourner dans son pays, où l'on avait arrangé son mariage avec une de ses arrière-cousines.

Outre les courtiers de l'âne, il y avait là quatre porteurs d'eau qui jouaient à la prime [1], étendus par terre, ayant le gazon pour table et leurs manteaux pour tapis. L'Asturien se mit à les regarder, et vit qu'ils ne jouaient pas en porteurs d'eau, mais en archidiacres ; car chacun d'eux avait devant lui plus de cent réaux en monnaies de cuivre et d'argent. Un coup arriva de jouer tous leur reste, et si l'un d'eux n'eût donné partie à un autre, il faisait table rase. Finalement, deux d'entre eux perdirent à ce coup tout leur argent, et s'en allèrent. Alors le vendeur de l'âne s'écria que, s'il y avait un quatrième, il jouerait volontiers, mais qu'il n'aimait pas jouer à trois. L'Asturien, qui était, comme on dit, de pâte de sucre, reprit aussitôt qu'il ferait le quatrième. Les joueurs s'assirent, la chose marcha de bonne façon,

[1] Ancien jeu de cartes, qu'on appelait aussi la *quinola*.

 et voulant jouer l'argent plutôt que le temps, Lope eut bientôt perdu six écus qu’il avait dans sa poche. Se voyant sans une obole, il dit que si l’on voulait jouer l’âne, il le jouerait volontiers. L’offre fut acceptée, et il ponta un quartier de l’âne, disant qu’il voulait le jouer par quartiers. La chance tourna si mal, qu’en quatre coups consécutifs , il perdit les quatre quartiers de l’âne , qui furent gagnés par celui môme qui le lui avait vendu. Quand le gagnant se leva pour reprendre sa béte , l’Asturien fit observer qu’il avait seulement joué les quatre quartiers de l’âne, mais que, pour la queue , il fallait la lui rendre , et qu’ensuite on pourrait emmener l'animal. Cette réclamation de la queue St rire tout le monde, et il y eut des gens de loi qui furent d’avis qu’il n'avait pas raison dans l’objet de sa demande, disant que, lorsqu’on vend un mouton , ou toute autre espèce de bétail , on n’en ôte point la queue, qui doit forcément suivre le sort de l’un des quarliersde derrière. A cela Lope répondit : « Les moutons de Berbérie ont ordinairement cinq quartiers, et le cinquième, c’est la queue. Quand ces moutons se coupent à la lioucherie, la queue vaut aulaul que tout autre quartier. Que la queue aille avec la bête qui se vend vivante et que l’on ne découpe point, je l’accorde; mais la mienne n’a pas été vendue, elle a été jouée, et jamais mon intention ne fut de jouer la queue. Qu’on me la rende donc sur-le-champ , avec toutes ses circonstances et dépendances, c’est-à-dire en la faisant partir de l’extrémité de la cervelle, puis en descendant le long de l’épine du dos , et en finissant aux derniers poib du bouquet. — Accordez-moi , dit Digitized by Google

et voulant jouer l'argent plutôt que le temps, Lope eut bientôt perdu six écus qu'il avait dans sa poche. Se voyant sans une obole, il dit que si l'on voulait jouer l'âne, il le jouerait volontiers. L'offre fut acceptée, et il ponta un quartier de l'âne, disant qu'il voulait le jouer par quartiers. La chance tourna si mal, qu'en quatre coups consécutifs, il perdit les quatre quartiers de l'âne, qui furent gagnés par celui même qui le lui avait vendu.

Quand le gagnant se leva pour reprendre sa bête, l'Asturien fit observer qu'il avait seulement joué les quatre quartiers de l'âne, mais que, pour la queue, il fallait la lui rendre, et qu'ensuite on pourrait emmener l'animal. Cette réclamation de la queue fit rire tout le monde, et il y eut des gens de loi qui furent d'avis qu'il n'avait pas raison dans l'objet de sa demande, disant que, lorsqu'on vend un mouton, ou toute autre espèce de bétail, on n'en ôte point la queue, qui doit forcément suivre le sort de l'un des quartiers de derrière. A cela Lope répondit : « Les moutons de Berbérie ont ordinairement cinq quartiers, et le cinquième, c'est la queue. Quand ces moutons se coupent à la boucherie, la queue vaut autant que tout autre quartier. Que la queue aille avec la bête qui se vend vivante et que l'on ne découpe point, je l'accorde; mais la mienne n'a pas été vendue, elle a été jouée, et jamais mon intention ne fut de jouer la queue. Qu'on me la rende donc sur-le-champ, avec toutes ses circonstances et dépendances, c'est-à-dire en la faisant partir de l'extrémité de la cervelle, puis en descendant le long de l'épine du dos, et en finissant aux derniers poils du bouquet. — Accordez-moi, dit

LiuvsniE sravAim. tji l’an des assistants , qu’il en soit comme vous dites , et qu’on TOUS la donne comme vous la demandez , puis asseyez-vous près de ce qui restera de l’âne. — Eh bien 1 c’est cela même , répliqua Lope : qu’en me rende ma queue -, sinon , je jure Dieu qu’on n’emmènera pas l’âne , fut-il réclamé par autant de pmteurs d’eau qu’il y en a dans le monde. que ceux qui sont ici ne s’imaginent pas que, pour être si nombreux, ils pourront me faire quelque trieberie. Je su'is homme à savoir très-bien m’approcher d’un autre homme, etâ lui mettre deux pieds de dague dans le ventre , sans qu’il sache de qui , ni d’où , ni comment cela loi est venu. De plus, je ne veux pas qu’on me paie la queue au prorata du reste du corps ^ je veux qu’on me la donne en substant» et en réalité, et qu’on la découpe de l’âne, comme je l’ai dit. >» Le gagnant et ses camarades pensèrent qu’il ne fallait pas mener cette affaire par force, jugeant que l’Aslurien avait trop de résolution pour se laisser faire violence. Celui-ci , en effet , étant accoutumé à la vie des madragues, où l'on s'exerce â toute espèce de dangers , de bravades , de jurements étranges et de vociférations , fit sauter son chapeau , l'enfonça sur sa tête , empoigna un poignard qu’il portait sous son mantelet, et se mit en telle posture, qu’il répandit la crainte et le respect dans toute cette aquatique compagnie. Finalement, un des porteurs d’eau, qui paraissait plus sensé et plus réfléchi , leur propoKi de jouer la queue contre un quartier de l’âne à une quinola on à deux passes. Us y t»nsentirent. Lope gagna la quinola; l’autre se piqua, joua un autre quartier, et , au bout de trois coups , resta sans âne. Digitized by Google

l'un des assistants, qu'il en soit comme vous dites, et qu'on vous la donne comme vous la demandez, puis asseyez-vous près de ce qui restera de l'âne. — Eh bien! c'est cela même, répliqua Lope : qu'on me rende ma queue ; sinon, je jure Dieu qu'on n'emmènera pas l'âne, fût-il réclamé par autant de porteurs d'eau qu'il y en a dans le monde. Et que ceux qui sont ici ne s'imaginent pas que, pour être si nombreux, ils pourront me faire quelque tricherie. Je suis homme à savoir très-bien m'approcher d'un autre homme, et à lui mettre deux pieds de dague dans le ventre, sans qu'il sache de qui, ni d'où, ni comment cela lui est venu. De plus, je ne veux pas qu'on me paie la queue au prorata du reste du corps ; je veux qu'on me la donne en substance et en réalité, et qu'on la découpe de l'âne, comme je l'ai dit. »

Le gagnant et ses camarades pensèrent qu'il ne fallait pas mener cette affaire par force, jugeant que l'Asturien avait trop de résolution pour se laisser faire violence. Celui-ci, en effet, étant accoutumé à la vie des madragues, où l'on s'exerce à toute espèce de dangers, de bravades, de jurements étranges et de vociférations, fit sauter son chapeau, l'enfonça sur sa tête, empoigna un poignard qu'il portait sous son mantelet, et se mit en telle posture, qu'il répandit la crainte et le respect dans toute cette aquatique compagnie. Finalement, un des porteurs d'eau, qui paraissait plus sensé et plus réfléchi, leur proposa de jouer la queue contre un quartier de l'âne à une *quinola* ou à deux passes. Ils y consentirent. Lope gagna la *quinola;* l'autre se piqua, joua un autre quartier, et, au bout de trois coups, resta sans âne.

l’illustee servante. I 11 voulut ensuite jouer l'argent ; Lope ne voulait pas ; mais tous les autres le pressèrent tant qu'il fut contraint de céder. Alors il fit , comme on dit , le voyage du fiancé, laissant l’autre sans un seul inaravédi en poche. Le perdant en prit tant de chagrin , qu’il se jeta tout de son long , et commença à se cogner la I tête par terre. Lope , en homme bien né , libéral et -compatissant, le fit relever, et lui rendit tout l’argent qu'il lui avait gagné , jusqu’aux seize ducats de l’âne , et même il partagea ses propres écus enti e les assistants. Cette surprenante générosité les confondit tous , et si l’on eût été à l’époque et dans les circonstances de Tamerlan , iis l’eussent proclamé roi des porteurs d’eau. Ce fut au milieu d’un immense cortège que Lope revint à la ville, où il conta son aventure à Tomas, etTomas lui fit part également de son heureux prélude. Bientôt, il n’y eut pas une taverne, un cabaret, une assemblée de polissons, où l’on ne sût l’iiistoire de l’âne joué et regagné par sa queue, ainsi que la crânerie et la libéralité de l'Asturien. Mais comme la mauvaise bête qu’on appelle le vulgaire est communément méchante, médisante et maugréante, elle eut bientôt oublié la libéralité, le courage et les belles qualités du grand Lope , pour ne se souvenir que de la queue. Aussi ne fut-il pas deux jours à vendre de l'eau par la ville , qu’il se vit montrer au doigt par lUne foule de gens qui disaient : « Voilà le porteur d’eau à la queue. » Les petits polissons entendirent ce mot; ils apprirent l’histoire, et Lope ne paraissait pas à l’entrée d’ùne rue, qu’on lui criait de tous côtés, l’un d’ici, l’autre de là : « Asturiun, apporte Digitized by Google

Il voulut ensuite jouer l'argent; Lope ne voulait pas; mais tous les autres le pressèrent tant qu'il fut contraint de céder. Alors il fit, comme on dit, le voyage du fiancé, laissant l'autre sans un seul maravédi en poche. Le perdant en prit tant de chagrin, qu'il se jeta tout de son long, et commença à se cogner la tête par terre. Lope, en homme bien né, libéral et compatissant, le fit relever, et lui rendit tout l'argent qu'il lui avait gagné, jusqu'aux seize ducats de l'âne, et même il partagea ses propres écus entre les assistants. Cette surprenante générosité les confondit tous, et si l'on eût été à l'époque et dans les circonstances de Tamerlan, ils l'eussent proclamé roi des porteurs d'eau.

Ce fut au milieu d'un immense cortége que Lope revint à la ville, où il conta son aventure à Tomas, et Tomas lui fit part également de son heureux prélude. Bientôt, il n'y eut pas une taverne, un cabaret, une assemblée de polissons, où l'on ne sût l'histoire de l'âne joué et regagné par sa queue, ainsi que la crânerie et la libéralité de l'Asturien. Mais comme la mauvaise bête qu'on appelle le vulgaire est communément méchante, médisante et maugréante, elle eut bientôt oublié la libéralité, le courage et les belles qualités du grand Lope, pour ne se souvenir que de la queue. Aussi ne fut-il pas deux jours à vendre de l'eau par la ville, qu'il se vit montrer au doigt par une foule de gens qui disaient : « Voilà le porteur d'eau à la queue. » Les petits polissons entendirent ce mot; ils apprirent l'histoire, et Lope ne paraissait pas à l'entrée d'une rue, qu'on lui criait de tous côtés, l'un d'ici, l'autre de là : « Asturien, apporte

 la queue; apporte la queue, Asturien. » Lope, qui se vit attaquer par tant de langues et par tant de cris, crut prudent de se taire , espérant que dans un silence obstiné se noierait une telle insolence. Mais ce fut tout au rebours; plus il se taisait, plus les polissons criaient fort. Il essaya donc de changer sa patience en colère, et, sautant à bas de son âne, il tomba à coups de trique au milieu des polissons. Ce fut encore affiner la poudre et y mettre feu; ce fut de nouveau couper les têtes à l’hydre : car, au lieu d’une qu’il ôtait, en rossant quelque gamin, il en naissait aussitôt, non pas sept, mais sept cents, qui, avec plus d’instances qu’auparavânt , demandaient et redemandaient la queue. Finalement , il résolut de se retirer dans une auberge , où il avait pris logis loin de celle de son camarade pour fuir la Arguello, et d’y rester jusqu’à ce que l’influence de cette méchante planète eût passé , et que les polissons eussent oublié cette méchante demande de la queue dont ils le poursuivaient. Si\ jours s’écoulèrent sans qu’il sortît de la maison , si ce n’est une nuit , pour aller voir Tomas , et lui demander l’état de ses affaires. Celui-ci lui conta que depuis qu’il avait donné le billet à Costanza, il n’avaif plus trouvé moyen de lui adresser une seule parole ; qu’il lui semblait même qu’elle montrait encore plus de réserve qu’aupar.avant, bienqu’une fois, ayant trouvé l’occasion de s’approcher d’elle pour lui parler, elle s’en aperçut et lui dit, avant qu’il fntproche : « Tomas, rien ne me fait mal aujourd’hui; je n’ai donc besoin ni de tes paroles ni de tes prières. Contente-toi que je ne t’accuse pas devant l’Inquisition , Digiiized by Google

la queue; apporte la queue, Asturien. » Lope, qui se vit attaquer par tant de langues et par tant de cris, crut prudent de se taire, espérant que dans un silence obstiné se noierait une telle insolence. Mais ce fut tout au rebours; plus il se taisait, plus les polissons criaient fort. Il essaya donc de changer sa patience en colère, et, sautant à bas de son âne, il tomba à coups de trique au milieu des polissons. Ce fut encore affiner la poudre et y mettre feu; ce fut de nouveau couper les têtes à l'hydre : car, au lieu d'une qu'il ôtait, en rossant quelque gamin, il en naissait aussitôt, non pas sept, mais sept cents, qui, avec plus d'instances qu'auparavant, demandaient et redemandaient la queue. Finalement, il résolut de se retirer dans une auberge, où il avait pris logis loin de celle de son camarade pour fuir la Arguello, et d'y rester jusqu'à ce que l'influence de cette méchante planète eût passé, et que les polissons eussent oublié cette méchante demande de la queue dont ils le poursuivaient.

Six jours s'écoulèrent sans qu'il sortît de la maison, si ce n'est une nuit, pour aller voir Tomas, et lui demander l'état de ses affaires. Celui-ci lui conta que depuis qu'il avait donné le billet à Costanza, il n'avait plus trouvé moyen de lui adresser une seule parole; qu'il lui semblait même qu'elle montrait encore plus de réserve qu'auparavant, bien qu'une fois, ayant trouvé l'occasion de s'approcher d'elle pour lui parler, elle s'en aperçut et lui dit, avant qu'il fût proche : « Tomas, rien ne me fait mal aujourd'hui; je n'ai donc besoin ni de tes paroles ni de tes prières. Contente-toi que je ne t'accuse pas devant l'Inquisition,

l’illcstrb sehvahte. et ne te fatigue pas davantage. » Mais ce))eu de mots, ajouta Tomas , elle les dit sans aucune colère dans le regard, ni aucune aigreur dans la voix , qui pût témoigner de sa rigueur. Lope lui conta , de son côté, l’embarras où le mettaient les polissons des rues en lui demandant la queue , parce <|u’il avait demandé celle de son âne , qui lui avait procuré cette fameuse revanche. Tomas lui conseilla de ne plus sortir de la maison , au moins monté sur l’âne , et , s’il sortait , de s’en aller par les rues solitaires et détournées , ajoutant que si cela ne sulEsait point, il n’avait qu'à laisser le métier, dernier moyen de mettre fin à une poursuite si peu honorable. Lope lui demanda si la Galicienne était revenue à la charge. Tomas répondit que non , mais qu’elle ne manquait pas d’essayer de le séduire , en lui faisant cadeau de ce qu’elle volait dans la cuisine des hôtes du logis. Sur cela, Lope regagna son auberge , bien résolu à n’en {las sortir de six autres jours , du moins avec son âne. Il était environ onze heures du soir, quand tout à coup , et sans qu’on y pensât , on vit entrer dans l’auberge plusieurs porte-verges de la justice, avec le corrégidor à leur télé. L’hôtelier se troubla , et les hôtes aussi ; car, de même que les comètes , lorsqu’elles se montrent , répandent toujours la crainte de disgrâces et d’infortunes , de même la justice , lorsqu’elle envahit à l’improviste une maison, jette l’inquiétude et l’effroi même dans les consciences innocentes. Le corrégidor entra dans la salie de la maison , et fit appeler l’hôtelier, qui vint tout tremblant voir ce que voulait le seigneur corrégidor. Dès que celui-ci l'aperçut , il prit un air grave, et lui demanda : « Elst-ce vous qui Digiiized by Google

et ne te fatigue pas davantage. » Mais ce peu de mots, ajouta Tomas, elle les dit sans aucune colère dans le regard, ni aucune aigreur dans la voix, qui pût témoigner de sa rigueur. Lope lui conta, de son côté, l'embarras où le mettaient les polissons des rues en lui demandant la queue, parce qu'il avait demandé celle de son âne, qui lui avait procuré cette fameuse revanche. Tomas lui conseilla de ne plus sortir de la maison, au moins monté sur l'âne, et, s'il sortait, de s'en aller par les rues solitaires et détournées, ajoutant que si cela ne suffisait point, il n'avait qu'à laisser le métier, dernier moyen de mettre fin à une poursuite si peu honorable. Lope lui demanda si la Galicienne était revenue à la charge. Tomas répondit que non, mais qu'elle ne manquait pas d'essayer de le séduire, en lui faisant cadeau de ce qu'elle volait dans la cuisine des hôtes du logis. Sur cela, Lope regagna son auberge, bien résolu à n'en pas sortir de six autres jours, du moins avec son âne.

Il était environ onze heures du soir, quand tout à coup, et sans qu'on y pensât, on vit entrer dans l'auberge plusieurs porte-verges de la justice, avec le corrégidor à leur tête. L'hôtelier se troubla, et les hôtes aussi; car, de même que les comètes, lorsqu'elles se montrent, répandent toujours la crainte de disgrâces et d'infortunes, de même la justice, lorsqu'elle envahit à l'improviste une maison, jette l'inquiétude et l'effroi même dans les consciences innocentes. Le corrégidor entra dans la salle de la maison, et fit appeler l'hôtelier, qui vint tout tremblant voir ce que voulait le seigneur corrégidor. Dès que celui-ci l'aperçut, il prit un air grave, et lui demanda : « Est-ce vous qui

J,’lLLIISTRE SEnVAHTE. Ij5 êtes riiütelier? — Oni, seigneur, r«*pondit l’autre, pour ce que votre {'r.'lce vomira me commander. » Le corrt'gidor fit aussitôt sortir tous ceux (pii se trouvaient dans la salle, ordonnant qu’on le laissât seul avec l’aubergiste. On obëit, et , quand ils lurent restés seuls , le corrëgidor dit à l’iiôtelier : « Hôtelier, quels gens de service avez- vous dans votre auberge ? — Seigneur, lui répondit riiôte,j’ai deux servantes galiciennes, une femme de charge et un garçon qui tient le compte de l’orge et de la paille que je fournis. — Pas plus? reprit le corrégidor. — Non, seigneur, répliqua l’hôtelier. — Eh bien ! dites-moi donc, hôtelier, s’écria le corn’gidor, où est une jeune fille qui sert, à ce qu’on dit, dans cette maison, et si belle que, par toute la ville, on l’appelle l’illustre ëcureuse? on est mi^me allé jusqu’à me dire que mon fils Don Periquito est son amoureux , et qu’il ne se passe point de nuit qu’il ne lui donne de la musique. — Seigneur, répondit l’hôle, il est bien vrai que cette ëcureuse illustre dont on parle est dans cette maison ; mais elle n’est pas ma servante, et ne manque jamais de l’être. — Je n’entends rien à ce que vous dites , hôtelier, reprit le corrégidor , que cette fille est et n’est pas votre servante. — J’ai pourtant bien dit, répliqua l’hôielier, et si votre grâce me le permet , je lui dirai ce qu’il y a là-dessous, chose que je n’ai jamais dite à personne. — Je veux d’abord voir l’ëcureuse, dit le corrégidor, avant de rien savoir. Faitesla venir ici. » L’hôtelier entr’ouvrit la porte de la salle , et dit à haute voix : « Femme ! eh , Icmmc ! envoyez ici Costanza. » Quand l’hôtesse entendit que le corrëgidor Digitized by Google

êtes l'hôtelier? — Oui, seigneur, répondit l'autre, pour ce que votre grâce voudra me commander. » Le corrégidor fit aussitôt sortir tous ceux qui se trouvaient dans la salle, ordonnant qu'on le laissât seul avec l'aubergiste. On obéit, et, quand ils furent restés seuls, le corrégidor dit à l'hôtelier : « Hôtelier, quels gens de service avez-vous dans votre auberge? — Seigneur, lui répondit l'hôte, j'ai deux servantes galiciennes, une femme de charge et un garçon qui tient le compte de l'orge et de la paille que je fournis. — Pas plus? reprit le corrégidor. — Non, seigneur, répliqua l'hôtelier. — Eh bien! dites-moi donc, hôtelier, s'écria le corrégidor, où est une jeune fille qui sert, à ce qu'on dit, dans cette maison, et si belle que, par toute la ville, on l'appelle l'illustre écureuse? on est même allé jusqu'à me dire que mon fils Don Periquito est son amoureux, et qu'il ne se passe point de nuit qu'il ne lui donne de la musique. — Seigneur, répondit l'hôte, il est bien vrai que cette écureuse illustre dont on parle est dans cette maison; mais elle n'est pas ma servante, et ne manque jamais de l'être. — Je n'entends rien à ce que vous dites, hôtelier, reprit le corrégidor, que cette fille est et n'est pas votre servante. — J'ai pourtant bien dit, répliqua l'hôtelier, et si votre grâce me le permet, je lui dirai ce qu'il y a là-dessous, chose que je n'ai jamais dite à personne. — Je veux d'abord voir l'écureuse, dit le corrégidor, avant de rien savoir. Faites-la venir ici. »

L'hôtelier entr'ouvrit la porte de la salle, et dit à haute voix : « Femme! eh, femme! envoyez ici Costanza. » Quand l'hôtesse entendit que le corrégidor

L U.LXJSTRE SERVARTE. 176 faisait appeler Costanza , pleine de trouble , elle commença à se tordre les mains : « Ah! malheureuse que je suis ! s'ëcriait-elle. Le corrégidor en veut à Costanza , et en tête-à-téte ! il faut qu'un grand malheur soit arrivé , car la beauté de celte petite fille jette un charme sur tous les hommes. » Costanza , qui l'entendait , lui dit aussitôt : « Madame , ne vous désolez pas ; j'irai voir ce que veut le seigneur corrégidor, et si quelque malheur est arrivé , que votre grâce soit bien sûre que la faute n'en sera point à moi. » Sur-lechamp, et sans attendre qu'on l'appelât une seconde ibis , elle prit une bougie allumée sur un chandelier d'argent, et, avec plus de pudeur que de crainte, elle se rendit auprès du corrégidor. Dès que le corrégidor la vit, il envoya l'hôtelier fermer la porte de la salle. Cela fait , il se leva , prit le chandelier que tenait Costanza, et lui portant la lumière au visage, il se mit à l'examiner altentivemcntdu haut en bas. Comme Costanza était émue, son teint s'était coloré ; elle était si belle et si pudique, que le corrégidor crut qu'il considérait la beauté d'un ange descendu sur la terre. Quand il l'eut bien regardée : « Hôtelier, dit-il , ce bijou n'est pas lait pour la vile eneliâssure d'une auberge , et désormais je dirai que mon fils Periquito est un garçon d'esprit , puisqu'il a si bien placé ses pensées amoureuses. Je dis aussi, jeune fille, qu'on peut et qu'on doit vous appeler non-seulement illustre , mais illustrissime '. Toutefois ces titres ne devraient pas tomber sur le nom d'écureuse , mais plutôt sur celui de duchesse. r ' Appellation attaebée à certains titres et certains emplois.
Digitized by Google

 — Elle n’est pas ëcureuse, seigneur, s’écria l’hole , et ne sert à autre chose dans la maison qu’à tenir les clefs de l’argenterie, car j’en ai quelques pièces, par la bonté de Dieu , dont se servent les hôtes de qualité qui descendent dans ce logis. — Avec tout cela , reprit le corrégidor, je dis , hôtelier, qu’il n’est ni décent , ni convenable, que cette jeu ne fille soit dans une auberge. Est-ce que, par hasard, elle est votre parente ? — Ni ma parente , ni ma sen’antc , répondit l’hôtelier, et si votre gnee veut savoir qui elle est , dès que la petite sera partie , votre grâce entendra des choses qui lui feront plaisir, et ne l’étonneront pas moins. — Très-volontiers, dit le corrégidor. Que Costanza se retire donc , et qu’elle attende de moi tout ce qu’elle pourrait attendre de son propre père , car sa décence et sa beauté obligent tous ceux qui la voient à lui offrir leurs services. » Costanza ne répondit pas un mot ; mais , faisant nu corrégidor une humble et profonde révérence, elle sortit de la salle, et alla retrouver sa maîtresse, qui l’attendait, les bras ouverts, pour savoir d’elle ce que lui voulait le corrégidor. Elle lui rapporta ce qui venait de se passer, et comment son maître était resté avec le corrégidor pour lui conter certaines choses qu’il n’avait pas voulu qu’elle entendît. L’hôtesse ne se tranquillisa pas complètement , et continua à réciter des prières jusqu’à ce que le corrégidor fût parti , et qu’elle vît son mari revenir en liberté. Celui-ci, pendant qu’il resta auprès du corrégidor, lui parla de la sorte : a II y a aujourd’hui, seigneur, d’après mon compte , quinze ans, un mois et quatre jours, qu’une dame descendit dans cette auberge , en habit de pèlerine , II.
 Digitized by Google

— Elle n'est pas écureuse, seigneur, s'écria l'hôte, et ne sert à autre chose dans la maison qu'à tenir les clefs de l'argenterie, car j'en ai quelques pièces, par la bonté de Dieu, dont se servent les hôtes de qualité qui descendent dans ce logis. — Avec tout cela, reprit le corrégidor, je dis, hôtelier, qu'il n'est ni décent, ni convenable, que cette jeune fille soit dans une auberge. Est-ce que, par hasard, elle est votre parente? — Ni ma parente, ni ma servante, répondit l'hôtelier, et si votre grâce veut savoir qui elle est, dès que la petite sera partie, votre grâce entendra des choses qui lui feront plaisir, et ne l'étonneront pas moins. — Très-volontiers, dit le corrégidor. Que Costanza se retire donc, et qu'elle attende de moi tout ce qu'elle pourrait attendre de son propre père, car sa décence et sa beauté obligent tous ceux qui la voient à lui offrir leurs services. » Costanza ne répondit pas un mot; mais, faisant au corrégidor une humble et profonde révérence, elle sortit de la salle, et alla retrouver sa maîtresse, qui l'attendait, les bras ouverts, pour savoir d'elle ce que lui voulait le corrégidor. Elle lui rapporta ce qui venait de se passer, et comment son maître était resté avec le corrégidor pour lui conter certaines choses qu'il n'avait pas voulu qu'elle entendît. L'hôtesse ne se tranquillisa pas complètement, et continua à réciter des prières jusqu'à ce que le corrégidor fût parti, et qu'elle vît son mari revenir en liberté. Celui-ci, pendant qu'il resta auprès du corrégidor, lui parla de la sorte :

« Il y a aujourd'hui, seigneur, d'après mon compte, quinze ans, un mois et quatre jours, qu'une dame descendit dans cette auberge, en habit de pèlerine,

fj9 l'illvsxbe sebvahte. portée sur une litière , et accompagnée de quatre valets à cheval, do deux duègnes et d'une femme de chambre, qui venaient dans une voiture. Elle amenait aussi deux mulets de bât, couverts de riches caparaçons armoriés, et chargés, l'un d'un lit superbe, l'autre d'ustensiles de cuisine. Finalement , son équipage était considérable , et la pèlerine montrait assez qu'elle était une grande dame. Bien que son âge parût être de quarante ans à peu près , elle ne semblait pas moins d'une beauté parfaite. Elle arrivait malade , pâle, et si fatiguée, qu'elle ordonna qu'on lui préparât sur-le-champ son lit. Ce fut dans cette salle même que ses gens le dressèrent. Us me demandèrent quel était le médecin le plus en réputation dans la ville ; je répondis que c'était le docteur de la Fuente. On alla le quérir, et il vint aussitôt. La dame causa secrètement avec lui de sa maladie , et le résultat de leur entretien fut que le médecin commanda qu'on lui fit son lit dans une autre pièce , où elle ne pût entendre aucun bruit. Aussitôt on la transporta dans un appartement qui est ici dessus, séparé des autres , et 9yant les commodités que demandait le docteur. Aucun des domestiques n'entrait auprès de leur maîtresse i elle n'était servie que par les deux duègnes et la camériste. Ma femme et moi nous demandâmes aux domestiques qui était cette dame , comment elle s'appelait, d'où elle venait, où elle allait, si elle était mariée , veuve ou fdle , et pour (juel motif elle portait cet babil de pèlerine. A toutes ces questions que nous leur fîmes bien des fois , aucun d'eux ne répondit autre chose , sinon que cette pèlerine était une dame noble et riche de la Castille-Vieille , quelle Digitized by Google

L ILLVSTRE SEUVÀME. était veuve , quelle n’avait point d’cniants f|ui dussent hériter d’elle , et qu’étant depuis quelques mois malade d’hydropisie, elle avait fait vœu d’aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Guadaliipe , vœu pour lequel elle portait cet habit. Quant à dire son nom , ils avaient ordre de l’appeler seulement la dame pèlerine. K Voilà tout ce que nous sûmes alors. Mais, au bout de trois jours que la dame pèlerine avait passés dans la maison , se trouvant malade , une des duègnes vint nous appeler de sa part, ma femme et moi. Noos allâmes voir ce qu’elle voulait , et alors , les portes fermées , mais devant ses femmes, et les larmes aux yeux, elle nous dit, je crois, ces propres paroles: « Mes bons seigneurs, le Ciel m’est témoin que je me trouve sans ma faute dans la pénible et critique situation dont je vais vous faire part. Je suis enceinte, et si près de l’enfantement , que déjà je ressens les premières douleurs. Aucun des domestiques qui m’accompagnent ne connaît mon malheur et mon besoin pressant. Quant à mes femmes , je n’ai ni pu ni voulu les leur cacher. Pour fuir les regards malicieux des gens de mon pays , et pour que l’heure actuelle ne m’y surprit pas , j’ai fait vœu d’aller à Notre-Damc-deGuadalupe. C’est elle qui a permis, sans doute , que l’accouchement se fit dans votre maison. A vous il appartient maintenant de m’aider et de me secourir avec la discrétion que mérite celle qui remet son honneur entre vos mains. Si la récompense de la grâce que vous me ferez , car c’est ainsi que je veux la nommer, ne répond point à la grandeur du bieniltit que j’attends , elle suiËra du moins à faire conDigitized by Google

était veuve, qu'elle n'avait point d'enfants qui dussent hériter d'elle, et qu'étant depuis quelques mois malade d'hydropisie, elle avait fait vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Guadalupe, vœu pour lequel elle portait cet habit. Quant à dire son nom, ils avaient ordre de l'appeler seulement la dame pèlerine.

« Voilà tout ce que nous sûmes alors. Mais, au bout de trois jours que la dame pèlerine avait passés dans la maison, se trouvant malade, une des duègnes vint nous appeler de sa part, ma femme et moi. Nous allâmes voir ce qu'elle voulait, et alors, les portes fermées, mais devant ses femmes, et les larmes aux yeux, elle nous dit, je crois, ces propres paroles : « Mes bons seigneurs, le Ciel m'est témoin que je me trouve sans ma faute dans la pénible et critique situation dont je vais vous faire part. Je suis enceinte, et si près de l'enfantement, que déjà je ressens les premières douleurs. Aucun des domestiques qui m'accompagnent ne connaît mon malheur et mon besoin pressant. Quant à mes femmes, je n'ai ni pu ni voulu les leur cacher. Pour fuir les regards malicieux des gens de mon pays, et pour que l'heure actuelle ne m'y surprît pas, j'ai fait vœu d'aller à Notre-Dame-de-Guadalupe. C'est elle qui a permis, sans doute, que l'accouchement se fît dans votre maison. A vous il appartient maintenant de m'aider et de me secourir avec la discrétion que mérite celle qui remet son honneur entre vos mains. Si la récompense de la grâce que vous me ferez, car c'est ainsi que je veux la nommer, ne répond point à la grandeur du bienfait que j'attends, elle suffira du moins à faire con-

i8o l’illcjstbe sekvakte. naître l’étendue de ma reconnaissance ; et je veux que ces deux cents ccus d’or, que renferme cette bourse , donnent une marque de ma bonne volonté. » Prenant alors sous l'oreiller du lit une bourse en point d’or et de soie verte , elle la mil dans les mains de ma femme, laquelle , comme une niaise et sans regarder ce qu’elle faisait, car elle écoutait, tout étonnée, la pèlerine, prit la bourse , sans lui répondre un mot de remercîment ou de politesse. Je me rappelle lui avoir dit que rien de tout cela n’était nécessaire , et que nous n’étions pas des gens qui fissions le bien plutôt par intérêt que par charité , quand l’occasion s’en présentait. Elle poursuivit alors : « 11 faut, mes amis, que vous cherchiez vite , et bien vite , un endroit où porter l'enfant que je mettrai au monde , en cherchant aussi quels mensonges on peut dire à la personne à qui vous le confierez. Ce sera , quant à présent, dans la ville; mais je veux que plus tard on mène cet enfant à un village. Pour ce qu’il faudra faire ensuite , si Dieu daigne m’éclairer et me faire accomplir mon voeu, vous le saurez à mon retour de Guadalupe; le temps m’aura permis de réfléchir et de choisir ce qui me sera le plus convenable. D’une sage-femme, je n’ai ni besoin ni envie; d’autres accouchements plus honorables que j'ai eus m’assurent qu’avec la seule aide de ces femmes, je surmonterai les embarras de celui-ci, et j’éviterai ainsi de donner un témoin de plus à ma triste aventure. » En finissant de parler, la désolée pèlerine commença à répandre des larmes abondantes , que ma femme , un peu revenue de son saisissement, essaya de calmer par les bonnes raisons qu’elle lui adressa. Digitized by Google

1,’lLHJSTRE 8EBVAKTE, l8r « Finalement je sortis aussitôt pour chercher où porter l’enfant qui naîtrait , ù quelque heure que ce fût ; puis , entre minuit et une heure de celte meme nuit, lorsque tous les gens de la maison étaient plonges dans le sommeil , la bonne dame mit au jour une fille, la plus belle qu’eussent encore vue mes yeux , et qui est celle-là môme que votre grâce vient de voir à l'instant. La mère ne poussa pas une plainte pendant l’enfantement , et la fille naquit sans pleurer -, tout le monde gardait un merveilleux silence, tel qu’il convenait pour le secret de cet étrange événement. La dame resta encore six jours au lit , et chaque jour le médecin venait la visiter. IVlais elle ne lui avait pas déclaré d’où procédait sa maladie , et jamais elle ne prit les remèdes qui lui furent ordonnés , voulant seulement tromper ses domestiques par les visites du médecin. C’est ce qu’elle me dit elle-môme , lorsqu’elle se vit hors de danger, et , huit jours après , elle se leva avec la même enflure , ou du moins une pareille à celle qu’elle avait en se mettant au lit. Elle accomplit son pèlerinage, et revint au bout de vingt jours, presque entièrement guérie, parce qu’elle diminuait peu à peu l’artifice qui , depuis ses couches , la faisait paraître hydropique. Quand elle revint, l’enfant avait été mis en nourrice, par mes soins , et sons le nom de ma nièce, dans un village à deux lieues d’ici. Au baptême , on lui donna le prénom de Costanza , parce qu’ainsi l’avait ordonné sa mère , laquelle, contente de ce que j’avais fait, me donna, au moment de partir, une chaîne en or que j’ai conservée jusqu’à présent. Elle en ôta six tronçons, qu’apporterait, dit-elle, la perDigitized by Google

« Finalement je sortis aussitôt pour chercher où porter l'enfant qui naîtrait, à quelque heure que ce fût ; puis, entre minuit et une heure de cette même nuit, lorsque tous les gens de la maison étaient plongés dans le sommeil, la bonne dame mit au jour une fille, la plus belle qu'eussent encore vue mes yeux, et qui est celle-là même que votre grâce vient de voir à l'instant. La mère ne poussa pas une plainte pendant l'enfantement, et la fille naquit sans pleurer ; tout le monde gardait un merveilleux silence, tel qu'il convenait pour le secret de cet étrange événement. La dame resta encore six jours au lit, et chaque jour le médecin venait la visiter. Mais elle ne lui avait pas déclaré d'où procédait sa maladie, et jamais elle ne prit les remèdes qui lui furent ordonnés, voulant seulement tromper ses domestiques par les visites du médecin. C'est ce qu'elle me dit elle-même, lorsqu'elle se vit hors de danger, et, huit jours après, elle se leva avec la même enflure, ou du moins une pareille à celle qu'elle avait en se mettant au lit. Elle accomplit son pèlerinage, et revint au bout de vingt jours, presque entièrement guérie, parce qu'elle diminuait peu à peu l'artifice qui, depuis ses couches, la faisait paraître hydropique. Quand elle revint, l'enfant avait été mis en nourrice, par mes soins, et sous le nom de ma nièce, dans un village à deux lieues d'ici. Au baptême, on lui donna le prénom de Costanza, parce qu'ainsi l'avait ordonné sa mère, laquelle, contente de ce que j'avais fait, me donna, au moment de partir, une chaîne en or que j'ai conservée jusqu'à présent. Elle en ôta six tronçons, qu'apporterait, dit-elle, la per-

t’iLirSTllE SEH VANTE. i8ï sonne qui viendrait chercher l’enfant. Elle déconpa aussi une feuille de parchemin blanc en dents de loup, comme si l’on croisait les mains et qu’on écrivît quelque chose sur les doigts , de façon que , les doigts étant croisés, on pût lire, et que, les mains étant séparées, la phrase fût inintelligible , puisque les lettres seraient séparées aussi ; je veux dire que l’une des moitiés du parchemin doit donner le sens à l’autre, qu’en les réunissant, on peut lire les paroles écrites, et qu’en les séparant, cela devient impossible , à moins de deviner la moitié manquante. Presque toute la chaîne resta en mon pouvoir, et j’ai jusqu’à présent conservé ces divers objets, bien qu’elle m’eût dit que, dans le cours de deux ans, elle enverrait prendre sa fille , qu’elle me chargea d’élever, non suivant sa naissance , mais comme on a coutume d’élever une paysanne. Elle me chargea également, si, par quelque événement imprévu, elle ne pouvait envoyer chercher sa fille avant ce terme, de ne jamais lui dire, bien qu’elle grandit et prît de l’intelligence, de quelle manière elle était venue au monde. La dame me demanda enfin de l’excuser si elle ne me disait ni son nom , ni sa qualité, ajoutant qu’elle réservait ces confidences pour une occasion plus importante. Enfin, après m’avoir donné quatre cents autres écus d’or, après avoir embrassé ma femme avec des larmes d’attendrissement , elle partit , nous laissant dans l'admiration de son esprit , de sa beauté, de son courage et de sa prudence. Coslauza fut élevée deux ans dans le village ; ensuite je la ramenai chez moi, et toujours je l’ai gardée en habit de paysanne, comme sa mère me l’avait recommandé. Voilà quinze
Digitized by Google

sonne qui viendrait chercher l'enfant. Elle découpa aussi une feuille de parchemin blanc en dents de loup, comme si l'on croisait les mains et qu'on écrivît quelque chose sur les doigts, de façon que, les doigts étant croisés, on pût lire, et que, les mains étant séparées, la phrase fût inintelligible, puisque les lettres seraient séparées aussi ; je veux dire que l'une des moitiés du parchemin doit donner le sens à l'autre, qu'en les réunissant, on peut lire les paroles écrites, et qu'en les séparant, cela devient impossible, à moins de deviner la moitié manquante. Presque toute la chaîne resta en mon pouvoir, et j'ai jusqu'à présent conservé ces divers objets, bien qu'elle m'eût dit que, dans le cours de deux ans, elle enverrait prendre sa fille, qu'elle me chargea d'élever, non suivant sa naissance, mais comme on a coutume d'élever une paysanne. Elle me chargea également, si, par quelque événement imprévu, elle ne pouvait envoyer chercher sa fille avant ce terme, de ne jamais lui dire, bien qu'elle grandît et prît de l'intelligence, de quelle manière elle était venue au monde. La dame me demanda enfin de l'excuser si elle ne me disait ni son nom, ni sa qualité, ajoutant qu'elle réservait ces confidences pour une occasion plus importante. Enfin, après m'avoir donné quatre cents autres écus d'or, après avoir embrassé ma femme avec des larmes d'attendrissement, elle partit, nous laissant dans l'admiration de son esprit, de sa beauté, de son courage et de sa prudence. Costanza fut élevée deux ans dans le village ; ensuite je la ramenai chez moi, et toujours je l'ai gardée en habit de paysanne, comme sa mère me l'avait recommandé. Voilà quinze

L’iLtrSTB* SERVAUTE. l83 ans, un mois et quatre jours quej’altends qu’on vienne la cherclier, et tant de retard m’a enlevé l’espérance de voir enfin cette venue. Si, dans l’année où nous sommes , personne ne se présente , je suis résolu à l’adopter pour fille, et à lui laisser tout mon bien, qui vaut , Dieu soit béni , plus de six m lie ducats. « H me reste maintenant, seigneur corrégidor, à dire à votre grâce, s’il est possible que j’en vienne à bout, toutes les qualités et toutes les vertus de notre petite Costanza. D’abord, et c’est le principal, elle est trèsdévote à Notre-Dame *, elle se confesse et communie chaque mois ; elle sait lire et écrire ; aucune femme à Tolède ne fait mieux le réseau -, elle chante au choeur comme un ange -, à être honnête, personne ne l’égale, et quant à être belle , votre grâce vient de la voir. Le seigneur Don Pedro, fils de votre grâce, ne lui a parlé de sa vie ; il est vrai que , de temps en temps , il lui donne quelques sérénades; mais elle ne les écoute point. Bien des seigneurs, et des plus titrés, sont descendus dans cette auberge , et , pour se rassasier de la voir , ont suspendu plusieurs jours leur voyage. Mais je sais bien qu’aucun d’eux ne pourra se flatter avec vérité qu’elle lui ait donné l’occasion de se faire dire une parole , seule ou en compagnie. Telle est , seigneur, la véritable histoire de l’illustre écureuse, qui n’écure pas ; je vous l’ai dite en toute sincérité. » L’hôtelier se tut , et le cornégidor resta fort longtemps sans lui adresser un mot, tant il était surpris de l’aventure que cet homme lui avait contée. Enfin , il lui dit d’apporter la chaîne et le parchemin , qu’il voulait les voir. L’hôtelier alla les chercher sur-lechamp , et quand il les eut apportés , le corrégidor Digitized by Google

ans, un mois et quatre jours que j'attends qu'on vienne la chercher, et tant de retard m'a enlevé l'espérance de voir enfin cette venue. Si, dans l'année où nous sommes, personne ne se présente, je suis résolu à l'adopter pour fille, et à lui laisser tout mon bien, qui vaut, Dieu soit béni, plus de six mille ducats.

« Il me reste maintenant, seigneur corrégidor, à dire à votre grâce, s'il est possible que j'en vienne à bout, toutes les qualités et toutes les vertus de notre petite Costanza. D'abord, et c'est le principal, elle est très-dévote à Notre-Dame ; elle se confesse et communie chaque mois ; elle sait lire et écrire ; aucune femme à Tolède ne fait mieux le réseau ; elle chante au chœur comme un ange ; à être honnête, personne ne l'égale, et quant à être belle, votre grâce vient de la voir. Le seigneur Don Pedro, fils de votre grâce, ne lui a parlé de sa vie ; il est vrai que, de temps en temps, il lui donne quelques sérénades ; mais elle ne les écoute point. Bien des seigneurs, et des plus titrés, sont descendus dans cette auberge, et, pour se rassasier de la voir, ont suspendu plusieurs jours leur voyage. Mais je sais bien qu'aucun d'eux ne pourra se flatter avec vérité qu'elle lui ait donné l'occasion de se faire dire une parole, seule ou en compagnie. Telle est, seigneur, la véritable histoire de l'illustre écureuse, qui n'écure pas ; je vous l'ai dite en toute sincérité. »

L'hôtelier se tut, et le corrégidor resta fort longtemps sans lui adresser un mot, tant il était surpris de l'aventure que cet homme lui avait contée. Enfin, il lui dit d'apporter la chaîne et le parchemin, qu'il voulait les voir. L'hôtelier alla les chercher sur-le-champ, et quand il les eut apportés, le corrégidor

 vit qu’il avait dit vrai -, la chaîne était formée de plu> sieurs tronçons , et admirablement travaillée ; sur le parchemin étaient écrites, l’une auprès de l’autre , et séparées par les iutervalles que devait remplir l’autre moitié , les lettres suivantes c,c,e , t, e, i, n, v , r, t, h, e. En lisant ces lettres, le corrégidor vit qu’il était nécessaire qu’elles fussent réunies à celles de l’autre moitié du parchemin , pour qu’on pût entendre ce qu’elles voulaient dire. Il trouva fort ingénieux ce moyen de reconnaissance, et jugea très-riche la dame pèlerine qui avait laissé une telle chaîne en présent à l’hôtelier. Quoiqu’ayant le projet de tirer de cette auberge la charmante jeune Glle , dès qu'il aurait choisi un couvent où la conduire, il se contenta d’emporter pour lors le parchemin; mais il chargea l’hutelier, si jamais on venait chercher Coslanza , de l’en avertir, et de lui faire connaître quelle était la personne qui venait la réclamer, avant de remettre à cette personne la chaîne qu’il laissait entre ses mains. Cela fait , il partit , aussi émerveillé de ce récit et de l'histoire de l’illustre écureuse que de son incomparable beauté. Tout le temps que passa l'hôte avec le corrégidor, et celui pendant lequel Costanza fut enfermée près d’eux , quand ils l’eurent appelée , Tomas demeura comme hors de lui , l’àme combattue de mille pensées diverses , sans qu’il pût en rencontrer une de son goût. Mais lorsqu’il vit que le corrégidor s’en allait , et que Costanza restait à la maison , son esprit se ranima , et son sang , qui semblait arrêté, reprit enfin son cours. Il n’osa pas toutefois demander à l’hôtelier ce que voulait le corrégidor, et l’hôtelier ne le dit à personne , si ce n’csi à sa femme , à qui cela fit Digitized by Google

 aussi recouvrer les sens , et rendre grAce à Dieu , qui l'avait dëlivriie d’une si grande alarme. Le lendemain, à une heure de l’après-midi , on vit entrer dans l’auberge , avec quatre hommes à cheval, deux vieux gentilshommes, de vénérable aspect ; un des valets à pied qui les suivaient demanda d'abord si c’était l’auberge du Sevillano , et après la réponse aflirmalivc qu’il reçut, tous entrèrent dans la cour du logis. Les quatre cavaliers mirent pied à terre, et allèrent tenir l’étrier aux deux vieillards , d’où l'on connut que ces derniers étaient les seigneurs de tous les autres. Costanza sortit de la maison avec sa gentillesse, sa grâce accoutumée , pour voir les nouveaux hôtes, et dès que l’un des vieillards l’eut aperçue, il dit à l’autre : tt Je crois , seigneur Don Juan , que nous avons trouvé tout ce que nous venions chercher ici. » Tomas, qui accourut pour donner la ration aux montures, reconnut à l’instant deux valets de son père , et presque aussitôt son père lui-méme , ainsi que celui de Carriazo : c’étaient les deux vieillards à qui tous les antres portaient respect. Étonné d’abord de leur arrivée , il imagina qu’ils allaient sans doute chercher aux madragues Carriazo et lui , ayant pu être avertis que c’était là , et non en Flandre , qu'on les trouverait. Mais il n’osa pas se faire connaître en on tel équipage; au contraire , et à tout risque , il passa devant eux , la main sur le visage, et alla trouver Costanza. Un heureux hasard permit qu’il la rencontrât seule ; aussitôt, se hâtant, et d’une voix troublée, dans la crainte qu’elle ne le laissât point parler : « Costanza , lui dit-il , l’un de ces deux vieux gentilshommes qui viennent d’arriver à présent est mon père ; Digiiized by Google

aussi recouvrer les sens, et rendre grâce à Dieu, qui l'avait délivrée d'une si grande alarme.

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, on vit entrer dans l'auberge, avec quatre hommes à cheval, deux vieux gentilshommes, de vénérable aspect; un des valets à pied qui les suivaient demanda d'abord si c'était l'auberge du *Sevillano*, et après la réponse affirmative qu'il reçut, tous entrèrent dans la cour du logis. Les quatre cavaliers mirent pied à terre, et allèrent tenir l'étrier aux deux vieillards, d'où l'on connut que ces derniers étaient les seigneurs de tous les autres. Costanza sortit de la maison avec sa gentillesse, sa grâce accoutumée, pour voir les nouveaux hôtes, et dès que l'un des vieillards l'eut aperçue, il dit à l'autre : « Je crois, seigneur Don Juan, que nous avons trouvé tout ce que nous venions chercher ici. » Tomas, qui accourut pour donner la ration aux montures, reconnut à l'instant deux valets de son père, et presque aussitôt son père lui-même, ainsi que celui de Carriazo : c'étaient les deux vieillards à qui tous les autres portaient respect. Étonné d'abord de leur arrivée, il imagina qu'ils allaient sans doute chercher aux madragues Carriazo et lui, ayant pu être avertis que c'était là, et non en Flandre, qu'on les trouverait. Mais il n'osa pas se faire connaître en un tel équipage; au contraire, et à tout risque, il passa devant eux, la main sur le visage, et alla trouver Costanza. Un heureux hasard permit qu'il la rencontrât seule; aussitôt, se hâtant, et d'une voix troublée, dans la crainte qu'elle ne le laissât point parler : « Costanza, lui dit-il, l'un de ces deux vieux gentilshommes qui viennent d'arriver à présent est mon père ;

i86 l’iitcm* mvAjfTE. c’est celui que tu entendras nommer Don Juan de Avendano. Informe-toi près de ses gens s’il n’a pas un fils appelé Don Tomas de Avendaùo-, je suis ce fils. De là, tu pourras t’assurer aisément que je l’ai dit la vérité en ce qui touche la qualité de ma personne, et que je te la dirai de même en ce qui touche les promesses que je t’ai faites. Maintenant , reste avec Dieu , car, jusqu’à ce qu’ils soient partis, je ne pense pas rentrer en cette maison. » Costanza ne répondit rien , et Tomas , d’ailleurs , n’attendit pas qu’elle lui répondit; retournant sur ses pas, le visage caché, comme il était venu , il alla raconter à Carnazo comment leurs pères venaient d’arriver dans l’auberge. L’hôtelier appela Tomas pour qu’il vînt donner de l’orge ; mais, le valet ne paraissant |>oint, le maître la donna lui-même. Alors un des deux vieillards prit à part une des deux servantes galiciennes, et lui demanda comment s’appelait cette belle jeune fille qu’ils âvaient vue , et si elle était fille ou parente de rhôtê ou de l’hôtesse : « La petite fille s’appelle Costanza , répondit la Galicienne ; elle n’est pas plus parente dé l’hôte que de l’hôtesse, et je ne sais qui elle est. Tout ce que je puis dire , c’est que la peste l’étouffe. Je ne sais ce qu’elle a j mais à aucune de nous autres servantes qui sommes en cette maison , elle ne laisse placer son mot ; et pourtant , en vérité , nous avons les traits de nos visages comme Dieu nous les a posés. Il n’arrive pas on voyageur qu’il ne demande aussitôt : «(Où est la belle? » et qui ne dise : « Elle est jolie; elle a bon air; par ma foi, elle n’est pas mal; mauvaise affaire pour les plus huppées ; que la Fortune ne m’en envoie pas de plus laide ; » tandis qu’à nous , personne

Digitized by Google

c'est celui que tu entendras nommer Don Juan de Avendaño. Informe-toi près de ses gens s'il n'a pas un fils appelé Don Tomas de Avendaño; je suis ce fils. De là, tu pourras t'assurer aisément que je t'ai dit la vérité en ce qui touche la qualité de ma personne, et que je te la dirai de même en ce qui touche les promesses que je t'ai faites. Maintenant, reste avec Dieu, car, jusqu'à ce qu'ils soient partis, je ne pense pas rentrer en cette maison. » Costanza ne répondit rien, et Tomas, d'ailleurs, n'attendit pas qu'elle lui répondît; retournant sur ses pas, le visage caché, comme il était venu, il alla raconter à Carriazo comment leurs pères venaient d'arriver dans l'auberge.

L'hôtelier appela Tomas pour qu'il vînt donner de l'orge; mais, le valet ne paraissant point, le maître la donna lui-même. Alors un des deux vieillards prit à part une des deux servantes galiciennes, et lui demanda comment s'appelait cette belle jeune fille qu'ils avaient vue, et si elle était fille ou parente de l'hôte ou de l'hôtesse : « La petite fille s'appelle Costanza, répondit la Galicienne; elle n'est pas plus parente de l'hôte que de l'hôtesse, et je ne sais qui elle est. Tout ce que je puis dire, c'est que la peste l'étouffe. Je ne sais ce qu'elle a, mais à aucune de nous autres servantes qui sommes en cette maison, elle ne laisse placer son mot; et pourtant, en vérité, nous avons les traits de nos visages comme Dieu nous les a posés. Il n'arrive pas un voyageur qu'il ne demande aussitôt : «Où est la belle? » et qui ne dise : « Elle est jolie; elle a bon air; par ma foi, elle n'est pas mal; mauvaise affaire pour les plus huppées; que la Fortune ne m'en envoie pas de plus laide; » tandis qu'à nous, personne

t’n.I,tîSTRK SBItTAHTBi i8y ne dit senlement : « Que faites-vous là « diables, oti femmes, ou ce que vous êtes ? — A ce compte, reprit le gentilhomme, cette jeune fille doit se laisser courtiser et chiffonner par les hôtes? — Oui-dà , répliqua la Galicienne , tenez-lui voir le pied à la ferrure, elle est joliment faite pour ça, l’enfant. Pardieu, seigneur, si elle voulait seulement se laisser regarder, elle nagerait dans l’or ; mais elle est plus revêche qu’un hérisson. C’est une sainte-Nitouche , ça se nourrit à'ave-maria; c’est toute la journée à coudre ou à dire ses patenôtres, et ma maîtresse dit qu’elle a un silence collé aux chairs. Je voudrais avoir un million de rente, le jour où elle fera des miracles. » Ravi de ce qu’il venait d’entendre dire à la Galicienne, et sans attendre qu’on lui ôtât les éperons, le gentilhomme appela l’hôtelier; puis, le prenant à part dans une salle, il lui dit : « Je viens, seigneur hôte, vous enlever un bijou qui m’appartient, et qui est depuis quelques années en votre pouvoir. Pour vous l’enlever, je vous apporte mille écüs d’or, et ces tronçons de chaîne , et ce parchemin. » Cela dit , il tira de sa poche les six anneaux de la chaîne qu’avait l’hôtelier, lequel reconnut aussi le parchemin , et s'écria , tout joyeux de l'offre des mille écus : « Seigneur , le bijou que vous voulez me reprendre est dans cette maison ; tnais ce qui n’y est plus j ce sont la chaîne et le parchemin avec lesquels doit se faire l’épreuve de la vérité que votre grâce cherche à découvrir, à ce que j’imagine. Je vous supplie donc de prendre patience, car je reviens à l'instant. » Aussitôt l’hôtelier alla prévenir le corrégidor de ce qui se passait, et lui conter comment deux gentilshommes étaient arrivés à

son Digitized by Google

ne dit seulement : « Que faites-vous là, diables, ou femmes, ou ce que vous êtes ? — A ce compte, reprit le gentilhomme, cette jeune fille doit se laisser courtiser et chiffonner par les hôtes ? — Oui-dà, répliqua la Galicienne, tenez-lui voir le pied à la ferrure, elle est joliment faite pour ça, l'enfant. Pardieu, seigneur, si elle voulait seulement se laisser regarder, elle nagerait dans l'or ; mais elle est plus revêche qu'un hérisson. C'est une sainte-Nitouche, ça se nourrit d'*ave-maria ;* c'est toute la journée à coudre ou à dire ses patenôtres, et ma maîtresse dit qu'elle a un silence collé aux chairs. Je voudrais avoir un million de rente, le jour où elle fera des miracles. »

Ravi de ce qu'il venait d'entendre dire à la Galicienne, et sans attendre qu'on lui ôtât les éperons, le gentilhomme appela l'hôtelier ; puis, le prenant à part dans une salle, il lui dit : « Je viens, seigneur hôte, vous enlever un bijou qui m'appartient, et qui est depuis quelques années en votre pouvoir. Pour vous l'enlever, je vous apporte mille écus d'or, et ces tronçons de chaîne, et ce parchemin. » Cela dit, il tira de sa poche les six anneaux de la chaîne qu'avait l'hôtelier, lequel reconnut aussi le parchemin, et s'écria, tout joyeux de l'offre des mille écus : « Seigneur, le bijou que vous voulez me reprendre est dans cette maison ; mais ce qui n'y est plus, ce sont la chaîne et le parchemin avec lesquels doit se faire l'épreuve de la vérité que votre grâce cherche à découvrir, à ce que j'imagine. Je vous supplie donc de prendre patience, car je reviens à l'instant. » Aussitôt l'hôtelier alla prévenir le corrégidor de ce qui se passait, et lui conter comment deux gentilshommes étaient arrivés à son

i88 J.’lI.Lt'ST»E servante. auberge, venant chercher Costanza. Le corrégidor achevait de dîner; dans le désir qu’il avait de voir la fin de cette histoire , il monta sur-le-champ à cheval , et se rendit à l’auberge du SeviUano, portant avec lui le parchemin de l’échantillon. A peine eut-il aperçu les deux gentilshommes , que , les bras ouverts , il courut embrasser l’un d’eux , en disant : « Eh ! bon Dieu , quelle heureuse venue , seigneur Don Juan de Âvendano , mon cousin et seigneur! » Le gentilhomme l'embrassa de même, et répondit : « Sans doute , seigneur cousin , ma venue sera heureuse , puisque je vous vois , et avec la bonne santé que je vous souhaite toujours. Embrassez , cousin , embrassez ce gentilhomme; c’est le seigneur Don Diego de Carriazo, mon intime ami. — Je connais déjà le seigneur Don Diego , répliqua le corrégidor , et suis son humble serviteur. » Après que ceux-ci se furent embrassés et eurent échangé d’aflecluеuses politesses, ils entrèrent tous trois dans une salle , oit ils restèrent seuls avec l’hôte , lequel s’était muni de la chaîne et leur dit : « Le seigneur corrégidor sait déjà ce que vient faire votre grâce , seigneur Don Diego de Carriazo. Que voire grâce présente donc les tronçons qui manquent à cette chaîne, puis le seigneur corrégidor présentera le parchemin qui est en son pouvoir , et nous ferons l’épreuve que j’attends depuis tant d’années. — En ce cas, répondit Don Diego, il devient inutile que je rende compte encore une fois au seigneur corrégidor de l’objet de notre arrivée en ce pays , puisque de vous , seigneur hôte , il en est instruit déjà. — J'en sais de lui quelque chose , reprit le corrégidor, mais il me reste beaucoup à savoir. Quant Digitized by Google

auberge, venant chercher Costanza. Le corrégidor achevait de dîner; dans le désir qu'il avait de voir la fin de cette histoire, il monta sur-le-champ à cheval, et se rendit à l'auberge du *Sevillano*, portant avec lui le parchemin de l'échantillon.

A peine eut-il aperçu les deux gentilshommes, que, les bras ouverts, il courut embrasser l'un d'eux, en disant : « Eh ! bon Dieu, quelle heureuse venue, seigneur Don Juan de Avendaño, mon cousin et seigneur! » Le gentilhomme l'embrassa de même, et répondit : « Sans doute, seigneur cousin, ma venue sera heureuse, puisque je vous vois, et avec la bonne santé que je vous souhaite toujours. Embrassez, cousin, embrassez ce gentilhomme; c'est le seigneur Don Diego de Carriazo, mon intime ami. — Je connais déjà le seigneur Don Diego, répliqua le corrégidor, et suis son humble serviteur. » Après que ceux-ci se furent embrassés et eurent échangé d'affectueuses politesses, ils entrèrent tous trois dans une salle, où ils restèrent seuls avec l'hôte, lequel s'était muni de la chaîne et leur dit : « Le seigneur corrégidor sait déjà ce que vient faire votre grâce, seigneur Don Diego de Carriazo. Que votre grâce présente donc les tronçons qui manquent à cette chaîne, puis le seigneur corrégidor présentera le parchemin qui est en son pouvoir, et nous ferons l'épreuve que j'attends depuis tant d'années. — En ce cas, répondit Don Diego, il devient inutile que je rende compte encore une fois au seigneur corrégidor de l'objet de notre arrivée en ce pays, puisque de vous, seigneur hôte, il en est instruit déjà. — J'en sais de lui quelque chose, reprit le corrégidor, mais il me reste beaucoup à savoir. Quant

l'illustre servante. 189 au parchemin , le voici. » Don Diego présenta le sien, et, réunissant les deux moitiés , on en fit une feuille complète. Aux lettres que portait celui de l'hôte, qui étaient, comme on l'a dit, c, c,e, t, e, ij n, v, r, t, b, Cj répondaient celles-ci , sur l'autre parchemin ; e, i, s, l, s, g, e, é, i, a, l. Toutes ensemble elles formaient ces mots : « Ceci est le signe véritable. » On rapprocha aussitôt les tronçons de la chaîne , qui se rapportèrent également. <(Voilà qui est fait , dit le corrégidor ; reste à savoir maintenant , si cela est possible , quels sont les parents de cette charmante enfant. — Le père, répondit Don Diego , c'est moi qui le sois -, la mère n'existe plus ; il suffit de dire quelle fut d'une si haute naissance que j'aurais pu être , sans déroger, son serviteur. Mais afin que , tout en cachant son nom , sa renommée ne soit pas obscurcie , et qu'on ne l'accuse point de ce qui semble de sa part erreur manifeste et faute reconnue, il faut savoir que la mère de cette enfant , étant veuve d'un illustre gentilhomme , se retira dans un de ses villages , et là , dans la retraite et l'honnêteté la plus grande, elle passait une vie paisible au milieu de ses gens et de ses vassaux. Le sort ordonna qu'un jour, étant à la chasse sur les confins de ses propriétés , je voulus lui rendre visite. Il était l'heure de la sieste quand j'arrivai à son alcazar * , car c'est ainsi que se peut appeler la grande maison qu'elle habitait. Je laissai mon cheval aux mains de mon domestique, puis je montai , sans rencontrer personne, • Wot arabe {al-kasr), conservé «tans l'cspaguol , et qui veut dire palais. Digitized by Google

au parchemin, le voici. » Don Diego présenta le sien, et, réunissant les deux moitiés, on en fit une feuille complète. Aux lettres que portait celui de l'hôte, qui étaient, comme on l'a dit, *c, c, e, t, e, i, n, v, r, t, b, e,* répondaient celles-ci, sur l'autre parchemin : *e, i, s, l, s, g, e, é, i, a, l.* Toutes ensemble elles formaient ces mots : « *Ceci est le signe véritable.* » On rapprocha aussitôt les tronçons de la chaîne, qui se rapportèrent également.

« Voilà qui est fait, dit le corrégidor; reste à savoir maintenant, si cela est possible, quels sont les parents de cette charmante enfant. — Le père, répondit Don Diego, c'est moi qui le suis; la mère n'existe plus; il suffit de dire qu'elle fut d'une si haute naissance que j'aurais pu être, sans déroger, son serviteur. Mais afin que, tout en cachant son nom, sa renommée ne soit pas obscurcie, et qu'on ne l'accuse point de ce qui semble de sa part erreur manifeste et faute reconnue, il faut savoir que la mère de cette enfant, étant veuve d'un illustre gentilhomme, se retira dans un de ses villages, et là, dans la retraite et l'honnêteté la plus grande, elle passait une vie paisible au milieu de ses gens et de ses vassaux. Le sort ordonna qu'un jour, étant à la chasse sur les confins de ses propriétés, je voulus lui rendre visite. Il était l'heure de la sieste quand j'arrivai à son alcazar [1], car c'est ainsi que se peut appeler la grande maison qu'elle habitait. Je laissai mon cheval aux mains de mon domestique, puis je montai, sans rencontrer personne,

[1] Mot arabe (*al-kasr*), conservé dans l'espagnol, et qui veut dire palais.

igo ;.’iu.vsTB£ SEiivAirrE. jusqu’à la chambre même oà elle faisait la sieste , couchée sur une estrade noire. Elle était extrêmement belle ^ le silence, la solitude, l’occasion, éveillèrent en moi un désir plus audacieux qu’honnête , et sans m’arrêter à de sages réflexions , je fermai la porte derrière moi , je m’approchai d’elle , je l'éveillai , et la tenant fortement pressée dans mes bras, je lui dis : « Que votre grâce, madame, ne s’avise pas de crier ; les cris que vous feriez publieraient votre déshonneur. Personne ne m’a vu entrer dans cet appartement , car le sort , qui m’offre le bonheur de vous posséder, a versé le sommeil sur tous vos gens. Quand même ils accourraient à votre voix , ils ne pourraient que m’ôter la vie ; ce serait dans vos bras mêmes , et ma mort ne vous rendrait pas votre réputation perdue. » Finalement , je la possédai malgré elle , et seulement par violence. Fatiguée et troublée, elle ne put ou ne voulut pas m’adresser une parole, et moi, la laissant presque inanimée , je revins sur mes pas pour sortir par où j’étais entré, et je gagnai le vdlage d’un de mes amis, qui était à deux lieues du sien. Cette dame changea de résidence, et sans que je l'eusse jamais revue, ni que j’eusse tenté de la revoir, deux années se passèrent, au bout desquels j’appris qu’elle était morte. Maintenant, il y a vingt jours environ qu’avec les plus pressantes instances , et en m’écrivant qu’il s’agissait d’une chose où il allait de ma satisfaction et de mon honneur, un majordome de cette damç m’envoya appeler. J'allai voir ce qu’il me voulait , bien éloigné de deviner ce qu’il avait à me dire. Je le trouvai à l’article de la mort , et, pour abréger ce récit , il me conta en peu de mots comment , à l’époque où / Digilized by Google

jusqu'à la chambre même où elle faisait la sieste, couchée sur une estrade noire. Elle était extrêmement belle; le silence, la solitude, l'occasion, éveillèrent en moi un désir plus audacieux qu'honnête, et sans m'arrêter à de sages réflexions, je fermai la porte derrière moi, je m'approchai d'elle, je l'éveillai, et la tenant fortement pressée dans mes bras, je lui dis : « Que votre grâce, madame, ne s'avise pas de crier; les cris que vous feriez publieraient votre déshonneur. Personne ne m'a vu entrer dans cet appartement, car le sort, qui m'offre le bonheur de vous posséder, a versé le sommeil sur tous vos gens. Quand même ils accourraient à votre voix, ils ne pourraient que m'ôter la vie; ce serait dans vos bras mêmes, et ma mort ne vous rendrait pas votre réputation perdue. » Finalement, je la possédai malgré elle, et seulement par violence. Fatiguée et troublée, elle ne put ou ne voulut pas m'adresser une parole, et moi, la laissant presque inanimée, je revins sur mes pas pour sortir par où j'étais entré, et je gagnai le village d'un de mes amis, qui était à deux lieues du sien. Cette dame changea de résidence, et sans que je l'eusse jamais revue, ni que j'eusse tenté de la revoir, deux années se passèrent, au bout desquels j'appris qu'elle était morte. Maintenant, il y a vingt jours environ qu'avec les plus pressantes instances, et en m'écrivant qu'il s'agissait d'une chose où il allait de ma satisfaction et de mon honneur, un majordome de cette dame m'envoya appeler. J'allai voir ce qu'il me voulait, bien éloigné de deviner ce qu'il avait à me dire. Je le trouvai à l'article de la mort, et, pour abréger ce récit, il me conta en peu de mots comment, à l'époque où

LU.X.CSTKE SERVAirrE. *9» EDOurul sa maîtresse , elle lui avait rëvëlë tout ce qui s'était passé entre elle et moi , comment elle était devenue enceinte des suites de cette violence , comment , pour cacher son état, elle était allée en pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe , et comment enfin elle était accouchée dans cette maison-ci d'une fille qui devait se nommer Costanza. 11 me remit les marques avec lesquelles je la retrouverais , et ce sont celles que vous avez vues, la chaîne et le parchemin. Il me remit également trente mille écus d'or , que sa maîtresse avait laissés pour marier sa fille. Il ajouta que , s'il ne m'avait pas livré cette somme à la mort de sa maîtresse , ni déclaré alors ce qu'elle avait confié à son attachement et à sa discrétion , ç' avait été par un calcul d'avarice , et afin de pouvoir tirer parti de l'argent , mais qu'étant prêt à aller rendre ses comptes à Dieu, il voulait , pour la décharge de sa conscience , meremettrerargent,ctme faire connaître ou et comment je pourrais retrouver ma fille. Je reçus la somme çt les marques, et dès que j'eps rendu compte de ces événements au seigneur Don Juan de Avendaùo , nous avons pris ensemble la route de celte ville. » .j, Don Diego en était arrivé là de son récit , (|uaiid on entendit criera haute voix , àla porte de la rue : « Eh ! eh! dites à Tomas Pedro, le garçon à l'orge, qu'on vient d'arrêter son ami l'Asturien, et qu'il aille le retrouver à la prison. » A ces mots à' arrêter et de prison, le corrégulor dit qu'on fit entrer le prisonnier et l'alguazil qui l'emmenait. On avertitlalgnazilquelecorrégidor, qui se trouvait là, lui ordonnait d'amener le prisonnier, ce qui fut fait aussitôt. L'Asturien parut avec les mâchoires toutes baignées de sang, et Ibrt mal accoutré, Digiiized by Google

mourut sa maîtresse, elle lui avait révélé tout ce qui s'était passé entre elle et moi, comment elle était devenue enceinte des suites de cette violence, comment, pour cacher son état, elle était allée en pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe, et comment enfin elle était accouchée dans cette maison-ci d'une fille qui devait se nommer Costanza. Il me remit les marques avec lesquelles je la retrouverais, et ce sont celles que vous avez vues, la chaîne et le parchemin. Il me remit également trente mille écus d'or, que sa maîtresse avait laissés pour marier sa fille. Il ajouta que, s'il ne m'avait pas livré cette somme à la mort de sa maîtresse, ni déclaré alors ce qu'elle avait confié à son attachement et à sa discrétion, ç'avait été par un calcul d'avarice, et afin de pouvoir tirer parti de l'argent, mais qu'étant prêt à aller rendre ses comptes à Dieu, il voulait, pour la décharge de sa conscience, me remettre l'argent, et me faire connaître où et comment je pourrais retrouver ma fille. Je reçus la somme et les marques, et dès que j'eus rendu compte de ces événements au seigneur Don Juan de Avendaño, nous avons pris ensemble la route de cette ville. »

Don Diego en était arrivé là de son récit, quand on entendit crier à haute voix, à la porte de la rue : « Eh ! eh! dites à Tomas Pedro, le garçon à l'orge, qu'on vient d'arrêter son ami l'Asturien, et qu'il aille le retrouver à la prison. » A ces mots d'*arrêter* et de *prison,* le corrégidor dit qu'on fît entrer le prisonnier et l'alguazil qui l'emmenait. On avertit l'alguazil que le corrégidor, qui se trouvait là, lui ordonnait d'amener le prisonnier, ce qui fut fait aussitôt. L'Asturien parut avec les mâchoires toutes baignées de sang, et fort mal accoutré,

 mais fort bien empoigné par l’alguazil. Dès qu'il entra dansla salle, il reconnut son père et celui d’Avendano. Il se troubla , et pour n’être pas reconnu lui-même, faisant semblant d’essuyer avec un mouchoir le sang qui coulait de sa bouche, il se couvrit le visage. Le corrégidor demanda ce qu’avait fait ce garçon , pour qu’on l’amenât si maltraité. L’alguazil répondit que ce garçon était un porteur d’eau , è qui les polissons criaient dans les rues : « Apporte la queue , Asturien, apporte la queue; n et il conta succinctement d’où venait qu’on lui demandait cette queue, ce qui fit beaucoup rire toute la compagnie. L’alguazil ajouta : « Ayant paru à la porte d’Alcantara, où les polissons des rues le poursuivaient à outrance , en lui demandant la queue , l’ Asturien est descendu de son âne , et tombant sur la troupe , il en a attrapé un , qu’il a laissé demi-mort sous les coups de bâton. Quand j’ai voulu l’arrêter , il a fait résistance , et c’est pour cela qu’il est si maltraité. » Le corrégidor ordonna qu'il se découvrit le visage , et comme il s'obstinait h vouloir le cacher, l'alguazil s’approcha, et lui ôta le mouchoir des mains. A l'instant son père le reconnut , et s'écria , plein d’émotion : « Mon fils Don Diego , comment te trouves-tu en cet état? Quel équipage est-ce là? n'as-tu pas encore oublié tes escapades? » Carriazo plia les genoux , et alla tomber aux pieds de son père, qui, les larmes aux yeux, le tint longtemps embrassé. Don Juan de Avendano, sachant que Don Tomas , son fils , était parti avec Don Diego , demanda de ses nouvelles à celui-ci , qui répondit que Don Tomas de Avendano était le garçon qui distribuait l’orge et la paille dans cette auberge. Digitized by Google

mais fort bien empoigné par l'alguazil. Dès qu'il entra dans la salle, il reconnut son père et celui d'Avendaño. Il se troubla, et pour n'être pas reconnu lui-même, faisant semblant d'essuyer avec un mouchoir le sang qui coulait de sa bouche, il se couvrit le visage. Le corrégidor demanda ce qu'avait fait ce garçon, pour qu'on l'amenât si maltraité. L'alguazil répondit que ce garçon était un porteur d'eau, à qui les polissons criaient dans les rues : « Apporte la queue, Asturien, apporte la queue; » et il conta succinctement d'où venait qu'on lui demandait cette queue, ce qui fit beaucoup rire toute la compagnie. L'alguazil ajouta : « Ayant paru à la porte d'Alcantara, où les polissons des rues le poursuivaient à outrance, en lui demandant la queue, l'Asturien est descendu de son âne, et tombant sur la troupe, il en a attrapé un, qu'il a laissé demi-mort sous les coups de bâton. Quand j'ai voulu l'arrêter, il a fait résistance, et c'est pour cela qu'il est si maltraité. » Le corrégidor ordonna qu'il se découvrît le visage, et comme il s'obstinait à vouloir le cacher, l'alguazil s'approcha, et lui ôta le mouchoir des mains. A l'instant son père le reconnut, et s'écria, plein d'émotion : « Mon fils Don Diego, comment te trouves-tu en cet état? Quel équipage est-ce là? n'as-tu pas encore oublié tes escapades? » Carriazo plia les genoux, et alla tomber aux pieds de son père, qui, les larmes aux yeux, le tint longtemps embrassé. Don Juan de Avendaño, sachant que Don Tomas, son fils, était parti avec Don Diego, demanda de ses nouvelles à celui-ci, qui répondit que Don Tomas de Avendaño était le garçon qui distribuait l'orge et la paille dans cette auberge.

i.’lLLVSXBK SERVANIF.. l()'i A cette réponse de l’Asturien , les assistants furent de plus belle saisis d’admiration , et le corrégidor ordonna à l’hotelier de lui amener aussitôt le garçon à l'orge. « Je crois qu’il n’est pas à la maison, répliqua l’hôte -, mais je vais le chercher -, » et il sortit à cet elfet. Don Diego demanda alors à Carriazo d’où venaient ces métamorphoses , et qui les avait poussés à se faire , lui porteur d’eau , et Don Tomas valet d’auberge. Carriazo répondit qu’il ne pouvait satisfaire à ces questions devnut tant de monde, et qu’il répondrait en téte-à-tèle. Tomas Pedro avait été se cacher dans sa chambre, pour voir de là, sans être vu , ce que faisaient son père et celui de son ami. U était fort inquiet de l’arrivée du corrégidor et du mouvement qu’on se donnait par toute la maison. Des gens ne manquèrent pas pour dire à l’hôte en quel endroit il était caché. L’hôtelier monta , et , plus de force que de gré , le fit descendre. Encore Tomas n’y aurait-il pas consenti si le corrégidor lui-méme ne se fût avancé dans la cour, et ne l’eût appelé par son nom , pour lui dire : « Que votre grâce descende , seigneur parent; TOUS ne trouverez ici, à vous attendre, ni ours ni lions. <• Tomas descendit, et les yeux baissés , humble, plein de soumission , il vint se mettre à genoux devant son père, qui l’embrassa avec une joie extrême, à la façon de celle que ressentit le père de l'Enfant Prodigue en recouvrant son fds perdu. En ce moment arriva un carrosse du corrégidor, qui venait le chercher, car une si grande fête ne lui permettait pas de s’en retourner à cheval. 11 Ht appeler Costanza, et l’ayant prise par la main , il la présenta à son père , en lui disant : «Recevez ce bijou, seigneur Don it. 1.) Digiiized by Google

A cette réponse de l'Asturien, les assistants furent de plus belle saisis d'admiration, et le corrégidor ordonna à l'hôtelier de lui amener aussitôt le garçon à l'orge. « Je crois qu'il n'est pas à la maison, répliqua l'hôte; mais je vais le chercher; » et il sortit à cet effet. Don Diego demanda alors à Carriazo d'où venaient ces métamorphoses, et qui les avait poussés à se faire, lui porteur d'eau, et Don Tomas valet d'auberge. Carriazo répondit qu'il ne pouvait satisfaire à ces questions devant tant de monde, et qu'il répondrait en tête-à-tête. Tomas Pedro avait été se cacher dans sa chambre, pour voir de là, sans être vu, ce que faisaient son père et celui de son ami. Il était fort inquiet de l'arrivée du corrégidor et du mouvement qu'on se donnait par toute la maison. Des gens ne manquèrent pas pour dire à l'hôte en quel endroit il était caché. L'hôtelier monta, et, plus de force que de gré, le fit descendre. Encore Tomas n'y aurait-il pas consenti si le corrégidor lui-même ne se fût avancé dans la cour, et ne l'eût appelé par son nom, pour lui dire : « Que votre grâce descende, seigneur parent; vous ne trouverez ici, à vous attendre, ni ours ni lions. » Tomas descendit, et les yeux baissés, humble, plein de soumission, il vint se mettre à genoux devant son père, qui l'embrassa avec une joie extrême, à la façon de celle que ressentit le père de l'Enfant Prodigue en recouvrant son fils perdu. En ce moment arriva un carrosse du corrégidor, qui venait le chercher, car une si grande fête ne lui permettait pas de s'en retourner à cheval. Il fit appeler Costanza, et l'ayant prise par la main, il la présenta à son père, en lui disant : « Recevez ce bijou, seigneur Don

ig4 l’illustre serwkte. Diego , et estimez-le pour le plus prëcieux qu’il vous soit possible de désirer ; et vous , belle demoiselle , baisez la main à votre père , et rendez grâce à Dieu , qui , par un événement si honorable , vous a tirée , pour vous élever à une haute condition, de la bassesse de votre état. » Costanza , qui ne savait et n’imaginait point ce qui venait de lui arriver, troublée , saisie et tremblante , ne sut faire autre chose que se jeter aux pieds de son père , et , lui prenant les mains , elle se mit â les lui baiser tendrement , en les baignant des larmes abondantes qui coulaient de ses beaux yeux. Pendant que cela se passait, le corrégidor avait vivement pressé son cousin Don Juan pour que toute la compagnie le suivit à sa maison , et bien que Don Juan refusât d’abord, les instances du corrégidor furent telles qu’il fallut céder. Us entrèrent donc tous dans le carrosse. Mais lorsque le corrégidor dit à Costanza de s’y placer aussi, le cœur manqua à la pauvre fille. EJle et l’hôtesse se jetèrent dans les bras l’une de l’autre, et commencèrent à sangloter si amèrement , que leur affliction déchirait l’âme à tous ceux qui en étaient témoins. L’hôtesse disait : « Comment est-ce possible, fille de mon coeur? tu t’en vas et tu me laisses? Ah! comment as-tu le courage d’abandonner cette mère qui t’a élevée avec tant d’amour? » Costanza pleurait , et lui répondait par d'aussi tendres expressions. Enfin le corrégidor attendri ordonna que l’hôtesse entrât aussi dans le carrosse, et ne se séparât point de sa fille , puisque c’était une fille pour elle , jusqu’à son départ de Tolède. L’hôtesse et tous les autres se mirent donc dans le carrosse , et gagnèrent la maison du corrégidor, où ils furent bien accueillis par Digitized by Google

Diego, et estimez-le pour le plus précieux qu'il vous soit possible de désirer ; et vous, belle demoiselle, baisez la main à votre père, et rendez grâce à Dieu, qui, par un événement si honorable, vous a tirée, pour vous élever à une haute condition, de la bassesse de votre état. » Costanza, qui ne savait et n'imaginait point ce qui venait de lui arriver, troublée, saisie et tremblante, ne sut faire autre chose que se jeter aux pieds de son père, et, lui prenant les mains, elle se mit à les lui baiser tendrement, en les baignant des larmes abondantes qui coulaient de ses beaux yeux.

Pendant que cela se passait, le corrégidor avait vivement pressé son cousin Don Juan pour que toute la compagnie le suivît à sa maison, et bien que Don Juan refusât d'abord, les instances du corrégidor furent telles qu'il fallut céder. Ils entrèrent donc tous dans le carrosse. Mais lorsque le corrégidor dit à Costanza de s'y placer aussi, le cœur manqua à la pauvre fille. Elle et l'hôtesse se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et commencèrent à sangloter si amèrement, que leur affliction déchirait l'âme à tous ceux qui en étaient témoins. L'hôtesse disait : « Comment est-ce possible, fille de mon cœur? tu t'en vas et tu me laisses? Ah! comment as-tu le courage d'abandonner cette mère qui t'a élevée avec tant d'amour? » Costanza pleurait, et lui répondait par d'aussi tendres expressions. Enfin le corrégidor attendri ordonna que l'hôtesse entrât aussi dans le carrosse, et ne se séparât point de sa fille, puisque c'était une fille pour elle, jusqu'à son départ de Tolède. L'hôtesse et tous les autres se mirent donc dans le carrosse, et gagnèrent la maison du corrégidor, où ils furent bien accueillis par

}^'lLLl.SIIlE £EKVASXE. sa femme, qui était une dame de haute qualité. Us s'assirent à une table somptueuse, et après le repas , Carriazo raconta à son père comment , par amour pour G)stanza , Don Tomas s'était mis au service dans cette auberge , ajoutant qu'il se sentait si vivement épris d'elle, que, sans avoir découvert qu'elle fût aussi noble qu'elle était, étant fiUed'un tel père, il l'aurait épousée dans son état d'écureuse. La femme du corrégidor habilla aussitôt Costanza avec les vêtements d'une fille qu'elle avait, de même âge et de même taiUe. Si Costanza avait paru belle sous ses habits de paysanne, sous des habits de cour , eUe parut un objet céleste. Ce costume lui allait si bien qu'il faisait croire que, dès sa naissance , elle avait été dame , et s'était servie des plus riches vêtements que la mode autorise. Toutes fois , parmi tant de gens joyeux , il ne put manquer de s'en trouver un triste : ce fut Don Pedro , le fils du corrégidor, qui comprit aussitôt que Costanza ne serait point à lui. Effectivement, le corrégidor convint avec Don Diego de Carriazo et Don Juan de Aveudano que Don Tomas épouserait Costanza , à qui son père donnerait les trente mille écus que sa mère lui avait laissés. Ils convinrent aussi que le porteur d'eau. Don Diego de Carriazo, se marierait avec la fille du corrégidor , et Don Pedro , le fils du corrégidor, avec une fille de Don Juan de Âvendano , poiu* qui son père promettait d'obtenir une dispense de parenté. De cette façon, ils se trouvèrent tous contents, joyeux et satisfaits. La nouvelle de ces mariages et de l'heureuse fortune de la servante illustre se répandit promptement par la ville, et une multitude de. gens accouraient voir Costanza.dans son nouveau costume , Digitized by Google

sa femme, qui était une dame de haute qualité. Ils s'assirent à une table somptueuse, et après le repas, Carriazo raconta à son père comment, par amour pour Costanza, Don Tomas s'était mis au service dans cette auberge, ajoutant qu'il se sentait si vivement épris d'elle, que, sans avoir découvert qu'elle fût aussi noble qu'elle était, étant fille d'un tel père, il l'aurait épousée dans son état d'écureuse. La femme du corrégidor habilla aussitôt Costanza avec les vêtements d'une fille qu'elle avait, de même âge et de même taille. Si Costanza avait paru belle sous ses habits de paysanne, sous des habits de cour, elle parut un objet céleste. Ce costume lui allait si bien qu'il faisait croire que, dès sa naissance, elle avait été dame, et s'était servie des plus riches vêtements que la mode autorise. Toutefois, parmi tant de gens joyeux, il ne put manquer de s'en trouver un triste : ce fut Don Pedro, le fils du corrégidor, qui comprit aussitôt que Costanza ne serait point à lui. Effectivement, le corrégidor convint avec Don Diego de Carriazo et Don Juan de Avendaño que Don Tomas épouserait Costanza, à qui son père donnerait les trente mille écus que sa mère lui avait laissés. Ils convinrent aussi que le porteur d'eau, Don Diego de Carriazo, se marierait avec la fille du corrégidor, et Don Pedro, le fils du corrégidor, avec une fille de Don Juan de Avendaño, pour qui son père promettait d'obtenir une dispense de parenté.

De cette façon, ils se trouvèrent tous contents, joyeux et satisfaits. La nouvelle de ces mariages et de l'heureuse fortune de la servante illustre se répandit promptement par la ville, et une multitude de gens accouraient voir Costanza dans son nouveau costume,

196 l'illu&tre servante» sous lequel, coinnie on Ta dit , elle se montrait si parfaitement dame. On vit le garçon à l'orge, Pedro Tomas, changé en DonTomasde Avendafio, et vêtu en grand seigneur ; on remarqua aussi que Lope l'Asturicn était devenu très-élégant cavalier depuis qu'il avait changé d'hahit, et laissé là l'Ane et les paniers à cruches. Cependant , même au milieu de sa magnificence , quand il passait dans la rue , il ne manquait pas de mauvais plaisants pour lui demander la queue. Us restèrent tons on mois à Tolède, au bout duquel Don Diego de Carriazo retourna à Burgos avec sa femme et son père, et Costanza avec son mari Don Tomas, accompagnés du fils du corrégidor, qui voulut aller rendre visite à sa parente , bientôt son épouse. L'hôtelier de l'auberge du SeviUano se trouva riche avec les mille éebs reçus en présent, et la quantité de bijoux que Costanza donna à sa maîtresse : car c'est de ce nom qu'elle appelait toujours celle qui l'avait élevée. Celte histoire de l'illustre servante fournit aux poètes du Tage doré l'occasion d'exercer leurs plumes à célébrer la sans -pareille beauté de Costanza, laquelle vit encore en compagnie de son fidèle garçon d'auberge \ aussi bien que Carriazo , avec trois fils , qui, sans avoir pris les facnns du père, sans se rappeler s'il y a des madragues au monde, sont tous aujourd'hui étudiants à Salamanque. Quant à leur père, à peine aperçoit-il quelque âne de porteur d'eau, que celui qu'il eut à Tolède lui revient en mémoire , et qu'il craint de voir un beau jour, quand il y pensera le moins , reparaître dans quelque satire, le « apporte la queue, Asturien; Asturien, apporte la queue. » Digitized by Google

sous lequel, comme on l'a dit, elle se montrait si parfaitement dame. On vit le garçon à l'orge, Pedro Tomas, changé en Don Tomas de Avendaño, et vêtu en grand seigneur ; on remarqua aussi que Lope l'Asturien était devenu très-élégant cavalier depuis qu'il avait changé d'habit, et laissé là l'âne et les paniers à cruches. Cependant, même au milieu de sa magnificence, quand il passait dans la rue, il ne manquait pas de mauvais plaisants pour lui demander la queue. Ils restèrent tous un mois à Tolède, au bout duquel Don Diego de Carriazo retourna à Burgos avec sa femme et son père, et Costanza avec son mari Don Tomas, accompagnés du fils du corrégidor, qui voulut aller rendre visite à sa parente, bientôt son épouse. L'hôtelier de l'auberge du *Sevillano* se trouva riche avec les mille écus reçus en présent, et la quantité de bijoux que Costanza donna à sa maîtresse : car c'est de ce nom qu'elle appelait toujours celle qui l'avait élevée.

Cette histoire de l'illustre servante fournit aux poëtes du Tage doré l'occasion d'exercer leurs plumes à célébrer la sans-pareille beauté de Costanza, laquelle vit encore en compagnie de son fidèle garçon d'auberge ; aussi bien que Carriazo, avec trois fils, qui, sans avoir pris les façons du père, sans se rappeler s'il y a des madragues au monde, sont tous aujourd'hui étudiants à Salamanque. Quant à leur père, à peine aperçoit-il quelque âne de porteur d'eau, que celui qu'il eut à Tolède lui revient en mémoire, et qu'il craint de voir un beau jour, quand il y pensera le moins, reparaître dans quelque satire, le « apporte la queue, Asturien ; Asturien, apporte la queue. »

The text on this page is estimated to be only 27.29% accurate

LA FORCE DU SANG. Digitized by Google

LA FORCE DU SANG.

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

Digitized by Google

m LA FORCE DU SANG. Par une nuit des plus chaudes de l'ëtë, un vieil hidalgo venait de se récréer sur les bords du Qeuve , à Tolède , avec sa femme , un fils très-jeune , une fille de seize ans et une servante. La nuit était claire, bien qu'il fût onze heures , le chemin solitaii;e et leur marche lente , pour ne pas payer par la fatigue du retour les plaisirs qu'on prend à Tolède sur les rives du Tage ou dans la vallée. Comptant suc la sécurité qu,e promettent la ji^stice active et les habitudes paisibles de la population de cette cité , le bon gentilhomme revenait avec son honnête famille , bien éloigné de croire qu'il pût leur arriver aucun désastre. Mais, comme la plupart des malheurs viennent sans qu'on les prévoie, contre tout leur sentiment de confiance et de paix, ils en éprouvèrent un qui troubla leur divertissement du jour, et leur donna de quoi pleurer bien des années. Vingt-deux environ pouvait en avoir un jeune gentilhomme de cette ville , auquel la richesse , Digitized by Google

LA FORCE DU SANG.

Par une nuit des plus chaudes de l'été, un vieil hidalgo venait de se récréer sur les bords du fleuve, à Tolède, avec sa femme, un fils très-jeune, une fille de seize ans et une servante. La nuit était claire, bien qu'il fût onze heures, le chemin solitaire et leur marche lente, pour ne pas payer par la fatigue du retour les plaisirs qu'on prend à Tolède sur les rives du Tage ou dans la vallée. Comptant sur la sécurité que promettent la justice active et les habitudes paisibles de la population de cette cité, le bon gentilhomme revenait avec son honnête famille, bien éloigné de croire qu'il pût leur arriver aucun désastre. Mais, comme la plupart des malheurs viennent sans qu'on les prévoie, contre tout leur sentiment de confiance et de paix, ils en éprouvèrent un qui troubla leur divertissement du jour, et leur donna de quoi pleurer bien des années. Vingt-deux environ pouvait en avoir un jeune gentilhomme de cette ville, auquel la richesse,

900 I.A FORcr. nt! SAS*. la hante naissance , les penchants vicieux , la trop grande indépendance et les mauvaises compagnies , faisaient faire des actions indignes de sa qualité, et donnaient une hardiesse qui le faisait passer pour impudent. Or, ce gentilhomme, dont, par égard, nous cachons , quant à présent, le vrai nom , pour lui donner celui de Rodolphe , descendait avec quatre autres de ses amis, tous jeunes , évaporés et insolents, la pente que montait l'hidalgo. Les deux escadrons se rencontrèrent , celui des brebis avec celui des loups , et pleins d'une hardiesse grossière , Rodolphe et ses camarades , s'étant caché la figure , regardèrent effrontément sous le nez la mère , la fille et la servante. Le vieillard irrité leur reprocha en termes amers une telle audace; eux répondirent par des grimaces et des quolibets, et, sans s'oublier davantage, passèrent leur chemin. Mais la grande beauté du visage qu'avait regardé Rodolphe (et c'était celui de la fille de l'hidalgo , qui s'appelait , à ce qu'on prétend, Léocadie) se fixa si bien dans sa mémoire, qu'elle subjugua sa volonté et éveilla chez lui le désir de posséder cette fille , en dépit de tous les inconvéniens qui pouvaient en résulter. En un instant , il communiqua cette pensée à ses camai-ades ; en un autre instant, ceux-ci résolurent de retourner sur leurs pas et d'enlever la jeune personne pour faire plaisir à Rodolphe, car les riclies qui se font prodigues trouvent toujours quelqu'un pour canoniser leurs sottises et appeler leurs vices des vertus. Aussi, concevoir ce mauvais dessein , le communiquer, l'approuver, se résoudre;» enlever Léocadie, et l'enlever »Mi elTet, fout cela se fit presque à la fois.
Digitized by Google

!20I J.* yo&CB DO sAira.' lisse mirent leurs mouchoirs sur le visage , et, revenant sur leurs pas , l’ëpée à la main , ils eurent atteint bientôt ceux qui n'avaient point encore fini de rendre grâce à Dieu de ce qu’il les avait tirés des mains de ces impertinents. Rodolphe s’élança snr Léocadie, et la prenant dans ses bras, se mit à fuir avec elle. La pauvre enfant n’eut pas la force de se défendre ; relfroi lui ôta la voix pour se plaindre, et même la lumière des yeux : car, évanouie, sans connaissance , elle ne put voir ni qui l’emportait , ni où on l’emportait. Le père appela au secours , la mère poussa des sanglots, le petit frère pleura , la servante s’égratigna le visage ; mais les cris ne furent point entendus, les sanglots ni les pleurs n’excitèrent aucune compassion, et les égratignures ne servirent è rien, car tout cela se perdait par la solitude du lieu , le silence de la nuit et les entrailles sans pitié des malfaiteurs. Finalement, les uns s’en allèrent tout joyeux, les autres restèrent désolés. Rodolphe arriva jusque chez lui sans nul encombre, et les parents de Léocadie regagnèrent leur maison pleins de douleur et de désespoir. Aveugles , puisqu’ils étaient privés des yeux de leur fille, qui étaient la lumière de leurs yeux; solitaires, puisque Léocadie était leur douce et agréable société ; incertains s’il serait bon d’informer la justice de son malheur, et craignant d’étre , en le publiant , le principal instrument de son déshonneur, ils se voyaient dans un grand besoin de faveur et d’appui, comme des hidalgos pauvres, et ne savaient de quoi se plaindre, si ce n’est de leur funeste étoile. Digitized by Google

Ils se mirent leurs mouchoirs sur le visage, et, revenant sur leurs pas, l'épée à la main, ils eurent atteint bientôt ceux qui n'avaient point encore fini de rendre grâce à Dieu de ce qu'il les avait tirés des mains de ces impertinents. Rodolphe s'élança snr Léocadie, et la prenant dans ses bras, se mit à fuir avec elle. La pauvre enfant n'eut pas la force de se défendre ; l'effroi lui ôta la voix pour se plaindre, et même la lumière des yeux : car, évanouie, sans connaissance, elle ne put voir ni qui l'emportait, ni où on l'emportait. Le père appela au secours, la mère poussa des sanglots, le petit frère pleura, la servante s'égratigna le visage ; mais les cris ne furent point entendus, les sanglots ni les pleurs n'excitèrent aucune compassion, et les égratignures ne servirent à rien, car tout cela se perdait par la solitude du lieu, le silence de la nuit et les entrailles sans pitié des malfaiteurs.

Finalement, les uns s'en allèrent tout joyeux, les autres restèrent désolés. Rodolphe arriva jusque chez lui sans nul encombre, et les parents de Léocadie regagnèrent leur maison pleins de douleur et de désespoir. Aveugles, puisqu'ils étaient privés des yeux de leur fille, qui étaient la lumière de leurs yeux ; solitaires, puisque Léocadie était leur douce et agréable société ; incertains s'il serait bon d'informer la justice de son malheur, et craignant d'être, en le publiant, le principal instrument de son déshonneur, ils se voyaient dans un grand besoin de faveur et d'appui, comme des hidalgos pauvres, et ne savaient de quoi se plaindre, si ce n'est de leur funeste étoile.

aos ik roftce mi sa»q. Rodolphe, cependant, usant de prudence et de ruse, avait emmené jusqu'en sa maison , jusqu'en sa chambre, Léocadie, à Laquelle, bien qu'il se fut aperçu qu'elle était évanouie quand il l'emportait, il avait couvert les yeux avec un mouchoir, pour qu'elle ne vit pas les rues par où il était passé , ni la maison et la chambre où elle se trouvait. lù , sans être vu de personne, parce qu'il avait un appartement séparé dans la maison de son père qui vivait encore, et qu'il en avait aussi la clef (grande imprudence des parents qui veulent tenir leurs enfants rangés), là, avant que Léocadie fût revenue de son évanouissement, Rodolphe avait assouvi son désir. Privé delà lumière de l'intelligeni», il déroba dans l'obscurité le plus riche bijou de Léocadie. Comme les péchés des sens ne tendent d'ordinaire pas plus loin que leur satisfaction brutale, Rodolphe aurait voulu se débarrasser sur-le-champ de Léocadie, et il lui vint à l'esprit de la mettre dans la rue, évanouie comme elle l'était. Mais au moment d'exécuter ce dessein, il s'aperçut quelle reprenait connaissance. Elle disait : « Où est -ce que je suis, malheureuse? Pourquoi cette obscurité ? quelles ténèbres m'environnent ? Suis-je dans les limbes de mon innocence , ou dans l'enfer de mes fautes ? Jésus ! qui m'approche , qui me touche? Moi, dans un lit! Moi , blessée ! M'entends-tu, ma bonne mère? M'entends-tu, mon père chéri ? Ah ! malheur à moi ' je vois bien que mes parents ne m'entendent plus, et que mes ennemis sont à mes côtés. Je serais trop heureuse que cette obscurité durât toujours , sans que mes yeux revissent jamais la lumière du monde, et que cet endroit Digitized by Google

ix FoncB DO sAno. ao3 où je suis , quel qu'il fût, servit de sépulture à mon honneur} car le déshonneur ignoré vaut mieux que l'honneur mis en doute par l'opinion des gens. Je me rappelle à présent (plût à jUeu que je ne m'en fusse jamais souvenue) que je marchais tout à l'heure en compagnie de mes parents ; je me rappelle qu'on m'a surprise, attaquée, entraînée ; j'imagine et je vms bien qu'il ne faut plus que je sois vue de personne. O toi , qui que tu sois, qui es ici près de moi (en parlant ainsi eOe serrait fortement les mains de Rodolphe) , si ton âme est accessible à quelque espèce de prière , je t'en supplie , puisque tu as triomphé de ma vertu , triomphe également de ma vie. Ote-la-moi sur-lechamp ; il ne faut pas la conserver quand on a perdu l'honneur. Regarde : la cruauté dont tu viens d'user à mon égard en m'outrageant s'effacera par la pitié dont tu feras preuve en me tuant, et tu seras tout à la fois cruel et compatissant. » Ces propos de Léocadie jetèrent Rodolphe dans une grande confusion. Jeune, et de peu d'expérience, il ne savait ni qne dire ni que faire. Son silence étonnait de plus en plus Léocadie, qui essayait de s'assurer avec les mains si l'étre qui se trouvait auprès d'elle était un fantôme, une ombre. Cependant, comme elle touchait un corj», et se rappelait la violence qu'on lui avait faite lorsqu'elle revenait avec ses parents , elle reconnaissût toute la réalité de son malheur. Dans cette pensée , elle rattacha le füdes propos qu'avaient interrompus ses soupirs et ses sanglots. « Audacieux jeune homme , lui dit-elle, car tes actions font assez voir que tu as peu d'âge , je te pardonne l'offense que tu m'as Rdte, pourvu seulement que tu Digiiized by Google

où je suis, quel qu'il fût, servît de sépulture à mon honneur; car le déshonneur ignoré vaut mieux que l'honneur mis en doute par l'opinion des gens. Je me rappelle à présent (plût à Dieu que je ne m'en fusse jamais souvenue) que je marchais tout à l'heure en compagnie de mes parents; je me rappelle qu'on m'a surprise, attaquée, entraînée; j'imagine et je vois bien qu'il ne faut plus que je sois vue de personne. O toi, qui que tu sois, qui es ici près de moi (en parlant ainsi elle serrait fortement les mains de Rodolphe), si ton âme est accessible à quelque espèce de prière, je t'en supplie, puisque tu as triomphé de ma vertu, triomphe également de ma vie. Ote-la-moi sur-le-champ; il ne faut pas la conserver quand on a perdu l'honneur. Regarde : la cruauté dont tu viens d'user à mon égard en m'outrageant s'effacera par la pitié dont tu feras preuve en me tuant, et tu seras tout à la fois cruel et compatissant. »

Ces propos de Léocadie jetèrent Rodolphe dans une grande confusion. Jeune, et de peu d'expérience, il ne savait ni que dire ni que faire. Son silence étonnait de plus en plus Léocadie, qui essayait de s'assurer avec les mains si l'être qui se trouvait auprès d'elle était un fantôme, une ombre. Cependant, comme elle touchait un corps, et se rappelait la violence qu'on lui avait faite lorsqu'elle revenait avec ses parents, elle reconnaissait toute la réalité de son malheur. Dans cette pensée, elle rattacha le fil des propos qu'avaient interrompus ses soupirs et ses sanglots. « Audacieux jeune homme, lui dit-elle, car tes actions font assez voir que tu as peu d'âge, je te pardonne l'offense que tu m'as faite, pourvu seulement que tu

LA Po«cË mr sANC. ao4 me promettes, que tu me jures, qn’ainsi que ta l’as cachée dans cette obscurité , tu la cacheras dans un perpétuel silence sans en rien dire à personne. Je te demande un bien iàible dédommagement pour un si grand outrage-, mais, pour moi, c’est le plus grand que je puisse te demander, et que tu veuilles , toi , m’accorder. Prends garde que je n’ai jamais vu ton visage, et que je ne veux pas le voir; car, bien que me rappelant mon offense, je ne veux pas me rappeler mon offenseur, ni garder dans ma mémoire l’image de l’auteur de mes maux. C’est entre moi et le Ciel que se passeront mes plaintes , et je ne veux pas les faire entendre au monde, qui ne juge pas des choses selon quelles arrivent, mais selon l’opinion qu’il s’en forme. Je ne sais comment je puis te dire ces vérités, qui ne s’apprennent d’ordinaire que par l’expérience d’une foule de cas et par le cours de longues années, tandis que mon âge n’atteint pas dix-sept ans ; ce qui me fait comprendre que la douleur peut aussi bien délier la langue que la lier aux alHigés , lesquels exagèrent quelquefois leurs maux pour qu’on y croie , et d’autrefois les taisent , crainte de n’y pas trouver remède. De quelque manière que je fasse, que je parle on me taise , j’espère te porter à me croire ou à me soulager : car, à ne pas me croire, il y aurait ignorance ; à ne pas me soulager, impossibilité de trouver aucun soulagement. Je ne veux pas me désespérer, puisqu’il te coûtera peu de m’en donner un. Le voici : n’attends pas , n’espère pas que le temps calme jamais le juste courroux qui m’anime contre toi , et n’essaie point d’amasser les outrages. Moins tu abuseras de moi , puisque déjà tu en as Digiiized by Google

me promettes, que tu me jures, qu'ainsi que tu l'as cachée dans cette obscurité, tu la cacheras dans un perpétuel silence sans en rien dire à personne. Je te demande un bien faible dédommagement pour un si grand outrage; mais, pour moi, c'est le plus grand que je puisse te demander, et que tu veuilles, toi, m'accorder. Prends garde que je n'ai jamais vu ton visage, et que je ne veux pas le voir; car, bien que me rappelant mon offense, je ne veux pas me rappeler mon offenseur, ni garder dans ma mémoire l'image de l'auteur de mes maux. C'est entre moi et le Ciel que se passeront mes plaintes, et je ne veux pas les faire entendre au monde, qui ne juge pas des choses selon qu'elles arrivent, mais selon l'opinion qu'il s'en forme. Je ne sais comment je puis te dire ces vérités, qui ne s'apprennent d'ordinaire que par l'expérience d'une foule de cas et par le cours de longues années, tandis que mon âge n'atteint pas dix-sept ans; ce qui me fait comprendre que la douleur peut aussi bien délier la langue que la lier aux affligés, lesquels exagèrent quelquefois leurs maux pour qu'on y croie, et d'autrefois les taisent, crainte de n'y pas trouver remède. De quelque manière que je fasse, que je parle ou me taise, j'espère te porter à me croire ou à me soulager : car, à ne pas me croire, il y aurait ignorance; à ne pas me soulager, impossibilité de trouver aucun soulagement. Je ne veux pas me désespérer, puisqu'il te coûtera peu de m'en donner un. Le voici : n'attends pas, n'espère pas que le temps calme jamais le juste courroux qui m'anime contre toi, et n'essaie point d'amasser les outrages. Moins tu abuseras de moi, puisque déjà tu en as

 abuse, et moins s’enflammeront tes coupables désirs. Suppose que tu m’as ofl'ensëe par accident, sans réflexion. Moi, je supposerai que je ne suis pas venue au monde , ou que , si j'y suis venue , c’a été pour être malheureuse. Mets-moi sur-le-champ dans la rue , ou du moins près de la cathédrale ; de là , je saurai bien retourner à la maison. Mais tu me jureras aussi de ne pas me suivre , de ne pas connaître ma demeure , de ne pas me demander le nom de mes parents , ni le mien , ni celui d’aucune personne de ma famille , qui , si elle était aussi riche que noble , n’aurait pas souffert en moi un si grand malheur. Réponds à cela ; et si tu crains que je ne te reconnaisse à la parole , sache qu’hormis mon père et mon confesseur, je n’ai parlé à nul homme en ma vie, et j’en ai peu entendu parler au milieu de cette foule que je puisse reconnaître au son de voix. » La réponse que fit Rodolphe aux discrets propos de la triste Léocadie fut de la serrer dans ses bras, en faisant mine de vouloir donner un nouveau cours, pour lui, à sa passion, pour elle , à son déshonneur. Au sentiment de cette violence , Léocadie , trouvant plus de forces que n’en promettait son jeune âge, se défendit avec les pieds, avec les mains , avec les dents , avec la parole : « Figure-toi bien , s’écria-t-elle , traître , homme dénaturé , que les dépouilles que tu as emportées de moi sont celles que tu pouvais emporter d’un tronc d’arbre, d’une colonne inanimée, et qu’une telle victoire ne peut tourner qu’à ton infamie. Mais celle que tu prétends maintenant , tu ne l’obtiendras qu’avec ma mort. Évanouie , tu m’as foulée aux pieds J mais à présent que j’ai repris courage , tu Digiiized by Google

abusé, et moins s'enflammeront tes coupables désirs. Suppose que tu m'as offensée par accident, sans réflexion. Moi, je supposerai que je ne suis pas venue au monde, ou que, si j'y suis venue, ç'a été pour être malheureuse. Mets-moi sur-le-champ dans la rue, ou du moins près de la cathédrale; de là, je saurai bien retourner à la maison. Mais tu me jureras aussi de ne pas me suivre, de ne pas connaître ma demeure, de ne pas me demander le nom de mes parents, ni le mien, ni celui d'aucune personne de ma famille, qui, si elle était aussi riche que noble, n'aurait pas souffert en moi un si grand malheur. Réponds à cela; et si tu crains que je ne te reconnaisse à la parole, sache qu'hormis mon père et mon confesseur, je n'ai parlé à nul homme en ma vie, et j'en ai peu entendu parler au milieu de cette foule que je puisse reconnaître au son de voix. »

La réponse que fit Rodolphe aux discrets propos de la triste Léocadie fut de la serrer dans ses bras, en faisant mine de vouloir donner un nouveau cours, pour lui, à sa passion, pour elle, à son déshonneur. Au sentiment de cette violence, Léocadie, trouvant plus de forces que n'en promettait son jeune âge, se défendit avec les pieds, avec les mains, avec les dents, avec la parole : « Figure-toi bien, s'écria-t-elle, traître, homme dénaturé, que les dépouilles que tu as emportées de moi sont celles que tu pouvais emporter d'un tronc d'arbre, d'une colonne inanimée, et qu'une telle victoire ne peut tourner qu'à ton infamie. Mais celle que tu prétends maintenant, tu ne l'obtiendras qu'avec ma mort. Évanouie, tu m'as foulée aux pieds; mais à présent que j'ai repris courage, tu

 pourras plutôt me tuer que me vaincre. Si mainteuant , revenue à moi , je me rendais sans résistance à ton abominable passion , tu pourrais imaginer que je feignais d'étre évanouie , quand tu as eu l'audace d'attenter à mon honneur. » rinalement, Léocadie fit ime résistance si vive , si opiniâtre, que les forces et les désirs de Rodolphe finirent par céder; et comme l'insolence dont il s'était rendu coupable n'avait d'autre origine qu'un transport libertin, duquel ne naît jamais le véritable et durable amour , au lieu du transport qui passe , reste , sinon le repentir, au moins une faible envie de persister. Rodolphe donc , découragé et refroidi , laissa Léocadie , sans lui dire un seul mot , dans son lit , où il l'avait déposée , et fermant la chambre , il alla retrouver ses camarades pour s'entendre avec eux sur ce qu'il devait faire. Léocadie s'aperçut qu'elle restait seule et enfermée, et, se levant du lit, elle parcourut tout l'appartement, tâtant les murailles avec les mains pour voir si elle trouverait une porte par où sortir , ■ou une fenêtre par où se jeter. Elle rencontra la porte, mais bien fermée , puis une fenêtre qu'eUe parvint à ouvrir, et par où pénétra la lumière de la lune , si claire , que Léocadie put distinguer les couleurs des tentures damassées qui ornaient l'appartement. Elle vit que le lit était doré, et d'une si riche parure, qu'il semblait plutôt la couche d'un prince que d'un simple gentilhomme. Elle compta les chaises et les bureaux ; elle nota bien dans quelle partie se trouvait la porte, et, quoiqu'elle vit plusieurs tableaux pendus aux murailles, elle ne put point parvenir à discerner les peintures qu'ils renfermaient. La fenêtre était Digitized by Google

LA TOROE DU SANG. ao7 grande, et garnie d'nn fort grillage de fer -, elle donnait sur un jardin également clos d'un haut mnr: obstacles qui empêchèrent Léocadie de se jeter, comme elle le voulait , dans la rue. Tout ce qu'elle vit , tout ce quelle remartiua de l'étendue et des riches ornements de cette chambre à coucher lui fit comprendre que le maître d'un tel appartement devait être noble et riclie , et non comme le premier gentilhomme venu, mais d'une façon peu commune. Sur un bureau qui était près de la fenêtre , elle vit un petit crucifix tout en argent , qu'elle prit et cacha dans la manche de sa robe , non par dévotion, ni par vol , mais poussée d'un sage et adroit dessein. Cela fait , elle ferma la fenêtre , et revint sc jeter sur le lit , pour y attendre quelle fin aurait le triste commencement de son aventure. Une demi- heure ne s'était pas encore écoulée , qu'elle entendit ouvrir la porte de la chambre , et qu'une personne s'approcha d'elle. Sans dire un mot, cette personne lui banda les yeux , la prit par le bras, l'emmena hors de la chambre , et referma la porte. C'était Rodolphe, qui, bien qu'il fût sorti ponr chercher ses camarades , ne voulut pas les rencontrer, pensant qu'il ne lui convenait pas de faire des témoins de ce qui lui était arrivé avec cette jeune fille. An contraire, il résolut de leur dire que, repentant de cette mauvaise action, et touché de ses armes , il l'avait laissée au milieu do chemin. Dahs cette résolution, il se hAta de revenir ponr mener Léocadie près de la cathédrale , comme elle le lui avait demandé , avant que le jour parût et l'obligeâtà la garder dans sa chambre jusqu'à la nuitsuivaote, tempspeodantlequel Digitized by Google

grande, et garnie d'un fort grillage de fer ; elle donnait sur un jardin également clos d'un haut mur : obstacles qui empêchèrent Léocadie de se jeter, comme elle le voulait, dans la rue. Tout ce qu'elle vit, tout ce qu'elle remarqua de l'étendue et des riches ornements de cette chambre à coucher lui fit comprendre que le maître d'un tel appartement devait être noble et riche, et non comme le premier gentilhomme venu, mais d'une façon peu commune. Sur un bureau qui était près de la fenêtre, elle vit un petit crucifix tout en argent, qu'elle prit et cacha dans la manche de sa robe, non par dévotion, ni par vol, mais poussée d'un sage et adroit dessein. Cela fait, elle ferma la fenêtre, et revint se jeter sur le lit, pour y attendre quelle fin aurait le triste commencement de son aventure.

Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée, qu'elle entendit ouvrir la porte de la chambre, et qu'une personne s'approcha d'elle. Sans dire un mot, cette personne lui banda les yeux, la prit par le bras, l'emmena hors de la chambre, et referma la porte. C'était Rodolphe, qui, bien qu'il fût sorti pour chercher ses camarades, ne voulut pas les rencontrer, pensant qu'il ne lui convenait pas de faire des témoins de ce qui lui était arrivé avec cette jeune fille. Au contraire, il résolut de leur dire que, repentant de cette mauvaise action, et touché de ses armes, il l'avait laissée au milieu du chemin. Dans cette résolution, il se hâta de revenir pour mener Léocadie près de la cathédrale, comme elle le lui avait demandé, avant que le jour parût et l'obligeât à la garder dans sa chambre jusqu'à la nuit suivante, temps pendant lequel

ao8 LA FORCE DU SAJKC. il ne voulait pas essayer de nouveau ses forces , et craignait d'élre découvert. U la conduisit jusqu'à la place qu'on appelle de X Ajuntamiento , et là, d'une voix contrefaite , parlant une langue moitié portugaise et moitié castillane, il lui dit qu'elle pouvait sûrement gagner sa maison , car elle ne serait suivie de personne ^ puis, avant qu'elle eût eu le temps de s'ôter le bandeau des yeux , il s'était enfui de manière à ne pouvoir être vu. Léocadie resta seule -, elle s'ôta le mouchoir des yeux, reconnut l'endroit où on l'avait laissée, regarda de toutes parts, ne vit personne j mais, dans la crainte qu'on ne la suivit de loin, elle s'arrêtait à chaque pas, en se dirigeant vers sa demeure , qui n'était pas fort loin de là; et même, pour dérouter les espions, si par hasard on l'eût suivie , elle entra d'abord dans une maison qu'elle trouva ouverte. Un peu de temps après, elle gagna la sienne, où elle trouva ses parents accablés de douleur, ne s'étant point couchés et n'ayant pas même la pensée de prendre du repos. Quand ils la virent , ils coururent à elle les bras ouverts, et la reçurent avec les larmes aux yeux. Pleine de trouble et d'effroi, Léocadie prit ses parents à part, et leur rendit compte brièvement de sa déplorable aventure, de toutes les circonstances qui l'avaient accompagnée, ajoutant qu'elle ignorait tout à fait quel était son ravisseur , l'infâme qui l'avait déshonorée. Elle raconta tout ce qu'elle avait vu sur le théâtre où s'était jouée la tragédie de son infortune : la fenêtre , le grillage , le jardin, les bureaux, le lit , les têntures de damas; puis, à la fin, elle leur montra le crucifix qu'elle avait apporté. Devant cette sainte image , les Digitized by Google

il ne voulait pas essayer de nouveau ses forces, et craignait d'être découvert. Il la conduisit jusqu'à la place qu'on appelle de l'*Ayuntamiento*, et là, d'une voix contrefaite, parlant une langue moitié portugaise et moitié castillane, il lui dit qu'elle pouvait sûrement gagner sa maison, car elle ne serait suivie de personne; puis, avant qu'elle eût eu le temps de s'ôter le bandeau des yeux, il s'était enfui de manière à ne pouvoir être vu.

Léocadie resta seule; elle s'ôta le mouchoir des yeux, reconnut l'endroit où on l'avait laissée, regarda de toutes parts, ne vit personne; mais, dans la crainte qu'on ne la suivît de loin, elle s'arrêtait à chaque pas, en se dirigeant vers sa demeure, qui n'était pas fort loin de là; et même, pour dérouter les espions, si par hasard on l'eût suivie, elle entra d'abord dans une maison qu'elle trouva ouverte. Un peu de temps après, elle gagna la sienne, où elle trouva ses parents accablés de douleur, ne s'étant point couchés et n'ayant pas même la pensée de prendre du repos. Quand ils la virent, ils coururent à elle les bras ouverts, et la reçurent avec les larmes aux yeux. Pleine de trouble et d'effroi, Léocadie prit ses parents à part, et leur rendit compte brièvement de sa déplorable aventure, de toutes les circonstances qui l'avaient accompagnée, ajoutant qu'elle ignorait tout à fait quel était son ravisseur, l'infâme qui l'avait déshonorée. Elle raconta tout ce qu'elle avait vu sur le théâtre où s'était jouée la tragédie de son infortune : la fenêtre, le grillage, le jardin, les bureaux, le lit, les tentures de damas; puis, à la fin, elle leur montra le crucifix qu'elle avait apporté. Devant cette sainte image, les

i* FORCE DU SANG. 209 larmes coulèrent de nouveau ; on fit des imprécations, on demanda vengeance , on souhaita de miraculeux châtiments. Lëocadie reprit ensuite que, bien quelle ne désirât point connaître son offenseur, si ses parents trouvaient bon de le connaître , ils le pourraient an moyen de cette image , en faisant annoncer par les sacristains , dans les chaires de toutes les paroisses de la ville, que celui qui avait perdu ce crucifix le retrouverait au pouvoir du religieux qui serait désigné; qu'ainsi, en connaissant le maître de l'image, on connaîtrait la maison et même la personne de son ennemi. « Tu aurais bien fait, ma fille, répliqua le père, si la malignité générale ne s'opposait à ta discrète prévoyance. Il est clair qu'aujourd'hui on remarquera que ce crucifix manque dans l'appartement dont tu parles , et que son maître ne doutera pas que la personne qui s'y trouvait avec lui ne l'ait emporté ; mais s'il vient à savoir que cette image est entre les mains de quelque religieux , cela pourra plutôt servir à ce qu'il sache qui l'a remise au dépositaire , qu'à faire découvrir celui qui l'a perdue : car il pourrait se faire qu'un autre vint la chercher, à qui le véritable maître en aurait donné les enseignes ; en ce cas , nous serions plus embarrassés, plus indécis que bien infin-més , quand bien même nous userions du même artifice que nous soupçonnons , en faisant remettre le crucifix au religieux par une tierce personne. Ce que tu as à faire , ma fille , c'est de le garder et de te recommander à lui ; puisqu'il a été témoin de ta disgrâce , il permettra qu'il y ait un juge qui se charge de te rendre justice ; prends garde , m.! fille , qu'une once de déshonneur public fait plus de mal que dix II. 14 Digitized by Google

larmes coulèrent de nouveau ; on fit des imprécations, on demanda vengeance , on souhaita de miraculeux châtiments. Léocadie reprit ensuite que, bien qu'elle ne désirât point connaître son offenseur, si ses parents trouvaient bon de le connaître , ils le pourraient au moyen de cette image , en faisant annoncer par les sacristains , dans les chaires de toutes les paroisses de la ville, que celui qui avait perdu ce crucifix le retrouverait au pouvoir du religieux qui serait désigné ; qu'ainsi, en connaissant le maître de l'image, on connaîtrait la maison et même la personne de son ennemi. « Tu aurais bien fait, ma fille, répliqua le père, si la malignité générale ne s'opposait à ta discrète prévoyance. Il est clair qu'aujourd'hui on remarquera que ce crucifix manque dans l'appartement dont tu parles , et que son maître ne doutera pas que la personne qui s'y trouvait avec lui ne l'ait emporté ; mais s'il vient à savoir que cette image est entre les mains de quelque religieux , cela pourra plutôt servir à ce qu'il sache qui l'a remise au dépositaire , qu'à faire découvrir celui qui l'a perdue : car il pourrait se faire qu'un autre vînt la chercher, à qui le véritable maître en aurait donné les enseignes ; en ce cas , nous serions plus embarrassés, plus indécis que bien informés , quand bien même nous userions du même artifice que nous soupçonnons , en faisant remettre le crucifix au religieux par une tierce personne. Ce que tu as à faire , ma fille , c'est de le garder et de te recommander à lui ; puisqu'il a été témoin de ta disgrâce , il permettra qu'il y ait un juge qui se charge de te rendre justice ; prends garde , ma fille , qu'une once de déshonneur public fait plus de mal que dix

910 LA FORCE DO SANG. lÎTres d’inüunie secrète; et puisque tu peux virrè honorée en public aux yeux de Dieu , ne te chagrine point d’étre déshonorée en secret à tes yeux. Le véritable déshonneur est dans le péché , et le véritable honneur dans b vertu ; ce n’est que par la parole , par le désir on par l’action qu’on offense Dieu , et puisque tu ne l’as offensé ni en parole , ni en pensée, ni en action , tiens-toi pour honorable, et moi, je te tiendrai pour telle, sans te regarder jamais autrement que comme ton véritable père. » Ce fut par ces sages et prudents propos qne le père de Léocadie la consola , et sa mère , l’embrassant de nouveau , s’efforça de b consoler aussi. La pauvre fille gémit, plenra , et se résigna, comme on dit , à se «ouvrir b tête, à vivre dans la retraite sous l’aile de ses parents, dans une condition honnête autant que pauvre. Cependant Rodolphe , de retour chez lui , s’aperçut que le crucifix manquait. U devina bien qui pouvait l’avoir emporté ; mais il ne s’en inquiéta guère , trop riche pour faire attention à cette perte. Ses parents ne loi en demandèrent pas compte davantage , lorsque, à trois jours de là, partant pour l’Italie , il fit remise à une camériste de sa mère de tout ce qu’il laissait dans son appartement. 11 y avait longtemps que Rodolphe avait résolu de passer en Italie, et son père , qui avait voyagé dans cette contrée , lui persuadait d’y aller à son tour , disant que ce n’étah pas assez d’être gentilhomme dans sa patrie , et qu'il fallait encore l’être dans les pays étrangers. Par ces raisons et par d’autres, Rodolphe se soumit à la volonté de son père , qui loi donna de fortes lettres de crédit Digitized by Google

livres d'infamie secrète; et puisque tu peux vivre honorée en public aux yeux de Dieu, ne te chagrine point d'être déshonorée en secret à tes yeux. Le véritable déshonneur est dans le péché, et le véritable honneur dans la vertu; ce n'est que par la parole, par le désir ou par l'action qu'on offense Dieu, et puisque tu ne l'as offensé ni en parole, ni en pensée, ni en action, tiens-toi pour honorable, et moi, je te tiendrai pour telle, sans te regarder jamais autrement que comme ton véritable père. »

Ce fut par ces sages et prudents propos que le père de Léocadie la consola, et sa mère, l'embrassant de nouveau, s'efforça de la consoler aussi. La pauvre fille gémit, pleura, et se résigna, comme on dit, à se couvrir la tête, à vivre dans la retraite sous l'aile de ses parents, dans une condition honnête autant que pauvre.

Cependant Rodolphe, de retour chez lui, s'aperçut que le crucifix manquait. Il devina bien qui pouvait l'avoir emporté; mais il ne s'en inquiéta guère, trop riche pour faire attention à cette perte. Ses parents ne lui en demandèrent pas compte davantage, lorsque, à trois jours de là, partant pour l'Italie, il fit remise à une camériste de sa mère de tout ce qu'il laissait dans son appartement. Il y avait longtemps que Rodolphe avait résolu de passer en Italie, et son père, qui avait voyagé dans cette contrée, lui persuadait d'y aller à son tour, disant que ce n'était pas assez d'être gentilhomme dans sa patrie, et qu'il fallait encore l'être dans les pays étrangers. Par ces raisons et par d'autres, Rodolphe se soumit à la volonté de son père, qui lui donna de fortes lettres de crédit

 ail poar Barcelone, Gènes , Rome et Naples. Le jeune homme , avec deux de ses camarades , se mit aussitôt en route , alléché par ce qu'il avait ouï dire à plusieurs militaires de l'abondance des auberges de France et d'Italie , et de la liberté dont jouissent les Espagnols dans leurs logements. U trouvait fort agréable à l'oreille ces mots : Ecco li buoni polastri , picioni , presuto e suicide , et autres de même espèce que les soldats se rappellent quand ils reviennent de ces pays dans le nôtre , et qu'ils passent par la misère et les incommodités des hôtelleries d'Espagne. Finalement il partit , se souvenant aussi peu de son aventure avec Léocadie , que si elle ne lui fut jamais arrivée. Léocadie, pendant ce temps, passait chez ses parents une vie aussi retirée que possible , sans se laisser voir d'aucune personne , craignant que sa mésaventure ne se lût sur son front. Mais , au bout de quelques mois , elle se vit bien obligée de faire par force ce qu'elle avait fait jusque-là de son plein gré. Elle vit qu'il loi convenait de vivre tout à fait retirée et cachée, car elle se sentit enceinte : événement qui ramena dans ses yeux les larmes que le temps avait un peu séchées , qui lui fit de nouveau frapper l'air de ses soupirs et de ses lamentations , sans que toute la tendresse et la raison de sa bonne mère pussent parvenir à la consoler. Le temps courut, amena le moment des couches , et, avec un si grand mystère qu'on n'osa pas même se fier à une sage-femme , dont sa mère usurpa l'emploi , elle mit au monde un petit garçon , des plus beaux qui se puissent imaginer. Avec autant de prudence et de mystère qu'il était né, on le porta à un village, où . Digitized by Google

pour Barcelone, Gênes, Rome et Naples. Le jeune homme, avec deux de ses camarades, se mit aussitôt en route, alléché par ce qu'il avait ouï dire à plusieurs militaires de l'abondance des auberges de France et d'Italie, et de la liberté dont jouissent les Espagnols dans leurs logements. Il trouvait fort agréable à l'oreille ces mots : *Ecco li buoni polastri, picioni, presuto e salcicie,* et autres de même espèce que les soldats se rappellent quand ils reviennent de ces pays dans le nôtre, et qu'ils passent par la misère et les incommodités des hôtelleries d'Espagne. Finalement il partit, se souvenant aussi peu de son aventure avec Léocadie, que si elle ne lui fût jamais arrivée.

Léocadie, pendant ce temps, passait chez ses parents une vie aussi retirée que possible, sans se laisser voir d'aucune personne, craignant que sa mésaventure ne se lût sur son front. Mais, au bout de quelques mois, elle se vit bien obligée de faire par force ce qu'elle avait fait jusque-là de son plein gré. Elle vit qu'il lui convenait de vivre tout à fait retirée et cachée, car elle se sentit enceinte : événement qui ramena dans ses yeux les larmes que le temps avait un peu séchées, qui lui fit de nouveau frapper l'air de ses soupirs et de ses lamentations, sans que toute la tendresse et la raison de sa bonne mère pussent parvenir à la consoler. Le temps courut, amena le moment des couches, et, avec un si grand mystère qu'on n'osa pas même se fier à une sage-femme, dont sa mère usurpa l'emploi, elle mit au monde un petit garçon, des plus beaux qui se puissent imaginer. Avec autant de prudence et de mystère qu'il était né, on le porta à un village, où

a 17. J.l ror.fE DI SAAfi. il fut nourri et soigné quatre ans, au bout desquels , et sous le nom de neveu , son grand-père le ramena chez lui , où il fut élevé, sinon dans la richesse , au moins dans la vertu. L'enfint , auquel on donna le nom de Luis , parce que c'était celui de son grandpère, était de beau visage , d'humeur douce, d'esprit éveillé, et dans toutes les actions qu'il pouvait faire en cet âge si tendre , il montrait qu'il devait le jour à quelque noble père. Sa grâce , sa beauté , son esprit, touchèrent tellement le cœur du vieillard et de sa femme, qu'ils finirent par tenir à bonheur le malheur de leur fille , puisqu'elle leur avait donné un tel petitfils. Quand il passait dans la rue, des milliers de bénédictions pleuvaient sur lui : les uns bénissaient sa beauté , d'autres la mère qui l'avait mis au monde , ceux-ci le père qui l'avait engendré , ceux-là toute la famille qui l'élevait si bien. Âu milieu des applaudissements de ceux qui le connaissaient , et de ceux qui ne le connaissaient point , l'enfant parvint à l'âge de sept ans ; il savait déjà lire le latin et l'espagnol , et il écrivait d'une main courante et bien formée ; car l'intention de ses parents était de le faire s.'uant et vertueux , puisqu'ils ne pouvaient le faire riche ; comme si la science et la vertu n'étaient pas les richesses sur qui les voleurs n'ont aucune prise , pas plus que ce qu'on appelle la fortune. lin jour, il arriva que l'enfant , allant porter une commission de sa grand'mère à une de ses parentes, vint à passer par une rue où se faisait une course de cavaliers. Il se mit à regarder , et , pour prendre une meilleure place , il traversa la rue au moment où il ne pouvait éviter d'étre renversé par un cheval que son

Digitized by Google

il fut nourri et soigné quatre ans, au bout desquels, et sous le nom de neveu, son grand-père le ramena chez lui, où il fut élevé, sinon dans la richesse, au moins dans la vertu. L'enfant, auquel on donna le nom de Luis, parce que c'était celui de son grand-père, était de beau visage, d'humeur douce, d'esprit éveillé, et dans toutes les actions qu'il pouvait faire en cet âge si tendre, il montrait qu'il devait le jour à quelque noble père. Sa grâce, sa beauté, son esprit, touchèrent tellement le cœur du vieillard et de sa femme, qu'ils finirent par tenir à bonheur le malheur de leur fille, puisqu'elle leur avait donné un tel petit-fils. Quand il passait dans la rue, des milliers de bénédictions pleuvaient sur lui : les uns bénissaient sa beauté, d'autres la mère qui l'avait mis au monde, ceux-ci le père qui l'avait engendré, ceux-là toute la famille qui l'élevait si bien. Au milieu des applaudissements de ceux qui le connaissaient, et de ceux qui ne le connaissaient point, l'enfant parvint à l'âge de sept ans ; il savait déjà lire le latin et l'espagnol, et il écrivait d'une main courante et bien formée ; car l'intention de ses parents était de le faire savant et vertueux, puisqu'ils ne pouvaient le faire riche : comme si la science et la vertu n'étaient pas les richesses sur qui les voleurs n'ont aucune prise, pas plus que ce qu'on appelle la fortune.

Un jour, il arriva que l'enfant, allant porter une commission de sa grand'mère à une de ses parentes, vint à passer par une rue où se faisait une course de cavaliers. Il se mit à regarder, et, pour prendre une meilleure place, il traversa la rue au moment où il ne pouvait éviter d'être renversé par un cheval que son

LA FOKCE DL !>AAG. ai3 cavalier ne pat retenir dans la fougue de sa course. Le cheval passa par-dessus l'enfant , et le laissa comme mort , étendu par terre, et perdant beaucoup de sang d'une blessure à la tête. Â peine cet accident venait-il d'arriver, qu'un vieux gentilhomme, qui était à regarder la course , se jeta de cheval avec une promptitude inouïe , et courut à l'enfant. 11 l'ôta des bras d'un bomme qui l'avait relevé , le prit dans les siens , et sans se mettre en peine ni de ses cheveux blancs , ni de son rang , qui était très-élevé , il gagna à grands pas sa demeure , ordonnant à ses valets de le laisser, et d'aller chercher un chirurgien pour panser l'enfant. Plusieurs gentilshommes le suivirent, touchés du malheur d'un si bel enfant , car le bruit courut bien vite que le petit garçon renversé était Luisito , neveu de tel gentilhomme , désignant son grand-père. Ce bruit , passant de bouche en bouche, arriva jusqu' aux oreilles de ses parents et de celle qu'on ne savait pas sa mère , lesquels, une fois qu'ils furent assurés de l'événement , hors d'eux-mémes et comme des gens qui ont perdu l'esprit , sortirent à la recherche de leur bien-aimé. Le gentilhomme qui l'avait emporté était si connu et de si haute naissance que bien des gens qu'ils rencontrèrent dans la rue leur indiquèrent sa maison ; ils y arrivèrent au moment où l'enfant était déjà entre les mains du chirurgien. Les maîtres de la maison, c'està-dire le gentilhomme et sa femme, prièrent ceux qu'ils pensèrent être les parents du petit garçon de ne point pleurer et de ne point élever la voix pour se plaindre, puisque cela ne pourrait lui faire aucun bien. Le chirurgien, qui était renommé, après l'avoir pansé avec beaucoup de soin et d'adresse , déclara que Digilized by Google

cavalier ne put retenir dans la fougue de sa course. Le cheval passa par-dessus l'enfant, et le laissa comme mort, étendu par terre, et perdant beaucoup de sang d'une blessure à la tête. A peine cet accident venait-il d'arriver, qu'un vieux gentilhomme, qui était à regarder la course, se jeta de cheval avec une promptitude inouïe, et courut à l'enfant. Il l'ôta des bras d'un homme qui l'avait relevé, le prit dans les siens, et sans se mettre en peine ni de ses cheveux blancs, ni de son rang, qui était très-élevé, il gagna à grands pas sa demeure, ordonnant à ses valets de le laisser, et d'aller chercher un chirurgien pour panser l'enfant. Plusieurs gentilshommes le suivirent, touchés du malheur d'un si bel enfant, car le bruit courut bien vite que le petit garçon renversé était Luisito, neveu de tel gentilhomme, désignant son grand-père. Ce bruit, passant de bouche en bouche, arriva jusqu'aux oreilles de ses parents et de celle qu'on ne savait pas sa mère, lesquels, une fois qu'ils furent assurés de l'événement, hors d'eux-mêmes et comme des gens qui ont perdu l'esprit, sortirent à la recherche de leur bien-aimé. Le gentilhomme qui l'avait emporté était si connu et de si haute naissance que bien des gens qu'ils rencontrèrent dans la rue leur indiquèrent sa maison ; ils y arrivèrent au moment où l'enfant était déjà entre les mains du chirurgien. Les maîtres de la maison, c'est-à-dire le gentilhomme et sa femme, prièrent ceux qu'ils pensèrent être les parents du petit garçon de ne point pleurer et de ne point élever la voix pour se plaindre, puisque cela ne pourrait lui faire aucun bien. Le chirurgien, qui était renommé, après l'avoir pansé avec beaucoup de soin et d'adresse, déclara que

LA. FORCE DV SAKS. ei4 la blessure n'était pas aussi mortelle qu'elle lui avait paru dès l'abord. Au milieu do pansement , Luis revint à lui , car il était resté jusque-là sans connaissance ; il se réjouit en voyant son oncle , sa tante et sa cousine, lesquels lui demandèrent en pleurant comment il se trouvait. « Bien portant, répondit-il *, sinon que le corps et la tête me font grand mal. » Le médecin ordonna qu'on ne loi parlât point , et qu'on le laissât reposer. On obéit , et son grand-père commença à remercier le seigneur de la maison de la grande charité dont il avait usé envers son neveu. « Vous n'avez aucun remerciment à me faire, répondit le gentilhomme , car je dois vous apprendre qu'en voyant cet en&nt tombé et foulé aux pieds , je crus voir le visage de mon propre fils, que j'aime tendrement. C'est ce qui m'a décidé à le prendre dans mes bras et à l'apporter à cette maison , où il restera tant que durera sa convalescence , recevant tous les soins nécessaires et possibles. >» La femme do gentilhomme, qui était une noble dame , tint le même langage et fit même de plus amples promesses. Le grand-père et sa femme demeurèrent fort surpris d'une telle charité *, mais la jeune mère fut bien autrement surprise : car, ayant un peu calmé le trouble de son âme aux bonnes nouvelles du chiruipen , elle regarda attentivement la chambre où était son fils , et reconnut clairement , à mille indices , que c'était celle où avait fini son honneur et commencé son infortune. Bien que l'appartement ne fût plus orné des tentures de damas qu'il y avait alors , elle en reconnut toute la disposition , et vit la fenêtre grillée qui s'ouvrait sur le jardin. Comme cette fenêtre était Digitized by Google

la blessure n'était pas aussi mortelle qu'elle lui avait paru dès l'abord. Au milieu du pansement, Luis revint à lui, car il était resté jusque-là sans connaissance ; il se réjouit en voyant son oncle, sa tante et sa cousine, lesquels lui demandèrent en pleurant comment il se trouvait. « Bien portant, répondit-il ; sinon que le corps et la tête me font grand mal. » Le médecin ordonna qu'on ne lui parlât point, et qu'on le laissât reposer. On obéit, et son grand-père commença à remercier le seigneur de la maison de la grande charité dont il avait usé envers son neveu. « Vous n'avez aucun remercîment à me faire, répondit le gentilhomme, car je dois vous apprendre qu'en voyant cet enfant tombé et foulé aux pieds, je crus voir le visage de mon propre fils, que j'aime tendrement. C'est ce qui m'a décidé à le prendre dans mes bras et à l'apporter à cette maison, où il restera tant que durera sa convalescence, recevant tous les soins nécessaires et possibles. » La femme du gentilhomme, qui était une noble dame, tint le même langage et fit même de plus amples promesses.

Le grand-père et sa femme demeurèrent fort surpris d'une telle charité ; mais la jeune mère fut bien autrement surprise : car, ayant un peu calmé le trouble de son âme aux bonnes nouvelles du chirurgien, elle regarda attentivement la chambre où était son fils, et reconnut clairement, à mille indices, que c'était celle où avait fini son honneur et commencé son infortune. Bien que l'appartement ne fût plus orné des tentures de damas qu'il y avait alors, elle en reconnut toute la disposition, et vit la fenêtre grillée qui s'ouvrait sur le jardin. Comme cette fenêtre était

LA rORCB ou SANS. ai5 ktmie à cause du blessé , elle demanda si la vne n'eii donnait pas sur quelque jardin , et on Ini répondit que oui. Mais ce qui la frappa le plus , c'est que c'était le même lit, qu'elle regardait comme la tombe de son sépulcre. D'ailleurs , le même bureau sur lequel était alors placée l'image du Christ qu'elle avait emportée se trouvait encore à la même place. Une chose enfin acheva de convertir ses doutes en certitude, je veux dire les estaliers qu'il y avait de cette chambre à la rue, et qu'avec une prudence adroite elle avait eu soin de compter , lorsqu'on l' emmenait de l'appartement , les yeux bandés. Cette fois , en retournant chez elle, lorsqu'elle laissa son fils, elle les compta de nouveau, et en trouva le nombre parfaitement juste. Le rapprocbement de ces divers indices ne lui laissa plus de doute sur l'exactitude de l'idée qu'ils avaient fait naître, et dont elle rendit un compte fidèle à sa mère. GeUe-d, en femme bien avisée, s'informa si le gentilhomme chez qui son petit-fils était alité, avait eu ou avaitencoreqmlquefils. Elle découvritque le jeune homme auquel nous donnons le nom de Rodolphe était son fils effectivement, et qu'il se trouvait en Italie ; mais en mesurant le temps écoufê depuis qu'il avait, à ce qu'on lui dit, quitté l'Espagne , elle trouva précisément les sept ans qui formaient l'âge de son petit-fib. Elle informa son mari de tout oelz , et tous deux , ainsi que leur fille , résolurent d'attendre d'abord ce que Dieu ferait du blessé. Au bout de quinze jours, l'enfant était hors de danger, et il se leva au bout d'un mois. Pendant tout ce temps , il fut visité chaque jour par sa mère et sa grand'raère , et choyé par les maîtres de la maison comme s'il eût élë l^r propre Digiiized by Google

fermée à cause du blessé, elle demanda si la vue n'en donnait pas sur quelque jardin, et on lui répondit que oui. Mais ce qui la frappa le plus, c'est que c'était le même lit, qu'elle regardait comme la tombe de son sépulcre. D'ailleurs, le même bureau sur lequel était alors placée l'image du Christ qu'elle avait emportée se trouvait encore à la même place. Une chose enfin acheva de convertir ses doutes en certitude, je veux dire les escaliers qu'il y avait de cette chambre à la rue, et qu'avec une prudence adroite elle avait eu soin de compter, lorsqu'on l'emmenait de l'appartement, les yeux bandés. Cette fois, en retournant chez elle, lorsqu'elle laissa son fils, elle les compta de nouveau, et en trouva le nombre parfaitement juste. Le rapprochement de ces divers indices ne lui laissa plus de doute sur l'exactitude de l'idée qu'ils avaient fait naître, et dont elle rendit un compte fidèle à sa mère. Celle-ci, en femme bien avisée, s'informa si le gentilhomme chez qui son petit-fils était alité, avait eu ou avait encore quelque fils. Elle découvrit que le jeune homme auquel nous donnons le nom de Rodolphe était son fils effectivement, et qu'il se trouvait en Italie; mais en mesurant le temps écoulé depuis qu'il avait, à ce qu'on lui dit, quitté l'Espagne, elle trouva précisément les sept ans qui formaient l'âge de son petit-fils. Elle informa son mari de tout cela, et tous deux, ainsi que leur fille, résolurent d'attendre d'abord ce que Dieu ferait du blessé. Au bout de quinze jours, l'enfant était hors de danger, et il se leva au bout d'un mois. Pendant tout ce temps, il fut visité chaque jour par sa mère et sa grand'mère, et choyé par les maîtres de la maison comme s'il eût été leur propre

ai6 FORCE DU SÀKG. enfant. Qnelqnefois , en causant avec Lëocadie, Dona Estefania (ainsi s'appelait la femme du gentilhomme) lui disait que cet enfant ressemblait tellement à son fils , qui était en Italie , qu'elle ne le regardait pas une fois sans qu'elle crût avoir ce fils devant les yeux. De ce propos souvent répété , Léocadie prit occa> sion , on jour qu'elle se trouvait seule avec la dame , de loi dire ce qu'elle avait résolu, d'accord avec ses parents. Ce fut â peu près en ces termes qu'elle lui parla. « Le jour, madame , où mes parents apprirent tout à coup que leur neveu était si grièvement blessé, ils crurent que le Ciel leur était fermé et que le monde entier s'était écroulé sur eox^ ils pensèrent avoir perdu la lumière de leurs yeux et le bâton de leur vieillesse , en perdant ce neveu , qu'ils aiment d'on amour si passionné qu'il surpasse de beaucoup celui qu'ont pour leurs enfants la plupart des pères. Mais , comme on a coutume de dire que quand Dieu donne la plaie il donne la médecine , l'enfant a trouvé la sienne dans cette maison , et moi j'y ai trouvé l'impression de certains souvenirs que je n'oublierai jamais tant que ma vie durera. Je suis noble , madame, car mes parents le sont , et tons mes ancêtres l'ont été , lesquels , dans la médiocrité des biens de la fortune , ont toujours dignement soutenu leur honneur , en quelques lieux qu'ils aient vécu. » Surprise à ces propos, Dona Estefania écoutait Léocadie et ne pouvait croire , bien qu'elle le vît , que tant de sens et d'aplomb pût s'allier à un âge si tendre , car elle ne loi donnait pas plus de vingt ans. Sans lui répliquer on root, sans l'interrompre, elle attendit que la jeune femme eût achevé tout ce qu'elle voulut lui dire , ce Digitized by Google

enfant. Quelquefois, en causant avec Léocadie, Doña Estefania (ainsi s'appelait la femme du gentilhomme) lui disait que cet enfant ressemblait tellement à son fils, qui était en Italie, qu'elle ne le regardait pas une fois sans qu'elle crût avoir ce fils devant les yeux.

De ce propos souvent répété, Léocadie prit occasion, un jour qu'elle se trouvait seule avec la dame, de lui dire ce qu'elle avait résolu, d'accord avec ses parents. Ce fut à peu près en ces termes qu'elle lui parla. « Le jour, madame, où mes parents apprirent tout à coup que leur neveu était si grièvement blessé, ils crurent que le Ciel leur était fermé et que le monde entier s'était écroulé sur eux; ils pensèrent avoir perdu la lumière de leurs yeux et le bâton de leur vieillesse, en perdant ce neveu, qu'ils aiment d'un amour si passionné qu'il surpasse de beaucoup celui qu'ont pour leurs enfants la plupart des pères. Mais, comme on a coutume de dire que quand Dieu donne la plaie il donne la médecine, l'enfant a trouvé la sienne dans cette maison, et moi j'y ai trouvé l'impression de certains souvenirs que je n'oublierai jamais tant que ma vie durera. Je suis noble, madame, car mes parents le sont, et tous mes ancêtres l'ont été, lesquels, dans la médiocrité des biens de la fortune, ont toujours dignement soutenu leur honneur, en quelques lieux qu'ils aient vécu. » Surprise à ces propos, Doña Estefania écoutait Léocadie et ne pouvait croire, bien qu'elle le vît, que tant de sens et d'aplomb pût s'allier à un âge si tendre, car elle ne lui donnait pas plus de vingt ans. Sans lui répliquer un mot, sans l'interrompre, elle attendit que la jeune femme eût achevé tout ce qu'elle voulut lui dire, ce

forge du SASG. ai7 qui n’était autre chose que de lui conter l’attentat de son fils et son propre déshonneur, comment elle fut enlevée, comment on lui banda les yeux, comment on l’amena dans cette chambre, et à quelles enseignes elle avait reconnu que c’était bien la même qu’elle soupçonnait. Pour dernière preuve, elle tira de son sein le crucifix qu’elle avait emporté. « O toi , Seigneur, lui dit-elle , qui fus témoin de la violence qu’on m’a faite , sois juge de la réparation qu’on doit me faire. Je t’ai pris sur ce bureau , dans le dessein de te rappeler sans cesse mon injure, non pour t’en demander vengeance, ce n’est pas ce que je sollicite, mais pour te prier de m’envoyer quelque consolation qui m’aide à porter mon malheur en patience. Cet enfant , madame , sur qui vous avez épuisé les trésors de votre charité , est véritablement votre petit-fils. Ç’a été par la permission du Ciel qu’un cheval l’a renversé, pour qu’on l’apporte à votre maison , et que j’y trouve, moi, comme j’espère l’y trouver, sinon le remède qui conviendrait le mieux à mon infortune , au moins un moyen de la supporter. » En achevant ces mots , et serrant le crucifix contre sa poitrine , elle tomba évanouie dans les bras d’Estef'ania. Celle-ci, comme femme de sang noble , chez qui la compassion et la miséricorde sont aussi naturelles que la dureté chez l’homme , eut à peine vu l'évanouissement de Léocadie , qu’elle colla son visage au sien , l’inondant de tant de larmes qu’il ne fut pas besoin de jeter d’antre eau à la figure de Léocadie pour qu’elle reprit connaissance. Tandis qu’elles étaient toutes deux en cet état , le gentilhomme , mari d’Estefania , vint à entrer , tenant le petit Luisito par la main. Quand il vit les pleurs Digilized by Google

qui n'était autre chose que de lui conter l'attentat de son fils et son propre déshonneur, comment elle fut enlevée, comment on lui banda les yeux, comment on l'amena dans cette chambre, et à quelles enseignes elle avait reconnu que c'était bien la même qu'elle soupçonnait. Pour dernière preuve, elle tira de son sein le crucifix qu'elle avait emporté. « O toi, Seigneur, lui dit-elle, qui fus témoin de la violence qu'on m'a faite, sois juge de la réparation qu'on doit me faire. Je t'ai pris sur ce bureau, dans le dessein de te rappeler sans cesse mon injure, non pour t'en demander vengeance, ce n'est pas ce que je sollicite, mais pour te prier de m'envoyer quelque consolation qui m'aide à porter mon malheur en patience. Cet enfant, madame, sur qui vous avez épuisé les trésors de votre charité, est véritablement votre petit-fils. Ç'a été par la permission du Ciel qu'un cheval l'a renversé, pour qu'on l'apporte à votre maison, et que j'y trouve, moi, comme j'espère l'y trouver, sinon le remède qui conviendrait le mieux à mon infortune, au moins un moyen de la supporter. » En achevant ces mots, et serrant le crucifix contre sa poitrine, elle tomba évanouie dans les bras d'Estefania. Celle-ci, comme femme de sang noble, chez qui la compassion et la miséricorde sont aussi naturelles que la dureté chez l'homme, eut à peine vu l'évanouissement de Léocadie, qu'elle colla son visage au sien, l'inondant de tant de larmes qu'il ne fut pas besoin de jeter d'autre eau à la figure de Léocadie pour qu'elle reprît connaissance.

Tandis qu'elles étaient toutes deux en cet état, le gentilhomme, mari d'Estefania, vint à entrer, tenant le petit Luisito par la main. Quand il vit les pleurs

I.A FORCE DO BAirO. ai8 de sa femme et rëTanouissement de Lëocadie , il demanda en toute hâte qu'on lui en dit la cause. L'en£int embrassait sa mère, comme sa cousine, et sa grand'mère, comme sa bienfaitrice, et leor demandait aussi ce qu'elles avaient à pleurer. « Il 7 a de grandes choses à vous dire , seigneur , répondit Estefania à son mari , qui seront résumées en vous disant de bien vous persuader que cette femme évanouie est votre fille , et cet enfant votre petit-fils. La vérité que je vous dis , c'est cette jeune fille qui me l'a dite , et ce qui la confirme , c'est le visage de cet en&nt dans lequel nous avons vu tous deux celui de notre fils. — Si vous ne vous expliquez pas davantage , madame, répliqua le gentilhomme, je ne vous entends point. » En ce moment , Léocadie revint à elle , et tenant toujours le crucifix embrassé , elle semblait vouloir se fondre en pleurs, ce qui tenait le gentilhomme dans une extrême perplexité , de laquelle il ne sortit que lorsque sa femme lui eut conté ce qu'elle avait appris elle-même de Léocadie. Lui , par une divine permission du Ciel, fut aussitôt convaincu, comme si de nombreux et véridiques témoins lui eussent donné d'irrécusables preuves. U consola et embrassa Léocadie , il couvrit son petit-fils de baisers , et , le jour même , sa femme et lui dépêchèrent un courrier à Naples pour informer son fils qu'il eût à revenir surle-champ , parce qu'ils avaient arrêté son mariage avec une femme d'une incomparable beauté , et qui lui convenait sons tous les rapports. Ils ne permirent plus (|ue Léocadie et son fils retournassent chez leurs parents , lesquels , ravis de l'heureux succès de la déDigitized by Google

de sa femme et l'évanouissement de Léocadie, il demanda en toute hâte qu'on lui en dît la cause. L'enfant embrassait sa mère, comme sa cousine, et sa grand'mère, comme sa bienfaitrice, et leur demandait aussi ce qu'elles avaient à pleurer. « Il y a de grandes choses à vous dire, seigneur, répondit Estefania à son mari, qui seront résumées en vous disant de bien vous persuader que cette femme évanouie est votre fille, et cet enfant votre petit-fils. La vérité que je vous dis, c'est cette jeune fille qui me l'a dite, et ce qui la confirme, c'est le visage de cet enfant dans lequel nous avons vu tous deux celui de notre fils. — Si vous ne vous expliquez pas davantage, madame, répliqua le gentilhomme, je ne vous entends point. »

En ce moment, Léocadie revint à elle, et tenant toujours le crucifix embrassé, elle semblait vouloir se fondre en pleurs, ce qui tenait le gentilhomme dans une extrême perplexité, de laquelle il ne sortit que lorsque sa femme lui eut conté ce qu'elle avait appris elle-même de Léocadie. Lui, par une divine permission du Ciel, fut aussitôt convaincu, comme si de nombreux et véridiques témoins lui eussent donné d'irrécusables preuves. Il consola et embrassa Léocadie, il couvrit son petit-fils de baisers, et, le jour même, sa femme et lui dépêchèrent un courrier à Naples pour informer son fils qu'il eût à revenir sur-le-champ, parce qu'ils avaient arrêté son mariage avec une femme d'une incomparable beauté, et qui lui convenait sous tous les rapports. Ils ne permirent plus que Léocadie et son fils retournassent chez leurs parents, lesquels, ravis de l'heureux succès de la dé-

LÀ FOBCE DU Sine. 319 marche de leur fille , en rendaient à Dieu des grâces infinies. Le courrier arriva à Naples, et Rodolphe, empressé de posséder une aussi belle femme que son père lui peignait être sa fiancée , partit deux jours après avoir reçu la lettre. 11 profita de l'occasion que lui offraient quatre galères prêtes à revenir en Espagne, et s'y embarqua avec les deux camarades qui ne l'avaient point encore quitté. Une heureuse traversée le conduisit en douze jours à Barcelone, et de là, en sept jours, il se rendit par la poste à Tolède. Il entra chez son père avec une si bonne mine, et dans une si belle tenue , que les extrêmes de la galanterie et de la bonne grâce semblaient se réunir en lui. Ses parents se réjouirent de la bienvenue et de la belle santé de leur fils ; Léocadie se troubla, elle qui le regardait d'un endroit caché pour ne pas contrevenir au plan de conduite qu'avait tracé Dona Estefania. Les camarades de Rodolphe auraient voulu s'en aller aussitôt chacun chez soi, mais Estefania ne voulut pas y consentir, parce quelle avait besoin d'eux pour son dessein. La nuit était proche quand Rodolphe arriva , et tandis qu'on préparait le souper , Estefania prit à part les deux compagnons de son fils , croyant qu'ils seraient sans aucun doute deux des trois amis qui accompagnaient Rodolphe , au dire de Léocadie , la nuit quelle fnt enlevée. Elle les supplia très-instamment de lui dire s'ils se rappelaient que son fils eût enlevé une femme, telle nnit de telle année , ajoutant que la découverte de la vérité sur ce point intéressait l'honneur et le repos de toute sa famille ; enfin, elle sut les prier avec tant d'ardeur, et les assurer de telle façon que l'aven Digilized by Google

marche de leur fille, en rendaient à Dieu des grâces infinies.

Le courrier arriva à Naples, et Rodolphe, empressé de posséder une aussi belle femme que son père lui peignait être sa fiancée, partit deux jours après avoir reçu la lettre. Il profita de l'occasion que lui offraient quatre galères prêtes à revenir en Espagne, et s'y embarqua avec les deux camarades qui ne l'avaient point encore quitté. Une heureuse traversée le conduisit en douze jours à Barcelone, et de là, en sept jours, il se rendit par la poste à Tolède. Il entra chez son père avec une si bonne mine, et dans une si belle tenue, que les extrêmes de la galanterie et de la bonne grâce semblaient se réunir en lui. Ses parents se réjouirent de la bienvenue et de la belle santé de leur fils; Léocadie se troubla, elle qui le regardait d'un endroit caché pour ne pas contrevenir au plan de conduite qu'avait tracé Doña Estefania. Les camarades de Rodolphe auraient voulu s'en aller aussitôt chacun chez soi, mais Estefania ne voulut pas y consentir, parce qu'elle avait besoin d'eux pour son dessein. La nuit était proche quand Rodolphe arriva, et tandis qu'on préparait le souper, Estefania prit à part les deux compagnons de son fils, croyant qu'ils seraient sans aucun doute deux des trois amis qui accompagnaient Rodolphe, au dire de Léocadie, la nuit qu'elle fut enlevée. Elle les supplia très-instamment de lui dire s'ils se rappelaient que son fils eût enlevé une femme, telle nuit de telle année, ajoutant que la découverte de la vérité sur ce point intéressait l'honneur et le repos de toute sa famille; enfin, elle sut les prier avec tant d'ardeur, et les assurer de telle façon que l'aveu

320 LA rOKCB UU 6AAG. de cet enlèvement ne pouvait leur causer aucun préjudice, qu'ils crurent devoir confesser qu'il était vrai qu'une nuit d'été , la même qui leur était indiquée , allant tous deux et un autre ami avec Rodolphe, ils avaient enlevé une jeune fille , et que Rodolphe l'avait entraînée, tandis qu'eux retenaient les gens de sa famille qui voulaient appeler à son secours. Ils ajoutèrent que, le lendemain, Rodolphe leur dit qu'il l'avait amenée jusqu'en sa maison, et que c'était là tout ce qu'ils pouvaient répondre à ce qui leur était demandé. L'aveu des deux amis suffisait pour effacer tous les doutes qui pouvaient s'offrir en pareil cas. Aussi , Estefania se décida-t-elle à mener à fin son bienveillant projet. Voici comment elle s'y prit : Peu de temps avant qu'on se mît à table pour souper, elle entra dans un appartement, seule avec Rodolphe, et lui mettant un portrait dans les mains : « Je veux, mon fils Rodolphe, lui dit-elle, te donner un excellent souper en te faisant voir ton épouse ; voici son portrait, parfaitement ressemblant. Mais je veux te faire observer que ce qui lui manque en beauté, elle le regagne en vertu ; elle est noble, spirituelle et passablement riche. Puisque ton père et moi nous te l'avons choisie, sois bien assuré qu'elle est celle qui te convient. » Rodolphe regarda très-attentivement le portrait, et dit : «Si les peintres qui , d'habitude , sont prodigues de beauté pour les visages qu'ils peignent , ne l'ont pas été moins pour celui-là , je crois , en vérité , que l'original doit être la laideur même. En bonne foi , ma mère et maîtresse, s'il est juste et convenable que les fils obéissent à leurs parents en tout ce que ceux-ci Digitized by Google

de cet enlèvement ne pouvait leur causer aucun préjudice, qu'ils crurent devoir confesser qu'il était vrai qu'une nuit d'été, la même qui leur était indiquée, allant tous deux et un autre ami avec Rodolphe, ils avaient enlevé une jeune fille, et que Rodolphe l'avait entraînée, tandis qu'eux retenaient les gens de sa famille qui voulaient appeler à son secours. Ils ajoutèrent que, le lendemain, Rodolphe leur dit qu'il l'avait amenée jusqu'en sa maison, et que c'était là tout ce qu'ils pouvaient répondre à ce qui leur était demandé.

L'aveu des deux amis suffisait pour effacer tous les doutes qui pouvaient s'offrir en pareil cas. Aussi, Estefania se décida-t-elle à mener à fin son bienveillant projet. Voici comment elle s'y prit : Peu de temps avant qu'on se mît à table pour souper, elle entra dans un appartement, seule avec Rodolphe, et lui mettant un portrait dans les mains : « Je veux, mon fils Rodolphe, lui dit-elle, te donner un excellent souper en te faisant voir ton épouse ; voici son portrait, parfaitement ressemblant. Mais je veux te faire observer que ce qui lui manque en beauté, elle le regagne en vertu ; elle est noble, spirituelle et passablement riche. Puisque ton père et moi nous te l'avons choisie, sois bien assuré qu'elle est celle qui te convient. » Rodolphe regarda très-attentivement le portrait, et dit : « Si les peintres qui, d'habitude, sont prodigues de beauté pour les visages qu'ils peignent, ne l'ont pas été moins pour celui-là, je crois, en vérité, que l'original doit être la laideur même. En bonne foi, ma mère et maîtresse, s'il est juste et convenable que les fils obéissent à leurs parents en tout ce que ceux-ci

LA FOME nu SAKC. 2a l leur commandent , il est encore plus convenable et plus juste que les parents donnent à leurs fils le parti qui soit le plus de leur goût , et puisque le mariage est un nœud que la mort seule détache , il est bon que les deux lacets soient égaux et fabriqués de même fil. La vertu, la noblesse, l'esprit, les biens de la fortune, peuvent assurément réjouir l'intelligence de celui qui les reçoit en partage avec son épouse. Mais que la laideur de celle-ci réjouisse les yeux de son époux , c'est ce qui me semble impossible ; je suis jeune, mais pourtant il ne m'échappe pas qu'avec le sacrement du mariage peut fort bien s'allier le juste et légitime plaisir dont jouissent les époux. Si ce plaisir manque, le mariage boite, et ne répond plus à la seconde intention qui le fait rechercher. Eh bien ! penser qu'un visage laid , qu'on a devant les yeux à toute heure, dans la chambre , à table et au lit , peut donner du plaisir , c'est , je le répète , une chose impossible. Par votre vie, ma bonne mère, donnez-moi une compagne qui me plaise et ne me répugne pas , afin que, sans gauchir à droite ou à gauche, également et dans le droit chemin , nous portions ensemble le joug où le Gel nous aura attachés. Si cette dame est noble, spirituelle et riche, comme le dit votre grâce , elle ne manquera pas d'un époux qui soit d'autre humeur que moi. Il y en a qui recherchent la noblesse, d'autres l'esprit , d'autres l'argent et d'autres la beauté. C'est de ces derniers que je suis ; car enfin , pour la noblesse , grâce au Ciel , à mes ancêtres et à mes parents, j'en reçois assez par héritage; pour l'esprit, pourvu qu'une femme ne soit pas niaise, sotte et imbécille, il sullit qu'elle ne soit ni assez subtile pour Digiiized by Google

LA FOBCB DU SANG. faire la précieuse , ni assez bête pour n'être bonne à rien ; quant aux richesses , celles de mes parentamc me font pas craindre non plus de devenir jamais pau< vre. C’est la beauté que je cherche , c'est elle que je veux , sans antre dot que l’honnêteté et les bonnes moeurs. Si mon épouse en est pourvue , je servirai Dieu de bonne grâce, et je donnerai à mes parents une heureuse vieillesse. » La mère de Rodolphe fut enchantée de sa réponse, reconnaissant par-là qu’il entrait parfaitement dans ses vues. Elle lui répliqua qu’elle ferait en sorte de le marier suivant son désir , et qu’il ne se mit pas en peine , puisqu’il était facile de rompre les arrangements de mariage faits avec la dame du portrait. Rodolphe l’en remercia cordialement , et comme il était l’heure du souper , ils allèrent se mettre à table. Quand le père et la mère s’y furent assis , avec Rodolphe et ses deux camarades , Elstefania s’écria négligemment : a Ah ! pécheresse que je suis ! comme je traite bien mon hôtesse ! courez vite, vous, dit-elle à un domestique, et allez dire à madame DoiîaLéocadie que, sans écouter ses scrupules de bienséance, elle vienne faire honneur à cette table, puisque tous ceux qui s’y trouvent sont mes enfants et ses serviteurs. » Tout cela était un plan formé par elle , et Léocadie , de son côté , était bien avertie de ce qu’elle avait à faire. Léocadie ne tarda pas longtemps à paraître, et à donner tout à coup le plus bel échantillon d’elleméme que pût donner jamais la beauté naturelle et parée. Comme on était en hiver, elle était vêtue d’une longue robe de velours noir, parsemée de boutons Digitized by Google

faire la précieuse, ni assez bête pour n'être bonne à rien; quant aux richesses, celles de mes parents ne me font pas craindre non plus de devenir jamais pauvre. C'est la beauté que je cherche, c'est elle que je veux, sans autre dot que l'honnêteté et les bonnes mœurs. Si mon épouse en est pourvue, je servirai Dieu de bonne grâce, et je donnerai à mes parents une heureuse vieillesse. »

La mère de Rodolphe fut enchantée de sa réponse, reconnaissant par-là qu'il entrait parfaitement dans ses vues. Elle lui répliqua qu'elle ferait en sorte de le marier suivant son désir, et qu'il ne se mît pas en peine, puisqu'il était facile de rompre les arrangements de mariage faits avec la dame du portrait. Rodolphe l'en remercia cordialement, et comme il était l'heure du souper, ils allèrent se mettre à table. Quand le père et la mère s'y furent assis, avec Rodolphe et ses deux camarades, Estefania s'écria négligemment : « Ah ! pécheresse que je suis ! comme je traite bien mon hôtesse ! courez vite, vous, dit-elle à un domestique, et allez dire à madame Doña Léocadie que, sans écouter ses scrupules de bienséance, elle vienne faire honneur à cette table, puisque tous ceux qui s'y trouvent sont mes enfants et ses serviteurs. » Tout cela était un plan formé par elle, et Léocadie, de son côté, était bien avertie de ce qu'elle avait à faire.

Léocadie ne tarda pas longtemps à paraître, et à donner tout à coup le plus bel échantillon d'elle-même que pût donner jamais la beauté naturelle et parée. Comme on était en hiver, elle était vêtue d'une longue robe de velours noir, parsemée de boutons

I.A TotkCE DU SANG. aa3 d’or et de perles, avec la ceinture et le collier de diamants. Ses propres cheveux , qui étaient longs et châtains , lui servaient de parure de télé ; mais l’arrangement des tresses et des boucles , et l’éclat des diamants dont elles étaient entremêlées, éblouissaient les yeux qui les regardaient. Léocadie était d’une taiUe élégante et noble -, elle conduisait son fils par la main, et, devant elle, marchaient deux caméristes qui l’éclairaient avec deux bougies sur deux chandeliers d’argent. Tous les convives se levèrent pour s’incliner à son aspect , comme si c’eût été quelque être céleste qui leur apparaissait miraculeusement. Ils furent si frappés et restèrent si stupéfaits eti la voyant , qu’aucun d’eux ne trouva un mot k lui dire. Léocadie, avec une grâce charmante et des manières affables , fit la révérence à tout le monde ; puis, Estefania, l’ayant prise parla main, la fit asseoir à côté d’elle, en face de Rodolphe. L’enfant fut placé près de son grand-père. Rodolphe, qui regardait de plus près l’incomparable beauté de Léocadie , se disait tout bas : « Ah ! si celle que ma mère m’a choisie pour épouse avait la moitié des charmes de celle-ci , je me tiendrais poyr le plus heureux des hommes. Sainte Vierge! que vois-je là? est-ce, par hasard, quelque ange descendu sur terre? » Tandis qu’il se parlait ainsi , l’image de la belle hôtesse allait peu à peu, en passant par ses yeux, prendre possession de son âme. Pour Léocadie , voyant également si près d’elle celui quelle aimait déjà plus que la prunelle de ses yeux qui le regardaient de temps en temps en cachette , elle commença , pendant qu’on servait le souper, à repasser dans son imagination Digiiized by Google

d'or et de perles, avec la ceinture et le collier de diamants. Ses propres cheveux, qui étaient longs et châtains, lui servaient de parure de tête; mais l'arrangement des tresses et des boucles, et l'éclat des diamants dont elles étaient entremêlées, éblouissaient les yeux qui les regardaient. Léocadie était d'une taille élégante et noble; elle conduisait son fils par la main, et, devant elle, marchaient deux caméristes qui l'éclairaient avec deux bougies sur deux chandeliers d'argent. Tous les convives se levèrent pour s'incliner à son aspect, comme si c'eût été quelque être céleste qui leur apparaissait miraculeusement. Ils furent si frappés et restèrent si stupéfaits en la voyant, qu'aucun d'eux ne trouva un mot à lui dire. Léocadie, avec une grâce charmante et des manières affables, fit la révérence à tout le monde; puis, Estefania, l'ayant prise par la main, la fit asseoir à côté d'elle, en face de Rodolphe. L'enfant fut placé près de son grand-père. Rodolphe, qui regardait de plus près l'incomparable beauté de Léocadie, se disait tout bas : « Ah! si celle que ma mère m'a choisie pour épouse avait la moitié des charmes de celle-ci, je me tiendrais pour le plus heureux des hommes. Sainte Vierge! que vois-je là? est-ce, par hasard, quelque ange descendu sur terre? » Tandis qu'il se parlait ainsi, l'image de la belle hôtesse allait peu à peu, en passant par ses yeux, prendre possession de son âme. Pour Léocadie, voyant également si près d'elle celui qu'elle aimait déjà plus que la prunelle de ses yeux qui le regardaient de temps en temps en cachette, elle commença, pendant qu'on servait le souper, à repasser dans son imagination

 tout ce qui lui était arrivé avec Rodolphe. Elle sentit défaillir dans son âme l'espoir qu'Estefania lui avait donné de devenir son épouse, et, craignant que sa mauvaise étoile ne répondit point aux promesses de cette bonne mère, elle considérait avec effroi combien elle était près d'être heureuse ou malheureuse pour toujours. Cette réflexion fut si vive , et le combat de ses pensées si violent, que son cœur se serra, qu' elle perdit couleur et se sentit couvrir d'une sueur froide ; enfin, une défaillance complète lui fit baisser la (été sur la poitrine d'Estcfania , qui , la voyant ainsi , la reçut toute troublée dans ses bras. Tous les convives s'alarmèrent, et, quittant la table, accoururent lui porter secours. Mais celui qui montra le plus de douleur et d'empressement , ce fut Rodolphe , qui , pour arriver plus vite, se heurta et tomba deux fois. On avait beau la délacer et lui jeter de l'eau sur le visage , Léocadie ne revenait point âelle; au contraire, sa poitrine oppressée et son pouls, si faible qu'on ne le sentait point, donnaient des indices certains de sa mort, tellement que les valets et les servantes de la maison , comme gens plus inconsidérés . se mirent à jeter les hauts cris , et à répandre qu'elle était morte. Ces amères nouvelles arrivèrent aux oreilles des parents de Léocadie , qu'Estefania tenait cachés pour une plus joyeuse occasion. Rompant l'ordre qu'Estefania leur avait tracé , eux , et le curé de la paroisse qui les accompagnait , se précipitèrent dans la salle. Le curé s'approcha en hâte pour voir si la moribonde donnait quelques signes de repentir de ses péchés , afin de l'en absoudre ; mais où il pensait trouver une personne évanouie , il en trouva deux , car Rodolphe Digitized by Google

tout ce qui lui était arrivé avec Rodolphe. Elle sentit défaillir dans son âme l'espoir qu'Estefania lui avait donné de devenir son épouse, et, craignant que sa mauvaise étoile ne répondît point aux promesses de cette bonne mère, elle considérait avec effroi combien elle était près d'être heureuse ou malheureuse pour toujours. Cette réflexion fut si vive, et le combat de ses pensées si violent, que son cœur se serra, qu'elle perdit couleur et se sentit couvrir d'une sueur froide; enfin, une défaillance complète lui fit baisser la tête sur la poitrine d'Estefania, qui, la voyant ainsi, la reçut toute troublée dans ses bras. Tous les convives s'alarmèrent, et, quittant la table, accoururent lui porter secours. Mais celui qui montra le plus de douleur et d'empressement, ce fut Rodolphe, qui, pour arriver plus vite, se heurta et tomba deux fois. On avait beau la délacer et lui jeter de l'eau sur le visage, Léocadie ne revenait point à elle; au contraire, sa poitrine oppressée et son pouls, si faible qu'on ne le sentait point, donnaient des indices certains de sa mort, tellement que les valets et les servantes de la maison, comme gens plus inconsidérés, se mirent à jeter les hauts cris, et à répandre qu'elle était morte. Ces amères nouvelles arrivèrent aux oreilles des parents de Léocadie, qu'Estefania tenait cachés pour une plus joyeuse occasion. Rompant l'ordre qu'Estefania leur avait tracé, eux, et le curé de la paroisse qui les accompagnait, se précipitèrent dans la salle. Le curé s'approcha en hâte pour voir si la moribonde donnait quelques signes de repentir de ses péchés, afin de l'en absoudre; mais où il pensait trouver une personne évanouie, il en trouva deux, car Rodolphe

Li. FORCE DU SANG. 2«5 ëtail tombé le visage surle seindcLéocadic. Sa mère l'avait fait approcher d'elle, comme d'une chose qui devait lui appartenir ; mais quand elle vit qu'il était aussi sans connaissance , elle fut sur le point de la perdre également, et l'aurait perdue, si clic ne se fût aperçue que Rodolphe revenait à lui , tout lionteux qu'on l'eût vu se livrer à un tel excès d'attendrissement. Mais sa mère , comme si elle eût deviné ce qu'éprouvait son fils : « Ne rougis pas , mon fils , lui dit-elle, des témoignages de douleur que tu as donnés*, mais rougis plutôt de ceux que tu ne donnerais pas en apprenant ce que je ne veux point te tenir plus longtemps secret , bien que je pensasse le laisser pour une conjoncture plus gaie. Sache donc, ills de mon âme , que cette dame évanouie , que je tiens dans mes bras , est ta véritable épouse j je l'appelle véritable , car ton père et moi te l'avons choisie , et celle du portrait est fausse. » Quand Rodolphe entendit cela , emporté par son ardent amour, et délivré par le nom d'époux de tous les obstacles que pouvait lui opposer la bienséance , il s'élança sur le visage de Léocadie , et , collant ses lèvres à celles de la mourante , il semblait attendre que son âme s'échappât pour la recueillir dans la sienne. Mais enfin, lorsque les larmes de tout le monde s'augmentaient avec la compassion , et les lamentations avec la douleur, lorsque le père et la mère de Léocadie s'arrachaient la barbe et les cheveux , lorsque les cris de son enfant perçaient le Ciel , Léocadie reprit connaissance, et en revenant à elle, lit revenir le contentement et la joie , qui s'étaient entuis du cœur de tous les assistants. Léocadie, se II. 16 Digilized by Google

était tombé le visage sur le sein de Léocadie. Sa mère l'avait fait approcher d'elle, comme d'une chose qui devait lui appartenir ; mais quand elle vit qu'il était aussi sans connaissance, elle fut sur le point de la perdre également, et l'aurait perdue, si elle ne se fût aperçue que Rodolphe revenait à lui, tout honteux qu'on l'eût vu se livrer à un tel excès d'attendrissement. Mais sa mère, comme si elle eût deviné ce qu'éprouvait son fils : « Ne rougis pas, mon fils, lui dit-elle, des témoignages de douleur que tu as donnés; mais rougis plutôt de ceux que tu ne donnerais pas en apprenant ce que je ne veux point te tenir plus longtemps secret, bien que je pensasse le laisser pour une conjoncture plus gaie. Sache donc, fils de mon âme, que cette dame évanouie, que je tiens dans mes bras, est ta véritable épouse ; je l'appelle véritable, car ton père et moi te l'avons choisie, et celle du portrait est fausse. »

Quand Rodolphe entendit cela, emporté par son ardent amour, et délivré par le nom d'époux de tous les obstacles que pouvait lui opposer la bienséance, il s'élança sur le visage de Léocadie, et, collant ses lèvres à celles de la mourante, il semblait attendre que son âme s'échappât pour la recueillir dans la sienne. Mais enfin, lorsque les larmes de tout le monde s'augmentaient avec la compassion, et les lamentations avec la douleur, lorsque le père et la mère de Léocadie s'arrachaient la barbe et les cheveux, lorsque les cris de son enfant perçaient le Ciel, Léocadie reprit connaissance, et en revenant à elle, fit revenir le contentement et la joie, qui s'étaient enfuis du cœur de tous les assistants. Léocadie, se

LA FOaCB SD 8AMG. aa6 trouvant entre les bras de Rodolphe , voulait s'en débarrasser par une honnête violence. Mais il lui dit : « Non , madame , non ; il n’est pas bien que vous fassiez effort pour vous éloigner des bras de celui qui vous a dans l’âme. » A ce propos , Léocadie acheva de recouvrer ses esprits , et Estefania acheva de renoncer à son premier dessein. Elle dit au curé de marier aussitôt son fils avec Léocadie. Le prêtre obéit, car cette aventure étant arrivée dans un temps où il suffisait pour la validité du mariage de la volonté des contractants , rien ne l’empêchait de conclure la cérémonie des épousailles. Cela fait, qu’une autre plume, qu'un autre esprit plus délicat que le mien se charge de peindre l’allégresse universelle de tous ceux qui s’y trouvèrent présents : les caresses que les parents de Léocadie firent à Rodolphe ; les grâces qu’ils rendirent au Ciel et aux parents de leur gendre*, les offres et les politesses mutuelles ; enfin , l’étonnement des camarades de Rodolphe, qui virent si brusquement , et la nuit même de son retour, faire une si belle noce, étonnement qui redoubla quand ils apprirent, en l’entendant raconter par Estefania en présence de tout le monde, que Léocadie était cette même jeune fille que son fils avait enlevée en leur compagnie. Rodolphe ne fut pas moins surpris qu’eux, et pour s’assurer davantage de cette vérité, il pria Léocadie de lui fournir quelque preuve qui lui donnât la certitude d'une chose dont il ne doutait cependant pas , puisqu’il supp<mit que ses parents l’auraient bien vérifiée. Elle répondit : « Lorsque je revins k moi d’un autre évanouissement, je me trouvai dans vos bras, seigneur, et déshonorée; mais Digitized by Google

l,k FOftCB BU »4Ka. je n’ai point à regretter ce malheur, pnUqn’en atnv tant de l'évanouissement que je viens d’avoir, je me sois de nouveau trouvée dans les bras du même homme qu’ alors t mais ayant recouvré l’honneur. St ce té» moignage ne suffit pas , j’en appelle i celui de ce cro>« cifix , que personne autre que moi n’a pu vous voler, s’il est vrai qu’au matin vous vous soyez aperçu qu’il manquait , et si c’est bien le même que tient à présent ma dame *. — Vous êtes celle de mon âme , s’écria Rodolphe , et vous le serez toutes les années que Dieu m’accordera. » Il la serra de nouveau dans ses bras, et tous deux reçurent de nouveau les compliments et les bénédictions de chacun. Le souper hit servi , et l’on fit entrer des musiciens qui avaient été prévenus, Rodolphe se vit lui-méme dans le miroir du visage de son fils ^ les deux grandspères et les deux grand’mères pleurèrent de joie , et il ne resta pas dans toute la maison un coin que ne visitassent l’allégresse et le contentement. Bien que la nuit vînt , en volant de ses ailes légères et noires , il semblait à Rodolphe quelle cheminait , non avec des ailes, mais avec des béquilles, tant il désirait se trouver seul avec sa chère épouse. L’heure attendue vint enfin , car il n’y en a point qui n’arrive. Tout le monde alla se coucher, et la maison entière resta ensevelie dans le silence , où ne restera pas do moins la vérité de cette histoire : c’est à quoi ne consentiraient point les nombreux enfants et l’illustre descendance que laissèrent les fortunés époux à Tolède , où ils vivent ' Mi sehora. L’on a déjà &it remarquer que nous avons bien le mot seigneur, mais que nous n’avons pu sou féminin. Digitized by Google

je n'ai point à regretter ce malheur, puisqu'en sortant de l'évanouissement que je viens d'avoir, je me suis de nouveau trouvée dans les bras du même homme qu'alors, mais ayant recouvré l'honneur. Si ce témoignage ne suffit pas, j'en appelle à celui de ce crucifix, que personne autre que moi n'a pu vous voler, s'il est vrai qu'au matin vous vous soyez aperçu qu'il manquait, et si c'est bien le même que tient à présent ma dame [1]. —Vous êtes celle de mon âme, s'écria Rodolphe, et vous le serez toutes les années que Dieu m'accordera. » Il la serra de nouveau dans ses bras, et tous deux reçurent de nouveau les compliments et les bénédictions de chacun.

Le souper fut servi, et l'on fit entrer des musiciens qui avaient été prévenus. Rodolphe se vit lui-même dans le miroir du visage de son fils; les deux grands-pères et les deux grand'mères pleurèrent de joie, et il ne resta pas dans toute la maison un coin que ne visitassent l'allégresse et le contentement. Bien que la nuit vînt, en volant de ses ailes légères et noires, il semblait à Rodolphe qu'elle cheminait, non avec des ailes, mais avec des béquilles, tant il désirait se trouver seul avec sa chère épouse. L'heure attendue vint enfin, car il n'y en a point qui n'arrive. Tout le monde alla se coucher, et la maison entière resta ensevelie dans le silence, où ne restera pas du moins la vérité de cette histoire : c'est à quoi ne consentiraient point les nombreux enfants et l'illustre descendance que laissèrent les fortunés époux à Tolède, où ils vivent

[1] *Mi señora.* L'on a déjà fait remarquer que nous avons bien le mot *seigneur*, mais que nous n'avons pas son féminin.

aaS LA VOKCE dc'sahc.' encore , après avoir joui, pendant de longues et heu* reuses années , d’eux-mémes et de leurs enfants et petits-enfants : tout cela par la permission du Ciel , et par la force du sang que vit répandu à terre l’illustre et chrétien grand>père du petit Luisito. Digilized by Google

encore, après avoir joui, pendant de longues et heureuses années, d'eux-mêmes et de leurs enfants et petits-enfants : tout cela par la permission du Ciel, et par la *force du sang* que vit répandu à terre l'illustre et chrétien grand-père du petit Luisito.

The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate

LE MARIAGE TROMPEUR Digilized by Google

LE MARIAGE TROMPEUR.

LE MARIAGE TROMPEUR De rhdpital de la Résurrection , qui est hors de la porte del Campo, à Valladolid, sortait un militaire, qui, faisant de son épée un bâton , les jambes maigres et le visage blême, montrait clairement que, quoique le temps ne fût pas très-chaud, il devait avoir sué en vingt jours toute l'humeur qu'il avait peut-être prise en vingt minutes. Il marchait en branlant et se donnant des crocs-en-jambe, comme un couvalescent. Au passage de la porte, pour entrer dans la ville, il vit venir à sa rencontre un dé ses amis , qu'il n'avait pas vu depuis plus de six mois , lequel, faisant des signes de croix , comme s'il eût aperçu quelque mauvaise vision, s'approcha et lui dit : «Qu'est-ce que cela, seigneur enseigne ' Campiizano? E<t-il possible que votre grâce soit dans ce pays? Aussi vrai que je suis moi , je vous croyais en Flandre , plutôt * Alfem , premier grade d'officier. Digiiized by Google

a3a i.r. MARUr.B trompeur. croisant la pique là-bas, que traînant ici l'ëpée. Quelle pâleur, quelle maigreur est-ce là? » Campuzano répondit gravement : « A savoir si je suis ou non dans ce pays , seigneiir licencié Peralta , m'y voir répond sudisamment. Aux autres questions je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je sors de cet hôpital , où j'ai sué quatorze charges de tumeurs napolitaines que m'avait mises sur le dos une femme que j'ai prise pour mienne , bien à tort. — Ainsi donc , votre grâce s'est mariée? repartit Peralta. — Oui, seigneur, répliqua Campuzano. — Ce sera par amour , reprit Peralta , et de tels mariages entraînent toujours après eux la saisie du repentir. — Je ne saurais dire si ce fut un mariage d'amour, répondit l'enseigne, mais je puis bien aflirmcr que ce fut un mariage de douleurs ; car il m'en causa tant , et de corps et d'âme , que celles du coi'ps me coûtent quarante frictions sudorifiques pour les calmer , et quant à celles de l'âme , je n'ai pas la moindre ressource pour les alléger seulement. Mais comme je ne suis guère en état de faire de longues conversations dans la me , que votre grâce m'excuse; un autre jour, avec plus de commodité, je vous conterai mes aventures, qui sont les plus nouvelles et les plus étranges que votre grâce ait ouï conter en tous les jours de sa vie. — Ce ne sera pas ainsi , dit le licencié. Je veux que vous veniez à mon logis , et là nous ferons pénitence ensemble. La o//a* est bonne pour les malades , et bien qu'elle ne soit commandée que pour deux , un pâté fera l'affaire de mon volet ; et même, si la convalescence le permet, ■ Pot<«u.r«u «vec dei IcipimRfi
Digilized by Google

XB lURUGE TROXPEVB. s33 quelqoes tranches de jambon noos mettront en appétit , et surtout la bonne volonté avec laquelle je vous offre mon ordinaire, non cette fois , mais toutes celles qu'il plaira à votre grâce de l'accepter. > Carapuzano remercia le licencié, et accepta l'invitation. Us aUèrent à San-Llorente , entendre la messe \ puis , Peralta mena chez lui son convive , lui donna le dîner promis, lui réitéra ses offres, et lui demanda , à la fin du repas, de conter ces aventures qu'il lui avait fait sonner si haut. Campuzano ne se fit pas prier ; au contraire , U commença sur-le-champ de la sorte : t Votre grâce se souviendra bien , seigneur licencié Peralta, que je m'étais fait camarade, dans cette ville , avec le capitaine Pedro de Herrera , qui est maintenant en Flandre? — Oui , je m'en souviens fort bien , répondit Peralta. — Eh bien ! reprit Campuzano, un jour que nous venions de dîner dans cette auberge de la Solana , où nous logions , il y entra deux femmes de gentille tournure, avec deux servantes, L'une se mit à causer avec le capitaine, debout, et s'appuyant sur une fenêtre. L'autre s'assit sur une chaise à coté de moi , la mante abaissée jusqu'au menton , sans laisser voir autre chose du visage que ce que l'étoffe ne pouvait cacher , et bien que je la suppliasse de me faire , par courtoisie , la grâce de se découvrir , je ne pus venir à bout de l'y décider, ce qui enflamma davantage le désir que j'avais de la voir. Pour accroître encore mon envie, soit hasard, soit adresse, la dame tira une main fort blanche, garnie de fort belles bagu^. Moi , j'étais alors d'une élégance merveilleuse , portant au cou cette grosse
Digilized by Google

quelques tranches de jambon nous mettront en appétit, et surtout la bonne volonté avec laquelle je vous offre mon ordinaire, non cette fois, mais toutes celles qu'il plaira à votre grâce de l'accepter. »

Campuzano remercia le licencié, et accepta l'invitation. Ils allèrent à San-Llorente, entendre la messe; puis, Peralta mena chez lui son convive, lui donna le dîner promis, lui réitéra ses offres, et lui demanda, à la fin du repas, de conter ces aventures qu'il lui avait fait sonner si haut. Campuzano ne se fit pas prier; au contraire, il commença sur-le-champ de la sorte :

« Votre grâce se souviendra bien, seigneur licencié Peralta, que je m'étais fait camarade, dans cette ville, avec le capitaine Pedro de Herrera, qui est maintenant en Flandre? — Oui, je m'en souviens fort bien, répondit Peralta. — Eh bien! reprit Campuzano, un jour que nous venions de dîner dans cette auberge de la Solana, où nous logions, il y entra deux femmes de gentille tournure, avec deux servantes. L'une se mit à causer avec le capitaine, debout, et s'appuyant sur une fenêtre. L'autre s'assit sur une chaise à côté de moi, la mante abaissée jusqu'au menton, sans laisser voir autre chose du visage que ce que l'étoffe ne pouvait cacher, et bien que je la suppliasse de me faire, par courtoisie, la grâce de se découvrir, je ne pus venir à bout de l'y décider, ce qui enflamma davantage le désir que j'avais de la voir. Pour accroître encore mon envie, soit hasard, soit adresse, la dame tira une main fort blanche, garnie de fort belles bagues. Moi, j'étais alors d'une élégance merveilleuse, portant au cou cette grosse

I.B VUMiGt TAOVmrBi a34 chaîne qae votre grâce a dû me connaître, le chapeau chargé de plumes et de galons, l'habit de coulears mélées suivant la mode militaire , enfin si galant et de si bel air aux yeux de ma folie , que je croyais devoir enflammer toutes les femmes à perte de Vue. Néanmoins , je la suppliai de se découvrir. Alors elle me répondit : « Ne soyez pas importun; j'ai une maison ; fiiites-moi suivre par un page , et bien que je sois plus femme de bien que ne promet cette réponse, toutefois, pour voir si votre esprit répond à votre bonne mine , je serai ravie que vous me rendiez visite. » Je lui baisai les mains pour la grande faveur qu'elle m'accordait , et lui promis en retour des monts d'or. Le capitaine acheva de causer ; les deux dames s'en allèrent ; mon domestique les suivit. Le capitaine me dit que ce que lui voulait la dame, c'était de porter des lettres en Flandre à un autre capitaine, qu'elle disait être son cousin , mais qu'il savait bien n'étre antre chose que son galant. Pour moi , je restai embrasé par les mains de neige que j'avais vues , et mort d'amour pour le visage que je désirais voir. Aussi, dès le lendemain, je me fis mener par mon valet , et l'on m'accorda la libre pratique. « Je trouvai une maison fort bien montée, et une femme d'environ trente ans, que je reconnus aux mains ; elle n'était pas merveilleusement belle , mais assez cependant pour donner de l'amour une ibis qu'on l'entretenait, car elle avait un son de voix si doux et si suave qu'il entrait par les oreilles jusqu'à l'âme. J'eus avec elle de longs dialogues amoureux; je fis le beau, le glorieux, le fanfaron; j'ofTris, je promis, je ne négligeai nulle des démonstrations qui me paDigitized by Google

chaîne que votre grâce a dû me connaître, le chapeau chargé de plumes et de galons, l'habit de couleurs mêlées suivant la mode militaire, enfin si galant et de si bel air aux yeux de ma folie, que je croyais devoir enflammer toutes les femmes à perte de vue. Néanmoins, je la suppliai de se découvrir. Alors elle me répondit : « Ne soyez pas importun; j'ai une maison; faites-moi suivre par un page, et bien que je sois plus femme de bien que ne promet cette réponse, toutefois, pour voir si votre esprit répond à votre bonne mine, je serai ravie que vous me rendiez visite. » Je lui baisai les mains pour la grande faveur qu'elle m'accordait, et lui promis en retour des monts d'or. Le capitaine acheva de causer; les deux dames s'en allèrent; mon domestique les suivit. Le capitaine me dit que ce que lui voulait la dame, c'était de porter des lettres en Flandre à un autre capitaine, qu'elle disait être son cousin, mais qu'il savait bien n'être autre chose que son galant. Pour moi, je restai embrasé par les mains de neige que j'avais vues, et mort d'amour pour le visage que je désirais voir. Aussi, dès le lendemain, je me fis mener par mon valet, et l'on m'accorda la libre pratique.

« Je trouvai une maison fort bien montée, et une femme d'environ trente ans, que je reconnus aux mains; elle n'était pas merveilleusement belle, mais assez cependant pour donner de l'amour une fois qu'on l'entretenait, car elle avait un son de voix si doux et si suave qu'il entrait par les oreilles jusqu'à l'âme. J'eus avec elle de longs dialogues amoureux; je fis le beau, le glorieux, le fanfaron; j'offris, je promis, je ne négligeai nulle des démonstrations qui me pa-

it vAiuAge TitoMKcR. a35 rnrènt nécessaires pour me faire aimer d'elle; mais, comme la dame était habituée à entendre de semblables propos, et à recevoir de plus grandes promesses, elle semblait les écouter attentivement plutôt que leur accorder aucun crédit. Finalement, pendant quatre jours que je continuai à lui rendre visite , nos entretiens se passèrent en fleurs, comme on dit, sans que je pusse en cueillir le fruit que je désirais. Durant le temps de mes visites, je trouvai toujours la maison parfaitement libre , et n'y rencontrai nulle vision de feints parents ou d'amis trop véritables : la dame avait, pour la servir, une fille plus futée qu'innocente. Â la fin , menant mes amours en militaire , qui est toujours à la veille de décamper , je pressai si bien madame Doba Estefabia de Caïcedo (tel est le nom de celle qui m'a mis en cet état) qu'elle me répondit : « Seigneur enseigne Campnzano , ce serait de ma part une grande simplicité de vouloir me vendre pour sainte à votre grâce. Pécheresse je fus , et pécheresse je suis encore ; mais non, pourtant , de façon que les voisins me déchirent, et qne les éloignés entendent parler de moi. Ni de mes père et mère , ni d'aucun autre parent, je n'ai reçu aucun héritage ; cependant le mobilier de ma maison vaut bien au petit pied deux mille cinq cents écus ; et cela , en objets qui , portés à l'encan , ne tarderaient pas plus à se convertir en argent qu'à se mettre aux enchères. Avec cette fortune , je cherche un mari , à qui appartenir et à qui rendre obéissance. Je lui promets , en même temps que la réforme de ma vie , une incroyable sollicitude à le servir et à le bien traiter , car aucun prince n'a de cuisinier plus raffiné que moi , et qui sache mieux

Digiiized by Google

rurent nécessaires pour me faire aimer d'elle; mais, comme la dame était habituée à entendre de semblables propos, et à recevoir de plus grandes promesses, elle semblait les écouter attentivement plutôt que leur accorder aucun crédit. Finalement, pendant quatre jours que je continuai à lui rendre visite, nos entretiens se passèrent en fleurs, comme on dit, sans que je pusse en cueillir le fruit que je désirais. Durant le temps de mes visites, je trouvai toujours la maison parfaitement libre, et n'y rencontrai nulle vision de feints parents ou d'amis trop véritables : la dame avait, pour la servir, une fille plus futée qu'innocente. A la fin, menant mes amours en militaire, qui est toujours à la veille de décamper, je pressai si bien madame Doña Estefania de Caïcedo (tel est le nom de celle qui m'a mis en cet état) qu'elle me répondit : « Seigneur enseigne Campuzano, ce serait de ma part une grande simplicité de vouloir me vendre pour sainte à votre grâce. Pécheresse je fus, et pécheresse je suis encore; mais non, pourtant, de façon que les voisins me déchirent, et que les éloignés entendent parler de moi. Ni de mes père et mère, ni d'aucun autre parent, je n'ai reçu aucun héritage; cependant le mobilier de ma maison vaut bien au petit pied deux mille cinq cents écus; et cela, en objets qui, portés à l'encan, ne tarderaient pas plus à se convertir en argent qu'à se mettre aux enchères. Avec cette fortune, je cherche un mari, à qui appartenir et à qui rendre obéissance. Je lui promets, en même temps que la réforme de ma vie, une incroyable sollicitude à le servir et à le bien traiter, car aucun prince n'a de cuisinier plus raffiné que moi, et qui sache mieux

a3G LE MABIACE TROMPBVK.' donner le dernier exquis à ses ragoûts que je ne le donne , quand je me fais gouvemanle et veux m’en mêler. Je sais être majordome dans le ménage , ser> vante à la cuisine, et dame au salon. En effet, je sais commander , et me faire obéir j je ne laisse rien perdre, et j’économise beaucoup; un réal ne vaut pas moins, mais beaucoup plus au contraire, quand il se dépense par mon ordre ; le linge blanc que j’ai , en grand nombre et fort bon, ne vient pas des boutiques de lingères ; ce sont ces dix doigts et ceux de ma servante qui l’ont Glé , et si on l’eût pu tisser à la maison, on l’y aurait tissé. Je fais de moi ces éloges, parce qu’ils ne donnent pas lieu à blûme quand c’est la nécessité qui oblige à les faire. Finalement, je veux dire que je cherche un mari qui me protège , me commande et m'honore , et non un galant qui me serve et m'injurie. Si votre grâce veut bien accepter le parti qui lui est offert, me voici, au fait et au prendre , soumise à tout ce qu’il vous plaira d’ordonner, sans me mettre en vente , car se remettre aux langues des courtiers de mariages , c’est absolument la même chose , et , pour tout arranger, il n’y a rien de mieux que les parties ellesmêmes. U a Moi , qui avais alors .le jugement , non dans la tête , mais sous les jarrets , ébloui par l’idée de plaisirs plus grands que l’imagination ne pouvait les peindre , et par la vue de cette quantité d’effets que je contemplais déjà convertis en bon argent comptant, sans faire plus de réflexion que ne m’en permettait la joie qui m’avait mis des menottes à l’intelligence , je répondis que j’étais heureux , fortuné , pri* Digitized by Google

donner le dernier exquis à ses ragoûts que je ne le donne, quand je me fais gouvernante et veux m'en mêler. Je sais être majordome dans le ménage, servante à la cuisine, et dame au salon. En effet, je sais commander, et me faire obéir; je ne laisse rien perdre, et j'économise beaucoup; un réal ne vaut pas moins, mais beaucoup plus au contraire, quand il se dépense par mon ordre; le linge blanc que j'ai, en grand nombre et fort bon, ne vient pas des boutiques de lingères : ce sont ces dix doigts et ceux de ma servante qui l'ont filé, et si on l'eût pu tisser à la maison, on l'y aurait tissé. Je fais de moi ces éloges, parce qu'ils ne donnent pas lieu à blâme quand c'est la nécessité qui oblige à les faire. Finalement, je veux dire que je cherche un mari qui me protége, me commande et m'honore, et non un galant qui me serve et m'injurie. Si votre grâce veut bien accepter le parti qui lui est offert, me voici, au fait et au prendre, soumise à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner, sans me mettre en vente, car se remettre aux langues des courtiers de mariages, c'est absolument la même chose, et, pour tout arranger, il n'y a rien de mieux que les parties elles-mêmes. »

« Moi, qui avais alors le jugement, non dans la tête, mais sous les jarrets, ébloui par l'idée de plaisirs plus grands que l'imagination ne pouvait les peindre, et par la vue de cette quantité d'effets que je contemplais déjà convertis en bon argent comptant, sans faire plus de réflexion que ne m'en permettait la joie qui m'avait mis des menottes à l'intelligence, je répondis que j'étais heureux, fortuné, pri-

LE MlElAGE TKOMPEUR. a3^ vil^gië, puisque le Ciel m’avait donné, comme par miracle , une telle compagne pour la faire maîtresse de ma volonté et de ma fortune. J’ajoutai que cette fortune n’était pas si peu de chose quelle ne valût , avec cette chaîne que je portais au cou, quelques autres joyaux qui étaient à la maison et des nippes de soldat dont je me déferais , plus de deux mille ducats , lesquels, joints aux deux mille cinq cents , formaient une somme suffisante pour nous permettre d'aller vivre dans un village dont j’étais natif et où j’avais quelques arpents de terre : biens tels qu’en y ajoutant l’intérét de nos fonds, et en vendant les fruits à la bonne époque , ils pouvaient nous donner une vie joyeuse et tranquille. Enfin , dès cette fois , nous convînmes de nous marier, et chacun se mit en mesure de produire l’information requise ; puis , en trois jours de fête qui vinrent l’un après l’autre à propos d’une solennité , on publia les bans , et le quatrième jour nous fîmes la noce. Les témoins du mariage étaient deux de mes amis , et un jeune garçon qu’elle dit être son cousin , auquel j’offris une affection de parent en termes fort civils , comme toutes les paroles que j’avais jusqu’alors adressées à ma nouvelle épouse , dans une intention si maligne et si traîtresse que je n’en veux rien dire , car enfin , bien que je conte des vérités , ce ne 'sont pas des vérités de confession , dont il ne faille rien omettre. « Mon domestique porta ma malle de l’auberge à la maison de ma femme. J’y enfermai devant elle ma magnifique chaîne \ je lui en montrai trois ou quatre autres , sinon de même grandeur , au moins de plus

Digiiized by Google

vilégié, puisque le Ciel m'avait donné, comme par miracle, une telle compagne pour la faire maîtresse de ma volonté et de ma fortune. J'ajoutai que cette fortune n'était pas si peu de chose qu'elle ne valût, avec cette chaîne que je portais au cou, quelques autres joyaux qui étaient à la maison et des nippes de soldat dont je me déferais, plus de deux mille ducats, lesquels, joints aux deux mille cinq cents, formaient une somme suffisante pour nous permettre d'aller vivre dans un village dont j'étais natif et où j'avais quelques arpents de terre : biens tels qu'en y ajoutant l'intérêt de nos fonds, et en vendant les fruits à la bonne époque, ils pouvaient nous donner une vie joyeuse et tranquille. Enfin, dès cette fois, nous convînmes de nous marier, et chacun se mit en mesure de produire l'information requise ; puis, en trois jours de fête qui vinrent l'un après l'autre à propos d'une solennité, on publia les bans, et le quatrième jour nous fîmes la noce. Les témoins du mariage étaient deux de mes amis, et un jeune garçon qu'elle dit être son cousin, auquel j'offris une affection de parent en termes fort civils, comme toutes les paroles que j'avais jusqu'alors adressées à ma nouvelle épouse, dans une intention si maligne et si traîtresse que je n'en veux rien dire, car enfin, bien que je conte des vérités, ce ne sont pas des vérités de confession, dont il ne faille rien omettre.

« Mon domestique porta ma malle de l'auberge à la maison de ma femme. J'y enfermai devant elle ma magnifique chaîne ; je lui en montrai trois ou quatre autres, sinon de même grandeur, au moins de plus

a38 LE UiEliaS TEOUEEt'It. élégante façon, ainsi que trois on quatre bour^aloues ' de diverses espèces ^ je lui fis passer en re> vue mes nippes , mes parures et mes plumes , et je lui remis pour la dépense du ménage jusqu'à quatre cents réaui que je possédais. Pendant six jours je mangeai, comme on dit , le pain de la noce , prenant mes ébats chez ma femme de la même façon que le gendre gueux chez le beau-père riche. Je foulai de précieux tapis, je chiffonnai des draps de toile de Hollande, je m'éclairai avec des chandeliers d'argent ; je déjeunais au lit , je me levais à onze heures , je dinais à midi , et à deux heures je faisais la sieste sur l'estrade. Dona £stefània et sa servante me traitaient comme un saint dans sa châsse , et mon valet, que j'avais toujours connu paresseux et lourdaud , était devenu un chevreuil. Si Doua Estefania s'éloignait un moment de mon côté , on la trouvait à la cuisine , tout empressée à commander des ragoûts qui fussent à ma guise et m'avivassent l'appétit. Mes chemises , mes cols , mes mouchoirs , étaient autant de parterres de fleurs , tant ils sentaient bon , baignés par l'eau des Ânges et par la fleur d'orange dont on les inondait. « Ces jours-là se passèrent en volant , comme se passent les années que le temps emporte, pendant lesquels , me voyant si bien servi et si bien choyé , je changeais en bon vouloir la mauvaise intention avec laquelle j'avais commencé cette affaire. Au bout de ce temps , un beau matin que j'étais encore au lit avec • Cintillat. On appelait ainti cet garnitures en galons d'or ou en pierres préoeuscs qu'on portait autour de la fome du chapeau.
Digitized by Google

élégante façon, ainsi que trois ou quatre bourdaloues [1] de diverses espèces ; je lui fis passer en revue mes nippes, mes parures et mes plumes, et je lui remis pour la dépense du ménage jusqu'à quatre cents réaux que je possédais. Pendant six jours je mangeai, comme on dit, le pain de la noce, prenant mes ébats chez ma femme de la même façon que le gendre gueux chez le beau-père riche. Je foulai de précieux tapis, je chiffonnai des draps de toile de Hollande, je m'éclairai avec des chandeliers d'argent ; je déjeunais au lit, je me levais à onze heures, je dînais à midi, et à deux heures je faisais la sieste sur l'estrade. Doña Estefania et sa servante me traitaient comme un saint dans sa châsse, et mon valet, que j'avais toujours connu paresseux et lourdaud, était devenu un chevreuil. Si Doña Estefania s'éloignait un moment de mon côté, on la trouvait à la cuisine, tout empressée à commander des ragoûts qui fussent à ma guise et m'avivassent l'appétit. Mes chemises, mes cols, mes mouchoirs, étaient autant de parterres de fleurs, tant ils sentaient bon, baignés par l'eau des Anges et par la fleur d'orange dont on les inondait.

« Ces jours-là se passèrent en volant, comme se passent les années que le temps emporte, pendant lesquels, me voyant si bien servi et si bien choyé, je changeais en bon vouloir la mauvaise intention avec laquelle j'avais commencé cette affaire. Au bout de ce temps, un beau matin que j'étais encore au lit avec

[1] *Cintillos.* On appelait ainsi ces garnitures en galons d'or ou en pierres précieuses qu'on portait autour de la forme du chapeau.

LE MlaiiCE TKOXPEV&. uig Dona Estefania , on frappe à grands conps à la porte de la rue. La servante met le nez à la fenêtre , et se retirant aussitôt : « Qu'elle soit la bienvenue ! s'é<' crie-t-clle. Mais voyez un peu comme elle est arrivée plus vite quelle ne l'écrivait l'autre jour. — Qui est donc arrivé , petite fille ? lui demandai-je. — Qui ? répondit - elle } eh! c'est madame Dona Clementa Bueso ; avec elle vient le seigneur Don Lope Melendez de Almendarez, et deux nouveaux domestiques , et Hortigosa , la duègne quelle avait emmenée. — Cours , fille , et ouvre-leur vite , s'écria sur-le-champ Dona Estefania , et vous, seigneur, je vous en prie par mon amour, ne vous troublez pas, ne vous mettez pas en colère , et ne répondez à rien de ce qu'on pourrait dire contre moi. — Comment ! répliquai-je j qui donc pourrait dire , moi présent, quelque chose qui vous offense ? Dites-moi qui sont ces gens , car il me semble que leur arrivée vous a troublée vous-même. — Je n'ai pas le temps de vous répondre , me dit Doûa Estefania \ sachez seulement que tout ce qui peut se passer ici est simulé , et qu'il s'agit d'un certain projet , d'une certaine affaire concertée que je vous expliquerai plus tard. » Cl Je voulais répondre à cela , mais je n'en eus pas le temps. Madame Doua Clementa Bueso entra dans la salle , vêtue en satin vert lustré, avec des franges d'or, un mantelot de même étoffe et de même garniture , un chapeau à plumes vertes , blanches et rouges , orné d'une riche agrafe en or, et la moitié du visage cachée sous un voile de fine gaze. Derrière elle entra le seigneur Don Lope Melendez de Almendarez, vêtu d'un habit de voyage aussi riche qu'élégant. La duègne

Digiiized by Google

Doña Estefania, on frappe à grands coups à la porte de la rue. La servante met le nez à la fenêtre, et se retirant aussitôt : « Qu'elle soit la bienvenue ! s'écrie-t-elle. Mais voyez un peu comme elle est arrivée plus vite qu'elle ne l'écrivait l'autre jour. — Qui est donc arrivé, petite fille? lui demandai-je. — Qui? répondit-elle; eh ! c'est madame Doña Clementa Bueso ; avec elle vient le seigneur Don Lope Melendez de Almendarez, et deux nouveaux domestiques, et Hortigosa, la duègne qu'elle avait emmenée. — Cours, fille, et ouvre-leur vite, s'écria sur-le-champ Doña Estefania, et vous, seigneur, je vous en prie par mon amour, ne vous troublez pas, ne vous mettez pas en colère, et ne répondez à rien de ce qu'on pourrait dire contre moi. — Comment ! répliquai-je; qui donc pourrait dire, moi présent, quelque chose qui vous offense? Dites-moi qui sont ces gens, car il me semble que leur arrivée vous a troublée vous-même. — Je n'ai pas le temps de vous répondre, me dit Doña Estefania ; sachez seulement que tout ce qui peut se passer ici est simulé, et qu'il s'agit d'un certain projet, d'une certaine affaire concertée que je vous expliquerai plus tard. »

« Je voulais répondre à cela, mais je n'en eus pas le temps. Madame Doña Clementa Bueso entra dans la salle, vêtue en satin vert lustré, avec des franges d'or, un mantelet de même étoffe et de même garniture, un chapeau à plumes vertes, blanches et rouges, orné d'une riche agrafe en or, et la moitié du visage cachée sous un voile de fine gaze. Derrière elle entra le seigneur Don Lope Melendez de Almendarez, vêtu d'un habit de voyage aussi riche qu'élégant. La duègne

LE MAMACE TROMPEUR. a4o Hortigosa fut la première à prendre la parole. «Jésus ! s'écria-t-elle j qu'esl-cequecelaPLclitde madame Dona Clementa est occupé , et par une occupation d'homme, encore ! Je vois de beaux miracles en cette maison. Par ma foi , madame Doiia Estefania ne s'est pas génée; elle en a pris à cœur joie, confiante en l'amitié de madame. — Tu as bien raison , Hortigosa , repartit Dona Clementa ; mais c'est à moi la faute. Qu'on me reprenne jamais à me faire des amies qui ne savent l'être que lorsqu'elles y trouvent leur compte ! » A tous ces reproches , Dona Estefania répondit : « Que votre grâce ne se fâche point, madame Dona Clementa Bueso ; soyez sûre que tout ce que vous voyez dans celte maison ne se fait pas sans mystère. Quand vous en saurez la raison , je sais que vous me trouverez excusable et que vous n'aurez nul sujet de vous plaindre. » H Cependant , j'avais mis mes chausses et mon pourpoint. Dona Estefania me prit par la main , me conduisit dans une autre pièce , et là me dit que cette Clementa, son amie, voulait jouer un tour à ce Don Lopc , qui l'accompagnait et qu'elle désirait épouser ; que ce tour consistait à lui faire accroire qu'à elle appartenait la maison et tout ce qui s'y trouvait , et qu'elle allait lui en faire donation totale. « Le mariage conclu, ajouta-t-elle, il lui importera peu que la tromperie se découvre, tant elle se fie au grand amour qu'a pour elle Don I.iope ; ensuite elle me rendra ce qui m'appartient , et vraiment on ne saurait lui en vouloir, ni à elle, ni à nulle autre femme, de dicrcher à se procurer un bon mari , fùl-ce au moyen de ({uelque espièglerie. » Je lui répondis que c'était Digitized by Google

Hortigosa fut la première à prendre la parole. « Jésus ! s'écria-t-elle ; qu'est-ce que cela ? Le lit de madame Doña Clementa est occupé, et par une occupation d'homme, encore ! Je vois de beaux miracles en cette maison. Par ma foi, madame Doña Estefania ne s'est pas gênée ; elle en a pris à cœur joie, confiante en l'amitié de madame. — Tu as bien raison, Hortigosa, repartit Doña Clementa ; mais c'est à moi la faute. Qu'on me reprenne jamais à me faire des amies qui ne savent l'être que lorsqu'elles y trouvent leur compte ! » A tous ces reproches, Doña Estefania répondit : « Que votre grâce ne se fâche point, madame Doña Clementa Bueso ; soyez sûre que tout ce que vous voyez dans cette maison ne se fait pas sans mystère. Quand vous en saurez la raison, je sais que vous me trouverez excusable et que vous n'aurez nul sujet de vous plaindre. »

« Cependant, j'avais mis mes chausses et mon pourpoint. Doña Estefania me prit par la main, me conduisit dans une autre pièce, et là me dit que cette Clementa, son amie, voulait jouer un tour à ce Don Lope, qui l'accompagnait et qu'elle désirait épouser ; que ce tour consistait à lui faire accroire qu'à elle appartenait la maison et tout ce qui s'y trouvait, et qu'elle allait lui en faire donation totale. « Le mariage conclu, ajouta-t-elle, il lui importera peu que la tromperie se découvre, tant elle se fie au grand amour qu'a pour elle Don Lope ; ensuite elle me rendra ce qui m'appartient, et vraiment on ne saurait lui en vouloir, ni à elle, ni à nulle autre femme, de chercher à se procurer un bon mari, fût-ce au moyen de quelque espièglerie. » Je lui répondis que c'était

LB. MARIAGE TROMrEtn. a jt un bien grand service d'amitië qu’elle allait rendre , et qu'elle y prit garde d’abord , parce qu’ ensuite il faudrait peut-être avoir recours à la justice pour rentrer dans son bien. Mais elle me répliqua par tant de raisons , elle me représenta qu’elle avait tant d’obligations à Doua Clementa, qui l’obligeaient envers elle à des choses de plus grande importance , c(ue , bien à contres^œur et avec des remords de conscience, je fus contraint de me rendre au désir de Doiia Eslefania. Elle m’assurait d’ailleurs que la tromperie pourrait durer huit jours au plus , et que nous les passerions chez une autre de ses amies. Nous achevâmes de nous habiller, elle et moi ; puis , entrant prendre congé de madame Doua Oeraenta Dueso et du seigneur Don Lope Melendezde Alniendarez, elle fit signe à mon domestique de charger le coifre sur son dos et de la suivre ■, moi, .je la suivis aussi, sans prendre congé de personne. « Doua Estefania s’arrêta devant la maison d'une de ses amies , et avant que nous y entrassions , elle fut un long espace de temps à causer avec elle , après quoi une servante sortit , et nous dit d’entrer, moi et mon valet. Elle nous conduisit à une petite chambre où se trouvaient deux lits, mais si près l'un de l’autre qu’ils semblaient n’en faire qu’un , car il n’y avait pas d'espace pour les séparer, et leurs draps se baisaient. En effet, nous restâmes là six jours, pendant lesquels il ne se passa pas une heure que nous ne fussions en querelle, car je lui reprochais la sottise qu’elle avait faite en laissant ainsi sa maison et son bien, fût-ce à sa propre mère. J’allais, je venais, je me démenais si fort, qu’un jour Dona Esleiàuia étant U. ic Digilized by Google

24^ LE MAEU6E TEOSfEEVlt. sortie pour voir, disait-elle, où en était son affaire , notre hôtesse voulut savoir de moi pour quelle raison je la querellais si fort , et qu'est-ce qu'elle avsût donc fait que je lui reprochais tant, en lai disant que c'était plutôt sottise parfaite que parfaite amitié. Moi , je lui contai toute l'histoire , et quand je vins à dire que je m'étais marié avec Doâa Este&nia , et la dot qu'eUe avait apportée , et la bêtise qu'elle avait £iite de laisser sa mabon et son avoir à Doua Oementa , bien que ce fût avec la bonne intention d'attraper pour son amie un aussi noble mari que Don Lope , l'hôteæe se mit à &ire des signes de croix avec tant de hâte , et à répéter tant de fois : « Jésus , Jésus ! la méchante femelle ! » qu'elle me jeta dans un grand trouble. A la fin elle me dit : « Seigneur enseigne , je ne sab pas si j'agb contre ma conscience en vous découvrant des choses qui me la chaîneraient aussi, j'imagine, si je vous les cachais. Mais, à la grâce de Dieu , qu'il en arrive ce qu'il voudra , vive la vérité et meure le mensonge! La vérité est que DoHa Clementa Bueso est la véritable maîtresse de la maison et du mobilier dont on vous a fait donation dotale ; et mensonge , tout ce que vous a dit Dona Ebtefania. HJle n'a ni maison , ni bien , ni mobilier, ni d'autre habit que celui qu'elle porte. Ce qui lui a procuré l'occasion et le temps de* faire cette tromperie, c'est que Dona Clementa' est allée vbiter quelques parents dans la ville de Plasencia , et de là faire une neuvaine à Notre-Dame de Guadalupe. Pendant son absence , elle a laissé Doâa Estefania dans sa maison , pour en prendre soin , car elles sont , en effet , fort bonnes amies. Mais , tout bien considéré , U n'y a pas de quoi tant accuser la pauvre Digitized by Couple

UE MÀniiGE trompeur. 343 dame , puisqu'elle a su acquérir pour mari uue personne telle que celle du seigneur enseigne. » « Là finit le discours de l'bôtessc et commença mou désespoir. Et , sans aucun doute, je me serais désespéré, si mon ange gardien eût négligé seulement un petit brin de me secourir. Heureusement qu'il accourut me dire au coeur : « Prends garde que tu es chrétien, et que le plus grand péché des hommes, c'est celui de la rage du désespoir ; car c'est un péché de démons. » Cette réflexion ou bonne inspiration me rendit quelque courage, mais pas assez cependant pour m'empécher de prendre ma cape et mon épée , de sortir de la maison, et de chercher Doua Eistefania, dans l'intention de faire sur elle un sanglant exemple. Mais le sort qui menait mes aiiaires, je ne sais si mieux ou pis , voulut que je ne trouvasse Dona Estefania en aucun des endroits où je la cherchai. J'allai à San-Uwente; je me recommandai à Notre-Dame -, je m'assis sur un banc, et le chagrin me donna un sommeil si pesant , que je ne me serais pas éveillé de sitôt si l'on ne m'eût éveillé. Bourrelé de tristes pensées, j'allai chez Doûa Cleraenta, que je trouvai parfaitement tranquille , comme maltresse de sa maison. Je n'osai rien lui dire, parce que le seigneur Don Lope se trouvait là. Je retournai chez mon hôtesse , qui me dit qu'elle avait conté à Doùa Esteiania comment j'avais appris toute sa trame et toute sa fourberie, que celle-ci lui avait demandé quelle mine j'avais laite à semblable nouvelle ; qu'elle lui avait répondu que j'avais fait fort mauvaise mine, et que j'étais sorti pour la chercher avec une mauvaise intention et une résolution pire encore ; elle me dit Digiiized by Google

dame, puisqu'elle a su acquérir pour mari une personne telle que celle du seigneur enseigne. »

« Là finit le discours de l'hôtesse et commença mon désespoir. Et, sans aucun doute, je me serais désespéré, si mon ange gardien eût négligé seulement un petit brin de me secourir. Heureusement qu'il accourut me dire au cœur : « Prends garde que tu es chrétien, et que le plus grand péché des hommes, c'est celui de la rage du désespoir; car c'est un péché de démons. » Cette réflexion ou bonne inspiration me rendit quelque courage, mais pas assez cependant pour m'empêcher de prendre ma cape et mon épée, de sortir de la maison, et de chercher Doña Estefania, dans l'intention de faire sur elle un sanglant exemple. Mais le sort qui menait mes affaires, je ne sais si mieux ou pis, voulut que je ne trouvasse Doña Estefania en aucun des endroits où je la cherchai. J'allai à San-Llorente; je me recommandai à Notre-Dame; je m'assis sur un banc, et le chagrin me donna un sommeil si pesant, que je ne me serais pas éveillé de sitôt si l'on ne m'eût éveillé. Bourrelé de tristes pensées, j'allai chez Doña Clementa, que je trouvai parfaitement tranquille, comme maîtresse de sa maison. Je n'osai rien lui dire, parce que le seigneur Don Lope se trouvait là. Je retournai chez mon hôtesse, qui me dit qu'elle avait conté à Doña Estefania comment j'avais appris toute sa trame et toute sa fourberie, que celle-ci lui avait demandé quelle mine j'avais faite à semblable nouvelle; qu'elle lui avait répondu que j'avais fait fort mauvaise mine, et que j'étais sorti pour la chercher avec une mauvaise intention et une résolution pire encore; elle me dit

•i\f\ I.E MAHUGE TftOMPEtR. enfui que Dona Estefania avait emporté tout ce que renfermait la malle , sans m'y laisser autre chose qu'un habit de voyage. Ce fut alors bien une autre affaire ! ce fut alors que Dieu eut de nouveau pitié de moi ! J'allai voir mon coffre , et je le trouvai ouvert, comme une bière qui n'attend plus qu'un corps mort; et ce devait être le mien, en vérité, si j'avais eu assez d'esprit pour sentir et apprécier une si énorme disgrâce. » « Ce fut un grand malheur, en effet , interrompit en cet endroit le licencié Peralta , que Doâa Estefania ait emporté tant déchaînés et tant de galons; car enfin, comme on dit , avec du pain tous les maux se sentent moins. — Oh ! cette perte ne m'a pas ûit la moindre peine , répondit l'enseigne , car je pourrais dire aussi: DonSimuèqueacm me tromper avec sa fille la boi^ne, et, par Dieu, je sois contrefait d'un côté. —■ Je ne sais à quel propos votre grâce peut dire cela , répliqua le licencié. — Le propos est , repartit l'enseigne, que tout ce paquet, tout cet appareil de chaînes , de galons et de joyaux pouvait valoir jusqu'à dix on douze éens.— Cela n'est pas possible , s'écria le licencié , car la chaîne que le seigneur enseigne portait au cou semblait peser plus de deux cents ducats. — Cela serait vrai, repartit l'enseigne , si la réalité eût répondu à l'apparence. Mais, comme tout ce qui reluit n'est pas or, les chaînes, galons, bijoux et joyaux se contentaient d' être en laiton. A la vérité, ils étaient si bien fiiits, que le feu seul ou la pierre de touche pouvait découvrir leur malice. — De celte façon , reprit le licencié , entre votre grâce et madame Dona Estefania , la partie est à deux de jeu? — Si bien à deux de jeu , répondit l'enseigne, Digitized by Google

UE XAKIACE TltOMPEIlIl. que nous pouvons battre les cartes et recommencer. Mais le mal est, seigneur licencié, qu'elle pourra se défaire de mes chaînes, tandis que moi je ne me déferai pas de la fausseté de son action , car enfin , quoiqu'il m'en cuise , c'est mon objet. — Rendez grâce à Dieu, seigneur Campuzano, reprit Peralta, de ce qu'elle fut un objet à pieds , de ce qu'elle est partie , et de ce que vous n'étes pas obligé de courir après. —Cela est vrai , répondit l'enseigne-, mais enfin , sans que je la cherche , je la trouve toujours dans mon imagination , et en quelque part que je sois , j'ai toujours mon affront présent. — - Je ne sais que vous répondre , reprit Peralta , si ce n'est de vous rappeler ces deux vers de Pétrarque : Cbe chi prende diletlo di far frode, Iifon a'ba dl lamentar a'altro l'Inganna. ce qui veut dire , en notre langue , que celui qui prend plaisir à tromper autrui ne doit pas se plaindre quand il est trompé. — Oh ! je ne me plains pas d'elle , répliqua l'enseigne , mais je me plains moi-méme , car le coupable , tout en reconnaissant sa faute , n'en ressent pas moins la douleur du châtiment. Je vois bien que j'ai voulu tromper et qu'on m'a trompé, car on m'a blessé de mes propres armes ; mais je ne puis tellement contenir mon aillíction que je ne me plaigne de moi-méme. 'Finalement , pour revenir à mon histoire , car on peut bien donner ce nom an récit de mes aventures, j'appris que Doha Eslefania s'était fait emmener par le cousin qui avait assisté à nos noces , et qui était dès longtemps son bon ami â tonte chance et h tout événement. Je ne voulus pas la chercher , Digiiized by Google

que nous pouvons battre les cartes et recommencer. Mais le mal est, seigneur licencié, qu'elle pourra se défaire de mes chaînes, tandis que moi je ne me déferai pas de la fausseté de son action, car enfin, quoiqu'il m'en cuise, c'est mon objet. — Rendez grâce à Dieu, seigneur Campuzano, reprit Peralta, de ce qu'elle fut un objet à pieds, de ce qu'elle est partie, et de ce que vous n'êtes pas obligé de courir après. — Cela est vrai, répondit l'enseigne; mais enfin, sans que je la cherche, je la trouve toujours dans mon imagination, et en quelque part que je sois, j'ai toujours mon affront présent. — Je ne sais que vous répondre, reprit Peralta, si ce n'est de vous rappeler ces deux vers de Pétrarque :

Che chi prende diletto di far frode,
Non s'ha di lamentar s'altro l'inganna.

ce qui veut dire, en notre langue, que celui qui prend plaisir à tromper autrui ne doit pas se plaindre quand il est trompé. — Oh! je ne me plains pas d'elle, répliqua l'enseigne, mais je me plains moi-même, car le coupable, tout en reconnaissant sa faute, n'en ressent pas moins la douleur du châtiment. Je vois bien que j'ai voulu tromper et qu'on m'a trompé, car on m'a blessé de mes propres armes; mais je ne puis tellement contenir mon affliction que je ne me plaigne de moi-même. Finalement, pour revenir à mon histoire, car on peut bien donner ce nom au récit de mes aventures, j'appris que Doña Estefania s'était fait emmener par le cousin qui avait assisté à nos noces, et qui était dès longtemps son bon ami à toute chance et à tout événement. Je ne voulus pas la chercher,

LR MARIAGE TROM?Em. 346 crainte de trouver le mal qui me manquait. Je changeai de logis , et je changeai de poil peu de jours après , car voilà que les cils et les sourcils commencent à me' tomber; peu à peu les cheveux s'en vont aussi , et je reste chauve avant l'âge , ayant attrapé une maladie qu'on appelle alopécie, et, d'un autre nom plus clair, la pelade. Je me trouvai ce qui s'appelle tout à fait tondu , car je n'avais ni barbe à peigner, ni argent à dépenser. La maladie fit son chemin au pas de ma misère , et comme la pauvreté fait taire le point d'honneur, comme elle envoie les uns à la potence , les autres à l'hôpital , et qu'elle fait passer les autres sous les portes de leurs ennemis avec force prières et soumissions (ce qui est l'une des plus grandes misères qui puissent arriver à un infortuné), pour ne pas dépenser à ma guérison les habits qui devaient me couvrir et me faire honneur en bonne santé , quand le temps arriva où l'on donne des frictions sudorifiques à l'hôpital de la Résurrection , j'y entrai , et j'y pris quarante suées. On dit que j'en serai quitte , si je me soigne bien. J'ai une épée ; quant au reste , que Dieu se charge d'y remédier. » Le licencié offrit de nouveau ses services à l'enseigne , fort surpris des choses qu'avait contées celuici. « Pardieu , votre grâce s'étonne de peu , seigneur Peralta, dit l'enseigne; il me reste à vous conter d'autres aventures qui surpassent tout ce que l'imagination peut supposer , car elles sortent des bornes de la nature. Que votre grâce n'en veuille pas savoir davantage , sinon qu'elles sont de telle sorte que je tiens pour bien employées toutes mes disgrâces, puisqu'elles m'ont &it entrer à l'hôpital , où j'ai vu ce que

Digitized by Google

U ïO&UGE TAOXPEtm. 347 je vais vous dire , ce qu'à prdseot ni jamais votre grâce ne voudra croire, et ce que personne au monde ne croira. » Tous ces préambules, tous ces éloges anticipés que faisait l'enseigne avant de raconter ce qu'il avait vu , enflammaient tellement la curiosité de Peralta , qu'avec non moins d'instances U le supplia de Itü conter vite et vite les merveilles qui lui restaient à dire. « Votre grâce , dit l'enseigne , aura sans doute vu deux chiens qui vont de nuit, portant deux lanternes , avec les frères de laCapacha, et qui les éclairent quand ils demandent l'aumône '? — Oui , je les ai vus, répondit Peralta. — Sans doute aussi, reprit l'enseigne , vous aurez vu ou entendu dire ce qu'on raconte d'eux , à savoir, que si quelqu'un jette par la fenêtre une aumône qui tombe à terre , ils accourent aussitôt éclairer pour qu'on la cherche , ,et qn'ils s'arrêtent devant les fenêtres d'où l'on a coutume de leur jeter l'aumône.Quoiqu'ilsmontrentdans ce métier tant de douceur qu'ils semblent plutôt des agneaux que des chiens , ce sont de vrais lions à l'hôpital , où ils font la garde avec beaucoup de soin et de vigilance. -—J'ai ouï dire, en effet, tout cela, répondit le licencié ; mais je ne puis ni ne dois en crier merveille. •— Eh bien ! ce que je vais vous dire d'eux à présent , > Au dire de Cervantès lui-même , oa le* appelait les chient de Mahudès. Le* frères de la Capacha , qa'ils accompagnaient de naît , portant chacon deux lanternes aux bouts d'un bâton qu'il* tenaient dans la gueule , étaient ainsi nommés , parce qn'ils demandaient l'aumône , pour l'hôpital , dans de petits paniers de jonc appelés capachas. Digitized by Google

je vais vous dire, ce qu'à présent ni jamais votre grâce ne voudra croire, et ce que personne au monde ne croira. »

Tous ces préambules, tous ces éloges anticipés que faisait l'enseigne avant de raconter ce qu'il avait vu, enflammaient tellement la curiosité de Peralta, qu'avec non moins d'instances il le supplia de lui conter vite et vite les merveilles qui lui restaient à dire.

« Votre grâce, dit l'enseigne, aura sans doute vu deux chiens qui vont de nuit, portant deux lanternes, avec les frères de la Capacha, et qui les éclairent quand ils demandent l'aumône [1]? — Oui, je les ai vus, répondit Peralta. — Sans doute aussi, reprit l'enseigne, vous aurez vu ou entendu dire ce qu'on raconte d'eux, à savoir, que si quelqu'un jette par la fenêtre une aumône qui tombe à terre, ils accourent aussitôt éclairer pour qu'on la cherche, et qu'ils s'arrêtent devant les fenêtres d'où l'on a coutume de leur jeter l'aumône. Quoiqu'ils montrent dans ce métier tant de douceur qu'ils semblent plutôt des agneaux que des chiens, ce sont de vrais lions à l'hôpital, où ils font la garde avec beaucoup de soin et de vigilance. — J'ai ouï dire, en effet, tout cela, répondit le licencié; mais je ne puis ni ne dois en crier merveille. — Eh bien! ce que je vais vous dire d'eux à présent,

[1] Au dire de Cervantès lui-même, on les appelait *les chiens de Mahudès*. Les frères de la Capacha, qu'ils accompagnaient de nuit, portant chacun deux lanternes aux bouts d'un bâton qu'ils tenaient dans la gueule, étaient ainsi nommés, parce qu'ils demandaient l'aumône, pour l'hôpital, dans de petits paniers de jonc appelés *capachas*.

tr M4RUGE TltOMPRUE. lY'prit l’enseigne , va vous dtonner, et sans faire de signes de croix , sans alléguer que c’est impossible , il faut que voire gnlce se résigne à le croire. C’est que j’ai entendu de mes oreilles , et presque vu de mes yeux, ces deux chiens, dont l’un s’appelle Scipion et l’autre Bei'ganza , se coucher derrière mon lit sur de vieux tapis de jonc , une nuit qui fut l’avant-dernière de mes suées. Au milieu de cette nuit , étant dans l'obscurité , les yeux bien ouverts , pensant à mes aventures passées et à mes malheurs présents , j’entendis parler tout près de moi , et me mis à écouter avec une grande attention pour voir si je pourrais parvenir à connaitre qui parlait et de quoi l’on parlait. Bientôt je découvris , par ce qu’ils disaient , quels étaient ceux qui parlaient, et c’étaient les deux chiens Scipion et Berganza. « A peine Campuzano eut-il achevé ces paroles, que le licencié se leva, a Halte-là , seigneur Campuzano , s’écria-t-il. Jusqu’à présent, j’étais en doute si je croirais ou non ce que votre grâce m'a raconté de son mariage ; mais ce que vous me contez à présent , que vous avez entendu parler des chiens , me fait prendre le parti de ne rien croire du tout. Par l’amour de Dieu , seigneur enseigne , ne vous avisez pas de raconter à personne de semblables billevesées , à moins que ce ne soit à quelqu’un qui se pique d’étre autant que moi votre ami. — Oh ! n’allez pas me croire .si ignorant, reprit Campuzano, que je ne sache très-bien qu’à moins d’un miracle , les animaux ne peuvent parler. Je n’ignore pas que si les sansonnets, les pies et les perroquets parlent , ce ne sont que des mots qu’ils apprennent par cœur , et parce qu’ils ont la Digitized by Google

reprit l'enseigne, va vous étonner, et sans faire de signes de croix, sans alléguer que c'est impossible, il faut que votre grâce se résigne à le croire. C'est que j'ai entendu de mes oreilles, et presque vu de mes yeux, ces deux chiens, dont l'un s'appelle Scipion et l'autre Berganza, se coucher derrière mon lit sur de vieux tapis de jonc, une nuit qui fut l'avant-dernière de mes suées. Au milieu de cette nuit, étant dans l'obscurité, les yeux bien ouverts, pensant à mes aventures passées et à mes malheurs présents, j'entendis parler tout près de moi, et me mis à écouter avec une grande attention pour voir si je pourrais parvenir à connaître qui parlait et de quoi l'on parlait. Bientôt je découvris, par ce qu'ils disaient, quels étaient ceux qui parlaient, et c'étaient les deux chiens Scipion et Berganza. »

A peine Campuzano eut-il achevé ces paroles, que le licencié se leva. « Halte-là, seigneur Campuzano, s'écria-t-il. Jusqu'à présent, j'étais en doute si je croirais ou non ce que votre grâce m'a raconté de son mariage; mais ce que vous me contez à présent, que vous avez entendu parler des chiens, me fait prendre le parti de ne rien croire du tout. Par l'amour de Dieu, seigneur enseigne, ne vous avisez pas de raconter à personne de semblables billevesées, à moins que ce ne soit à quelqu'un qui se pique d'être autant que moi votre ami. — Oh! n'allez pas me croire si ignorant, reprit Campuzano, que je ne sache très-bien qu'à moins d'un miracle, les animaux ne peuvent parler. Je n'ignore pas que si les sansonnets, les pies et les perroquets parlent, ce ne sont que des mots qu'ils apprennent par cœur, et parce qu'ils ont la

L'C MAnUOB THOMrEUR. &49 langue bien dispostJe pour les prononcer. Mais ce n’est pas une raison pour qu’ils puissent parler et répondre d’une manière sensée , comme ces deux chiens parlaient entre eux. Aussi , bien des fois, depuis que je les ai moi-méme entendus , n’ai-je pas voulu ajouter foi à moi-méme ; j’ai voulu tenir pour un rêve ce que réellement , étant bien éveillé , avec mes cinq sens , tels qu’il a plu à Notre-Seigneur de me les accorder , j’ai entendu , noté , retenu , et , finalement, écrit , sans qu’il y manque une parole pour le fond, ni pour l’arrangement. Cela peut fournir nn indice suffisant pour persuader et faire croire que je dis la vérité. Les choses dont ils traitèrent étaient graves , de diverses espèces , et plus faites peut-être pour être discutées par de savants personnages que poqr sortir de gueules de chiens. Ainsi donc , puisque je n’ai pu les inventer de mon crû , en dépit de moimême et de mon opinion, je finis par croire que je ne rêvais pas , et que les chiens parlaient. — Corps' du soleil ! s’écria le licencié , est-ce que nous serions revenus au temps de Mari-Castana, quand les citrouilles parlaient , ou bien au temps d’Ésope , lorsque le coq jasait avec le renard , et les bêtes les unes avec les autres ! — Je serais l’une de ces bêtes , et la plus grande de toutes, répliqua l’enseigne , si je croyais ce temps-là revenu. Mais je ne le serais pas moins , si je refusais de croire à ce que j’ai entendu , à ce que j’ai vu, à ce que j’oserais jurer sous serment, pour obliger à me croire l’incrédulité même. Mais supposons que je me sois trompé , que ma réalité soit nn songe , et qu’il y ait folie de ma part à la soutenir , est-ce que votre grâce , seigneur Peralta , ne serait pas bien aise

Digitized by Google

langue bien disposée pour les prononcer. Mais ce n'est pas une raison pour qu'ils puissent parler et répondre d'une manière sensée, comme ces deux chiens parlaient entre eux. Aussi, bien des fois, depuis que je les ai moi-même entendus, n'ai-je pas voulu ajouter foi à moi-même; j'ai voulu tenir pour un rêve ce que réellement, étant bien éveillé, avec mes cinq sens, tels qu'il a plu à Notre-Seigneur de me les accorder, j'ai entendu, noté, retenu, et, finalement, écrit, sans qu'il y manque une parole pour le fond, ni pour l'arrangement. Cela peut fournir un indice suffisant pour persuader et faire croire que je dis la vérité. Les choses dont ils traitèrent étaient graves, de diverses espèces, et plus faites peut-être pour être discutées par de savants personnages que pour sortir de gueules de chiens. Ainsi donc, puisque je n'ai pu les inventer de mon crû, en dépit de moi-même et de mon opinion, je finis par croire que je ne rêvais pas, et que les chiens parlaient. — Corps du soleil! s'écria le licencié, est-ce que nous serions revenus au temps de Mari-Castaña, quand les citrouilles parlaient, ou bien au temps d'Ésope, lorsque le coq jasait avec le renard, et les bêtes les unes avec les autres! — Je serais l'une de ces bêtes, et la plus grande de toutes, répliqua l'enseigne, si je croyais ce temps-là revenu. Mais je ne le serais pas moins, si je refusais de croire à ce que j'ai entendu, à ce que j'ai vu, à ce que j'oserais jurer sous serment, pour obliger à me croire l'incrédulité même. Mais supposons que je me sois trompé, que ma réalité soit un songe, et qu'il y ait folie de ma part à la soutenir, est-ce que votre grâce, seigneur Peralta, ne serait pas bien aise

IX xÀKiÀax Txoïmvx. a5o de voir écrites en dialogue les choses qu'ont dites ces chiens , ou qui que ce fût ? — Pourvu , répliqua le licencié , que votre grâce ne se fatigue pas à me iaire accroire qu'elle a entendu parler les chiens , j'entendrai de bon cœur ce dialogue ; car , de ce qu'il provient de l'esprit ingénieux du seigneur enseigne , je le juge déjà fort bon. — Eh bien ! il y a sur cela antre chose à dire, reprit l'enseigne : c'est qu'étant fort attentif, ayant d'ailleurs le jugement très-fin , trèsdélicat, et la mémoire très-vide et très-éveillée, grâce aux nombreux grains de raisin sec et d'amandes que j'avais mangés , j'ai tout retenu par cœur , et j'ai transcrit le lendemain presque les mêmes paroles que j'avais entendues, sanscherdier des fleurs de riiétorique pour les parer, sans rien ôter et rien mettre pour renr dre le récit plus agréable. La conversation ne dura pas seulement une naît, mais deux nuits consécutivement. Je n'ai toutefois écrit que la première , qui est la vie de Berganza j celle du camarade Scipion , qui fut racontée la seconde nuit , je pense l'écrire quand je verrai que celle-là est crue , ou du moins qu'elle n'est pas méprisée. J'ai le dialogue dans ma poche, et si je l'ai mis en forme de dialogue , c'est pour épargner les dit Scipion, répondit Berganza, qui ne font qu'allonger l'écriture. » En disant cela , l'enseigne tira un cahier de son sein , et le mit dans les mains du licencié , qui le reçut en riant , comme prenant en plaisanterie tout ce qu'il avait entendu et tout ce qu'il pensait lire. « Je vais dormir dans ce fauteuil, dit l'enseigne, pendant que votre grâce bra, s'il lui plaît, ces rêvœ ou ces sottises , qui n'ont rien autre chose de bon , si ce n'est Digitized by Google

de voir écrites en dialogue les choses qu'ont dites ces chiens, ou qui que ce fût ? — Pourvu, répliqua le licencié, que votre grâce ne se fatigue pas à me faire accroire qu'elle a entendu parler les chiens, j'entendrai de bon cœur ce dialogue; car, de ce qu'il provient de l'esprit ingénieux du seigneur enseigne, je le juge déjà fort bon. — Eh bien ! il y a sur cela autre chose à dire, reprit l'enseigne : c'est qu'étant fort attentif, ayant d'ailleurs le jugement très-fin, très-délicat, et la mémoire très-vide et très-éveillée, grâce aux nombreux grains de raisin sec et d'amandes que j'avais mangés, j'ai tout retenu par cœur, et j'ai transcrit le lendemain presque les mêmes paroles que j'avais entendues, sans chercher des fleurs de rhétorique pour les parer, sans rien ôter et rien mettre pour rendre le récit plus agréable. La conversation ne dura pas seulement une nuit, mais deux nuits consécutivement. Je n'ai toutefois écrit que la première, qui est la vie de Berganza; celle du camarade Scipion, qui fut racontée la seconde nuit, je pense l'écrire quand je verrai que celle-là est crue, ou du moins qu'elle n'est pas méprisée. J'ai le dialogue dans ma poche, et si je l'ai mis en forme de dialogue, c'est pour épargner les *dit Scipion, répondit Berganza*, qui ne font qu'allonger l'écriture. »

En disant cela, l'enseigne tira un cahier de son sein, et le mit dans les mains du licencié, qui le reçut en riant, comme prenant en plaisanterie tout ce qu'il avait entendu et tout ce qu'il pensait lire. « Je vais dormir dans ce fauteuil, dit l'enseigne, pendant que votre grâce lira, s'il lui plaît, ces rêves ou ces sottises, qui n'ont rien autre chose de bon, si ce n'est

U XAmACS TK0M1>EV1l. l5l qu’on peut les laisser quand elles ennuient. — Faites à votre aise , répondit Peralta *, moi , je serai bientôt au bout de cette lecture. » L’enseigne s’étendit sur son siège, et le licencié ouvrit le cahier , au comment cernent duquel il vit le titre suivant : Digiiized by Google

qu'on peut les laisser quand elles ennuient. — Faites à votre aise, répondit Peralta ; moi, je serai bientôt au bout de cette lecture. » L'enseigne s'étendit sur son siége, et le licencié ouvrit le cahier, au commencement duquel il vit le titre suivant :

The text on this page is estimated to be only 22.67% accurate

Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.33% accurate

DIALOGUE DES CHIENS. Digiiized by Google

Digitized by Google

DIALOGUE laTM SCIPION ET BERGANZA, CUIEBS DE LHOPITAL DE LA RÉSCRRECTION. SCIPION. Âmi Berganza , laissons cetto nuit l’hôpital sous la garde de la confiance , et retirons-nous dans cette solitude , sur ces vieux, tapis de jonc, où nous pourrons (jouir, sans être entendus, de cette grâce inouïe <{ue le Ciel nous a laite à tous deux en même temps. berganza. Frère Sci|Hou , je t'entends parler, et je sais que je te parle , et pourtant je ne puis le croire , car il me semble qu’en parlant nous violons les lois ^ la nature. Digiiized by Google

DIALOGUE

ENTRE

SCIPION ET BERGANZA,

CHIENS DE L'HÔPITAL DE LA RÉSURRECTION.

SCIPION.

Ami Berganza, laissons cette nuit l'hôpital sous la garde de la confiance, et retirons-nous dans cette solitude, sur ces vieux tapis de jonc, où nous pourrons jouir, sans être entendus, de cette grâce inouïe que le Ciel nous a faite à tous deux en même temps.

BERGANZA.

Frère Scipion, je t'entends parler, et je sais que je te parle, et pourtant je ne puis le croire, car il me semble qu'en parlant nous violons les lois de la nature.

 C'est bien vrai , Berganza , et ce miracle devient encore plus grand en ce que non-seulement nous parlons, mais en ce que nous parlons sensément, comme si nous étions doués de raison , tandis que nous en sommes complètement privés ; car la difTérence (lu'il y a de la brute à l'homme, c'est que l'homme est un animal rabonnable , et la brute un animal sans raison. BEACANZA. Tout ce que tu dis , Scipion , je l'entends. Mais que tu le dises et que je l'entende , cela me cause un nouvel étonnement, une nouvelle admiration. A la vérité , dans le cours de ma vie , j'ai entendu maintes fois parler de nos grandes prérogatives , tellement que f|uelques-uns ont voulu reconnaître en noos un instinct naturel , si vif , si subtil, si ingénieux, en plusieurs choses , qu'il témoigne clairement que peu s'en faut que nous ne montrious avoir un je ne sais quoi d'intelligence , capable de raisonnement. SCIPIOÏf. Ce que j'ai beaucoup entendu louer et vanter en nous , c'est notre grande mémoire , notre reconnaissance et notre fidélité , au point qu'on a l'habitude de nous peindre pour le symbole de l'attachement. Ainsi ta auras vu , si tu as fait attention à cela , que , sur les tombeaux d'albâtre, où sont représentées d'habitude les figures de ceux qu'ils renferment, i|uand ce sont un mari et une femme , on place à Digilized by Google

SCIPIOH ET BEKGA.KZA. aSy leurs pieds une figure de chien , pour signifier qu’ils se sont gardé durant leur vie une affection et une fidélité inviolables. BEBCAN/.A. Je sais bien, en effet, qu’il y a eu des chiens si Reconnaissants, qu’ils se sont jetés avec le cadavre de leurs maîtres dans la même sépulture. D’autres sont restés sur les tombeaux où étaient enfermés leurs maîtres , sans les quitter et sans manger, jusqu’à ce qu’ils eussent perdu la vie. Je sais aussi qu’après l’éléphant, le chien a la première place pour sembler avoir de l’intelligence , puis le cheval , puis le singe ensuite. sciPion. Cela est vrai ; mais tu confesseras que tu n’as va ni ouï dire qu’éléphant, chien , cheval ou guenon ait jamais parlé. De là je conclus que ce don de la parole qui nous est venu tout à coup rentre dans la classe, de ces choses qu’on appelle prodiges , lesquels, à ce qu’enseigne l’expérience , annoncent , quand ils se montrent, qu’une grande calamité menace les humains. BEBGA5/A. De cette façon , je n’aurai pas gmurpeine à tenir pour signe de prodige ce que j’entendis, ces jours passés , dire à un étudiant , en passant par Alcala de Henai'ès. SCIHOK. Que lui as-tu donc entendu dire î’ II. 17 Digiiized by Google

leurs pieds une figure de chien, pour signifier qu'ils se sont gardé durant leur vie une affection et une fidélité inviolables.

BERGANZA.

Je sais bien, en effet, qu'il y a eu des chiens si reconnaissants, qu'ils se sont jetés avec le cadavre de leurs maîtres dans la même sépulture. D'autres sont restés sur les tombeaux où étaient enfermés leurs maîtres, sans les quitter et sans manger, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu la vie. Je sais aussi qu'après l'éléphant, le chien a la première place pour sembler avoir de l'intelligence, puis le cheval, puis le singe ensuite.

SCIPION.

Cela est vrai; mais tu confesseras que tu n'as vu ni ouï dire qu'éléphant, chien, cheval ou guenon ait jamais parlé. De là je conclus que ce don de la parole qui nous est venu tout à coup rentre dans la classe de ces choses qu'on appelle prodiges, lesquels, à ce qu'enseigne l'expérience, annoncent, quand ils se montrent, qu'une grande calamité menace les humains.

BERGANZA.

De cette façon, je n'aurai pas grand'peine à tenir pour signe de prodige ce que j'entendis, ces jours passés, dire à un étudiant, en passant par Alcala de Henarès.

SCIPION.

Que lui as-tu donc entendu dire?

a58 DIALOGUE DES CHIENS BEnCANZA. Que sur cinq mille étudiants qui fréquentaient cette année les cours de l'université, deux mille étudiaient la médecine. SCIPION. Eh bien ! qu'est-ce que tu conclus de cela ? bsbganza. Je conclus, ou que ces deux mille médecins devront avoir des malades à visiter, ce qui serait une vraie plaie , un malheur public , ou qu'ils devront mourir de faim. sapioN. Quoi qu'il en soit, prodige ou non, il est de fait que nous avons la parole. Quand le Ciel ordonne qu'une chose arrive , il n'y a ni diligence , ni sagesse humaine qui puisse l'empécher. Ainsi, ne nous mettons pas à disputer sur le comment ou le pourquoi nous parlons. Il vaut bien mieux prendre à la volée ce bon jour, ou cette bonne nuit. Puisque nous sommes si bien couchés sur ces tapis de jonc, et que nous ne savons pas combien durera notre bonheur, sachons du moins le mettre à profit , et parlons tant que la nuit durera , sans permettre au sommeil de nous rogner ce plaisir, de moi si longtemps désiré. BEKGANZA. Et de moi, je t'assure ; car depuis que j'ai la force de ronger un os, j'ai le désir de parler, pour dire des choses qu'il me fallait déposer dans ma mémoire, où, Digitized by Google

BERGANZA.

Que sur cinq mille étudiants qui fréquentaient cette année les cours de l'université, deux mille étudiaient la médecine.

SCIPION.

Eh bien! qu'est-ce que tu conclus de cela?

BERGANZA.

Je conclus, ou que ces deux mille médecins devront avoir des malades à visiter, ce qui serait une vraie plaie, un malheur public, ou qu'ils devront mourir de faim.

SCIPION.

Quoi qu'il en soit, prodige ou non, il est de fait que nous avons la parole. Quand le Ciel ordonne qu'une chose arrive, il n'y a ni diligence, ni sagesse humaine qui puisse l'empêcher. Ainsi, ne nous mettons pas à disputer sur le comment ou le pourquoi nous parlons. Il vaut bien mieux prendre à la volée ce bon jour, ou cette bonne nuit. Puisque nous sommes si bien couchés sur ces tapis de jonc, et que nous ne savons pas combien durera notre bonheur, sachons du moins le mettre à profit, et parlons tant que la nuit durera, sans permettre au sommeil de nous rogner ce plaisir, de moi si longtemps désiré.

BERGANZA.

Et de moi, je t'assure; car depuis que j'ai la force de ronger un os, j'ai le désir de parler, pour dire des choses qu'il me fallait déposer dans ma mémoire, où,

 d’élre trop vieilles et trop nombreuses , elles se moisissaient ou s’oubliaient. Mais à présent que, sans y penser, je me vois enrichi de ce don divin de la parole, je pense en profiter et en jouir le plus que je pourrai , me donnant hâte à dire tout ce qui me viendra dans la tête, quand même ce serait sans suite, sans liaison , à tort et à travers ; car je ne sais quand on viendra me redemander ce bien , qui m’est seulement prêté. SCIFION. Voici comment il iàut faire, ami Bei^anza. Cette nuit tu me conteras ta vie , et les événements par où tu as passé pour arriver au point où tu te trouves à présent. Si demain soir nous sommes encore doués de la parole , je te conterai la mienne. U vaut mieux employer le temps à raconter sa propre vie , qu’à chercher à savoir celle d’autrui. BEEGAHZA. Toujours je t’ai tenu, Scipion, pour avoir du sens et pour être mon ami; maintenant plus que jamais, car lu veux , comme ami , me dire tes aventures et connaître les miennes , et, comme doué de sens , tu as partagé le temps où nous pourrons réciproquement nous les confier. Mais assure-toi, d’abord , que personne ne nous écoute. sciPiojr. Personne , à ce que je crois. Il y a bien , ici près , un soldat qui prend des suées; mais, à cette heure , il sera plus occupé de dormir que d’écouter personne.

d'être trop vieilles et trop nombreuses, elles se moisissaient ou s'oubliaient. Mais à présent que, sans y penser, je me vois enrichi de ce don divin de la parole, je pense en profiter et en jouir le plus que je pourrai, me donnant hâte à dire tout ce qui me viendra dans la tête, quand même ce serait sans suite, sans liaison, à tort et à travers; car je ne sais quand on viendra me redemander ce bien, qui m'est seulement prêté.

SCIPION.

Voici comment il faut faire, ami Berganza. Cette nuit tu me conteras ta vie, et les événements par où tu as passé pour arriver au point où tu te trouves à présent. Si demain soir nous sommes encore doués de la parole, je te conterai la mienne. Il vaut mieux employer le temps à raconter sa propre vie, qu'à chercher à savoir celle d'autrui.

BERGANZA.

Toujours je t'ai tenu, Scipion, pour avoir du sens et pour être mon ami; maintenant plus que jamais, car tu veux, comme ami, me dire tes aventures et connaître les miennes, et, comme doué de sens, tu as partagé le temps où nous pourrons réciproquement nous les confier. Mais assure-toi, d'abord, que personne ne nous écoute.

SCIPION.

Personne, à ce que je crois. Il y a bien, ici près, un soldat qui prend des suées; mais, à cette heure, il sera plus occupé de dormir que d'écouter personne.

aGo DIALOGUE DES CHISDS BERGANZA. £h bien ! puisque je peux parler en toute assurance, écoute donc. Si ce que je viendrai à dire te iatigue , ou reprends-moi , ou fais-moi taire. SCIPIOK. Parle jusqu'à 'ce que le jour vienne , ou jusqu'à ce qu'on nous dérange. Je t'écoulerai de bon cœur et sans t'interrompre, à moins que je ne le croie nécessaire. BERGANZA. 11 me semble que la première fois que j'ai vu le soleil, ce fut à Séville, et à l'abattoir, qui est hors de la porte de la Viande , d'où j'imaginerais , n'était ce que je dirai plus tard , que mes parents dorent être des dogues , de ceux qu'élèvent les exécuteurs de ce lieu de confusion, auxquels on donne le nom de bouchers '. Le premier que je connus pour maître fut un certain Nicolas le camus , garçon robuste , trapu et colérique, comme le sont tous ceux qui exercent la boucherie. Ce Nicolas m'apprenait , à moi et à d'autres jeunes chiens , à attaquer les taureaux , en compagnie de vieux dogues , et à les saisir par les oreilles. Je devins , avec une facilité singulière, un aigle dans ce métier. SCIPIOA'. Je ne m'en étonne point , Berganza. Comme faire ' Jiferos. Ce n'est pas précisément le mot de boacliers , mais nn nom de mépris qu'on applique aux gens de cette profession , et qui n'a point de corrélatif en français. Digiiized by Google

BERGANZA.

Eh bien ! puisque je peux parler en toute assurance, écoute donc. Si ce que je viendrai à dire te fatigue, ou reprends-moi, ou fais-moi taire.

SCIPION.

Parle jusqu'à ce que le jour vienne, ou jusqu'à ce qu'on nous dérange. Je t'écouterai de bon cœur et sans t'interrompre, à moins que je ne le croie nécessaire.

BERGANZA.

Il me semble que la première fois que j'ai vu le soleil, ce fut à Séville, et à l'abattoir, qui est hors de la porte de la Viande, d'où j'imaginerais, n'était ce que je dirai plus tard, que mes parents durent être des dogues, de ceux qu'élèvent les exécuteurs de ce lieu de confusion, auxquels on donne le nom de bouchers [1]. Le premier que je connus pour maître fut un certain Nicolas le camus, garçon robuste, trapu et colérique, comme le sont tous ceux qui exercent la boucherie. Ce Nicolas m'apprenait, à moi et à d'autres jeunes chiens, à attaquer les taureaux, en compagnie de vieux dogues, et à les saisir par les oreilles. Je devins, avec une facilité singulière, un aigle dans ce métier.

SCIPION.

Je ne m'en étonne point, Berganza. Comme faire

[1] *Jiferos*. Ce n'est pas précisément le mot de bouchers, mais un nom de mépris qu'on applique aux gens de cette profession, et qui n'a point de corrélatif en français.

SCiriON KT BBRGANZA. a6i le mal vient de notre fonds naturel , on apprend sans peine à mal faire. BERGANZA. Que te dirais-je , frère Scipion ,"de ce que j'ai vu dans cet abattoir, et des choses monstrueuses qui s'y passent ? D'abord , suppose à l'avance que tons ceux qui y travaillent , du plus petit au plus grand , sont des gens de conscience large, des gens dénaturés, sans Ame, ne craignant ni le roi ni la justice, et vivant presque tous en concubinage. Ce sont de vrais oiseaux de proie, se nourrissant de chair. Ils s'entretiennent, eux et leurs maîtresses , avec ce qu'ils volent. Tous les matins des jours gra^, l'abattoir est rempli, avant le point du jour, de petites femmes et de petits garçons, tous avec des sacs , qu'ils apportent vides et qu'ils remportent pleins de morceaux de viande. On ne tue pas une béte, que ces gens n'en prélèvent la dîme et les prémices sur le plus savoureux et le plus appétissant. Comme à Séville il n'y a point d'entrepreneur chargé des approvisionnements de viande, chacun peut amener le bétail qui lui plaît , et les animaux qu'on tue en premier lieu tantôt sont de la meilleure viande, tantôt de la moins taxée. Avec cet arrangement , il y a toujours grande abondance. Les maîtres se recommandent aux braves gens dont je viens de parler, non pour qu'ils ne les volent pas, ce serait impossible , mais pour qu'ils se modèrent sur les tranches qu'ils escroquent aux bétes abattues , car ils les élaguent et les recèpent comme si c'étaient des saules et des treilles. Mais ce qui m'étonnait le plus et me semblait le pire , c'était de voir que ces bouchers vous Digitized by Google

le mal vient de notre fonds naturel, on apprend sans peine à mal faire.

BERGANZA.

Que te dirais-je, frère Scipion, de ce que j'ai vu dans cet abattoir, et des choses monstrueuses qui s'y passent? D'abord, suppose à l'avance que tous ceux qui y travaillent, du plus petit au plus grand, sont des gens de conscience large, des gens dénaturés, sans âme, ne craignant ni le roi ni la justice, et vivant presque tous en concubinage. Ce sont de vrais oiseaux de proie, se nourrissant de chair. Ils s'entretiennent, eux et leurs maîtresses, avec ce qu'ils volent. Tous les matins des jours gras, l'abattoir est rempli, avant le point du jour, de petites femmes et de petits garçons, tous avec des sacs, qu'ils apportent vides et qu'ils remportent pleins de morceaux de viande. On ne tue pas une bête, que ces gens n'en prélèvent la dîme et les prémices sur le plus savoureux et le plus appétissant. Comme à Séville il n'y a point d'entrepreneur chargé des approvisionnements de viande, chacun peut amener le bétail qui lui plaît, et les animaux qu'on tue en premier lieu tantôt sont de la meilleure viande, tantôt de la moins taxée. Avec cet arrangement, il y a toujours grande abondance. Les maîtres se recommandent aux braves gens dont je viens de parler, non pour qu'ils ne les volent pas, ce serait impossible, mais pour qu'ils se modèrent sur les tranches qu'ils escroquent aux bêtes abattues, car ils les élaguent et les recèpent comme si c'étaient des saules et des treilles. Mais ce qui m'étonnait le plus et me semblait le pire, c'était de voir que ces bouchers vous

a6a pULOGi;s des chieks. tuent un homme avec la même facilité qu’une vache. Pour un rien , un enfantillage , ils vous enfoncent une lame de coutelas dans le ventre d’une personne, comme s’ils saignaient un taureau. C’est un miracle s’il se passe un jour sans querelles , sans blessures , et quelquefois sans meurtres. Tous se piquent de bravoure , tous font les fanfarons , et souvent même de plus vilains métiers. U n’y en a pas un qui n’ait son ange gardien sur la place San-Francisco *, gagné par des filets et des langues de boeuf. Finalement , j’ai ouï dire à un homme d’esprit qu'il y avait trois choses à Séville que le roi avait à conquérir : la rue de la Gaza , la Costanilla % et l’abattoir. SCIPIOK. Si , pour peindre la condition des maîtres que tu as eus et les défauts inhérents à leurs métiers , tu es chaque fois , ami Berganza , aussi long que celle-ci , il faudra demander au Ciel qu’il nous accorde la parole tout au moins pour un an; et je crains qu’au train où tu vas , tu n'arrives pas à la moitié de ton histoire. Je veux te faire observer une chose , dont tu feras à ton tour l’expérience quand je te conterai les événements de ma vie. C’est que , parmi les histoires , les unes renferment la grâce en elles-mêmes , les autres dans la manière de les conter. Je veux dire qu’il y en a quelques-unes qui , bien que racontées sans préambule et sans ornement, font plaisir à entendre. Il en est d’autres qu’il faut revêtir de paroles, et qui, avec ' C*e(t-i-<iire on protecteur parmi les bas^oSBciert de joitiee, escribaHOS , alguaules et oorchetes. * Quartiers de la populace. Digitized by Google

tuent un homme avec la même facilité qu'une vache. Pour un rien, un enfantillage, ils vous enfoncent une lame de coutelas dans le ventre d'une personne, comme s'ils saignaient un taureau. C'est un miracle s'il se passe un jour sans querelles, sans blessures, et quelquefois sans meurtres. Tous se piquent de bravoure, tous font les fanfarons, et souvent même de plus vilains métiers. Il n'y en a pas un qui n'ait son ange gardien sur la place San-Francisco [1], gagné par des filets et des langues de bœuf. Finalement, j'ai ouï dire à un homme d'esprit qu'il y avait trois choses à Séville que le roi avait à conquérir : la rue de la Caza, la Costanilla [2], et l'abattoir.

SCIPION.

Si, pour peindre la condition des maîtres que tu as eus et les défauts inhérents à leurs métiers, tu es chaque fois, ami Berganza, aussi long que celle-ci, il faudra demander au Ciel qu'il nous accorde la parole tout au moins pour un an; et je crains qu'au train où tu vas, tu n'arrives pas à la moitié de ton histoire. Je veux te faire observer une chose, dont tu feras à ton tour l'expérience quand je te conterai les événements de ma vie. C'est que, parmi les histoires, les unes renferment la grâce en elles-mêmes, les autres dans la manière de les conter. Je veux dire qu'il y en a quelques-unes qui, bien que racontées sans préambule et sans ornement, font plaisir à entendre. Il en est d'autres qu'il faut revêtir de paroles, et qui, avec

[1] C'est-à-dire un protecteur parmi les bas-officiers de justice, *escribanos*, *alguaziles* et *corchetes*.

[2] Quartiers de la populace.

KiriOH ET BBRGAHE4. a63 des gestes du visage et de la main , avec des inflexions de voix, de rien se font quelque chose *, qui enfin , de fades et pâles, deviennent agréables et piquantes. N’oublie pas cet avertissement pour le mettre à profit dans ce qui te reste à dire. BERGiNZA. C'est ce que je ferai , si je le puis , et si l’extrême tentation que j’ai de parler me laisse y prendre garde, n me semble plutôt que je ne pourrai qu’à grande peine me retenir la main. SCIPIOK. Retiens plutôt la langue ; c’est d’elle que viennent les plus grands maux de la vie humaine. BEEGABZA. Je dis donc que mon maître m’apprit à porter un panier dans la gueule , et à le défendre contre quiconque voudrait me l’enlever. Il m’apprit aussi la demeure de sa bonne amie. De cette façon , l’on évita les voyages de sa servante à l’abattoir, car je portais le matin à la belle ce qn’il avait volé la nuit. Un jour qu’entre chien et loup j’allais diligemment lui porter la ration, je m’entendis appeler par mon nom d’une fenêtre 5 je levai les yeux , et vis une jeune fille , belle an dernier point. Je m’arrêtai un moment , elle descendit à la porte de la rue , et m’appela de nouveau. Je m’approchai d’elle, comme pour voir ce qu’elle me voulait, et ce ne fut autre chose que me prendre ce que je portais dans le panier, et me mettre en place une vieille pantoufle. Alors je me dis à part Digiiized by Google

des gestes du visage et de la main, avec des inflexions de voix, de rien se font quelque chose; qui enfin, de fades et pâles, deviennent agréables et piquantes. N'oublie pas cet avertissement pour le mettre à profit dans ce qui te reste à dire.

BERGANZA.

C'est ce que je ferai, si je le puis, et si l'extrême tentation que j'ai de parler me laisse y prendre garde. Il me semble plutôt que je ne pourrai qu'à grande peine me retenir la main.

SCIPION.

Retiens plutôt la langue; c'est d'elle que viennent les plus grands maux de la vie humaine.

BERGANZA.

Je dis donc que mon maître m'apprit à porter un panier dans la gueule, et à le défendre contre quiconque voudrait me l'enlever. Il m'apprit aussi la demeure de sa bonne amie. De cette façon, l'on évita les voyages de sa servante à l'abattoir, car je portais le matin à la belle ce qu'il avait volé la nuit. Un jour qu'entre chien et loup j'allais diligemment lui porter la ration, je m'entendis appeler par mon nom d'une fenêtre; je levai les yeux, et vis une jeune fille, belle au dernier point. Je m'arrêtai un moment, elle descendit à la porte de la rue, et m'appela de nouveau. Je m'approchai d'elle, comme pour voir ce qu'elle me voulait, et ce ne fut autre chose que me prendre ce que je portais dans le panier, et me mettre en place une vieille pantoufle. Alors je me dis à part

■ mALOAI'E nES CHIEMS 364 moi ; « La chair s’en est allée à la chair. » La jeune fille me dit, après m’avoir pris la viande : « Allez, GavUan ou comme on vous appelle , et dites à Nicolas le camus , votre maître , qu'il ne se fie plus à des animaux, et que du loup il ne faut pas seulement toucher la queue » J'aurais bien pu lui reprendre ce qu'elle m'avait pris , mais je ne le voulus pas , pour ne point mettre ma gueule sale et sanglante siu ses mains blanches et propres. SCIPJON. Tu fis très-bien, car c'est une prérogative de la beauté, qu'on lui doit toujours porter respect. BERGANZA. C'est ce que je fis, et je revins à mon maître sans la ration , et avec la vieille pantoufle. U trouva que j'étab revenu bien vite; puis il aperçut la savate, devina le tour, tira un couteau de sa poche, et me lança une telle estocade , que , si je n'eusse évité le coup , tu n'aurais jamais entendu cette histoire, ni beaucoup d'autres que je pense te conter. Je prb mes jambes à mon cou , et , enfilant la venelle des mains et des pieds , par derrière San-Bernardo , je m'en allai tout è travers ces champs de Dieu , où il plut à la fortune de m'emmener. . Cette nuit-là , je dormis à la belle étoile , et le len• Épervier. * Dy a dans l’original : Del lobo unpelo, y esede la espuerta; jea de mou iur espuerta , qui veut dire panier, en eapagnol , et , dans le jargon des Bohémiens , quelqne chose qu’on ne nomme gnire que par périphrase. Digitized by Googie

KIPIOM «T BBRCANZA. a65 demain , le sort m'envoya un troupeau de brebis et de moutons. Dès que je le vis, je m’imagir ai que j'avais trouvé là une situation à jamais prospère , car il me semblait que l’oflice le plus propre et le plus naturel aux chiens était de garder un troupeau, oeuvre qui renferme en soi une vertu bien grande , comme l’est celle de défendre et de protéger les humbles et les faibles contre les superbes et les puissants. A peine un des trois bergers qui gardaient le troupeau m’eut-il aperçu , qu'il m’appela , en disant to, to. Moi , qui ne désirais pas autre chose , je vins à lui , baissant la tête et remuant la queue. 11 me passa la main sur le dos, m’ouvrit la gueule, me cradia dedans, regarda mes crochets, reconnut mon âge, et dit aux autres bergers que j’avais toutes les marques qui indiquent un chien de race. En ce moment, arriva le maître du troupeau , monté sur une jument grise , à l’écuyère , portant lance et bouclier , ce qui le faisait plutôt ressembler à un soldat garde-côte qu’à on propriétaire de troupeaux. « Quel est ce chien-là ? demanda-t-il au berger. Il m’a l’air d’étre bon. — Votre grâce peut le croire , répondit le berger. Je l’ai bien examiné , et il n’y a pas on signe chez lui qui n’annonce et ne promette un fameux chien. U vient de s’approcher de nous, et je ne sais à qui il appartient, bien que je sache qu’il n’appartient pas aux troupeaux d’alentour. — £h bien ! puisqu’il en est ainsi , reprit le maître, mets-lui vite le collier de Léoncillo ’, le chien qui est mort , donne-lui la même ration qu’aux autres , et caresse-Ie tant que tu pourras , pour qu’il ' Lionoraa. Digitized by Google

demain, le sort m'envoya un troupeau de brebis et de moutons. Dès que je le vis, je m'imaginai que j'avais trouvé là une situation à jamais prospère, car il me semblait que l'office le plus propre et le plus naturel aux chiens était de garder un troupeau, œuvre qui renferme en soi une vertu bien grande, comme l'est celle de défendre et de protéger les humbles et les faibles contre les superbes et les puissants. A peine un des trois bergers qui gardaient le troupeau m'eut-il aperçu, qu'il m'appela, en disant *to, to*. Moi, qui ne désirais pas autre chose, je vins à lui, baissant la tête et remuant la queue. Il me passa la main sur le dos, m'ouvrit la gueule, me cracha dedans, regarda mes crochets, reconnut mon âge, et dit aux autres bergers que j'avais toutes les marques qui indiquent un chien de race. En ce moment, arriva le maître du troupeau, monté sur une jument grise, à l'écuyère, portant lance et bouclier, ce qui le faisait plutôt ressembler à un soldat garde-côte qu'à un propriétaire de troupeaux. « Quel est ce chien-là? demanda-t-il au berger. Il m'a l'air d'être bon. — Votre grâce peut le croire, répondit le berger. Je l'ai bien examiné, et il n'y a pas un signe chez lui qui n'annonce et ne promette un fameux chien. Il vient de s'approcher de nous, et je ne sais à qui il appartient, bien que je sache qu'il n'appartient pas aux troupeaux d'alentour. — Eh bien! puisqu'il en est ainsi, reprit le maître, mets-lui vite le collier de Léoncillo [1], le chien qui est mort, donne-lui la même ration qu'aux autres, et caresse-le tant que tu pourras, pour qu'il

[1] Lionceau.

a66 SlAUtaCB DBS CBIZHt s’affectionne au troupeau et ne le quitte plus dësoiy mais. » Cela dit, il s’en alla , et le berger me mit au cou un gros collier, armé de pointes de fer, après m’avoir donné dans une auge de bois une copieuse soupe au lait II se chargea aussi de me donner tm nom , et m’appela Barcino \ Je me trouvai bien rassasié par mon second maître et satisfait du nouveau métier. Aussi , je me montrm soigneux et diligent pour la garde do troupeau. Je ne m’en éloignais jamais qu’aux heures de la sieste , que j’allais passer soit à l’ombre de quelque arbre, de quelque roche, de quelque buisson , soit sur le bord de quelqu’un des ruisseaux qui courent en grand nombre dans ces parages. Mais ces heures de mon repos , je ne les passais point oisives , car je m’occupais alors la mémoire à me rappeler bien des choses , spécialement la vie que j’avais menée dans l’abattoir, et celle que menait mon maître, et tous ceux qui, comme loi, étaient soumis à satisfaire les caprices impertinents de leum maîtresses. Oh! que de choses je pourrais te dire maintenant parmi celles que j’appris à l’école de cette bouchère , dame de mon maître ! mais il vaut mieux les taire , crainte que tu ne me tiennes pour diffus et pour médisant. sapioif. Comme , à ce que j’ai ouï dire , un grand poëte de l’antiquité disait qu’il était fort difficile de ne pas écrire de satires , je permettrai que tu médises un peu , mais jusqu’à la lumière et non jusqu’au sang ; je veux dire, que tu signales les choses , mais que tu ne blesses ' RooMâtre , coolenr de vache. Digitized by Google

s'affectionne au troupeau et ne le quitte plus désormais. » Cela dit, il s'en alla, et le berger me mit au cou un gros collier, armé de pointes de fer, après m'avoir donné dans une auge de bois une copieuse soupe au lait. Il se chargea aussi de me donner un nom, et m'appela Barcino [1]. Je me trouvai bien rassasié par mon second maître et satisfait du nouveau métier. Aussi, je me montrai soigneux et diligent pour la garde du troupeau. Je ne m'en éloignais jamais qu'aux heures de la sieste, que j'allais passer soit à l'ombre de quelque arbre, de quelque roche, de quelque buisson, soit sur le bord de quelqu'un des ruisseaux qui courent en grand nombre dans ces parages. Mais ces heures de mon repos, je ne les passais point oisives, car je m'occupais alors la mémoire à me rappeler bien des choses, spécialement la vie que j'avais menée dans l'abattoir, et celle que menait mon maître, et tous ceux qui, comme lui, étaient soumis à satisfaire les caprices impertinents de leurs maîtresses. Oh! que de choses je pourrais te dire maintenant parmi celles que j'appris à l'école de cette bouchère, dame de mon maître! mais il vaut mieux les taire, crainte que tu ne me tiennes pour diffus et pour médisant.

SCIPION.

Comme, à ce que j'ai ouï dire, un grand poëte de l'antiquité disait qu'il était fort difficile de ne pas écrire de satires, je permettrai que tu médises un peu, mais jusqu'à la lumière et non jusqu'au sang ; je veux dire, que tu signales les choses, mais que tu ne blesses

[1] Roussâtre, couleur de vache.

•CtriOH BT beboaiiia. 967 pas les personnes, car la médisance est mauvaise, quelque rire qu'elle excite , dès qu'elle tue quelqu'un ; et si tu peux plaire sans elle , je te tiendrai pour rm prodige d'esprit. BEX6AKZA. Je suivrai ton conseil , et j'attendrai bien impatiemment que le temps vienne où tu me conteras les événements de ta vie } car de quelqu'un qui sait si bien reconnaître et corriger les défauts que je montre en racontant mon histoire , on doit attendre qu'il racontera la sienne de manière à enseigner et à réjouir tout à la fob. Mais enfin , rattachant le fil rompu de mon récit , je dis que , pendant le silence et la solitude de mes siestes , je considérais , entre autres choses , que tout ce qu'on raconte de la vie des bergers ne devait pas être vrai , au moins de ceux dont la bonne amie de mon maître lisait les aventures dans des livres , quand j'allais chez elle. Tous ces livres parlaient de bergers et de bergères , disant que leur vie se passait à chanter, à jouer de la musette , du chalumeau , du luth , de la cornemuse , et d'autres instruments extraordinaires. Je me mettais à l'écouter lire , et la voilà qui lisait comment le berger d'Amphryse chantait d'une façon divine les louanges de la sans-pareille Bélisarde , sans qu'il y eût dans toutes les montagnes de l'Ârcadie un seul arbre à l'ombre duquel il ne se fût assis pour chanter, depuis que le soleil se levait des bras de l'Aurore jusqu'à ce qu'il se couchât dans ceux de Téthys ; et mâme quand la sombre nuit avait étendu sur la face de la terre l'obscurité de ses ailes noires, il ne cessait point ses plaintes bien chantées et pleurées mieux enDigiiized by Google

pas les personnes, car la médisance est mauvaise, quelque rire qu'elle excite, dès qu'elle tue quelqu'un; et si tu peux plaire sans elle, je te tiendrai pour un prodige d'esprit.

BERGANZA.

Je suivrai ton conseil, et j'attendrai bien impatiemment que le temps vienne où tu me conteras les événements de ta vie; car de quelqu'un qui sait si bien reconnaître et corriger les défauts que je montre en racontant mon histoire, on doit attendre qu'il racontera la sienne de manière à enseigner et à réjouir tout à la fois. Mais enfin, rattachant le fil rompu de mon récit, je dis que, pendant le silence et la solitude de mes siestes, je considérais, entre autres choses, que tout ce qu'on raconte de la vie des bergers ne devait pas être vrai, au moins de ceux dont la bonne amie de mon maître lisait les aventures dans des livres, quand j'allais chez elle. Tous ces livres parlaient de bergers et de bergères, disant que leur vie se passait à chanter, à jouer de la musette, du chalumeau, du luth, de la cornemuse, et d'autres instruments extraordinaires. Je me mettais à l'écouter lire, et la voilà qui lisait comment le berger d'Amphryse chantait d'une façon divine les louanges de la sans-pareille Bélisarde, sans qu'il y eût dans toutes les montagnes de l'Arcadie un seul arbre à l'ombre duquel il ne se fût assis pour chanter, depuis que le soleil se levait des bras de l'Aurore jusqu'à ce qu'il se couchât dans ceux de Téthys; et même quand la sombre nuit avait étendu sur la face de la terre l'obscurité de ses ailes noires, il ne cessait point ses plaintes bien chantées et pleurées mieux en-

DIALOGi;« DBS CHlENft core. La dame n’oubliait pas entre les lignes le pasteur Elicio , plus amoureux que hardi , de qui elle disait que , sans s’occuper de ses amours et de son troupeau , il prenait plutôt part aux aittictions d’autrui. Elle disait encore que le fameux berger de Philida , peintre unique d’un unique portrait , avait ëtë plus présomptueux que fortuné. Quant aux évanouis-sements de Sireno et au repentir de Diane , elle rendait grâce à Dieu , disait-elle, et à la sage Felicia , de ce qu’avec son eau enchantée, elle avait renversé cette machine d’intrigues amoureuses et démoli ce labyrinthe de dilBcultés '. Je me rappelais beaucoup d’autres livres de la même espèce que je lui avals entendu lire ; mais ils n’étaient vraiment pas dignes d’occuper ma mémoire. sapton. Il paraît, Berganza, que tu mets mon conseil à profit. Médis , pique, mords , emporte la pièce , et que ton intention soit louable, bienque lecoup de langue ne le soit pas. BXaCASZA. Dans ces matières , ce n’est jamais la langue qui trébuche , à moins que l’intention ne soit déjà par terre. Mais si, par hasard, soit négligence, soit malice , je médisais du prochain , je répondrai , à ceux qui m’en feraient le reproche , ce que répondit Mauléon , poète sot , et académicien pour rire de l'acadé* Allation anx personoages et anx aventures de la Diana , nouvelle pastorale en prose et en vers , par Jorge de Montema TOT. m Digitized by Google

core. La dame n'oubliait pas entre les lignes le pasteur Elicio, plus amoureux que hardi, de qui elle disait que, sans s'occuper de ses amours et de son troupeau, il prenait plutôt part aux afflictions d'autrui. Elle disait encore que le fameux berger de Philida, peintre unique d'un unique portrait, avait été plus présomptueux que fortuné. Quant aux évanouissements de Sireno et au repentir de Diane, elle rendait grâce à Dieu, disait-elle, et à la sage Felicia, de ce qu'avec son eau enchantée, elle avait renversé cette machine d'intrigues amoureuses et démoli ce labyrinthe de difficultés [1]. Je me rappelais beaucoup d'autres livres de la même espèce que je lui avais entendu lire; mais ils n'étaient vraiment pas dignes d'occuper ma mémoire.

SCIPION.

Il paraît, Berganza, que tu mets mon conseil à profit. Médis, pique, mords, emporte la pièce, et que ton intention soit louable, bien que le coup de langue ne le soit pas.

BERGANZA.

Dans ces matières, ce n'est jamais la langue qui trébuche, à moins que l'intention ne soit déjà par terre. Mais si, par hasard, soit négligence, soit malice, je médisais du prochain, je répondrai, à ceux qui m'en feraient le reproche, ce que répondit Mauléon, poëte sot, et académicien pour rire de l'acadé-

[1] Allusion aux personnages et aux aventures de la *Diana*, nouvelle pastorale en prose et en vers, par Jorge de Montemayor.

SCIPIon KT BERCAHZA. a6f) mie des Imitateurs ' , à quelqu'un qui lui demandait ce que voulait dire Deum de Deo ; il rëpoiidit: « Donne d'en bas ou d'en haut » SCIPIOX. Cette réponse fut d'un imbécile ; mab toi , si tu as de l'esprit , ou si tu veux en avoir, tu ne dois jamais rien dire dont il faille ensuite t'excuser. Continue. BERCÀNZA. Je dis donc que toutes ces pensées , et bien d'autres encore , me venaient en voyant combien les manières et les occupations de mes bergers, et de tous les gens de cette plage, étaient diflérentes de celles que j'avab entendu prêter aux bergers des livres. Eu effet , si les miens chantaient, ce n'était pas des chansons harmonieuses et bien composées, mais un gare au loupl on où va Juarûca, et d'autre refrains semblables ; et cela , non pas au son d'une musette on d'un chalumeau , mais au bruit que faisait une houlette frappée contre une autre , ou de petits tuileaux mis entre les doigts; non pas avec des voix délicates, sonores et merveilleuses, mais avec des voix si rauques que , seuls ou ensemble, ils ne paraissaient pas chanter, mais crier ou grogner. Ils passaient presque tout le jour à chercher leurs puces , ou à ravauder leurs sandales de peaux. On n'entendait nommer parmi eux ni * Académie fondée à Madrid, rers 1586, en imitation de ccUet d'Italie. * En espagnol de donde diere. Le même mot est cité per Cenrantès dans le clupitre 71 de la seconde partie dn Don Quichotte. Digitized by Google

mie des *Imitateurs* [1], à quelqu'un qui lui demandait ce que voulait dire *Deum de Deo;* il répondit: « Donne d'en bas ou d'en haut [2]. »

SCIPION.

Cette réponse fut d'un imbécile; mais toi, si tu as de l'esprit, ou si tu veux en avoir, tu ne dois jamais rien dire dont il faille ensuite t'excuser. Continue.

BERGANZA.

Je dis donc que toutes ces pensées, et bien d'autres encore, me venaient en voyant combien les manières et les occupations de mes bergers, et de tous les gens de cette plage, étaient différentes de celles que j'avais entendu prêter aux bergers des livres. En effet, si les miens chantaient, ce n'était pas des chansons harmonieuses et bien composées, mais un *gare au loup!* un *où va Juanica,* et d'autres refrains semblables; et cela, non pas au son d'une musette ou d'un chalumeau, mais au bruit que faisait une houlette frappée contre une autre, ou de petits tuileaux mis entre les doigts; non pas avec des voix délicates, sonores et merveilleuses, mais avec des voix si rauques que, seuls ou ensemble, ils ne paraissaient pas chanter, mais crier ou grogner. Ils passaient presque tout le jour à chercher leurs puces, ou à ravauder leurs sandales de peaux. On n'entendait nommer parmi eux ni

[1] Académie fondée à Madrid, vers 1586, en imitation de celles d'Italie.

[2] En espagnol *de donde diere.* Le même mot est cité par Cervantès dans le chapitre 71 de la seconde partie du *Don Quichotte.*

JDIÀ1.0GCB DES CeriEHS ajo Amaryllis, ni Pfailis , ni Galatëes , ni Dianes , et ils ne s’appelaient ni Lisardo , ni Laoso , ni Jacinto , ni Riselo ' ; c’étaient tous des Antoine, des Dominique, des Paul et des Laurent. De là je vins à comprendre ce que j'imagine que tout le monde doit croire ; c'est que tous ces livres sont autant de cho^s rêvées et écrites pour l’amusement des oisi& , mais qu’il n’y a pas un mot de vrai. Autrement , parmi mes bergers , il y aurait bien eu quelque reste , quelques vestiges de cette vie bienheureuse, de ces prés fleuris, de ces vastes forêts, de ces monts sacrés , de ces beaux jardins , de ces clairs ruisseaux , de ces fontaines cristallines , de ces galanteries aussi fines qu’honnêtes, de ces évanouissements du bei^er par ici et de la bergère par là , du son de la musette à droite et des pipeaux à gauche. SCIPIO». Assez , Berganza) reviens à ton sentier, et marche en avant. BEBGÀSZi. Je te remerde , ami Scipion -, car si lu ne m’eusses pas averti , je m’échauffais si bien le gosier que je n’aurais pas fini sans te décrire un livre entier de ceux qui me trompaient si bien. Mais un temps viendra où je dirai tout cela en meilleurs termes et avec plus de suite et d’à-propos qu’à présent. SCIPIOH. Regarde à tes pieds et tu déferas la roue ’ , Ber' PmoonagM de dirers poëtnes pastoraux , entre autres de la Galntea de GervanUt. ’ Phrase proverbiale, qui s’adresse au paon. Digitized by Google

SanOM ET BEKGiSZi. *71 ganza ; je veux dire, prends garde que tu es un animal dépourvu de raison ,et si maintenant tu en montres quelque peu , nous avons déjà reconnu entre nous deux que c'est une chose iuouïe et surnatu* relie. vsnGkmk, Cela serait vrai , si j'étais encore dans ma première ignorance. Mais à présent qu'il me revient en mémoire ce que j'aurais dû te dire au commencement de notre conversation , non-seulement je ne m'étonne plus de parler , mais je m'émerveille de passer tant de choses sous silence. 8CIPI0B. Eh bien ! ne peux-tu dire à présent ce qu'à présent tu te rappelles? BEKCANZA. C'est une certaine aventure qui m'est arrivée avec une grande sorcière , disciple de laCamacha de Montilla. SCIPIOH. Je te prie de me la conter avant que tu contioues l'histoire de ta vie. BERGAHZA. Oh ! non; je ne le ferai pas avant le temps. Prends patience et écoute mes aventures dans leur ordre. De cette façon elles te feront plus de plaisir, à moins que tu ne sois démangé du désir de savoir le milieu avant le commencement; Digiiized by Google

ganza; je veux dire, prends garde que tu es un animal dépourvu de raison, et si maintenant tu en montres quelque peu, nous avons déjà reconnu entre nous deux que c'est une chose inouïe et surnaturelle.

BERGANZA.

Cela serait vrai, si j'étais encore dans ma première ignorance. Mais à présent qu'il me revient en mémoire ce que j'aurais dû te dire au commencement de notre conversation, non-seulement je ne m'étonne plus de parler, mais je m'émerveille de passer tant de choses sous silence.

SCIPION.

Eh bien! ne peux-tu dire à présent ce qu'à présent tu te rappelles?

BERGANZA.

C'est une certaine aventure qui m'est arrivée avec une grande sorcière, disciple de la Camacha de Montilla.

SCIPION.

Je te prie de me la conter avant que tu continues l'histoire de ta vie.

BERGANZA.

Oh! non; je ne le ferai pas avant le temps. Prends patience et écoute mes aventures dans leur ordre. De cette façon elles te feront plus de plaisir, à moins que tu ne sois démangé du désir de savoir le milieu avant le commencement.

DIALOGUE DBS CHIEK3 aja scmoK. Sois bref , et conte ce que tu voudras , comme tu le voudras. BEUCAKZA. Je dis donc que je me trouvais bien du métier de garder un troupeau ; il me semblait que je mangeais le pain de mon travail et de ma sueur, et que l'oisiveté , racine et mère de tous les vices , n'avait rien à voir avec moi. En effet, si je me reposais de jour, de nuit je ne dormais pas , car les loups nous donnaient fréquemment l'assaut et nous faisaient crier aux armes ! A peine les bergers m'avaient-ils dit : « Au loup , Barcino! » que je courais avant tous les autres chiens du côté où ils me montraient qu'était le loup. Je parcourais les vallons , je fouillais les montagnes , je battais les forêts, je sautais les ravins , je croisais les routes , et , le matin , je revenais au troupeau , sans avoir trouvé ni le loup ni sa trace , essoufflé , harassé , mis en pièces , les pieds meurtris , et je trouvais à la bergerie , tantôt une brebis morte , tantôt on mouton saigné et demi-dévoré par le loup. Je me désespérais de voir combien peu servaient mon zèle et ma diligence. Le maitre do troupeau venait de temps en temps \ les bergers allaient le recevoir avec les peaux des bêtes mortes ; il grondait les bergers pour leur négligence , et faisait rosser les chiens pour leur paresse ; sur nous pleuvaient les coups de bâton , et sur eux les reproches. Aussi, voyant un jour qu'on m'avait châtié sans motif, et que mon zèle, ma légèreté , mon courage ne servaient à rien pour prendre le loup , je résolus de changer de batterie , et de ne Digilized by Google

SCIPION.

Sois bref, et conte ce que tu voudras, comme tu le voudras.

BERGANZA.

Je dis donc que je me trouvais bien du métier de garder un troupeau; il me semblait que je mangeais le pain de mon travail et de ma sueur, et que l'oisiveté, racine et mère de tous les vices, n'avait rien à voir avec moi. En effet, si je me reposais de jour, de nuit je ne dormais pas, car les loups nous donnaient fréquemment l'assaut et nous faisaient crier aux armes ! A peine les bergers m'avaient-ils dit : « Au loup, Barcino! » que je courais avant tous les autres chiens du côté où ils me montraient qu'était le loup. Je parcourais les vallons, je fouillais les montagnes, je battais les forêts, je sautais les ravins, je croisais les routes, et, le matin, je revenais au troupeau, sans avoir trouvé ni le loup ni sa trace, essoufflé, harassé, mis en pièces, les pieds meurtris, et je trouvais à la bergerie, tantôt une brebis morte, tantôt un mouton saigné et demi-dévoré par le loup. Je me désespérais de voir combien peu servaient mon zèle et ma diligence. Le maître du troupeau venait de temps en temps; les bergers allaient le recevoir avec les peaux des bêtes mortes; il grondait les bergers pour leur négligence, et faisait rosser les chiens pour leur paresse; sur nous pleuvaient les coups de bâton, et sur eux les reproches. Aussi, voyant un jour qu'on m'avait châtié sans motif, et que mon zèle, ma légèreté, mon courage ne servaient à rien pour prendre le loup, je résolus de changer de batterie, et de ne

SCmON £T BEnGA^/.A. .73 pas m’ëloigner à sa recherche , comme j’en avais coutume, mais de rester près du troupeau ; car, me disais-je, puisque le loup vient jusque-là , je serai plus sûr de le prendre. Chaque semaine on sonnait l’alarme , et , par une nuit très-obscure , j’eus d'assez bons yeux pour voir les loups dont il était impossible que le troupeau se défendit. Je me blottis derrière on buisson , les chiens , mes camarades , passèrent en courant , et de là , je guettai et vis deux bergers qui empoignèrent un mouton , des plus gras de la bergerie, et le tuèrent de façon que véritablement an matin l'on eût dit que le loup avait été son bourreau. Je restai stupéfait, anéanti, quand je vis que les bergers étaient les loups , et que ceux-là dévoraient le troupeau à qui la garde en était confiée. Aussitôt ils faisaient savoir au maître l’attaque du loup *, ils lui donnaient la peau, une partie de la viande, et mangeaient le reste , c’est-à-dire le meilleur. Le maître recommençait à les gronder; eux recommençaient à battre les chiens ; il n’y avait pas de loup , et le troupeau diminuait ; j’aurais voulu dénoncer la ruse, mais je me trouvais muet. Tout cela me remplissait d’étonnement et d’affliction. « Bon Dieu ! disais-je à part moi, qui pourra remédier à celte iniquilc;? qui aura le pouvoir de faire entendre que la défense attaque , <pie les sentinelles dorment , c(ue la confiance dérobe, et que celui qui vous garde vous tue.^ » • setpio». Et tu disais fort bien, Berganza ; car il n'y a pas de plus grand et de plus subtil larron que le voleur domestique : aussi périt-il plus de gens confiants que de 11. 18 Digilized by Google

pas m'éloigner à sa recherche, comme j'en avais coutume, mais de rester près du troupeau ; car, me disais-je, puisque le loup vient jusque-là, je serai plus sûr de le prendre. Chaque semaine on sonnait l'alarme, et, par une nuit très-obscure, j'eus d'assez bons yeux pour voir les loups dont il était impossible que le troupeau se défendît. Je me blottis derrière un buisson, les chiens, mes camarades, passèrent en courant, et de là, je guettai et vis deux bergers qui empoignèrent un mouton, des plus gras de la bergerie, et le tuèrent de façon que véritablement au matin l'on eût dit que le loup avait été son bourreau. Je restai stupéfait, anéanti, quand je vis que les bergers étaient les loups, et que ceux-là dévoraient le troupeau à qui la garde en était confiée. Aussitôt ils faisaient savoir au maître l'attaque du loup ; ils lui donnaient la peau, une partie de la viande, et mangeaient le reste, c'est-à-dire le meilleur. Le maître recommençait à les gronder ; eux recommençaient à battre les chiens ; il n'y avait pas de loup, et le troupeau diminuait ; j'aurais voulu dénoncer la ruse, mais je me trouvais muet. Tout cela me remplissait d'étonnement et d'affliction. « Bon Dieu ! disais-je à part moi, qui pourra remédier à cette iniquité? qui aura le pouvoir de faire entendre que la défense attaque, que les sentinelles dorment, que la confiance dérobe, et que celui qui vous garde vous tue? »

SCIPION.

Et tu disais fort bien, Berganza ; car il n'y a pas de plus grand et de plus subtil larron que le voleur domestique : aussi périt-il plus de gens confiants que de

UI.VLÜCLE DES CHIENS ?-ÿ4 j;ea$ avisés. Oui, le mal est qu'il est impossible de bien passer le temps en ce monde , sans se fier et se confier ; mais restons-en là, car je ne veux pas que nous ressemblions à des prédicateurs. Continue. BEKGANZA. Je continue , et je dis que je résolus de laisser là ce métier , tout bon qu'il parût , et d'en choisir un autre, où, pour faire le bien, si je n'étais pas récompensé , je ne fusse pas du moins puni. Je retournai à Séville , et me mis au service d'un riche marchand. SCIEIOH. Quels moyens prenais-tu pour entrer au service d'un maître ? car , à voir ce qui se passe , il est fort difficile pour un homme de bien , au jour d'aujourd'hui , de trouver un seigneur à qui servir. Les seigneurs de la terre sont bien différents de celui du Ciel ; ceuxlà , pour recevoir un serviteur , épluchent sa naissance, examinent son habileté , contrôlent son maintien , et veulent savoir jusqu'aux habits qu'il a. Mais , pour entrer au service de Dieu , le plus pauvre est le plus riche, le plus humble est le plus noble, et il suffit de se disposer avec droiture de cceur à vouloir le servir , pour qu'il vous inscrive aussitôt sur son registre de gages, vous en fixant de si «>asidérabies , qu'à peine peuvent-ils tomber sous votre désir , tant ils sont nombreux et grands. BERCABZA. Tout cela, c'est prêcher, ami Scipion.
Digitized by Google

gens avisés. Oui, le mal est qu'il est impossible de bien passer le temps en ce monde, sans se fier et se confier ; mais restons-en là, car je ne veux pas que nous ressemblions à des prédicateurs. Continue.

BERGANZA.

Je continue, et je dis que je résolus de laisser là ce métier, tout bon qu'il parût, et d'en choisir un autre, où, pour faire le bien, si je n'étais pas récompensé, je ne fusse pas du moins puni. Je retournai à Séville, et me mis au service d'un riche marchand.

SCIPION.

Quels moyens prenais-tu pour entrer au service d'un maître ? car, à voir ce qui se passe, il est fort difficile pour un homme de bien, au jour d'aujourd'hui, de trouver un seigneur à qui servir. Les seigneurs de la terre sont bien différents de celui du Ciel ; ceux-là, pour recevoir un serviteur, épluchent sa naissance, examinent son habileté, contrôlent son maintien, et veulent savoir jusqu'aux habits qu'il a. Mais, pour entrer au service de Dieu, le plus pauvre est le plus riche, le plus humble est le plus noble, et il suffit de se disposer avec droiture de cœur à vouloir le servir, pour qu'il vous inscrive aussitôt sur son registre de gages, vous en fixant de si considérables, qu'à peine peuvent-ils tomber sous votre désir, tant ils sont nombreux et grands.

BERGANZA.

Tout cela, c'est prêcher, ami Scipion.

SCIPIOK ET BERCAKZÀ. a* U7a SCIPION. C’est justement ce qu il me semble ; aussi je nie tais. bergamza. Quant à ce que tu me demandes , de la manière dont je m’y prenais pour entrer au service d’un maître, la réponse est facile. Tu sais que l’humilité est la base et le fondement de toutes les vertus ; rien n’est vertu sans elle. Elle aplanit les difficultés , elle vainc les obstacles ; c’est un moyen qui noos conduit toujours à de glorieuses fins. Des ennemis , elle fait des amis ; elle calme la colère des emportés, elle affaiblit l’arrogance des superbes ; c’est la mère de la modestie , la sœur de la tempérance -, enfin , avec elle , les vices ne peuvent remporter aucun triomphe sérieuxj et durable , car les flèches des péchés s’émoussent et se brisent contre sa douceur et sa bénignité. Eh biçnl c’est d’elle que je me servais , quand je voulais entrer dans quelque maison , après avoir toutefois bien observé le logis , et m’être assuré qu’on y pouvait recevoir et nourrir un chien de grande taille. Je me tenais près de la porte , et quand il s’en approchait quelqu’un qui me semblait étranger, je l’aboyais ; au contraire, quand venait le maître , je baissais la tête , et , remuant la queue , je m’approchais de lui , et nettoyais ses souliers avec ma langue. Si l’on me chassait à coups de bâton , je les souffrais , et je revenais avec la même douceur caresser ceux qui m’avaient battu , et personne ne recommençait , voyant ma constance •t ma noble résignation. De cette manière , au bout Digiiized by Google

SCIPION.

C'est justement ce qu'il me semble; aussi je me tais.

BERGANZA.

Quant à ce que tu me demandes, de la manière dont je m'y prenais pour entrer au service d'un maître, la réponse est facile. Tu sais que l'humilité est la base et le fondement de toutes les vertus ; rien n'est vertu sans elle. Elle aplanit les difficultés, elle vainc les obstacles ; c'est un moyen qui nous conduit toujours à de glorieuses fins. Des ennemis, elle fait des amis ; elle calme la colère des emportés, elle affaiblit l'arrogance des superbes; c'est la mère de la modestie, la sœur de la tempérance ; enfin, avec elle, les vices ne peuvent remporter aucun triomphe sérieux et durable, car les flèches des péchés s'émoussent et se brisent contre sa douceur et sa bénignité. Eh bien! c'est d'elle que je me servais, quand je voulais entrer dans quelque maison, après avoir toutefois bien observé le logis, et m'être assuré qu'on y pouvait recevoir et nourrir un chien de grande taille. Je me tenais près de la porte, et quand il s'en approchait quelqu'un qui me semblait étranger, je l'aboyais ; au contraire, quand venait le maître, je baissais la tête, et, remuant la queue, je m'approchais de lui, et nettoyais ses souliers avec ma langue. Si l'on me chassait à coups de bâton, je les souffrais, et je revenais avec la même douceur caresser ceux qui m'avaient battu, et personne ne recommençait, voyant ma constance et ma noble résignation. De cette manière, au bout

DIALOCtË DIvS anB^S î»;6 de deux épreuves, je restais à la maison. Je servais fidèlement ; on m’aimait bientôt, et jamais personne ne m'a chassé. C'était moi qui me chassais , ou , pour mieux dire, qui m’en allais; et, mainte fois, j’ai trouvé maître dans la maison de qui je serais encore à l’heure qu'il est , si le sort contraire ne m’eût persécuté. SCIPION. De la meme façon que tu viens de le conter , j’entrais aussi chez les maîtres que j’ai eus. On dirait que nous lisons mutuellement nos pensées. BERCAnzA. En ces choses comme en d’autres, nous nous sommes rencontrés, si je ne me trompe, et je te les dirai îi leur temps, puisque je te l’ai promis. Mais écoute mainte* nant ce qui m’arriva, lorsque j’eus laissé le troupeau à la garde de ces mauvais sujets. Je revins , comme je te l’ai dit , à Séville , qui est l’asile des pauvres et le refuge des abandonnés; car , dans sa grandeur , nonseulement les petits tiennent, mais les grands ne s’aperçoivent pas. Je me plaçai à la porte d’une grande maison de marchand ; je fis mes diligences accoutumées , et j’eus bientôt l’entrée du logis. On m’admit pour me tenir attaché de jour derrière la porte, et me lâcher la nuit. Je servais avec beaucoup de zèle et de diligence ; j’aboyais les étrangers , je grognais ceux qui ne m’étaient pas très-connus. La nuit , je ne dormais pas, visitant les cours, montant sur les terrasses, et me faisant la sentinelle générale de ma maison et de tout le voisinage. Mon maître fut si charmé de mes bons Digitized by Google

acmojl BT 1)ERGA^ZA. ®77 services, qu'il ordonna de me bien traiter, de me donner une ration de pain , et les os qu'on enlevait ou qu'on jetait de sa table, ainsi que les restes de la cuisine. A cela , je me montrais fort reconnaissant , faisant des sauts à l'infini quand je voyais mon maître , surtout quand il revenait du dehors, car alors je donnais tant de signes de joie , et faisais tant de cabrioles , qu'à la fin mon maître ordonna qu'on me détachât , et qu'on me laissât libre de jour et de nuit. Quand je me vis en liberté , je courus à lui , je tournai tout autour , mais sans oser le toucher avec mes pattes , me rappelant la fable d'Ésope, quand cet âne, si âne , voulut faire à son seigneur les mêmes caresses que lui faisait une petite chienne gâtée , et attrapa une volée de coups de bâton. Il me sembla que , dans cette fable , on nous faisait entendre que les grâces et les gentillesses des uns ne vont pas bien aux autres. Que le bouffon vous apostrophe, que l'histrion joue des mains et fasse la voltige , que le polisson braie , que le manant imite le chant des oiseaux , les mouvements des animaux et les gestes de l'homme , quand ils s'y sont adonnés , passe ; mais qu'il ne prenne pas envie d'en faire autant à l'homme de qualité , à qui nul de ces talents ne saurait donner ni crédit, ni renom. SCIPIO». Assez, Berganza -, on t'a compris. BERCAKZA. Plût à Dieu que, de même que tu m'entends , ceux pour qui je le dis m'entendissent ! Je ne sais ce que j'ai de bon naturel, mais je souffre extrêmement Digilized by Google

services, qu'il ordonna de me bien traiter, de me donner une ration de pain, et les os qu'on enlevait ou qu'on jetait de sa table, ainsi que les restes de la cuisine. A cela, je me montrais fort reconnaissant, faisant des sauts à l'infini quand je voyais mon maître, surtout quand il revenait du dehors, car alors je donnais tant de signes de joie, et faisais tant de cabrioles, qu'à la fin mon maître ordonna qu'on me détachât, et qu'on me laissât libre de jour et de nuit. Quand je me vis en liberté, je courus à lui, je tournai tout autour, mais sans oser le toucher avec mes pattes, me rappelant la fable d'Ésope, quand cet âne, si âne, voulut faire à son seigneur les mêmes caresses que lui faisait une petite chienne gâtée, et attrapa une volée de coups de bâton. Il me sembla que, dans cette fable, on nous faisait entendre que les grâces et les gentillesses des uns ne vont pas bien aux autres. Que le bouffon vous apostrophe, que l'histrion joue des mains et fasse la voltige, que le polisson braie, que le manant imite le chant des oiseaux, les mouvements des animaux et les gestes de l'homme, quand ils s'y sont adonnés, passe ; mais qu'il ne prenne pas envie d'en faire autant à l'homme de qualité, à qui nul de ces talents ne saurait donner ni crédit, ni renom.

SCIPION.

Assez, Berganza ; on t'a compris.

BERGANZA.

Plût à Dieu que, de même que tu m'entends, ceux pour qui je le dis m'entendissent ! Je ne sais ce que j'ai de bon naturel, mais je souffre extrêmement

dialocve des chiens quand je vois un gentilhomme se faire saltimbanque, se piquer de savoir jouer des gobelets , et de danser la chaconne mieux qu'âme qui vive. Je connais un gentilhomme qui se vantait d'avoir découpé, à la prière d'un sacristain , trente-deux fleurs en papier pour mettre à un monument * sur du drap noir ^ et il était si fier de ses découpures , qu'il menait ses amis les voir , tout comme s'il les eût menés voir les drapeaux et les trophées de l'ennemi déposés sur la sépulture de ses pères et de ses aïeux. Ce marchand , pour revenir à lui , avait deux fils , un de douze ans et l'autre de quatorze, qui étudiaient la grammaire chez les pères de la compagnie de Jésus. Ils allaient au collège en grande pompe, avec un gouverneur et des pages qui leur portaient les livres et ce qu'on appelle le vade mecum. En les voyant ainsi marcher avec tant d'apparat , en chaises , s'il faisait du soleil , en carrosse , s'il pleuvait , je remarquai davantage avec quelle grande simplicité leur père allait à la Bourse négocier ses affaires ; il ne menait d'autre valet qu'un nègre , et quelquefois il s'oubliait jusqu'à s'y rendre sur un méchant mulet , assez mal harnaché. SCIPION. Il faut que tu saches , Berganza , que c'est la coutume et l'humeur des marchands de Séville, ainsi que des autres grandes cités, de montrer leur considération et leurs richesses , non sur leurs personnes , mais sur ' On appelle ainsi nne sorte de théâtre élevé dans les églises pendant la semaine sainte, et où l'on re{»«sente les actes de la Passion. Digitized by Google

quand je vois un gentilhomme se faire saltimbanque, se piquer de savoir jouer des gobelets, et de danser la chaconne mieux qu'âme qui vive. Je connais un gentilhomme qui se vantait d'avoir découpé, à la prière d'un sacristain, trente-deux fleurs en papier pour mettre à un *monument* [1] sur du drap noir ; et il était si fier de ses découpures, qu'il menait ses amis les voir, tout comme s'il les eût menés voir les drapeaux et les trophées de l'ennemi déposés sur la sépulture de ses pères et de ses aïeux.

Ce marchand, pour revenir à lui, avait deux fils, un de douze ans et l'autre de quatorze, qui étudiaient la grammaire chez les pères de la compagnie de Jésus. Ils allaient au collége en grande pompe, avec un gouverneur et des pages qui leur portaient les livres et ce qu'on appelle le *vade mecum*. En les voyant ainsi marcher avec tant d'apparat, en chaises, s'il faisait du soleil, en carrosse, s'il pleuvait, je remarquai davantage avec quelle grande simplicité leur père allait à la Bourse négocier ses affaires ; il ne menait d'autre valet qu'un nègre, et quelquefois il s'oubliait jusqu'à s'y rendre sur un méchant mulet, assez mal harnaché.

SCIPION.

Il faut que tu saches, Berganza, que c'est la coutume et l'humeur des marchands de Séville, ainsi que des autres grandes cités, de montrer leur considération et leurs richesses, non sur leurs personnes, mais sur

[1] On appelle ainsi une sorte de théâtre élevé dans les églises pendant la semaine sainte, et où l'on représente les actes de la Passion.

SCmOR ST BBRCAKSA. *79 celles de leurs enfants. Les marchands sont plus grands dans leur ombre qu'en eux-mêmes ; et comme ils ne s'occupent pas d'autre chose que de leurs achats et de leurs ventes , ils se traitent modestement ; mais aussi , comme l'ambition et la richesse meurent d'envie de se montrer , elles éclatent dans leurs enfants. C'est pour cela qu'ils les traitent et les rehaussent comme si c'étaient les fils de quel(|ue prince. Il y en a même qui leur procurent des titres , et trouvent moyen de leur mettre sur la poitrine le signe qui distingue si bien les gens de qualité des gens du peuple BERGANZA.' C'est ambition, mais ambition généreuse , celle qui , vbe à rehausser sa situation sans préjudice d'autrui. SC IPION Rarement, ou jamais, l'ambitionne se satisfait, sans que ce soit au préjudice d'autrui.; BERGAHZA. , Nous avons déjà dit que nous ne médirions pas. sapioir. Oui, et je ne médis de personne. BERCAirZA. , Tadième maintenant de reconnaître pour vrai ce que j'ai ouï dire bien des fois. Un médisant, une mé‘ Le* croix de* ordre* d'Alcantara , de Sainl-J*cqucs, etc.

celles de leurs enfants. Les marchands sont plus grands dans leur ombre qu'en eux-mêmes ; et comme ils ne s'occupent pas d'autre chose que de leurs achats et de leurs ventes, ils se traitent modestement ; mais aussi, comme l'ambition et la richesse meurent d'envie de se montrer, elles éclatent dans leurs enfants. C'est pour cela qu'ils les traitent et les rehaussent comme si c'étaient les fils de quelque prince. Il y en a même qui leur procurent des titres, et trouvent moyen de leur mettre sur la poitrine le signe qui distingue si bien les gens de qualité des gens du peuple [1].

BERGANZA.

C'est ambition, mais ambition généreuse, celle qui vise à rehausser sa situation sans préjudice d'autrui.

SCIPION

Rarement, ou jamais, l'ambition ne se satisfait, sans que ce soit au préjudice d'autrui.

BERGANZA.

Nous avons déjà dit que nous ne médirions pas.

SCIPION.

Oui, et je ne médis de personne.

BERGANZA.

J'achève maintenant de reconnaître pour vrai ce que j'ai ouï dire bien des fois. Un médisant, une mé-

[1] Les croix des ordres d'Alcantara, de Saint-Jacques, etc.

a8o DULOCVB DKS CHIBM8 chante langue , vient de décrier dix noblesses et de calonmier vingt hommes de bien ; si quelqu'un le reprend pour ce qu'il dit : « Je n'ai rien dit , vrai* ment, répond-il , ou, si j'ai dit quelque chose, ce n'était pas avec dessein , et si j'avais cru que quelqu'un pût en être offensé , je ne l'aurais pas dit. » Ma foi , Scipion , il faut savoir beaucoup , et se bien tenir sur ses étriers , si l'on veut soutenir deux heures de conversation sans toucher aux limites de la médisance. Je le vois en moi-même; animal comme je le suis , pour quatre propos que je m'avise de tenir , les paroles me viennent à la langue comme les moucherons au vin doux, et toutes malicieuses , toutes piquantes pour le prochain. J'en reviens donc à répéter ce que j'ai dit une autre fois, que le mal faire et le mal dire , nous l'héritons de nos premiers parents, nous le suçons avec le lait. Cela se voit clairement à ce qu'à peine un enfant tire son bras du maillot, qu'il lève la main, montrant vouloir tirer vengeance de celui qu'il croit l'avoir offensé ; et presque la première parole qu'il articule , c'est d'appeler coquine ' sa nourrice ou sa mère. SCIPION. Tu as raison , et je confesse ma faute; mais je veux que tu me la pardonnes comme je t'en ai pardonné tant d'autres. Jetons notre bonnet en l'air, comme disent les petits garçons , et ne médisons plus du prochain désormais. Continue ton histoire ; tu l'as laissée à la pompeuse façon avec laquelle les fils du marchand * Le mot r*t plus dur en espagnol. Digitized by Google

chante langue, vient de décrier dix noblesses et de calomnier vingt hommes de bien ; si quelqu'un le reprend pour ce qu'il dit : « Je n'ai rien dit, vraiment, répond-il, ou, si j'ai dit quelque chose, ce n'était pas avec dessein, et si j'avais cru que quelqu'un pût en être offensé, je ne l'aurais pas dit. » Ma foi, Scipion, il faut savoir beaucoup, et se bien tenir sur ses étriers, si l'on veut soutenir deux heures de conversation sans toucher aux limites de la médisance. Je le vois en moi-même ; animal comme je le suis, pour quatre propos que je m'avise de tenir, les paroles me viennent à la langue comme les moucherons au vin doux, et toutes malicieuses, toutes piquantes pour le prochain. J'en reviens donc à répéter ce que j'ai dit une autre fois, que le mal faire et le mal dire, nous l'héritons de nos premiers parents, nous le suçons avec le lait. Cela se voit clairement à ce qu'à peine un enfant tire son bras du maillot, qu'il lève la main, montrant vouloir tirer vengeance de celui qu'il croit l'avoir offensé ; et presque la première parole qu'il articule, c'est d'appeler coquine [1] sa nourrice ou sa mère.

SCIPION.

Tu as raison, et je confesse ma faute ; mais je veux que tu me la pardonnes comme je t'en ai pardonné tant d'autres. Jetons notre bonnet en l'air, comme disent les petits garçons, et ne médisons plus du prochain désormais. Continue ton histoire ; tu l'as laissée à la pompeuse façon avec laquelle les fils du marchand

[1] Le mot est plus dur en espagnol.

SUPIOJ* BT BBRAAAZA. aSi ton roaitre allaient au college de la compagnie de Jésus. BEKGABZA. C'est à lui que je me recommande en tout événement. Bien ([ue se priver de médire me semble fort difficile, je pense user d'un remède dont usait, à ce que j'ai ouï dire, un grand jureur, lequel, repentant de sa mauvaise habitude, chaque luis qu'il jurait depuis son repentir, se pinçait le bras ou baisait la terre en peine de sa faute. Malgré tout cela , il jurait encore. Ainsi donc , cliaque fois que je violerai le précepte que tu m'as donné de ne pas médire , et l'intention que j'ai de ne pas le faire, je me mordrai le bout de la langue , de façon qu'il m'en cuise , et que je me rappelle ma faute pour n'y plus retomber. SCIPIO». Tel est ce remède , que , si tu en uses , j'espère bien une chose : c'est que tu te mordras tant de fois qu'à la lin tu resteras sans langue , et dès-lors dans l'impossibilité de médire davantage. BBRCAMZA. Du moins , je ferai de mon côté toutes mes diligences ; que le Ciel fasse le reste. — Je dis donc qu'un jourles enfants de mon maître laissèrent un cahier dans la cour, où je me trouvais en ce moment ; et comme j'étais appris à porter le panier du boucher, mon premier maître, j'empoignai le vade mecum, et je suivis les jeunes gens , avec l'intention de ne pas le lâcher jusqu'au collège. Tout m'arriva comme je le désirais. Digiiized by Google

ton maître allaient au collége de la compagnie de Jésus.

BERGANZA.

C'est à lui que je me recommande en tout événement. Bien que se priver de médire me semble fort difficile, je pense user d'un remède dont usait, à ce que j'ai ouï dire, un grand jureur, lequel, repentant de sa mauvaise habitude, chaque fois qu'il jurait depuis son repentir, se pinçait le bras ou baisait la terre en peine de sa faute. Malgré tout cela, il jurait encore. Ainsi donc, chaque fois que je violerai le précepte que tu m'as donné de ne pas médire, et l'intention que j'ai de ne pas le faire, je me mordrai le bout de la langue, de façon qu'il m'en cuise, et que je me rappelle ma faute pour n'y plus retomber.

SCIPION.

Tel est ce remède, que, si tu en uses, j'espère bien une chose : c'est que tu te mordras tant de fois qu'à la fin tu resteras sans langue, et dès-lors dans l'impossibilité de médire davantage.

BERGANZA.

Du moins, je ferai de mon côté toutes mes diligences; que le Ciel fasse le reste.— Je dis donc qu'un jour les enfants de mon maître laissèrent un cahier dans la cour, où je me trouvais en ce moment; et comme j'étais appris à porter le panier du boucher, mon premier maître, j'empoignai le *vade mecum*, et je suivis les jeunes gens, avec l'intention de ne pas le lâcher jusqu'au collége. Tout m'arriva comme je le désirais.

a 8s siALoevB dss entras Mes maîtres , qui me virent venir avec levade mecum à la gueule, délicatement porté parles cordons, commandèrent à un page de me l'ôter*, mais je ne voulus pas y consentir, et je ne lâchai prise qu'après être entré dans la classe , chose qui fit rire tous les étudiants. Je m'approchai de l'aîné de mes maîtres , et lui remis , avec beaucoup de civilité , le cahier dans les mains ; puis j'allai m'accroupir à la porte de la classe, regardant en face le maître qui occupait la chaire. Je ne sais quel charme a la vertu , car, bien que je ne puisse la comprendre ni peu ni beaucoup , je pris bientôt plaisir à voir avec quel amour , quelle sollicitude et quelle adresse ces bons pères enseignaient ces jeunes enfants, redressant les tendres tiges de leur jeunesse, pour qu'elles ne vinssent pas à se tordre et à dévier du chemin de la vertu , qu'ils leur montraient en même temps que celui des belles-lettres. J'observai comme ils grondaient leurs élèves avec douceur , comme ils les châtiaient avec miséricorde , comme ils les exhortaient avec de bons exemples , comme ils les excitaieni avec des prix , comme ils leur distribuaient le travail avec sagesse , enfin comme ils leur peignaient la laideur des vices et la beauté des vertus , pour que , haïssant ceux-là , chérissant celles-ci, ils atteignissent le bot pour lequel ib furent créés. SCIPION. Tu as bien raison , Berganza , car j'ai ouï dire de ces bons pères qu'en fait d'hommes capables de mener les affaires publiques , il n'y en a pas d'aussi sages dans le monde entier, et qu'en fait de guides dans le chemin du del , peu de gens les valent. Ce sont des Digitized by Google

Mes maîtres, qui me virent venir avec le *vade mecum* à la gueule, délicatement porté par les cordons, commandèrent à un page de me l'ôter; mais je ne voulus pas y consentir, et je ne lâchai prise qu'après être entré dans la classe, chose qui fit rire tous les étudiants. Je m'approchai de l'aîné de mes maîtres, et lui remis, avec beaucoup de civilité, le cahier dans les mains; puis j'allai m'accroupir à la porte de la classe, regardant en face le maître qui occupait la chaire. Je ne sais quel charme a la vertu, car, bien que je ne puisse la comprendre ni peu ni beaucoup, je pris bientôt plaisir à voir avec quel amour, quelle sollicitude et quelle adresse ces bons pères enseignaient ces jeunes enfants, redressant les tendres tiges de leur jeunesse, pour qu'elles ne vinssent pas à se tordre et à dévier du chemin de la vertu, qu'ils leur montraient en même temps que celui des belles-lettres. J'observai comme ils grondaient leurs élèves avec douceur, comme ils les châtiaient avec miséricorde, comme ils les exhortaient avec de bons exemples, comme ils les excitaient avec des prix, comme ils leur distribuaient le travail avec sagesse, enfin comme ils leur peignaient la laideur des vices et la beauté des vertus, pour que, haïssant ceux-là, chérissant celles-ci, ils atteignissent le but pour lequel ils furent créés.

SCIPION.

Tu as bien raison, Berganza, car j'ai ouï dire de ces bons pères qu'en fait d'hommes capables de mener les affaires publiques, il n'y en a pas d'aussi sages dans le monde entier, et qu'en fait de guides dans le chemin du ciel, peu de gens les valent. Ce sont des

SCiriOH ET BBACiazA. 983 miroirs où se réfldchisseût l’honnéteté , la doctrioe catholique, la prudence singulière, et finalement l'humilité profonde, base sur qui s’élève tout l’édifioe de la félicité future.

BERGAKZA. Tout est comme tu le dis ; mais revenons à mon histoire. Mes maîtres s’amusèrent à me faire porter toujours le vade mecum, ce que j’exécutais de fort bonne grâce. Cela me faisait passer une vie de roi , et meilleure encore , car elle était tranquille et sans soucis , parce que les étudiants se mirent à jouer avec moi. De mon côté , je m’apprivoisai si bien avec eux , qu’ils me mettaient la main dans la gueule, et que les plus petits me montaient sur le dos. Us jetaient leurs bonnets ou leurs chapeaux , et je les leur rapportais proprement , avec de grandes marques d’allégresse. Ils se mirent à me donner à manger tant qu’ils pouvaient, et iis se divertissaient beaucoup de voir que , quand ils me donnaient des noix ou des noisettes , je les cassais comme un singe , laissant les coques et mangeant la chair. Il y eut tel d’entre eux qui , pour éprouver mon talent , m’apporta dans un mouchoir une grande quantité de salade , que je mangeai comme si j’eusse été une personne. C’était pendant l’hiver , alors qu’on se régale à SéviUe de pains mollets et de gâteaux au beurre , et j’en étais si bien servi que plus de deux Atüomos ‘ furent vendus ou mis en gage pour me faire déjeuner. En un mot , je menais une ' On appelait ainii lea grammaires latines i Antonio de Le» brija. Digitized by Google

miroirs où se réfléchissent l'honnêteté, la doctrine catholique, la prudence singulière, et finalement l'humilité profonde, base sur qui s'élève tout l'édifice de la félicité future.

BERGANZA.

Tout est comme tu le dis ; mais revenons à mon histoire. Mes maîtres s'amusèrent à me faire porter toujours le *vade mecum*, ce que j'exécutais de fort bonne grâce. Cela me faisait passer une vie de roi, et meilleure encore, car elle était tranquille et sans soucis, parce que les étudiants se mirent à jouer avec moi. De mon côté, je m'apprivoisai si bien avec eux, qu'ils me mettaient la main dans la gueule, et que les plus petits me montaient sur le dos. Ils jetaient leurs bonnets ou leurs chapeaux, et je les leur rapportais proprement, avec de grandes marques d'allégresse. Ils se mirent à me donner à manger tant qu'ils pouvaient, et ils se divertissaient beaucoup de voir que, quand ils me donnaient des noix ou des noisettes, je les cassais comme un singe, laissant les coques et mangeant la chair. Il y eut tel d'entre eux qui, pour éprouver mon talent, m'apporta dans un mouchoir une grande quantité de salade, que je mangeai comme si j'eusse été une personne. C'était pendant l'hiver, alors qu'on se régale à Séville de pains mollets et de gâteaux au beurre, et j'en étais si bien servi que plus de deux *Antonios* [1] furent vendus ou mis en gage pour me faire déjeuner. En un mot, je menais une

[1] On appelait ainsi les *grammaires latines d'Antonio de Lebrija.*

aS4 PIALOCDE DES CHIENS vie d’étudiant , mais sans làim et sans gale , ce qui est tout ce qu’on peut dire de plus pour indiquer qu’elle était bonne *, car si la gale et la iàim n’étaient pas si inséparables des étudiants , il n’y aurait pas de vie plus agréable et plus réjouissante. En effet , la vertu et le plaisir y font assaut , et la jeunesse se passe en apprenant et en s’amusant. De ce bonheur et de cette quiétude vint m’arracher une certaine dame qu’on appelle, ce me semble, Raison d’Etat, qu’il ne faut écouter que quand beaucoup d’autres raisons parlent pour elle. Le cas est que ces messieurs les professeurs trouvèrent que les élèves passaient la demi-heure qui s’écoule d’une leçon à une autre , non à repasser leurs leçons , mais à s’amuser avec moi. Aussi ordonnèrent-ils à mes maîtres de ne plus m’amener à la classe. Ceux-ci obéirent, on me ramena à la maison , et l’on me remit à l’ancienne garde de la porte ; et sans que le vieux seigneur se rappelât la grâce qu’il m'avait accordée d’être libre de jour et de nuit , je revins livrer mon cou à la chaîne et mon corps à un vieux tapis de jonc qu’on me mit derrière la porte. Hélas ! ami Scipion , si tu savais quelle dure chose c’est à souifrir que passer d’un état heureux à une situation malheureuse ! Tiens, quand les misères et les aiHictions sont profondes et continuelles , ou elles finissent vite avec la mort , ou leur continuité même en fait une sorte d’habitude qui , au milieu de leur plus grande rigueur, sert è les soulager. IVlais lorsque d’un sort trbte et malheureux , on arrive tout à coup , sans y penser , è un autre sort , heureux , prospère et plein de joie ; puis, que, bientôt après, on retombe dans le premier sort , dans les premières peines et les Digilized by Google

vie d'étudiant, mais sans faim et sans gale, ce qui est tout ce qu'on peut dire de plus pour indiquer qu'elle était bonne; car si la gale et la faim n'étaient pas si inséparables des étudiants, il n'y aurait pas de vie plus agréable et plus réjouissante. En effet, la vertu et le plaisir y font assaut, et la jeunesse se passe en apprenant et en s'amusant. De ce bonheur et de cette quiétude vint m'arracher une certaine dame qu'on appelle, ce me semble, *Raison d'État,* qu'il ne faut écouter que quand beaucoup d'autres raisons parlent pour elle. Le cas est que ces messieurs les professeurs trouvèrent que les élèves passaient la demi-heure qui s'écoule d'une leçon à une autre, non à repasser leurs leçons, mais à s'amuser avec moi. Aussi ordonnèrent-ils à mes maîtres de ne plus m'amener à la classe. Ceux-ci obéirent, on me ramena à la maison, et l'on me remit à l'ancienne garde de la porte; et sans que le vieux seigneur se rappelât la grâce qu'il m'avait accordée d'être libre de jour et de nuit, je revins livrer mon cou à la chaîne et mon corps à un vieux tapis de jonc qu'on me mit derrière la porte. Hélas! ami Scipion, si tu savais quelle dure chose c'est à souffrir que passer d'un état heureux à une situation malheureuse! Tiens, quand les misères et les afflictions sont profondes et continuelles, ou elles finissent vite avec la mort, ou leur continuité même en fait une sorte d'habitude qui, au milieu de leur plus grande rigueur, sert à les soulager. Mais lorsque d'un sort triste et malheureux, on arrive tout à coup, sans y penser, à un autre sort, heureux, prospère et plein de joie; puis, que, bientôt après, on retombe dans le premier sort, dans les premières peines et les

8C1PI0N CT BERGÀKZA.' a85 premiers tourments, c'est une douleur si cruelle , que si elle n'ôte pas la vie , c'est pour la tourmenter davantage en la prolongeant. Enfin , je fus remis à ma ration de soupe de chien , et aux os que me jetait une négresse de la maison ; encore ces os étaient-ils dimés par deux gros chats mouchetés , auxquels il était facile , étant libres et légers , de me prendre tout ce qui sortait du district de ma chaîne. Maintenant , frère Scipion, que le Ciel t'accorde tout le bien que tu désires , pourvu que , sans te fücher, tu me laisses philosopher un peu; car si je ihanquais de dire les choses qui me reviennent à présent à la mémoire , de celles qui me vinrent alors à l'esprit , il me semble que mon histoire ne serait ni complète , ni d'aucune utilité. SCIPION. Prends garde , Berganza , que cette envie de philosopher que tu dis te venir ne soit une tentation du diable. En effet, la médisance n'a pas de meilleur voile pour pallier et couvrir sa malignité que l'opinion qu'a le médisant que tout ce qu'il dit sont des sentences de philosophe , que mordre est reprendre, et découvrir les défauts d'autrui, zèle bien entendu. Il n'y a pas une vie de médisant , si tu l'examines avec soin , que tu ne trouves pleine de vices et d'excès. Cela su , philosophe maintenant tant qu'il te plaira. BERGANZA. Tu peux être tranquille, Scipion, je ne médirai pas davantage, puisque je me le suis promis. Le cas est donc que , comme j'étais tout le jour oisif , et que

Digitized by Google

premiers tourments, c'est une douleur si cruelle, que si elle n'ôte pas la vie, c'est pour la tourmenter davantage en la prolongeant. Enfin, je fus remis à ma ration de soupe de chien, et aux os que me jetait une négresse de la maison; encore ces os étaient-ils dîmés par deux gros chats mouchetés, auxquels il était facile, étant libres et légers, de me prendre tout ce qui sortait du district de ma chaîne. Maintenant, frère Scipion, que le Ciel t'accorde tout le bien que tu désires, pourvu que, sans te fâcher, tu me laisses philosopher un peu; car si je manquais de dire les choses qui me reviennent à présent à la mémoire, de celles qui me vinrent alors à l'esprit, il me semble que mon histoire ne serait ni complète, ni d'aucune utilité.

SCIPION.

Prends garde, Berganza, que cette envie de philosopher que tu dis te venir ne soit une tentation du diable. En effet, la médisance n'a pas de meilleur voile pour pallier et couvrir sa malignité que l'opinion qu'a le médisant que tout ce qu'il dit sont des sentences de philosophe, que mordre est reprendre, et découvrir les défauts d'autrui, zèle bien entendu. Il n'y a pas une vie de médisant, si tu l'examines avec soin, que tu ne trouves pleine de vices et d'excès. Cela su, philosophe maintenant tant qu'il te plaira.

BERGANZA.

Tu peux être tranquille, Scipion, je ne médirai pas davantage, puisque je me le suis promis. Le cas est donc que, comme j'étais tout le jour oisif, et que

286 DULOOCB DES CBrBKS l’oisivetë est mère des réflexions , je me mis à repasser dans ma mémoire quelques morceaux de latin qui m’y étaient restés, de tous ceux que j’ayais entendus quand j’allais au collège avec mes maîtres. Grâce à ces phrases , je me trouvai plus avancé en intelligence, et je résolus , comme si j’avais su parler, de m'en servir dans les occasions qui s’ofTriraient; toutefois, d’une manière bien différente de celle dont s’cn servent quelques ignorants. Il y a de bons Espagnols ' qui , dans les conversations , lâchent de temps en temps quelque bout de latin, bref et sententieux, iaisantcroire à ceux qui ne l’entendent pas qu’ils sont de grands latinistes, quand ils savent à peine décliner un nom et conjuguer un verbe. SCIPIOH. C’est un moindre mal , à mon avis , que celui que commettent d’autres gens qui savent véntablement le latin , lesquels sont si malavisés , qu’en pariant à un cordonnier ou à un tailleur, ils versent du latin comme de l’eau. BBROAMÀ. De cela nous pouvons tirer la conséquence que celui-là pèche autant en parlant le latin à ceux qui ne le savent pas , que celui qui le parle sans le savoir. 8C1PI0N. Eh bien! tu peux encore observer une chose : c’est • L’original dit romaHcisias , ceux qoi parlent le romance on langtic vulgaire. Digitized by Google

l'oisiveté est mère des réflexions, je me mis à repasser dans ma mémoire quelques morceaux de latin qui m'y étaient restés, de tous ceux que j'avais entendus quand j'allais au collége avec mes maîtres. Grâce à ces phrases, je me trouvai plus avancé en intelligence, et je résolus, comme si j'avais su parler, de m'en servir dans les occasions qui s'offriraient; toutefois, d'une manière bien différente de celle dont s'en servent quelques ignorants. Il y a de bons Espagnols [1] qui, dans les conversations, lâchent de temps en temps quelque bout de latin, bref et sententieux, faisant croire à ceux qui ne l'entendent pas qu'ils sont de grands latinistes, quand ils savent à peine décliner un nom et conjuguer un verbe.

SCIPION.

C'est un moindre mal, à mon avis, que celui que commettent d'autres gens qui savent véritablement le latin, lesquels sont si malavisés, qu'en parlant à un cordonnier ou à un tailleur, ils versent du latin comme de l'eau.

BERGANZA.

De cela nous pouvons tirer la conséquence que celui-là pèche autant en parlant le latin à ceux qui ne le savent pas, que celui qui le parle sans le savoir.

SCIPION.

Eh bien! tu peux encore observer une chose : c'est

[1] L'original dit *romancistas*, ceux qui parlent le *romance* ou langue vulgaire.

8CIP10M ET BERClnZÀ. 387 qu'il y a des gens pour qui être latinistes ne les empêche pas d’être ânes. BERGANZÀ. Qui en doute ? la raison en est claire. Lorsqu’au temps des Romains, tout le monde parlait le latin comme langue maternelle , il s’est bien trouvé parmi eux quelque imbêcille ([ue parler latin n’ empêchait pas d’être une bête. scmoH. Pour savoir se taire en espagnol et parler en latin , il faut du tact et de l’esprit , frère Berganza. BERGlnZA. Cela est vrai ; car on peut aussi bien dire une sottise en latin qu’en espagnol. J’ai vu des lettrés fort sots , des grammairiens fort lourds et des Espagnols tout unis, rayés et bariolés de latin, capables d’ennuyer le monde du matin au soir. SCIPlOR. Laissons cela , et commence par débiter tes sentences de philosophie. BERGASZi. Elles sont dites ; ce sont celles que lu viens d’entendre. semon. Lesquelles ?
Digitized by Google

qu'il y a des gens pour qui être latinistes ne les empêche pas d'être ânes.

BERGANZA.

Qui en doute? la raison en est claire. Lorsqu'au temps des Romains, tout le monde parlait le latin comme langue maternelle, il s'est bien trouvé parmi eux quelque imbécille que parler latin n'empêchait pas d'être une bête.

SCIPION.

Pour savoir se taire en espagnol et parler en latin, il faut du tact et de l'esprit, frère Berganza.

BERGANZA.

Cela est vrai; car on peut aussi bien dire une sottise en latin qu'en espagnol. J'ai vu des lettrés fort sots, des grammairiens fort lourds et des Espagnols tout unis, rayés et bariolés de latin, capables d'ennuyer le monde du matin au soir.

SCIPION.

Laissons cela, et commence par débiter tes sentences de philosophie.

BERGANZA.

Elles sont dites; ce sont celles que tu viens d'entendre.

SCIPION.

Lesquelles?

9.88 DIALOGUE DES CHIEK3 BBncANZA . Celles à propos du latin et de l’espagnol , que j’ai commencées , et que tu viens de finir. SCIPIOK. Quoi donc! médire, tu appelles cela philosopher? ainsi vont les choses. Canonise, Berganza, canonise la maudite plaie de la médisance; donne-lui le nom que tu voudras. A son tour, elle nous donnera celui de cyniques , qui veut dire chiens détracteurs. Par ta vie , tais-toi , et continue ton histoire. BERGANZA. Comment puis-je la continuer, si je me tais? SCIPION. Je veux dire que tu la continues toute droite et tout unie , sans la faire ressembler à un polype , tant tu lui ajoutes de bras. BEBGAKZA. Parle avec justesse : on ne dit pas les bras , mais les queues du polype SCIPIOV. Voilà l’erreur de celui qui a dit que ce n'est pas un vice d’appeler les choses par leurs noms propres; comme s'il ne valait pas mieux , puisqu’il faut absolument qu’elles soient nommées , les exprimer par ■ Dans l’original, Sdpion dit a»las, an lien de rabos d» pulpo , expression prorerbiale. Digitized by Google

BERGANZA.

Celles à propos du latin et de l'espagnol, que j'ai commencées, et que tu viens de finir.

SCIPION.

Quoi donc! médire, tu appelles cela philosopher? ainsi vont les choses. Canonise, Berganza, canonise la maudite plaie de la médisance; donne-lui le nom que tu voudras. A son tour, elle nous donnera celui de cyniques, qui veut dire chiens détracteurs. Par ta vie, tais-toi, et continue ton histoire.

BERGANZA.

Comment puis-je la continuer, si je me tais?

SCIPION.

Je veux dire que tu la continues toute droite et tout unie, sans la faire ressembler à un polype, tant tu lui ajoutes de bras.

BERGANZA.

Parle avec justesse : on ne dit pas les bras, mais les queues du polype [1].

SCIPION.

Voilà l'erreur de celui qui a dit que ce n'est pas un vice d'appeler les choses par leurs noms propres; comme s'il ne valait pas mieux, puisqu'il faut absolument qu'elles soient nommées, les exprimer par

[1] Dans l'original, Scipion dit *colas*, au lieu de *rabos de pulpo*, expression proverbiale.

6C1PI0M ET BERGAIHZÀ. U89 des détours et des circonlocutions qui tempèrent le dégoût que causent leurs noms memes : les honnêtes paroles prouvent l’honuêteté de celui qui les pro> nonce ou qui les écrit. BERGAKZA. Je veux le croire , et je reviens. Ma mauvaise étoile , non contente de m’avoir arraché à mes éludes et à la vie si commode et si joyeuse que j’y menais, non contente de m’avoir enchaîné derrière une porte, et d’avoir troqué la libéralité des étudiants contre la parcimonie de la négresse , voulut encore me troubler dans la situation où j’avais fini par trouver du calme et du repos. Tiens , Scipion , sois certain, sois assuré comme je le suis moi-méme, que les malheurs cherchent et trouvent le malheureux , se cachût-il dans les derniers recoins de la terre. Je dis cela , parce que la négresse de céans était amoureuse d’un nègre , esclave aussi dans la maison , lequel nègre couchait dans le vestibule qui est entre la porte de la rue et celle de la cour ', derrière laquelle j’étais attaché. Ils ne pouvaient se réunir que de nuit, et^ pour cela faire, ils avaient volé ou contrefait les ciels. La plupart des nuits , ma négresse descendait, et me fermant la bouche .avec un morceau de viande ou de fromage , elle ouvrait è son nègre, avec qui elle se donnait du bon temps , toujours à l'aide de mon silence et aux dépens de ce (|u’elle volait. Pendant quelques jours , les cadeaux de la négresse me corrompirent la conscience, car il me semblait qu’à ' A Séville , on appelle ce vestibule zaguart, II. 19 Digitized by Google

des détours et des circonlocutions qui tempèrent le dégoût que causent leurs noms mêmes : les honnêtes paroles prouvent l'honnêteté de celui qui les prononce ou qui les écrit.

BERGANZA.

Je veux te croire, et je reviens. Ma mauvaise étoile, non contente de m'avoir arraché à mes études et à la vie si commode et si joyeuse que j'y menais, non contente de m'avoir enchaîné derrière une porte, et d'avoir troqué la libéralité des étudiants contre la parcimonie de la négresse, voulut encore me troubler dans la situation où j'avais fini par trouver du calme et du repos. Tiens, Scipion, sois certain, sois assuré comme je le suis moi-même, que les malheurs cherchent et trouvent le malheureux, se cachât-il dans les derniers recoins de la terre. Je dis cela, parce que la négresse de céans était amoureuse d'un nègre, esclave aussi dans la maison, lequel nègre couchait dans le vestibule qui est entre la porte de la rue et celle de la cour [1], derrière laquelle j'étais attaché. Ils ne pouvaient se réunir que de nuit, et, pour cela faire, ils avaient volé ou contrefait les clefs. La plupart des nuits, ma négresse descendait, et me fermant la bouche avec un morceau de viande ou de fromage, elle ouvrait à son nègre, avec qui elle se donnait du bon temps, toujours à l'aide de mon silence et aux dépens de ce qu'elle volait. Pendant quelques jours, les cadeaux de la négresse me corrompirent la conscience, car il me semblait qu'à

[1] A Séville, on appelle ce vestibule *zaguan*.

DULOCIHE DES CHIEKS ago moins de celle ressource , mes Qancs allaient se rétrécir, et que je deviendrais, de mâtin, lévrier. Mais enfin , ramené par mon bon naturel , je voulus répondre à ce que mon maître devait attendre de moi , puisque je recevais ses gages et mangeais son pain , comme le doivent faire , non-seulement les honnêtes, chiens qui sont connus pour leur reconnaissance, mais encore tous ceux qui servent. scirioN. Quanta ceci, Berganza, je veux que cela passe pour philosophie , car ce sont des propos qui réunissent à la bonne vérité la bonne intelligence. Et poursuis , sans trop donner de corde , pour ne pas dire de queue, à ton histoire. BEKGAHEA. Je veux d'abord te demander, si par hasard tu le sais, qu'est-ce que veut dire philosophie? Bien que je la nomme , je ne sais pas ce que c'est; seulement je m'imagine que c'est une bonne chose. SCIPION. Je te le dirai brièvement. Ce nom se compose de deux mots grecs , philos et sophia : philos veut dire amour, et sophia, science. Ainsi donc philosophie signifie amour de la science, et philosophe, amateur de la science. bergauza. Tu CS bien savant, Scipion. Qui diable t'a appris des mots grecs? Digitized by Google

moins de cette ressource, mes flancs allaient se rétrécir, et que je deviendrais, de mâtin, lévrier. Mais enfin, ramené par mon bon naturel, je voulus répondre à ce que mon maître devait attendre de moi, puisque je recevais ses gages et mangeais son pain, comme le doivent faire, non-seulement les honnêtes chiens qui sont connus pour leur reconnaissance, mais encore tous ceux qui servent.

SCIPION.

Quant à ceci, Berganza, je veux que cela passe pour philosophie, car ce sont des propos qui réunissent à la bonne vérité la bonne intelligence. Et poursuis, sans trop donner de corde, pour ne pas dire de queue, à ton histoire.

BERGANZA.

Je veux d'abord te demander, si par hasard tu le sais, qu'est-ce que veut dire philosophie? Bien que je la nomme, je ne sais pas ce que c'est; seulement je m'imagine que c'est une bonne chose.

SCIPION.

Je te le dirai brièvement. Ce nom se compose de deux mots grecs, *philos* et *sophia* : *philos* veut dire amour, et *sophia*, science. Ainsi donc philosophie signifie amour de la science, et philosophe, amateur de la science.

BERGANZA.

Tu es bien savant, Scipion. Qui diable t'a appris des mots grecs?

SariOM ET EEKCÀazi. aj)i SClPIOn. A ton tonr, Berganza , tu es bien simple de faire cas de semblables choses. C’est ce que savent les petits enfants à l’école. Il y a d’ailleurs des gens (|ui se donnent aussi l’air de savoir le grec , en l’ignorant , comme le latin , sans le savoir. BEBGAirZii. Cest précisément ce que je dis. Mais je voudrais qu’on mit ces gens-là sous le pressoir, comme font les Portugais à l’égard des Nègres de Guinée et qu’à tour de bras on exprimât le jus de ce qu’ils savent, aGn qu’il cessent de tromper le monde avec les oripeaux de leurs chausses trouées et de leur latin en lambeaux. SCIPIOK. C’est à présent, Berganza, que tu peux te mordre la langue , et que je peux me la broyer aussi , car tout ce que nous disons est autant de médisance. BERGANZA. Oui, mais je ne suis pas obligé de faire comme fit , à ce que j’ai ouï dire, un certain Corondas , Tyrien, lequel rendit une loi qui défendait que personne entrât en armes dans la municipalité de sa ville , sous peine de la vie. Un autre jour, il entra, par mégarde, an conseil, l’épée au côte. On l’en fit apercevoir ; et lui, se rappelant la peine qu’il avait portée, il lira ' Allusion aux tortures qu’on faisait sonfinr à ces malheureux pour leur arracher l’aveu de quelque fente.
Digitized by Google

niALCM^UE DES CBIEK9 »ga son épëe du fourreau , et s’en perça la poitrine : de sorte qu’il fut le premier qui rendit et qui viola la loi y et le premier qui encourut la peine. Ce que j’ai dit , ce n’ëtaitpas rendre une loi, mais promettre que je me mordrais la langue , s’il m’arrivait de médire. Or, à présent , les choses ne vont pas avec la rigueur inflexible de l’antiquité. Aujourd’hui on Êiit une loi, demain on l’enfreint, et peut-être convientil qu’il en soit ainsi. Quelqu’un promet à cette heure de se corriger de ses vices , et le moment d’après il tombe dans de plus grandes fautes. Autre chose est approuver la discipline , autre chose s’y soumettre ; et, effectivement , du dit au fait, il y a grand trajet Que le diable se morde la langue ; moi , je ne veux pas me la mordre , ni faire des finesses sur ce bout de tapis, où je ne suis vu de personne qui puisse louer mon honorable résolution. scipioir. De cette manière, Berganza , si tu étais homme , tu serais un hypocrite, et toutes les bonnes oeuvres que tu ferais ne seraient qu’apparentes, feintes et fausses, couvertes seulement du manteau de la vertu , et dans l’unique but d’être loué , comme font tous les hypocrites ? BEaCANZA. Je ne sais trop ce que je ferais alors ; ce que je sais, c’est qu’à présent je ne veux pas me mordre la langue, quand il me reste tant de choses à dire, que je ne • Del dieho al heeho hay gran trecho. Oigitized by Google

aCIPIOH ET BBEGANZA. ag3 sais ni quand ni comment je pourrai en venir à bout ; surtout avec la crainte qu'au lever du soleil nous ne restions à tâtons , c'est-à-dire que la parole ne nous manque. samoN. Le Ciel en agira mieux. Poursuis ton histoire , et ne t'ëcarte pas du grand chemin par d'impertinentes digressions ; de cette manière , quelque longue qu'elle soit, tu auras bientôt Gni. BERCABZA. Je dis donc, qu'ayant vu l'audace , l'impudicitë et le brigandage des nègres , je résolus , en bon serviteur, d'y mettre ordre par tous les moyens que je pourrais employer; et je Gs si bien, en effet, que je vins à bout de mon dessein. La négresse , comme tu le sais déjà , descendait s'ébattre avec le nègre, se Gant à ce que les morceaux de viande , de pain ou de fromage, qu'elle me jetait dans la gueule , me rendaient muet. Les présents ont une grande puissance, Scipion. [sapH>N. Fort grande ; mais ne t'amuse pas, continue. BXKOASZA. Je me rappelle que, {lorsque j'étudiais, j'ouïs dire au professeur un proverbe latin, de ceux qu'ils nomment adages, ainsi conçu : haJbet bovem in lingua. SCIPIOK. Oh ! que vous avez mal à propos fourré là votre latin ! Est-ce que tu as si vite oublié ce que nous di* Digitized by Google

sais ni quand ni comment je pourrai en venir à bout ; surtout avec la crainte qu'au lever du soleil nous ne restions à tâtons, c'est-à-dire que la parole ne nous manque.

SCIPION.

Le Ciel en agira mieux. Poursuis ton histoire, et ne t'écarte pas du grand chemin par d'impertinentes digressions ; de cette manière, quelque longue qu'elle soit, tu auras bientôt fini.

BERGANZA.

Je dis donc, qu'ayant vu l'audace, l'impudicité et le brigandage des nègres, je résolus, en bon serviteur, d'y mettre ordre par tous les moyens que je pourrais employer ; et je fis si bien, en effet, que je vins à bout de mon dessein. La négresse, comme tu le sais déjà, descendait s'ébattre avec le nègre, se fiant à ce que les morceaux de viande, de pain ou de fromage, qu'elle me jetait dans la gueule, me rendaient muet. Les présents ont une grande puissance, Scipion.

SCIPION.

Fort grande ; mais ne t'amuse pas, continue.

BERGANZA.

Je me rappelle que, lorsque j'étudiais, j'ouïs dire au professeur un proverbe latin, de ceux qu'ils nomment adages, ainsi conçu : *habet bovem in lingua.*

SCIPION.

Oh ! que vous avez mal à propos fourré là votre latin ! Est-ce que tu as si vite oublié ce que nous di-

BiALoam DBS CHiBirs 594 sions tout à l’heure contre ceux qui entremêlent de latin les conversations en espagnol ? BEBGABZA. Mais œ latin vient ici comme au moule. Sache donc que les Athéniens employaient , entre autres , une monnaie marquée à l’effigie d’un boeuf, et lorsqu’un juge, pour s’être laissé suborner, manquait à dire ou à faire ce que lui prescrivaient la raison et la justice , ils disaient : « Ce jugé a le bœufsur la langue. » sciFion. L’application manque. BBncAmA. Comment, n’est-elle pas claire ? est-ce que les cadeaux delà négresse ne m’ont pas tenu muet plusieurs jours , au point que je ne voulais ni n’osais aboyer , quand la négresse descendait visiter son nègre amoureux ? C’est ce qui me fait répéter encore que les présents peuvent beaucoup. semoir. Je suis déjà convenu de cela , et sans la crainte de faire à présent une trop longue diversion, je te prouverais par mille exemples la grande puissance qu’ont les présents. Mais peut-être le dirai-je , si le Ciel m’accorde le temps , l’occasion et la parole pour te raconter ma vie. BEKOAKZA. Dieu te donne ce que tu souhaites I mais, en attendant, écoute : A la fin , ma bonne intention prévalut Digitized by Google

scmoN ïT BS&aAHsi. agS contre les matiTais cadeaux de la négresse ; une nuit qu'elle descendait à son ordinaire passe-temps , je sautai sur elle , sans aboyer, pour ne pas alarmer les gens de la maison , et , en on instant , je lui mis tonte sa chemise en pièces, et lui arrachai un morceau de la cuisse : plaisanterie qui suffit pour la tenir très-sérieusement au lit plus de huit jours , prétendant avec ses maîtres je ne sais quelle maladie. Elle guérit enfin. Une autre nuit , elle revint à la charge , et j'y revins aussi. Cette nuit, sans la mordre, je lui égratignai tout le corps , comme si on l'eût cardée à la façon d'une couverture. Nos batailles se livraient à la sourdine ; j'en sortais toujours vainqueur, et la négresse mal menée et plus mal contente. Mais son ressentiment se montrait bien à mon poil et à ma santé ; elle me rogna la ration et me retrancha les os, si bien que , peu à peu , les miens montraient les nœuds de l'échine. Cependant , bien qu'on m'ôtât le manger , on ne put m'ôter la voix pour aboyer. Mais la négresse, voulant en finir d'un seul coup , me servit une éponge frite dans du sain-doux. Je reconnus la méchanceté, et vis que c'était pire que d'avaler des boulettes de verre et d'arsenic ; car , à quiconque mange un tel ragoût , l'estomac lui enfle , et l'éponge n'en sort plus sans emporter la vie avec elle. Comme il me parut impossible de me garder longtemps des embûches d'ennemis si acharnés , je résolus de m'éloigner d'eux et de prendre la def des champs. Un jour que j'étais détaché, sans dire adieu à personne de la maison, j'enfilai la rue , et à cent pas de là , le sort me fit rencontrer cet alguazil que j'ai dit, au commencement de mon histoire , être grand ami de mon maître Nicolas-leDigitized by Google

contre les mauvais cadeaux de la négresse ; une nuit qu'elle descendait à son ordinaire passe-temps, je sautai sur elle, sans aboyer, pour ne pas alarmer les gens de la maison, et, en un instant, je lui mis toute sa chemise en pièces, et lui arrachai un morceau de la cuisse : plaisanterie qui suffit pour la tenir très-sérieusement au lit plus de huit jours, prétendant avec ses maîtres je ne sais quelle maladie. Elle guérit enfin. Une autre nuit, elle revint à la charge, et j'y revins aussi. Cette nuit, sans la mordre, je lui égratignai tout le corps, comme si on l'eût cardée à la façon d'une couverture. Nos batailles se livraient à la sourdine ; j'en sortais toujours vainqueur, et la négresse mal menée et plus mal contente. Mais son ressentiment se montrait bien à mon poil et à ma santé ; elle me rogna la ration et me retrancha les os, si bien que, peu à peu, les miens montraient les nœuds de l'échine. Cependant, bien qu'on m'ôtât le manger, on ne put m'ôter la voix pour aboyer. Mais la négresse, voulant en finir d'un seul coup, me servit une éponge frite dans du sain-doux. Je reconnus la méchanceté, et vis que c'était pire que d'avaler des boulettes de verre et d'arsenic ; car, à quiconque mange un tel ragoût, l'estomac lui enfle, et l'éponge n'en sort plus sans emporter la vie avec elle. Comme il me parut impossible de me garder longtemps des embûches d'ennemis si acharnés, je résolus de m'éloigner d'eux et de prendre la clef des champs. Un jour que j'étais détaché, sans dire adieu à personne de la maison, j'enfilai la rue, et à cent pas de là, le sort me fit rencontrer cet alguazil que j'ai dit, au commencement de mon histoire, être grand ami de mon maître Nicolas-le-

DIALOr.DE nss CHIKMS ' 996 Camus. A peine m'eut-il vu , qu’il me reconnut et m’appela par mon nom ; je le reconnus de même , et dès qu’il m’eut appelé, je m’approchai de lui avec mes caresses et mes cérémonies ordinaires. U m’empoigna par le cou , et dit à ses recors : « Voici un fameux chien de garde , qui appartenait à un de mes amisj emmenons-le chez nous. » Les recors se réjouirent, disant que, puisque j’étais de garde , je leur serais fort utile à tous. Ils voulurent me saisir pour m’emmener, mais mon maître leur dit que c’était inutile , et que je suivrais bien puisque je le connaissais. J’ai oublié de te dire que le gros collier à pointes de 1er que j’emportai quand je déguerpis du troupeau , m’avait été pris par un Bohémien dans une hôtellerie de la route , et qu’à Séville je me promenais le cou nu ; mais l’alguazil me mit un élégant collier tout garni de clous de cuivre. Considère maintenant, Scipion , les singuliers caprices de cette roue changeante de ma fortune-, hier, j’étais étudiant , aujourd’hui tu me vois recors. SCIMON. , Ainsi va le monde ; il n’y a pas de quoi te mettre à présent à exagérer les vicissitudes de la Fortune, comme s’il y avait grande différence entre servir un boucher ou un alguazil. Je ne puis souffrir ni entendre patiemment les plaintes que font de la Fortune certains hommes , pour qui la plus grande à laquelle ils pussent prétendre , c’était d’avoir l’espérance de devenir un jour écuyers '. Par combien de ■ F.sp^ Je nohlesüe p.irmi les serviteurs des grands. Digitized by Google

8CIPI0N ET BEhcAHZA. ®97 malédictions ils la maudissent ! par combien d'injures ils la déshonorent ! et tout cela pour que celui qui les entend pense que , d'une haute et prospère situation , ils sont descendus à l'état misérable où on les voit. BEKCANZA. Tu as raison. Il faut que tu saches que cet alguazil était fort lié avec un greffier qui l'accompagnait dans ses expéditions. Us vivaient tous deux en concubinage avec deux drôlesses , non pas de plus ou moins , comme on dit, mais de moins tout à fait. Elles étaient, il est vrai, assez bien de figure, mais très-mal de dévergondage et de fourberie de métier. Ces femmes leur servaient d'hameçon et de filets pour pécher hors de l'eau , et voici comment : Elles s'habillaient de façon que, par le coin, elles découvraient tonte la carte , et se faisaient prendre à portée d'arquebuse pour des dames de facile conquête. C'était toujours à la chasse d'étrangers qu'eUes allaient, et quand la foire venait à Cadix ou à Séville , leur gain venait aussi. Pas un Breton n'échappait à leurs agaceries, et si l'encrassé tombait sous la main de ces proprettes , elles avisaient bien vite l'alguazil et le greffier de l'auberge où se donnait le rendez-vous. A peine les amants étaient-ils ensemble, que les gens de justice venaient leur donner l'assaut, et les arrêtaient comme des gens de mauvaise vie; mais ils ne les emmenaient point à la prison, parce que les étrangers rachetaient toujours l'avanie à prix d'argent. Or , il arriva que la Colindrès (ainsi s'appelait la bonne amie de l'alguazll) pêcha on Breton crasseux et graisseux. Elle convint Digitized by Google

malédictions ils la maudissent ! par combien d'injures ils la déshonorent ! et tout cela pour que celui qui les entend pense que, d'une haute et prospère situation, ils sont descendus à l'état misérable où on les voit.

BERGANZA.

Tu as raison. Il faut que tu saches que cet alguazil était fort lié avec un greffier qui l'accompagnait dans ses expéditions. Ils vivaient tous deux en concubinage avec deux drôlesses, non pas de plus ou moins, comme on dit, mais de moins tout à fait. Elles étaient, il est vrai, assez bien de figure, mais très-mal de dévergondage et de fourberie de métier. Ces femmes leur servaient d'hameçon et de filets pour pêcher hors de l'eau, et voici comment : Elles s'habillaient de façon que, par le coin, elles découvraient toute la carte, et se faisaient prendre à portée d'arquebuse pour des dames de facile conquête. C'était toujours à la chasse d'étrangers qu'elles allaient, et quand la foire venait à Cadix ou à Séville, leur gain venait aussi. Pas un Breton n'échappait à leurs agaceries, et si l'encrassé tombait sous la main de ces proprettes, elles avisaient bien vite l'alguazil et le greffier de l'auberge où se donnait le rendez-vous. A peine les amants étaient-ils ensemble, que les gens de justice venaient leur donner l'assaut, et les arrêtaient comme des gens de mauvaise vie; mais ils ne les emmenaient point à la prison, parce que les étrangers rachetaient toujours l'avanie à prix d'argent. Or, il arriva que la Colindrès (ainsi s'appelait la bonne amie de l'alguazil) pêcha un Breton crasseux et graisseux. Elle convint

DULOOTJl DU CHISHS »9® avec lai d'on sonper et d’une nuit à son auberge , puis donna l'dveil à son bon ami. A peine le couple s’ëtait-il déshabillé , que l’algnazil , le greffier , deux recora et moi, nous vînmes tomber dessus. Les amants prirent l’alarme ; l’alguazil exagéra le délit , et les fit habiller en toute hâte pour les mener en prison ; le Breton se mit à pleurer; ému de pitié , le greffier intervint , et à force de prières fit réduire la peine à cent réaux. Le Breton demanda des hauts-de -chausses de peau de buffle , qu’il avait mises sur une chaise au pied du lit , où il avait l’argent pour payer sa liberté ; mais les diausses ne se trouvèrent point , et ne pouvaient se trouver non plus. En effet , dès que j’étais entré dans l’appartement, il m’arriva aux narines une odeur de lard qui me consola singulièrement. Je cherchai le morceau avec l’odorat, et le trouvai dans un gousset des hauts-de-chausses ; j’y trouvai, dis-je , un gros morceau de jambon. Pour le tirer de là, et le savourer sans bruit , j’emportai les hauts-de-cbausses dans la rue, et là, je me bourrai de jambon tout à mon aise. Quand je revins à l’appartement, je trouvai que le Breton jetait les hauts cris, disant dans son langage adultère et bâtard , mais qu’on entendait pourtant , qu’on lui rendit ses chausses , où il avait cinquante escuti d’or en or. Le greffier s’imagina que la Colindrès ou les recors les lui avaient volés ; l’alguazil eut la même idée ; il les prit à part , mais personne ne convint de la chose , et tous se donnaient au diable. Voyant ce qui se passait , je retournai dans la rue ' pour chercher les hauts-de-chausses et les rapporter , car je me souciais fort peu de l’argent ; mais je ne trouvai rien : déjà quelque heureux passant les avait Digilized by Cooglc

Mtnoir BT ttMÂHtk: *99 emportés. Quand Talgtiazil rit que le Breton n'avait point d'argent pour payer son tour de passe-passe , il se désespérait , et il pensa tirer de l'hdtesse ce qui manquait au Breton. Il l'appela ; elle vint à demi nue, et quand elle entendit les cris et les plaintes du Breton , quand elle vit la Colindrès nue et éplorée , l'alguazil en colère , le greffier furieux , et les recors dévalisant tout ce qu'ils trouvaient dans la chambre , le jeu lui déplut. L'alguazil lui ordonna de s'habiller et de le suivre en prison , puisqu'elle recevait chez elle des hommes et des femmes de mauvaise vie. Alors ce fut bien antre chose; alors s'augmentèrent et les cris et la confusion, car l'hôtesse leur dit : « Seigneur alguazil et seigneur greffier, point de manigance avec moi , car j'entrevois la couture; point de farces et point de bravades , fermez la bouche , et allez avec Dieu. Sinon , par le signe de la croix , je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je tire au grand jour toute la kirielle de cette histoire. Oh ! je connais bien la dame Colindrès, et je sais qu'il y a plusieurs mois que le seigneur alguazil lui sert de couvercle ; qu'on ne m'en fasse pas dire davantage , mais qu'on rende l'argent à ce seigneur , et restons tous bons amis. Je suis une honnête femme, et j'ai un mari qui a ses lettres de noblesse avec leur pataraphe et leurs crochets de plomb. Dieu soit loué ; et je fais mon métier proprement , sans préjudice d'autrui , ni de moi-méme. J'ai mon tarif cloué de façon que tout le monde le voie , et pas de contes avec moi , car je sais, par Dieu , m'épousseter la poussière. Ah ! je suis bonne , vraiment , pour faire entrer des femmes avec mes hôtes ; ils ont la clef de leurs chambres , et je ne suis Dlyü: . by (

3oo OIALOCDB DBS CHIBNS pas un linge ' pour voir à travers sept nmraiUeS. * Mes maîtres furent bien ëtonnës d'entendre la harangue de l'hôtesse, et de voir comme die lisait couramment leur histoire ; mais pourtant , voyant aussi qu'ils n'avaient personne , si ce n'est elle , de qui tirer de l'argent , ils s'opiniâtraient à vouloir la mener en prison. Elle se plaignait au Ciel de l'abominable injustice qu'on lui disait , tandis que son mari était absent, et qu'elle était femme d'un si noble hidalgo ; le Breton mugissait pour ses cinquante escuti;les recors juraient Dieu qu'ils n'avaient pas vu ses hauts-de-chausses ; le greffier pressait tout bas l'alguazil de chercher dans les habits de la Colindrès, soupçonnant qu'elle avait les cinquante escuti, car c'était son usage de visiter les poches et les cachettes de ceux qui se laissaient prendre à ses appas \ mais elle disait que le Breton était ivre , et qu'au sujet de l'argent , il en avait menti. Enfin, tout était confusion , tapage , jurements , sans qu'il y eût moyen d'y mettre le holà, si au même instant ne fût entré dans la chambre le lieutenant de ïassistenie *, qui , venant visiter cette auberge , fut amené par les cris à l'endroit de la mêlée. U demanda la cause de ce vacarme ; l'hôtesse la lui conta par le menu. Elle lui dit qui était la nymphe Colindrès , laquelle s' était enfin vêtue ; elle révéla sa publique liaison avec l'aiguatil ; elle dévoila toutes ses ruses et ses façons de voler ; elle se disculpa elle-même , affirmant que jamais femme de mauvaise vie n'était entrée avec son consentement dans sa maison; elle ‘ Dn lyni. * Oo appelle ainsi le corrégidor de Séville. Digiiized by Google

6CIPI0H ET BEKCiNZl. 30I se canonisa comme une sainte et sou mari comme un bienheureux ; elle cna à une servante d'aller en courant chercher dans un coiTre les lettres de noblesse de son mari, pour que le seigneur lieutenant les vit, et qu'il reconnût que la femme d'un mari si honorable ne pouvait rien faire de mal, ajoutant que si elle faisait ce mëtier de tenir mabon garnie , c'était par nécessité , mais que Dieu savait combien elle en avait de peine , et si elle n'aimerait pas mieux avoir quelque revenu et du pain quotidien pour passer la vie , que de faire un tel métier. Ennuyé de son bavardage et de ses prétentions à la nobles, le lieutenant lui dit enfin : « Sœur loueuse de lits , je veux bien croire que votre mari a ses lettres de noblesse , puisque vous m'avouez qu'il est hidalgo aubergiste. — Et très-honorablement, répondit l'hôtesse. Quelle noblesse y a-t-il au monde , si pure qu'elle soit , qui n'ait quelque chose à redire?— Ce que je vous dis, sceur, reprit le lieutenant , c'est que vous vous habilliez , car vous allez me suivre en prison. » Cette nouvelle la fit jeter par terre ^ elle s'égratigna le visage , elle poussa des cris perçants ; mais , malgré cela , le lieutenant , sévère à l'excès , les mena tous en prison , à savoir : le Breton , la Colindrès et l'hôtesse. Je sus depuis que le Breton perdit ses cinquante escuti, et qu'il fut de plus condamné aux dépens. L'hôtesse en paya tout autant pour sa part. Quant à la Colindrès, on lui ouvrit la porte toute grande , et le jour môme qu'elle fut relâchée , elle pécha un marinier, qui paya pour le Breton, et par le même stratagème. Vob un peu , Scipion , quelle foule de résultats fâcheux naquirent de ma gourmandbe. Digitized by Google

se canonisa comme une sainte et son mari comme un bienheureux; elle cria à une servante d'aller en courant chercher dans un coffre les lettres de noblesse de son mari, pour que le seigneur lieutenant les vît, et qu'il reconnût que la femme d'un mari si honorable ne pouvait rien faire de mal, ajoutant que si elle faisait ce métier de tenir maison garnie, c'était par nécessité, mais que Dieu savait combien elle en avait de peine, et si elle n'aimerait pas mieux avoir quelque revenu et du pain quotidien pour passer la vie, que de faire un tel métier. Ennuyé de son bavardage et de ses prétentions à la noblesse, le lieutenant lui dit enfin : « Sœur loueuse de lits, je veux bien croire que votre mari a ses lettres de noblesse, puisque vous m'avouez qu'il est hidalgo aubergiste. — Et très-honorablement, répondit l'hôtesse. Quelle noblesse y a-t-il au monde, si pure qu'elle soit, qui n'ait quelque chose à redire? — Ce que je vous dis, sœur, reprit le lieutenant, c'est que vous vous habilliez, car vous allez me suivre en prison. » Cette nouvelle la fit jeter par terre; elle s'égratigna le visage, elle poussa des cris perçants; mais, malgré cela, le lieutenant, sévère à l'excès, les mena tous en prison, à savoir : le Breton, la Colindrès et l'hôtesse. Je sus depuis que le Breton perdit ses cinquante *escuti,* et qu'il fut de plus condamné aux dépens. L'hôtesse en paya tout autant pour sa part. Quant à la Colindrès, on lui ouvrit la porte toute grande, et le jour même qu'elle fut relâchée, elle pêcha un marinier, qui paya pour le Breton, et par le même stratagême. Vois un peu, Scipion, quelle foule de résultats fâcheux naquirent de ma gourmandise.

DIALOGCE DES CBDEHS 3oa ECIPIOH. Tu ferais mieux de dire de la coquinerie de ton maître. BEROlKlAt Eh bien! écoute, car il portait ses coups plus loin encore. Mais pourtant j'ai regret à mal parler de greffiers et d'alguazils. semoir. Pourquoi ? mal parler d'un n'est pas mal parler de tous. Il y a, certes, beaucoup de greffiers > honnêtes, fidèles , loyaux , aimant à rendre service sans préjudice d'autrui. Ce ne sont pas tous qui entretiennent les procès , qui avisent la partie adverse , qui prennent plus que leurs droits ; ce ne sont pas tous qui font enquête et information de la conduite des gens pour en dresser des procédures, qui s'entendent avec le juge pour mettre en œuvre le proverbe : « Fais-moi la barbe et je te ferai le toupet. >» Tous les alguazils non plus ne se mettent pas d'accord avec les vagabonds et les filous ; tous n'ont pas des maîtresses, comme celle de ton maître , pour leurs fourberies. Plusieurs sont nobles de nature et de noble caractère ; plusieurs ne sont ni brouillons, ni insolents, ni mal élevés, ni fripotu, comme ceux qui vont dans les auberges mesurer les épées des étrangers , et qui, s'ils les trouvent d'un cheveu plus longues que l'ordonnance ne le prescrit, ‘ EscriboMs, qui réttnisHnt les fooctioiu de greffiers et de notaires. Digitized by Google

SCIPION.

Tu ferais mieux de dire de la coquinerie de ton maître.

BERGANZA.

Eh bien! écoute, car il portait ses coups plus loin encore. Mais pourtant j'ai regret à mal parler de greffiers et d'alguazils.

SCIPION.

Pourquoi ? mal parler d'un n'est pas mal parler de tous. Il y a, certes, beaucoup de greffiers [1] honnêtes, fidèles, loyaux, aimant à rendre service sans préjudice d'autrui. Ce ne sont pas tous qui entretiennent les procès, qui avisent la partie adverse, qui prennent plus que leurs droits; ce ne sont pas tous qui font enquête et information de la conduite des gens pour en dresser des procédures, qui s'entendent avec le juge pour mettre en œuvre le proverbe : « Fais-moi la barbe et je te ferai le toupet. » Tous les alguazils non plus ne se mettent pas d'accord avec les vagabonds et les filous ; tous n'ont pas des maîtresses, comme celle de ton maître, pour leurs fourberies. Plusieurs sont nobles de nature et de noble caractère ; plusieurs ne sont ni brouillons, ni insolents, ni mal élevés, ni fripons, comme ceux qui vont dans les auberges mesurer les épées des étrangers, et qui, s'ils les trouvent d'un cheveu plus longues que l'ordonnance ne le prescrit,

[1] *Escribanos*, qui réunissent les fonctions de greffiers et de notaires.

ScmON ET BEfiGiHZi. 3o3 rainent ceax qui les portent *. Enfin, tous ne relâchent pas aussi bien qu'ils arrêtent , se faisant au besoin juges et avocats. SERGARZA. Mon maître visait plus haut , et suivait un autre chemin. H faisait le brave , et se piquait d'opérer de fameuses arrestations. Pour cela , il soutenait sa réputation de bravoure , sans péril de sa personne , mais aux dépens de sa bourse. Un jour, à la porte de Xerez , il attaqua lui seul six fameux rufiens , sans que je pusse en rien l'aider , parce que j'avais la gueule prise dans une muselière qu'il me mettait le jour et qu'il m'ôtait la nuit. Je restai stupéfait de voir son audace , sa résolution et sa dextérité. Il entrait et sortait à travers les six épées des bravaches , comme si elles eussent été des baguettes d'osier. C'était merveille que de voir avec quelle légèreté il attaquait, les coups qu'il portait d'estoc et de tadle, les revers, les parades , et l'œil au guet pour qu'on ne le prît point par derrière. Finalement, il resta dans mon opinion , et dans celle de tous ceux qui virentou connurent la bataille, pour un nouveau Rodomont, car il avait mené ses ennemis depuis la porte de Xerez jusqu'aux marches du collège de Maître Rodrigo, à plus de cent pas de là. H les laissa quand ils se furent enfermés , et revint cueillir les trophées du combat. C'étaient trois fourreaux qu'il alla aussitôt montrer au corrégidor, lequel, si je ne me trompe, était alors ‘ Dant le temps où Cerraatès écrivit cette nouvelle, un décret royal avait Gsé la longueur des épées , et prohibeit toutes celles qui dépuuieat b «orca. Digitized by Google

ruinent ceux qui les portent [1]. Enfin, tous ne relâchent pas aussi bien qu'ils arrêtent, se faisant au besoin juges et avocats.

BERGANZA.

Mon maître visait plus haut, et suivait un autre chemin. Il faisait le brave, et se piquait d'opérer de fameuses arrestations. Pour cela, il soutenait sa réputation de bravoure, sans péril de sa personne, mais aux dépens de sa bourse. Un jour, à la porte de Xerez, il attaqua lui seul six fameux rufiens, sans que je pusse en rien l'aider, parce que j'avais la gueule prise dans une muselière qu'il me mettait le jour et qu'il m'ôtait la nuit. Je restai stupéfait de voir son audace, sa résolution et sa dextérité. Il entrait et sortait à travers les six épées des bravaches, comme si elles eussent été des baguettes d'osier. C'était merveille que de voir avec quelle légèreté il attaquait, les coups qu'il portait d'estoc et de taille, les revers, les parades, et l'œil au guet pour qu'on ne le prît point par derrière. Finalement, il resta dans mon opinion, et dans celle de tous ceux qui virent ou connurent la bataille, pour un nouveau Rodomont, car il avait mené ses ennemis depuis la porte de Xerez jusqu'aux marches du collége de Maître Rodrigo, à plus de cent pas de là. Il les laissa quand ils se furent enfermés, et revint cueillir les trophées du combat. C'étaient trois fourreaux qu'il alla aussitôt montrer au corrégidor, lequel, si je ne me trompe, était alors

[1] Dans le temps où Cervantès écrivit cette nouvelle, un décret royal avait fixé la longueur des épées, et prohibait toutes celles qui dépassaient la *marca*.

VlkLOCVE DES CUIEKS 3o4 le licencié Samiiento de Valladarès , célèbre par la destruction de la Sauceda On regardait mon maître dans les rues où il passait, en le montrant au doigt, comme si l'on eÿjt dit : « Voilà le brave qui a osé combattre seul contre la fleur des crânes d'Andalousie. » U passa le reste du jour à se promener par la ville pour se laisser voir, et la nuit nous prit au faubourg de Triana , dans une rue près du moulin à poudre. Après avoir bien quélë , bien espionné, comme dit la chanson, si personne ne le voyait, il entra dans une maison, et moi derrière lui. Là, au milieu de la cour % nous ti'ouvâmes tous les crânes de la bataille , sans manteaux , sans épées , et tout déboutonnés. L'un d'eux , qui devait être l'hôte, tenait d'une main un grand pot de vin, et, de l'autre, un grand verre de cabaret, qui, rempli jusqu'aux bords d'un vin généreux et écumant , trinquait à toute la compagnie. A peine eurent-ils aperçu mon maître, qu'ils vinrent tous à lui les bras ouverts. Ils portèrent tous sa santé, et lui leur rendit raison à tous, car il était d'humeur affable, n'aimant fâcher personne pour peu de chose. Vouloir te conter à présentée qui se passa dans ce taudis, le souper qu'ils firent, les combats et les vols qui furent racontés, les dames dont ils s'attribuèrent la conquête, celles qu'ils maudirent et réprouvèrent, les louanges qu'ils se donnèrent les uns aux autres, les braves absents qui furent mentionnés, l'adresse aux armes dont ils firent preuve, se levant de table au milieu du souper pour exécuter , * La Sauiiaie, ancieoae promenade. * Le patio, cour intérieure des maisons de Sêvilie. Digitized by Google

SCiriON ET BERGAHZA. 3o5 en escrimant avec les mains , les bottes et parades dont il était question , les expressions exquises dont ils se servaient, et finalement IVliange figure de rhôte, auquel tous {Xirtaient respec' comme à leur seigneur et père , ce serait m'enfoncer dans un labyrinllie d'où je ne pourrais plus sortir à mon grc. Enfin, je demeurai bien convaincu que le maître de la maison , qu'on appelait Monipodio était receleur de larrons et de ruftens , et que la grande bataille livrée par mon maître avait été d'abord concertée avec eux. Us étaient convenus de battre en retraite et de laisser les fourreaux d'épées, que mon maître jiaya en bon argent comptant , avec tout ce que Monipodio dit que coûtait le souper, qui ne finit qu'au point du jour à la satisfaction générale. Pour dessert , on dénonça à mon maître un rufien étranger qui était venu, tout flambant neuf, s'établir dans la ville. Il était sans doute plus vaillant qu'eux, et, par jalousie, ils le dénoncèrent. Mon maître l'aiTéta la nuit suivante, nu et dans son lit; car, s'il eût été debout, je vis à sa mine qu'il ne se serait pas laissé prendre si docilement. Cette arrestation , qui vint après la bataille , augmenta singulièrement la renommée de mon poltron , car il l'était plus qu'un lièvre ; mais à force de collations et de verres devin, il soutenait sa réputation de brave. Tout ce (pi'il tirait du métier et de ses intelligences occultes s'en allait par le canal de la bravoure. Mais prends patience , et écoute maintenant une aventure qui lui arriva, sans que j'ôle ou que' j'ajoute un atome à la vérité. ' Voir h nouvelle de RinconiU el CorUtdiUn. it. :o
Digitized by Google

 Deux larrons volèrent à Antequera un fort bon cheval. Ils l'amenèrent à Séville , et , pour le vendre sans (langer, ils usèrent d'une ruse aussi ingénieuse, à mon avis , que raisonnable, lis allèrent descendre à deux différentes auberges, et l'un se présenta à la justice, exposant dans une requête que Pedro de Losada lui devait quatre cents réaux qu'il lui avait prêtés, ainsi que l'attestait un billet signé de son nom , dont il était porteur. Le lieutenant du corrégidor ordonna que ce Losada reconnût son billet , et que, dans ce cas, il fournît des gages, ou fût conduit en prison. Cette affaire fut remise à mon maître et au greffier son ami. Le voleur les conduisit à l'auberge de l'autre, qui reconnut aussitôt sa signature, avoua la dette, et offrit le cheval pour nantissement. Dès que mon maître l'eut vu , l'animal loi donna dans l'oeil , et il le marqua pour sien , si par hasard il était vendu. Le voleur convenant que l'échéance était passée , le cheval fut mis en vente et adjugé pour cinq cents réaux à un compère que mon maître avait placé là pour l'acheter. Le cheval valait une fois plus que le prix qu'on en avait donné -, mais comme l'avantage du vendeur était dans la célérité de la vente, il adjugea sa marchandise à la première enchère. L'un des voleurs toucha la créance qu'on ne lui devait point ; l'autre reçut la quittance dont il n'avait que faire , et mon maître resta avec le cheval , qui fut pire pour lui que celui de Seyano pour son maître'. Les voleurs levèrent pied .surle-champ , et au bout de deux jours , après avoir bien • Expression proverbiale aa temps de Cervantès , dont je n'ai pu découvrir l'origiBe. Digitized by Google

SCIPION ET beugan/.a. 3o7 rajusté et rapiécé les harnais delà bute, mon maître parut au milieu de la place San-Frnncisco, monté sur son cheval, plus fier et plus glorieux qu'un villageois en h^its des dimanches. On lui fil mille compliments du bon marché, chacun aifirmant que le cheval valait cent cinquante ducats comme un œuf un maravédi. Pour lui, pialTant et voltigeant, il représentait sa tragédie sur le théâtre de ladite place. Voilà qu'au milieu de ses tours et de ses caracolades arrivent deux hommes de bonne mine et de bel équipage. « Vive Dieu ! s'écrie l'un , c'est Pied-de-Fer, mon cheval , qu'on m'a volé , il y a quelques jours , à Antequera! — En vérité, répétèrent quatre domestiques qui l'accompagnaient ; c'est bien là Pied-deFer, le cheval qu'on a volé. » Mon maître resta tout interdit. Celui du cheval porta plainte; il fut admis à preuves , et il en fournit de si bonnes , que la sentence fut rendue en sa faveur, et que mon maître fut dépossédé. L'aventure se répandit, ainsi que l'adresse des voleurs qui avaient su faire vendre par l'intervention de la justice ce qu'ils avaient volé , et presque tout le monde se réjouissait de ce que la convoitise de mon maître eût fini par rompre Je sac '. Mais sa disgrâce ne s'arrêta point là. Cette même nuit, il alla faire la ronde avec le corrégidor luimême , auquel on avait donné l'avis que des voleurs se montraient dans le quartier de San-Julian. Au passage d'un carrefour , on vit un homme se sauver en courant ; aussitôt le corrégidor, me prenant par mou collier et m'excitant de la langue : « Au voleur, Ga' Allniioo an proverbe : La codicia rompe el saco. Digitized by Google

rajusté et rapiécé les harnais de la bête, mon maître parut au milieu de la place San-Francisco, monté sur son cheval, plus fier et plus glorieux qu'un villageois en habits des dimanches. On lui fit mille compliments du bon marché, chacun affirmant que le cheval valait cent cinquante ducats comme un œuf un maravédi. Pour lui, piaffant et voltigeant, il représentait sa tragédie sur le théâtre de ladite place. Voilà qu'au milieu de ses tours et de ses caracolades arrivent deux hommes de bonne mine et de bel équipage. « Vive Dieu! s'écrie l'un, c'est Pied-de-Fer, mon cheval, qu'on m'a volé, il y a quelques jours, à Antequera! — En vérité, répétèrent quatre domestiques qui l'accompagnaient; c'est bien là Pied-de-Fer, le cheval qu'on a volé. » Mon maître resta tout interdit. Celui du cheval porta plainte; il fut admis à preuves, et il en fournit de si bonnes, que la sentence fut rendue en sa faveur, et que mon maître fut dépossédé. L'aventure se répandit, ainsi que l'adresse des voleurs qui avaient su faire vendre par l'intervention de la justice ce qu'ils avaient volé, et presque tout le monde se réjouissait de ce que la convoitise de mon maître eût fini par rompre le sac [1]. Mais sa disgrâce ne s'arrêta point là. Cette même nuit, il alla faire la ronde avec le corrégidor lui-même, auquel on avait donné l'avis que des voleurs se montraient dans le quartier de San-Julian. Au passage d'un carrefour, on vit un homme se sauver en courant; aussitôt le corrégidor, me prenant par mon collier et m'excitant de la langue : « Au voleur, Ga-

[1] Allusion au proverbe : *La codicia rompe el saco.*

 vilan, me dit-il; cours sus, mon fils, au voleur! » Moi , qui étais fatigué des iniquités de l'algnazil , pour exécuter ce que m’ordonnait le seigneur corré{>idor, sans hésiter un moment , je m’élançai sur mon propre maître, et, quelque effort qu’il fit, je le jetai par terre tout de son long , et si l’on ne me l’eût ôté des dents, j'en aurais vengé plus de quatre. Enfin, l’on nous sépara , à son grand plaisir et à mon grand regret. Les recors voulaient me battre, et même me tuer à coups de bâton , ce qu’ils n’auraient pas manqué de faire si le corrégidor ne leur eût dit : « Que personne ne le touche ; le chien a fait ce que je lui avais 'commandé. » La malice fut comprise ; mais moi, sans prendre congé de personne, je me sauvai à travers champs par un trou de la muraille , et j’arrivai avant le jour à Mayrena , qui est un bourg à quatre lieues de Séville. Ma bonne étoile voulut que j'y trouvasse une compagnie de soldats, qui allaient, à ce que j’ouïs dire , s’embarquer à Carthagène. D y avait là quatre rufiens , des amis de mon maître , et le tambour en était un. Celui-là avait été recors , et c’était un grand bouffon , comme les tambours le sont d’habitude. Ils me reconnurent tous , et tous me parlèrent , me demandant des nouvelles de mon maître , comme si j’eusse pu leur répondre. Mais celui qui me fit le plus de caresses fut le tambour. Aussi me décidai-je à m’arranger avec lui, s’il y consentait, et à faire cette campagne, dût -il me mener en Italie ou en Flandre-, car il me semble, et tu dois être de même avis , que , malgré le proverbe : « Qui est bête en son pays sera bête à Madrid , » cependant rien ne donne de l’esprit aux gens Digitized by Google

vilan, me dit-il ; cours sus, mon fils, au voleur ! » Moi, qui étais fatigué des iniquités de l'alguazil, pour exécuter ce que m'ordonnait le seigneur corrégidor, sans hésiter un moment, je m'élançai sur mon propre maître, et, quelque effort qu'il fît, je le jetai par terre tout de son long, et si l'on ne me l'eût ôté des dents, j'en aurais vengé plus de quatre. Enfin, l'on nous sépara, à son grand plaisir et à mon grand regret. Les recors voulaient me battre, et même me tuer à coups de bâton, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire si le corrégidor ne leur eût dit : « Que personne ne le touche ; le chien a fait ce que je lui avais commandé. » La malice fut comprise ; mais moi, sans prendre congé de personne, je me sauvai à travers champs par un trou de la muraille, et j'arrivai avant le jour à Mayrena, qui est un bourg à quatre lieues de Séville. Ma bonne étoile voulut que j'y trouvasse une compagnie de soldats, qui allaient, à ce que j'ouïs dire, s'embarquer à Carthagène. Il y avait là quatre rufiens, des amis de mon maître, et le tambour en était un. Celui-là avait été recors, et c'était un grand bouffon, comme les tambours le sont d'habitude. Ils me reconnurent tous, et tous me parlèrent, me demandant des nouvelles de mon maître, comme si j'eusse pu leur répondre. Mais celui qui me fit le plus de caresses fut le tambour. Aussi me décidai-je à m'arranger avec lui, s'il y consentait, et à faire cette campagne, dût-il me mener en Italie ou en Flandre ; car il me semble, et tu dois être de même avis, que, malgré le proverbe : « Qui est bête en son pays sera bête à Madrid, » cependant rien ne donne de l'esprit aux gens

SCIPION ET BEncAS7.A. 3o() comme courir le monde , et faire toutes sortes de connaissances. SCIPION. Cela est si vrai , que je me rappelle avoir entendu dire à un maître que j*eus, homme de forte tête , que le fameux Grec nommé Ulysse eut un grand renom de sagesse seulement pour avoir parcouru beaucoup de pays, et vu beaucoup de gens et de nations. J'approuve donc ton dessein de t'en aller où te mèneraient ces soldats. BERGANZA. Le cas est que, pour mieux faire ses parades et ses bouffonneries , le tambour se mit à m'apprendre à danser au son de la caisse , et à faire mille autres singeries, impossibles vraiment d'être apprises par un antre chien que moi, comme tu le verras quand je te les conterai. Pour arriver au lieu de destination , l'on avançait fort lentement ; il n'y avait point de commissaire qui nous tint en bride; le capitaine était jeune, mais fort bon gentilhomme et fort bon chrétien ; l'enseigne n'avait quitté que depuis peu de mois Madrid et la salle des pages ; le sergent était retors et madré , et, de plus, grand conducteur de compagnies du lieu où on les lève à celui où elles s'embarquent. Quant à la compagnie, elle était pleine de fanfarons et de gens de mauvaise vie, lesquels commettaient, dans les lieux où nous passions, des insolences et des excès qui faisaient maudire tel (pii eu était fort innocent. C'est le malheur d'un bon prince d'être accusé par ses sujets pour la taule 'de ses sujets, parce cpic les Digitized by Google

comme courir le monde, et faire toutes sortes de connaissances.

SCIPION.

Cela est si vrai, que je me rappelle avoir entendu dire à un maître que j'eus, homme de forte tête, que le fameux Grec nommé Ulysse eut un grand renom de sagesse seulement pour avoir parcouru beaucoup de pays, et vu beaucoup de gens et de nations. J'approuve donc ton dessein de t'en aller où te mèneraient ces soldats.

BERGANZA.

Le cas est que, pour mieux faire ses parades et ses bouffonneries, le tambour se mit à m'apprendre à danser au son de la caisse, et à faire mille autres singeries, impossibles vraiment d'être apprises par un autre chien que moi, comme tu le verras quand je te les conterai. Pour arriver au lieu de destination, l'on avançait fort lentement; il n'y avait point de commissaire qui nous tînt en bride; le capitaine était jeune, mais fort bon gentilhomme et fort bon chrétien; l'enseigne n'avait quitté que depuis peu de mois Madrid et la salle des pages; le sergent était retors et madré, et, de plus, grand conducteur de compagnies du lieu où on les lève à celui où elles s'embarquent. Quant à la compagnie, elle était pleine de fanfarons et de gens de mauvaise vie, lesquels commettaient, dans les lieux où nous passions, des insolences et des excès qui faisaient maudire tel qui en était fort innocent. C'est le malheur d'un bon prince d'être accusé par ses sujets pour la faute de ses sujets, parce que les

 uns sont les bourreaux des autres , sans que le seigneur y soit pour rien. Il a beau le vouloir et l'essayer, il ne peut remédier à ces maux , car les choses de la guerre Iraînenl presque toujours après elles la soulfrauce et les dissensions. Finalement, en moins de quinze jours, grâce à mes dispositions heureuses et au zèle de celui que j'avais pris pour patron , je sus sauter pour le roi de France , et ne pas sauter pour la mauvaise cabaretière. Il m’apprit aussi à faire des courbettes, comme un cheval napolitain, et à tourner en rond , comme une mule de manivelle , ainsi que d'autres choses telles, que si je n'eusse pas eu soin de ne pas m’offrir moi-méme à les montrer, j’aurais fait douter si ce n’était pas quelque démon sous la figure d’un chien qui les exécutait. Mon maître me donna pour nom le chien savant, et à peine étionsnous arrivés k l'élapeque, se mettant à battre du tambour, il courait le pays en annonçant que toutes les personnes qui voudraient venir voir les tours et les talents merveilleux du chien savant les verraient dans telle maison ou dans tel hôpital , moyennant quatre ou huit maravédis, selon que le pays était petit ou grand. Avec ces éloges et ces vanteries, il ne restait personne au pays qui ne vînt me voir, et personne ne s’en allait sans être étonné et ravi de m’avoir vu. Mon maître faisait parade du grand profit qu’il retirait , et traitait ses camarades comme des rois. La convoitise et la jalousie éveillèrent chez les mauvais sujets de la compagnie l’envie de me voler. Ils en cherchaient l’occasion , car cette façon de gagner sa vie sans rien faire a beaucoup d'amateurs trèsfriands. C’est pour cela que l’on voit en Espagne tant Digitized by Google

SanOH BT XBBOAJIZB. 3ii de gens montrer les marionnettes ou expliquer des images , et tant d'autres qui vendent des épingles on des couplets. Tout leur fonds , s'ils le vendaient k la fois, ne leur donnerait pas de quoi vivre un jour ; et pourtant les uns et les autres ne quittent pas la guinguette et le cabaret de tonte l'année. Ce qui me fait croire que c'est d'une autre source que de leurs métiers (|ue sort le courant de leurs débauches. Tous ces gens sont une race vagabonde, inutile, propre à rien , buvant le vin comme des éponges et mangeant le pain comme des charançons. SCIPIOK. Assez, Berganza, ne retombons point dans les fautes passées. Continue, car la nuit s'en va, et je ne voudrais pas qu'au lever du soleil nous restassions à l'ombre du silence. BEKGiHZà. Garde-le toi-roéme, et écoute. Comme c'est chose &cile de perfectionner une invention déjà faite, mon maître , voyant à quel point je savais imiter le coursier napolitain , me fît une chabraque de cuir doré et une petite selle qu'il m'ajusta sur les épaules. Il y plaça une légère poupée représentant un homme avec une petite lance à courir la bague , et il m'apprit à enlever une bague qu'il plaçait entre deux bâtons fîchés en terre. Le jour que je devais faire cet exercice , il «mnoncait «|ue ce jonr-là le chien savant courrait la bague et ferait d'autres galanteries nouvelles et inconnues, que je tirais, en effet, de mon sac aux inventions, pour ne point faire mentir mon maître.
Nous Digitized by Google

UlALOr.VK DES CBIEKS Jlï arrivâmes ainsi , par étapes , à Monlilla , ville du célèbre et pieux manjuis de Priego, seigneur de la maison d'Aguilar et de Montilla. Mon maître fut logé , sur sa demande, dans un hôpital. U fit aussitôt la publication accoutumée, et, comme la renommée avait déjà répandu le bruit des talents et des tours d’adresse du chien savant , en moins d’une heure la cour se remplit do monde. Voyant que la récolte serait abondante, mon maître se réjouit, et se montra ce jour-Ià facétieux à l’exccs. La fête commençait toujours par les sauts que je faisais dans un cerceau de tamis, qui semblait un cercle de cuve. Il me faisait, en forme d’exorcisme , les questions ordinaires , et quand il baissait une baguette d’osier qu’il portait à la main , c'était signe qu’il fallait sauter; quand il la tenait haute, qu’il fallait rester tranquille. La première adjuration qu’il m’adressa ce jour-là , mémorable entre tous ceux de ma vie , fut celle-ci : n Allons , Gavilan , mon ami , saute pour ce vieillard vert-galant que tu connais , qui se fait mariner la barbe ; et , si tu ne veux pas , saute pour la magnificence et le pompeux maintien de Dona Pimpinela de Plaphagonie , qui fut compagne de la Galicienne, servante à Valdeastillas. L’adjuration ne te plaît pas, mon fils Gavilan? Eh bien, saute pour le bachelier Pasillas , qui signe licencié , sans avoir reçu le moindre degré. Oh ! que tu es paresseux! Pourquoi ne sautes-tu pas? Mais voilà que je comprends fort bien tes malices. Maintenant , saute pour le vin d’Esqnivias ' , aussi fameux que celui de Ciudad-Real , de San-Martin et de Riva* P»Ts de la femme de Cervantè». Digilized by Google

arrivâmes ainsi, par étapes, à Montilla, ville du célèbre et pieux marquis de Priego, seigneur de la maison d'Aguilar et de Montilla. Mon maître fut logé, sur sa demande, dans un hôpital. Il fit aussitôt la publication accoutumée, et, comme la renommée avait déjà répandu le bruit des talents et des tours d'adresse du chien savant, en moins d'une heure la cour se remplit de monde. Voyant que la récolte serait abondante, mon maître se réjouit, et se montra ce jour-là facétieux à l'excès. La fête commençait toujours par les sauts que je faisais dans un cerceau de tamis, qui semblait un cercle de cuve. Il me faisait, en forme d'exorcisme, les questions ordinaires, et quand il baissait une baguette d'osier qu'il portait à la main, c'était signe qu'il fallait sauter; quand il la tenait haute, qu'il fallait rester tranquille. La première adjuration qu'il m'adressa ce jour-là, mémorable entre tous ceux de ma vie, fut celle-ci : « Allons, Gavilan, mon ami, saute pour ce vieillard vert-galant que tu connais, qui se fait mariner la barbe; et, si tu ne veux pas, saute pour la magnificence et le pompeux maintien de Doña Pimpinela de Plaphagonie, qui fut compagne de la Galicienne, servante à Valdeastillas. L'adjuration ne te plaît pas, mon fils Gavilan? Eh bien, saute pour le bachelier Pasillas, qui signe licencié, sans avoir reçu le moindre degré. Oh! que tu es paresseux! Pourquoi ne sautes-tu pas? Mais voilà que je comprends fort bien tes malices. Maintenant, saute pour le vin d'Esquivias [1], aussi fameux que celui de Ciudad-Real, de San-Martin et de Riva-

[1] Pays de la femme de Cervantès.

sr.IPIOV FT BERGAKr.A. 3i3 davia. » Il baissa la baguette , je sautai , et pris note des méchancetés qu'il avait dites. Alors , se tournant vers le public, il s'écria d'une voix haute : « N'alleF. pas penser, ô sénat valeureux , que la science de ce chien soit une chose pour rire. Vingt-quatre tours je lui ai appris, tels que pour le moindre d'entre eux volerait un épervier ' ; je veux dire que , pour le moindre, on ferait trente lieues de chemin. Il sait danser la sarabande et la chaconne mieux que celle qui les a inventées 5 il avale une pinte de vin, sans en laisser une gontte; il entonne un sol, fa, mi, ré, tout aussi bien qu'un sacristain. Toutes ces choses et beaucoup d'autres qui me restent^ dire, vos grâces auront le temps de les voir pendant le peu de jours que passera ici la compagnie; quant à présent , que notre savant fasse encore un saut , et nous entrerons dans le gros de l'affaire. » En parlant ainsi , il tint en suspens l'auditoire, qu'il avait appelé sénat , et alluma chez les spectateurs le désir de voir jusqu'au bout tout ce que je savais. Mon maître alors se tournant vers moi : « Tournez-vous , mon fils Gavilan , me dit-il , et avec agilité et gentillesse défaites les sauts que vous avez faits ; mais il faut que ce soit en l'honneur et .à la dévotion de la fameuse sorcière qu'il y eut , dit-on , dans ce pays. » A peine eut-il prononcé ces mots que la directrice de l'hûpital , qui était une vieille d'au moins soixante ans, éleva la voix et s'écria : « Maraud , charlatan , fils de coquine , il n'y a point ici de sorcière. Si tu dis cela pour la Camacha , elle a déjà payé son péché , et Dieu * Un gavilan •, jeu de mots sur le oom da chien. Digiiized by Google

davia. » Il baissa la baguette, je sautai, et pris note des méchancetés qu'il avait dites. Alors, se tournant vers le public, il s'écria d'une voix haute : « N'allez pas penser, ô sénat valeureux, que la science de ce chien soit une chose pour rire. Vingt-quatre tours je lui ai appris, tels que pour le moindre d'entre eux volerait un épervier [1]; je veux dire que, pour le moindre, on ferait trente lieues de chemin. Il sait danser la sarabande et la chaconne mieux que celle qui les a inventées; il avale une pinte de vin, sans en laisser une goutte; il entonne un *sol, fa, mi, ré,* tout aussi bien qu'un sacristain. Toutes ces choses et beaucoup d'autres qui me restent à dire, vos grâces auront le temps de les voir pendant le peu de jours que passera ici la compagnie; quant à présent, que notre savant fasse encore un saut, et nous entrerons dans le gros de l'affaire. »

En parlant ainsi, il tint en suspens l'auditoire, qu'il avait appelé sénat, et alluma chez les spectateurs le désir de voir jusqu'au bout tout ce que je savais. Mon maître alors se tournant vers moi : « Tournez-vous, mon fils Gavilan, me dit-il, et avec agilité et gentillesse défaites les sauts que vous avez faits; mais il faut que ce soit en l'honneur et à la dévotion de la fameuse sorcière qu'il y eut, dit-on, dans ce pays. » A peine eut-il prononcé ces mots que la directrice de l'hôpital, qui était une vieille d'au moins soixante ans, éleva la voix et s'écria : « Maraud, charlatan, fils de coquine, il n'y a point ici de sorcière. Si tu dis cela pour la Camacha, elle a déjà payé son péché, et Dieu

[1] Un *gavilan*; jeu de mots sur le nom du chien.

puiocim DU cBns* 3i4 sait où die est. Si tu le dis pour moi , méchant bouffon, je ne suis pas sorcière , et ne l'ai pas été de toute ma vie ; et si j'ai eu la réputation de l'étre , grâce à de iàux témoins, et grâce au bon plaisir d'un juge étourdi et mal informé , tout le monde sait la vie que je mène maintenant en pénitence , non des sorcelleries que je n'ai pas faites, mais de bien d'autres péchés que j'ai commis comme pécheresse. Ainsi donc, mauvais plaisant et mauvais tambourineur, sortez vite de rhôpital ; sinon , je jure Dieu que je vous ferai sortir plus vite qu'au pas. » Cela dit , la vieille commença à jeter des cris ri perçants , â accabler mon maître d'une telle grêle d'injures , qu'il resta tout confus et tout effrayé. Finalement , elle ne permit pas que la représentation allât plus loin. Mon maître ne fut pas très-iâché de la scène et de la défense, car il garda l'argent en poche , et remit à un autre jour, dans un antre hôpital , ce qui restait à faire dans celui-ci. Les gens s'en allèrent, maudissant la vieille , ajoutant au nom de sorcière celui de cousine du diable , et au nom de vieille celui de barbue. Cependant , nous demeurâmes cette nuit dans l'hôpital , et la vieille, m'ayant rencontré seul dans la cour d'entrée , me dit avec douceur : « Elsl-ce toi , mon fils Montiel? est-ce toi, par hasard , mon fils ? » Je levai la tête , et me mis à l'examiner. Voyant cela , elle s'en vint à moi , les larmes aux yeux , me jeta les bras autour du cou, et si je l'eusse laissée faire, elle me baisait sur la bouche; mais le dégoût me prit , et je me détournai. SCIPIOH. Tu as bien fait ; car ce n'est pas un plaisir. Digitized by Google

sait où elle est. Si tu le dis pour moi, méchant bouffon, je ne suis pas sorcière, et ne l'ai pas été de toute ma vie; et si j'ai eu la réputation de l'être, grâce à de faux témoins, et grâce au bon plaisir d'un juge étourdi et mal informé, tout le monde sait la vie que je mène maintenant en pénitence, non des sorcelleries que je n'ai pas faites, mais de bien d'autres péchés que j'ai commis comme pécheresse. Ainsi donc, mauvais plaisant et mauvais tambourineur, sortez vite de l'hôpital; sinon, je jure Dieu que je vous ferai sortir plus vite qu'au pas. » Cela dit, la vieille commença à jeter des cris si perçants, à accabler mon maître d'une telle grêle d'injures, qu'il resta tout confus et tout effrayé. Finalement, elle ne permit pas que la représentation allât plus loin. Mon maître ne fut pas très-fâché de la scène et de la défense, car il garda l'argent en poche, et remit à un autre jour, dans un autre hôpital, ce qui restait à faire dans celui-ci. Les gens s'en allèrent, maudissant la vieille, ajoutant au nom de sorcière celui de cousine du diable, et au nom de vieille celui de barbue. Cependant, nous demeurâmes cette nuit dans l'hôpital, et la vieille, m'ayant rencontré seul dans la cour d'entrée, me dit avec douceur : « Est-ce toi, mon fils Montiel? est-ce toi, par hasard, mon fils? » Je levai la tête, et me mis à l'examiner. Voyant cela, elle s'en vint à moi, les larmes aux yeux, me jeta les bras autour du cou, et si je l'eusse laissée faire, elle me baisait sur la bouche; mais le dégoût me prit, et je me détournai.

SCIPION.

Tu as bien fait; car ce n'est pas un plaisir,

•UTion KT sergauza. 3i5 c’est un supplice de baiser une vieille, ou d’en être baisé. BEBCAHZA. Ce que je vais te conter , j’aurais dû te le dire an commencement de mon récit ; nous aurions évité, de cette manière, l’étonnement que nous avons éprouvé en nous trouvant doués de la parole ; car il Faut que tu saches que la vieille me dit : a Mon fils Montiel , viens derrière moi, tu apprendras où est ma chambre, et fais en sorte que nous nous trouvions cette nuit en tête è tête; pour cela, je laisserai la porte ouverte , et sache que j’ai beaucoup de choses à te dire, tant sur ta vie que pour ton profil. » Je baissai la tête , en si' gne d'obéissance , ce qui la confirma tout à lait , comme elle me l’avoua depuis , dans la croyance que j’étais bien le chien Montiel qu’elle cherchait. Je restai tout interdit , en attendant que la nuit vint , pour voir où aboutirait ce mystère ou prodige qui faisait que la vieille m’avait parlé ; et comme déjà je l'avais entendu nommer sorcière, j’attendais de sa vue et de son entretien des choses merveilleuses. Enfin le moment arriva de me rencontrer avec elle dans sa chambre , qui était étroite , basse , obscure , éclairée seulement par une petite lampe de terre. La vieille en attisa la mèche, s’assit sur un coffret, me prit auprès d’elle, et, sans me dire un mot, m’embrassa de nouveau , et moi j’eus soin de nouveau qu’elle ne me baisât point. Les premiers mots qu’elle m’adressa furent ceux-ci : « J’avais toujours espéré en la bonté du Ciel qu’avant que ces yeux se fermassent, je te verrais , mon fils ; et , maintenant que je t’ai vu , que la Digitized by Google

c'est un supplice de baiser une vieille, ou d'en être baisé.

BERGANZA.

Ce que je vais te conter, j'aurais dû te le dire au commencement de mon récit ; nous aurions évité, de cette manière, l'étonnement que nous avons éprouvé en nous trouvant doués de la parole ; car il faut que tu saches que la vieille me dit : « Mon fils Montiel, viens derrière moi, tu apprendras où est ma chambre, et fais en sorte que nous nous trouvions cette nuit en tête à tête ; pour cela, je laisserai la porte ouverte, et sache que j'ai beaucoup de choses à te dire, tant sur ta vie que pour ton profit. » Je baissai la tête, en signe d'obéissance, ce qui la confirma tout à fait, comme elle me l'avoua depuis, dans la croyance que j'étais bien le chien Montiel qu'elle cherchait. Je restai tout interdit, en attendant que la nuit vînt, pour voir où aboutirait ce mystère ou prodige qui faisait que la vieille m'avait parlé ; et comme déjà je l'avais entendu nommer sorcière, j'attendais de sa vue et de son entretien des choses merveilleuses. Enfin le moment arriva de me rencontrer avec elle dans sa chambre, qui était étroite, basse, obscure, éclairée seulement par une petite lampe de terre. La vieille en attisa la mèche, s'assit sur un coffret, me prit auprès d'elle, et, sans me dire un mot, m'embrassa de nouveau, et moi j'eus soin de nouveau qu'elle ne me baisât point. Les premiers mots qu'elle m'adressa furent ceux-ci : « J'avais toujours espéré en la bonté du Ciel qu'avant que ces yeux se fermassent, je te verrais, mon fils ; et, maintenant que je t'ai vu, que la

 mort vienne et m’emporte de cette pesante vie. Il faut que tu saches, mon fils, que dans cette ville a vëcu la plus fameuse sorcière qu’il y eût jamais au monde; on l’appelait la Camacha de Montilla. Elle fut si supérieure en son métier , que les Érychtée , les Circé , les Médée , de qui sont remplis les livres d’histoire, à ce que j’ai ouï dire, n’approchèrent point d’elle. Elle formait des nuages, quand elle le voulait , pour en couvrir la face du soleil ; et dès qu’elle en prenait l’envie, le ciel le plus sombre redevenait serein. En un instant, elle amenait les hommes de lointaines régions ; elle réparait merveilleusement la faute des jeunes filles qui avaient mis quelque négligence à garder leur pureté; elle couvrait les actions des veuves de manière qu’elles pussent être honnêtement déshonnêtes : elle démariait les femmes mariées , et mariait celles qu’il lui plaisait de pourvoir ; en décembre , elle avait des roses fraîches dans son jardin ; en janvier, elle faisait la moisson; faire venir du cresson dans un pétrin était un jeu pour elle , aussi bien que de montrer dans un miroir, ou sur l’ongle d’un enfant nouve.iu-né, les vivants et les morts qu’on lui demandait de montrer. Elle eut la réputation de convertir les hommes en animaux , cl l’on dit même qu’elle se servit, six années durant, d’un sacristain sous la forme d’un ;lne, en toute réalité, chose telle, que je n’ai jamais pu comprendre comment elle se fait. Effectivement, (|uant aux antiques magiciennes qui convertissaient, dit-on , les hommes en bêtes, ceux qui en savent le plus long disent que ce n’était pas autre chose , sinon que , par leur grande beauté et leurs tendres caresses, elles attiraient les hommes et se faiDigitized by Cooglf

 fiaient aimer d’eux ; puis quelles les assujettissaient à ce point que, se servant d’eux en tout ce qui leur plaisait , ils finissaient par sembler de vraies bétes. Mais en toi , mon fils , l’expérience me démontre le contraire j car je sais que tu es une personne raisonnable , et je te vois sous la forme d’un chien , à moins que cela ne se fasse par cette science qu’on appelle tro~ pelia, qui fait voir une chose pour une autre. Quoi qu’il en soit, ce qui m’afflige, c’est que ni moi , ni ta mère , qui avons été disciples de la bonne Camacha , nous n’avons jamais pu parvenir à en savoir autant qu’elle -, non par manque d’esprit , d’habileté ou de courage , car nous en avions plus qu’il n’en fallait , mais parce qu’elle avait encore plus de malice ; elle ne voulut jamais nous enseigner les grandes choses , qu'elle réservait pour elle seule. Ta mère , mon ffls , s’appelait la Montiela ; après la Camacha , ce fut la plus fameuse. Moi , je m’appelle la Canizarès , si ce n’est aussi savante que les deux autres , au moins ayant aussi bonne envie d’apprendre qu’aucune d’elles. Il est vrai que , pour le courage qu’avait ta mère de faire un cerne , d’y entrer , æI de s’y enfermer avec une légion de diables , la Camacha ellemême ne la surpassait point. J’ai toujours été un peu poltronne , et je me contentais d’en conjurer une demi-légion. Mais, soit dit sans les offenser , quant à confectionner les onctions avec lesquelles nous nous oignons , nous autres sorcières , je ne le cédais à aucune des deux , et ne le cède k aucune de celles qui suivent aujourd’hui nos règles. Sache, mon fils, qu’ayant vu et voyant que ma vie, qui court sur les ailes du temps, va bientôt finir, j’ai voulu laisser tous Digiiized by Google

saient aimer d'eux ; puis qu'elles les assujettissaient à ce point que, se servant d'eux en tout ce qui leur plaisait, ils finissaient par sembler de vraies bêtes. Mais en toi, mon fils, l'expérience me démontre le contraire ; car je sais que tu es une personne raisonnable, et je te vois sous la forme d'un chien, à moins que cela ne se fasse par cette science qu'on appelle *tropelia*, qui fait voir une chose pour une autre. Quoi qu'il en soit, ce qui m'afflige, c'est que ni moi, ni ta mère, qui avons été disciples de la bonne Camacha, nous n'avons jamais pu parvenir à en savoir autant qu'elle ; non par manque d'esprit, d'habileté ou de courage, car nous en avions plus qu'il n'en fallait, mais parce qu'elle avait encore plus de malice ; elle ne voulut jamais nous enseigner les grandes choses, qu'elle réservait pour elle seule. Ta mère, mon fils, s'appelait la Montiela ; après la Camacha, ce fut la plus fameuse. Moi, je m'appelle la Cañizarès, si ce n'est aussi savante que les deux autres, au moins ayant aussi bonne envie d'apprendre qu'aucune d'elles. Il est vrai que, pour le courage qu'avait ta mère de faire un cerne, d'y entrer, et de s'y enfermer avec une légion de diables, la Camacha elle-même ne la surpassait point. J'ai toujours été un peu poltronne, et je me contentais d'en conjurer une demi-légion. Mais, soit dit sans les offenser, quant à confectionner les onctions avec lesquelles nous nous oignons, nous autres sorcières, je ne le cédais à aucune des deux, et ne le cède à aucune de celles qui suivent aujourd'hui nos règles. Sache, mon fils, qu'ayant vu et voyant que ma vie, qui court sur les ailes du temps, va bientôt finir, j'ai voulu laisser tous

3i8 miLOGOE DES CHIENS les viœs de la magie , où j'étais ensevelie depuis longues années ; il ne m'est resté que la curiosité d'être sorcière vice bien ditlicile à abandonner. Ta mère a fait de même ; elle s'est corrigée de bien des vices ; elle a fait beaucoup de bonnes œuvi-es en cette vie ; mais à la fin elle est morte sorcière. Et ce n'est d'aucune maladie qu'elle est morte , mais du chagrin que lui a causé la Camacha , sa maîtresse, qui lui portait envie de ce qu'elle allait bientôt en savoir aussi long qu'elle , ou pour quelque autre querelle de jalousie dont je n'ai jamais pu vérifier le motif. Ta mère étant enceinte, et l'heure de l'accouchement étant venue , ce fut la Camacha qui fut sa sage-femme ; elle reçut dans ses bras ce que ta mère mit au monde , et lui montra qu'elle était accouchée de deux petits chiens. Dès qu'elle les vit : « Voici une action noire , s'écria-t-elle; voici un tour infüme. Mais sois tranquille, sœur Montiela, je suis ton amie, et je cacherai cet accouchement. Occupe-toi de te guérir, et sois assurée que ce malheur restera enseveli dans le silence. N'aie aucun souci de l'événement , car je n'ignore pas , tu le sais, qu« depuis bien longtemps tu n'as de relations qu'avec Rodriguez, le crocheteur , ton bon ami. Ainsi donc cet accouchement de chiens doit venir d'ailleurs, et renferme quelque mystère. » « Nous restâmes fort étonnées, ta mère et moi , car je me trouvai présente à toute l'étrange aventure. La Camacha s'en fut , emportant les deux petits chiens ; ' Nom n'avooi qu'on mot en franeaii pour rendre heehieera, sorcière tainot des sortilèges , et bruja , sorcière allant an sabat. C'est de cette dernière espèce qu'il est ici qneslion. Digiiized by Google

les vices de la magie, où j'étais ensevelie depuis longues années ; il ne m'est resté que la curiosité d'être sorcière [1], vice bien difficile à abandonner. Ta mère a fait de même ; elle s'est corrigée de bien des vices ; elle a fait beaucoup de bonnes œuvres en cette vie ; mais à la fin elle est morte sorcière. Et ce n'est d'aucune maladie qu'elle est morte, mais du chagrin que lui a causé la Camacha, sa maîtresse, qui lui portait envie de ce qu'elle allait bientôt en savoir aussi long qu'elle, ou pour quelque autre querelle de jalousie dont je n'ai jamais pu vérifier le motif. Ta mère étant enceinte, et l'heure de l'accouchement étant venue, ce fut la Camacha qui fut sa sage-femme ; elle reçut dans ses bras ce que ta mère mit au monde, et lui montra qu'elle était accouchée de deux petits chiens. Dès qu'elle les vit : « Voici une action noire, s'écria-t-elle ; voici un tour infâme. Mais sois tranquille, sœur Montiela, je suis ton amie, et je cacherai cet accouchement. Occupe-toi de te guérir, et sois assurée que ce malheur restera enseveli dans le silence. N'aie aucun souci de l'événement, car je n'ignore pas, tu le sais, que depuis bien longtemps tu n'as de relations qu'avec Rodriguez, le crocheteur, ton bon ami. Ainsi donc cet accouchement de chiens doit venir d'ailleurs, et renferme quelque mystère. »

« Nous restâmes fort étonnées, ta mère et moi, car je me trouvai présente à toute l'étrange aventure. La Camacha s'en fut, emportant les deux petits chiens ;

[1] Nous n'avons qu'un mot en français pour rendre *hechicera*, sorcière faisant des sortiléges, et *bruja*, sorcière allant au sabat. C'est de cette dernière espèce qu'il est ici question.

8CIPI0M BT BBBeiHZir Sig moi, je restai pour donner mes soins i ta mère, qui ne pouvait croire ce qui lui était arrivé. Quand la Ca> macba se vil près de mourir , et qu'elle fut à sa der> nière heure , elle appela ta mère , et lui dit qu'elle avait changé ses enfants en chiens, à cause de certain motif de fAcherie qu'elle lui avait donné ; mais qu'elle ne s'en mît point en peine , et qu'ils reviendraient à leur être véritable quand ils y penseraient le moins ■, que cependant cela ne pourrait être avant qu'ils eussent vu de leurs propres yeux ce qui suit : « Ils recouvreront leur forme véritable quand ils verront , dans un rapide changement , abattre les superbes élevés et relever les humbles abattus , par une main assez puissante pour le faire. » « Voilà ce que dit 4 ta mère la Camacha au moment de sa mort. Ta mère mit cela par écrit , et l'apprit par coeur. Moi , je le gravai aussi dans ma mémoire , pour le cas où le temps viendrait de pouvoir le dire à quelqu'un de vous deux. Et afin de pouvoir vous connaître, j'appelle par le nom de ta mère tous les chiens que je vois de ta couleur, non que je pense que les chiens doivent savoir ce nom, mais pour voir s'ils répondraient , étant appelés d'un nom si dilTérent de celui des autres chiens. Ce soir, voyant que tu faisais tant de choses , et qu'on t'appelait le chien savant, voyant aussi que tu avais levé la tête quand je t'appelais dans la cour, je me suis imaginé que tu es le fils de la Montiela , et c'est avec un grand plaisir que je t'instruis de tes aventures et de la façon dont tu recouvreras ta forme première. Cette façon , je voudrais bien qu'elle fût aussi facile que celle dont parle Apulée dans P Ane d'or, et qui consistait seuleDigitized by Google

moi, je restai pour donner mes soins à ta mère, qui ne pouvait croire ce qui lui était arrivé. Quand la Camacha se vit près de mourir, et qu'elle fut à sa dernière heure, elle appela ta mère, et lui dit qu'elle avait changé ses enfants en chiens, à cause de certain motif de fâcherie qu'elle lui avait donné ; mais qu'elle ne s'en mît point en peine, et qu'ils reviendraient à leur être véritable quand ils y penseraient le moins ; que cependant cela ne pourrait être avant qu'ils eussent vu de leurs propres yeux ce qui suit :

« Ils recouvreront leur forme véritable quand ils verront, dans un rapide changement, abattre les superbes élevés et relever les humbles abattus, par une main assez puissante pour le faire. »

« Voilà ce que dit à ta mère la Camacha au moment de sa mort. Ta mère mit cela par écrit, et l'apprit par cœur. Moi, je le gravai aussi dans ma mémoire, pour le cas où le temps viendrait de pouvoir le dire à quelqu'un de vous deux. Et afin de pouvoir vous connaître, j'appelle par le nom de ta mère tous les chiens que je vois de ta couleur, non que je pense que les chiens doivent savoir ce nom, mais pour voir s'ils répondraient, étant appelés d'un nom si différent de celui des autres chiens. Ce soir, voyant que tu faisais tant de choses, et qu'on t'appelait le chien savant, voyant aussi que tu avais levé la tête quand je t'appelais dans la cour, je me suis imaginé que tu es le fils de la Montiela, et c'est avec un grand plaisir que je t'instruis de tes aventures et de la façon dont tu recouvreras ta forme première. Cette façon, je voudrais bien qu'elle fût aussi facile que celle dont parle Apulée dans *l'Ane d'or,* et qui consistait seule-

 ment à manger une it>se ; mais celle qui te concerne est fondde sur les actions d'autrui , et non sur ta diligence. Ce que lu dois faire , mon fds , c’est te recommander à Dieu dans le fond de ton cœur, et ce que je ne veux pas appeler prophéties , mais divinations , attends-toi à ce qu’elles arrivent promptement et heureusement. Puisque la bonneCamachalesa faites, elles s’accompliront sans nul doute ; toi et ton frère, s’il est vivant , vous vous verrez tels que vous désirez devenir. Ce qui m’afflige , c’est d’étre si près de ma fin que je n’aurai pas le temps de voir cela. Bien des fois j'ai voulu demander à mon bouc quelle issue aurait votre histoire ; je n’ai pas osé , parce que jamais il ne répond directement aux questions qui lui sont faites , mais par des propos détournés et qui ont plusieurs sens. Ainsi donc, ù ce bouc, notre maître et seigneur, il n’y a rien à demander, car il mêle à une vérité millê mensonges , et ce que j’ai conclu de ses réponses , c’est qu'il ne sait rien de l’avenir avec certitude , mais seulement par conjectures. Cependant il nous tient si bien abusées, nous autres sorcières , que malgré les mille tours qu'il nous joue , nous ne pouvons l’abandonner. Nous allons le voir très-loin d’ici , dans une vaste plaine , où se réunissent une infinité de gens, sorciers ou sorcières. Là , il nous donne à manger des mets âcres et sans goût , et il se passe d'autres choses , qu’en mon âme et conscience je n'ose pas raconter, tant elles sont sales et dégoûtantes , ne voulant pas offenser tes chastes oreilles. Il y a des gens qui croient que nous allons à ces festins par l'imagination , où le Démon nous représente les images de toutes les choses que nous raDigitized by Google

KIHON ET BBRGAHZA. ’J^ï contons ensuite comme nous étant arrivées. D’autres disent , au contraire , que nous y allons véritablement’ en corps et en âme. Je liens , quant à moi , que ces deux opinions sont véritables, car nous ne savons pas au juste quand nous allons de l'une ou de l’autre manière. En effet , tout ce qui se passe dans notre imagination s’y montre avec tant de force et d’intensité, qu’il n’y a nulle différence avec ce que nous voyons réellement. Messieurs les inquisiteurs ont fait des expériences à ce sujet sur quelques-unes d’entre nous qu’ils tenaient en prison, et je crois qu’ils ont trouvé vrai ce que je dis. Je voudrais bien, mon fils, me corriger de ce péché. Pour cela , j'ai fait tons les efforts possibles. J’ai embrassé l'état d’hospitalière ; je soigne les pauvres; quelques-uns meurent, qui me donnent la vie par ce qu’ils me lèguent, ou par ce'^ qui reste caché entre leurs guenilles , car j’ai grand soin de bien éplucher leurs vêtements; je prie peu et en public ; je médis beaucoup et en secret ; il me convient mieux d’être hypocrite que pécheresse déclarée; les apparences de mes bonnes œuvres pré-* sentes effacent de la mémoire des gens qui me connaissent les mauvaises actions passées. En effet, la feinte sainteté ne fait de mal à personne, si ce n’est à celui qui la simule. Écoute , mon fils Montiel , voici le conseil que je te donne : « Sois bon en tout cequé’ tu pourras; mais, si tu dois être méchant, tâche de ne pas le paraître en tout ce que lu pourras. » Sorcière je suis , et ne te le nie point ; sorcière aussi fut ta mère, car je ne peux te le nier davantage; mais les bonnes apparences que nous gardions l’une et l’autre pouvaient nous donner crédit dans le monde entier. II. ai Digitized by Google

contons ensuite comme nous étant arrivées. D'autres disent, au contraire, que nous y allons véritablement en corps et en âme. Je tiens, quant à moi, que ces deux opinions sont véritables, car nous ne savons pas au juste quand nous allons de l'une ou de l'autre manière. En effet, tout ce qui se passe dans notre imagination s'y montre avec tant de force et d'intensité, qu'il n'y a nulle différence avec ce que nous voyons réellement. Messieurs les inquisiteurs ont fait des expériences à ce sujet sur quelques-unes d'entre nous qu'ils tenaient en prison, et je crois qu'ils ont trouvé vrai ce que je dis. Je voudrais bien, mon fils, me corriger de ce péché. Pour cela, j'ai fait tous les efforts possibles. J'ai embrassé l'état d'hospitalière; je soigne les pauvres; quelques-uns meurent, qui me donnent la vie par ce qu'ils me lèguent, ou par ce qui reste caché entre leurs guenilles, car j'ai grand soin de bien éplucher leurs vêtements; je prie peu et en public; je médis beaucoup et en secret; il me convient mieux d'être hypocrite que pécheresse déclarée; les apparences de mes bonnes œuvres présentes effacent de la mémoire des gens qui me connaissent les mauvaises actions passées. En effet, la feinte sainteté ne fait de mal à personne, si ce n'est à celui qui la simule. Écoute, mon fils Montiel, voici le conseil que je te donne : « Sois bon en tout ce que tu pourras; mais, si tu dois être méchant, tâche de ne pas le paraître en tout ce que tu pourras. » Sorcière je suis, et ne te le nie point; sorcière aussi fut ta mère, car je ne peux te le nier davantage; mais les bonnes apparences que nous gardions l'une et l'autre pouvaient nous donner crédit dans le monde entier.

323 DIILOGVE OE» CHIBKS Trois jours avant qu’elle mourût, nous avions été toutes deux dans un vallon des Pyrénées assister à une grande ronde ^ et cependant, quand elle expira, ce fut avec tant de calme et de repos, que, si l'on ex> cepte quelques grimaces qu’elle fit un quart d’heure avant do rendre l’âme , on aurait dit qu’elle étaitcou* chëe sur un lit de fleurs. Elle avait pourtant ses deux enfants sur le cœur, et jamais elle ne voulut , même à l'article de la mort, pardonner â la Camacha, tant elle était ferme et obstinée dans ses volontés. Je lui fermai les yeux, et l’accompagnai jusqu’à la sépulture , où je la laissai pour ne plus la revoir.' Toutefois, je n’ai pas perdu l’espérance de la voir encore avant de mourir, car on dit dans le pays que quelques personnes l’ont vue se promener par les cimetières et les croisières de routes sous différentes figures. Peut-être quelque jour la rencontrerai-je, et je lui demanderai si elle m’ordonne de faire quelque chose pour le soulagement de sa conscience. » Chacune des choses que me disait la vieille , à la louange de celle qu’elle appelait ma mère , était un coup de lance qui me traversait le cœur. J’aurais voulu me jeter sur elle , et la mettre en pièces avec les dents. Si je ne le fis point, ce fut de crainte que la mort ne la surprit en si piteux état. Finalement , elle me dit que , cette nuit même , elle pensait s’oindre pour aller à un deses festins d'habitude , et que ,i lorsqu’elle serait là, elle pensait questionner son maître sur ce qui devait m’arriver. J'aurais voulu lui, demander quelles étaient ces onctions dont elle parlait.. Il parait quelle lut ce désir dans mes yeux , car' elle répondit à mon intention comme si je lui eusse Digitized by Google

8CIPI0N ET BEROAMZÀ. 3s3 iiiit une question formelle. « Cet onguent, me ditelle, avec lequel les sorcières se frictionnent, est composé de jus d'herbes extrêmement froids, mais non , comme dit le vulgaire , du sang des enfants qné nous étouffons. Ici , tu vas peut-être me demander quel plaisir ou quel profit tire le démon de nous faire tuer de pauvres petites créatures, puisqu'il sàitqd'étant baptisées, elles vont, innocentes qu'elles sont et sans péché, droit au ciel, tandis qu'il éprouve une peine particulière pour chaque âme chrétienne qni lui échappe. A cela je ne pourrai te répondre antre chose , sinon ce que dit le proverbe : Tel se crève le^ deux yeux pour que son ennemi s'en erève un.' C'est aussi à cause du chagrin qu'il donne aax parents des enfants qu'il fait tuér, chagrin le (dus grand qui sd poisse concevoir. Ce qui loi importe surtout, c'ést de nous faire commettre à chaque pas un si cruel et si atroce péché. Tout cela , Dieu le permet pour nos fautes, car j'ai vu par expérience que, sans sa permission , le diable ne péut faire mal à une fourmi. Cela est si vrai que , l'ayant un jour prié de raviver nne vigne d'on de mes ennemis , il me répondit qui] ne pouvait pas seulement toucher à une feuille, parce que Dieu ne le voulait pas . De là tu pourras conclure , quand tu seras homme , que tous les malheurs qni viennent aux gens, aux royaumes, aux cités ^ aux villages ^ les morts subites , les naufrages , les chutes, enfin tous leS maux qu'on appelle par accident, viennent de la muin du Très-Haut, et de son expresse volonté. Quant aux maux qu'on appelle par faute , ils viennent de nous-mêmes et n'ont pas d'autre cause. Dieu est impeccable : d'où il résulte

Digitized by Google

fait une question formelle. « Cet onguent, me dit-elle, avec lequel les sorcières se frictionnent, est composé de jus d'herbes extrêmement froids, mais non, comme dit le vulgaire, du sang des enfants que nous étouffons. Ici, tu vas peut-être me demander quel plaisir ou quel profit tire le démon de nous faire tuer de pauvres petites créatures, puisqu'il sait qu'étant baptisées, elles vont, innocentes qu'elles sont et sans péché, droit au ciel, tandis qu'il éprouve une peine particulière pour chaque âme chrétienne qui lui échappe. A cela je ne pourrai te répondre autre chose, sinon ce que dit le proverbe : Tel se crève les deux yeux pour que son ennemi s'en crève un. C'est aussi à cause du chagrin qu'il donne aux parents des enfants qu'il fait tuer, chagrin le plus grand qui se puisse concevoir. Ce qui lui importe surtout, c'est de nous faire commettre à chaque pas un si cruel et si atroce péché. Tout cela, Dieu le permet pour nos fautes, car j'ai vu par expérience que, sans sa permission, le diable ne peut faire mal à une fourmi. Cela est si vrai que, l'ayant un jour prié de ravager une vigne d'un de mes ennemis, il me répondit qu'il ne pouvait pas seulement toucher à une feuille, parce que Dieu ne le voulait pas. De là tu pourras conclure, quand tu seras homme, que tous les malheurs qui viennent aux gens, aux royaumes, aux cités, aux villages, les morts subites, les naufrages, les chutes, enfin tous les maux qu'on appelle par accident, viennent de la main du Très-Haut, et de son expresse volonté. Quant aux maux qu'on appelle par faute, ils viennent de nous-mêmes et n'ont pas d'autre cause. Dieu est impeccable : d'où il résulte

3^4 SIALOGDB DES GBIEH8 que nous sommes les auteurs du péché , que noos le formons dans l'iiUenlion , dans In parole, dans l'aotion , Dieu le |)ernieti:int pour nos peilu's, comme je 1 ai déjà dit. MninlenaiU, mon fils, lu vus demander, si par hasard lu m'enlends, qui m’a faite théologienne P et peul-étre ajouteras-tu tout bas : « Au diable la vieille coquine ! Pourquoi ne cesse-t-elle pas d’étre sorcière , puisqu’elle en sait tant , et pourquoi ne retourne-t-elle pas à Dieu, puisqu’elle sait qu’il est plutôt prêt à pardonner les péchés qu'à les permettre? » A cela je te réponds, comme si lu me l'avais demandé, que l’habitude du vice se change en nature ; que celui d'être sorcière se convertit en chair et en sang , et qu’au milieu de son ardeur, qui est brûlante . il amène un froid qui gèle l’âme et y engourdit jusqu'à la foi. De là naît pour elle un oubli de soi-même ; de là vient qu’elle ne se rappelle ni les craintes dont Dieu la menace, ni la béatitude à laquelle il la convie. En elTet , comme c’est un péché de la chair, il faut bien qu’il assoupisse tous les sens, qu’il les ravisse et les absorbe , sans les laisser jEàire leur ofllce comme ils le doivent. Aussi l’âme restant inutile , lâche , abattue , elle ne peut pas même élever son attention jusqu’à former quelque bonne pensée ; et demeurant enfoncée dans le profond abîme de sa misère , elle ne veut pas élever sa main vers celle de Dieu , qui lui tend la sienne , par sa seule miséricorde, pour qu’elle puisse se relever. J’ai une de ces âmes que je viens de te peindre. Je vois tout , je comprends tout ; mais, comme le plaisir des sens m’a mis des menottes à la volonté, j’ai toujours été et serai toujoura mauvaise. Digitized by Google

SCIPION ET BEEGAMZi. 3t5 « Mais laissonscela , el revenons à l’affaire des onctions. Elles sont si froides, je le répète, que, dès que nous en sommes frottées , elles nous privent de tons nos sens -, nous restons étendues toutes nues par terre. Alors on dit que , dans notre imagination , se passt tout ce qui nous parait se passer véritablement. D’as très fois , en achevant de nous oindre, il noos semble que nous changeons de forme, et que, transformées en coqs , en chouettes , en corbeaux , nous allons l’en‘droit où nous attend notre Seigneur. Là , nous reprenons notre première forme , et nous jouissons de délices que je me garderai bien de te dire, car elles sont telles que la mémoire se scandalise en se les rappelant, et que la langue évite de les conter. Avec tout cela. Je suis sorcière , et je cache mes nombreux défauts sous le manteau de l’hypocrisie. Il est vrai que, si quelquesuns m’estiment et m’honorent comme vertueuse, il ne manque pasde beaucoup d’autres qui me disent à deux doigts de l’oreille le nom de fête que nous imprima dans la chair la furie d’un juge colérique, lequel, ayant affaire, dans les temps passés, avec ta mère et avec moi, déposas.! fureur dans les mains d’un bourreau, qui, Vêtant pas suborné, usa pleinement de sa puissance et de sa rigueur sur nos épaules. Mais c’est passé , ét toutes les choses passent, les souvenirs s’effacent , les vies ne reviennent pas, les langues se fatiguent , les nouveaux événements font oublier les anciens. Je suis soeur hospilalière ; je donne des marques de charité chrétienne; mes onctions me donnent de bons moments; je ne suis pas si vieille que je ne puisse vivre encore une année, bien (pie j’en aie soixanle-ipiinze ; et bien que je ne puisse jeûner à cause de l';lge , ni prier longDigitized by Google

« Mais laissons cela, et revenons à l'affaire des onctions. Elles sont si froides, je le répète, que, dès que nous en sommes frottées, elles nous privent de tous nos sens; nous restons étendues toutes nues par terre. Alors on dit que, dans notre imagination, se passe tout ce qui nous paraît se passer véritablement. D'autres fois, en achevant de nous oindre, il nous semble que nous changeons de forme, et que, transformées en coqs, en chouettes, en corbeaux, nous allons à l'endroit où nous attend notre Seigneur. Là, nous reprenons notre première forme, et nous jouissons de délices que je me garderai bien de te dire, car elles sont telles que la mémoire se scandalise en se les rappelant, et que la langue évite de les conter. Avec tout cela, je suis sorcière, et je cache mes nombreux défauts sous le manteau de l'hypocrisie. Il est vrai que, si quelques-uns m'estiment et m'honorent comme vertueuse, il ne manque pas de beaucoup d'autres qui me disent à deux doigts de l'oreille le nom de fête que nous imprima dans la chair la furie d'un juge colérique, lequel, ayant affaire, dans les temps passés, avec ta mère et avec moi, déposa sa fureur dans les mains d'un bourreau, qui, n'étant pas suborné, usa pleinement de sa puissance et de sa rigueur sur nos épaules. Mais c'est passé, et toutes les choses passent, les souvenirs s'effacent, les vies ne reviennent pas, les langues se fatiguent, les nouveaux événements font oublier les anciens. Je suis sœur hospitalière; je donne des marques de charité chrétienne; mes onctions me donnent de bons moments; je ne suis pas si vieille que je ne puisse vivre encore une année, bien que j'en aie soixante-quinze; et bien que je ne puisse jeûner à cause de l'âge, ni prier long-

3a6 DliLOAVE DBS CHIBM8 temjM à cause des vertiges , ni faire des pèlerinages à cause de la faiblesse de mes jambes , ni dpnner l'au> mône parce que je suis pauvre , ni penser à bien faire parce que j'aime à médire du prochain , ni faire le bien parce qu'il faudrait d'abord le penser et que mes pensées sont toujours mauvaises ; néanmoins, je saia que Dieu est plein de bonté et de miséricorde , et qu'il sait ce que je deviendrai. Cela sufHt , et laissons là cet entretien qui m'attriste véritablement. Viens, mon ûb : tu me verras oindre et frictionner. Tous les chagrins sont bons avec du pain , et le bonheur qui passe il faut le faire entrer, car pendant qu'on rit , on ne pleure pas. Je veux dire que si les plaisirs que nous donne le démon sont faux et n'ont que l'apparence , cependant ils nous semblent des plaisirs , et les délices sont bien plus grandes en imagination qu'en réalité, quoique, pour les plaisirs véritables, U doive arriver le contraire. » Da vieille se leva , en achevant cette longue harangue , et , prenant sa lampe à la main , elle entra dans une autre petite chambre encore plus étroite. Je la suivis , agité de mille pensées contraires , mais étonné de ce que je venais d'eptendre et de ce que je ^t'attendais à voir. La Caûizarës pendit la lampe à la muraille , et se déshabilla en grande bâte jusqu'à la chemise ; puis, tirant d'un coin un pot de terre vernissé , elle y mit la main , et , tout en murmurant entre ses dents, elle se frotta et se graissa des pieds à la tête , quelle avait sans coiffe. Avant qu'elle eût achevé de s'oindre, elle me dit que, soit que son corps restât dans la chambre privé de sentiment , soit qu'il en disparût , je ne devais ni m'aiHiger, ni manquer de l'atDigilized by Google

tcmov ST nmoAHzA. 3*7 tendre jusqu'au matin, parce que je saurais alors les nouvelles de ce qui m'arriverait jusqu'à ce que je devinsse homme. Je répondis , en baissant la tête , que je n'y manquerais point. Ensuite , elle acheva ses ono> tiens , et s'étendit par terre comme une morte. J'approchai ma gueule dé sa bouche , et je via qu'elle ne respirait ni peu ni beaucoup, lati fUfjn ~ Maintenant , ami Scipion , jn doit t'avouer me chose : c'est que j'ëpcouvai une grande peur quand je me vis enfermé dans cet étroit cabinet, ayant devant moi cette 6gnre que je vais essayer de te peindre. Elle était longue d'au moins sept pieds; ce n'était qu'une anatomie , un squelette, dont une peau noire, velue et tannée couvrait les os. Avec le ventre , qui était de basane , elle se faisait une espèce de tablier qui lui descendait jusqu'au milieu des cuisses. Ses mamelles ressemblaient à deux vessies de bœuf sèches et racornies. Ses lèvres étaient noirâtres , ses dents usées , son nez crochu et écrasé , ses yeux hors des orbites , sa tâte échevelée, ses joues creuses , sa gorge étroite et sa poitrine enfoncée. Finalement , elle était maigre et laide comme le démon. Je me mis à l'examiner attentivement , et bientôt la peur commença à me galoper, en considérant l'horrible vision qu'offrait son corps, et l'occupation plus horrible de son âme. Je voulus la mordre , pour voir sj elle r^iendrait à soi , mais je ne vis pas une partie de son corps OÙ le dégoût ne m'empêchât de porter la dent. Néanmoins je l'empoignai par on jarret , et je la tirai , en la traînant , jusque dans la cour, sans qu'elle donnât la moindre marque de sentiment. Là , quand i'apcis> çns le ciel, et que je me vis en lieu spacieux , ma peur Digitized by Google

tendre jusqu'au matin, parce que je saurais alors les nouvelles de ce qui m'arriverait jusqu'à ce que je devinsse homme. Je répondis, en baissant la tête, que je n'y manquerais point. Ensuite, elle acheva ses onctions, et s'étendit par terre comme une morte. J'approchai ma gueule de sa bouche, et je vis qu'elle ne respirait ni peu ni beaucoup.

Maintenant, ami Scipion, je dois t'avouer une chose : c'est que j'éprouvai une grande peur quand je me vis enfermé dans cet étroit cabinet, ayant devant moi cette figure que je vais essayer de te peindre. Elle était longue d'au moins sept pieds; ce n'était qu'une anatomie, un squelette, dont une peau noire, velue et tannée couvrait les os. Avec le ventre, qui était de basane, elle se faisait une espèce de tablier qui lui descendait jusqu'au milieu des cuisses. Ses mamelles ressemblaient à deux vessies de bœuf sèches et racornies. Ses lèvres étaient noirâtres, ses dents usées, son nez crochu et écrasé, ses yeux hors des orbites, sa tête échevelée, ses joues creuses, sa gorge étroite et sa poitrine enfoncée. Finalement, elle était maigre et laide comme le démon. Je me mis à l'examiner attentivement, et bientôt la peur commença à me galoper, en considérant l'horrible vision qu'offrait son corps, et l'occupation plus horrible de son âme. Je voulus la mordre, pour voir si elle reviendrait à soi, mais je ne vis pas une partie de son corps où le dégoût ne m'empêchât de porter la dent. Néanmoins je l'empoignai par un jarret, et je la tirai, en la traînant, jusque dans la cour, sans qu'elle donnât la moindre marque de sentiment. Là, quand j'aperçus le ciel, et que je me vis en lieu spacieux, ma peur

BiALOsuK nus chieks sâ dissipa, ou du moins se calma de telle sorte, què j’eus le courage d'attendreoù aboutiraient l'aller et le retour de celte méchante femelle , et ce qu’elle me conterait de mes aventures. Cependant, je me demanrlais à moi-mème : « Qui a fait cette mauvaise vieille si entendue et si mauvaise ? D’où sait>elle ce que sont les maux par accident et les maux par faute? Pourquoi parle-t>elle tant de Dieu , et agit-elle tant selon le diable? Comment pèche-t-elle si bien par malice qu’elle ne s’excuse point par ignorance? » Làa nuit se passa dans ces réflexions et le jour vint, qui noua trouva tous 4es deux dans le milieu de la cour , elle toujours sans connaissance, et moi près d’elle, accroupi sur mes talons , observant attentivement son effroyable carcasse. Les gens de l'hôpital parurent , et , voyant cet étrange tableau , les uns disaient : u La' bienheureuse Caiiizarës vient de mourir ; voyez comme la pénitence l’avait maigrie et défigurée. » D’autres, mieux avisés; lui tâtèrent le pouls, virent qu’il battait encore et qu’elle n’était pas morte , d’où ils conclurent qu’elle était tombée eu extase, et transportée au del par la force de sa vertu. 11 y en eut d’autres qui dirent : M Cette vieille coquine doit être sorcière ; elle se sera sans doute frottée d’onctions , car jamais les saints n’ont des extases si déshonnêtes, et jusqu’à présent, parmi ceux qui la connaissent , elle a plutôt le renom d’une sorcière que d’une sainte. » Des gens curieux s’avisèrent de lui planter des épingles dans les chairs , depuis la pointe jusqu’à la tête , sans que la dormeuse s’éveillât , ce quelle ne fit qu’à sept heures du matin. Quand elle se sentit criblée d’épingles , mordue aux jarrets, meurtrie par le trajet sur les pierres, hors de Dlgilized by GoogI

se dissipa, ou du moins se calma de telle sorte, que j'eus le courage d'attendre où aboutiraient l'aller et le retour de cette méchante femelle, et ce qu'elle me conterait de mes aventures. Cependant, je me demandais à moi-même : « Qui a fait cette mauvaise vieille si entendue et si mauvaise? D'où sait-elle ce que sont les maux par accident et les maux par faute? Pourquoi parle-t-elle tant de Dieu, et agit-elle tant selon le diable? Comment pèche-t-elle si bien par malice qu'elle ne s'excuse point par ignorance? » La nuit se passa dans ces réflexions, et le jour vint, qui nous trouva tous les deux dans le milieu de la cour, elle toujours sans connaissance, et moi près d'elle, accroupi sur mes talons, observant attentivement son effroyable carcasse. Les gens de l'hôpital parurent, et, voyant cet étrange tableau, les uns disaient : « La bienheureuse Cañizarès vient de mourir; voyez comme la pénitence l'avait maigrie et défigurée. » D'autres, mieux avisés, lui tâtèrent le pouls, virent qu'il battait encore et qu'elle n'était pas morte, d'où ils conclurent qu'elle était tombée en extase et transportée au ciel par la force de sa vertu. Il y en eut d'autres qui dirent : « Cette vieille coquine doit être sorcière; elle se sera sans doute frottée d'onctions, car jamais les saints n'ont des extases si déshonnêtes, et jusqu'à présent, parmi ceux qui la connaissent, elle a plutôt le renom d'une sorcière que d'une sainte. » Des gens curieux s'avisèrent de lui planter des épingles dans les chairs, depuis la pointe jusqu'à la tête, sans que la dormeuse s'éveillât, ce qu'elle ne fit qu'à sept heures du matin. Quand elle se sentit criblée d'épingles, mordue aux jarrets, meurtrie par le trajet sur les pierres, hors de

«CtVIOB ST mCASZA. SzQ 83 chaml)re, et ii la vne de tant d’yeax qui la regardaient, elle crut, et crut avec raison , quej’ëtais l’auteur de son déshonneur. Alors , elle se jeta sur moi , m’empoigna des deux mains à la gorge , et cherchant à m’ëtoiiâer : « Gredin , disait-elle , ingrat , ignorant et malicieux , est-ce là le paiement que méritent les services que j’ai rendus à ta mère et ceux que je pensais te rendre ? » Moi , qui me vis en danger de perdre la vie sous les griffes de celte harpie féroce , je me dégageai , et , la saisissant par les longs pans de son ventre , je la secouai et la traînai par toute la cour. Elle jetait des cris perçants pour qu’on la délivrât des dents de ce malin esprit. A ces propos delà méchante vieille, la plupart des spectateurs crurent que j'étais quelque démon , de ceux qui ont une perpétuelle rancune contre les bons chrétiens. Lesunsaccouraientpourme jeter de l'eau bénite ; les autres, n’osant s’approcher pour m’ouvrir la gueule , criaient qu’il fallait m’exorciser. La vieille grognait , moi je serrais les dents , la confusiou devenait plus forte, et mon maître , qui était accouru au Imuit, se désespérait de m’entendre appeler démon. D’autres, qui ne comprenaient rien aux exorcismes,arrivèrent avec trois ou quatre bâtons, et commencèrent à m’houspiller les reins. La plaisanterie me sembla cuisante; je lâchai la vieille, en trois sauts j’enfilai la rue, et en vingt autres je sortis de la ville, poursuivi par une multitude de petits garçons qui s’en allaient , criant de toutes leurs forces : « Gare ! gare ! le chien savant est enragé. » D’autres disaient : « Il n’est pas enragé , mais c’est un démon sous la figure d’un chien. » Au milieu de ce tapage , je me sauvai du pays à toutes jambes , suivi d’un grand nombre de Digitized by Google

BIAXXMCI DBS CHIBn» ,33o gens qui crurent, sans aucun doute, que f'ëtais un démon, tant par les choses qu'ils m'avaient vu faire que par les paroles qu'avait dites la vieille en sortant de son sommeil maudit. Je rois tant de hâte à fuir et à m'échapper de leurs yeux qu'ils durent m>ire que j'avais disparu comme un démon. En six heures , je fis douze lieues de chemin , et j'arrivai à un campement de Bohémiens qui était dans une plaine près de Grenade. Là , je me refis on peu , parce que plusimirs Bohémiens me reconnurent pour le chien savant. Us m'accueillirent , non sans une grande joie , et me car obèrent dans un souterrain , pour que je ne fusse pas trouvé si l'on venait à ma recherche , et dans l'intention , à ce que je sus depuis, de gagner leur vie avec moi , comme le faisait mon maître le tambour. Je restai vingt jours avec eux , et, pendant ce temps, j'étudiai bien à fond leur vie et leurs moeurs , si curieuse qu'il faut que je te les conte. f SCIPION. Avant de continuer, Berganza , U est bon que nous revenions sur ce que t'a dit la sorcière, et que nous vérifiions s'il peut y avoir quelque chose de vrai daus l'énorme mensonge auquel tu ajoutes confiance. Prends-y garde , Berganza , il y aurait une grande folie à croire que la Camacba changeât les hommes en bétes , et que le sacristain l'eût servie squs la forme d'un âne autant d'années qo'on dit qu'il fut à son service. Toutes ces choses et celles qui leur ressemblent sont autant de prestiges , de visiops mensongères et d'apparences forgées parle démon* £tsi maintenant il nous semble que nous jouissons do quelque enteun Digitized by Google

gens qui crurent, sans aucun doute, que j'étais un démon, tant par les choses qu'ils m'avaient vu faire que par les paroles qu'avait dites la vieille en sortant de son sommeil maudit. Je mis tant de hâte à fuir et à m'échapper de leurs yeux qu'ils dûrent croire que j'avais disparu comme un démon. En six heures, je fis douze lieues de chemin, et j'arrivai à un campement de Bohémiens qui était dans une plaine près de Grenade. Là, je me refis un peu, parce que plusieurs Bohémiens me reconnurent pour le chien savant. Ils m'accueillirent, non sans une grande joie, et me cachèrent dans un souterrain, pour que je ne fusse pas trouvé si l'on venait à ma recherche, et dans l'intention, à ce que je sus depuis, de gagner leur vie avec moi, comme le faisait mon maître le tambour. Je restai vingt jours avec eux, et, pendant ce temps, j'étudiai bien à fond leur vie et leurs mœurs, si curieuses qu'il faut que je te les conte.

SCIPION.

Avant de continuer, Berganza, il est bon que nous revenions sur ce que t'a dit la sorcière, et que nous vérifiions s'il peut y avoir quelque chose de vrai dans l'énorme mensonge auquel tu ajoutes confiance. Prends-y garde, Berganza, il y aurait une grande folie à croire que la Camacha changeât les hommes en bêtes, et que le sacristain l'eût servie sous la forme d'un âne autant d'années qu'on dit qu'il fut à son service. Toutes ces choses et celles qui leur ressemblent sont autant de prestiges, de visions mensongères et d'apparences forgées par le démon. Et si maintenant il nous semble que nous jouissons de quelque enten-

 dement et de quelque raUon , puisque nous parlons , étant réellement chiens ou nous trouvant sous cette figure , nous avons déjà dit que c’est un cas prodirgieux , inouï , tel que , bien que nous le touchions de la main, nous ne pouvons y ajouter foi jusqu’à ce que l’événement nous démontre ce qu’il convient d’en croire. Veux-tu t’en assurer davantage? considère en quelles choses vaines , en quelles conditions niaises et absurdes la Caroacha dit que consistait notre retour à l’état d'hommes. Ces promesses , qui doivent te paraître des prophéties, ne sont que des paroles de contes de vieilles femmes, comme ceux du Cheval sans tête ou de la Baguette de vertus ^ avec lesquels on s’amuse au coin du feu pendant les longues nuits d’hiver. Si c’était autre chose , ces prophéties seraient accomplies déjà ; à moins que leurs paroles ne doivent se prendre dans un sens qui s’appelle , à ce que j’ai ouï dire , allégorique , lequel sens ne signifie pas ce qu’indique la lettre, mais une autre chose, qui, bien que différente, lui ressemble d’une certaine façon. Or donc, dire : tt Ils reprendront leur forme véritable , quand ils verront, dans un rapide changement, abattre les superbes élevés et relever les humbles abattus , par une main assez puissante pour le faire. » Cela me semble signifier, dans le sens que j’ai dit, que nous recouvrerons notre forme quand nous verrons que ceux qui étaient hier au faite de la fortune sont aujourd’hui renversés et foulés aux pieds du malheur , et méprisés par ceux qui les estimaient le plus-, de même, quand nous verrons que d'autres, qui tout à l’heure n'avaient à faire dans le monde qu’à Digitized by Google

 augmenter le nombre des vivants, sont à présent emportés si haut par le bonheur que nous les perdons de vue ; et si d'abord ils n'apparaissaient pas , tant ils étaient petits et cachés , maintenant nous ne pouvons plus les apercevoir , tant ils sont grands et élevés. Si c'est en cela qu'eût consisté notre retour à la forme que tu dis, nous l'aurions déjà vu, et nous le voyons à chaque pas ; d'où J'imagine que ce n'est pas dans le sens allégorique , mais dans le sens littéral , qu'il faut prendre les vers de la Camacha. Or, ce n'est pas davantage en cela que consiste le remède à notre métamorphose , car maintes fois nous avons vu ce que disent ces vers , et nous n'en sommes pas moins chiens, comme tu vois. Ainsi donc, la Camacha fut une moqueuse perfide, la Canizarèsune fourbe artificieuse, la Montiela une sotte , malicieuse et perverse, soit dit sans l'ofTenser, si par hasard elle est notre mère à tous deux , ou la tienne au moins , car je ne veux pas l'avoir pour mère. Je dis donc que le véritable sens est un jeu de quilles , où , par un rapide changement, on renverse celles qui sont en pied, et l'on relève celles qui sont tombées par terre ; et cela par la main de celui qui peut le faire. Vois un peu si, dans le cours de notre vie, nous aurons vu jouer aux quilles, et si, pour cela, nous nous sommes vus redevenir hommes , au cas que nous le soyons en effet. BEUGANZA. Je dis que tu as raison , frère , et que tu es plus avisé que je ne pensais. De ce que tu as dit , je viens à penser et à croire que tout ce qui nous est arrivé et ce qui nous arrive à présent est un songe , et que nous Digiiized by Google

augmenter le nombre des vivants, sont à présent emportés si haut par le bonheur que nous les perdons de vue ; et si d'abord ils n'apparaissaient pas, tant ils étaient petits et cachés, maintenant nous ne pouvons plus les apercevoir, tant ils sont grands et élevés. Si c'est en cela qu'eût consisté notre retour à la forme que tu dis, nous l'aurions déjà vu, et nous le voyons à chaque pas ; d'où j'imagine que ce n'est pas dans le sens allégorique, mais dans le sens littéral, qu'il faut prendre les vers de la Camacha. Or, ce n'est pas davantage en cela que consiste le remède à notre métamorphose, car maintes fois nous avons vu ce que disent ces vers, et nous n'en sommes pas moins chiens, comme tu vois. Ainsi donc, la Camacha fut une moqueuse perfide, la Cañizarès une fourbe artificieuse, la Montiela une sotte, malicieuse et perverse, soit dit sans l'offenser, si par hasard elle est notre mère à tous deux, ou la tienne au moins, car je ne veux pas l'avoir pour mère. Je dis donc que le véritable sens est un jeu de quilles, où, par un rapide changement, on renverse celles qui sont en pied, et l'on relève celles qui sont tombées par terre ; et cela par la main de celui qui peut le faire. Vois un peu si, dans le cours de notre vie, nous aurons vu jouer aux quilles, et si, pour cela, nous nous sommes vus redevenir hommes, au cas que nous le soyons en effet.

BERGANZA.

Je dis que tu as raison, frère, et que tu es plus avisé que je ne pensais. De ce que tu as dit, je viens à penser et à croire que tout ce qui nous est arrivé et ce qui nous arrive à présent est un songe, et que nous

8CIP10S BT BCKCAHZA. 333 sommes tout simplement des chiens. Mais que cela .ne nous empêche point de jouir, aussi longtemps qu'il nous sera possible , de ce don de la parole que nous possédons , et du don plus excellent encore de l'in> telligence humaine. Écoute-moi donc patiemment te conter ce qui m'arriva avec les Bohémiens qui m'avaient caché dans le souterrain. SCIPION. Je t'écoute très-volontiers, pour t'obliger à m'écouter à ton tour, quand je te conterai , si le Ciel le permet , les aventures de ma vie. BEKGÀHZA. Celle que je menai avec les Bohémiens se passa, dans ce temps, è considérer leurs nombreuses malices, leurs ruses, leurs fourberies, les vols auxquels ils s'exercent , Bohémiens et Bohémiennes , presque depuis le moment où ils sortent du maillot et commencent à marcher. Tu vois bien la multitude de ces gens qui sont répandus à travers l'Espagne? Ch bien ! tous se connaissent, tons sont en relation les uns avec les autres. Us passent et transportent les vols de ceux-ci à ceux-là, et de ceux-là à ceux-ci. Us accordent obéissance , mieux qu'à leur roi , à l'un d'eux qu'ils appellent comte, lequel , ainsi que tous ceux qui lui succèdent, ont le surnom de Maldonado*, non point parce qu'ils descendent de cette noble famille , mais parce qu'un page d'un gentilhomme de ce nom s'amouracha d'une Bohémienne qui ne voulut pas répondre à son amour à moins qu'il ne se fit Bohémien et ne la prit pour femme. Le page passa par ces conDigiiized by Google

sommes tout simplement des chiens. Mais que cela ne nous empêche point de jouir, aussi longtemps qu'il nous sera possible, de ce don de la parole que nous possédons, et du don plus excellent encore de l'intelligence humaine. Écoute-moi donc patiemment te conter ce qui m'arriva avec les Bohémiens qui m'avaient caché dans le souterrain.

SCIPION.

Je t'écoute très-volontiers, pour t'obliger à m'écouter à ton tour, quand je te conterai, si le Ciel le permet, les aventures de ma vie.

BERGANZA.

Celle que je menai avec les Bohémiens se passa, dans ce temps, à considérer leurs nombreuses malices, leurs ruses, leurs fourberies, les vols auxquels ils s'exercent, Bohémiens et Bohémiennes, presque depuis le moment où ils sortent du maillot et commencent à marcher. Tu vois bien la multitude de ces gens qui sont répandus à travers l'Espagne? Eh bien! tous se connaissent, tous sont en relation les uns avec les autres. Ils passent et transportent les vols de ceux-ci à ceux-là, et de ceux-là à ceux-ci. Ils accordent obéissance, mieux qu'à leur roi, à l'un d'eux qu'ils appellent *comte,* lequel, ainsi que tous ceux qui lui succèdent, ont le surnom de Maldonado; non point parce qu'ils descendent de cette noble famille, mais parce qu'un page d'un gentilhomme de ce nom s'amouracha d'une Bohémienne qui ne voulut pas répondre à son amour à moins qu'il ne se fît Bohémien et ne la prît pour femme. Le page passa par ces con-

334 OULOaUB DKS CBIEaS diiions , et se fît si bien agréer des autres Itohëmiens qu’ils le choisirent pour seigneur et lui rendirent obéis-*, sance. Depuis lots, comme en signe de yasselage^ ils lui remettent une partie des vols qu'ils font, pour peu qu’ils aient de l’importance. Ils s’occupent, pour colorer leur oisireté , à travailler le fer, faisant ainsi des instruments qui facilitent leurs vols. Aussi les verras-tu toujours porter à vendre dans les rues des tenailles, des vrilles, des marteaux; et les femmes, des pelles et des trépieds. Celles-ci sotit tontes accoucheuses, et en cela elles l’emportent sur les antres, car , sans peine ni secours , elles mettent leurs enfants au monde, et les lavent tout en naissant avec de l’eau froide. Depuis leur naissance jusqu’à leur mort , ils s’endurcissent et s’habituent à souffrir les inclémences et les rigueurs du ciel. ÂuS« verras-tu qu’ils sont tous agiles, robustes, voltigetirs, coureurs et danseurs. Ils se marient toujours etitre eux, afîn que leurs mauvaises mœurs ne viennent pas à être connims d’autres personnes. Les femmes sont soumises et respectueuses envers leurs maris, et il y en a bien peu qui les offensent avec d’autres hommes que ceux de leur race. Quand elles demandent l'aumône, elles l’arrachent plutôt par des tours d’adresse ou des bouffonneries que par des dévotions, et, sous prétexte que personne n’a confiance en elles, elles ne servent pas, et restent dans la paresse. Rarement on peut-être j»mais , si j’ai bonne mémoire , je n’ai vu de Bohémienne agenouillée à l’autel pour communier, bien que je sois souvent entré dans les églises. Les pensées de ces gens ne s’exercent qu’à imaginer comment ils IKMirront tromper, où ils pourront voler. Ils se comDigilized by Google

ditions, et se fit si bien agréer des autres Bohémiens qu'ils le choisirent pour seigneur et lui rendirent obéissance. Depuis lors, comme en signe de vasselage, ils lui remettent une partie des vols qu'ils font, pour peu qu'ils aient de l'importance. Ils s'occupent, pour colorer leur oisiveté, à travailler le fer, faisant ainsi des instruments qui facilitent leurs vols. Aussi les verras-tu toujours porter à vendre dans les rues des tenailles, des vrilles, des marteaux; et les femmes, des pelles et des trépieds. Celles-ci sont toutes accouchéuses, et en cela elles l'emportent sur les autres, car, sans peine ni secours, elles mettent leurs enfants au monde, et les lavent tout en naissant avec de l'eau froide. Depuis leur naissance jusqu'à leur mort, ils s'endurcissent et s'habituent à souffrir les inclémences et les rigueurs du ciel. Aussi verras-tu qu'ils sont tous agiles, robustes, voltigeurs, coureurs et danseurs. Ils se marient toujours entre eux, afin que leurs mauvaises mœurs ne viennent pas à être connues d'autres personnes. Les femmes sont soumises et respectueuses envers leurs maris, et il y en a bien peu qui les offensent avec d'autres hommes que ceux de leur race. Quand elles demandent l'aumône, elles l'arrachent plutôt par des tours d'adresse ou des bouffonneries que par des dévotions, et, sous prétexte que personne n'a confiance en elles, elles ne servent pas, et restent dans la paresse. Rarement ou peut-être jamais, si j'ai bonne mémoire, je n'ai vu de Bohémienne agenouillée à l'autel pour communier, bien que je sois souvent entré dans les églises. Les pensées de ces gens ne s'exercent qu'à imaginer comment ils pourront tromper, où ils pourront voler. Ils se com-

SCIPIOM VS BBEGANaA» 335 muniqueht leurs vols, et la manière dont ils s'ypren* nent pour les commettre. Aussi arriva-t-il unjourqu'un Bohémien raconta à d'autres devant moi un tour de fripon qu'il avait joué une fuis k un laboureur. Voici ce tour : le Bohémien avait un àrie auquel on avait' coupé la queue, et au tronçon, qui était sans poil, il avait ajusté une autre queue velue , qui semblait sa queue naturelle. Il mena cet âne au marché, et un laboureur le lui acheta pour dix ducats. Quand le Bohémien l'eut vendu et qu'il eut touché l'argent , il demanda à cet homme s'il voulait lui acheter un autre âne, frère de celui qu'il emmenait et tout aussi bon, qu'il le lui vendrait à plus bas prix. Le laboureur lui répondit d'aller chercher cet âne et de l'amener, qu'il le lui achèterait sans doute, et qu'en attendant son retour, il conduirait l'âne acheté à son auberge. Le laboureur s'en alla, le Bohémien le suivit , et , soit d'une façon, • soit de l'autre, le Bohémien eut l'adresse de voler au laboureur l'âne qu'il lui avait vendu. Aussitôt il lui ôta sa queue postiche , de façon que l'animal resta avec son tronçon pelé, il changea le bât et Icbcou, et ne craignit pas d'aller chercher le laboureur pour le lui vendre. U rencontra celui-ci avant qu'il se fût aperçu de la perte du premier âne , et , après quelque débat, le laboureur acheta le second. Il alla, pour le payer, à son auberge , où la béte ne trouva |)lus la bete, et , lûcn qu'il le fût beaucoup , il soupçonna que le Bohémien lui avait volé l'âne, de manière qu'il ne voulait pas le payer. Le Bohémien recourut à des témoins, et amena ceux qui avaient touché ïaicabtUa * ‘ Droit prélevé wr le prix des. objets yeudos. ■ ■ j

muniquent leurs vols, et la manière dont ils s'y prennent pour les commettre. Aussi arriva-t-il un jour qu'un Bohémien raconta à d'autres devant moi un tour de fripon qu'il avait joué une fois à un laboureur. Voici ce tour : le Bohémien avait un âne auquel on avait coupé la queue, et au tronçon, qui était sans poil, il avait ajusté une autre queue velue, qui semblait sa queue naturelle. Il mena cet âne au marché, et un laboureur le lui acheta pour dix ducats. Quand le Bohémien l'eut vendu et qu'il eut touché l'argent, il demanda à cet homme s'il voulait lui acheter un autre âne, frère de celui qu'il emmenait et tout aussi bon, qu'il le lui vendrait à plus bas prix. Le laboureur lui répondit d'aller chercher cet âne et de l'amener, qu'il le lui achèterait sans doute, et qu'en attendant son retour, il conduirait l'âne acheté à son auberge. Le laboureur s'en alla, le Bohémien le suivit, et, soit d'une façon, soit de l'autre, le Bohémien eut l'adresse de voler au laboureur l'âne qu'il lui avait vendu. Aussitôt il lui ôta sa queue postiche, de façon que l'animal resta avec son tronçon pelé. Il changea le bât et le licou, et ne craignit pas d'aller chercher le laboureur pour le lui vendre. Il rencontra celui-ci avant qu'il se fût aperçu de la perte du premier âne, et, après quelque débat, le laboureur acheta le second. Il alla, pour le payer, à son auberge, où la bête ne trouva plus la bête, et, bien qu'il le fût beaucoup, il soupçonna que le Bohémien lui avait volé l'âne, de manière qu'il ne voulait pas le payer. Le Bohémien recourut à des témoins, et amena ceux qui avaient touché l'*alcabala*[1]

[1] Droit prélevé sur le prix des objets vendus.

336 BULOGOE DBS CBIBKS % du premier baudet, lesquels jurèrent que le Bohé> mien avait vendu au laboureur un âne à longue queue et très^différent du second qu'il lui vendait. Â tout cela se trouva présent un alguazil qui prit si bien le parti du Bohémien que le laboureur fut obligé de payer l'âne deux fois. J'entendis conter bien d'autres vols, et presque tous d'animaux, car c'est une science où ils sont gradués et qu'ils exercent le plus. Fim.lement c'est une mauvaise engeance, et quoique plusieurs juges fort avisés leur aient fait la guerre, ils ne s'en corrigent pas davantage. Au bout d'une vingtaine de jours, ils voulurent m'emmener à Murcie. Je passai par Grenade, où était arrivé déjà le capitaine dont mon ancien maître était tambour. Les Bohémiens, ayant appris cela, m'enfermèrent dans une chambre de l'auberge où ils demeuraient; je les entendis en expliquer la cause. Le voyage qu'ils projetaient ne me plut pas, et je résolus de m'échapper; ce que je fis en effet. M'étant sauvé de Grenade , je me réfugiai dans le jardin d'un Morisque *, lequel m'accueillit de très-bonne grâce ; et moi je restai de meilleure grâce encore , car il me sembla qu'il ne m'emploierait qu'à garder le jardin , métier beaucoup moins fatigant , à mon avis , que celui de garder un troupeau ; et comme il ne s'agi^it pas de disputer sur le plus ou moins du salaire , il nous fut facile, au Morisque de trouver un valet à qui commander, et à moi un maître à qui obéir. Je restai avec lui plus d'un mois, non pour le plaisir de la vie que je menais , mais pour celui que je * Descendaat des uiciens More», deveDU chrétien.
Digilized by Google

du premier baudet, lesquels jurèrent que le Bohémien avait vendu au laboureur un âne à longue queue et très-différent du second qu'il lui vendait. A tout cela se trouva présent un alguazil qui prit si bien le parti du Bohémien que le laboureur fut obligé de payer l'âne deux fois. J'entendis conter bien d'autres vols, et presque tous d'animaux, car c'est une science où ils sont gradués et qu'ils exercent le plus. Finalement c'est une mauvaise engeance, et quoique plusieurs juges fort avisés leur aient fait la guerre, ils ne s'en corrigent pas davantage.

Au bout d'une vingtaine de jours, ils voulurent m'emmener à Murcie. Je passai par Grenade, où était arrivé déjà le capitaine dont mon ancien maître était tambour. Les Bohémiens, ayant appris cela, m'enfermèrent dans une chambre de l'auberge où ils demeuraient; je les entendis en expliquer la cause. Le voyage qu'ils projetaient ne me plut pas, et je résolus de m'échapper; ce que je fis en effet. M'étant sauvé de Grenade, je me réfugiai dans le jardin d'un Morisque [1], lequel m'accueillit de très-bonne grâce; et moi je restai de meilleure grâce encore, car il me sembla qu'il ne m'emploierait qu'à garder le jardin, métier beaucoup moins fatigant, à mon avis, que celui de garder un troupeau; et comme il ne s'agissait pas de disputer sur le plus ou moins du salaire, il nous fut facile, au Morisque de trouver un valet à qui commander, et à moi un maître à qui obéir.

Je restai avec lui plus d'un mois, non pour le plaisir de la vie que je menais, mais pour celui que je

[1] Descendant des anciens Mores, devenu chrétien.

SCinOM ET BEHGAK7.A. 33; trouvais à connaître la vie de mon maître, et, par elle, celle de tous les Morisques qui vivent en Espagne Oh ! combien et que d'étranges choses je pourrais te conter, ami Scipion, sur cette canaille morisque, si je ne craignais de ne pouvoir en venir à bout en moins de quinze jours ! et même , s'il fallait entrer dans les particularités, je n'aurais pas fini en deux mois. Mais, cependant , il faut que je t'en dise quelque chose ; ainsi , écoute donc en général ce que je vis et remarquai en particulier de ces braves gens. Ce sera un miracle si , parmi cette foule , il s'en trouve un qui croie sincèrement à la sainte loi chrétienne. Tout leur but est de battre monnaie et de garder l'argent monnayé ; pour l'acquérir , ils travaillent et ne mangent pas. Dès qu'un réal entre en leur pouvoir , s'il est seulement double , ils le condamnent à la prison perpétuelle , et h une éternelle obscurité ; de façon que , gagnant toujours et ne dépensant jamais , ils rassemblent et amassent la plus grande partie de l'argent qui circule en Espagne. Iis sont sa tire-lire, son ver rongeur , ses pies et ses belettes ; ils ramassent tout , cachent tout et dévorent tout. 11 faut observer qu'ils sont nombreux , que cha(|uc jour ils gagnent et enfouissent peu ou beaucoup , et qu'une fièvre lente consume la vie aussi bien qu'une fièvre maligne. De plus ■ comme leur nombre s'accroît sans cesse, celui des enfouisseurs s'accroît aussi , et ils croîtront de la sorte à l'infini , ainsi que le démontre l'expérience. Parmi eux , il n'y a point de chasteté; ni les hommes ni les ' Cenrantès écrivit cette nouvelle avant t'eipulsion générale «les Morisques, cpii eut lien de 1610 à 1614. ' It. ^ DigiiizHd by Google

trouvais à connaître la vie de mon maître, et, par elle, celle de tous les Morisques qui vivent en Espagne [1]. Oh! combien et que d'étranges choses je pourrais te conter, ami Scipion, sur cette canaille morisque, si je ne craignais de ne pouvoir en venir à bout en moins de quinze jours! et même, s'il fallait entrer dans les particularités, je n'aurais pas fini en deux mois. Mais, cependant, il faut que je t'en dise quelque chose; ainsi, écoute donc en général ce que je vis et remarquai en particulier de ces braves gens. Ce sera un miracle si, parmi cette foule, il s'en trouve un qui croie sincèrement à la sainte loi chrétienne. Tout leur but est de battre monnaie et de garder l'argent monnayé; pour l'acquérir, ils travaillent et ne mangent pas. Dès qu'un réal entre en leur pouvoir, s'il est seulement double, ils le condamnent à la prison perpétuelle, et à une éternelle obscurité; de façon que, gagnant toujours et ne dépensant jamais, ils rassemblent et amassent la plus grande partie de l'argent qui circule en Espagne. Ils sont sa tire-lire, son ver rongeur, ses pies et ses belettes; ils ramassent tout, cachent tout et dévorent tout. Il faut observer qu'ils sont nombreux, que chaque jour ils gagnent et enfouissent peu ou beaucoup, et qu'une fièvre lente consume la vie aussi bien qu'une fièvre maligne. De plus, comme leur nombre s'accroît sans cesse, celui des enfouisseurs s'accroît aussi, et ils croîtront de la sorte à l'infini, ainsi que le démontre l'expérience. Parmi eux, il n'y a point de chasteté; ni les hommes ni les

[1] Cervantès écrivit cette nouvelle avant l'expulsion générale des Morisques, qui eut lieu de 1610 à 1614.

 femmes n'entrent au couvent. Tous se marient, tous multiplient , car la vie sobre augmente les causes de la population j d'ailleurs , la guerre ne les décime point, ni aucun exercice trop fatigant. Us nous volent en tonte sûreté , et avec les produits de nos biens qu'ils nous revendent, ils deviennent riches, lis n'ont point de valets , parce que tous le sont d'eux-mémes. Us ne dépensent rien pour faire étudier leurs enfants, car leur science n’est pas autre que celle de nous voler. Des douze ûls de Jacob qui entrèrent en Égypte , il en sortit, à ce que j'ai ouï dire, lorsque Moïse les tira de cet esclavage , six cent mille hommes , sans compter les femmes et les enfants. De là , l'on peut inférer à quel point multiplieront les femmes de ceux-ci, sans comparaison beauonipplus nombreuses. semoK. L'on a cherché un remède pour tous les maux que tu viens d'indiquer et d'esquisser à grands traits ; encore ceux que tu n'as pas dit sont-ils plus nombreux et plus grands que ceux-là. Jusqu'à présent on n'a pas trouvé ce remède convenable^ mais l'État a des gardiens vigilants et sages, lesquels, considérant que l'Espagne nourrit et renferme dans son sein autant de vipères que de Morisques, avec l'aide de Dieu trouveront à ce mal immense une prompte et certaine issue. Poursuis, maintenant. SBKGABZA. Gimme mon maître était fort ladre, ainsi que le sont tous ceux de sa race , il me nourrissait avec du pain de maïs , et quelques bribes de zahiDigitized by Google

femmes n'entrent au couvent. Tous se marient, tous multiplient, car la vie sobre augmente les causes de la population ; d'ailleurs, la guerre ne les décime point, ni aucun exercice trop fatigant. Ils nous volent en toute sûreté, et avec les produits de nos biens qu'ils nous revendent, ils deviennent riches. Ils n'ont point de valets, parce que tous le sont d'eux-mêmes. Ils ne dépensent rien pour faire étudier leurs enfants, car leur science n'est pas autre que celle de nous voler. Des douze fils de Jacob qui entrèrent en Égypte, il en sortit, à ce que j'ai ouï dire, lorsque Moïse les tira de cet esclavage, six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. De là, l'on peut inférer à quel point multiplieront les femmes de ceux-ci, sans comparaison beaucoup plus nombreuses.

SCIPION.

L'on a cherché un remède pour tous les maux que tu viens d'indiquer et d'esquisser à grands traits ; encore ceux que tu n'as pas dit sont-ils plus nombreux et plus grands que ceux-là. Jusqu'à présent on n'a pas trouvé ce remède convenable; mais l'État a des gardiens vigilants et sages, lesquels, considérant que l'Espagne nourrit et renferme dans son sein autant de vipères que de Morisques, avec l'aide de Dieu trouveront à ce mal immense une prompte et certaine issue. Poursuis, maintenant.

BERGANZA.

Comme mon maître était fort ladre, ainsi que le sont tous ceux de sa race, il me nourrissait avec du pain de maïs, et quelques bribes de *zahi-*

SUPION ET BBU&AHZ4. 339 nas I, ses mets ordinaires. Mais cette misère m'aida à gagner le Ciel par un moyen fort étrange , comme tu vas l'entendre. Chaque matin , le jour, en se levant ^ trouvait assis , au pied de l'un des nombreux grenadiers qu'il y avait dans le jardin, unjeune homme, quisemblait étudiant, vêtu de bayette, non si noire et si laineuse qu'elle ne parût plutôt brune et tondue. Il s'occupait à écrire dans un cahier , et de temps en temps il se frappait le front avec la main , ou se mordait les ongles en regardant leCiel ; d'autres ibis, il tombait dans une telle rêverie , qu'il ne remuait plus ni pied , ni main , ni meme les paupières , tant son extase était profonde. Une fois , je m'approchai très-près de lui , sans qu'il m'aperçût) je l'entendis murmurer ([uelque chose entre ses dents, et , au bout d'une longue pause f il jeta un grand cri : u Vive le Seigneur ! s'écria-t-il, c'est la meilleure octave que j'aie faite en tous les jours de ma vie. » Et écrivant en toute hâte dans son cahier , il témoignait une joie extrême. Tout cela me fit comprendre que le malheureux était poète. Je lui fis mes caresses ordinaires , pour l'assurer de ma douceur) je mecouchai ensuite à scs pieds, et lui, tranquille sur mon compte , continua è suivre ses pensées , à se gratter la tête, à tomber en extase, et à écrire ce qu'il avait pensé. Sur ces entrefaites, entra dansiejardin un autre jeune homme , de bonne mine et de bel équipage , tenant è la main des papiers où il lisait de temps en temps. Il arriva où était l'autre , et lui dit : « Avez-vous fini la * Plante originaire des Indes , dont les grain* servent à fair* une sorte de pain on de bouillie.
Digitized by Google

nas[1], ses mets ordinaires. Mais cette misère m'aida à gagner le Ciel par un moyen fort étrange, comme tu vas l'entendre.

Chaque matin, le jour, en se levant, trouvait assis, au pied de l'un des nombreux grenadiers qu'il y avait dans le jardin, un jeune homme, qui semblait étudiant, vêtu de bayette, non si noire et si laineuse qu'elle ne parût plutôt brune et tondue. Il s'occupait à écrire dans un cahier, et de temps en temps il se frappait le front avec la main, ou se mordait les ongles en regardant le Ciel; d'autres fois, il tombait dans une telle rêverie, qu'il ne remuait plus ni pied, ni main, ni même les paupières, tant son extase était profonde. Une fois, je m'approchai très-près de lui, sans qu'il m'aperçût; je l'entendis murmurer quelque chose entre ses dents, et, au bout d'une longue pause, il jeta un grand cri : « Vive le Seigneur ! s'écria-t-il, c'est la meilleure octave que j'aie faite en tous les jours de ma vie. » Et écrivant en toute hâte dans son cahier, il témoignait une joie extrême. Tout cela me fit comprendre que le malheureux était poëte. Je lui fis mes caresses ordinaires, pour l'assurer de ma douceur; je me couchai ensuite à ses pieds, et lui, tranquille sur mon compte, continua à suivre ses pensées, à se gratter la tête, à tomber en extase, et à écrire ce qu'il avait pensé. Sur ces entrefaites, entra dans le jardin un autre jeune homme, de bonne mine et de bel équipage, tenant à la main des papiers où il lisait de temps en temps. Il arriva où était l'autre, et lui dit : « Avez-vous fini la

[1] Plante originaire des Indes, dont les grains servent à faire une sorte de pain ou de bouillie.

34u DULUGCB DES CHIEK6 première journée '? — Je viens de l’achever, répondit le poêle , et le plus ('aillardement qu'il se puisse imaginer. — De quelle manière ? demanda le second. — Voici comment , répondit le premier : Sa Sainteté le Pape entre sur la scène, revêtu de ses habits pontificaux, avec douze cardinaux, tous habillés de violet, parce qu’à l’époque de l'histoire que représente ma comédie , c’était le temps de mutatio capparum , pendant lequel les cardinaux ne s’habillent pas de rouge , mais de violet. Ainsi donc , il convient de toutes manières, pour garder la convenance et la propriété , que mes cardinaux paraissent en violet : c’est un point très-important dans ma comédie. A coup sûr, on n’y aurait pas fuit attention -, aussi fait-on mille sottises et mille impertinences. Moi , je ne puis pas m’être trompé, carj’ai lu tout le Cérémonial romain seulement pour être sûr de la couleur de ces habits. — Mais , répliqua l’autre , où diable voulez-vous que mon auior * ait des habits violets pour douze cardinaux ? — Eh bien ! s'il m’en ôte seulement un , répondit le poêle, je lui donnerai ma comédie comme je vole. Jour de ma vie ! faut-il perdre une apparition si grandiose ? Imaginez un peu d’ici quel eifel fera sur un théâtre un souverain pontife avec douze graves cardinaux , et les autres officiers de cortège qu'ils doivent nécessairement mener à leur suite ! Vive Dieu ! ce sera l’un des plus grands et des plus magnifiques spectacles qu’on ait vus en comédie , sans en ’ Jornada , acte de comédie. * Directeur d’une troupe de comédie. Ce mot vient d'aulo, représentation , acte public , et non dn latin auclor.
Digitized by Google

 excepter le bouquet de Daraja !» Ici , j’achevai de comprendre que l’un cHait poêle et l’autre comédien. Le comédien conseilla au poêle de retrancher quelque chose de ses cardinaux , s’il ne voulait mettre le directeur dans l’impossibilité de jouer la comédie. « Qu’on me rende grâce, répondit le poëte, de ce que je n’ai pas mis tout le conclave qui se trouvait présent à l’acte mémorable que j’ai voulu, dans mon heureuse comédie , rappeler à la mémoire des gens. >< Le comédien se mit à rire , et laissa l’autre dans son occupation pour retourner à la sienne , qui était d’apprendre un rôle dans une pièce nouvelle. Le poëte , après avoir écrit quelques strophes de sa magnifique comédie, tira de sa poche, avec beaucoup de lenteur et de sang-froid, quelques bribes de pain et unevingtaine de grains de raisin sec ; il me semble du moins que je n’en comptai pas davantage , et je suis' même en doute s’il s’en trouvait autant, puisqu’il y' avait, parmi les grains de raisin, certaines miettes dur-' cies qui en augmentaient le volume. Il souiHa dessus, pour écarter les miettes , puis mangea un à un tous les grains , et même jusqu’aux grappes , car je ne lui en vis jeter aucune. Il aurait voulu en faire l’assaisonnement des bribes de pain, qui, frottées avec la doublure violette de sa poche , paraissaient moisies-, mais elles étaientsi dures de caractère que, bien qu’il essayât de les attendrir en les promenant mainte et mainte fois dans sa bouche, il ne put jamais les tirer de leur entêtement. Tout cela tourna à mon profit , car il me les jeta, en disant : « Tiens, tiens, attrape, et grand bien te fassent-ils! — Voyez un peu! dis-je à part moi, quel nectar ou quelle ambroisie me donne ce poëte, ces Digitized by Google

excepter le bouquet de Daraja ! » Ici, j'achevai de comprendre que l'un était poëte et l'autre comédien. Le comédien conseilla au poëte de retrancher quelque chose de ses cardinaux, s'il ne voulait mettre le directeur dans l'impossibilité de jouer la comédie. « Qu'on me rende grâce, répondit le poëte, de ce que je n'ai pas mis tout le conclave qui se trouvait présent à l'acte mémorable que j'ai voulu, dans mon heureuse comédie, rappeler à la mémoire des gens. » Le comédien se mit à rire, et laissa l'autre dans son occupation pour retourner à la sienne, qui était d'apprendre un rôle dans une pièce nouvelle. Le poëte, après avoir écrit quelques strophes de sa magnifique comédie, tira de sa poche, avec beaucoup de lenteur et de sang-froid, quelques bribes de pain et une vingtaine de grains de raisin sec; il me semble du moins que je n'en comptai pas davantage, et je suis même en doute s'il s'en trouvait autant, puisqu'il y avait, parmi les grains de raisin, certaines miettes durcies qui en augmentaient le volume. Il souffla dessus, pour écarter les miettes, puis mangea un à un tous les grains, et même jusqu'aux grappes, car je ne lui en vis jeter aucune. Il aurait voulu en faire l'assaisonnement des bribes de pain, qui, frottées avec la doublure violette de sa poche, paraissaient moisies; mais elles étaient si dures de caractère que, bien qu'il essayât de les attendrir en les promenant mainte et mainte fois dans sa bouche, il ne put jamais les tirer de leur entêtement. Tout cela tourna à mon profit, car il me les jeta, en disant : « Tiens, tiens, attrape, et grand bien te fassent-ils ! — Voyez un peu ! dis-je à part moi, quel nectar ou quelle ambroisie me donne ce poëte, ces

DIALOGL’V DES CBtBHS 34» mets divins dont ils disent que se nourrissent là>hant dans le ciel les dieux et leur Apollon ! » Enfin, le plus souvent , grande est la misère des poètes , mais plus grande était ma nécessité, puisqu’elle m’obligeait à nqanger ce qu'il rejetait. Tant que dura la composition de sa comédie, il ne manqua pas de venir au jardin, et les bribes de pain sec ne me manquèrent pas non plus, car il m’en donnait ma part avec beaucoup de libéralité. Ensuite nous allions au réservoir, où , moi en baissant la tête , et lui avec une écuelle , nous étanchions notre soif comme des princes souverains. Mais enfin le poète disparut et la faim revint de plus belle , tellement que je résolus d’abandonner le Morisque , et d’entrer dans la ville pour y chercher fortune , ce que trouve toujours celui qui déménage. Â l’entrée de la ville , j’aperçus mon poète qui sortait du fameux monastère de $an-Geronimo. Dès qu’il me vit , il vint à moi les bras ouverts , et moi j’allai à lui , témoignant une grande joie de l’avoir trouvé. Aussitôt il se mit à tirer de sa poche des morceaux de pain , plus tendres que ceux qu’il avait coutume de porter au jardin du Morisque, et à les jeter sous mes dents, sans les passer d’abord sous les siennes : faveur qui satisfît ma faim et ma sensualité. De manger ce pain tendre et d’avoir vu mon poète sortir du couvent , je conçus le soupçon que sa muse, comme beaucoup d’autres, tendait la main en cachette '. Il s’achemina vers la ville, et je le suivis avec l'intention de le prendre pour maître, s’il y consentait, imaginant que des ■ Allait recevoir U aoupe d’aiunône i 1a porte des convenu.
Digitized by Google

mets divins dont ils disent que se nourrissent là-haut dans le ciel les dieux et leur Apollon! » Enfin, le plus souvent, grande est la misère des poëtes, mais plus grande était ma nécessité, puisqu'elle m'obligeait à manger ce qu'il rejetait.

Tant que dura la composition de sa comédie, il ne manqua pas de venir au jardin, et les bribes de pain sec ne me manquèrent pas non plus, car il m'en donnait ma part avec beaucoup de libéralité. Ensuite nous allions au réservoir, où, moi en baissant la tête, et lui avec une écuelle, nous étanchions notre soif comme des princes souverains. Mais enfin le poëte disparut et la faim revint de plus belle, tellement que je résolus d'abandonner le Morisque, et d'entrer dans la ville pour y chercher fortune, ce que trouve toujours celui qui déménage. A l'entrée de la ville, j'aperçus mon poëte qui sortait du fameux monastère de San-Geronimo. Dès qu'il me vit, il vint à moi les bras ouverts, et moi j'allai à lui, témoignant une grande joie de l'avoir trouvé. Aussitôt il se mit à tirer de sa poche des morceaux de pain, plus tendres que ceux qu'il avait coutume de porter au jardin du Morisque, et à les jeter sous mes dents, sans les passer d'abord sous les siennes : faveur qui satisfit ma faim et ma sensualité. De manger ce pain tendre et d'avoir vu mon poëte sortir du couvent, je conçus le soupçon que sa muse, comme beaucoup d'autres, tendait la main en cachette [1]. Il s'achemina vers la ville, et je le suivis avec l'intention de le prendre pour maître, s'il y consentait, imaginant que des

[1] Allait recevoir la soupe d'aumône à la porte des couvents.

 restes de son palais pourrait s'alimenter ma cabane. H n’y a pas , en effet , de plus grande et de plus riche bourse que la charité, dont les mains libérales ne sont jamais pauvres. Aussi ne suis-je pas d’accord avec le proverbe qui dit : « Le dur donne plus que le nu. » Comme si le dur et l’avare donnaient quelque chose , ainsi que fait le libéral dépouillé, qui donne au moins la bonne intention quand il n’a rien de plus. De hl en aiguille , nous arrivâmes à la maison d'un autor de comédie , qui s’appelait , je m’en souviens , Angulo-le-Mauvais , pour le distinguer d’un autre Ângulo, non pas auteur, mais acteur, le plus comique , le plus amusant , qu'eussent alors et qu’ont aujourd’hui les salles de spectacle. Toute la compagnie s’assembla pour entendre la comédie de mon maître , car je tenais déjà le poëte pour tel. A la moitié de la ’çreaàkre journée , les comédiens commencèrent à s’en aller, un à un , deux à deux , et tous disparurent , excepté Y autor et moi , qui servions d’auditeurs. La comédie était telle, que, bien que je fusse un âne en fait de poésie , il me sembla que Satan lui-méme l’avait composée pour la perte et la damnation du poëte , lequel commençait à avaler sa salive , en voyant la solitude où l’avait laissé l’auditoire. Et ce n’était pas sans raison , si un secret pressentiment lui annonçait la disgrâce dont il était menacé. Tous les comédiens , qui étaient plus de douze, revinrent bientôt, empoignèrent mon poëte, sans dire un seul mot , et si Y autor, priant et menaçant , n’eût interposé son autorité , sans nul doute ils le faisaient sauter sur la couverture. Je restai stupéfait de l’aventure , Y autor désappointé , les comédiens Digitized by Google

restes de son palais pourrait s'alimenter ma cabane. Il n'y a pas, en effet, de plus grande et de plus riche bourse que la charité, dont les mains libérales ne sont jamais pauvres. Aussi ne suis-je pas d'accord avec le proverbe qui dit : « Le dur donne plus que le nu. » Comme si le dur et l'avare donnaient quelque chose, ainsi que fait le libéral dépouillé, qui donne au moins la bonne intention quand il n'a rien de plus. De fil en aiguille, nous arrivâmes à la maison d'un *autor* de comédie, qui s'appelait, je m'en souviens, Angulo-le-Mauvais, pour le distinguer d'un autre Angulo, non pas auteur, mais acteur, le plus comique, le plus amusant, qu'eussent alors et qu'ont aujourd'hui les salles de spectacle. Toute la compagnie s'assembla pour entendre la comédie de mon maître, car je tenais déjà le poëte pour tel. A la moitié de la première *journée*, les comédiens commencèrent à s'en aller, un à un, deux à deux, et tous disparurent, excepté l'*autor* et moi, qui servions d'auditeurs. La comédie était telle, que, bien que je fusse un âne en fait de poésie, il me sembla que Satan lui-même l'avait composée pour la perte et la damnation du poëte, lequel commençait à avaler sa salive, en voyant la solitude où l'avait laissé l'auditoire. Et ce n'était pas sans raison, si un secret pressentiment lui annonçait la disgrâce dont il était menacé. Tous les comédiens, qui étaient plus de douze, revinrent bientôt, empoignèrent mon poëte, sans dire un seul mot, et si l'*autor*, priant et menaçant, n'eût interposé son autorité, sans nul doute ils le faisaient sauter sur la couverture. Je restai stupéfait de l'aventure, l'*autor* désappointé, les comédiens

BIALOat-'B DES CHIEKS 344 joyeux et le poêle de mauvaise humeur. Celui*ci, avee une admirable patience, bien que le visage un peu de travers , prit sa comédie , et la remit dans son sein en murmurant tout bas : « Il ne faut pas semer des perles devant les pourceaux. » Cela dit, il s'en alla fort paisiblement. Moi, de honte et de dépit , je ne pus ni ne voulus le suivre , et je fis bien , car Vautor me combla tellement de caresses , qu'elles m'obligèrent à rester avec lui. En moins d'un mois , je devins grand joueur d'intermèdes et grand acteur de pantomime. On me mit un frein de lisières , et on m'apprit à m'élancer sur le théâtre contre ceux qu'on m'indiquait , de façon que les intermèdes, qui finissent pour la plupart en coups de bâton , finissaient, dans la troupe de mon maître, eu gestes et en cris pour m'exciter^ alors j'attaquais et je bousculais tout le monde , ce qui donnait à rire aux ignorants et bon profit à mon maître. O Scipion, qui pourrait te conter tout ce que je vis dans cette troupe de comédiens , et dans deux autres où je servis! Mais comme il est impossible de réduire ce sujet k une narration succincte , je suis forcé de le laisser pour un autre jour, si toutefois un autre jour arrive où nous puissions nous entretenir. Tu vou combien ma causerie a été longue , combien j'ai eu d'aventures diverses, combien j'ai fait de voyages, combien j'ai servi de maîtres. Eh bien ! tout ce que tu as entendu n'est rien absolument en comparaison de ce que je pourrais te conter sur ce que j'ai vu , observé et vérifié dans ces gens-là : leur vie, leurs coutumes, leurs manières d'être , leurs occupations , leur travail et leur oisiveté, leur ignorance et leur esprit naturel, Digiiized by Google

 ainsi qu'une foule d’autres choses, les unes bonnes à dire ^ l’oreille, les autres à proclamer en public, et toutes à conserver dans la mémoire pour désabuser bien des gens qui s’amourachent de beautés artificielles et adorent de fausses divinités. SCIPIOB. J’aperçois fort bien , Berganza , le large champ qui s’oifrait pour étendre ton histoire ; mais je suis d’avis que tu laisses ce sujet pour un récit particulier, et pour un moment de repos sans alarmes. BERGAMZA. J’y consens ; écoute. J’arrivai , avec une troupe de comédiens , à cette ville de Valladolid, où , dans un intermède , on me fit une blessure qui me conduisit presque à ma dernière heure. Je ne pus pas me venger alors, parce que j’étais attaché, et depuis je ne voulus pas le faire de sang-froid , car la vengeance préméditée annonce mauvais coeur et cruauté. Â la fin ce métier me fatigua , non pour la peine qu’il donne, mais parce que j’y voyais des choses qui exigeaient à la fois une réforme et un chAtiment , et comme il m’était plus facile d’en avoir le regret que d’y porter remède , je résolus de ne plus les voir, et , comme on dit, de prendre asile en lieu saint, ainsi que font ceux qui laissent les vices quand Us ne peuvent plus les pratiquer, bien que , toutefois , mieux vaut tard que jamais. Je dis donc que, te voyant une nuit porter la lanterne devant le bon chrétien Mahudès , je considérai que tu vivais content dans ta Digitized by Google

ainsi qu'une foule d'autres choses, les unes bonnes à dire à l'oreille, les autres à proclamer en public, et toutes à conserver dans la mémoire pour désabuser bien des gens qui s'amourachent de beautés artificielles et adorent de fausses divinités.

SCIPION.

J'aperçois fort bien, Berganza, le large champ qui s'offrait pour étendre ton histoire ; mais je suis d'avis que tu laisses ce sujet pour un récit particulier, et pour un moment de repos sans alarmes.

BERGANZA.

J'y consens ; écoute. J'arrivai, avec une troupe de comédiens, à cette ville de Valladolid, où, dans un intermède, on me fit une blessure qui me conduisit presque à ma dernière heure. Je ne pus pas me venger alors, parce que j'étais attaché, et depuis je ne voulus pas le faire de sang-froid, car la vengeance préméditée annonce mauvais cœur et cruauté. A la fin ce métier me fatigua, non pour la peine qu'il donne, mais parce que j'y voyais des choses qui exigeaient à la fois une réforme et un châtiment, et comme il m'était plus facile d'en avoir le regret que d'y porter remède, je résolus de ne plus les voir, et, comme on dit, de prendre asile en lieu saint, ainsi que font ceux qui laissent les vices quand ils ne peuvent plus les pratiquer, bien que, toutefois, mieux vaut tard que jamais. Je dis donc que, te voyant une nuit porter la lanterne devant le bon chrétien Mahudès, je considérai que tu vivais content dans ta

DtALOOrB DES CRIEKS 346 sainte occnpation , et, plein d'une pieuse envie , je voulus suivre tes traces. Dans cette louable intention , je me mis à marcher devant Mahndès , qui me prit bientôt pour ton compa^on , et m’amena à cet hôpital. Ce qui m'y est arrivé n’est pas de si mince importance qu’il ne faille du temps pour le conter, principalement ce que j’ouïs dire à quatre malades que le sort et le besoin avaient conduits à ce même hôpital, et réunis ensemble dans quatre lits jumeaux. Excuse-moi , car l’histoire , qui est courte, ne permet pas de retard et vient ici comme au moule. SCIFION. Eh bien ! je t’excuse ; mais achève , car, à ce que je crois , le jour ne doit pas être loin. bergjlbza. Dans les quatre lits qui sont au bout de cette infirmerie se trouvaient, dans l’un un alchimiste, dans le second un poète, dans le troisième un mathématicien , et dans le dernier un de ceux qu’on appelle arbilristas '. scipioir. En effet, je me rappelle avoir vu ces braves gens. BEnCÀNZA. Or donc , pendant une sieste de l’été passé , les fe> ■ Arbitriot est le nom qa’on donnait aux voies et moyens . ans expédients en matière de finances, et arbitriiteu, aux gens qui les proposaient. La suite fera mieux comprendre le vrai Sens de ce mot, qni n’a point d’équivalent en français. Digitized by Google

sainte occupation, et, plein d'une pieuse envie, je voulus suivre tes traces. Dans cette louable intention, je me mis à marcher devant Mahudès, qui me prit bientôt pour ton compagnon, et m'amena à cet hôpital. Ce qui m'y est arrivé n'est pas de si mince importance qu'il ne faille du temps pour le conter, principalement ce que j'ouïs dire à quatre malades que le sort et le besoin avaient conduits à ce même hôpital, et réunis ensemble dans quatre lits jumeaux. Excuse-moi, car l'histoire, qui est courte, ne permet pas de retard et vient ici comme au moule.

SCIPION.

Eh bien! je t'excuse; mais achève, car, à ce que je crois, le jour ne doit pas être loin.

BERGANZA.

Dans les quatre lits qui sont au bout de cette infirmerie se trouvaient, dans l'un un alchimiste, dans le second un poëte, dans le troisième un mathématicien, et dans le dernier un de ceux qu'on appelle *arbitristas* [1].

SCIPION.

En effet, je me rappelle avoir vu ces braves gens.

BERGANZA.

Or donc, pendant une sieste de l'été passé, les fe-

[1] *Arbitrios* est le nom qu'on donnait aux voies et moyens, aux expédients en matière de finances, et *arbitristas*, aux gens qui les proposaient. La suite fera mieux comprendre le vrai sens de ce mot, qui n'a point d'équivalent en français.

$CinOII ET BEnaASEA. 347 nétrcs étant fermées et moi prenant Tair sous le lit de l'un d'eux , le poëte commença à se plaindre doa< loureusement de son sort , et le mathématicien lui ayant demandé de quoi il se plaignait : « De ma mauvaise étoile , » répondit-il j puis il continua de la sorte : « Eh comment! n'ai-je pas raison de me plaindre , lorsqu'après avoir gardé le précepte donné par Horace dans sa poétique , de ne point publier mon oeuvre à moins qu'il ne se soit écoulé dix ans depuis sa composition , en ayant une qui m'a coûté vingt ans de travail et douze ans de stage , grandiose par le sujet, admirable et neuve par l'invention , sublime par la poésie, amusante par les épisodes, merveilleuse par la division , car le commencement répond an milieu et à la fm , de manière k ce qu'ils constituent ensemble un poëme élevé , sonore , héroïque , exquis et substantiel; avec tout cela, cependant, je ne puis trouver un prince à qui la dédier ? Tentends un prince qui soit intelligent , libéral et magnanime. O âge misérable , 6 siècle dépravé ! — De quoi traite le livre ? demanda l'alchimiste. — H traite, répondit le poëte, de ce qu'a oublié d'écrire l'archevéqne Tnrpin sur le roi Artus d'Angleterre, avec un autre supplément sur l'histoire de la conquête du saint Grial ' , tout cela en vers héroïques , partie en octaves , partie en vers libres , mais toujours à la façon dactyléenne , je veux ' Le saiot Grial oa saint Graal est le plat où Jotepb d'Arimalhie reent le sang da Sanvear, qnand on le descendit de la croix. La conquête de ce plat, par le roi Artns et les cheraliers de la Table-Ronde , est le sujet d'un livre de chevalerie écrit en latin, dans le douzième siècle, et traduit depuis en espgnol. Digitized by Google

nêtres étant fermées et moi prenant l'air sous le lit de l'un d'eux, le poëte commença à se plaindre douloureusement de son sort, et le mathématicien lui ayant demandé de quoi il se plaignait : « De ma mauvaise étoile, » répondit-il ; puis il continua de la sorte : « Eh comment! n'ai-je pas raison de me plaindre, lorsqu'après avoir gardé le précepte donné par Horace dans sa poétique, de ne point publier mon œuvre à moins qu'il ne se soit écoulé dix ans depuis sa composition, en ayant une qui m'a coûté vingt ans de travail et douze ans de stage, grandiose par le sujet, admirable et neuve par l'invention, sublime par la poésie, amusante par les épisodes, merveilleuse par la division, car le commencement répond au milieu et à la fin, de manière à ce qu'ils constituent ensemble un poëme élevé, sonore, héroïque, exquis et substantiel; avec tout cela, cependant, je ne puis trouver un prince à qui la dédier? J'entends un prince qui soit intelligent, libéral et magnanime. O âge misérable, ô siècle dépravé! — De quoi traite le livre? demanda l'alchimiste. — Il traite, répondit le poëte, de ce qu'a oublié d'écrire l'archevêque Turpin sur le roi Artus d'Angleterre, avec un autre supplément sur l'histoire de la conquête du saint Grial [1], tout cela en vers héroïques, partie en octaves, partie en vers libres, mais toujours à la façon dactyléenne, je veux

[1] Le saint Grial ou saint Graal est le plat où Joseph d'Arimathie recut le sang du Sauveur, quand on le descendit de la croix. La conquête de ce plat, par le roi Artus et les chevaliers de la Table-Ronde, est le sujet d'un livre de chevalerie écrit en latin, dans le douzième siècle, et traduit depuis en espagnol.

 dire en dactyles ' de noms substantifs , sans admettre aucun verbe. — Quant à moi, reprit l'alchimiste , je m'entends fort peu en poésie ; Je ne saurais donc sentir convenablement l’infortune dont se plaint votre grâce ; mais , fût-elle encore plus grande , elle n’égalerait pas la mienne , puisque , pour manquer d’un instrument ou d’un grand seigneur qui me favorise et me fournisse les ustensiles qu’exige la science de l’alchimie , je ne suis pas maintenant à nager dans l’or, plus riche que les Midas, les Crassus et les Crësus. — Est-ce que votre grâce, seigneur alchimiste , dit alors le mathématicien , est parvenue à tirer de l'argent des autres métaux? — Pas encore jusqu'à présent , répondit l’alchimiste ; mais je sais qu’à coup sûr on en tire , et il ne me manque pas deux mois pour arriver à trouver la pierre philosophale , avec laquelle on peut convertir les pierres en argent et en or. — Vos grâces ont fait de leurs infortunes un triste tableau , reprit le mathématicien ; mais enfin l'un a un livre à dédier, et l’autre est en puissance prochaine de trouver la pierre philosophale. Mais que dirais-je de mon malheur, tellement unique qu’on ne peut le comparer à rien ? Il y a vingt-deux ans que je poursuis le point fixe; ici je le laisse , là je le reprends, et quand il me semble qu’enfin je l'ai saisi et qu’il ne peut plus m’échapper d'aucune façon , tout à coup je me trouve si loin de lui , que j’en suis tout stupéfait. La même chose m’arrive avec la quadrature du cercle-, je suis arrivé si près de la trouver, que je ne sais et ne peux ' Esdrujulos , mots d’au moins b-ois syllabes, dont les deux dernières sont brèves. Digitized by Google

dire en dactyles [1] de noms substantifs, sans admettre aucun verbe. — Quant à moi, reprit l'alchimiste, je m'entends fort peu en poésie ; je ne saurais donc sentir convenablement l'infortune dont se plaint votre grâce ; mais, fût-elle encore plus grande, elle n'égalerait pas la mienne, puisque, pour manquer d'un instrument ou d'un grand seigneur qui me favorise et me fournisse les ustensiles qu'exige la science de l'alchimie, je ne suis pas maintenant à nager dans l'or, plus riche que les Midas, les Crassus et les Crésus.— Est-ce que votre grâce, seigneur alchimiste, dit alors le mathématicien, est parvenue à tirer de l'argent des autres métaux? — Pas encore jusqu'à présent, répondit l'alchimiste ; mais je sais qu'à coup sûr on en tire, et il ne me manque pas deux mois pour arriver à trouver la pierre philosophale, avec laquelle on peut convertir les pierres en argent et en or. — Vos grâces ont fait de leurs infortunes un triste tableau, reprit le mathématicien ; mais enfin l'un a un livre à dédier, et l'autre est en puissance prochaine de trouver la pierre philosophale. Mais que dirais-je de mon malheur, tellement unique qu'on ne peut le comparer à rien? Il y a vingt-deux ans que je poursuis le point fixe ; ici je le laisse, là je le reprends, et quand il me semble qu'enfin je l'ai saisi et qu'il ne peut plus m'échapper d'aucune façon, tout à coup je me trouve si loin de lui, que j'en suis tout stupéfait. La même chose m'arrive avec la quadrature du cercle ; je suis arrivé si près de la trouver, que je ne sais et ne peux

[1] *Esdrujulos*, mots d'au moins trois syllabes, dont les deux dernières sont brèves.

SCIPIOM BT BEnCASZA. 34^ , savoir comment je ne l'ai pas déjà dans la poche. Aussi ma peine esl-elle semblable à celle de Tantale, qui est près du fruit et meurt de faim , qui touche à l'eau et meurt de soif. Par moment , je pense rencontrer la conjoncture de la vérité , et par moment , je me trouve si loin d'elle, que je recommence à gravir la montagne que je venais de descendre, avec toute la charge de mon travail sur les épaules, comme un autre Sisyphe. » Jusqu'alors Varbiirista avait gardé le silence ; il le rompit en cet endroit , et dit : « Quatre plaignants , tels qu'ils pourraient se plaindre même du GrandTurc, sont réunis par la pauvreté dans cet hôpital. Au diable les offices et les métiers qui ne donnent ni plaisir ni pain à ceux qui les exercent! Moi, seigneurs, je suis arbitrista, et j'ai fourni i Sa Majesté , à diverses époques, de fort bons expédients, tous profitables pour elle et sans préjudice pour le royaume. Je viens maintenant de rédiger une pétition où je la supplie de me signaler une personne à qui je puisse confier un nouvel expédient que j'ai imaginé, tel qu'il doit la sortir complètement de tous ses embarras. Toutefois, ce qui est arrivé aux autres pétitions me fait craindre que celle-ci n'aille également aux oubliettes. Mais afin que vos grâces ne me tiennent pas pour un insensé , et bien que mon secret d'état devienne public dès ce moment, je veux le dire; le voici : On n'a qu'à demander aux cortès que tous les vassaux de Sa Majesté, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de soixante, soient tenus de jeûner une fois par mois, au pain et à l'eau, le jour qui sera choisi et désigné , et que toute la dépense qui sc feDigitized by Google

savoir comment je ne l'ai pas déjà dans la poche. Aussi ma peine est-elle semblable à celle de Tantale, qui est près du fruit et meurt de faim, qui touche à l'eau et meurt de soif. Par moment, je pense rencontrer la conjoncture de la vérité, et par moment, je me trouve si loin d'elle, que je recommence à gravir la montagne que je venais de descendre, avec toute la charge de mon travail sur les épaules, comme un autre Sisyphe. »

Jusqu'alors l'*arbitrista* avait gardé le silence ; il le rompit en cet endroit, et dit : « Quatre plaignants, tels qu'ils pourraient se plaindre même du Grand-Turc, sont réunis par la pauvreté dans cet hôpital. Au diable les offices et les métiers qui ne donnent ni plaisir ni pain à ceux qui les exercent! Moi, seigneurs, je suis *arbitrista,* et j'ai fourni à Sa Majesté, à diverses époques, de fort bons expédients, tous profitables pour elle et sans préjudice pour le royaume. Je viens maintenant de rédiger une pétition où je la supplie de me signaler une personne à qui je puisse confier un nouvel expédient que j'ai imaginé, tel qu'il doit la sortir complétement de tous ses embarras. Toutefois, ce qui est arrivé aux autres pétitions me fait craindre que celle-ci n'aille également aux oubliettes. Mais afin que vos grâces ne me tiennent pas pour un insensé, et bien que mon secret d'état devienne public dès ce moment, je veux le dire; le voici : On n'a qu'à demander aux cortès que tous les vassaux de Sa Majesté, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de soixante, soient tenus de jeûner une fois par mois, au pain et à l'eau, le jour qui sera choisi et désigné, et que toute la dépense qui se fe-

 rait ce jour-là en ragoûts de fruits , de viande et de poisson, en vin, œuis et légumes, soit réduite en argent pour être versée à Sa Majesté , sans lui en souffler une obole, sous charge de serment. De cette manière, an bout de vingt ans, le roi se trouvera à l'abri de toute escroquerie et au niveau de ses affaires. En effet, si l'on établit le compte, comme je l'ai moi-méme établi, il y a bien en Espagne au moins trois millions de personnes de cet âge, en outre des malades, des plus vieux et des plus jeunes, et chacune d'elles ne manquera pas de dépenser, en comptant la chose au plus bas , un réal et demi par jour-, mais je veux bien que ce ne soit qu'un réal , et cela ne peut être moins , mangeât-elle des racines de pissenlit. Or, semble-t-il à vos grâces que ce serait une misère que d'avoir chaque mois trois millions de réaux comme passés au crible ? D'ailleurs , cela tournerait plutôt au profit qu'au préjudice des jeûneurs, car, par ce jeûne , ils se rendraient agréables au Ciel et serviraient leur roij tel même pourrait , en jeûnant, faire une chose très-utile à sa santé. Voilà l'expédient, net de irais et de droits , et l'on pourrait en faire la perception par paroisses, sans entremise de commissaires qui ruinent l'État. » Tous se mirent à rire de l'expédient et de son inventeur, et lui-méme rit de ses sottises. Quant à moi, je restai fort surpris de les avoir entendus, et de voir que, pour la plupart, les gens de semblable humeur venaient mourir à l'bôpital. SCIPIOK. Tu as raison , Berganza -, vois s'il te reste quelque chose à dire. Digitized by Google

rait ce jour-là en ragoûts de fruits, de viande et de poisson, en vin, œufs et légumes, soit réduite en argent pour être versée à Sa Majesté, sans lui en souffler une obole, sous charge de serment. De cette manière, au bout de vingt ans, le roi se trouvera à l'abri de toute escroquerie et au niveau de ses affaires. En effet, si l'on établit le compte, comme je l'ai moi-même établi, il y a bien en Espagne au moins trois millions de personnes de cet âge, en outre des malades, des plus vieux et des plus jeunes, et chacune d'elles ne manquera pas de dépenser, en comptant la chose au plus bas, un réal et demi par jour; mais je veux bien que ce ne soit qu'un réal, et cela ne peut être moins, mangeât-elle des racines de pissenlit. Or, semble-t-il à vos grâces que ce serait une misère que d'avoir chaque mois trois millions de réaux comme passés au crible? D'ailleurs, cela tournerait plutôt au profit qu'au préjudice des jeûneurs, car, par ce jeûne, ils se rendraient agréables au Ciel et serviraient leur roi; tel même pourrait, en jeûnant, faire une chose très-utile à sa santé. Voilà l'expédient, net de frais et de droits, et l'on pourrait en faire la perception par paroisses, sans entremise de commissaires qui ruinent l'État. » Tous se mirent à rire de l'expédient et de son inventeur, et lui-même rit de ses sottises. Quant à moi, je restai fort surpris de les avoir entendus, et de voir que, pour la plupart, les gens de semblable humeur venaient mourir à l'hôpital.

SCIPION.

Tu as raison, Berganza; vois s'il te reste quelque chose à dire.

SCIPIOS ET BEAGiHZi. 35i vmcktnk. Deux choses seulement , avec lesquelles je terminerai ma causerie , car il me semble que le jour commence à poindre. Une nuit que j'allais avec mon maître demander l'aumône chez le corrëgiddr de cette ville, qui est un gentilhomme très-noble et encore plus chrétien, nous le trouvâmes seul. Je crus devoir prendre occasion de cette circonstance pour lui donner certains avis , que j'avais recueillis d'un vieillard malade dans cet hôpital , sur le moyen de remédier à la perdition des filles vagabondes , qui , pour ne pas servir, se jettent dans le vice , et si profondément , qu'elles peuplent les hôpitaux des gens))erdus qui les suivent : plaie intolérable , qui exige un remède prompt et etficace. Voulant donc le lui dire, j'élevai la voix, pensant que j'avais le don de la parole ; mais , an lieu de prononcer des mots suivis et distincts , j'aboyai avec tant de hâte et snr un ton si haut , que le corrégidor impatienté appela scs gens pour qu'on me chassât de la salle à coups de bâton. Un laquais , qui accourût à la voix de son seignew (mieux eût valu qn'il fût sourd en ce moment), saisit une carafe de cuivre qu'il trouva sous sa main , et me la lança si rudement sur les côtes , (]ue je garde encore à présent les reliques de ce coup. sapioN. 1:11 tu te plains de cela , UcrganaaP BERCAHZi. Commeutl n'ai-je pas raison de me plaindre, si Digitized by Google

BERGANZA.

Deux choses seulement, avec lesquelles je terminerai ma causerie, car il me semble que le jour commence à poindre. Une nuit que j'allais avec mon maître demander l'aumône chez le corrégidor de cette ville, qui est un gentilhomme très-noble et encore plus chrétien, nous le trouvâmes seul. Je crus devoir prendre occasion de cette circonstance pour lui donner certains avis, que j'avais recueillis d'un vieillard malade dans cet hôpital, sur le moyen de remédier à la perdition des filles vagabondes, qui, pour ne pas servir, se jettent dans le vice, et si profondément, qu'elles peuplent les hôpitaux des gens perdus qui les suivent : plaie intolérable, qui exige un remède prompt et efficace. Voulant donc le lui dire, j'élevai la voix, pensant que j'avais le don de la parole; mais, au lieu de prononcer des mots suivis et distincts, j'aboyai avec tant de hâte et sur un ton si haut, que le corrégidor impatienté appela ses gens pour qu'on me chassât de la salle à coups de bâton. Un laquais, qui accourut à la voix de son seigneur (mieux eût valu qu'il fût sourd en ce moment), saisit une carafe de cuivre qu'il trouva sous sa main, et me la lança si rudement sur les côtes, que je garde encore à présent les reliques de ce coup.

SCIPION.

Et tu te plains de cela, Berganza?

BERGANZA.

Comment! n'ai-je pas raison de me plaindre, si

0 35t DIALOCtE DES CHIEKS j’en souffre encore, comme je te l’ai dit, et s’il me semble que ma bonne intention ne méritait pas un tel châtiment ? SCIPIOS. Écoute, Bcrganza ; personne ne doit se fourrer où on ne l’appelle point, ni vouloir faire le métier qui ne le regarde en aucun cas. Considère, d’ailleurs, quejamais le conseil du pauvre, si bon qu’il soit, ne fut accepté, et que le pauvre , dans son humble état, ne doit pas avoir la présomption de conseiller les grands et ceux qui pensent tout savoir. La sagesse dans le pauvre est comme assombrie ; le besoin et la misère sont les ombres et les nuages qui l’obscurcissent , et si , par hasard , elle se découvre, on la prend pour sottise , on la traite avec mépris. BEIIGAKZA. Tu as raison, et, devenu sage â mes dépens, je suivrai dorénavant tes conseils. J’entrai une autre nuit chez une dame de haut parage, laquelle tenait dans ses bras une petite chienne de manchon, si petite, qu’on aurait pu la cacher dans le sein. Quand cette chienne me vit , elle s’échappa des bras de sa maîtresse , et se jeta sur moi en aboyant , avec tant d’audace , qu’elle ne cessa qu’après m’avoir mordu à une jambe. Je la regardai tout à la fois avec respect et avec colère , et je me dis tout bas : n Ah ! si je vous tenais dans la rue, mauvaise petite béte , on je ne ferais pas cas de vous , ou je vous mettrais en pièces sons mes dents. » Je fîs, à propos d’elle, l’observation que jusqu’aux êtres lâches et sans cœur deviennent hardis et insolents quand Digiiized by Google

j'en souffre encore, comme je te l'ai dit, et s'il me semble que ma bonne intention ne méritait pas un tel châtiment ?

SCIPION.

Écoute, Berganza ; personne ne doit se fourrer où on ne l'appelle point, ni vouloir faire le métier qui ne le regarde en aucun cas. Considère, d'ailleurs, que jamais le conseil du pauvre, si bon qu'il soit, ne fut accepté, et que le pauvre, dans son humble état, ne doit pas avoir la présomption de conseiller les grands et ceux qui pensent tout savoir. La sagesse dans le pauvre est comme assombrie ; le besoin et la misère sont les ombres et les nuages qui l'obscurcissent, et si, par hasard, elle se découvre, on la prend pour sottise, on la traite avec mépris.

BERGANZA.

Tu as raison, et, devenu sage à mes dépens, je suivrai dorénavant tes conseils. J'entrai une autre nuit chez une dame de haut parage, laquelle tenait dans ses bras une petite chienne de manchon, si petite, qu'on aurait pu la cacher dans le sein. Quand cette chienne me vit, elle s'échappa des bras de sa maîtresse, et se jeta sur moi en aboyant, avec tant d'audace, qu'elle ne cessa qu'après m'avoir mordu à une jambe. Je la regardai tout à la fois avec respect et avec colère, et je me dis tout bas : « Ah ! si je vous tenais dans la rue, mauvaise petite bête, ou je ne ferais pas cas de vous, ou je vous mettrais en pièces sous mes dents. » Je fis, à propos d'elle, l'observation que jusqu'aux êtres lâches et sans cœur deviennent hardis et insolents quand

SCIPION ET BF-RGANZA. , , 3?)3 ils sont favorisés , et qu'ils poussent l'audace jusqu'à s'attaquer à ceux qui valent mieux qu'eux. SCIPIOIT. Un exemple et une preuve de la vérité que tu dis nous sont fournis par certains petits hommes de rien, qui , à l'ombre de leurs maîtres , se donnent le ton d'étre insolents. Si, par hasard, la mort, on tout autre accident de fortune , renverse l'arbre auquel ils s'appuient, aussitôt leur vraie valeur se montre au grand jour, car ils n'ont, en eOet, d'autres mérites que ceux que leur prêtent leurs maîtres et protecteurs. La vertu et l'intelligence sont toujours les mêmes , nues ou vêtues , seules ou accompagnées \ il est bien vrai qu'elles peuvent souffrir atteinte dans l'estime des gens , mais jamais dans la réalité positive de ce qu'elles méritent et de ce qu'elles valent. Sur cela , mettons fin à notre conversation , car la lumière qui pénètre par ces fentes montre que le jour est déjà bien avancé. La nuit qui vient , si l'on ne nous a point retiré ce grand bienfait de la parole, ce sera mon tour à te conter ma vie. BEIIGAHZA. Eh bien , soit , mais ne manque point de revenir au même endroit. Finir la lecture du dialogue pour le licencié, et s'éveillerpour l'enseigne, ce fut l'affaire du même instant. Le licencié dit alors : « Bien que ce dialogue soit une fiction , et qu'il n'ait jamais eu lieu , il me semble si bien composé, que leseigneurenseignepeutcontinuer, II. 33 Digiiized by Google

ils sont favorisés, et qu'ils poussent l'audace jusqu'à s'attaquer à ceux qui valent mieux qu'eux.

SCIPION.

Un exemple et une preuve de la vérité que tu dis nous sont fournis par certains petits hommes de rien, qui, à l'ombre de leurs maîtres, se donnent le ton d'être insolents. Si, par hasard, la mort, ou tout autre accident de fortune, renverse l'arbre auquel ils s'appuient, aussitôt leur vraie valeur se montre au grand jour, car ils n'ont, en effet, d'autres mérites que ceux que leur prêtent leurs maîtres et protecteurs. La vertu et l'intelligence sont toujours les mêmes, nues ou vêtues, seules ou accompagnées; il est bien vrai qu'elles peuvent souffrir atteinte dans l'estime des gens, mais jamais dans la réalité positive de ce qu'elles méritent et de ce qu'elles valent. Sur cela, mettons fin à notre conversation, car la lumière qui pénètre par ces fentes montre que le jour est déjà bien avancé. La nuit qui vient, si l'on ne nous a point retiré ce grand bienfait de la parole, ce sera mon tour à te conter ma vie.

BERGANZA.

Eh bien, soit, mais ne manque point de revenir au même endroit.

Finir la lecture du dialogue pour le licencié, et s'éveiller pour l'enseigne, ce fut l'affaire du même instant. Le licencié dit alors : « Bien que ce dialogue soit une fiction, et qu'il n'ait jamais eu lieu, il me semble si bien composé, que le seigneur enseigne peut continuer,

 et passer au second. Cette opinion m’encourâgera , répondit l'enseigne , et je vau me disposer à l’écrire , sans me mettre davantage en dispute avec votre grâce pour savoir si les chiens ont ou non parlé. — Seigneur enseigne, reprit le licencié , ne revenons plüs â notre querelle 5 je comprends 1‘invention dü dialogue et le sens qu’il cache ; c’est assez. Allons tnaintenant à l’Espolon ‘ récréer les yeux du corps , puisque je viens de récréer ceux de l’esprit. — Allons , dit l'enSeignè. Et ils s’en allèrent. ' Rom é'^nné preteenade lor le bord de l’Arlannin, i ValUdolid. I rm DBS NODTELtBS. Digitized by Google

et passer au second. — Cette opinion m'encouragera, répondit l'enseigne, et je vais me disposer à l'écrire, sans me mettre davantage en dispute avec votre grâce pour savoir si les chiens ont ou non parlé. — Seigneur enseigne, reprit le licencié, ne revenons plus à notre querelle; je comprends l'invention du dialogue et le sens qu'il cache; c'est assez. Allons maintenant à l'Espolon [1] récréer les yeux du corps, puisque je viens de récréer ceux de l'esprit. — Allons, » dit l'enseigne. Et ils s'en allèrent.

[1] Nom d'une promenade sur le bord de l'Arlanzon, à Valladolid.

FIN DES NOUVELLES.

The text on this page is estimated to be only 29.50% accurate

PAMPHLET LITTÉRAIRE.

PAMPHLET LITTÉRAIRE.

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

Digitized by Google

t I I I Le fraginenl qui soit n’esl pas uue Nouvelle ; c'esl un ‘ pamphlet littéraire. Cervantes avait écrit , sous le titre de Voyage au Pamatse (Viage al Parnato) , un petit poème en tercets, moiüé louangeur, moitié satirique , oà il mettait aux prises les bons et les mauvais poètes de son temps , comme avait fait, avant luij Cesare CapOrali, en Italie; comme fit, après loi, Boileau panni nous. Bien qu’on ait vu Cervantès le citer avec complaisance dans le Prologue de ses Nouvelles, ce poème ne mérite pas d’étre traduit. C’est un ouvrage faible , comme tout ce qu’il écrivit en vers , et qui serait , d’ailleurs , sans intérêt dans notre époque et dans notre pays. Mais Cervantès fit suivre ce y<yage au Pamatse d’un morceau en prcue, [dus piquant et plus curieux , qu’il appela La adjunta al Parnaso. Nous le croyons digne d’étre reproduit, ne serait-ce que comme exemple des pamphlets littéraiiesde l'Espsgae et du temps. Un malin que je sortais du couvent d’Atocha, je vis venir à ma rencontre un jeune homme qui paraissait avoir environ vingt-quatre ans , bien propret , Digiiized by Google

Le fragment qui suit n'est pas une *Nouvelle;* c'est un pamphlet littéraire. Cervantès avait écrit, sous le titre de *Voyage au Parnasse* (*Viage al Parnaso*), un petit poëme en tercets, moitié louangeur, moitié satirique, où il mettait aux prises les bons et les mauvais poëtes de son temps, comme avait fait, avant lui, Cesare Caporali, en Italie; comme fit, après lui, Boileau parmi nous. Bien qu'on ait vu Cervantès le citer avec complaisance dans le *Prologue* de ses *Nouvelles*, ce poëme ne mérite pas d'être traduit. C'est un ouvrage faible, comme tout ce qu'il écrivit en vers, et qui serait, d'ailleurs, sans intérêt dans notre époque et dans notre pays. Mais Cervantès fit suivre ce *Voyage au Parnasse* d'un morceau en prose, plus piquant et plus curieux, qu'il appela *La adjunta al Parnaso.* Nous le croyons digne d'être reproduit, ne serait-ce que comme exemple des pamphlets littéraires de l'Espagne et du temps.

Un matin que je sortais du couvent d'Atocha, je vis venir à ma rencontre un jeune homme qui paraissait avoir environ vingt-quatre ans, bien propret,

 bien attifë , faisant craquer la soie des pieds à la tête , mais avec un col à la wallonne si vaste , si empesé , qu'il me sembla que , pour le porter , il aurait fallu les épaules d'un antre Atlas. Ce col avait pour filles deux manchettes plates, lesquelles, commençant aux poignets , montaient et grimpaient le long des os du bras , si haut qu'elles semblaient vouloir livrer assaut à la barbe. Je n'ai jamais vu de lierre aussi ambitieux de s'élever du pied de la muraille où il s'appuie jusqu'aux créneaux , que ces manchettes mettaient d'empressement à s'aller heurter contre les ooudeÿ. Finalement, telle était l'exorbitance du col et des manchettes , que dans le col se cachait , ou plutôt s'ensevelissait |ç visage , ef dans les manchettes , Içs brits. Or donc , ce dit jeupe homme s'approcha de moif et TO'gdrwwftt J» parplo yçix grave ot posée; a , par hasard , fpg le aeigneur Miguel de Corvsntàs Saavedi;^, celui qvi est rer vmm , il y « peu dejoura, dn Parnasse? s A eette ques^ tion , je prois bien que je perdis couleur, car je pensai ■assitôt, et me dis à part moit % gerait*oe quelqu'un des poëtes que j'ai mis eu omis de mettre dans mon f^oyqge^ et viendrait-il à présent me payer ce qu'il croit me devoir ? » Cependant , disant contre fortune bon coeur, je lui répondis: « Oni, seigneur, c'est moimême 5 qu'y a-t-il poqr votre service ? » Lui , entendant ces mots , ouvrit aussitôt les bras , me les jeta au cou , et sans doute il m'aurait babé sur le front , si l'ampleur de son col ne l'en eût empêché. « Que votre grâce, mç dit-il, seigneqr Cervantès, me tienne ppur son serviteur et son ami. H y a bien longtemps que je vous suis attaché , tant par vos ouvrages que par Digitized by Google

bien attifé, faisant craquer la soie des pieds à la tête, mais avec un col à la wallonne si vaste, si empesé, qu'il me sembla que, pour le porter, il aurait fallu les épaules d'un autre Atlas. Ce col avait pour filles deux manchettes plates, lesquelles, commençant aux poignets, montaient et grimpaient le long des os du bras, si haut qu'elles semblaient vouloir livrer assaut à la barbe. Je n'ai jamais vu de lierre aussi ambitieux de s'élever du pied de la muraille où il s'appuie jusqu'aux créneaux, que ces manchettes mettaient d'empressement à s'aller heurter contre les coudes. Finalement, telle était l'exorbitance du col et des manchettes, que dans le col se cachait, ou plutôt s'ensevelissait le visage, et dans les manchettes, les bras. Or donc, ce dit jeune homme s'approcha de moi, et m'adressant la parole d'une voix grave et posée: « Êtes-vous, par hasard, me dit-il, le seigneur Miguel de Cervantès Saavedra, celui qui est revenu, il y a peu de jours, du Parnasse? » A cette question, je crois bien que je perdis couleur, car je pensai aussitôt, et me dis à part moi: « Serait-ce quelqu'un des poëtes que j'ai mis ou omis de mettre dans mon *Voyage*? et viendrait-il à présent me payer ce qu'il croit me devoir? » Cependant, faisant contre fortune bon cœur, je lui répondis: « Oui, seigneur, c'est moi-même; qu'y a-t-il pour votre service? » Lui, entendant ces mots, ouvrit aussitôt les bras, me les jeta au cou, et sans doute il m'aurait baisé sur le front, si l'ampleur de son col ne l'en eût empêché. « Que votre grâce, me dit-il, seigneur Cervantès, me tienne pour son serviteur et son ami. Il y a bien longtemps que je vous suis attaché, tant par vos ouvrages que par

PAMPHLET LITTÉOAUIE. iSg la rëputatioa de votre hameur douce et bienveillante. » Quand j’entendis cela, je respirai, et mes esprits , qui s’étaient troublés quelque peit, SQ celmèrent promptement. Je l’embrassai aussi , en pcenant grand soin de ne pas chiffonner son cpl , et je lui dis : « Je ne connais pas votre grâce , si cç n’est pour la servir t mais ce que j’en vois me fait assez deviner que vous êtes de grand esprit et de haute naissance : qualités qui obligent à tenir en vénération la personne qui les possède. » Nous éehangeâmes encore d’autres politesses , et les compliments allèrent grand train. Enhui . de fil en aiguille , il me dit : n Vous saurez , seigneur Cervantes , que , par la grâce d’Apollon , je suis poète, ou que , du moins , je souhaite le devenir. Mon nom estPancracio de Koncesvalles ‘. CERVAnTÈS. Je ne l'aurais jamais cru , si vous ne me l'eussiez dit de votre propre bouche. PAMCJLACIO. Et pourquoi ne l’auriez-vous pas cru ? CERVAMTÈS. Parce que c’est merveille qpe les poètes soient aussi galamment parés que vous-, et la cause en est qu’étant d’un génie si allier, si gtdndé , ils s’occupent plus des choses de l’esprit que de celles du corps. ' De Ronoevaux. . Digitized by Google

la réputation de votre humeur douce et bienveillante. »

Quand j'entendis cela, je respirai, et mes esprits, qui s'étaient troublés quelque peu, se calmèrent promptement. Je l'embrassai aussi, en prenant grand soin de ne pas chiffonner son col, et je lui dis : « Je ne connais pas votre grâce, si ce n'est pour la servir; mais ce que j'en vois me fait assez deviner que vous êtes de grand esprit et de haute naissance : qualités qui obligent à tenir en vénération la personne qui les possède. » Nous échangeâmes encore d'autres politesses, et les compliments allèrent grand train. Enfin, de fil en aiguille, il me dit : « Vous saurez, seigneur Cervantès, que, par la grâce d'Apollon, je suis poëte, ou que, du moins, je souhaite le devenir. Mon nom est Pancracio de Roncesvalles [1].

CERVANTÈS.

Je ne l'aurais jamais cru, si vous ne me l'eussiez dit de votre propre bouche.

PANCRACIO.

Et pourquoi ne l'auriez-vous pas cru ?

CERVANTÈS.

Parce que c'est merveille que les poëtes soient aussi galamment parés que vous; et la cause en est qu'étant d'un génie si altier, si guindé, ils s'occupent plus des choses de l'esprit que de celles du corps.

[1] De Roncevaux.

PAMPHLET LlTTÉnAlRE. 3t)0 PAA'CaAClü. Moi , seigneur, je suis jeune , je suis riche et je suis amoureux. Ce sont des qualités qui détruisent en moi la nonchalance que me communique la poésie. En effet, la jeunesse me donne de l'ardeur et du feu , la richessede quoi les montrer, et l’amour ne me laisse point paraître négligent. CERVANTES. Vous avez fait les trois quarts du chemin pour arriver à être bon poète. PANCRACIO. Comment cela ? CERVANTES. Ayant la richesse et l’amour ; car les enfantements de l’esprit d’un homme riche et amoureux sont l'effroi de l’avarice et l’aiguillon de la libéralité. Chez le poète pauvre , au contraire , la moitié de ses divins enfantements , de ses divines pensées, sont emportés par les soins qu’exige la recherche de l’ordinaire soutien de la vie. Mais, dites-moi, je vous en conjure, de quel potage poétique faites-vous le plus d’usage ou le plus de cas? PANCRACIO. w Je n’entends pas cette expression de potage poétique. , CERVANTES. Je veux dire , à ((uel genre de poésie êtes-vous le Digilized by Gt)OgIc

PANCRACIO.

Moi, seigneur, je suis jeune, je suis riche et je suis amoureux. Ce sont des qualités qui détruisent en moi la nonchalance que me communique la poésie. En effet, la jeunesse me donne de l'ardeur et du feu, la richesse de quoi les montrer, et l'amour ne me laisse point paraître négligent.

CERVANTÈS.

Vous avez fait les trois quarts du chemin pour arriver à être bon poëte.

PANCRACIO.

Comment cela ?

CERVANTÈS.

Ayant la richesse et l'amour ; car les enfantements de l'esprit d'un homme riche et amoureux sont l'effroi de l'avarice et l'aiguillon de la libéralité. Chez le poëte pauvre, au contraire, la moitié de ses divins enfantements, de ses divines pensées, sont emportés par les soins qu'exige la recherche de l'ordinaire soutien de la vie. Mais, dites-moi, je vous en conjure, de quel potage poétique faites-vous le plus d'usage ou le plus de cas ?

PANCRACIO.

Je n'entends pas cette expression de potage poétique.

CERVANTÈS.

Je veux dire, à quel genre de poésie êtes-vous le

pamphlet LITTÉRAlREi 36 1 plus enclin? est-ce au lyrique, à l’héroïque ou au comique ? PANCRAUO. Tout style me va et me convient. Néanmoins, c'est du comique que je m’occupe le plus. CER VANTÉS. En ce cas, vous aurez composé quelques comédies? pancracio. Beaucoup; mais on n’en a représenté qu’une seule. cervahtés. Plut-elle ? PANCRACIO. Au vulgaire , non. CERVANTES. Et aux gens d’esprit ? PANCRACIO. Pas davantage. CBRVANTÉS. La cause ? ». » pAitcaiao* . I La cause , c'est qu’on lui reprochait d’avoir trop de longueur dans les dialogues, fort peu de pureté dans les vers, et nulle vigueur'dans l’invention. Digitized by Google

plus enclin? est-ce au lyrique, à l'héroïque ou au comique?

PANCRACIO.

Tout style me va et me convient. Néanmoins, c'est du comique que je m'occupe le plus.

CERVANTÈS.

En ce cas, vous aurez composé quelques comédies?

PANCRACIO.

Beaucoup; mais on n'en a représenté qu'une seule.

CERVANTÈS.

Plut-elle?

PANCRACIO.

Au vulgaire, non.

CERVANTÈS.

Et aux gens d'esprit?

PANCRACIO.

Pas davantage.

CERVANTÈS.

La cause?

PANCRACIO.

La cause, c'est qu'on lui reprochait d'avoir trop de longueur dans les dialogues, fort peu de pureté dans les vers, et nulle vigueur dans l'invention.

 Ce sont là des défauts qui pourraient faire trouver mauvaises celles de Plaute lui-méme. , . PiHOUCIO. D’ailleurs , on ne put pas la juger convenablement, car on ne la laissa point achever, tant on la sifHa. Cependant le directeur l’a redonnée le lendemain. Mais à quoi bon s'obstiner? à peine vint-il cinq personnes. CERVANTES. Croyez-moi , les comédies ont leurs bons et leurs mauvais jours , comme quelques jolies femmes , et leur succès ne dépend pas moins du bonheur que du talent. J’ai vu telle comédie lapidée à Madrid , qu’on a couronnée de lauriers à Tolède. Que cette première disgrâce ne vous empêche pas de continuer à en écrire ; peut-être , quand vous y penserez le moins , tomberez-vous sur quelqu’une qui vous donnera delà gloire et de l’argent. PANCRACIO. De l’argent je ne fais aucun cas , et la renommée me tient plus au cœur que toute autre chose. C’est , en effet, un plaisir extrême et un résultat non moins important, que de voir sortir une foule de gens de la comédie , tous contents et satisfaits , tandis que l’auteur qui l’a composée se tient à la porte du théâtre , recevant de tout le monde des félicitations. CERVAHTfes. Ces joies ont bien leurs mécomptes. Quelquefois la Digiiized by Google

CERVANTÈS.

Ce sont là des défauts qui pourraient faire trouver mauvaises celles de Plaute lui-même.

PANCRACIO.

D'ailleurs, on ne put pas la juger convenablement, car on ne la laissa point achever, tant on la siffla. Cependant le directeur l'a redonnée le lendemain. Mais à quoi bon s'obstiner? à peine vint-il cinq personnes.

CERVANTÈS.

Croyez-moi, les comédies ont leurs bons et leurs mauvais jours, comme quelques jolies femmes, et leur succès ne dépend pas moins du bonheur que du talent. J'ai vu telle comédie lapidée à Madrid, qu'on a couronnée de lauriers à Tolède. Que cette première disgrâce ne vous empêche pas de continuer à en écrire; peut-être, quand vous y penserez le moins, tomberez-vous sur quelqu'une qui vous donnera de la gloire et de l'argent.

PANCRACIO.

De l'argent je ne fais aucun cas, et la renommée me tient plus au cœur que toute autre chose. C'est, en effet, un plaisir extrême et un résultat non moins important, que de voir sortir une foule de gens de la comédie, tous contents et satisfaits, tandis que l'auteur qui l'a composée se tient à la porte du théâtre, recevant de tout le monde des félicitations.

CERVANTÈS.

Ces joies ont bien leurs mécomptes. Quelquefois la

P4UFHLET MTTÉaifM, 363 comédie est si mauvaise , si détestable , que personne ne lève seulement les yeux pour regarder le poète , tandis que lui ne s'arrête pas k quatre rues du théâtre, et ceux même qui l'ont jouée n'osent pas non plus lever les yeux , tant ils sont honteux et confus de s'être trompés , de l'avoir choisie pour bonne. PÀHCHACIO. Et vous, seigneur Cervantès , êtes-vous amateur de la scène ? avez-vous composé quelques comédies ? i CPRViNTÈâf Oui , plusieurs ^ et , si elles n'étaieat les miennes, je les trouverais dignes d'éloges, comme l'ont été Los Tratos de Argel , La Numancia, La Grau Turtjuesca , La Baialla naval , La Jemsalen, f^a Amaranta à La del Mayo , El Bosque amoroso , La ùnica y la bizarra Arsinda , et bien d'autres encore dont je ne me souviens plus. Mais celle ^ue j'estime le plus, et dont je suis le plus fier, c'a été c'est encore une comédie intitulée La Confusa , laquelle , soit dit avec la permission de toutes les comédies de cape et d'épée qu'on a jouées jusqu'à ce jour ^ peut bien occuper une placç signalée comme bonne parmi les meilleures *. PAMcaACIO. ' Et main^nan^ , en avez-vous quelques-pnes ? ^ * Cktte pièce est perdue. Celles <p'oa a retrouvéas , La Nu^ mancia, Los Tratos deArgel, et deux ou trois autres, sont i<dn , comme on sait, de mériter l'élo^ qu>n fait Cervantès. Digitized by Google

comédie est si mauvaise, si détestable, que personne ne lève seulement les yeux pour regarder le poëte, tandis que lui ne s'arrête pas à quatre rues du théâtre, et ceux même qui l'ont jouée n'osent pas non plus lever les yeux, tant ils sont honteux et confus de s'être trompés, de l'avoir choisie pour bonne.

PANCRACIO.

Et vous, seigneur Cervantès, êtes-vous amateur de la scène? avez-vous composé quelques comédies?

CERVANTÈS.

Oui, plusieurs; et, si elles n'étaient les miennes, je les trouverais dignes d'éloges, comme l'ont été *Los Tratos de Argel*, *La Numancia*, *La Gran Turquesca*, *La Batalla naval*, *La Jerusalen*, *La Amaranta ó La del Mayo*, *El Bosque amoroso*, *La única y la bizarra Arsinda*, et bien d'autres encore dont je ne me souviens plus. Mais celle que j'estime le plus, et dont je suis le plus fier, ç'a été et c'est encore une comédie intitulée *La Confusa*, laquelle, soit dit avec la permission de toutes les comédies de cape et d'épée qu'on a jouées jusqu'à ce jour, peut bien occuper une place signalée comme bonne parmi les meilleures [1].

PANCRACIO.

Et maintenant, en avez-vous quelques-unes?

[1] Cette pièce est perdue. Celles qu'on a retrouvées, *La Numancia*, *Los Tratos de Argel*, et deux ou trois autres, sont loin, comme on sait, de mériter l'éloge qu'en fait Cervantès.

364 PAMPHLET LlTTl^.nAIRE. CERVANTES. J’en ai six , avec six intermèdes. PANCRACIO. £h bien , pourquoi ne les joue-t-on pas ? CERVANTES. Parce que les directeurs de thëAtres ne me cherchent point, et que je ne vais pas non plus les chercher. PANCRACIO. Ils ne doivent pas savoir que vous avez ces comédies ? CERVANTES. Si vraiment , ils le savent ; mais comme ils ont leurs poètes attitrés, leurs poètes commensaux , dont ils se trouvent bien , ils ne vont pas chercher de meilleur pain que celui de froment. Toutefois , je pense faire imprimer les miennes , pour que l’on voie à loisir ce qui échappe ou ne s’entend point A la représentation. Les comédies ont leurs saisons et leurs temps, comme les chanteurs. » Nous en arrivions là de notre conversation , lorsque Pancracio mit la main dans son sein , en tira une lettre avec son enveloppe , la baisa et me la remit. Je lus l’adresse , qui portait ces mots : « A Miguel de Cervantes Saavedra , dans la rue de Las Huertas, en face de la maison où demeurait le prince de Maroc, à Madrid. Port : demi-réal , je veux dire 17 maravédis'. >* ■ I t ' Ud peu moins de trois sons. Digiiized by Google

CERVANTÈS.

J'en ai six, avec six intermèdes.

PANCRACIO.

Eh bien, pourquoi ne les joue-t-on pas ?

CERVANTÈS.

Parce que les directeurs de théâtres ne me cherchent point, et que je ne vais pas non plus les chercher.

PANCRACIO.

Ils ne doivent pas savoir que vous avez ces comédies ?

CERVANTÈS.

Si vraiment, ils le savent; mais comme ils ont leurs poëtes attitrés, leurs poëtes commensaux, dont ils se trouvent bien, ils ne vont pas chercher de meilleur pain que celui de froment. Toutefois, je pense faire imprimer les miennes, pour que l'on voie à loisir ce qui échappe ou ne s'entend point à la représentation. Les comédies ont leurs saisons et leurs temps, comme les chanteurs. »

Nous en arrivions là de notre conversation, lorsque Pancracio mit la main dans son sein, en tira une lettre avec son enveloppe, la baisa et me la remit. Je lus l'adresse, qui portait ces mots : « A Miguel de Cervantès Saavedra, dans la rue de *Las Huertas,* en face de la maison où demeurait le prince de Maroc, à Madrid. Port : demi-réal, je veux dire 17 maravédis[1]. »

[1] Un peu moins de trois sous.

PAMt>HLET LITTÉRAIRE. 365 Je me scandalisai du port , ainsi que de cette déclaration du « demi-rëal , je veux dire 17 maravëdis ; » et lui rendant la lettre , je lui dis : « Tandis que j'haliitais Valladolid , on apporta à la maison une lettre pour moi , avec un rëal de port. Ma nièce la reçut et la paya -, que ne l'eût-elle jamais payée! Mais elle me donna pour excuse qu'elle m'avait souvent ouï dire qu'en trois chos^ il était bon de dépenser l'argent ; à faire l'aumône, à payer le bon médecin , et à payer le port des lettres , soient-elles d'amis ou d'ennemis ; car, si celles des amis avertissent , de celles des ennemis on peut tirer quelque indice de leurs pensées. On me la remit, et j'y trouvai un mauvais sonnet, fade, décoloré , sans grâce et sans finesse , qui disait du mal de Don Quichotte. Ce qn'i me fâcba , ce fut la perte du réal, et je fis dès lors le propos de ne plus recevoir de lettre avec un port à payer. Ainsi donc , si vous en voulez un pour celle-ci , vous pouvez la reprendre, car je suis sûr qu'elle ne peut pas m'importer autant que le\!emi-réal qu'elle doit coûter. » Le seigneur Roncesvalles se mit û rire de tout son cœur, et me dit : « Bien que poi'tc , je ne suis pas si misérable que je tienne à dix-sept maravëdis. Prenez garde, seigneur Cervantes, que cette lettre n'est rien moins que d'Apollon lui-même. Il l'écrivit, il n'y a pas vingt jours, sur le Parnasse, et me la donna pour que je vous la remisse. Lisez-la , je sais qu'elle vous fera plaisir. » ' ^ a Je ferai ce que vous m'ordonnez, répondis-je ; mais avant de la lire, je voudrais que vous me fissiez une grâce , celle de me dire comment, quand et pourquoi vous avez été au Parnasse. » Il me répondit ; « ComDigitized by Google

Je me scandalisai du port, ainsi que de cette déclaration du « demi-réal, je veux dire 17 maravédis ; » et lui rendant la lettre, je lui dis : « Tandis que j'habitais Valladolid, on apporta à la maison une lettre pour moi, avec un réal de port. Ma nièce la reçut et la paya ; que ne l'eût-elle jamais payée ! Mais elle me donna pour excuse qu'elle m'avait souvent ouï dire qu'en trois choses il était bon de dépenser l'argent : à faire l'aumône, à payer le bon médecin, et à payer le port des lettres, soient-elles d'amis ou d'ennemis ; car, si celles des amis avertissent, de celles des ennemis on peut tirer quelque indice de leurs pensées. On me la remit, et j'y trouvai un mauvais sonnet, fade, décoloré, sans grâce et sans finesse, qui disait du mal de *Don Quichotte*. Ce qui me fâcha, ce fut la perte du réal, et je fis dès lors le propos de ne plus recevoir de lettre avec un port à payer. Ainsi donc, si vous en voulez un pour celle-ci, vous pouvez la reprendre, car je suis sûr qu'elle ne peut pas m'importer autant que le demi-réal qu'elle doit coûter. »

Le seigneur Roncesvalles se mit à rire de tout son cœur, et me dit : « Bien que poëte, je ne suis pas si misérable que je tienne à dix-sept maravédis. Prenez garde, seigneur Cervantès, que cette lettre n'est rien moins que d'Apollon lui-même. Il l'écrivit, il n'y a pas vingt jours, sur le Parnasse, et me la donna pour que je vous la remisse. Lisez-la, je sais qu'elle vous fera plaisir. »

« Je ferai ce que vous m'ordonnez, répondis-je ; mais avant de la lire, je voudrais que vous me fissiez une grâce, celle de me dire comment, quand et pourquoi vous avez été au Parnasse. » Il me répondit : « Com-

366 piüPHtBT iiniRAtnË. ment j’y fus? par mer, et sur une frégate que moi et dix antres poëtes frétâmes dans le port de Barcelone. Quand j’y fus? six jours après la Bataille qui se livra entre les bons et les mauvais poëtes. Pourquoi j’y fus? afin de me trouver à cette bataille , puisque ma pro-^ fessiun m’y obligeait. CERVANTES. A coup sâr, vous aurez été bien re^s du Seigneur Apollon. PAHCRACIO. Oui , vraiment 5 et pourtant nous le trouvâmes trèsr occupé, lui et mesdames les Piérides, labourant et semant de sel tout cet espace de champ où se donna la bataille. Je lui demandai pourquoi se faisait cette opération. Il me répondit : « De même que des dents du serpent de Cadmus étaient nés des hommes armés; de même que de chaque tête de l’hydre que tua Hercule en naissaient sept autres, et que des gouttes de sang de la tête de Méduse toute la Libye s’était remplie de serpents ; de la même manière , du sang pourri des mauvais poëtes qui avaient été tués en cet endroit, commençaient à naître d’autres petits poétereaux , gros comme des souris, qui prenaient le chemin de remplir toute la terre de cette mauvaise engeance. C’est pour cela qu’on laboure cette place, et qu’on la sème de sel , comme si c’était la demeure d’un traître. » Après avoir entendu cette réponse, j’ouvris sur-lechamp la lettre, et je vis qu’elle était ainsi conçue : Digitized by Google

ment j'y fus? par mer, et sur une frégate que moi et dix autres poëtes frétâmes dans le port de Barcelone. Quand j'y fus? six jours après la bataille qui se livra entre les bons et les mauvais poëtes. Pourquoi j'y fus? afin de me trouver à cette bataille, puisque ma profession m'y obligeait.

CERVANTÈS.

A coup sûr, vous aurez été bien reçus du seigneur Apollon.

PANCRACIO.

Oui, vraiment; et pourtant nous le trouvâmes très-occupé, lui et mesdames les Piérides, labourant et semant de sel tout cet espace de champ où se donna la bataille. Je lui demandai pourquoi se faisait cette opération. Il me répondit : « De même que des dents du serpent de Cadmus étaient nés des hommes armés; de même que de chaque tête de l'hydre que tua Hercule en naissaient sept autres, et que des gouttes de sang de la tête de Méduse toute la Libye s'était remplie de serpents; de la même manière, du sang pourri des mauvais poëtes qui avaient été tués en cet endroit, commençaient à naître d'autres petits poëtereaux, gros comme des souris, qui prenaient le chemin de remplir toute la terre de cette mauvaise engeance. C'est pour cela qu'on laboure cette place, et qu'on la sème de sel, comme si c'était la demeure d'un traître. »

Après avoir entendu cette réponse, j'ouvris sur-le-champ la lettre, et je vis qu'elle était ainsi conçue :

PAMPHLET LITTÉPAIBE. 367 Apollok Delpbiqiis « A Miguel de Cervantis Saavedra, Salut. • « Le seigneur Pancracio de Roncesvalles , porteur de la présente , vous dira , seigneur Miguel de Cervantès , à quoi il m'a trouvé occupé , le jour qu^il est venu me voir avec ses amis. Quanta moi, je dis que je suis très-Ëlché contre vous à cause de l'impolitesse que vous avez commise à mon égard , en partant de ce mont sans prendre congé de moi et de mes filles, sachant combien je vous suis attaché , et les Muses par conséquent. Mais si vous me donnez pour excuse que vous vous êtes laissé emporter par le désir de voir votre Mécènes, le grand comte de Lemos , et les fameuses fêtes de Naples , j'accepte cette éxeuse , et je vous pardonne '. « Depuis votre départ d'ici , il m'est arrivé bien des disgrâces, et je me suis vu en de grands embarras', surtout pour détruire et exterminer les petits poètes qui naissaient incessamment du sang des mauvais poètes tués en cet endroit ^ mais enfin , grâce au Ciel et à mon industrie , ce mal est déjà réparé. « 3e ne sais si c'est du bruit de la bataille, ou des Vapeurs qu'exhalait la terre trempée du sang des en- « nemis , mais j'ai pris des maux de tête et des étourdissements, qui véritablement m'ont rendu imbécile ; je ne viens pas à bout d'écrire chose qui vaille. Ainsi ' ' Le comte de Lemos , protectenr de Cerysntès , éuit alors vice*roi de Naples. Digitized by Google

APOLLON DELPHIQUE

A Miguel de Cervantès Saavedra,

Salut.

« Le seigneur Pancracio de Roncesvalles, porteur de la présente, vous dira, seigneur Miguel de Cervantès, à quoi il m'a trouvé occupé, le jour qu'il est venu me voir avec ses amis. Quant à moi, je dis que je suis très-fâché contre vous à cause de l'impolitesse que vous avez commise à mon égard, en partant de ce mont sans prendre congé de moi et de mes filles, sachant combien je vous suis attaché, et les Muses par conséquent. Mais si vous me donnez pour excuse que vous vous êtes laissé emporter par le désir de voir votre Mécènes, le grand comte de Lemos, et les fameuses fêtes de Naples, j'accepte cette excuse, et je vous pardonne [1].

« Depuis votre départ d'ici, il m'est arrivé bien des disgrâces, et je me suis vu en de grands embarras, surtout pour détruire et exterminer les petits poëtes qui naissaient incessamment du sang des mauvais poëtes tués en cet endroit; mais enfin, grâce au Ciel et à mon industrie, ce mal est déjà réparé.

« Je ne sais si c'est du bruit de la bataille, ou des vapeurs qu'exhalait la terre trempée du sang des ennemis, mais j'ai pris des maux de tête et des étourdissements, qui véritablement m'ont rendu imbécile; je ne viens pas à bout d'écrire chose qui vaille. Ainsi

[1] Le comte de Lemos, protecteur de Cervantès, était alors vice-roi de Naples.

PÀMBHLET LITTÉBAIBE. iC8 donc , si vous voyez par lîi qqelqucs poêles , fussent* ils des plus fameux, écrire des impertinences et composer des oeuvres sans valeur, ne les accusez ni ne les méprisez pas , mais pardonnez-leur-, car enfin , si moi, qui suis le père et l'inventeur de la poésie, je délire et parais insensé , il n'est pas étonnant qu'ils le paraissent aussi. «Je vous envoie des privilèges, ordonnances et avertissements touchant les poètes. Faites-les garder et exécuter au pied de la lettre , car je vous donne à ce sujet mes pleins pouvoirs , tels que de droit. « Parmi les poètes qui vinrent ici avec le seigneur Pancracio de Roncesvalles , quelques-uns se sont plaints de ce qu'ils n'étaient pas portés sur la liste de ceux que Mercure conduisit en Kspagne, et qu'ainsi vous n'aviez point parlé d'eux dans votre F ojage. Je leur ai dit que la faute était à moi, non à vous, mais que le remède à ce mal était fort simple, qu'ils n'avaient qu'à se rendre fameux par leurs œuvres, et qu'elles leur donneraient d'elles-mémes un éclatant renom, sans qu'ils eussent besoin de mendier les louanges d'autrui. « De main en main , s'il s'olTre des occasions de messager, j'enverrai d'autres privilèges , et j'informerai de ce qui se passe sur ce mont. Faites de même, en m'informant de votre santé, et de celle de tous nos amis. « Au fameux Vicente Espinel ' vous ferez mes com' Aatenr du roman de Marcot de Obregon , célèbre, en outre, comme poëte et comme musicien , ami de Cervantès, Digltizci bv Google

donc, si vous voyez par là quelques poëtes, fussent-ils des plus fameux, écrire des impertinences et composer des œuvres sans valeur, ne les accusez ni ne les méprisez pas, mais pardonnez-leur; car enfin, si moi, qui suis le père et l'inventeur de la poésie, je délire et parais insensé, il n'est pas étonnant qu'ils le paraissent aussi.

« Je vous envoie des priviléges, ordonnances et avertissements touchant les poëtes. Faites-les garder et exécuter au pied de la lettre, car je vous donne à ce sujet mes pleins pouvoirs, tels que de droit.

« Parmi les poëtes qui vinrent ici avec le seigneur Pancracio de Roncesvalles, quelques-uns se sont plaints de ce qu'ils n'étaient pas portés sur la liste de ceux que Mercure conduisit en Espagne, et qu'ainsi vous n'aviez point parlé d'eux dans votre *Voyage*. Je leur ai dit que la faute était à moi, non à vous, mais que le remède à ce mal était fort simple, qu'ils n'avaient qu'à se rendre fameux par leurs œuvres, et qu'elles leur donneraient d'elles-mêmes un éclatant renom, sans qu'ils eussent besoin de mendier les louanges d'autrui.

« De main en main, s'il s'offre des occasions de messager, j'enverrai d'autres priviléges, et j'informerai de ce qui se passe sur ce mont. Faites de même, en m'informant de votre santé, et de celle de tous nos amis.

« Au fameux Vicente Espinel [1] vous ferez mes com-

[1] Auteur du roman de *Marcos de Obregon*, célèbre, en outre, comme poëte et comme musicien, ami de Cervantès.

PAMPHLET LITTÉRAIRE. , 3(39 plimenls , comme à l'un des plus apciens et des plus véritables amis que j'aie.' H Si Don Francisco' de Quevedo ' n'est pas encore parti pour aller en Sicile , où on l'attend , touchezlui la main, et dites-lui qu'il ne manque pas de venir me voir, puisque nous serons si près. Quand il vint ici , son départ subit m'empêcha de lui parler. « Si vous rencontrez par là quelqu'un des vingt transfuges qui ont passé au parti ennemi , ne leur dites rien, et ne les alUigez pas ; ils doivent se trouver bien assez roalbeureux, puisqu'ils sont comme les démons , qui portent en eux-mêmes la peine et la honte , en quelque part qu'ils aillent. « Prenez soin de votre santé , veillez sur vous , et gardez-vous de moi , principalement pendant la canicule. Bien que je sois votre ami , dans ces jourslà je ne me connais plus; je ne regarde ni aux obligations , ni aux attachements. « Ayez pour ami le seigneur Pancracio de Roncesvalles, et fréquentez-le. Puisqu'il est riche, peu vous importe qu'il soit mauvais poète. Sur cela , que notre Seigneur vous garde comme il le peut , et comme je le désire. Du Parnasse, le aa juillet, jour où je me chausse les éperons pour enfourcher la canicule, i6i4' i< Votre serviteur, « Apollon LoMiNEux. » ■ AaUc poëte, trop connu pour qu'il soit bcMin de rapiieler ses titres à la célébrité. Digitized by Google

pliments, comme à l'un des plus anciens et des plus véritables amis que j'aie.

« Si Don Francisco de Quevedo [1] n'est pas encore parti pour aller en Sicile, où on l'attend, touchez-lui la main, et dites-lui qu'il ne manque pas de venir me voir, puisque nous serons si près. Quand il vint ici, son départ subit m'empêcha de lui parler.

« Si vous rencontrez par là quelqu'un des vingt transfuges qui ont passé au parti ennemi, ne leur dites rien, et ne les affligez pas ; ils doivent se trouver bien assez malheureux, puisqu'ils sont comme les démons, qui portent en eux-mêmes la peine et la honte, en quelque part qu'ils aillent.

« Prenez soin de votre santé, veillez sur vous, et gardez-vous de moi, principalement pendant la canicule. Bien que je sois votre ami, dans ces jours-là je ne me connais plus; je ne regarde ni aux obligations, ni aux attachements.

« Ayez pour ami le seigneur Pancracio de Roncesvalles, et fréquentez-le. Puisqu'il est riche, peu vous importe qu'il soit mauvais poëte. Sur cela, que notre Seigneur vous garde comme il le peut, et comme je le désire. Du Parnasse, le 22 juillet, jour où je me chausse les éperons pour enfourcher la canicule, 1614.

« Votre serviteur,

« Apollon Lumineux. »

[1] Autre poëte, trop connu pour qu'il soit besoin de rappeler ses titres à la célébrité.

 Quand j'eus fini de lire la lettre , je vis qu'un papier séparé contenait ce qui suit : PRIVILÈGES, ORDOKNAHCES ET AVERTtSSEMERTS Qu' Apollon envoie aux poëlet etpagnoU. La première règle est que quelques poètes soient connus autant par le négligé de leur personne que par la renommée de leurs vers. Item. Que si un poète dit qu'il est pauvre , il soit aussitôt cru sur sa simple parole , sans autre serment ni vérification. Il est ordonné que tout poète soit d'humeur douce et débonnaire , et qu'il ne soit pas à cheval sur le point d'honneur , en eût-il quelqu'un de lâché dans ses bas. Item. Si un poète entre chez quelqu'un de ses amis ou connaissances , que celui-ci soit à dîner et l'invite , quand même le poète jurerait qu'il a déjà dîné , qu'on ne le croie en aucune manière , et qu'on le fasse manger par force -, dans ce cas , ce ne sera pas lui faire grande violence. Item. Que le plus pauvre poète du monde , pourvu qu'il ne soit pas un Adam ou un Mathusalem , puisse dire qu'il est amoureux , ne le fût-il pas , et donner à sa dame le nom qui lui conviendra le mieux, soit Amaryllis , soit Cloris , soit Philis , soit Philida , soit même Juana Tellez , enfin comme il lui plaira , sans qu'on lui demande de cela le moindre compte. Item. Il est ordonné que tout poète , de quelque état et condition qu'il soit, soit tenu pour hidalgo , en raison du généreux métier qu'il exerce, tout Digiiized by Google

Quand j'eus fini de lire la lettre, je vis qu'un papier séparé contenait ce qui suit :

PRIVILÉGES, ORDONNANCES ET AVERTISSEMENTS

Qu'Apollon envoie aux poëtes espagnols.

La première règle est que quelques poëtes soient connus autant par le négligé de leur personne que par la renommée de leurs vers.

Item. Que si un poëte dit qu'il est pauvre, il soit aussitôt cru sur sa simple parole, sans autre serment ni vérification.

Il est ordonné que tout poëte soit d'humeur douce et débonnaire, et qu'il ne soit pas à cheval sur le point d'honneur, en eût-il quelqu'un de lâché dans ses bas.

Item. Si un poëte entre chez quelqu'un de ses amis ou connaissances, que celui-ci soit à dîner et l'invite, quand même le poëte jurerait qu'il a déjà dîné, qu'on ne le croie en aucune manière, et qu'on le fasse manger par force ; dans ce cas, ce ne sera pas lui faire grande violence.

Item. Que le plus pauvre poëte du monde, pourvu qu'il ne soit pas un Adam ou un Mathusalem, puisse dire qu'il est amoureux, ne le fût-il pas, et donner à sa dame le nom qui lui conviendra le mieux, soit Amaryllis, soit Cloris, soit Philis, soit Philida, soit même Juana Tellez, enfin comme il lui plaira, sans qu'on lui demande de cela le moindre compte.

Item. Il est ordonné que tout poëte, de quelque état et condition qu'il soit, soit tenu pour hidalgo, en raison du généreux métier qu'il exerce, tout

 I comme on tient pour vieux chrétiens les enfants trouvés. Item. Qu'aucun poëte ne soit assez osé pour écrire des vers à la louange de princes ou de seigneurs , car mon intention et ma volonté formelle sont que la flatterie ni l'adulation ne passent le seuil de mon palais. Item. Que tout poëte comique qui a fait jouer heureusement trois comédies puisse entrer dans les théâtres sans payer, si ce n'est l'aumône de la seconde porte ' , et que de celle-là même , si c'était possible , il fût exempt. Item. On fait remarquer que si quelque poëte voulait donner à l'imprimerie un livre qu'il aurait composé, il ne faudrait pas croire que, pour être dédié à (|uclquc monarque , ce livre dût être estimé ; car, s'il n'est pas bon , la dédicace ne le recommanderait pas , fût-elle adressée au prieur de Guadalupe. Item. Que tout bon poëte puisse disposer à sa fantaisie de moi et de ce qu'il y a dans le ciel , à savoir : qu'il puisse transporter et appliquer les rayons de ma chevelure aux cheveux de sa dame, et faire de ses yeux deux soleils. Avec moi , ça fera trois, et le monde en sera de la sorte mieux éclairé. Quant aux étoiles, signes et planètes , il peut s'en servir de façon que , lorsqu'il y pensera le moins , sa dame sera devenue une sphère céleste. Item. Que tout poëte, à qui ses vers auront fait entendre qu'il l'est, s'estime et s'honore grandement, ' Cette anmône était perçue au profit des couTents , et se payait pour ôter le pêche'. Il n'y a pas cinquante ans qu'elle est supprimée dans les théâtres d'Espagne. Digitized by Google

comme on tient pour vieux chrétiens les enfants trouvés.

Item. Qu'aucun poëte ne soit assez osé pour écrire des vers à la louange de princes ou de seigneurs, car mon intention et ma volonté formelle sont que la flatterie ni l'adulation ne passent le seuil de mon palais.

Item. Que tout poëte comique qui a fait jouer heureusement trois comédies puisse entrer dans les théâtres sans payer, si ce n'est l'aumône de la seconde porte [1], et que de celle-là même, si c'était possible, il fût exempt.

Item. On fait remarquer que si quelque poëte voulait donner à l'imprimerie un livre qu'il aurait composé, il ne faudrait pas croire que, pour être dédié à quelque monarque, ce livre dût être estimé; car, s'il n'est pas bon, la dédicace ne le recommanderait pas, fût-elle adressée au prieur de Guadalupe.

Item. Que tout bon poëte puisse disposer à sa fantaisie de moi et de ce qu'il y a dans le ciel, à savoir : qu'il puisse transporter et appliquer les rayons de ma chevelure aux cheveux de sa dame, et faire de ses yeux deux soleils. Avec moi, ça fera trois, et le monde en sera de la sorte mieux éclairé. Quant aux étoiles, signes et planètes, il peut s'en servir de façon que, lorsqu'il y pensera le moins, sa dame sera devenue une sphère céleste.

Item. Que tout poëte, à qui ses vers auront fait entendre qu'il l'est, s'estime et s'honore grandement,

[1] Cette aumône était perçue au profit des couvents, et se payait *pour ôter le péché*. Il n'y a pas cinquante ans qu'elle est supprimée dans les théâtres d'Espagne.

PAMPHLET LITTÉRAIRE. 37a en vertu de ce proverbe : Rien ne soit qui rien ne se croit. Item. U est ordonné qu’aucun poëte grave ne fasse faire cercle autour de lui dans les lieux publics, en récitant ses vers. C’est aux écoles d’Athènes , et non dans les rues , qu'il faudrait réciter les bons. Item. Il est particulièrement recommandé que , si quelque mère a des petits enfants mutins ou pleureurs , elle puisse les menacer et les épouvanter du coco en leur disant : « Prenez garde, petits; voici venir le poëte un tel , qui vous jettera avec ses méchants vers dans la caverne de Cabra ou dans le puits Airon » Item. Les jours où le jeûne est prescrit, qu’on ne croie pas qu’un poëte l’ait rompu pour s’être rongé les ongles le matin en faisant ses vers. Item. Il est ordonné que tout poëte qui se mêlerait d’être bravache, spadassin et ferrailleur, voie perdre et s’écouler par ce côté de la crânerie toute la renommée qu’il pouvait acquérir par ses bons vers. Item. Il est observé qu’on ne pourra pas tenir pour voleur le poëte qui volerait quelque vers à autrui et l’enchâsserait parmi les siens, pourvu que ce ne soit pas toute la pensée et toute la strophe ; dans ce cas , il est aussi voleur que Cacus. Item. Que tout bon poëte , bien qu’il n’ait pas composé de poëme épique , ni affiché de grandes œuvres sur le théâtre du monde, puisse, avec quelques ' C'est le Croque-mitaine des nourrices d'Espagne. ' Précipices dont le nom est populaire. Digitized by Google

en vertu de ce proverbe : Rien ne soit qui rien ne se croit.

Item. Il est ordonné qu'aucun poëte grave ne fasse faire cercle autour de lui dans les lieux publics, en récitant ses vers. C'est aux écoles d'Athènes, et non dans les rues, qu'il faudrait réciter les bons.

Item. Il est particulièrement recommandé que, si quelque mère a des petits enfants mutins ou pleureurs, elle puisse les menacer et les épouvanter du *coco* [1], en leur disant : « Prenez garde, petits; voici venir le poëte un tel, qui vous jettera avec ses méchants vers dans la caverne de Cabra ou dans le puits Airon [2]. »

Item. Les jours où le jeûne est prescrit, qu'on ne croie pas qu'un poëte l'ait rompu pour s'être rongé les ongles le matin en faisant ses vers.

Item. Il est ordonné que tout poëte qui se mêlerait d'être bravache, spadassin et ferrailleur, voie perdre et s'écouler par ce côté de la crânerie toute la renommée qu'il pouvait acquérir par ses bons vers.

Item. Il est observé qu'on ne pourra pas tenir pour voleur le poëte qui volerait quelque vers à autrui et l'enchâsserait parmi les siens, pourvu que ce ne soit pas toute la pensée et toute la strophe; dans ce cas, il est aussi voleur que Cacus.

Item. Que tout bon poëte, bien qu'il n'ait pas composé de poëme épique, ni affiché de grandes œuvres sur le théâtre du monde, puisse, avec quelques

[1] C'est le *Croque-mitaine* des nourrices d'Espagne.

[2] Précipices dont le nom est populaire.

PAMPHLET LITTÉRAIRE. 373 ouvrages que ce soit, et quoique en petit nombre, acquérir le titre de divin, comme l'ont acquis Garcilaso de la Vega , Francisco de Figueroa et Fernando de Herrera ■. Item. Il est recommandé , si quelque poëte est favorisé par quelque prince, qu'il ne le visite pas fréquemment, et qu'il ne lui demande rien; mais qu'il se laisse aller au courant de sa bonne fortune. Celui dont la Providence prend soin d'alimenter les vermisseaux de la terre et les insectes de l'eau , prendra soin aussi de nourrir le poëte, quelque vermisseau qu'il soit. Tels furent, en somme, les privilèges , avertissements et ordonnances qu' Apollon m'envoya , et que m'apporta le seigneur Pancracio de Roncesvalles , avec lequel je liai une étroite amitié. Nous demeurâmes tous deux d'accord d'envoyer un exprès au seigneur Apollon , avec la réponse et des nouvelles de cette capitale. On fera connaître le jour du départ , pour que tous ses affectionnés lui écrivent. ' Ces trois poëtes , en effet , dont le premier et le dernier sont restés , en Espagne , les modèles de l'églogue , de l'élégie et de l'ode , n'ont écrit que des pièces détachées. Digitized by Google

ouvrages que ce soit, et quoique en petit nombre, acquérir le titre de *divin*, comme l'ont acquis Garcilaso de la Vega, Francisco de Figueroa et Fernando de Herrera [1].

Item. Il est recommandé, si quelque poëte est favorisé par quelque prince, qu'il ne le visite pas fréquemment, et qu'il ne lui demande rien; mais qu'il se laisse aller au courant de sa bonne fortune. Celui dont la Providence prend soin d'alimenter les vermisseaux de la terre et les insectes de l'eau, prendra soin aussi de nourrir le poëte, quelque vermisseau qu'il soit.

Tels furent, en somme, les priviléges, avertissements et ordonnances qu'Apollon m'envoya, et que m'apporta le seigneur Pancracio de Roncesvalles, avec lequel je liai une étroite amitié. Nous demeurâmes tous deux d'accord d'envoyer un exprès au seigneur Apollon, avec la réponse et des nouvelles de cette capitale. On fera connaître le jour du départ, pour que tous ses affectionnés lui écrivent.

[1] Ces trois poëtes, en effet, dont le premier et le dernier sont restés, en Espagne, les modèles de l'églogue, de l'élégie et de l'ode, n'ont écrit que des pièces détachées.

FIN.



The text on this page is estimated to be only 29.96% accurate

TABLE r.ige«. Le jaloux Estrémadarien t I/Espagnole-Anelaisc 53 L’illustre servante iiT La force du sang 197 Le mariage trompeur 229 lyÇ dialogue des chiens Scipion et Berganza 253 Pamphlet littéraire 35.»
FIN DE LA TABLF, DU SECOND ET DERNIEK VOLUME. PAIIS. — IMPIIMnil DK CASIMIR, RM d« l« Ytrllte-Moanale , n. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

Digitized by Google